

MARC BLANCHARD

Agrégé de l'Université

LA CAMPAGNE ET SES HABITANTS
DANS L'ŒUVRE
DE HONORÉ DE BALZAC

ÉTUDE DES IDÉES DE BALZAC
SUR LA GRANDE PROPRIÉTÉ

THÈSE

présentée devant

la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

en vue du doctorat ès lettres

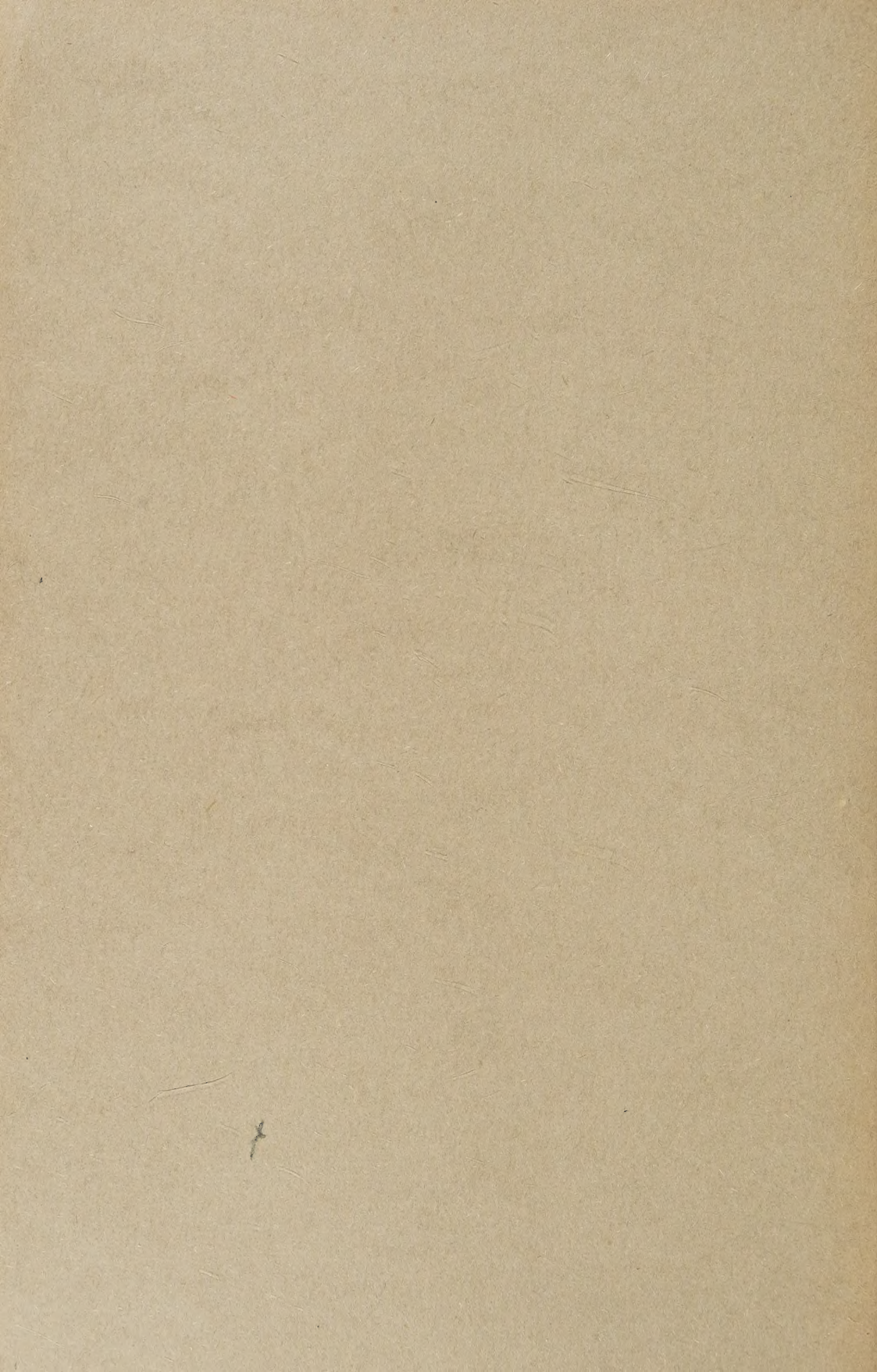


PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS, VI^e

— 1931 —



LA CAMPAGNE ET SES HABITANTS
DANS L'ŒUVRE
DE HONORÉ DE BALZAC

ÉTUDE DES IDÉES DE BALZAC
SUR LA GRANDE PROPRIÉTÉ

Du même auteur, à la même librairie, Paris 1931 :
Témoignages et Jugements sur Balzac. Essai bibliographique.
Recueil de jugements. 1 volume in-8° raisin de 336 pages.
Pour 1931, 45 francs.

MARC BLANCHARD

Agrégé de l'Université

LA CAMPAGNE ET SES HABITANTS
DANS L'ŒUVRE
DE HONORÉ DE BALZAC

ÉTUDE DES IDÉES DE BALZAC
SUR LA GRANDE PROPRIÉTÉ

THÈSE

présentée devant

la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

en vue du doctorat ès lettres



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS, VI^e

— 1931 —



A LA MÉMOIRE DE MA MÈRE

A MON PÈRE



Digitized by the Internet Archive
in 2026

P R É F A C E

Le présent travail a pour objet les *Scènes de la Vie de Campagne* dans la *Comédie humaine*. Ce n'est ni une histoire du roman rustique, ni un parallèle entre Balzac et George Sand, ni une recherche de sources. Ceci doit être dit d'emblée et expressément pour éviter toute méprise sur le point de vue de l'auteur. Ces trois aspects de la question sont envisagés, mais seulement de façon secondaire.

Une idée centrale conditionne tout l'ouvrage. A propos de la campagne, Balzac a fait œuvre de théoricien politique, et Balzac s'est trompé. Balzac n'a connu la campagne qu'imparfaitement; ses paysages ont, en général, des couleurs pâles et des contours vagues; la plupart de ses campagnards sont quelque peu conventionnels; ses grands propriétaires fonciers, ses bienfaiteurs, ses guides spirituels et pratiques, procèdent par truismes et par idées *a priori*.

Certes, il resterait beaucoup à dire sur les romans rustiques de Balzac; il y aura encore beaucoup à dire sur ses idées politiques, ce sera l'affaire de mes successeurs (1). Je ne pouvais songer à être exhaustif; je croirai avoir accompli mon devoir et n'avoir perdu ni mon temps, ni ma peine, pourvu que j'aie pu contribuer, si modestement que ce soit, à l'avancement des études balzaciennes.

M. Nyrop, le savant philologue danois, grand ami de la France et justement aimé de tous ceux qui l'ont approché, a écrit quelque part (*Grammaire historique de la langue française*, tome IV, p. VIII) : « Al besöjng veit-on l'ami ». On sait l'accident qui frappa M. Nyrop voilà quelque 20 ans et en dépit duquel l'éminent érudit continua son enseignement et ses travaux. L'auteur doit aussi invoquer ce proverbe et, certes, les amis ne lui ont pas manqué, ni les bienveillances.

Je remercie tout d'abord M. Fernand Baldensperger, Pro-

(1) Je crois savoir que M. GUYON a déjà entrepris une étude sur les idées politiques de Balzac. Je souhaite ardemment l'heureuse publication et le plein succès de cet ouvrage.

fesseur à la Sorbonne, de l'intérêt qu'il a bien voulu témoigner à ce livre dès mes débuts; M. Baldensperger n'a cessé de m'aider de ses conseils et m'a particulièrement suggéré concernant l'influence des Naturalistes sur Balzac et le morceau consacré à Balzac et à Charles de Bernard. Son ouvrage sur Balzac m'a été très précieux, et le chaud accueil que M. Baldensperger m'a réservé n'a pas peu contribué à m'encourager aux heures de lassitude.

Edmond Estève, Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Nancy, puis Maître de Conférences à la Sorbonne, avait eu la bonté de relire les deux premières parties de cette étude. Je n'oublierai jamais le charme des entretiens d'Edmond Estève, l'exquise courtoisie de ses manières avec les jeunes gens, son affabilité, son art secret d'encourager et de reprendre discrètement, son érudition si simple et si abondante, sa sympathie pour la pensée et les efforts d'autrui. Je tiens à dire ici ma reconnaissance à la mémoire d'Edmond Estève. Il m'est agréable de remercier en même temps M. Charles Bruneau, Professeur d'Histoire de Langue Française et de Philologie Romane à la Faculté des Lettres de l'Université de Nancy.

M. Cuénot, Professeur de Zoologie à la Faculté des Sciences de l'Université de Nancy, m'a fourni de vive voix et par écrit d'importantes indications sur les questions d'histoire naturelle que je ne pouvais pas me dispenser d'aborder. Je prie M. Cuénot d'accepter l'assurance de mes sentiments obligés.

M. Marcel Bouteron a eu l'obligeance de m'accorder un entretien de plus de trois heures, spirituel et extrêmement substantiel. M. Marcel Bouteron m'a adressé par correspondance de précieux renseignements bibliographiques. Ma dette est plus grande encore; j'ai puisé dans ses articles, j'ai manié sa belle édition dont le texte est sûr et dont les notes, malgré leur brièveté, sont d'une grande richesse.

Un article de M. Henri Bachelin ayant piqué ma curiosité, je me suis mis en rapport avec cet écrivain. Nul geste ne devait être plus gros de conséquences sur le développement de mon travail. Nous avons échangé une correspondance incessante, nulle page de mon livre que M. Bachelin n'ait relue. J'ai apprécié hautement chez M. Bachelin une probité intangible et une bonté âpre. Je ne saurais trop le remercier de l'aide constante qu'il m'a donnée, du désintéressement avec lequel il m'a communiqué le fruit de ses réflexions et de ses lectures.

Madame Y. de la Fontinelle, née Robert-Dumas, Licenciée ès-lettres, Bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale, a accepté l'ingrate besogne de copiste et de vérificateur. Madame de la Fontinelle s'en est acquitté avec une conscience scrupuleuse et un entrain souriant. Je la prie de bien vouloir trouver ici l'expression de ma gratitude.

Je remercie mon frère, Louis Blanchard, sans qui l'exécution et la publication de ce travail auraient été impossibles.

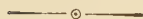
Si cet ouvrage est l'aboutissement de mes études antérieures, je ne puis passer sous silence ceux qui m'ont aidé à les poursuivre. Je rappellerai en première ligne les deux noms inscrits au fronton de ce livre, puis celui de ma sœur, Madame Louise Malga, qui m'a assisté pendant près de 20 ans. Je ne puis nommer les maîtres des trois degrés de l'enseignement, les amis de ma famille, les camarades de toutes conditions, des inconnus même, qui m'ont encouragé et aidé dans mon travail scolaire. Parmi mes collègues et amis personnels, M. Jean Larat, Docteur ès-lettres, Professeur au Collège de Saint-Germain-en-Laye, ne cesse de me prodiguer les marques d'une bienveillance active. M. Jean Larat a bien voulu, notamment, me mettre en rapport avec M. Baldensperger.

Nul homme n'est le seul produit de soi-même, mais personne plus que moi n'est solidaire d'autrui. Que tous ceux qui m'ont aidé de près ou de loin trouvent ici l'expression de ma gratitude.

J'adresse de particuliers remerciements à Mademoiselle Odette Grumbach qui m'a constamment assisté dans la réalisation matérielle de mon travail avec autant d'intelligence que de dévouement.

Nancy, le 14 Juillet 1929.

INTRODUCTION



INTRODUCTION.

« *Et Verbum caro factum est ...* ». Ce fragment de verset de Saint Jean (I, 14), se relit difficilement sans faire songer à Balzac.

Si nous dépouillons le texte de son acception théologique ou ésotérique, si nous remplaçons « parole », qui n'en est que le substitut, par « idée », nous avons tout Balzac. « Et l'idée s'est faite chair ». De la vie tant terrestre qu'universelle il avait une conception particulière qu'il a exprimée par le truchement du père Fourchon aussi bien que de Séraphita ; mais, romancier-né, et à tel point qu'on peut estimer que par lui les statuts du roman ont été établis, ce qui lui importe avant tout, c'est que ses idées s'incarnent en des personnages vivants. Ceux qu'à juste titre on a nommés ses « monstres » débordent de vie. Ils ont une *aura* si intense qu'ils en deviennent types, et quasi symboles ; aussi, en dépit de l'envie, y a-t-il autre chose dans leur personnalité et dans leur histoire que la matière d'un divertissement frivole.

Certaine critique exagère, d'abord en ne voyant dans le roman qu'un simple, qu'un vulgaire récit, ensuite, en s'obstinant à ne signaler, de ce genre littéraire, que les réalisations incomplètes ou nettement défectueuses. Les romanciers, de leur côté, auraient trop beau jeu à prétendre que la critique est sans objet. « Nos romanciers le croiront-ils ? C'est à la critique, dont il a si fort médité, — parce qu'aussi bien en son vivant il avait percé sans elle, ou n'en avait guère éprouvé que la malveillance, — et c'est à Taine en particulier que Balzac est redevable d'une part de sa gloire. Serait-elle sans cela la même, et, tôt ou tard, son influence eût-elle été si considérable ? Je ne saurais prouver le contraire ! Mais, en fait, c'est à l'*Essai sur Balzac*, de Taine, que l'auteur de *la Comédie humaine* doit, historiquement, d'avoir été mis tout à fait hors de pair... et proclamé, « avec Shakespeare et Saint-Simon, le plus grand magasin de documents que nous ayons sur la nature humaine. »

« Quand le célèbre *Essai* de Taine, ... n'eût fait que donner le signal de l'adoption de Balzac par la critique universitaire, ç'eût été déjà quelque chose. En France, depuis une centaine d'années,

l'adoption d'un écrivain par la critique universitaire est, ordinairement, sa consécration ; et, en tout cas, c'est elle qui le met en passe de devenir « *classique* » (1). En l'espèce, la critique universitaire ne peut même pas être taxée de lenteur. L'*Essai* de Taine parut au *Journal des Débats* du 3 Février au 3 Mars 1858, avec des interruptions, huit ans seulement après la mort de Balzac.

Le roman est autre chose qu'un simple récit. Il y peut tenir toute une conception de la vie, différente, en apparence, de celles que nous proposent les philosophes et les économistes, mais qui s'en alimente, à moins qu'elle ne leur fournisse des données et des aperçus. Du double point de vue de l'intensité de vie et de l'abondance des idées M. Fernand Baldensperger est fondé à écrire que Balzac « a pris une importance que seul a tenté un instant de lui disputer un rival semi-asiatique, Dostoïevski ; dans le domaine des réalités spirituelles cette gloire dépasse pour l'instant celle même des écrivains classés dans la plus grande tradition » (2).

On s'en aperçoit à la multiplicité des commentaires qu'a provoqués son œuvre.

On a donné, de Balzac, au moins douze recueils de *Pages choisies* avec préfaces et notes, ainsi ceux de Lanson et de Merlant. On a publié, sur Balzac, principalement en français, en allemand, en anglais et en italien, une centaine de livres où d'importantes études lui sont consacrées, concurremment avec tels de ses contemporains, de ses prédécesseurs, de ses héritiers littéraires. Des milliers d'articles de revues et de journaux ont été et continuent d'être écrits à son propos (la bibliographie de Royce dépasse quatre mille titres). Pas un des aspects de l'homme et de son génie qui n'ait été creusé.

On a étudié ses années d'enfance (Champfleury) et de basoche, ses débuts littéraires qui coïncidèrent presque avec ses débuts et son échec d'imprimeur, (Arrigon) ; sa vie sentimentale, et nous n'ignorons presque plus rien de Mme de Berny, de la duchesse d'Abrantès, de Mme Hanska, de Mme Marbouty, ni, un peu au-dessous, de Mme Emile de Girardin, de Mme Zulma Carraud, de Mme Werdet : seule reste indéchiffrée l'énigme de Louise,

(1) BRUNETIÈRE, *Honoré de Balzac*, 261-262.

(2) BALDENSPERGER, *Or, Etr.*, V.

à qui il écrivit vingt-trois lettres de 1836 à 1837 (J. Helm-Floyd). On a étudié Balzac voyageur ; on nous l'a montré à Paris dans ses différents logis, aux Jardies (Gozlan), à Alençon, à Angoulême (Fouqueure), à Besançon, à Bourg-en-Bresse (Baldensperger), à Fougères (Séché), à Issoudun, à Limoges (Serval), à Saumur, en Touraine (Fray-Fournier, S. de Maison-Rouge), en Allemagne, en Italie, en Russie. On nous a décrit les embarras d'argent où il ne cessa de se débattre jusqu'à l'heure de sa mort, et qui eurent de regrettables répercussions même après qu'il eut disparu. On nous l'a fait voir « lion », et en pantoufles (Gozlan), journaliste et auteur dramatique (D. Milatchitch), candidat à la députation (Bertaut) et à l'Académie, critique littéraire (Champfleury) et spéculateur. Depuis l'année 1864 où il commença de paraître, il n'y a presque pas un tome de l'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux* qui ne contienne une ou plusieurs communications concernant Balzac.

On a commenté tels de ses romans isolés de l'ensemble. On a étudié la place qu'occupent dans son œuvre l'armée, le clergé, (Franche), le commerce, la finance, la médecine, (Caujole) le Palais, (Roux, Bréal) et, généralement, toutes les professions, toutes les catégories sociales. On a disséqué ses principaux personnages, parfois même quelques-uns d'arrière-plan.

On a recherché ce qu'il pensait de l'Alsace et de la Pologne, de la musique, de la peinture et de la sculpture. On s'est préoccupé de préciser ses idées sur la réforme administrative, sur la politique et sur la religion : les uns ont vu en lui un socialiste, (Bernier) un révolutionnaire, un quasi-hérétique de la secte de Swedenborg, (Wright) les autres, un traditionaliste convaincu (Maurras, Bourget) qui ne s'est point démenti de sa profession de foi datée de Juillet 1842 : « Le catholicisme et la royauté sont deux principes jumeaux. J'écris à la lueur de deux Vérités éternelles : la Religion et la Monarchie, deux nécessités que les événements contemporains proclament et vers lesquelles tout écrivain de bon sens doit essayer de ramener notre pays. » (3). En même temps que le mémorialiste on a vu en lui le prophète.

Toute une littérature de seconde main s'est construite en avant, autour de la sienne, le long d'avenues, de boulevards et de rues,

(3) Avant-Propos, XXXI.

et même de ruelles, qui débouchent en tous sens sur cette cathédrale de Bourges qu'est *la Comédie humaine* (4).



Mais peut-on dire, renversant la proposition : « *Et caro Verbum facta est?* ». En d'autres termes, peut-on soutenir que, d'un point de vue autre que littéraire, Balzac ait exercé la moindre influence sur son temps et jusqu'à nos jours? Je ne le crois pas plus pour lui que pour les écrivains d'imagination qui n'ont pas pris part active à la politique, et je me hâte de dire qu'on ne saurait regretter que Cambrai ne l'ait pas élu député, ni Angoulême, ni Chinon.

Qu'il ait rêvé d'orienter ses contemporains et leurs petits-fils, les témoignages en sont si nombreux qu'il faut choisir, de toute nécessité.

Il a son violon d'Ingres. Etant allé voir George Sand au château de Nohant le 24 février 1838, le 2 mars il écrit à Mme Hanska : « Nous avons discuté avec un sérieux, une bonne foi... dignes des grands bergers qui mènent les troupeaux d'hommes, les grandes questions du mariage et de la liberté. Car, comme elle le disait avec une immense fierté... : Puisque par nos écrits nous préparons une révolution pour les mœurs futures, je suis non moins frappée des inconvénients de l'un que de ceux de l'autre. » (5). Il en est de ces révolutions prétendues des mœurs comme de la Révolution tout court dont Chateaubriand écrit quelque part qu'elle était achevée quand elle éclata. Balzac mande encore à Madame Hanska, le 5 février 1844 : « En somme, voici le jeu que je joue : quatre hommes auront eu, en ce demi-siècle, une influence immense : Napoléon, Cuvier, O'Connell ; je voudrais être le quatrième. » (6). Le 6 mars, à la même : « J'ai beaucoup gagné auprès des gens sérieux. On

(4) Balzac écrit le 17 Janvier 1845, à Mme Carraud : « Vous ne vous figurez pas ce que c'est que *la Comédie humaine* : c'est plus vaste, littérairement parlant, que la cathédrale de Bourges architecturalement. » *Corr.*, II, 117.

(5) *Etr.*, I, 463. — Voir aussi sa Lettre à *Madame...* [*Corr.*, II, 96-97].

(6) *Corr.*, II, 64. — Le texte des *Lettres à l'Etrangère* II, 301-302. offre une variante qui a son importance, car elle réduit les ambitions de Balzac, du moins quant à l'influence : « Quatre hommes auront eu une vie immense : Napoléon, Cuvier, O'Connell, et je veux être le quatrième. » - TAINÉ écrit, 77, note 1 : « Il avait une statuette de Napoléon dans sa chambre, et sur le fourreau de l'épée on lisait ces mots : « Ce qu'il n'a pu achever par l'épée, je l'accomplirai par la plume. » Signé : HONORÉ DE BALZAC. [WERDET, *Portrait intime...*, 331].

commence à comprendre que je suis beaucoup plus historien que romancier. » (7). Or, c'est une chose que d'écrire l'histoire, encore que ce n'ait pas été le cas de Balzac, et c'en est une autre que de la faire.

Et pareillement en 1848 Balzac disait à Banville : « La littérature, dont tous les arts procèdent et qui chaque jour les crée à nouveau, a seule fait la grandeur de la France et son incontestable supériorité sur les autres nations; c'est pourquoi la France doit compter avec elle. Son rôle de reine de la civilisation, elle ne le remplira réellement que du jour où elle aura voulu que la littérature ait le pouvoir dans l'ordre des faits comme elle l'a dans l'ordre des idées, et alors seulement elle sera aussi avancée que la Chine. » (8).

Or, nous sommes bien obligés de constater, à presque un siècle de distance, que le souhait de Balzac n'a pas été exaucé. Dans son ensemble l'humanité reste indifférente aux découvertes de la science désintéressée comme aux réalisations de l'art. Des quatre noms cités par Balzac, Napoléon reste le seul dont « l'influence immense », non seulement ait agi en ce demi-siècle, mais continue de se faire sentir dans les répercussions des guerres qu'il a si inutilement déclenchées. Il y a gros à parier, pour la question irlandaise, qu'elle ne jouera jamais un rôle de premier plan dans les destinées de l'Europe.

Lorsque Balzac débuta dans les Lettres, même lorsqu'il atteignit à l'épanouissement de son génie, la Société n'était pas, comme aujourd'hui, en voie directe de nivellement : elle y tendait, à coup sûr, témoin l'effroi où tout artiste, alors, était plongé par les obligations que lui imposait la Garde Nationale. Pour ne pas prendre suffisant contact avec la masse anonyme, pour s'imaginer qu'une nation entière est synthétisée en quelques salons politiques ou mondains, en quelques cafés littéraires, les écrivains n'étaient que trop enclins à croire que leurs œuvres dussent avoir cette « influence immense » dont parle Balzac. Ils ne se représentaient pas que les conducteurs de peuples sont plus passifs qu'actifs. Ceux du moins qui ressemblaient à Balzac s'en tenaient au programme de la Restauration où le

(7) *Revue des Deux-Mondes*, 15 Janvier 1920, 394. *Lettres à l'Etrangère, Nouvelle série*.

(8) Th. DE BANVILLE, *Mes Souvenirs*, 279.

parti de droite voulait remettre toutes les classes de la Société dans l'état où elles étaient avant la Révolution.

Qui songerait à leur en faire reproche ? Il ne nous est que trop facile d'être, sinon les prophètes, les annonceurs d'un passé qui était pour eux l'avenir : ils n'eurent que le tort de s'en instituer les divinateurs, aussi bien que de s'en porter garants. Sur une demi-douzaine de probabilités d'orientation politique et sociale, il serait bien étonnant qu'un esprit moyen, non dépourvu de bon sens, n'en découvrit pas une ou deux qui, en effet, deviendront des réalités ; s'il se trompe quant aux autres, la justice veut que nous tenions compte de ces erreurs. Même si partout il a vu juste et que cela ait été d'effet nul, la logique veut que nous enregistrons qu'il n'a exercé aucune influence sur ce qui fut pour lui le présent et l'avenir. Un paysan athénien avouait être las d'entendre toujours appeler Aristide *le Juste*. On peut l'être, tout en ayant pleine conscience du génie de Balzac romancier, de l'entendre appeler « le lucide philosophe politique du *Médecin de campagne* et du *Curé de village* » (9).

Comme tant d'autres, il croyait que le récit d'aventures imaginaires à conclusions parfois morales était susceptible d'indiquer à la masse anonyme la voie où mieux valait, selon lui, qu'elle continuât moins de marcher que de piétiner. Le passé est invariablement pour tous les hommes l'Âge d'Or. Les souvenirs d'enfance et les récits de famille colorent tout en bleu ou en rose. Les adultes se font ainsi des choses d'autrefois une telle représentation que le temps où ils sont parvenus à la maturité ne peut que perdre à la comparaison. Balzac, qui revendique le titre d'historien, savait mal l'histoire, dit Taine : « Il oubliait que si l'homme aujourd'hui offre beaucoup de vices et de misères, l'homme autrefois en offrait bien davantage..., qu'[à] chaque siècle on voit s'accroître notre science et notre puissance, notre modération et notre sécurité. Pour philosopher sur l'homme, ce n'est pas assez d'une observation exacte, il faut encore l'observation complète ; et la peinture du présent n'est point vraie sans le souvenir du passé.

Car aussitôt que l'on considère le passé on est tenté de trouver le présent beau et honnête. » (10). Taine avait trente ans

(9) Paul BOURGET : *Pages de critique et de doctrine*. I, 197.

(10) TAINÉ, *Nouveaux essais...*, 156-157.

lorsqu'il écrivit cela. Autant que Balzac il est excusable de s'être trompé sur certains points : sur les autres le bénéfice lui reste de n'être point, par définition, un *laudator temporis acti*.

Mais, à la vérité, quel souci Balzac avait-il de cette masse anonyme ? Si l'on pouvait réduire l'histoire de France à l'histoire du Tiers-Etat, — avec tout ce qui fut ajouté à l'*Essai* d'Augustin Thierry, — on constaterait impartialement que la couche inférieure du Tiers-Etat n'a jamais cessé de réclamer des droits dont elle a fini par obtenir la reconnaissance. C'est ce « menu peuple » dont parlait Vauban lorsqu'il écrivait : « C'est encore la partie basse du peuple qui, par son travail et son commerce, et par ce qu'elle paye au roi, l'enrichit, et tout son royaume ; c'est elle qui fournit tous les soldats et matelots de ses armées de terre et de mer, et grand nombre d'officiers, tous les marchands et les petits officiers de judicature ; c'est elle qui exerce et qui remplit tous les arts et métiers ; c'est elle qui fournit tout le commerce et les manufactures de ce royaume ; qui fournit tous les laboureurs, vigneron et manœuvriers de la campagne ; qui garde et nourrit les bestiaux ; qui sème les blés et les recueille ; qui façonne les vignes et fait le vin, et, pour achever de le dire en peu de mots, c'est elle qui fait tous les gros et menus ouvrages de la campagne et des villes. » (11). Nous savons par Saint-Simon quel accueil firent Louis XIV et son entourage à ce *Projet*, qui parut au commencement de 1707. Soixante ans après, le 24 août 1774, Turgot écrivait à Louis XVI : « Il faut, Sire, vous armer contre votre bonté même, considérer d'où vient cet argent que vous pouvez distribuer à vos courtisans, et comparer la misère de ceux à qui on est quelquefois obligé de l'arracher par les exécutions les plus rigoureuses à la situation des personnes qui ont le plus de titres pour obtenir des libéralités. » (12). Turgot était mieux placé que Vauban pour faire aboutir ses projets de réformes. Nommé contrôleur général à cette date du 24 août 1774, il fut remercié moins de deux ans après, le 12 mai 1776. Vauban et Turgot étaient des réalistes qui ne se paient pas de mots. Jeanne d'Arc avait vu la grande pitié du royaume de France ; un Boisguillebert, un Vauban, les Physiocrates, s'en étaient émus à leur manière. Faut-il voir en eux des excitateurs à la Révolution ? Non pas !

(11) VAUBAN, *Projet d'une Dîme royale. Economistes financiers du XVIII^e siècle*, 46.

(12) TURGOT, *Œuvres...*, IV, 110.

C'est parce qu'ils la sentaient menaçante qu'ils s'efforçaient de la prévenir par de sages mesures : la royauté aveugle n'en voulut pas. On prétend parfois qu'il y a je ne sais quelle cloison étanche entre les sentiments de la noblesse et de la bourgeoisie et ceux du peuple : le sens de la justice se trouve quelquefois dans les âmes où l'on s'attendrait le moins à le découvrir. Voilà en tout cas des hommes qui se souciaient véritablement d'améliorer le sort des petites gens.

D'autre part lisons maintenant, en partie, la dédicace que Balzac fit des *Paysans* à « Monsieur P.-S.-B. Gavault » : « Le but de cette étude, d'une effrayante vérité tant que la Société voudra faire de la philanthropie un principe au lieu de la prendre pour l'accident, est de mettre en relief les principales figures d'un peuple oublié par tant de plumes à la poursuite de sujets nouveaux. Cet oubli n'est peut-être que de la prudence par un temps où le peuple hérite de tous les courtisans de la Royauté. On a fait de la poésie avec les criminels [Balzac oublie qu'il est lui-même le père de Vautrin], on s'est apitoyé sur les bourreaux, on a presque déifié le Prolétaire... On voit bien qu'aucun de ces Erostrates n'a eu le courage d'aller au fond des campagnes étudier la conspiration permanente de ceux que nous appelons encore les faibles contre ceux qui se croient les forts, du paysan contre le riche. Il s'agit ici d'éclairer, non plus le législateur d'aujourd'hui, mais celui de demain. Au milieu du vertige démocratique auquel s'adonnent tant d'écrivains aveugles, n'est-il pas urgent de peindre enfin ce paysan qui rend le Code inapplicable en faisant arriver la propriété à quelque chose qui est et qui n'est pas ? Vous allez voir cet infatigable sapeur, ce rongeur qui morelle et divise le sol, le partage, et coupe un arpent de terre en cent morceaux, convié toujours à ce festin par une petite bourgeoisie qui fait de lui tout à la fois son auxiliaire et sa proie. Cet élément insocial créé par la Révolution absorbera quelque jour la Bourgeoisie comme la Bourgeoisie a dévoré la Noblesse. S'élevant au-dessus de la Loi par sa propre petitesse, ce Robespierre à une tête et à vingt millions de bras (13) travaille sans jamais s'arrêter, tapi dans

(13) La bourgeoisie, cette masse triomphante, « ne s'apercevra pas qu'elle aura contre elle une autre masse terrible, celle des paysans possesseurs : vingt millions d'arpents de terre vivant, marchant, raisonnant, n'entendant à rien, voulant toujours plus, barricadant tout, disposant de la force brutale, » prophétise le duc de Chaulieu. [*Mémoires de deux jeunes mariées*, 205].

toutes les communes, intronisé au Conseil municipal, armé en garde national dans tous les cantons de France par l'an 1830, qui ne s'est pas souvenu que Napoléon a préféré les chances de son malheur à l'armement des masses » (14).

Le moment venu, je réfuterai telles des assertions qui précèdent. Pour l'instant, je me contente de remarquer la persistance des illusions que j'ai signalées en Balzac. Nous le verrons faire le plus grand cas de la Famille. Pour un enfant de six ans le père est un être extraordinaire qui sait et qui peut tout. Parvenu à sa majorité, si tant est qu'il attende d'avoir vingt-et-un ans, l'ex-enfant n'a plus pour son père les mêmes yeux. A la Société appliquons cette évidence : croit-on que le menu peuple puisse, pendant des siècles, avoir les mêmes sentiments pour ceux que le hasard de la naissance, ou des qualités personnelles, situe à la pointe de la pyramide dont il représente, lui, la base ? A l'expérience, il apparaît bien que Balzac n'a point éclairé le législateur. Celui-ci a-t-il eu raison ? A-t-il eu tort ? Il ne m'appartient pas d'en décider. D'autres questions se sont posées que ni Balzac, ni presque aucun de ses contemporains, ne pouvait prévoir, sauf peut-être Chateaubriand. « Depuis David jusqu'à notre temps les rois on été appelés. La vocation des peuples commence ». Puis, n'empruntant à Bossuet que l'idée de Dieu directement intéressé à ce qui se passe sur notre globe, il ajoute, non sans ironie : « Dieu, pour hâter la dégradation du pouvoir royal, a livré les sceptres en divers pays à des rois invalides, à des petites filles au maillot ou dans les aubes de leurs noccs ; ce sont de pareils lions sans mâchoires, de pareilles lionnes sans ongles, de pareilles enfantelettes, tétant ou fiançant, que doivent suivre des hommes faits dans cette ère d'incrédulité. Les principes les plus hardis sont proclamés à la face des monarques qui se prétendent rassurés derrière la triple haie d'une garde suspecte. La démocratie les gagne ; ils montent d'étage en étage, du rez-de-chaussée au comble de leur palais, d'où ils se jetteront à la nage par les lucarnes » (15).

Lorsqu'il parle politique, Balzac n'a pas de ces formules violentes et pittoresques. Pour me servir d'une expression actuelle, je dirai qu'il en parle un peu en « Français moyen », qui n'a

(14) *Les Paysans*, 1-2.

(15) *Mémoires d'Outre-Tombe*. VI, 453-454.

pas de lumières, ni d'expérience, ni d'érudition spéciales, et qui ne fait qu'exprimer les idées d'un parti, idées qu'à l'occasion Balzac sait vivifier par une image, par un geste qu'il attribue à l'un de ses personnages dont il fait un héraut, sans qu'il y ait rien, cependant, qui puisse emporter la conviction, même de quiconque n'est affilié à aucun parti.

Ainsi aperçoit-on quelques-unes des discussions que peut soulever l'œuvre de Balzac. Non pas qu'il ait été victime de l'erreur que représente le roman à thèse.

La littérature offre une dualité dont les autres arts sont dépourvus. L'excellence d'une idée philosophique, religieuse, politique ou sociale, ne saurait être imposée directement au moyen d'une suite, d'une symphonie, d'une sonate, ni d'une nature morte ou d'un tableau de genre, ni d'une statue, ni du Parthénon ou de la cathédrale de Bourges. Il y a, en revanche, une littérature qui se propose de *démontrer*: c'est la littérature d'*idées*; une autre qui, au même titre que les autres arts, se contente de *montrer*: c'est la littérature de sentiment et d'imagination, où l'on trouve la poésie et le roman lui-même. Si la géométrie même, au dire de Pascal qui était orfèvre, peut devenir sentiment, il en va tout de même et de la politique, et de l'économie politique et sociale. On s'en aperçoit à relire l'*Education sentimentale* où tout est esthétiquement ramené au même niveau: réunions publiques qui précèdent les élections et rêveries de Frédéric à propos de Mme Arnoux (16).

(16) Des romanciers ont tourné autour de la difficulté — qui n'en est pas une, — sans la résoudre de façon claire, faute d'établir cette distinction absolument nécessaire entre la littérature de sentiment et d'imagination et la littérature d'idées. C'est ainsi qu'on voit René Boylesve écrire au R. P. X... S. J. : « Je suis et j'ai toujours été opposé à la *thèse* romanesque. Bourget lui-même ne la soutient pas théoriquement, et même la récuse. Elle est essentiellement inesthétique, et vous reconnaissez bien que le roman doit conserver un caractère esthétique. C'est une œuvre d'art, ou ce n'est rien. Ce que je reproche à la thèse, telle que la pratiquent ses adeptes, c'est le caractère artificiel des moyens qui aboutissent à une conclusion voulue, arrêtée *a priori*. Vous pouvez démontrer, à l'aide de marionnettes animées, tout ce que vous voudrez.. Démontrer de cette façon appartient au traict, au discours, au sermon, etc. Il y a pour cela des genres très-respectables, et qui tous peuvent avoir un caractère littéraire égal à celui du roman ou de la pièce dramatique. Le romancier, à mon avis, n'a qu'un moyen à sa disposition : c'est l'étude impartiale des hommes et des sociétés. Il faut qu'on sente que, sans tricherie, il a pour but unique de s'informer sur ce que sont réellement les hommes et sur les réactions qui s'opèrent naturellement entre eux. Cet examen scrupuleux, sans parti-pris, peut l'amener à une conclusion morale, politique, sociale. Et, en ceci vous voyez que je ne suis pas ennemi-né de la qualité *morale* du roman. Bien loin de là, j'ai soutenu souvent qu'il était impossible de s'occuper des hommes sans prendre souci de la question morale. Mais ce que je soutiens, c'est que, si vous voulez *a priori* aboutir à une

Le roman et le drame à thèse sont issus du malheureux mélange du sentiment et de l'imagination, d'une part, et de l'idée, d'autre part. Ils veulent démontrer, alors que l'art doit se contenter d'exposer. Flaubert nous apprend que son ami Bouilhet avait copié, dans un cahier de notes, les trois passages suivants, de Corneille, de Goethe et de Buffon :

« Dans la poésie, il ne faut pas considérer si les mœurs sont vertueuses, mais si elles sont pareilles à celles de la personne qu'elle introduit. Aussi nous décrit-elle indifféremment les bonnes et les mauvaises actions sans nous proposer les dernières pour exemple ».

« L'art dans ses créations ne doit penser à plaire qu'aux facultés qui ont vraiment le droit de le juger; s'il fait autrement, il marche dans une voie fausse ».

« Toutes les beautés intellectuelles qui s'y trouvent [dans un beau style], tous les rapports dont il est composé, sont autant de vérités aussi utiles, et peut-être plus précieuses pour l'esprit humain que celles qui peuvent faire le fond du sujet ».

Et Flaubert commente: « Ainsi l'Art, ayant sa propre raison en lui-même, ne doit pas être considéré comme un moyen. Malgré tout le génie que l'on mettra dans le développement de

solution « conforme à la morale établie » ou à telle solution préconçue, vous faussez par là-même votre étude psychologique ou de mœurs, puisque d'avance vous donnez un coup de pouce à tous vos caractères afin de les amener là où vous avez décidé. » [*Le Figaro, Supplément littéraire*, Samedi 8 Décembre 1928. *René Boylesve : Lettre sur l'art du roman* écrite en 1920 au R. P. X... S J.]. Il y a là une part évidente et importante de vérité; il y a aussi une part d'erreur en matière de cette esthétique dont se réclame Boylesve. D'abord, touchant ce qu'il nomme improprement « le caractère littéraire » de genres qui ressortissent, devrait-il dire, à la littérature d'idées, et qui diffère essentiellement de la beauté de l'œuvre d'art littéraire. Entre le pamphlet et le sermon d'un maître et le pamphlet et le sermon d'un élève, nous ferons toujours la différence qui s'impose. Des premiers, nous ne songerons jamais à contester la beauté, mais, ce que nous y voyons agir, ce sont des idées. Au même titre que le sentiment, l'idée a son éclat, mais il est d'un ordre différent. Dans la poésie lyrique ou épique, dans le roman, au théâtre nous voyons agir des hommes, selon les lois de l'art qui doit s'alimenter du concret. Ils agissent conformément à leur nature individuelle : l'homme-tigre, Vautrin, en tigre, la douce jeune fille, Eugénie Grandet, en colombe. Plus ils agissent ainsi, et plus va s'accroissant l'impression de réussite, donc de beauté. C'est une impression de beauté tout autre qu'impose la virtuosité de l'écrivain ou de l'orateur à confronter les idées. Elle n'est pas inférieure : elle est différente. Ensuite, touchant la « conclusion morale, politique, sociale » ce n'est pas à l'artiste littéraire qu'il appartiendrait de la tirer, ni même à son lecteur, si ce n'était une des plus funestes manies de notre espèce. Depuis que la tragédie grecque s'est flattée de nous montrer le vice puni et la vertu récompensée, il serait vain d'espérer de pouvoir remonter le courant. Du moins est-il permis d'indiquer dans l'absolu, c'est-à-dire dans l'irréalisable, les lois et les virtualités d'un art littéraire, autre que la poésie lyrique, qui ne le céderait en rien à la peinture ni à la musique.

telle fable prise pour exemple, une autre fable pourra servir de preuve contraire; car les dénoûments ne sont pas des conclusions; d'un cas particulier il ne faut rien induire de général; — et les gens qui se croient par là progressifs vont à l'encontre de la science moderne, laquelle exige qu'on amasse beaucoup de faits avant d'établir une loi. Aussi Bouilhet se gardait-il de *l'art prêcheur* qui veut enseigner, corriger, moraliser » (17).

C'est la littérature d'idées qui conclut dans la chaire, à la tribune, par le pamphlet, et par ses fils bâtards, le roman à thèse et le drame à thèse. L'art littéraire se contente de dénouer une situation sans ajouter: voilà la thèse générale qu'il fallait démontrer. Ce fut presque toujours le cas de Balzac; mais il lui est arrivé de se tromper. Par exemple, on conçoit parfaitement que *le Curé de Tours* se termine au paragraphe où le vicaire général Troubert, devenu évêque de Troyes, voit pour la dernière fois l'abbé Birotteau, sa victime. Il lança sur lui « un regard de mépris et de pitié, puis il consentit à l'oublier et passa » (18). Les deux pages qui suivent sont inutiles; du moins, les réflexions qu'on y trouve ne sont-elles pas insérées dans le récit. Balzac l'a fait dans d'autres romans. Certes, mais il est intervenu pour son propre compte, arrêtant l'action pour la reprendre ensuite; la psychologie de ses personnages n'en est pas atteinte. Que ce soit parfois ennuyeux, il le sait, et le premier. Il écrit: « Quelques esprits, avides d'intérêt avant tout, accuseront ces explications de longueur, mais il est inutile de faire observer ici que, d'abord, l'historien des mœurs obéit à des lois plus dures que celles qui régissent l'historien des faits... » (19). Et ailleurs: « S'il est permis à l'historien de quitter le drame qu'il raconte pour prendre pendant un moment le rôle des critiques... » (20). Quoi qu'il en soit, il n'est pas de ces romanciers qui, ayant pris position politique et sociale, ne peuplent leurs livres que de per-

(17) FLAUBERT. Préface aux *Dernières chansons, poésies posthumes* de Louis BOUILHET, 27-28. On retrouve les trois citations dans CORNEILLE: *Œuvres complètes*, édit. Marty-Laveaux. T. II. *Médée. Epître dédicatoire à Monsieur P. T. N. G.*, 332-333; BUFFON: *Discours sur le style*, 24; JOHANN PETER ECKERMANN: *Gesprache mit Goethe in den letzten Jahren seines Lebens*, 1823-1832. Leipzig. F. A. Brockhaus, 1837, 2 v. T. I. 2 mai 1824, 153. Bouilhet a emprunté son texte à *Conversations de Goethe avec Eckermann...*, traduites par Emile Délerot. Paris, s. d. 2 v. T. I, 129.

(18) *Le Curé de Tours*, 246.

(19) *Les Paysans*, 181.

(20) *Le Curé de Tours*, 227.

sonnages dont on sait à l'avance lesquels seront sympathiques et impeccables, lesquels, antipathiques, pécheurs et criminels.

Balzac n'hésite pas à nous montrer des prêtres, des officiers, des magistrats, des deux catégories. Comme Corneille qui parlait poésie dramatique, il estime que, dans le roman, « il ne faut pas considérer si les mœurs sont vertueuses, mais si elles sont pareilles à celles de la personne qu'il introduit ».

Il le pense ; mais il n'ose pas aborder de front la difficulté, ou plutôt il ne le peut, lui qui prétend à exercer une influence sur son temps et jusque sur le « législateur de demain ». Il le pense, au fond ; mais de qui se réclame-t-il ? De Corneille, de Goethe, de Buffon ? Non ! S'il parle de Corneille, c'est seulement à propos des examens que celui-ci, « Molière et autres grands auteurs faisaient de leurs ouvrages », de Buffon, ce n'est qu'en tant que zoologiste. Pour le reste, écoutons-le : « La loi de l'écrivain, ce qui le fait tel, ce qui, je ne crains pas de le dire, le rend égal et peut-être supérieur à l'homme d'Etat, est une décision quelconque sur les choses humaines, un dévouement absolu à des principes. Machiavel, Hobbes, Bossuet, Leibnitz, Kant, Montesquieu, sont la science que les hommes d'Etat appliquent. Saint Pierre et Saint Paul furent des systèmes exécutés par les Papes ». (21). Et ce raccourci ne manque ni de pittoresque, ni de force, ni d'exactitude. « L'homme n'est ni bon ni méchant, il naît avec des instincts et des aptitudes ; la Société, loin de le dépraver, comme l'a prétendu Rousseau, le perfectionne, le rend meilleur ; mais l'intérêt développe alors énormément ses penchants mauvais. Le christianisme, et surtout le catholicisme, étant, comme je l'ai dit dans *le Médecin de campagne*, un système complet de répression des tendances dépravées de l'homme, est le plus grand élément d'Ordre Social ». . . « Au risque d'être regardé comme un esprit rétrograde, je me range du côté de Bossuet et de Bonald (22) au lieu d'aller avec les novateurs modernes ». Balzac a le droit strict d'avoir son siège fait en matière politique et religieuse ; l'inconvénient — et qui n'est pas mince, — est que, si sur ces deux points il ne va pas avec les novateurs

(21) *Avant-Propos*, XXX.

(22) *Ibid.*, XXX-XXXI. C. f. *Mémoires de deux jeunes mariées*, 245 : « Le grand écrivain de l'Aveyron ». Balzac n'en écrit pas moins à Mme Hanska, le 7 Août 1844 : « Bonald... est un grand penseur, à qui le style a manqué. » [*Etr.*, II, 416].

modernes, il est lui-même un novateur en littérature et un désinvolte dans sa conduite. Dans son existence personnelle, il s'occupe peu de la morale recommandée par l'Eglise; la masse, à qui il en prêche l'observance serait fondée à lui reprocher la contradiction qui existe entre ses discours et ses écrits.

D'autre part, la vie multiforme le sollicite. Il y découvre « des Espèces sociales comme il y a des Espèces zoologiques ». Il ne s'abstiendra pas plus de décrire le tigre que l'âne, le lion que la brebis, etc. La nature n'est ni morale, ni immorale : elle est. Mais le Balzac artiste ne va point sans le Balzac à idées, et le premier est gêné aux entournures. Il explique : « En copiant toute la Société, la saisissant dans l'immensité de ses agitations, il arrive, il devait arriver que telle composition offrait plus de mal que de bien, que telle partie de la fresque représentait un groupe coupable, et la critique de crier à l'immoralité sans faire observer la moralité de telle autre partie destinée à former un contraste parfait ». (23). L'argument est sans force. Balzac n'avait qu'à répondre, en modifiant la réplique de Figaro (Barbier de Séville, A. I, Sc. II) : « Aux vertus qu'on exige dans un personnage de roman, votre Excellence connaît-elle beaucoup d'humains qui fussent dignes de l'être ? ». Mais Balzac s'efforce de faire le compte de ses « figures irréprochables (comme vertu) ». Il en trouve quatorze, toutes de femmes et de jeunes filles. Les dés sont pipés, car il n'y en a qu'une qui s'impose à l'esprit : Eugénie Grandet. En vain a-t-il dit : « *La Fosseuse...* et *Mme Graslin...* sont presque toute la femme ». La femme, dans *la Comédie humaine* comme dans la vie — où d'ailleurs les quatorze figures se retrouvent aussi, — c'est la duchesse de Langeais, c'est la duchesse de Maufrigneuse, c'est Mme de Beauséant, c'est Coralie, c'est Mme Marneffe, ce sont les filles Tonsard, et ce sont celles, au surplus, que Balzac a le plus fortement motivées. Les hommes, ce sont le baron Hulot, Rastignac, Rubempré, Gobseck, Philippe Bridau, Rigou, Tonsard lui-même, et il est singulier que, dans l'énumération qu'il fait de ses hommes vertueux, Balzac ait oublié le père Goriot.

Il pouvait se réclamer de Corneille, de Goethe et de Buffon. D'autres écrivains lui ont prêté main-forte à son insu, après sa

(23) Avant-Propos, XXXII.

mort. Au tout premier rang de ces grands critiques il faut placer Taine et Brunetière.

« Balzac, comme Shakespeare », dit Taine, « a peint les scélérats de toute espèce... Souffrez dans l'un ce que vous souffrez dans l'autre. Nous ne sommes point ici dans la vie pratique et morale, mais dans la vie imaginaire et idéale. Leurs personnages sont des spectacles, non des modèles; la grandeur est toujours belle, même dans le malheur et dans le crime. Personne ne vous demande d'approuver et de suivre; on vous demande seulement de regarder et d'admirer. J'aime mieux en rase campagne rencontrer un mouton qu'un lion; mais derrière une grille, j'aime mieux voir un lion qu'un mouton. L'art est justement cette sorte de grille; en ôtant la terreur, il conserve l'intérêt » (24). Brunetière a repris la même argumentation en élargissant son champ. « Supposé que l'œuvre de Balzac ne fût qu'une galerie de scélérats ou un asile de maniaques, serait-elle donc plus riche en ce genre de monstres que l'œuvre de Shakespeare, ou que celle même du « grand Corneille » ? Les tragiques du passé jouissent, en vérité, d'un singulier privilège ! Que ce soit un Eschyle en son *Agamemnon* ou un Sophocle en son *Œdipe-Roi*; un Shakespeare en son *Hamlet* ou en son *Roi Lear*; un Corneille en sa *Rodogune*... ou un Racine en son *Bajazet*, ils ne mettent communément qu'un d'affreux criminels en scène, et, drame ou tragédie, quand on réduit tous ces chefs-d'œuvre à l'essentiel de leur intrigue, il ne s'agit, à la lettre, que de savoir lequel des deux égorgera l'autre... Cependant, on n'accuse d'immoralité ni Corneille, ni Shakespeare, ni Eschyle; et, au contraire, on s'accorde à reconnaître en eux ce qu'on appelle de nos jours, des « professeurs d'énergie morale ». Pourquoi cela ? Le crime changerait-il de nom quand il est commis par des « personnes souveraines ? ». Si jadis on a pu le croire, — et non pas sans quelque raison, — c'est ce qu'on ne croit plus de nos jours, ou du moins c'est ce qu'il serait difficile de nous faire admettre. Seulement, en ce cas, sachons renoncer à des critiques, dont l'apparente solidité, n'étant fondée que sur ces conventions, chancelle ou s'écroule avec elles. Il n'y a pas plus d'immoralité dans le sujet de la *Dernière Incarnation de Vautrin* qu'il n'y en a dans les sujets habituels du drame et de la tragédie classiques... Le roman,

(24) TAINÉ, *Nouveaux Essais*..., 151-152.

description et représentation de la vie contemporaine, réclame les mêmes droits que l'histoire, chronique et restitution de la vie du passé... Si cette « représentation de la vie » n'était pas avant Balzac l'objet propre et unique du roman, [avec lui]... elle est devenue, non seulement son objet, mais sa raison d'être. Qui limitera l'étendue de cette représentation? Car les raisons au nom desquelles on essaierait de la limiter condamneraient d'immoralité l'enseignement de l'histoire elle-même. Ce que nous permettons à Saint-Simon, pourquoi le refuserons-nous à Balzac ? et, si l'on prétend que les personnages de Saint-Simon ont pour eux d'avoir existé, que nous importe, à nous qui ne les connaissons que par lui ? La poésie n'est-elle pas souvent « plus vraie » que l'histoire ? et lequel des deux est « le plus romanesque », de Rastignac ou du fameux Lauzun ? »

Brunetière montre ensuite, de façon décisive, que cette « limitation » que l'on prétend imposer au roman n'a pas d'autre source que la conception que le classicisme français, y compris Voltaire, se faisait de la littérature. Selon eux, elle « a une fonction sociale : l'art est pour nos classiques tout autre chose qu'un jeu. Et, dans une telle conception de l'art, rien n'est plus facile à concevoir et à définir, que la « moralité » ou « l'immoralité » de l'œuvre d'art » (25).

Balzac a hérité de ses devanciers cette conception de l'utilité de l'art, et il était persuadé d'avoir une « influence immense ». Théophile Gautier, qui fut son ami et son admirateur, me semble avoir vu plus juste lorsqu'il écrivait quatre ans après la mort de Balzac : « Les livres suivent les mœurs et les mœurs ne suivent pas les livres. — La Régence a fait Crébillon, ce n'est pas Crébillon qui a fait la Régence. Les petites bergères de Boucher étaient fardées et débraillées, parce que les petites marquises étaient fardées et débraillées. — Les tableaux se font d'après les modèles, et non les modèles d'après les tableaux. Je ne sais qui a dit je ne sais où que la littérature et les arts influaient sur les mœurs. Qui que ce soit, c'est indubitablement un grand sot. — C'est comme si l'on disait : les petits pois font pousser le printemps ; les petits pois poussent au contraire parce que c'est le printemps, et les cerises parce que c'est l'été. Les arbres portent les fruits,

(25) BRUNETIÈRE, *Honoré de Balzac*, 221-225.

et ce ne sont pas les fruits qui portent les arbres assurément, loi éternelle et invariable dans sa variété; les siècles se succèdent, et chacun porte son fruit qui n'est pas celui du siècle précédent; les livres sont les fruits des mœurs » (26).

Oscar Wilde soutient avec esprit la thèse contraire qui est quelque peu paradoxale. A propos de son roman *Dorian Grey*, on lui prête la conversation que voici : « Je veux vous montrer la photographie de Dorian Grey, prise par moi-même, dit Wilde... Il (Wilde) présenta à son ami la photographie d'un jeune Anglais de qui il avait fait la connaissance à Rome lors du printemps précédent. Le modèle était d'une aristocratique beauté selon le type de l'adolescence insulaire; l'image était assez floue.

« C'est ainsi que j'avais rêvé Dorian, commenta Wilde. Je ne l'ai trouvé et vu dans la vie qu'après l'avoir décrit dans mon livre... Vous voyez bien que j'ai eu raison dans ma thèse : c'est l'art qui inspire et dirige la nature. Le jeune homme dont voici la figure n'aurait sans doute jamais existé si je n'avais pas créé Dorian. » (27).

Wilde choisit un exemple curieux, celui des femmes du XVIII^e siècle. Elles ont été faites par les livres, comme plus tard Emma Bovary qui est romanesque parce qu'elle a lu des romans. Et, en somme, on peut soutenir également que les livres agissent sur les mœurs, ce qui engage la responsabilité de l'écrivain, et que les mœurs se reflètent dans les livres, ce qui fait du romancier un témoin. Plusieurs livres obscurs mais concordants sont des témoins; un livre vigoureux et en vogue a des chances d'être un guide et un modèle.

Pourtant, empruntons à l'histoire même de la littérature des comparaisons plus décisives encore. Croit-on, pour ne prendre que ces deux cas, que les *Comédies* d'Aristophane et les *Satires* de Juvénal aient retardé d'un jour ce qu'il faut bien appeler la décadence d'Athènes et de Rome? ou bien accusera-t-on ces deux écrivains d'avoir créé les mœurs qu'ils blâmaient? Evidemment non. Mais prétendra-t-on qu'ils les aient corrigées? Pas davantage.

Ne parlons donc pas de l'influence politique, sociale, ni morale, de Balzac. Son génie n'en est pas diminué; il n'en est que mieux circonscrit. Balzac a représenté la société de son temps : il ne l'a

(26) Th. GAUTIER, M^{lle} DE MAUPIN, *Préface*, Mai 1834, 17-18.

(27) Léon TREICH, *L'esprit de Wilde*, 40-41.

nullement modifiée; ce n'est point parce que quelques désœuvrés auront voulu jouer au naturel, à Venise, tels rôles de *la Comédie humaine* (28), qu'ils auront été suivis par quinze ou vingt millions de Français. Au reste si ces désœuvrés avaient eu tous ces imitateurs, il est probable que les mœurs générales n'y eussent rien gagné; car on peut penser que les gandins de Venise s'amuserent à copier, de *la Comédie humaine*, des personnages autres que vertueux sans se soucier du Père Goriot ni d'Eugénie Grandet.

Si l'influence de Balzac a été nulle, il ne faudrait pas, par voie de conséquence indirecte, passer sous silence l'exposition qu'il fit de ses idées tantôt en son propre nom, tantôt par l'intermédiaire de personnages qui sont ses porte-parole. Ses romans les plus significatifs de ce point de vue sont littérairement parlant les moins bons. Dans aucune œuvre de Balzac la tendance à la déformation systématique d'une certaine réalité moyenne n'est plus caractérisée que dans *le Médecin de campagne*. *Le Curé de village* s'éloigne moins de cette même réalité que Balzac n'oublie jamais, même lorsqu'il décrit ses « monstres » : Sauviat, brocanteur devenu millionnaire, est de la meilleure veine balzacienne; tout le reste est d'un romanesque plus théâtral que dramatique. *Les Paysans*, même inachevés, sont de l'excellent Balzac. Ce qui les dépare un peu, c'est la thèse, qui s'y fait trop voir. Dans la vie quotidienne les événements ne s'imbriquent pas avec cette rigueur. Seulement, quelle serait l'utilité — non pas sociale, ni morale, mais esthétique, — du roman, s'il ne lui appartenait, par définition, de grouper tous les menus faits que la vie laisse épars, comme il appartient à la poésie de synthétiser en une strophe, parfois en un seul vers, tout un paysage, tous les aspects d'un sentiment. Il n'est nullement nécessaire qu'en réalité les paysans de la vallée des Aigues aient réussi à morceler les propriétés du général comte Montcornet: il suffit que Balzac ait fait de cette possibilité répartie sur un long espace de temps une autre réalité plus concentrée, supérieure à celle que le commun des hommes tient pour seule vraie. Même cette réalité supérieure reste

(28) « Il y a eu un moment où, à Venise par exemple, la société qui s'y trouvait réunie imagina de prendre les noms de ses principaux personnages et de jouer leur jeu. On ne vit, pendant toute une saison, que Rastignac, duchesses de Langeais, duchesses de Maufrigneuse, et l'on assure que plus d'un acteur ou actrice de cette comédie de société tint à pousser son rôle jusqu'au bout. » (Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, II, 349).

tendancieuse et entachée du vice de la thèse, c'est-à-dire de la littérature d'idées qui veut démontrer. Que Balzac fasse bon marché de cet inconvénient, c'est son droit. D'ailleurs la vie dans ce roman est d'une intensité, d'une acuité telles, qu'il est facile de n'écouter point la démonstration pour ne regarder que le tableau.

Le Médecin de campagne, le Curé de village, les Paysans sont les trois seuls romans que Balzac ait consacrés à la *Vie de campagne*. On n'y peut raisonnablement faire état du *Lys dans la Vallée*, qu'il avait projeté d'ajouter à cette série après l'avoir fait figurer, en 1845, dans les *Scènes de la Vie de Province*. *Le Lys dans la vallée* n'offre rien qui soit spécifiquement « vie de campagne », mis à part quelques épisodes, et très courts, qui n'ont absolument aucune influence sur l'action. Le destin lui eût-il laissé le temps — sinon le loisir, — de mener à son terme cette entreprise qui n'a point d'égale, que Balzac n'eût ajouté à cette série que *le Juge de paix* et *les Environs de Paris*. Sentant sans doute qu'il n'écirait aucun de ces deux livres, il aura incorporé *le Lys dans la Vallée* aux *Scènes de la Vie de campagne* pour faire nombre.

Vivant principalement à Paris, c'est Paris qu'il a connu le mieux et qu'il a été le plus enclin à décrire, étant donné surtout qu'à cette date les milieux ruraux étaient restés quasi inexplorés, au moins dans le sens où l'entendait Balzac. Examinant lui-même son œuvre, avec un sens peut-être excessif du symbole il définit, dans son *Avant-Propos*, l'esprit qui anime les *Scènes de la Vie privée* : enfance, adolescence et leurs fautes ; de la *Vie de province* : âge des passions, des calculs, de l'intérêt et de l'ambition ; de la *Vie parisienne* : tableau des goûts, des vices, qu'excitent les mœurs particulières aux capitales. Ayant peint la vie sociale, il lui restait à montrer les existences d'exception : d'où les *Scènes de la Vie politique* ; mais cette Société attaque ou se défend : et ce sont les *Scènes de la Vie militaire*, « la portion la moins complète encore de mon ouvrage », dit-il. Enfin, « les *Scènes de la Vie de campagne* sont en quelque sorte le soir de cette longue journée, s'il m'est permis de nommer ainsi le drame social. Dans ce livre se trouvent les plus purs caractères et l'application des grands principes d'ordre, de politique, de moralité » (29).

(29) *Avant-Propos*, XXXVII.

Au moment de conclure, tenant à signaler d'abord les imperfections de *la Comédie humaine*, Brunetière écrit : « Elle est « disproportionnée », si la représentation qu'elle nous offre de la vie est manifestement incomplète ; et, par exemple, si trois récits en tout sur une centaine d'ouvrages : *le Médecin de campagne*, *le Curé de Village* et *les Paysans*, consacrés à la « vie de campagne », n'expriment certes pas l'importance relative, même à l'heure qu'il est, de nos populations rurales dans la structure et dans le fonctionnement organique de notre société française » (30).

Ces trois livres sont insuffisants pour qui veut reconstituer la vie de campagne en France au cours d'une quarantaine d'années, de septembre 1799, début des *Chouans*, à l'hiver de 1837, fin des *Paysans*. (Si Véronique Graslin meurt dans l'été de 1844, on verra qu'à partir de décembre 1832 l'action ne nous apporte, *du point de vue rural*, aucune découverte ni ne nous ménage de surprise).

Pour tenter une reconstitution de la vie de campagne avec quelque ampleur et quelque solidité, il faut puiser dans l'œuvre entière de Balzac. Dans *les Chouans* par exemple, comme dans tels autres de Balzac, les détails isolés sont assez nombreux pour permettre une résurrection pittoresque de la vie de campagne. Les grouper, c'est répondre à l'un des vœux secrets de Balzac qui ambitionnait, non seulement d'exprimer des vérités politiques et sociales, non seulement de synthétiser en des types les individus et de condenser en une action puissante les incidents lâches de la vie banale, mais de nous donner — même avant l'intervention de la chose et du mot, — des images exactes, quasi photographiques, du milieu où respirent ses personnages, de leurs habitations et ainsi de suite.

Ce travail prouvera que Balzac s'est trompé en politique et en économie politique. Son erreur n'est nulle part plus manifeste que dans les *Scènes de la Vie de campagne*. Mon sujet était comme délimité par Balzac lui-même. Romancier, il eut du génie parce qu'il créa. « Il faudrait peut-être avant tout définir l'homme de génie, dit Canalis qui, parlant d'exécutants de premier ordre, ajoute qu'ils « ne créent pas de musique ». Passant de la musique au théâtre, il conclut : « Nous

(30) BRUNETIÈRE, *Honoré de Balzac*, 283.

nous endettons chaque jour avec Molière, et nous avons trop payé Baron » (31). Balzac écrit pour son compte : « En littérature les médiocrités persévérantes font fortune ; elles y gagnent l'inconnu et dix mille livres de rente... Il y a deux cents auteurs dramatiques sur six cents dans ce cas-là à Paris... qui gagnent... en piochant la terre dramatique, de quinze à vingt mille francs par an » (32). Mais, créateur sur le plan de l'Art, Balzac n'a été, pour le reste qu'un vulgarisateur.

Il n'y a pas plus à regretter que Balzac n'ait pas écrit *les Soirées de Saint-Petersbourg*, la *Théorie du pouvoir politique et religieux* ou le *Traité de divorce*, qu'il n'y a à déplorer que de Maistre n'ait pas écrit *le Père Goriot*, de Bonald, *La Cousine Bette*. Cependant, ni l'un ni l'autre n'a de prétentions à exceller dans l'art du roman, alors que Balzac en a à la politique et à la sociologie : là, il n'eut que du talent, alors que l'on voudrait qu'il eût montré également du génie ou qu'il se fut abstenu.

Je présenterai l'écrivain d'abord, l'œuvre ensuite. Dans les quatre premiers chapitres de la Première partie on trouvera l'histoire des relations de Balzac avec la campagne française, dans le cinquième, l'histoire de l'œuvre, c'est-à-dire des trois romans. Dans la Deuxième partie, on verra la campagne, non plus quant aux paysages, mais quant aux paysans, tels que Balzac les reconstitua ou les vit, de la fin du Directoire au commencement du règne de Louis-Philippe, avec les addenda et les correctifs qu'apporte l'histoire. Enfin, la Troisième partie — Balzac n'étant ni un descriptif pur, ni un simple témoin, — exposera les réactions que provoquèrent en lui le fait et l'idée de la propriété foncière, qui est à la base de la vie rurale et c'est là que j'espère prouver qu'avec d'autres Balzac a fait fausse route en tant qu'historien et que théoricien d'économie politique.

(31) *Modeste Mignon*, 211-212.

(32) *Corr.*, II, 367.

PREMIÈRE PARTIE

BALZAC ET LA CAMPAGNE

PREMIÈRE PARTIE

BALZAC ET LA CAMPAGNE

Il n'existe sans doute pas un seul exemple qu'un écrivain ait si fortement adhéré à la Ville, qu'il n'ait jamais voulu prendre contact avec les champs. Quel est celui, d'autre part, qui, pouvant remonter le cours des siècles, ne trouverait pas, aux origines de sa famille, quelque pauvre fendeur de glèbe ? Balzac, s'il l'avait connu, n'aurait eu qu'à donner la main à son grand-père.

CHAPITRE I.

Ses origines paysannes.

Il écrivait dans sa *Revue Parisienne* du 20 août 1840 (1) : « La Touraine a donné Paul-Louis Courier et M. de Vigny ». A ce propos, M. Fernand Baldensperger, qui signale, chez Balzac, une « robustesse de paysan méridional », fait observer que la Touraine n'a pas « donné » Balzac : elle l'a seulement vu naître. Plus Albigeois que Tourangeau, c'est lui qui parle, dans *la Peau de Chagrin* (2), de « cette finesse qui rend les hommes du midi de la France si supérieurs quand elle se trouve accompagnée d'énergie » (3).

Il se peut qu'à une date indéterminée une ou plusieurs familles du nom de Balzac aient été, par des invasions partielles, chassées de Balsac, situé à deux lieues de Brioude. Est-ce à elles qu'on devrait la fondation de Balsac, aujourd'hui commune de l'Aveyron, à 10 kilomètres N.-O. de Rodez ? On sait, en tout cas, qu'au commencement du ^{xvii}e siècle les Balsa, Balssa, Balzac — cette dernière forme assez rare, — sont nombreux en Albigeois, avec Montirat pour centre, où ils sont attachés à différentes paroisses que nous retrouverons.

« Grand village puissant », écrit Louis Lumet (4). Gros bourg, plutôt, où il y avait, en 1709, une population d'environ 1.400 âmes. On peut lire dans La Martinière : « Montirat : petite ville de France dans le Haut-Languedoc, diocèse et recette d'Albi.

(1) *Œuvres complètes*, XXIII, 664.

(2) *La Peau de Chagrin*, 86.

(3) BALDENSBERGER, *Études d'Histoire littéraire*, 2^e série, 56. — Il se pourrait que Balzac eût pensé à lui-même — peut-être aussi à Thiers, — quand il écrivait à propos de Rastignac : « Parmi ses qualités se trouvait cette vivacité méridionale qui fait marcher droit à la difficulté pour la résoudre et qui ne permet pas à un homme d'outre-Loire de rester dans une incertitude quelconque, qualité que les gens du Nord nomment un défaut : pour eux, si ce fut l'origine de la fortune de Murat, ce fut aussi la cause de sa mort. Il faudrait conclure de là que, quand un Méridional sait unir la fourberie du Nord à l'audace d'outre-Loire, il est complet et reste roi de Suède. » [*Le père Goriot*, 323-324].

(4) Louis LUMET, *Les origines de Balzac*, *Revue de Paris*, 15 février 1923, 823.

Elle est du temporel de cet archevêché » (5). Montirat fait maintenant partie du canton de Monestiès, arrondissement d'Albi, au nord du département du Tarn, sur les confins de l'Aveyron et du Tarn-et-Garonne.

Que les Balsa, Balssa ou Balzac, soient de la même souche que les Balzac d'Entraques (6), on ne saurait l'affirmer avec autant de conviction que faisait Bernard-François, père d'Honoré. Celui-ci, comme on lui disait : « Mais vous savez que c'est une plaisanterie, que vous n'avez aucun rapport avec les d'Antraques ? », répondait, « sur un ton de grandeur satisfaite » : « Tant pis pour eux ! » (7). Edmond Biré a cité aussi un « Balzac Jean-Jacques, dit *Firmy*, âgé de soixante ans, *ex-noble*, natif de Senergue, département de l'Aveyron, ex-conseiller au Parlement de Toulouse, domicilié *idem*, département de la Haute-Garonne, condamné à

(5) BRUZEN DE LA MARTINIÈRE, *Grand dictionnaire géographique...* T. IV., 343, col 1.

(6) On dit d'Entraques et d'Antraques. *Discours funèbre prononcé en l'église du couvent des Cordeliers du Boys de Malesherbes, le 22 de Mai 1613, aux funérailles de messire François de Balzac, seigneur d'Antraques...* par le V. P. F. P. Boyteux... Paris, F. Pomeray et J. Tompère, 1613.

Balsa, *Balsas*, est un nom géographique répandu dans les pays de langue ibérique de l'Ancien monde et du nouveau. Ainsi trouvons-nous, en Espagne, province de Valence, la ville de Balsa-de-Veo, dans l'Amérique du Nord, aux États-Unis (Colorado) deux villes du nom de Balzac; au Mexique, une autre du même nom dans l'Amérique centrale; au Panama, un rio Balsas; dans l'Amérique du Sud, en Argentine la ville de Paso Balsas; au Brésil deux rios das Balsas. [*Encyclopaedia Britannica*, T. VI, 722. — Vivien de Saint-Martin et Schrader : *Atlas géographique. Index*].

Ce fut d'abord un nom commun avec diverses significations. « *Balzo*, *Balzo*. (espagnol. b. lat. *Balsa*, radeau). Pile de fagots, en Rouergue... Escarpement, dans les Alpes. [FRÉDÉRIC MISTRAL: *Lou trésor dou felibrige*. T. I. « *Balsa*: s. f.: mare, amas d'eau dormante. II. Réservoir pour l'eau de pluie ». [Nemesio Fernandez Cuesta: *Dictionnaire des Langues espagnole et française*]. En catalan, le mot veut dire: gouffre, abîme; en italien *Balzo* signifie éperon de rocher, précipice; en portugais, *balsa* équivaut à maquis, brousse. [Meyer LUBKE: *Romanisches Etymologisches Wörterbuch*. Art. 917-919]. La terminaison *ac*, en France, fréquente en celtique, est analogique. On est parti d'une forme de pluriel, *Balsas*, débile parce que rare et sans analogue. La terminaison *ac*, au contraire, est vivace, et sa fréquence même l'a imposée comme élément substituande. De nom commun devenu nom propre de lieu, Balsa, Balzac, est enfin devenu nom propre de personne.

Du dernier type il y a, en France, deux communes : une en Aveyron, arrondissement de Rodez; l'autre en Charente, arrondissement d'Angoulême. « *Balzac*, petite terre en Angoumois, sur la Charente, est célèbre pour avoir donné son nom et pour avoir servi long-tems de demeure à l'un des plus éloquens écrivains du XVII^e siècle. » [*Dictionnaire historique et critique* par M. Pierre BAYLE... 628]. Bayle dit en note qu'il ne sait sur quoi Moréri se fonde pour orthographier Balsac. « Il faut écrire Balzac, lorsqu'il s'agit de ce village, et Balsac lorsqu'il s'agit de l'ancienne maison de Balsac d'Entraques ». On lit d'autre part « *Balzac* (Jean-Louis Guez de) né à Angoulême en 1594, tenait le nom qu'il devait illustrer d'un village, où son père Guillaume Guez avait fait bâtir un château sur les bords de la Charente ». [*Biographie universelle* (Michaud) *ancienne et moderne*... T. II, 695].

(7) Armand BASCHET, *Honoré de Balzac*, 150.

mort le 1er Floréal an II, par le tribunal révolutionnaire de Paris, comme complice d'une conspiration contre le peuple en signant les ordonnances des 25 et 27 septembre 1790... La distance n'est pas si grande du Tarn à l'Aveyron » (8). Sans doute ; serait-elle plus réduite encore qu'il est irréfutablement établi que le père de Balzac est né Balssa, et non point Balzac, ni de Balzac.

Au xvii^e siècle, les Balssa, de Montirat, sont gens attachés à la glèbe, ou petits artisans ; quelques-uns appartiennent au clergé rural. « Tous ces Balssa, ou Balsa, sont des paysans, des laboureurs, parfois même de simples *brassiers*, c'est-à-dire des journaliers. Mais, quoique mettant leurs bras au service d'autrui, il est probable qu'ils possédaient quelque lopin de terre ; il en était généralement ainsi dans la région » (9). Plusieurs familles de ce nom semblent même avoir été prospères.

A Montirat, ils étaient nombreux, soit dans les vrais « villages », soit dans les chaumières isolées qui formaient autant de « lieux-dits » et qui entouraient le bourg de Montirat.

Ce n'était pas, ni ce n'est devenu, un pays plantureux, que cette partie septentrionale de l'Albigeois « qui correspond aux communes actuelles de Montirat, Jouqueviel, Mirandol, pays accidenté, plutôt pauvre que riche, dont les habitants sont logés dans des masures bâties avec une pierre de couleur sombre qui leur donne un aspect de délabrement, où la nourriture se compose surtout de châtaignes et de pommes de terre, où les hivers sont parfois rigoureux » (10).

Montirat eut autrefois un château-fort qui, au xiii^e siècle, dé-

(8) Ernest LA JEUNESSE, *Le Monument de Balzac, Le Journal*, 22 Novembre 1902.

(9) *Correspondance historique et archéologique*, 3^e année, 1896. Paris 1897 ; Charles PORTAL, archiviste du Tarn : *les Ancêtres de Balzac*, 238-241. — Voici quelques membres du clergé rural de cette région qui portent le nom de Balsa, sans qu'on puisse affirmer leur parenté avec la famille qui nous occupe.

Cures	Noms des curés en 1775	Noms des curés ou vicaires en 1790
S. Martial de Jocaviel, c'est-à-dire Jouqueviel.	Pierre Balsa, dioc. d'Alby, 1752	Pierre Balsa, 25 avril 1754, proc. for.
Cure Notre-Dame des Infortunés, cure, doyenné, 1693.	Jean Balsa, dioc. d'Alby, 1762	

L. de Lacger, *Etats administratifs*, fasc. II, 37.

(10) Edmond BIRÉ, *Honoré de Balzac*. Appendice : Charles PORTAL, 319-320.

fendit longtemps les frontières du pays. C'est aujourd'hui une simple « commune située sur les montagnes » qui séparent le département du Tarn du département de l'Aveyron, « bornée au nord par la rivière du Viaur, qui forme des gorges profondes » : son sol schisteux produit du seigle et de l'avoine, pas de froment (11). Aucune biographie de Balzac n'a expliqué de façon claire comment, par son père, il se rattache à Saint-Martin-de-Canezac, qu'on orthographie aussi Cannezac.

Si nous feuilletons l'actuel dictionnaire des communes, nous n'en trouvons aucune de ce nom ; en revanche, nous lisons à *Montirat* : « La famille d'Honoré de Balzac était originaire de ce village » (12). Sous l'Ancien Régime la communauté de Montirat comprenait cinq groupements principaux, dont chacun avait son église : Montirat avec Saint-Jacques ; Saint-Christophe avec église du même nom ; Canezac avec Saint-Martin ; la Garde-Viaur, qu'on orthographie aussi Lagardeviaur, avec Saint-Thomas-de-Cantorbéry ; Darnis avec Saint-Michel. Au bourg de Saint-Christophe il y avait neuf maisons et vingt-huit habitants ; de Canezac, seize et soixante-cinq ; de la Garde-Viaur, quatre-vingt-neuf et trois cent vingt-huit ; de Darnis, quatre et vingt-quatre (13). St-Martin-de-Canezac et Saint-Christophe étaient des cures ; Saint-Jacques de Montirat, Notre-Dame de la Garde-Viaur, Saint-Michel de Darnis, étaient des annexes, tous du diocèse d'Albi et du district de Pampelonne (14). En 1639, Montirat, la Garde-Viaur et Darnis sont annexes de Saint-Martin de Canezac qui, du point de vue ecclésiastique, prime donc Montirat. En 1789, la communauté de Montirat est de la sénéchaussée de Toulouse et du diocèse d'Albi ; elle comprend, comme paroisse et annexes : Saint-Christophe, Saint-Dalmase, Saint-Jacques, Saint-Martin-de-Canezac, Saint-Michel-de-Darnis, Saint-Michel-de-Montirat, Saint-Thomas de Lagardeviaur (15). On lit, dans l'état des paroisses approuvées dans le dé-

(11) A. TRANIER, *Dictionnaire historique et géographique du Tarn*. XX, col. 2.

(12) M. Vivien de SAINT-MARTIN, *Nouveau dictionnaire de géographie universelle*, III, 989, col. I.

(13) A. TRANIER, *Dict. hist. et géog. du Tarn*, LIX, 91, 72, 143, 112.

(14) Abbé Louis DE LACER, *Etats administratifs des anciens diocèses d'Albi, de Castres et de Lavaur*, fasc. II, 36.

(15) *Inventaire-Sommaire des Archives départementales antérieures à 1790*. Tarn. T. III ; - *Archives civiles*, XII, XIII, Albi, 1889. — Dans le texte cité ci-dessus et dans le précédent, il est également question de l'église de la Garde-Viaur qu'on appelle tantôt Notre-Dame de la Garde-Viaur, tantôt St-Thomas de Cantorbéry. Il s'agit là de deux églises situées sur le territoire de la même localité.

partement du Tarn, le 18 Thermidor an XI (16 août 1803), et du clergé qui les desservait à la date du 24 Brumaire an XIII (15 novembre 1804), que font partie de la Justice de paix de Monestiès : Montirat, Canezac, la Garde-Viaur, Saint-Christophe et Saint-Michel-de-Darnis (16). D'après les nouvelles divisions territoriales de l'an X, Montirat est la huitième commune du canton de Monestiès avec Saint-Jacques, Saint-Martin, Saint-Thomas et Saint-Christophe comme divisions ecclésiastiques (17).

Mais il serait inutile de suivre jusqu'à nos jours les transformations de ce fragment de canton. Disons, cependant, qu'en 1911 le maire de Montirat, agriculteur, s'appelait Balssa (A.).

En bref, par ses ancêtres et par son père, Balzac se rattache à la communauté — Ancien Régime, — à la commune — style actuel, — de Montirat, et à la paroisse de Saint-Martin-de-Canezac qui, administrativement parlant, n'a plus d'existence propre depuis le Concordat ; tous ses registres de baptêmes, de mariages et de sépultures, comme ceux de la Garde-Viaur et de Darnis, ont été transportés à Montirat.

Vers 1775, Montirat avait environ trois cents communians ; Canezac, quatre-cent-soixante-dix ; la Garde-Viaur, cinq cents ; Saint-Christophe, soixante-quinze. Tout le monde étant obligé de remplir son devoir pascal, on a ainsi le chiffre de la population, du moins approximativement, d'autant plus que dans ces régions il pouvait y avoir des protestants. Les quatre-cent-soixante-dix habitants de Canezac n'étaient pas groupés de façon absolue : ils étaient au contraire très dispersés, comme ils le sont encore. Un des « écarts » de Canezac s'appelait la Nougayrié (18). Lorsqu'il se marie, le 4 octobre 1745, Bernard Balsa, âgé de trente ans « ou environ » est laboureur et habite au « masage de la Pradelle, paroisse dudit Canezac », hameau, comme la Nougayrié, où il vient demeurer, abandonnant La Pradelle. Il eut dix enfants — huit garçons et deux filles, — dont Bernard-François, père d'Honoré, fut l'aîné : « Bernard-François Balssa, fils de Bernard Balssa, laboureur, et de Jeanne Granier, mariés, de la Nougayrié, paroisse de Cane-

(16) L. DE LACGER, *Etats administratifs*, fasc. II, 261.

(17) *Inventaire-Sommaire...* XXX.

(18) Lieu planté de noyers. On orthographie aussi Nougairié et Nougairie. Acte de décès de Bernard-François Balzac ; - Docteur CABANÈS, *Balzac ignoré*, 16. D'après A. Tranier, *Dictionnaire du Tarn*, 227, il y a quatre maisons et vingt-quatre habitants, à 150 mètres environ à l'est du minuscule bourg de Canezac.

zac, est né le 22^e juillet mil sept cent quarante-six, environ les six heures du soir et baptisé le même jour dans l'église dudit Canezac » (19).

Il ne semble pas que lui-même ait été fendeur de glèbe. Pour son intelligence naturelle il fut de bonne heure remarqué par le curé Vialar et par le notaire Albar, de sa communauté. Il n'a pas quatorze ans qu'on relève sa signature sur les actes de l'étude, à une époque où savoir écrire était moins commun qu'aujourd'hui, surtout dans d'humbles paroisses de laboureurs plus ou moins isolées dans des pays de montagnes. A une époque, encore, où l'on tonnait avec beaucoup moins de violence qu'on n'a fait depuis contre l'exode rural, Bernard-François se déracina, comme tant d'autres. On ignore s'il se rendit directement à Paris ou si, pour se perfectionner dans la connaissance du droit, il fit un stage à Albi, à Rodez, à Toulouse, ou ailleurs; en tout cas, le 23 Novembre 1768, il n'est plus à Canezac, étant « retenu à la ville ».

Il a perdu contact avec Canezac où, que l'on sache, il n'est jamais revenu; il ne nous appartient donc plus. Il aura servi de trait d'union entre des générations de laboureurs obscurs et son fils, dont le nom était destiné « à voler sur les lèvres des hommes ». Par lui, Balzac se rattache à toute une lignée d'ancêtres qui n'ont laissé aucune trace de leur passage sur la terre qu'ils ont pourtant si fort, si obstinément remuée.

(19) Charles PORTAL, *Les ancêtres de Balzac*, 289.

CHAPITRE II.

Son voyage sur le sol français

I

Bien qu'il n'ignore rien, ou qu'il devine tout, de ce qui se passe dans les villages où une fausse poésie ne découvre et ne crée qu'idylles, Balzac rêve de la campagne, surtout aux heures où il estime que ses efforts ne reçoivent pas le salaire mérité et que l'œuvre par lui entreprise est démesurée, même pour ses forces, qui, pourtant, sont extraordinaires. Le 1^{er} juin 1832, il écrit à M^{me} Carraud : « Mon souhait le plus vif est encore pour la vie de campagne, mais avec de bons voisins et un intérieur heureux » (1) ; et, fin Juin 1836, à M^{me} Hanska : « Aussi... ai-je une grande envie de... prendre quelques arrangements qui me permettent de me retirer dans un *cottage*, en Touraine, et d'y accomplir paisiblement, sans souci, cette œuvre qui m'aidera à passer la vie, sinon heureusement, du moins tranquillement... Ah ! mon Dieu, quand aurai-je une petite terre, un petit château, un petit parc, une belle bibliothèque, et pourrai-je habiter cela sans ennui ? » (2). A la même, le mercredi 8 Août 1838, il parle des champs, qui le « calment toujours » (3). Il est vrai que, le vendredi 1^{er} Septembre 1837, Paris lui a semblé devenu si beau qu'il « renonce à la Touraine et reste citoyen de la métropole intellectuelle » (4).

De qui pourrait-on exiger qu'au cours d'une vie même réduite il ne passe point par les sentiments les plus opposés ?

En des temps plus éléments, Horace avait pu écrire :

*Hoc erat in votis : modus agri non ita magnus,
Hortus ubi et tecto vicinus jugis aquae fons
Et paulum silvae super his foret...* (5).

(1) *Corr.*, I, 151.

(2) *Etr.*, I, 337-339.

(3) *Ibid.*, I, 486.

(4) *Ibid.*, I, 425.

(5) HORACE, *Satires*. Livre II, *Satire*, VI, v. V, 1-3, 523.

D'humeur moins nomade, plus respectueux des lois sévères de l'économie domestique, Balzac aurait pu, tout en payant ses dettes d'imprimeur malheureux, voir se réaliser ses désirs; mais ceux-ci n'étaient, au surplus, que fugitifs, et ils abandonnent le toit du cottage tourangeau pour se poser sur les combles de quelque immeuble de Paris. Toujours est-il qu'à la campagne il aura consacré une part importante de sa vie, soit par les séjours qu'il y fit, soit en se contentant d'en rêver; et l'on n'en peut guère distraire la province avec ses villes, petites et moyennes, en ce qu'elles conservaient de rustique pour un Balzac assidu, à Paris, des salons, des théâtres, des restaurants de luxe où il se rattrapait des silences que lui imposait le travail, des jeûnes auxquels le condamnait périodiquement la gêne. « Je suis seul », écrit-il fin janvier 1833. « Je suis maintenant enfermé chez moi pour longtemps, pour toute une année peut-être. J'ai déjà subi ces incarcérations volontaires au nom de la science et de la pauvreté » (6).

De ses yeux il a vu la plus grande partie de la France, avec de fréquents regrets de ne pouvoir s'arrêter un peu partout. D'Angoulême, le 21 Août 1832, il écrit à sa mère : « Passer à Clermont sans pouvoir flâner dans les campagnes... hein ? » (7). D'Aix, le mois suivant, à M^{me} Carraud : « J'ai fait un magnifique voyage dont je suis très content. Les vallées du Limousin sont encore prédominantes dans ma pensée, même après celles de l'Auvergne, mais, la plaine de la Limagne opposée à la vallée de Royat, c'est sublime ! Il a fait beau. J'ai bien vu, dans toutes les conditions requises, les paysages. » (8).

Ce fut surtout en diligence qu'il voyagea, comme ses contemporains. On se l'imagine juché, à l'occasion, sur l'impériale où les Anglais estiment que se trouvent les meilleures places de la voiture (9). Tout n'y est pas rose, cependant. Le 6 Octobre 1833, il mande à Mme Hanska : « J'ai donc fait la route sur l'impériale d'une diligence en compagnie de cinq Suisses du canton de Vaud, qui m'ont traité corporellement comme un animal qu'on mène au marché, et qui ont singulièrement aidé les paquets à me contusionner. » (10). Sous la Restauration, les chemins de fer sont appe-

(6) *Etr.*, I, 5.

(7) *Corr.*, I, 180.

(8) *Ibid.*, I, 194.

(9) *Le Message*, 206.

(10) *Etr.*, I, 45.

lés routés ornières; les rails, bandes; les wagons, chariots. Si, dès 1829, Jules Janin, qui est de Saint-Etienne, les appelle une des merveilles du monde, plus tard, Veuillot demandera s'il est rien de plus triste qu'une gare de chemin de fer: on n'y voit selon lui que mornes visages.

Ce qui nous importe le plus, pour l'instant, ce sont les nombreux séjours que Balzac fit aux champs. « Je me suis retrempé pour les luttes, à Saint-Cyr, à Angoulême, à Frapesle, et j'y ai puisé des forces. J'y ai eu le spectacle de ce qui me manquait, j'y ai abreuvé mes désirs », écrit-il à Mme Carraud, le 17 Mars 1850 (11). La vie qu'il mena à la campagne fut moins de chaumière que de château; il reprit tout aussi bien contact avec ce que le romantisme définissait d'un mot magique parce que nouveau: la Nature.

II

Elle n'était pas pour lui une inconnue.

Il naquit le 1^{er} Prairial an VII, 20 Mai 1799 (12), à Tours où son père, chargé de la subsistance de la 22^e division, s'était installé, venant de Paris, au commencement de la même année, au n° 25 de la rue de l'Armée d'Italie, qui devint le n° 39 de la rue Nationale.

« Aussitôt que j'ai été mis au monde, j'ai été envoyé en nourrice chez un gendarme, et j'y suis resté jusqu'à l'âge de quatre ans. De quatre ans à six ans j'étais en demi-pension, et, à six

(11) *Corr.*, II, 448.

(12) A cause de son prénom, beaucoup de biographes de Balzac se sont trompés sur sa date de naissance. soit avant, soit après sa sœur qui écrit : « Mon frère est né à Tours le 16 Mai 1799, jour de Saint-Honoré. Ce nom plut à mon père, et, quoiqu'il fût sans précédents dans les familles paternelles et maternelles, il le donna à son fils. » [Mme L. Surville, née de Balzac. *Balzac, sa vie et ses œuvres d'après sa correspondance*, 31. En 1851. Le bibliophile JACOB avait écrit : « Honoré de Balzac est né à Tours, le 16 Mai 1799. Son père, voyant un heureux présage dans le hasard qui avait fait naître cet enfant le jour de Saint-Honoré, voulut qu'il portât ce nom. » [*Les femmes de Honoré de Balzac*, I.]. Et Th. GAUTIER: « Il naquit le 16 Mai... le jour de la Saint-Honoré dont on lui donna le nom. » [*Honoré de Balzac*, 13]. — Pourtant, à maint endroit de sa *Correspondance*, Balzac parle lui-même de son anniversaire. Elle ne fut publiée qu'après sa mort, mais il serait bien extraordinaire qu'il n'en ait point parlé, vivant, à ses amis. « Je vous écris en me levant, car c'est mon jour de naissance, et je serai toute la journée chez ma sœur... » [*Etr.*, I, 396. 20 Mai 1837]. « J'ai attendu une lettre de vous pour le 16 Mai, la Saint-Honoré, pour le 20, le jour de ma naissance. » [*Ibid.*, I, 558. 1er Juin 1841]. Il n'y a plus, d'ailleurs, aucune incertitude au sujet de la date. L'acte de naissance a été transcrit et imprimé. Tout le monde sait désormais que Balzac est né le 20 Mai 1799.

ans et demi, j'ai été envoyé à Vendôme ; j'y suis resté jusqu'à quatorze ans, en 1813, n'ayant vu que deux fois ma mère. De quatre ans à six ans, je la voyais les Dimanches. » (13). Laure Surville, qui a une tendance à tout idéaliser, écrit qu'il fut placé chez « une belle nourrice qui demeurait à la porte de la ville [Tours], dans une maison bien aérée et entourée de jardins » (14). Retenons ces jardins. C'est sur eux que se sont ouverts les yeux du petit enfant qui deviendra le grand Balzac, et non pas sur les pierres des maisons de Paris, encore que le Paris du Consulat fût très différent du nôtre. N'insistons pas sur les années suivantes qu'il vécut au collège de Vendôme, bien que les environs immédiats de cette petite ville dussent être, alors, fortement teintés de rusticité (15).

Il n'est pas de mon dessein de retracer la vie de Balzac : en 1814, il vient à Paris avec sa famille qui, en 1819, va vivre à Villeparisis, elle revient à Paris fin 1819 pour retourner, dans l'été de 1824, à Villeparisis, qu'elle quitte définitivement pour Versailles dans l'été de 1826 : Arrigon a raconté tous ces événements de façon attrayante (16). Et M. Balzac père écrit à Honoré : « Ta mère est comme une navette de tisserand de Paris ici. » (17). C'est peut-être d'elle que Balzac hérita cette humeur voyageuse qui eût dévoré une grande partie de sa vie si, d'abord, au cours de ses déplacements, il n'avait fait provision de paysages à décrire et de scènes à faire ; si enfin il n'avait travaillé dans ses villégiatures, avec autant d'acharnement qu'à Paris.

III

Les voyages sont une de ses passions. En 1830, il écrit à Théodore Dablin : « Voilà cinq ans que je n'ai voyagé, et le voyage est

(13) *Lettres à l'Etrangère*, (nouvelle série). - *Revue des Deux-Mondes*, 15 Mars 1920, 310. 2 Janvier 1846.

(14) Laure SURVILLE, *Balzac, sa vie...*, [3]-4.

(15) CHAMPELURY, *Documents pour servir à la biographie de Balzac. Balzac au collège*, 27. — G. BONHOURE, *Le Collège et le Lycée de Vendôme* (1623-1910). 390. — Balzac y entra le 22 Juin 1807 pour en sortir le 22 Avril 1813, et non le 22 Août, comme dit Champfleury. — Pour autant qu'il y a d'éléments d'autobiographie dans le *Lys dans la Vallée*, on peut faire état de ce qu'écrivit Félix de Vandenesse : « Dans mon enfance, mes promenades ne m'avaient pas conduit à plus d'une lieue hors la ville. Mes courses aux environs de Pont-le-Voy... ne m'avaient [pas] gâté sur les beautés de la nature champêtre. Néanmoins il me restait, des premiers souvenirs de ma vie, le sentiment du beau qui respire dans le paysage de Tours » [24].

(16) ARRIGON, *Les Débuts littéraires d'Honoré de Balzac*, 1-60.

(17) *Id.*, *Ibid.*, 121.

ma seule distraction » (18). Que voulait-il dire par « cinq ans » ? En 1825, il ne va pas plus loin qu'Alençon, et en 1828 il est allé jusqu'à Fougères.

Il y a quatre parts à faire dans la vie de Balzac voyageur : une, où il n'est attiré que par la France, de 1817 à 1833 ; une autre, de 1834 à 1838, où, après être entré en relations épistolaires avec M^{me} Hanska, il commence à dépasser les frontières tout en maintenant le contact avec la province ; une troisième, de 1839 à 1846 — et ces dates ne sont pas rigoureuses, — où il ne fait guère que traverser la France pour aller en Allemagne, en Hollande, en Italie, en Russie, en Sardaigne ; la dernière, de 1847 à 1850, où il vécut surtout en Russie. J'indique ces deux dernières périodes pour n'y plus revenir. Sur les deux premières, sa *Correspondance* nous renseigne principalement quant aux dates ; on y trouve pourtant plus d'un trait à retenir. Dans l'ensemble, c'est à la *Comédie humaine* que Balzac a incorporé ses souvenirs et ses impressions de voyageur.

Sa sœur Laure parle des nombreux voyages qu'il fit à l'étranger « sans compter ceux qu'il faisait dans l'intérieur de la France, partout où il plaçait ses personnages, pour décrire fidèlement les villes ou les campagnes où il les faisait vivre.

» En venant prendre congé de nous, il nous disait : — Je pars pour Alençon, pour Grenoble, où demeurent Mlle Corman..., M. Benassis » (19). On entend bien que Laure parle de façon très générale, car Balzac était le premier à savoir que Benassis n'avait pas vécu à Grenoble. Et puis, encore qu'en une matière aussi rigoureusement personnelle on ne puisse s'inscrire en faux contre cette affirmation, il est plus vraisemblable que Balzac n'a voyagé, dans le dessein que dit Laure, que pour les *Chouans*. Quant à ses autres personnages, ce n'est pas pour les situer qu'il est allé voir telle ville de province, tel coin de campagne ; c'est après avoir vu telle de ces villes, tel de ces coins, qu'il y a situé les actions de ses romans. Et Brunetière a dit fort justement : « En fait, il ne paraît pas « nécessaire » que la douloureuse aventure d'Eugénie Grandet se soit déroulée à Saumur, ou celle de Balthazar Claës à Douai, plutôt qu'à Nérac, par

(18) *Corr.*, I, 98.

(19) Laure SURVILLE, *Balzac, sa vie...*, 107-108.

exemple, ou qu'à Villeneuve-d'Agen » (20). A la vérité, il écrit à M^{me} Hanska : « Je suis forcé de courir à Saintes, capitale de la Saintonge, pour étudier le faubourg où vivait Bernard de Palissy, le héros des *Souffrances d'un Inventeur*, que je ferai bien vite à Angoulême, à mon retour de Saintes » (21), mais il ne mit pas à exécution ce projet de voyage. Je ne trouve qu'un autre exemple d'un voyage que fit Balzac dans l'unique dessein de se documenter : c'est quand il va à Arcis-sur-Aube, entre le 9 Juin et le 12 Juillet 1842 « pour voir le pays, car j'y mets la scène du roman que je fais pour aller vous voir », dit-il à M^{me} Hanska (22). Ainsi fait-il au déclin ce qu'il a fait à l'aube de sa vie littéraire ; encore faut-il dire que le *Député d'Arcis* resta inachevé, et surtout que Balzac écrit le 1^{er} février 1843, donc plus d'un an avant son voyage : « J'ai beaucoup avancé le *Député d'Arcis* » (23). Il est vrai qu'il pouvait, non pas mentir, mais croire qu'il en était ainsi.

Il voyagea surtout pour se détendre l'esprit, pour retrouver des amis qui l'hébergeaient en toute cordialité quand il était sans ressources, et pour se cacher quand il était harcelé par ses créanciers, comme il fit à la Bouleaunière et à Frapesle. Une image assez fidèle de ses façons d'être nous est fournie par les séjours qu'il fit à Fougères, à Saché et à Frapesle.

A Fougères, il explore les campagnes, tantôt seul, tantôt en compagnie de son ami le général de Pommereul. « Il entra dans les fermes et dans les logis, causant avec les paysannes, trinquant avec les paysans, riant avec les mioches, et, sur le tard, rentrait chez ses hôtes, crotté, exténué, de grand appétit, mais toujours radieux, toujours avec des découvertes « plein son sac », comme il disait en frappant son vaste front » (24).

A Saché, il est souvent silencieux, préoccupé par le roman qu'il médite ou écrit, parfois exubérant. Il se met « en vacance » quand il a fini : « quatre ou cinq jours, quelquefois huit ; quinze jours furent une exception. » Il essaie de chasser, et tue rarement ; de pêcher : le poisson pris secoue la ligne que Balzac oublie de tirer. Son gros réveil sonne à deux heures du matin ; il se prépare du

(20) BRUNETIÈRE, *Honoré de Balzac*, 100.

(21) *Etr.*, I, 9 Octobre 1833, 52. — Il pensait à ce sujet depuis 1832. [Corr., 1, 10 Juin 1832, 154-155]. Il le transforma en la *Recherche de l'Absolu*, dont l'action se passe à Douai.

(22) *Etr.*, II, 54.

(23) *Ibid.*, II, 113.

(24) R. DU PONTAVICE DE HEUSSEY, *Balzac en Bretagne*, 25-26.

café sur une lampe à esprit-de-vin et se met à écrire au lit sur un pupitre jusqu'à cinq heures du soir, avec, pour nourriture, du café et des tartines de pain grillé. A cinq heures, il se lève, fait sa toilette, descend dîner et reste au salon avec ses hôtes jusqu'à dix heures, où il va se coucher. Il est souvent sans argent. M. de Margonne lui en donne, pas toujours tout de suite, pour le retenir plus longtemps. S'il arrive la bourse vide, il est très-aimable pour les domestiques, n'ayant rien d'autre à leur donner; s'il passe raide, jouant au grand seigneur, ils se disent que tout va bien. Il est très-charitable pour les malheureux, quand il le peut (25).

A Frapesle, c'est-à-dire à Issoudun, le fils de la Coignette disait, rassemblant ses souvenirs : « Monsieur Balzac?... C'était un homme pas fier. » (26). « Il avait une prédilection pour les gens du peuple » (27).

Vers 1817 il commence à fréquenter chez un ami de la famille, M. de Villers de la Faye, maire de L'Isle-Adam, « ancien abbé et comte de Lyon, retiré à Nogent, petit village situé près de L'Isle-Adam. » (28). A peine y sent-on le voisinage de Paris; c'est un gros bourg d'un peu plus de mille âmes, tout entouré de bois. A des dates qu'il serait fastidieux de préciser, il fait à Villeparisis des séjours plus ou moins longs; c'est alors une commune rurale de 522 habitants, à 23 km. de Paris. A cette distance, bien qu'il soit desservi par d'assez nombreuses voitures publiques, Villeparisis, comme L'Isle-Adam, tient beaucoup plus de la campagne que de la banlieue. « Villeparisis, village, arrondissement de Meaux, canton de Claye, ci-devant province de l'Ile-de-France, et diocèse de Paris. Sa population est d'environ 550 habitants.

» Il est traversé par la grande route de Paris en Allemagne. On y voit un château, dont M. le marquis d'Orvilliers, pair de France, est propriétaire, et plusieurs maisons de campagne.

» Une autre maison de campagne dite *Morfondé*, fait aussi partie de cette commune, le château de *Monsaigle* à été démoli.

» Les principales productions du terroir sont en grains, une partie est en prairies et en bois. Le canal de l'*Ourcq* en fait la limite

(25) Salmon DE MAISON-ROUGE, *Souvenirs intimes de Balzac en Touraine*, 262-267.

(26) Jules CLARETIE : *Le Temps*, 7 Février 1908.

(27) Maurice SERVAL, *Balzac à Issoudun, Merc. de Fr.*, 1er Avril 1911, 515.

(28) Laure SURVILLE, *Balzac, sa vie...*, 45.

à son extrémité septentrionale. Villeparisis est à une lieue et demie à l'O. de Claye, cinq à l'O. de Meaux, et douze au N. de Melun. Sa distance de Paris est de cinq lieues entre l'E. et le N. E. par la route d'Allemagne désignée ci-dessus. (bureau de poste aux lettres) » (29). « La nouvelle demeure des Balzac se trouvait à l'entrée du village en venant de Paris par Livry et Vaujours, au bord de la route, en face du parc de M. d'Orvilliers. C'était une maison très modeste d'apparence, avec quatre fenêtres au rez-de-chaussée et cinq au premier étage. » (30).

Balzac décrit la vie de famille d'une façon qui bien que plus brève et moins pittoresque rappelle les veillées au château de Combourg (31). En Octobre 1829, on le retrouve dans la région de Maffliers; en Mai 1832, à Saint-Firmin, près de Chantilly, où il est l'hôte de Mme de Berny (32). Dans la seconde quinzaine de Septembre 1829, il passe une journée chez Henri de Latouche, à Aulnay, près du grand parc de la Vallée-aux-Loups, que Chateaubriand a dû vendre en 1817 (33). Fin 1834, il va au château de Lormois, chez le duc de Maillé. Il revient à pied, pour maigrir. « Entre Longjumeau et Antony, c'est-à-dire au milieu d'une plaine de l'Ukraine », il se blesse au pied (34). Voilà pour les environs de Paris.

Dans la seconde quinzaine de Mai 1822, il part pour Bayeux où le reçoit sa sœur Laure, depuis peu de temps mariée. Il s'en absente pour aller à Cherbourg, revient, et rentre à Paris le 9 ou le 10 Août (35). Vers la mi-septembre 1828, il va à Fougères, qu'il quitte fin Octobre. A l'aller, il s'est arrêté à Alençon, à l'*Hôtel du Maure*; il connaissait déjà Alençon où ses affaires d'éditeur-imprimeur l'avaient appelé le Dimanche 17 Avril 1825 (36).

En 1830, le 4 Juin, avec Mme de Berny, il part pour la Bretagne: Nantes, Saint-Nazaire, le Croisic, et rentre à la Grenadière, près de Tours, le 25. Très exceptionnellement on trouve dans sa *Correspondance* une description de ce voyage: « Figurez-vous ensuite

(29) Charles OUDIETTE, *Dictionnaire topographique du département de Seine-et-Marne*, 240.

(30) L.-J. ARRIGON, *Les Débuts littéraires...*, 24-25.

(31) *Corr.*, I, 32. — CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'Outre-Tombe*, I, 34-36.

(32) L.-J. ARRIGON, *Les années romantiques...*, 32, 199.

(33) *Id.*, *Ibid.*, 15, 17.

(34) *Étr.*, I, 18 Octobre 1834, 197 — On dit aussi « Lormoy »; c'est un château dont la grille du parc est tout à côté et à droite de l'église de Longpont.

(35) L.-J. ARRIGON, *Les Débuts littéraires...*, 117

(36) *Corr.*, I, 68.

que j'ai fait le plus poétique voyage qui soit possible en France : aller d'ici au fond de la Bretagne, à la mer, par eau... en passant par les plus riantes rives du monde ; je sentais mes pensées grandir avec ce fleuve qui, près de la mer, devient immense. Oh ! mener une vie de Mohican, courir sur les rochers, nager en mer, respirer en plein air, le soleil ! Oh ! que j'ai conçu le sauvage ! Oh ! que j'ai admirablement compris les corsaires, les aventuriers, les vies d'opposition ! » (37). Il retourna en Bretagne, à partir de 1836, où il fit « divers séjours à Batz, au Croisic et dans la presqu'île guérandaise. » (38).

En Juin 1832, nous le trouvons en Anjou, à Saumur, où l'a convié un de ses ex-condisciples de Vendôme, Denis Bouchard, qui veut lui faire connaître le père Nivellean : c'est un prodigieux avare qui vit là, « entre sa femme et sa fille qu'il prive de tout » (39). Rentra-t-il à Saché, d'où il était allé à Saumur ? Très probablement. Il en part pour Angoulême, où il arrive le 17 Juillet (40). Angoulême est pour lui « dans le Midi », et il parle de son « beau ciel bleu » (41). Il en part le 22 Août pour Limoges où il est — non en Septembre (42) mais le jour même ou le lendemain (43). Il y retourna plusieurs fois, Limoges étant relativement peu éloigné d'Angoulême. Il passe par l'Auvergne : « Quel admirable voyage, et quel malheur de l'avoir fait en courant ! » (44), arrive à Lyon le matin du 25 Août et en repart le soir même pour Aix-les-Bains où il doit retrouver Mme de Castries. Elle

(37) *Corr.*, I, 99-100.

(38) M. BOUTERON, *Notes et éclaircissements, Le Curé de Village*, 289-290. Il y serait allé avec cette « Hélène » à qui, d'abord, il avait dédié le *Curé de Village*, dédicace qu'il supprima vers 1846, où il préparait une nouvelle édition de la *Comédie humaine*. Hélène Valette, fille d'un lieutenant de vaisseau, née à Rochefort-sur-Mer le 18 Août 1808, avait épousé, en 1826, un notaire de Vannes ; veuve l'année suivante, elle mourut à Paris le 14 Janvier 1873. Selon Joachim Merlant, *Honoré de Balzac, Morceaux choisis*, 336, note 1, Balzac aurait séjourné au Croisic en 1834. Il retourna en Bretagne en 1841. « La fatigue morale et physique... m'a fait faire un petit voyage de quinze jours en Bretagne, en Avril et quelques jours de Mai. » [*Etr.*, I, Juin-16 Juillet 1841, 560].

(39) *Revue Bleue*, 17 janvier 1925. — CURNONSKY et J.-W. BIENSTOCK : le *Prototype du Grandet de Balzac*. — M. L.-J. ARRIGON ne fait pas mention de ce voyage.

(40) André FOUQUEURE, *II. de Balzac à Angoulême*, 9.

(41) *Etr.*, I, 29 Mai-1er Juin 1833, 23, 25.

(42) *Corr.*, I, 179.

(43) A. FRAY-FOURNIER. *Balzac à Limoges*, [3]-7, *passim*. Balzac y voit Philippe Nivet et sa famille, qui a acheté, en 1806, un hôtel de style Louis XIII, à l'angle des rues Soretas et des Combes, n° 8. Nivet a épousé Lucile Tourangin, sœur de Mme Carraud, qui fut l'amie d'enfance de Laure de Surville. Balzac visita Limoges sous la conduite du fils Nivet, Rémi. [*Corr.*, I, 196].

(44) *Corr.*, I, 184.

est, en écrit-il, « pleine d'attentions très aimables pour moi. Ma seule distraction est donc ma petite soirée près d'elle. J'ai tant à travailler que je ne puis voir personne. *La Bataille* finie [qu'il n'acheva jamais], j'irai à Genève et à la Grande-Chartreuse. » (45). « J'ai une petite chambre simple, d'où je vois toute la vallée. » (46). « De ma chambre je découvre toute la vallée d'Aix : à l'horizon, des collines, la haute montagne de la Dent-du-Chat et le délicieux lac du Bourget ; mais il faut toujours travailler au milieu de ces enchantements. » (47).

Aix ne compte pas alors 4.000 âmes. On y bâtit des maisons, mais villageoises, et sur de vieux modèles. « On voudrait du moins rectifier la rue des Bains, si étroite, si tortueuse, que certains étrangers demandent après l'avoir cherché, où est l'Etablissement, masqué en effet par un bizarre îlot d'« ignobles échoppes » ; on n'y trouve pas une baignoire : de simples douches, avec des tuyaux de fer blanc pour diriger le jet. « En 1822 [il n'y avait] pour toute la ville, que le... vieux réverbère à huile de la Place Centrale ; depuis 1828 il y en a cinq. Les rues ne sont pas nivelées, ni pavées. Pas un balayeur public. Aux environs, les chemins sont en mauvais état. On vient de mettre à la mode « une vieille route [aujourd'hui la rue Vaugelas]... solitaire et délicieuse, » qu'on appelle « la promenade du Philosophe ». Aux alentours, grands prés, vergers, jardins, vignes, et des bouquets de noyers et de châtaigniers (48).

S'il attendait d'avoir fini *la Bataille*, il n'irait pas à Voreppe ni à la Grande-Chartreuse, comme il fait dans la première quinzaine de Septembre (49). Il est à Annecy le 9 Octobre (50), pousse une pointe jusqu'à Genève (51) et rentre à Paris.

En Septembre 1839, du 6 au 15, il est, avec Gavarni, à Bourg-en-Bresse pour l'affaire Peytel (52). En 1833, le 22 Septembre il part de Paris pour Neufchâtel et s'arrête à Besançon où il voit Charles de Bernard, tant à l'aller qu'au retour, le mardi 24 Septembre et le mercredi 2 Octobre (53). De Genève, le 30 Janvier

(45) *Corr.*, I, 191.

(46) *Ibid.*, I, 195.

(47) *Ibid.*, I, 197.

(48) Gabriel PÉROUSE, *La vie d'autrefois à Aix-les-Bains...*, 273-289, *passim*.

(49) A la fin d'Août 1805, Chateaubriand avait passé par Voreppe pour aller, lui aussi, à la Grande-Chartreuse. (*Mémoires d'Outre-Tombe*, II, 489).

(50) *Corr.*, I, 218. — Il y est dès le 8. *Œuvres complètes*, t. XX, [*Lettre à Charles Nodier...* 551].

(51) *Ibid.*, I, 219-223.

(52) *Etr.*, I, 521, sans les dates.

(53) *Corr.*, I, 252. — C'est à tort que cette lettre est datée d'Août 1833. — Cf. *Etr.*, I, 43-44. 18 Septembre 1833.

1834, il écrit à Mme Carraud qu'il va, « dans trois jours, revenir par l'ennuyeuse Bourgogne à Paris. » (54). Nous l'avons vu, en 1842, à Arcis-sur-Aube. Le 4 Juin 1843, des affaires d'imprimerie — épreuves à corriger sur place, — l'appellent à Lagny et l'y retiennent jusqu'au commencement de Juillet; le 7, il annonce qu'il a quitté « cet infâme Lagny » (55).

Avec Balzac pour guide nous avons achevé notre tour de France. Dans d'autres villes il n'a fait que passer: en 1845, à Bourges, où il n'a eu le temps de voir que la cathédrale, Jacques-Cœur et les Filles-Bleues (56); à Châlon, à Lyon, de nouveau; à Marseille, à Metz, à Rouen. On le sent comme désorbité, son centre d'attraction étant désormais Vierzehnbrunn. Il voit plus large et veut plus vaste. Dès le 8 Mars 1836 il écrit à Mme Hanska: « Depuis le plaisir que j'ai eu en voyageant si rapidement à Vienne, j'ai goûté les délices de la nature vue en grand, j'ai conçu le plus vaste des arts, celui qui vous met en l'âme le sentiment de la nature. » (57). Que pèse maintenant la Touraine? « Si mes affaires d'argent avaient été bien faites et promptement, au lieu d'aller en Touraine j'allais vous voir quinze jours »; et se souvient-il de ce qu'il a écrit le 8 Mars? On dirait qu'il s'explique: « Si vous saviez comme j'aspire à m'emparer de la nature par une longue course rapide à travers l'Europe, comme mon âme a soif de l'immense, de l'infini, de la nature vue en masse, non pas en détail... en franchissant les espaces, et voyant des pays au lieu de voir des villages! » (58). Sans doute cette même année, retourna-t-il à Saché, c'est-à-dire en Touraine: « J'ai senti le besoin de revenir dans la *cara patria* me reposer comme un enfant sur le sein de sa mère » (59); sans doute y revient-il encore en 1846. Le mardi [16 Juin 1846] il écrit à Madame Hanska: « Voilà sept jours que je suis revenu de Tours » (60); après avoir mandé, le 12, au général de Pommereul: « Je désire bien aller vous voir en Bretagne, et j'accomplirai sans doute ce désir l'année prochaine, car je n'ai pas oublié votre hospitalité de 1828 », et lui avoir dit: « J'ai eu de vos nouvelles...

(54) *Corr.*, I, 269.

(55) *Etr.*, II, 173, 179, 182.

(56) *Corr.*, II, 423.

(57) *Etr.*, I, 303. *Etr.*, dans *Revue des Deux-Mondes*, 15 Mars 1920, 330.

(58) *Ibid.*, I, 315-316.

(59) *Ibid.*, I, 23 Novembre 1836, 361.

(60) *Corr.*, II, 241. — *Revue des Deux-Mondes*, 15 Mars 1920, 317.

par M. de Margonne, avec qui vous avez causé à Tours, à table d'hôte » (61) ; brève reprise de contact avec la *cara patria*, désir de revoir la Bretagne, les appels de l'Est sont plus impérieux que ceux de l'Ouest. Balzac, voyageur, est perdu pour la France : il ira se perdre lui-même en Ukraine.

Il serait cependant impardonnable de ne point faire mention de son voyage en Corse et en Sardaigne, dont on ne trouve trace que dans les *Lettres à l'Étranger*. On voit peu de Corses jouer un rôle de premier plan dans la *Comédie humaine* : il n'y en a que dans la *Vendetta*, nouvelle que Balzac écrivit au commencement de 1830, huit ans, donc, avant de faire, en Mars-Avril 1838, son voyage de Corse et de Sardaigne. Sur cette dernière île, il donne des détails si pittoresques qu'il serait dommage de ne les point recueillir, bien qu'il ne s'agisse pas de mœurs ni de paysages « français » ; mais ils ne sont peut-être pas sensiblement différents de ceux de la Corse.

Done, « la Corse est un des plus beaux pays du monde ; il y a des montagnes comme en Suisse, mais pas les lacs. La France ne tire pas, ne sait ou ne veut pas tirer parti de cette belle contrée ; elle est grande comme dix de nos départements. Elle devrait avoir cinq millions d'habitants : elle en a trois cent mille à peine... Il peut y avoir là les plus belles mines du monde en marbre, charbon, métaux ; mais personne n'a étudié le pays à cause des dangers, des bandits, etc. » (62). Mais « Ajaccio est un séjour insupportable... La civilisation y est comme au Groënland ; les Corses aiment peu les étrangers. » (63). Les femmes non plus ne les aiment pas. Quant aux hommes, ils « se promènent toute la journée en fumant. C'est une paresse incroyable. Il y a huit mille âmes, beaucoup de misère, une ignorance excessive des choses actuelles ». Ni cabinet de lecture, ni filles, ni théâtres populaires, ni journaux. « Il y a un bataillon français, et il faut voir ces pauvres officiers battant le pavé du matin jusqu'au soir. » (64). Tout s'y sait en peu de temps : « Ajaccio est une même maison. » (65). Mais « comme on doit aimer sur ce rocher-là ! Aussi y a-t-il des enfants grouillants

(61) R. DU PONTAVICE DE HEUSSEY, *Balzac en Bretagne*, 52.

(62) *Etr.*, I, 469-470.

(63) *Ibid.*, I, 467.

(64) *Ibid.*, I, 470.

(65) *Ibid.*, I, 471.

dans tous les coins, comme des moucheron les soirs d'été. » (66).

En Sardaigne, Balzac a « vu des choses comme on en raconte des Hurons et de la Polynésie. Un royaume entier désert, de vrais sauvages, aucune culture, des savanes de palmiers sauvages, de cistes; partout les chèvres qui broutent tous les bourgeons et tiennent tous les végétaux à hauteur de la ceinture. J'ai fait des dix-sept à dix-huit heures de cheval... sans rencontrer d'habitation. J'ai traversé des forêts vierges... C'est des chênes verts gigantesques, des arbres à lièges, des lauriers, des bruyères de trente pieds de hauteur. Rien à manger... Il y a un canton où les habitants font un horrible pain en réduisant les glands du chêne vert en farine et en la mêlant avec de l'argile, à deux pas de la belle Italie! Hommes et femmes sont nus avec un lambeau de toile, un haillon troué... J'ai vu des masses de créatures en troupeau, au soleil, le long des murs de terre de leurs tanières, pour le jour de Pâques. Aucune habitation n'a de cheminées; on fait le feu au milieu du logis, qui est tapissé de suie. Les femmes passent leur journée à moudre et à pétrir le pain, et les hommes gardent les chèvres et les troupeaux; et tout est en friche dans le pays le plus fertile du monde. Au milieu de cette profonde et incurable misère il y a des villages qui ont des costumes d'une étonnante richesse. » (67).

IV

Ses quatre principaux points d'attache furent la Bouleauinière, où il était chez Mme de Berny, la Touraine, avec la Grenadière et Saché, Angoulême avec la Poudrerie et Issoudun avec Frapesle, où il était chez les Carraud, et les Jardies, où il était « chez lui », mais dans quelles conditions !

En 1821, à Villeparisis Balzac fait la connaissance de M^{me} de Berny, née le 23 Mars 1777, de vingt-deux ans plus âgée que lui. En Mai 1822 la liaison est devenue définitive. De dix ans plus âgé qu'elle, son mari est d'un caractère difficile, et il accepte mal, semble-t-il, la famille de sa femme; d'elle comme de lui il y a beaucoup de traits dans Mme et M. de Mortsauf. « Dans les der-

(66) *Etr.*, I, 470.

(67) *Ibid.*, I, 473.

nières années (avant 1829) elle avait loué pour son propre compte cette propriété de la Bouleauinière (68), qui s'étendait à environ 4 km. de Nemours, le long de la route de Fontainebleau. » (69). Il y a un long pavillon à un étage, très spacieux, construit au XVIII^e siècle et entouré d'un pare; de la façade qui regarde l'ouest on voit la route. Balzac l'appelle « un pavillon au fond des terres » (70). A son éditeur Werdet, qui doit l'y venir voir, il écrit: « Vous prendrez la route de Paris, puis, après trois quarts d'heure de marche, sur votre droite vous apercevrez un élégant pavillon de chasse caché presque en entier dans des massifs d'arbres. » (71). Balzac s'y est rendu pour la première fois — du moins à ce qu'on peut savoir, — en Juillet 1829; jusqu'au jour où meurt Mme de Berny, sept ans après seulement, le 27 Juillet 1836, il y revint souvent, soit pour fuir les poursuites de ses créanciers, soit pour donner à cette femme passionnée, dont la figure reste douloureusement et infiniment attachante, les marques d'une affection qui finit par n'être plus de l'amour. Lorsqu'il écrit à Mme Hanska: « Je suis allé voir pour deux jours Mme de Berny qui est à dix-huit lieues de moi » (72), on ne peut s'empêcher de se dire qu'il est, lui, à mille lieues d'elle. Elle s'en rendait compte et en souffrait. Du moins, toutes les fois qu'il parle d'elle dans ses lettres, lui rend-il un magnifique témoignage, n'endurant point que la « Prédilecta » — qui est Mme Hanska, — adresse à la mémoire de la « Dilecta » la moindre critique, même détournée.

La Touraine, est connue de lui depuis que ses yeux se sont ouverts. Sa famille n'en est point partie sans y conserver des relations

(68) Balzac écrit « la Boulomière ». — On lit Louis Michelin (*Essais historiques.. sur le département de Seine-et-Marne*, T. I, XIV). « La Boulinière, pavillon Grez » et [*Ibid.*, t. III, 1937-1939] : Grez, Grex, Dépendances... : Le pavillon dit *la Boulinière* appartient à M. de Berny, négociant à Paris. » On lit encore [*Histoire topographique, politique, physique et statistique du département de Seine-et-Marne*, par le D^r Félix PASCAL, t. II, 507] : « A une demi-lieue au sud de Grès, presque au sommet d'un coteau, est le hameau d'*Hulay* ou Ulay, voisin de la route de Paris à Antibes; au pied du coteau passe le Loing qui fait tourner un moulin. » D'une note de l'*Intermédiaire des Chercheurs...* [30 Juin 1893, 701-703], il résulte que la Bouleauinière, commune de Grez-sur-Loing, canton de Nemours, appartient au comte de Beaumont, qui la vendit, le 16 Septembre 1834, à la famille de Berny. « Par suite de vente et licitation entre héritiers, elle devint la propriété d'Armand-Marie de Berny qui la laissa, à sa mort, le 23 Novembre 1835 [on dit aussi le 29], à son frère Charles-Lucien-Alexandre, célibataire, négociant à Paris, rue des Marais-Saint-Germain, 17, » où il avait repris l'affaire d'imprimerie de Balzac. Il en faut conclure que, jusqu'en 1834, la Bouleauinière n'appartint ni à Mme de Berny, ni à ses enfants.

(69) L.-J. ARRIGON, *Les années romantiques*, 11.

(70) *Corr.*, I, 117.

(71) *Ibid.*, I, 332.

(72) *Etr.*, I, 220.

et même des propriétés : dans l'été de 1829 il visite, aux environs de Tours, la ferme de Saint-Lazare, qui appartient à sa mère (73). Il est possible qu'il y soit allé déjà en Mai 1822 (74), mais on ne peut affirmer qu'il ait fait ce voyage. Il y est, en tout cas, l'année suivante, en Juillet-Août, au château de la Caillerie, à Vouvray, chez M. de Savary, âgé de 69 ans, et qui prête « au ridicule par une fidélité à des modes désuètes » (75). Mais c'est au château de Saché qu'il reviendra le plus souvent, de Septembre 1829 à 1837 — avec ce retour exceptionnel de 1846, — chez M. et Mme de Margonne, gendre et fille de M. de Savary. Saché est un important domaine d'environ cinq cents hectares : pare, futaies, vignes et terres, avec un manoir vieux de trois siècles (76). Fin mars 1833, Balzac en écrit comme il suit à Mme Hanska : « Vous m'avez demandé des renseignements sur Saché. Saché est un débris de château sur l'Indre, dans une des plus délicieuses vallées de la Touraine. Le propriétaire, homme de cinquante-cinq ans, m'a fait jadis sauter sur ses genoux. Il a une femme intolérante et dévote, bossue, peu spirituelle. Je vais là pour lui, puis, j'y suis libre. On m'accepte dans le pays comme un enfant ; je n'y ai aucune valeur, et je suis heureux d'être là comme un moine dans un monastère. Je vais toujours méditer là quelques ouvrages sérieux. Le ciel y est si pur, les chênes si beaux, le calme si vaste !... Saché est à six lieues de Tours. » (77). Selon Laure, « Saché est une belle propriété située à sept lieues de Tours ; elle appartient à M. de M., ami de notre famille. Honoré trouva aussi chez lui en tout temps la plus noble hospitalité unie à la plus constante affection. Il avait chez ces amis la tranquillité qui lui manquait à Paris. » (78). M. de Margonne avait connu les Balzac à Tours. On prétend que, si M^{me} de Balzac préférerait à ses autres enfants son fils Henry, c'est parce que M. de Margonne n'était pas étranger à sa venue au monde. En 1830, ce n'est pas dans un château que séjourne Balzac, mais, avec M^{me} de Berny, près de Tours, à la Grenadière, vieux logis mi-bourgeois, mi-paysan. Ils vont en Bretagne

(73) *Corr.*, I, 81, et note 2.

(74) *Ibid.*, I, 61.

(75) L.-J. ARRIGON, *Les Débuts littéraires*, 155.

(76) Joachim MERLANT, *Honoré de Balzac. Morceaux choisis*, 232 : reproduction du manoir.

(77) *Etr.*, I, 21-22.

(78) Laure SURVILLE, *Balzac, sa vie...*, 111-112.

et rentrent le 25 Juin; Mme de Berny retourne à Paris vers le 21 Juillet, et lui vers la fin de Septembre (79). De la Grenadière il a écrit une lettre à Victor Ratier, où se trouve une de ses meilleures pages sur la Touraine... « Si vous mettez le pied en ma maison de la Grenadière, près de Saint-Cyr-sur-Loire, maison sise à mi-côte, près d'un fleuve ravissant, couverte de fleurs, de chèvrefeuilles... Oh! si vous saviez ce que c'est que la Touraine!.. On y oublie tout... La Touraine explique admirablement bien le lazaroni. J'en suis arrivé à regarder la gloire, la Chambre, la politique, l'avenir, la littérature, comme de véritables boulettes à tuer les chiens errants et sans domicile, et je dis : « La vertu, le bonheur, la vie, c'est six cents francs de rente au bord de la Loire ». La Touraine me fait l'effet d'un pâté de foie gras où l'on est jusqu'au menton, et son vin délicieux, au lieu de griser, vous bétifie et vous béatifie. » (80).

Figure trop laissée dans l'ombre, que celle de Mme Carraud. « Jamais esprit plus extraordinaire n'a été plus étouffé », écrit Balzac à sa sœur Laure : « Elle mourra dans son coin, inconnue. » (81). Et à Mme Hanska : « Mme Carraud n'a pas en elle cette mollesse féminine qui plaît. C'est une probité antique, une amitié raisonneuse et qui a ses angles » (82). « Le sentiment de Mme Carraud, d'Issoudun, est en quelque sorte le double de celui de ma sœur (Laurence). Elle a quasi remplacé celle que j'ai perdue. » (83). « Mme Carraud, en Berry, est une belle âme, mais l'amitié ne remplace point l'amour. » (84). Il avait écrit à Genève, sur un de ses albums : « Les grands hommes sont comme les rochers : il ne peut s'y attacher que des huîtres. » (85). On ne le dira point

(79) L.-J. ARRIGON, *Les années romantiques...*, 56-61.

(80) *Corr.*, I, 99. « N'offrez pas de prix! La Grenadière ne sera jamais à vendre. Achetée une fois en 1690... » écrit Balzac dans la nouvelle de ce nom, [230]. Ce n'est pas en 1690, mais le 29 Janvier 1731, qu'elle fut achetée par Vincent Barbet, arrière-grand-père de Mme de Longpré, dont le mari était le propriétaire qui traita avec Balzac. Balzac s'est aussi trompé dans ses prévisions. Le 31 Juillet 1860 la Grenadière fut vendue par la famille de Longpré à la famille Blot qui, aujourd'hui encore, en est propriétaire. Béranger y avait succédé à Balzac et y vécut de 1836 au printemps de 1838. Depuis, la Grenadière n'eut plus d'histoire, du moins littéraire. [D'après M. Maurice SERVAL : *Sites balzaciques; Au pays de la Grenadière, Revue d'histoire littéraire de la France*, 35^e année, n° 3. Juillet-Septembre 1928, p. 432-438].

(81) *Ibid.*, I, 450.

(82) *Etr.*, I, 181.

(83) *Ibid.*, I, 220.

(84) *Ibid.*, I, 501.

(85) *Ibid.*, I, 453, note.

d'elle; sa correspondance avec Balzac, publiée par M. Marcel Bouteron, révèle une âme tout autre que d'un bas-bleu (86). Née à Issoudun le 25 Mars 1796, Estelle-Zulma Tourangin a épousé, le 20 Novembre 1816, le capitaine d'artillerie Carraud. Lorsque Balzac fait sa connaissance à Versailles, où il va chez sa sœur Laure, le capitaine est sous-directeur des Etudes à l'Ecole Saint-Cyr. Nommé commandant le 31 Juillet 1831, il devient inspecteur de la Poudrerie, à une lieue d'Angoulême, où l'on voit Balzac fin Décembre de la même année. C'est un bâtiment de belle apparence, à un seul étage. « Je suis bien logée, écrit Mme Carraud; deux belles chambres à la disposition de mes amis, un bon petit billard, un boudoir qui serait tolérable à Paris même; puis un vaste jardin qui produit avec profusion les plus belles pêches de France; des bois charmants, et, tout près, la Charente, délicieuse en cet endroit. » (87). Il y retourne plusieurs fois. Jusqu'à la fin de 1833, les Carraud n'ont pu profiter comme ils auraient voulu de Frapesle, qui appartient au père de Zulma: il meurt en Décembre. Elle écrit à Balzac: « Dans six semaines j'aurai dit adieu à cette Poudrerie pour ne plus la revoir. » (88). Balzac arrive à Frapesle dès la seconde quinzaine de Février 1834; on l'y reverra plus d'une fois jusqu'en 1838. C'est, à 1 km. à peine d'Issoudun, un domaine entouré de grands arbres avec une maison assez vaste, « manière de petit château ». Dans une chambre sans meubles les poules picorent en liberté. Balzac y disposait d'une chambre à coucher et d'un cabinet de travail au premier étage, à l'extrémité du bâtiment (89). Dans *la Rabouilleuse* il a parlé de ce coin de terre: « Une vaste et longue avenue, ornée de deux contre-allées de peupliers, mène de la ville au travers des prairies à un ancien couvent nommé Frapesle, dont

(86) Il y aurait à se rendre compte de ce que vaut la douzaine de livres que, retirée à Nohant-en-Gracay « dans un vieux castel, en plein bourg, face à l'Eglise, [*Intermédiaire des chercheurs...* 10 Juin 1914, 758-760], elle publia de 1852 à 1878. Du fait de leurs titres, tous ressortissent plus ou moins au genre dit « Bibliothèque rose ». L'un a été 41 fois réimprimé de 1853 à 1901; un autre 32 fois de 1854 à 1897; un troisième 23 fois de 1860 à 1898. J'ignore si, en relativement aussi peu de temps, les romans les plus lus de Balzac ont connu pareil succès de vente. Quoi qu'il en puisse être, et ces livres seraient-ils au-dessous du médiocre ou du pire, les lettres qu'elle écrivit à Balzac rendent un son auquel on ne peut se tromper.

(87) L.-J. ARRIGON, *Les années romantiques...*, 164.

(88) *Revue des Deux-Mondes*, 1er Avril 1923, 668.

(89) Maurice SERVAIL, *Balzac à Issoudun*, *Mercur de France*, 1er Avril 1911, 512-514; — Joachim MERLANT, *Honoré de Balzac. Morceaux choisis*, 376, reproduction photographique de la maison.

les jardins anglais, uniques dans l'arrondissement, ont reçu le nom ambitieux de Tivoli. Le Dimanche, les couples amoureux se font par là leurs confidences. » (90).

Dans la « vie de campagne » de Balzac, les Jardies représentent le point culminant avec brusque descente, comme Mme Hanska dans sa vie sentimentale. Il acheta les Jardies pour en partir en cachette, il aime Mme Hanska pour en mourir.

Ce n'est pas — le croira-t-on? — la Russie qui l'arrache à Frapesle : ce sont les Jardies ! Non sans vanité de propriétaire frais émoulu il écrit à Mme Carraud, en 1838, sans autre date : « Maintenant que je vais imiter Frapesle, je n'irai plus me reposer là, mais j'irai vous voir, et j'aurai le mérite d'y aller bien entièrement pour vous. J'avais quelques scrupules de cœur en m'y délassant de Paris et y faisant la convalescence de ma cervelle fatiguée. » (91). Dès 1835, il pensait aux Jardies ; en Octobre, de la « Boulonnaire », il écrit à sa sœur : « Tout ce que tu m'écris relativement à l'achat de mon terrain à Ville-d'Avray ne me fait rien ; tu ne comprends donc pas que cet immeuble représentera ce que je dois à ma mère? » (92). Laure a raison contre lui. Elle le sait inhabile aux affaires, malgré les prétentions qu'il y a.

En somme, tous les rêves que fit Balzac d'être propriétaire campagnard se cristallisèrent aux Jardies. Longtemps il rêva d'acheter la Grenadière. C'est un leit-motiv de ses lettres. Il écrit à Mme Hanska, le 1^{er} Décembre 1834 : « Depuis quelques jours il m'est arrivé un petit bonheur. Après mille instances et après avoir essuyé un *non* pendant trois ans, l'on consent à me vendre la Grenadière. Ainsi j'aurai une studieuse retraite, et les meubles, les livres, l'arrangement que je ferai, me resteront. Je pourrai demeurer là six mois *incognito* sans voir personne. » (93). Le 10 Février 1835 : « Aussitôt que ce sera fini, j'irai acheter la Grenadière. » (94). Le 11 Mars : « Non, je ne puis pas acheter

(90) *La Rabouilleuse*, 364. — Le commandant Carraud mourut à Nohant-en-Graçay — la propriété de Frapesle vendue, — et y fut inhumé le 14 Février 1864. Mme Carraud mourut à Paris, près de sa bru, le 24 Avril 1889, âgée de 93 ans. [*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} Juin 1923, 649].

(91) *Corr.*, I, 427.

(92) *Ibid.*, I, 315.

(93) *Etr.*, I, 213-214.

(94) *Ibid.*, I, 232.

la Grenadière encore : il me faut sept ou huit mille francs que je n'ai pas. Quoique ma canne à ébullition de turquoises m'ait popularisé comme un nouvel Aboul-casem, je n'ai que des dettes. Quand je serai débarrassé de mes travaux, je verrai à me procurer l'argent nécessaire à la Grenadière. » (95). Le 30 Mars : « Si j'ai fini *la Fleur des Pois* [*Le Contrat de Mariage*] en Avril, j'irai en Mai en Touraine, et peut-être reviendrai-je avec le titre sacré de propriétaire. » (96). Le 8 Mars 1836 : « C'est fini ; aussitôt que j'aurai la Grenadière, je quitterai la rue Cassini. » (97). De Tours, le 23 Novembre 1836 : « Ici, la Grenadière m'a échappé, mais le cruel événement qui a pesé sur moi cette année [la mort de Mme de Berny] m'a désintéressé de cette pauvre chaumière. Je ne saurais plus l'habiter. Je suis en marché pour une vigne qui me permettra de bâtir sans dépenser autant d'argent. » (98). Dernier écho, le 3 Juin 1837 : « Peut-être vais-je m'établir au fond d'un village, en Touraine. » (99). Notons qu'il avait écrit à Madame Zulma Carraud, le 25 Décembre 1835 : « J'achète la Grenadière, je paie mes dettes. » (100). Mais le 25 Août 1837, il écrit à Mme Hanska : « La loi sur la garde nationale me pousse à venir vivre en Touraine, car il m'est impossible de me soumettre à cet impôt. Aussi je crois bien que vers la mi-septembre j'aurai choisi une petite maison sur la côte du Cher ou de la Loire. Je suis même en marché pour une qui me conviendrait très fort, mais il y a des difficultés graves. » (101). Six jours après, comme on l'a vu, il renonce à la Touraine pour rester « citoyen de la métropole intellectuelle. » « Mais », ajoute-t-il, « je vais me soustraire aux draconiennes exigences de la garde en me mettant à trois lieues de cette terrible reine... Un obscur village recevra mes misères et mes grandeurs. » (102).

Au commencement d'Octobre 1837 il est installé à Sèvres, rue de Ville-d'Avray. Il y a acheté un petit terrain « d'une quarantaine

(95) *Etr.*, I, 238.

(96) *Ibid.*, I, 244.

(97) *Ibid.*, I, 304.

(98) *Ibid.*, I, 365.

(99) *Ibid.*, I, 405.

(100) *Corr.*, I, 322.

(101) *Etr.*, I, 421.

(102) *Ibid.*, I, 425.

de perches», où son beau-frère Surville va lui faire bâtir une maisonnette qui pourra être prête en Janvier et qui aura pour nom *les Jardies*, « celui de la pièce de terre sur laquelle je me pose comme un ver sur sa feuille de laitue. » (103). C'est, nous dit Champfleury, un terrain très en pente, d'une contenance de 62 perches, soit un peu plus de 21 ares, lieu-dit « le Poirier de la Cloche » avec ses dépendances, le jardin et les prés Verdy. Balzac l'a payé 4.500 francs à Varlet, tisserand. Lorsqu'il y aura ajouté telle et telle parcelle, l'acquisition lui reviendra à 8.013 fr. (104). Et Balzac lui-même : « Les terres sont si divisées autour de Paris qu'il a fallu avoir affaire avec trois paysans pour pouvoir réunir ce lot de quarante perches, et la perche n'a que dix-huit pieds carrés ». Il a vu cent maisons autour de Paris, a négocié pour plusieurs, a couru tout un mois pour trouver ce qu'il lui faut « juste sur la limite » de la Seine et de Seine-et-Oise. Sur le point d'en acquérir une, il s'est convaincu qu'il aurait 20.000 francs à dépenser en réparations. Il a préféré acheter un terrain et faire bâtir : 12.000 francs ; 5.000 francs d'achat de terrain, 3.000 francs pour l'intérieur, 5.000 francs d'erreurs, et voilà notre Balzac propriétaire pour 25.000 francs, « ou douze cents francs de loyer et l'agrément d'avoir sa cabane à soi et de ne pas avoir les ennuis du bruit, car je suis adossé au parc de Saint-Cloud. » (105).

D'abord, les travaux traînent en longueur. « Les maudits bâtisseurs me demandent tout le mois de Novembre pour arranger une cabane à Sèvres. » (106). Le 7 novembre, il annonce à Mme Hanska : « Ma maisonnette s'avance ; elle sera finie, pour la maçonnerie, le 30 de ce mois, mais elle ne pourra sans doute être habitée que dans trois ou quatre mois. » (107). Il va à Frapesle, puis en Corse, en Sardaigne, en Italie. Il rentre en Juin 1838, et le 26 Juillet, *aux Jardies* (Sèvres), il écrit triomphalement à Mme Hanska : « ...Sachez aussi que je suis établi pour toujours à Sèvres, et que mon bouge s'appelle *les Jardies* ; ainsi, à *M. de Balzac*, *aux Jardies*, à *Sèvres*, est et sera pour longtemps mon adresse. » (108). Et à Mme Carraud : « Voilà mon adresse pour

(103) *Etr.*, I, 427.

(104) CHAMPFLEURY, I. *Balzac propriétaire*, 7-31, *passim*.

(105) *Etr.*, I, 428.

(106) *Ibid.*, I, 436.

(107) *Ibid.*, I, 444.

(108) *Ibid.*, I, 481.

bien longtemps... car ma maison est presque achevée, et j'y demeure. » (109).

Il donne des détails : « J'ai dû passer ici un mois rien qu'à me retourner pour me faire une place sur mon fumier ; encore suis-je dans des plâtres neufs, au milieu des maçons, des terrassiers, des peintres et autres ouvriers. » (110). Nous retrouverons, à propos des *Paysans*, la description qu'il fait du paysage à Mme Hanska (111). Il dit à Mme Carraud : « Trois chambres au-dessus l'une de l'autre : le rez-de-chaussée faisant salon, le premier, chambre à coucher, et, le second, mon cabinet de travail ; le tout, mis en communication par une échelle à laquelle on donne le nom d'escalier, compose l'habitation de votre ami. Tout alentour, une allée qui serpente dans un petit arpent de Paris, et entourée de murs, mais où l'on ne plantera des fleurs, des arbres et des arbustes, qu'au mois de Novembre prochain. Puis, à soixante pieds de là, un corps de logis où sont les écuries, remises, cuisines, etc., un grand appartement et des chambres de domestiques : voilà les Jardies... » « Le bâton de perroquet sur lequel je suis perché... », (112) continue-t-il. Et à Mme Hanska : « La maison est un bâton de perroquet. Il y a une chambre à chaque étage, et il y a trois étages. Au rez-de-chaussée, une salle à manger et un salon ; au premier, un cabinet de toilette et une chambre à coucher, au second, le cabinet de travail... Le tout est flanqué d'un escalier qui ressemble assez à une échelle. Il y a, tout autour, une galerie pour se promener à couvert... Ce petit pavillon à l'italienne est peint en brique, avec des chaînes en pierre aux quatre coins, et l'appendice où est la cage de l'escalier est peint en coustil rouge... A soixante pieds en arrière [Balzac tient à ces « soixante pieds » qui font plus d'effet que « vingt mètres »], vers le parc de Saint-Cloud, sont les communs, composés, au rez-de-chaussée, d'une cuisine et d'un office, garde-manger, etc. Au premier, un grand appartement à louer si je veux, et, au second, des chambres de domestiques et une d'ami. » (113). A Mme Hanska (114) et à

(109) *Corr.*, I, 425.

(110) *Etr.*, I, 481.

(111) *Ibid.*, I, 483, 514.

(112) *Corr.*, I, 425.

(113) *Etr.*, I, 483-484.

(114) *Ibid.*, I, 487.

Mme de Castries (115) il a beau dire que c'est une « vraie maison d'opéra-comique » ; il a beau dire à Mme Carraud que, de ce fait, il a « quarante-cinq mille francs de dettes de plus » (116) : on sent qu'il est heureux et fier.

« Je vais rester là jusqu'à ce que ma fortune soit faite, et je m'y plais déjà tant, que quand j'aurai acquis le capital de ma tranquillité, je crois que j'y finirai mes jours en paix, donnant, sans tambour ni trompette, démission de mes espérances, de mes ambitions et de tout. La vie que vous menez, cette vie de curé de campagne, a toujours eu beaucoup d'attraits pour moi. J'ai voulu plus, parce que je n'avais rien du tout, et que, faire pour faire, il ne coûtait pas plus au jeune homme de faire tout grand. Aujourd'hui, l'insuccès en toute chose a lassé mon caractère, je ne dis pas mon cœur, qui espérera toujours. Que j'aie un cheval, des fruits en abondance, la vie matérielle assurée, voilà ma place au soleil, acquise et non payée, mais tracée, car je paie des intérêts de capitaux au lieu de payer des loyers. Voilà le changement de front que j'ai opéré. Je suis chez moi, au lieu d'être chez un assommant propriétaire. » (117).

On verra, à propos des *Paysans*, quelle véritable campagne représentaient, voilà près d'un siècle, Ville-d'Avray et ses environs. Ce n'est nullement la banlieue d'aujourd'hui. « Tous les avantages de Paris et aucun de ses inconvénients. Je suis là comme à Saché, avec la possibilité d'être à Paris en quinze minutes. » (118).

Le 7 Août 1838, il écrit à Mme Hanska : « Je suis encore pour au moins un mois au milieu des maçons, des peintres et autres ouvriers... Quand l'intérieur sera fini, je vous le décrirai. » (119). Il n'a jamais pu le lui décrire. Le 18 Septembre : « Ma maison n'avance pas : j'ai encore des murs à faire pour m'enclorre, et une foule de choses à l'intérieur. C'est effrayant ! J'y ai trouvé une source, [celle dont il parle le 7 Août, et « qui vaut la célèbre source de Ville-d'Avray (120)] mais ce n'est pas une source de

(115) *Corr.*, I, 441.

(116) *Ibid.*, I, 425.

(117) *Etr.*, I, 484.

(118) *Ibid.*, I, 487. — Il écrit à Mme Carraud (*Corr.*, I, 427) : « A cinq cents pas des Jardies commencent les bois de Versailles, où je vais à pied en me promenant. Vous ne sauriez croire combien tout est frais, joli. »

(119) *Ibid.*, I, 484.

(120) *Ibid.*, *Ibid.*

fortune! C'est de l'eau claire.» (121). Le 15 Novembre : « ...Ma coquille à Sèvres, où rien n'est encore fini ni habitable.» (122). Il prie sa sœur Laure de lui faire avoir, « *au meilleur marché possible*, de la futaine blanche à matelas, de trois pieds et demi de largeur; du coutil blanc pour un lit de plume et pour deux traversins.» (123).

Soudain, c'est la catastrophe. Comme un simple château de cartes, ou comme un inachevé château en Espagne, les Jardies s'effondrent : « Je suis au fond d'une effroyable misère. Tous les murs des Jardies se sont écroulés par la faute du constructeur qui n'avait pas fait de fondations; et tout cela, quoique de son fait, retombe sur moi; car il est sans un sou, et je ne lui ai encore donné que huit mille francs en à-compte.» (124). Un peu plus expansif qu'avec Mme Carraud, il écrit à Mme Hanska : « Mes murs de terrasse se sont écroulés aux Jardies; il faut acheter de nouveau des terrains, une maison, et je n'ai plus d'argent. Cette maison, mon rêve de tranquillité, ma chère Chartreuse, il faut quinze ou vingt mille francs pour m'y établir, et je ne sais si jamais j'y coulerai tranquillement mes jours.» (125). Il faut réparer et reconstruire. En Juin, « mes Jardies avancent très peu. J'ai encore des constructions de peu d'importance, mais tout est lourd pour ceux qui n'ont rien.» (126). On le croirait affaissé mais il écrit le mois suivant : « J'aurai trois maisons environ à louer, donnant toutes sur des jardins de sept arpents enclos, et je ne veux louer ce village élégant qu'à des personnes excessivement distinguées. Notre chemin de fer va rouler dans quelques jours, et, de mon jardin, on peut s'embarquer dans un wagon... Quand toutes les terres nécessaires seront achetées et les jardins plantés, ce sera délicieux et envié par bien du monde.» (127). En Août, « les Jardies tirent à leur fin; encore quelques jours, et j'aurai fini les constructions. Il n'y aura plus que quelques vétilles. Mais je n'y serai tranquille qu'après avoir payé ce que je dois, et ce que je dois est toute une fortune. Les

(121) *Etr.*, I, 489.

(122) *Ibid.*, I, 500.

(123) *Corr.*, I, 452.

(124) *Ibid.*, I, 453. — Cela se produisit en Mars 1839.

(125) *Etr.*, I, 510.

(126) *Ibid.*, I, 514.

(127) *Ibid.*, I, 517-518.

billets de mille francs s'engloutissent là-dedans comme des vaisseaux dans la mer. » (128). Juillet 1839 n'a été qu'une éclaircie. Neuf mois passent où des complications ont le temps de surgir, et le 10 Mai 1840 il se plaint à Mme Hanska : « J'aurais bien besoin aujourd'hui de voir mes plaies pansées et guéries, de pouvoir vivre, sans soucis, aux Jardies, et de passer doucement mes jours entre le travail et une femme. *Mais il paraît que l'histoire de tous les hommes ne sera jamais qu'un roman pour moi.* » (129). C'est à la même période que doit se référer sa lettre, datée seulement de 1840, à Mme Carraud : « Les Jardies devaient être le bonheur de bien des manières : ils sont une ruine. Je ne veux plus avoir de cœur. Aussi pensé-je très sérieusement au mariage. » (130). Le 3 Juillet, il songe à quitter la France et à porter ses os au Brésil, dans une entreprise folle (131). Ce n'est pas au Brésil qu'il va, mais à Passy. Par une lettre du 16 Novembre, Mme Hanska apprend qu'il lui « a fallu déménager très-lestement. » (132). En Mars 1841, il ignore si les Jardies lui resteront, s'il n'en sera point dépouillé (133). Le 1^{er} Juin : « Les Jardies vont être vendus et achetés par un prête-nom à moi, avec mes fonds, et, quand je ne devrai plus rien, j'y rentrerai ». Et, pour s'excuser d'être resté deux mois sans donner de ses nouvelles : « Les Jardies étaient saisis, un créancier allait les faire vendre ; il a fallu trouver cinquante mille francs en un mois, et je les ai trouvés ! » (134). Et il n'en perd pas moins les Jardies. Il écrit, le 15 Juillet : « Les Jardies ont été vendus, ce matin, dix-sept mille cinq cents francs et m'en coûtent cent mille ! Me voici donc sans maison, sans feu ni lieu. » (135). Quelle conclusion à tant d'espoirs, sinon de chimères !

Ce serait encore mal connaître Balzac. Deux ans et demi après, en Novembre 1842, il s'écrie : « Il faut planter des arbres aux Jardies ! Il faut y vivre ! On y est à cent lieues de Paris... Ce sera délicieux... J'y ai fait de grandes fautes (tout peut

(128) *Etr.*, I, 520.

(129) *Ibid.*, I, 537.

(130) *Corr.*, II, 15.

(131) *Etr.*, I, 542.

(132) *Ibid.*, I, 546.

(133) *Ibid.*, I, 551.

(134) *Ibid.*, I, 556.

(135) *Ibid.*, I, 562.

se réparer encore), mais il y faut encore dépenser soixante mille francs pour y être bien. Gavault s'en mêlera, sous le nom de mon acquéreur, une fois que j'aurai bien tout payé à Sèvres.» (136). Six jours après : « J'ai maintenant la certitude de pouvoir payer, d'ici à deux mois, *le prix* des Jardies, et de me débarrasser de l'effroyable responsabilité que j'ai mise sur la tête de l'architecte sous le nom de qui j'ai racheté moi-même les Jardies. Quand on a fait une folie, au moins faut-il la garder. Les Jardies auront coûté autant qu'une terre, et c'est une petite horreur, mais, avec un peu de temps et de patience, on peut en faire quelque chose de charmant, si je puis avoir du terrain. » (137).

A la date du 27 Mars 1843. C'est le liceat... « Gavault sort de chez moi ; il est venu m'arracher la permission de vendre les Jardies. C'est une cause de ruine perpétuelle, et il se charge, dit-il, de toujours me trouver mieux avec l'argent qu'il en tirera... » Le chemin de fer, d'avantage qu'il était naguère, devient inconvéniént : « Les Jardies sont tellement en vue, avec le chemin de fer qui s'y est bâti depuis que je les ai eues, que j'éprouve moins de regret. » (138).

Peut-être, maintenant, trouverons-nous à sourire, et même à rire, tant avec Balzac qu'avec ceux de ses contemporains qui ont esquissé le poème héroï-comique des Jardies.

Il est allé à Sèvres-Ville-d'Avray pour échapper à la garde nationale. Or, voici qu'en 1840 on le jette « dans une ignoble prison à Sèvres, pour ne pas avoir été, dans les vignes, voir si des échappés de Paris ne mangeaient pas les raisins ! Grave crime envers la garde nationale rurale instituée pour préserver les vendanges ! Et j'en ai pour soixante-douze heures ! » (139).

Sur la maison beaucoup de plaisanteries ont été faites, les unes controuvées, les autres, qui donnent une idée assez exacte de la faculté d'illusion qui, prodigieusement, habitait en Balzac.

C'est lui qui a dirigé la construction, dit Gozlan (140) ; il ne faut donc pas s'étonner que l'escalier ait été oublié ; au dernier moment, la cage en fut ajoutée à la façade. Par malheur,

(136) *Etr.*, II, 80-81.

(137) *Ibid.*, II, 85.

(138) *Ibid.*, II, 131.

(139) *Corr.*, II, 12.

(140) L. GOZLAN, *Balzac en pantoufles*, 29-30, 10-11.

c'est une légende ! « C'était convenu avec l'architecte », nous dit Albéric Second (141), et Julien Lemer (142) : « Quand j'y suis allé [en 1839], je n'ai remarqué aucune des bévues de construction et d'aménagement si malicieusement signalées par les petits journaux satiriques. »

Pour le reste, il ne semble pas que les chroniqueurs aient exagéré. Il n'est que d'écouter Balzac en Août 1838 : « Ainsi, pour dix sous et en dix minutes, je puis passer des Jardies à la Madeleine, en plein Paris ! Tandis qu'à... Chaillot et à la rue Cassini, il me fallait une heure et quarante sous, au moins. [Et il ne faudrait pas s'aviser de lui dire qu'il renverse distances et prix !]. Aussi, grâce à cette circonstance [l'embarcadère du chemin de fer de Paris à Versailles], les Jardies ne seront jamais une folie, et leur prix sera énorme... Il n'y a encore rien de planté, mais cet automne nous ferons de ce petit coin de terre un Eden de plantes, de senteurs et d'arbustes... J'aurai des magnolias de vingt ans... des peupliers de douze ans, des bouleaux, etc., rapportés avec leurs mottes, du chasselas venu dans des paniers pour pouvoir le récolter dans l'année. Oh ! cette civilisation est admirable ! » Et l'imagination de Balzac ne l'est pas moins. Il ajoute avec modestie : « Aujourd'hui, mon terrain est nu comme la main. Au mois de Mai, ce sera surprenant. » (143). S'il compte sur la collaboration du printemps, nous n'avons rien à objecter ; il y a eu beaucoup de ces « mois de Mai » futurs dans la vie de Balzac. Quand il décrit sa maison et les communs, il ajoute : « Rien n'est encore meublé, mais tout ce que je possède à Paris va venir, petit à petit, ici. » (144). Pour lui, il n'y a pas de solution de continuité entre le réel et l'imaginé, entre les humains qu'il coudoie et les personnages qu'il crée. S'il leur inflige des embarras d'argent, il les en fait se dépêtrer, comme César Birotteau. S'il lui plaît, de quelques traits de plume il leur bâtit des palais somptueux. C'est exactement ce qu'il fit aux Jardies, la plume étant remplacée par le charbon. Sur les murs de chaque pièce, dit Gozlan (145), des indications au charbon précisent qu'il y a, ici, des revêtements de marbre de Paros, là, du parquet, ailleurs, des tableaux,

(141) A. SECOND, *Le tiroir aux souvenirs*, 40.

(142) J. LEMER, *Balzac, sa vie, son œuvre*, 130.

(143) *Etr.*, I, 483.

(144) *Ibid.*, I, 484.

(145) L. GOZLAN, *Balzac en pantoufles*, 32.

qu'Albérie Second (146), énumère : un Titien, un Rembrandt, avec une tapisserie flamande du treizième siècle, un Aubusson, avec, au plafond, un lustre de Venise.

A table, il donne, toujours de bonne foi, d'«exécrable piquette » pour du vieux Château-Laffitte (147).

Et voici le cultivateur, le jardinier, etc. !

« Dans ce terrain des Jardies où toute culture était à peu près impossible [il] avait imaginé d'acclimater l'ananas au moyen de procédés artificiels, d'en faire mûrir des quantités considérables et de tirer de leur vente un gros revenu. » (148). Pour la vente, à 2 francs pièce, il avait « une boutique en vue sur le boulevard des Italiens. » (149). Théophile Gautier dit : Boulevard Montmartre et 5 francs. Cent mille pieds, donc, vendus 5 fr., ôté 100.000 francs pour les frais il reste 400.000 francs (150). « Le pied d'ananas coûte vingt francs [nous passons de deux à vingt] ; si je plantais vingt mille pieds d'ananas [nous tombons de 100.000 à 20.000], se dit M. de Balzac, cela me rapporterait annuellement quatre cent mille francs.

Mais la plantation tourna mal. » (151). On s'en doutait déjà. Dans la vie pratique Balzac rendrait des points à Bouvard et à Pécuchet.

Les ananas ne donnant pas, Balzac établira une laiterie aux Jardies ; il en tirera net, 3.000 francs par an, 3.000 autres de ses légumes, 12.000 de ses vignes, 2.000 de son loyer (152). Au total : 20.000 net. C'est le dimanche 15 Mars 1840, le lendemain de la première de *Vautrin*, dont il n'est pas si satisfait, que Balzac forme une partie de ce projet. Le noyer, à lui seul, à son histoire.

A Hugo, qui vient le voir aux Jardies, Balzac raconte que cet arbre lui rapporte 1.500 livres par an ; il l'a acheté très-cher à la commune, un vieil usage obligeant les habitants à déposer à son pied leurs immondices. Lui, Balzac, les fera couvrir de paille et

(146) A. SECOND, *Le tiroir aux souvenirs*, 42.

(147) *Id.*, *Ibid.*, 43-44.

(148) Julien LEMER, *Balzac, sa vie et son œuvre*, 128.

(149) Alphonse KARR, *Le livre de bord*, II, 309.

(150) Th. GAUTIER, *H. de Balzac, sa vie, ses œuvres*, 99-100.

(151) Gustave DESNOIRESTERRES, *M. de Balzac*, 128-129.

(152) GOZLAN, *Balzac en pantoufles*, 111-116.

autres détritrus végétaux pour avoir toujours une montagne d'engrais à vendre.

« C'est de l'or en barre..., du guano, dit-il. » ... « Moins les oiseaux », rectifie Hugo (153).

(153) GOZLAN, *Balzac en pantoufles*, 274-275.

CHAPITRE III.

Tableau de la France rurale, d'après Balzac.

Après ce qui précède, on sera disposé à mieux comprendre les descriptions diverses de la nature qui sont disséminées dans *la Comédie humaine*.

Mais il faut dire, auparavant, qu'on n'y peut rien trouver de comparable au *Tableau de la France* de Michelet. Balzac ne fut pas un grand écrivain; il fut un grand romancier. Le génie du premier s'exerce sur les ensembles, sur les masses; le génie du second, sur les détails, sur les individus. Au surplus, Balzac n'a pas eu l'intention, comme Michelet, de broser une immense fresque; il y avait chez lui en 1828, l'idée de faire des romans régionaux : *le Dernier Chouan* était le premier; mais ce projet n'a pas été systématiquement exécuté. Il a peint, sans idée arrêtée de continuité, les paysages que le hasard ou l'habitude lui a mis sous les yeux. Du moins retrouve-t-on chez lui le « trait », le « nombre » de Chateaubriand ? Exceptionnellement, oui, pour le trait, jamais pour le nombre. Bien plus! Balzac se satisfait trop souvent d'approximations, et surtout d'épithètes dont se contente le vulgaire. Et, aussi, il accumule des détails indifférents en soi, pour la plupart, et qui ne concourent pas, comme il croit, à vraiment former tableau. Taine a fort bien dit (1) : « Une description n'est pas une peinture, et Balzac croit souvent faire une peinture quand il n'a fait qu'une description. Ces compilations ne font rien voir...; l'énumération de toutes les étamines d'une fleur ne nous mettra jamais dans les yeux l'image de la fleur. Il faut le souffle poétique de George Sand et de Michelet, ou la vision violente de Victor Hugo et de Dickens, pour susciter en nous la figure des objets corporels; nous sommes alors jetés hors de

(1) TAINE, *Nouveaux Essais...*, 83.

nous-mêmes, et l'émotion nous conduit à la lucidité. La minutieuse explication de Balzac nous laisse dans le repos et dans les ténèbres. ». C'est aussi une erreur de croire que les descriptions de sites occupent dans son œuvre une place considérable : « Il ne peint guère la campagne. Cependant, on trouve parfois chez lui d'admirables paysages : les bords de l'Indre, la vallée du Couesnon, et, dans *Séraphita*, les fiords de la Norvège. Mais la vie sociale l'intéresse plus que la nature : ses descriptions champêtres n'ont, pour la plupart, aucune beauté poétique ; elles ne font que noter en traits secs la figure des lieux. » (2).

A quelques détails près recommençons, avec la *Comédie humaine*, le tour de France que nous avons fait avec la *Correspondance* et les *Lettres à l'Étrangère*. Des communications existent entre les lettres et les romans. Ainsi le 10 Février 1838, Balzac écrit à Mme Hanska : « Vous ne sauriez croire combien j'ai songé à vous en traversant la Beauce et le Berry, car c'est votre Ukraine sur une petite échelle... Ce sont deux plateaux très élevés, car, à Issoudun, nous sommes à six cents pieds au-dessus de la mer, et il n'y a que du grain, de la vigne, des bois. Mais en Beauce, le terrain est si précieux qu'on ne plante pas un arbre. Vous verrez ces tristes campagnes quelque jour, quand vous viendrez en France. » (3). D'autre part, le général Montriveau raconte un épisode de la campagne de 1812. Cherchant un abri, il a trouvé « une mauvaise petite ferme de Pologne, de laquelle rien ne pourrait vous donner une idée, à moins que vous n'ayez vu les maisons de bois de la Basse-Normandie ou les pauvres métairies de la Beauce. Ces habitations consistent en une seule chambre partagée dans un bout par une cloison en planches, et la plus petite pièce sert de magasin à fourrages. » (4) Dans l'un et l'autre texte, on le voit, il est question de la Beauce.

Malgré ce rapprochement et d'autres qu'on pourrait sans doute y ajouter, il ne semble pas que l'ensemble des lettres de Balzac publiées jusqu'ici expliquent son œuvre de romancier. On ne retrouve guère les mêmes morceaux descriptifs, employés à la fois dans les lettres et dans les romans. Il y a à cela une raison pé-

(2) PELLISSIER dans PETIT DE JULLEVILLE, *Histoire de la littérature française*, VII, 471. — Cf. *Les Chouans*, 11-13 ; *Le Lys dans la Vallée*, 24-27 ; *Séraphita*, 177 sqq.

(3) *Etr.*, I, 460.

(4) *Autre étude de femme*, 398.

remptoire, c'est que dans ses lettres il ne décrit généralement pas. C'est donc dans ses romans qu'il faut chercher ses souvenirs et ses impressions de voyages.

Balzac parle de la banlieue de Paris qui « comporte un rayon de quarante lieues » (5). C'est à propos, il est vrai, de Rémoneneq, marchand de curiosités, qui, de Paris, va « chiner » dans ce rayon. Les autres personnages, même riches, restent plus près. Jean-Jérôme-Séverin Cardot, qui a fait « une grande fortune dans la soierie », s'est tout bonnement retiré à Belleville, dans « une des premières maisons situées au-dessus de la Courtille. » (6). Le policier Corentin a « sa maison de campagne dans une des places les plus retirées et les plus riantes de la petite ville de Passy, rue des Vignes. » (7). Le « principal vice » de Joseph Godard est « de proposer des parties de campagnes, le dimanche dans la belle saison... et d'aller prendre du laitage sur le boulevard de Montparnasse. » (8). Habitant « en idée une commune aux environs de Paris », Mme Cibot, portière au Marais, « s'y pavanait dans une maison de campagne où elle soignait sa basse-cour, son jardin. » Où donc ? Elle dit : « Nous nous retirerons à la campagne, à Batignolles » (9). Mme Vauquer rêve de « faire de petites parties, le dimanche, à Choisy, Soissy, Gentilly. » (10). Au « paisible village d'Auteuil » il y a des marais et des champs (11). D'entre les deux barrières d'Italie et de la Santé, on découvre, hors de Paris, « une vallée profonde, peuplée de fabriques à demi-villageoises, clairsemée de verdure, arrosée par les eaux brunes de la Bièvre ou des Gobelins ». A l'autre horizon, « sur le dernier plan, les vaporeuses collines de Belleville, chargées de maisons et de moulins, confondent leurs accidents avec ceux des nuages. » (12). Sous l'Empire, Jérôme-Denis Rogron et sa sœur Sylvie, l'un, premier commis à 1200 francs, chez Guépin, mercier, rue Saint-Denis, l'autre, première demoiselle à 1000 fr., au *Ver chinois*, même rue, passent Dimanches et fêtes en divertissements économiques : ils dînent hors Paris, vont voir Saint-Cloud,

(5) *Le Cousin Pons*, 119.

(6) *Un début dans la vie*, 423-424.

(7) *Splendeurs et misères des courtisanes*, 315.

(8) *Les Employés*, 90.

(9) *Le Cousin Pons*, 120, 128.

(10) *Le Père Goriot*, 240.

(11) *L'Envers de l'histoire contemporaine*, 221 ; *Les petits bourgeois*, 21.

(12) *La Femme de trente ans*, 127-128.

Meudon, Belleville, Vincennes (13). Il se peut que Balzac ait raison d'écrire: « Les Parisiens, et surtout les Parisiennes, ignorent les charmes d'une promenade au milieu du Bois par une belle nuit » (14) : il reste qu'ils ne se privent point de fréquenter pendant le jour, dans « ces charmants bois qui sont autour de Paris, à Boulogne, Vincennes, ou Ville-d'Avray » (15). Du bois de Boulogne, ils connaissent « les arbres verts de l'allée de Mademoiselle,.. de la route des Dames,.. les acacias et le cèdre des ronds-points. » (16). Les Matifat ont leur maison de campagne à Luzarches (17). Tel boutiquier parisien a la sienne « à trois lieues de Paris, un soi-disant parc où il plante des statues en plâtre colorié; où il dispose des jets d'eau qui ressemblent à un bout de fil, et où il dépense des sommes folles. » (18). Histoire de Balzac aux Jardies, moins les statues et les jets-d'eau. Car « la maison de campagne est une maladie particulière à l'habitant de Paris » (19), dit-il. Adolphe et Caroline se sont lassés de traverser tout Paris pour aller en calèche à Vincennes, à Saint-Maur, à Charenton, à Maisons près d'Alfort, et de rentrer, « par la rive gauche de la Seine, au milieu d'un nuage de poussière olympique très-noirâtre. » (20). « A Marnes au-dessus de Ville-d'Avray » en bordure de « bois admirables », ils vont voir les Deschars « qui se pavanent dans une villa copiée sur une villa de Florence et entourée de prairies suisses, sans tous les inconvénients des Alpes. » (21). Une maison est à vendre à Ville-d'Avray, celle de Balzac peut-être: Adolphe l'achète. De la maladie, « voici quels symptômes alarmants se déclarent avec une effroyable rapidité: on paie une tasse de lait vingt-cinq centimes quand il est baptisé, cinquante centimes quand il est *anhydre*, disent les chimistes... La viande est moins chère à Paris qu'à Sèvres, expérience faite des qualités. Les fruits sont hors de prix. Une belle poire coûte plus prise à la campagne que dans le jardin (anhydre!) qui fleurit à l'étalage de Chevet. Avant de pouvoir récolter des fruits chez soi, où il n'y a qu'une

(13) *Pierrette*, 18.

(14) *Comment aiment les filles*, 80.

(15) *Ibid.*, 79.

(16) *La Fausse maîtresse*, 57.

(17) *La Maison Nucingen*, 390.

(18) *Pierrette*, 24.

(19) *Petites misères de la vie conjugale*, 72.

(20) *Ibid.*, 25.

(21) *Ibid.*, 70.

prairie suisse de deux centiares, environnée de quelques arbres verts qui ont l'air d'être empruntés à une décoration de vaudeville, les autorités les plus rurales, consultées, déclarent qu'il faudra dépenser beaucoup d'argent et attendre cinq années ! Les légumes s'élancent de chez les maraîchers pour rebondir à la Halle. Mme Deschars, qui jouit d'un jardinier-concierge, avoue que les légumes venus dans son terrain, sous ses bâches, à force de terreau, lui coûtent deux fois plus cher que ceux achetés à Paris chez une fruitière qui a boutique, qui paie patente, et dont l'époux est électeur. Malgré les efforts et les promesses du jardinier-concierge, les primeurs ont toujours à Paris une avance d'un mois sur celles de la campagne. » (22). Le désenchantement vient vite ; « la maladie » est proche de sa guérison. Caroline se lasse d'une villa « où l'on a mal au cœur quand on s'est promené six fois autour de la prairie où l'on vous a planté des bâtons de chaise et des manches à balai sous prétexte de vous procurer de l'ombrage. On y est comme dans un four : les murs ont six pouces d'épaisseur ! » (23). « La nature, avec ses bois, ses forêts, ses vallées, la Suisse des environs de Paris, les rivières factices ont à peine amusé Caroline pendant six mois. » (24). Moralité : Adolphe « vend sept mille francs une villa qui lui coûte vingt-deux mille francs. » (25).

Il y a de vertes campagnes autour de Sceaux, de beaux sites à Antony, à Aulnay et Châtenay, de poétiques ombrages dans la vallée de la Bièvre. C'est Balzac qui le dit, après avoir insinué : « Peut-être sont-ils fort ordinaires et ne doivent-ils leur célébrité qu'à la stupidité des bourgeois de Paris qui, au sortir des abîmes de moellons où ils sont ensevelis, seraient disposés à admirer les plaines de la Beauce. » (26). Les bois d'Aulnay sont « posés comme une couronne sur un des plus jolis coteaux des environs de Paris », la Vallée-aux-Loups est coquette, le paysage gracieux (27). Ville-d'Avray a deux jolies collines, chargées de bois qui filtrent des sources ravissantes ; dans la vallée règne « un silence à réjouir les morts. On y est réveillé par le chant des oiseaux ou par le fré-

(22) *Petites misères de la vie conjugale*, 72-73.

(23) *Ibid.*, 79.

(24) *Ibid.*, 81.

(25) *Ibid.*, 81.

(26) *Le Bal de Sceaux*, 103-104.

(27) *Grandeur et décadence de César Birotteau*, 315.

misement de la brise dans les peupliers. » (28). On y respire l'air pur de la campagne (29).

Toutes ces notations sont quelconques, imprécises, interchangeables.

De Saint-Germain, on découvre « un paysage, un des plus magnifiques du monde, et qui embrasse le cours de la Seine, Montmartre, Paris, Saint-Denis. » (30). Nanterre, au milieu de sa plaine infertile, montre au voyageur « l'ignoble maison que se bâtissent les petits cultivateurs des environs de Paris », tout en plâtre et en moellons tirés des carrières qui y sont exploitées à ciel ouvert (31). Le long village de Saint-Leu-Taverny a « de riantes prairies et des bosquets embaumés ». Voici la forêt de Montmorency et l'immense vallée semée de villages ; les horizons bleuâtres que forment les collines (32). Un peu plus au nord, « L'Isle-Adam est une charmante petite ville appuyée de deux gros villages : celui de Nogent, et celui de Parmain. ». Tous les environs sont couverts de forêts et peuplés de châteaux (33). Il y faut ajouter les épithètes dont Balzac est prodigue et qui contribuent à la création d'une espèce de Paradis de verdure, perdu pour nous.

Puisque nous sommes au nord de Paris, poursuivons notre tour de France par le nord. Nous aurons plus à glaner qu'à moissonner, dès l'instant où nous nous en tenons à la campagne, où nous ne prenons, des villes, que ce qui est susceptible de s'appliquer aux champs.

En Flandre, « le vieil intérieur des ménages réjouit l'œil par des couleurs moelleuses, par une bonhomie vraie ; il implique le travail sans fatigue ; la pipe y dénote une heureuse application au *farniente* napolitain ». Patience et conscience, « le caractère flamand est dans ces deux mots... qui semblent exclure les riches nuances de la poésie et rendre les mœurs de ce pays aussi plates que le sont ses larges plaines, aussi froides que l'est son ciel brumeux. (34).

La verte, la plantureuse Normandie, qu'on décrira tant de fois

(28) *Mémoires de deux jeunes mariées*, 343; 346.

(29) *Pierre Grassou*, 457.

(30) *Comment aiment les filles*, 178.

(31) *La dernière incarnation de Vautrin*, 192-193.

(32) *Une double famille*, 240-241.

(33) *Un début dans la vie*, 304 et *passim*.

(34) *La Recherche de l'Absolu*, 113.

après Balzac, le retient peu : « D'immenses et hauts herbages, des bœufs qui s'y engraisissent ; des chevaux aux formes arrondies, à la démarche paisible, qui errent ou regardent par-dessus des haies semées de pommiers, vignobles de la Normandie,.. une colline avec son chemin jaunâtre. » (35). Il y voit surtout les villes : Ingouville, Alençon, Bayeux, Mortagne, et encore ces deux dernières sont-elles plutôt simplement indiquées (36). A Alençon, Balzac nous montre les bords de la Sarthe garnis de beaux arbres ; on y voit des prairies et un moulin. « Si le paysage est plat, il ne manque pas des grâces décentes qui distinguent la France, où les yeux ne sont jamais ni fatigués par un jour oriental, ni attristés par de trop constantes brumes. » (37). Cependant, aux environs de Mortagne, on retrouve la Sarthe, qui arrose des pâturages ; les bois épais qui se rattachent à la grande forêt de Méné-Broust forment « un *repoussoir* aux délicieux aspects de la rivière. Les bermes du chemin sont encaissées par des fossés dont les terres sans cesse rejetées sur les champs y produisent de hauts talus couronnés d'*ajoncs*, nom donné dans tout l'Ouest au genêt épineux. Cet arbuste, qui s'étale en buissons épais, fournit pendant l'hiver une excellente nourriture aux chevaux et aux bestiaux. » (38).

Ces talus, ces ajones, annoncent le voisinage de cette Bretagne que Balzac résume en une belle image, « avec ses îles d'or, ses tours féodales et ses bouquets d'ajones. » (39).

« Entouré de lumières dont la bienfaisante chaleur ne l'atteint pas, ce pays ressemble à un charbon glacé qui resterait obscur et noir au sein d'un brillant foyer. » Il le doit à « la nature d'un sol encore sillonné de ravins, de torrents, de lacs et de marais, hérissé de haies, espèces de bastions en terre, qui font de chaque champ une citadelle ; privé de routes et de canaux. » (40). Balzac nous dépeint ces « haies ». C'est « un mur en terre, haut de six pieds, de forme prismatique, sur le faite duquel croissent des châtaigniers, des chênes ou des hêtres... Les longues branches des

(35) *Œuvres complètes*... XX. [249].

(36) BAYEUX, *Une double famille*, 264 ; — *La Femme abandonnée*, 257 : « Jolie ville située à deux lieues de la mer. — MORTAGNE, *Les Chouans*, 74 ; *Œuvres complètes*, XXII, 43 ; *Corr.*, I, 32-33.

(37) *La Vieille fille*, 379.

(38) *Les Chouans*, 74.

(39) *Béatrix*, 228.

(40) *Les Chouans*, 19-20.

arbres, presque toujours rejetées sur le chemin, décrivent au-dessus un immense berceau. ». Les chemins ressemblent ainsi aux fossés des places fortes ; ils sont si marécageux que l'usage a établi pour les piétons, « le long de la haie, un sentier nommé... *rote*, qui commence et finit avec chaque pièce de terre », chacune ayant son entrée fermée par un *échalier*. C'est « un tronc ou une forte branche d'arbre dont un des bouts, percé de part en part, s'emmanche dans une autre pièce de bois qui lui sert de pivot... Ces haies et ces échaliers donnent au sol la physionomie d'un immense échiquier dont chaque champ forme une case parfaitement isolée des autres, close comme une forteresse, protégée comme elle par des remparts. » (41). La grande vallée du Couesnon est « aussi remarquable par la prodigieuse fertilité de son sol que par la variété de ses aspects. » Montagnes de schiste aux flancs rougeâtres, couverts de chênes, haies vives qui entourent de multiples héritages, bosquets nombreux, champs où le sarrasin récolté se dresse « en gerbes coniques semblables aux faisceaux d'armes que le soldat amoncelle au bivouac », de-ci, de-là, l'ardoise sombre de quelques toits d'où sortent de blanches fumées. » (42). Le château de la Vivetière inspire à Balzac quelques lignes des plus fortes qu'il ait jamais écrites. Il y avait en lui un « filon » de rudesse, d'âpreté, qu'il n'a exploité que dans *les Paysans* ; toutes ses autres descriptions sont diffuses et molles ; ce filon, dès 1829 se découvre donc dans les lignes suivantes : « La voiture entra dans une grande cour presque carrée et fermée par les rives abruptes des étangs. Ces berges sauvages, baignées par des eaux couvertes de grandes taches vertes, avaient pour tout ornement des arbres aquatiques dépouillés de feuilles, dont les troncs rabougrs, les têtes énormes et chenues, élevées au-dessus des roseaux et des broussailles, ressemblaient à des marmousets grotesques. Ces haies disgracieuses parurent s'animer et parler quand les grenouilles les désertèrent en croassant et que des poules d'eau, réveillées par le bruit de la voiture, volèrent en barbotant sur la surface des étangs. » (43). Chateaubriand n'eût pas laissé si près l'un de l'autre *couvertes* et *taches vertes*, *barbotant* et *étangs* ; n'importe ! La description est belle.

(41) *Les Chouans*, 262-263.

(42) *Ibid.*, 11-12.

(43) *Ibid.*, 153-154.

Belle aussi est celle de Guérande en raccourci, Guérande, « Herculanum de la Féodalité, moins le lineul de lave. » (44). « Parfois l'image de cette ville revient frapper au temple du souvenir : elle entre, coiffée de ses tours, parée de sa ceinture ; elle déploie sa robe semée de ses belles fleurs, secoue le manteau d'or de ses dunes, exhale les senteurs enivrantes de ses jolis chemins épineux et pleins de bouquets noués au hasard ; elle vous occupe et vous appelle comme une femme divine que vous avez entrevue dans un pays étrange et qui s'est logée dans un coin du cœur. » (45). A Guérande, nous sommes sur le littoral de l'Atlantique. A quelque cent pas « le sol de la Bretagne cesse, et les marais salants, les dunes, commencent. » C'est un désert de sables infertiles, de mares bordées de crêtes boueuses où se cultive le sel (46). C'est encore un « désert qui sépare le Croisic du bourg de Batz... une lande de deux lieues remplie par le sable luisant qui se trouve au bord de la mer », espèce de « savane terminée par l'Océan sur la droite, bordée sur la gauche par le grand lac que fait l'irruption de la mer entre le Croisic et les hauteurs sablonneuses de Guérande. » (47). La presqu'île du Croisic « est bordée de roches granitiques » qui affectent les formes les plus étranges, et l'on y voit un gros *buisson* de buis vieux d'au moins trois cents ans (48).

Et voici pour la géographie humaine : « La Bretagne offre un singulier problème à résoudre dans la prédominance de la chevelure brune, des yeux bruns et du teint bruni, chez une contrée voisine de l'Angleterre où les conditions atmosphériques sont si peu différentes. Ce problème tient-il à la grande question des races, à des influences physiques inobservées ? Les savants rechercheront peut-être un jour la cause de cette singularité qui cesse dans la province voisine, en Normandie. Jusqu'à la solution, ce fait bizarre est sous nos yeux : les blondes sont assez rares parmi les Bretonnes qui presque toutes ont les yeux vifs des Méridionaux ; mais, au lieu d'offrir la taille élevée et les lignes serpentine de l'Italie ou de l'Espagne, elles sont généralement petites, ramassées, bien

(44) *Béatrix*, 8.

(45) *Ibid.*, 9-10.

(46) *Ibid.*, 82.

(47) *Un drame au bord de la mer*, 181.

(48) *Béatrix*, 210.

prises, fermes, hormis les exceptions de la classe élevée, qui se croise par ses alliances aristocratiques » (49).

L'Anjou, pour Balzac, c'est Saumur. L'Angoumois, c'est avant tout Angoulême : c'est un peu aussi « Marsac, petit village, à quatre lieues d'Angoulême », (50) Mansle, avec sa rivière, ses arbres et son moulin (51), ce sont les environs de la Poudrerie (52).

Mais la Touraine ! « Ne me demandez plus pourquoi j'aime la Touraine. Je ne l'aime ni comme on aime son berceau, ni comme on aime une oasis dans le désert ; je l'aime comme on aime l'art ;.. sans la Touraine, peut-être ne vivrais-je plus. » (53). « Allez dans cette Turquie de la France, vous y restez paresseux, oisif, heureux. Fussiez-vous ambitieux comme l'était Napoléon, ou poète comme l'était Byron, une force inouïe, invincible vous obligerait à garder vos poésies pour vous et à convertir en rêves vos projets ambitieux. » (54). Ainsi voyons-nous César Birotteau, qui vient de se fixer à Paris, pleurer, le soir, « en pensant à la Touraine où le paysan travaille à son aise, où le maçon pose la pierre en douze temps, où la paresse est sagement mêlée au labeur. » (55).

Sur la rive gauche de la Loire les environs de Saché sont ceux que Balzac a le plus minutieusement décrits : landes plates et sablonneuses, vallées qui « semblent bondir sous les châteaux posés sur ces doubles collines : une magnifique coupe d'émeraude au fond de laquelle l'Indre se roule par des mouvements de serpent. » (56). Ailleurs, et non loin de là, c'est la Cise « qui se roule, comme un serpent argenté, dans l'herbe des prairies. » (57). On y voit des lignes de peupliers, des « bois de chênes qui s'avancent entre des vignobles », des « horizons estompés qui fuient en se contrariant. » (58). Sur la rivière, « trois moulins posés parmi des îles gracieusement découpées..., un pont tremblant composé de poutrelles pourries... Deux ou trois fermes, un colombier, .. une trentaine de masures séparées par des jardins, par des haies de

(49) *Béatrix*, 71-72.

(50) *Eugénie Grandet*, 275-279 ; *Les deux Poètes*, 204-206, 187.

(51) *Les Souffrances de l'Inventeur*, 364-365, 529.

(52) *Les deux Poètes*, 280-282.

(53) *Le Lys dans la Vallée*, 26.

(54) *L'Illustre Gaudissart*, 22-23.

(55) *Grandeur et décadence...* 26.

(56) *Le Lys dans la Vallée*, 24-25.

(57) *La Femme de trente ans*, 19.

(58) *Le Lys dans la Vallée*, 26.

chevrefeuilles, de jasmins et de clématites, » une vieille église du temps des Croisades, tout cela encadré de « noyers antiques, de jeunes peupliers aux feuilles d'or pâle. » (59). Ici, l'on découvre une immense étendue verte, là, des collines, des masses d'arbres, des rochers (60) ; ou bien, c'est une lande au sol pierreux, desséché, où croissent pourtant quelques chênes et des buissons (61). De-ci, de-là, « une bruyère fleurie », de grandes mares, « une chaumière avec son jardin plein de choux, sa vigne, ses palis, suspendue au-dessus d'une fondrière, encadrée par quelques maigres champs de seigle. » (62). A l'horizon, « la belle lame d'or de la Loire où, parmi les roulées, » (63) les voiles dessinent « de fantasques figures (64) » qui fuient, « emportées par le vent ». (65).

« A midi, les feuillages immobiles se [découpent] nettement sur le fond bleu de ciel ; les insectes qui vivent de la lumière [volent] à leurs frênes, à leurs roseaux ; les troupeaux [ruminent] à l'ombre, les terres rouges de la vigne [brûlent], et les couleuvres [glissent] le long des talus » (66). Sous bois, la lumière filtrée par les feuillages fait, sur le sable des allées « ces jolis jours qui ressemblent à des soieries peintes. » (67). L'automne, les champs sont dépouillés, les feuilles des peupliers tombent, et celles qui restent ont la couleur de la rouille ; les pampres sont brûlés, et la cime des bois a cette teinte *tannée* que jadis les rois adoptaient pour leur costume, « et qui cachait la pourpre du pouvoir sous le brun des chagrins. » (68). La description des vendanges, « qui sont en Touraine de véritables fêtes », (69) est déjà devenue classique. Elle est suivie (70) de la cueillette des noix et des châtaignes.

Sur la rive droite, de la Grenadière, qui est sur le territoire de

(59) *Le Lys dans la Vallée*, 27.

(60) *Ibid.*, 60.

(61) *Ibid.*, 70.

(62) *Ibid.*, 110.

(63) Nous retrouvons ces « roulées » dans *la Femme de trente ans*, 19 : « Les innombrables facettes de quelques roulées, produites par une brise matinale un peu froide réfléchissaient les scintillements du soleil sur les vastes nappes que déployait cette majestueuse rivière. »

(64) « Les créations fantastiques de quelques nuages blanchâtres. » (*La Femme de trente ans*, 20).

(65) *Le Lys dans la Vallée*, 28.

(66) *Ibid.*, 58.

(67) *Ibid.*, 92.

(68) *Ibid.*, 145.

(69) *Ibid.*, 115.

(70) *Ibid.*, 119.

Saint-Cyr, on domine la Loire « d'une terrasse élevée de trente toises au-dessus de ses eaux capricieuses... Un nuage errant, qui, à chaque pas dans l'espace, change de couleur et de forme sous un ciel parfaitement bleu, donne mille aspects nouveaux à chaque détail des paysages magnifiques qui s'offrent aux regards. » On en voit la rive gauche de la Loire depuis Amboise, la plaine où s'étaient Tours et le Plessis, et, de Vouvray à Saint-Symphorien, des rochers couverts « de joyeux vignobles ». La vue n'est bornée que par les riches côteaux du Cher, bleuâtre horizon, riche de parcs et de châteaux. A l'ouest, l'âme se perd dans le fleuve immense où naviguent à toute heure les bateaux à voiles blanches gonflées par le vent. (71).

Patiemment terrassés par plusieurs générations, les creux du rocher réfléchissent si bien les rayons du soleil qu'on y cultive les productions des plus chauds climats. Si l'homme néglige quelque coin aride, « la nature y jette un figuier, des fleurs champêtres ou quelques fraisiers abrités par des pierres. » C'est, « au cœur de la Touraine, une petite Touraine où toutes les fleurs, tous les fruits, toutes les beautés de ce pays, sont complètement représentés. Ce sont les raisins de chaque contrée, les figues, les pêches, les poires de toutes les espèces, et des melons en plein champ aussi bien que la réglisse, les genêts d'Espagne, les lauriers-roses de l'Italie et les jasmins des Açores. » (72).

M. Maurice Serval (73) a étudié avec soin le paysage de la Grenadière. Il confirme la description balzacienne. Abstraction faite des changements survenus depuis l'époque de Balzac, le romancier, aux dires du critique, n'est en défaut que sur un point sans importance : ce n'est pas de la terrasse de la Grenadière, mais de plus haut, qu'on peut voir le panorama dont il vient d'être question ; quoique vaste, il ne s'étend point jusqu'à Amboise. L'ensemble reste exact et bien vu. C'était déjà l'opinion de Béranger, futur locataire de cette demeure et de qui M. Serval cite les lignes suivantes : « Si vous en voulez voir [de la Grenadière] la description fort exacte, vous n'avez qu'à lire les *Scènes de la vie*

(71) *La Grenadière*, 229.

(72) *Ibid.*, 225-229, *passim*.

(73) M. SERVAL. Sites Balzaciens. Au pays de la Grenadière. *Revue d'Histoire littéraire de la France*, Juillet-Septembre 1928.

de province de Balzac; vous aurez l'idée des agréments qui ont déterminé mon choix. » (74).

C'est enfin cette chaîne de roches où Vouvray est « comme niché dans les gorges et dans les éboulements », et, de Vouvray à Tours, toute une population de vigneron qui habite dans les anfractuosités de cette colline déchirée. « En plus d'un endroit il existe trois étages de maisons creusées dans le roc et réunies par de dangereux escaliers taillés à même la pierre. » (75).

De la féconde et chaude Touraine passons à l'âpre et pluvieux Limousin. Il a, sans doute, de « jolies prairies en pente qui rappellent la Suisse », mais, à Saint-Léonard, quel aspect mélancolique prend le paysage avec ses vastes plaines incultes, ses steppes sans herbe ni chevaux !

Petites montagnes ou vallées, « il n'y a là ni fraîcheur, ni ombrage, ni contraste. On y embrasserait un méchant pommier rabougré comme un ami. » (76). Autour de Montégnac, il y a des « champs de seigle, de raves et de pommes de terre. » Sur les hauteurs, des places rougeâtres indiquent « la terre aride où se plaît le châtaignier » qu'on trouve aussi dans les prés où croît une « herbe fine et rare. » (77). Plus loin, c'est la forêt avec ses arbres séculaires, ses « hautes futaies naturelles, ou, dans une clairière, quelque pin solitaire d'une hauteur prodigieuse », « ses châtaigniers centenaires aussi droits que des sapins des Alpes ». Ce sont « tantôt de vastes sables mobiles, des fondrières meublées d'arbres épars, des granits reaversés, des roches pendantes, des vallons obscurs, de grandes places pleines de bruyères encore fleuries et, d'autres, desséchées, tantôt des solitudes âpres où croissaient des genévriers, des câpriers... enfin, les tristesses, les splendeurs, les choses douces, fortes, les aspects singuliers de la nature montagnarde au centre de la France. » (78).

L'Auvergne a ses laes ignorés et les rustiques chaumières des monts Dore, des arbres rabougris que torturent les vents, des bouquets « de châtaigniers hauts comme des cèdres ». Tel étang est

(74) M. SERVAL, *Ibid.*, 436. — BÉRANGER. *Lettre à Madame Gévaudan*, 3 Décembre 1836; La Grenadière appartenait en 1836 à Monsieur de Longpré. — Chantilly, Collection de Lovenjoul, A. 363.

(75) *La Femme de trente ans*, 20.

(76) *Le Curé de Village*, 81, 84.

(77) *Ibid.*, 87.

(78) *Ibid.*, 150.

d'une eau si pure qu'elle a « l'éclat du diamant », et il est « bordé de granit, de saules, de glaïeuls, de frênes, et de mille plantes aromatiques ». A une certaine hauteur la végétation cesse, et l'on ne voit plus que « rochers nus et pelés, et qu'aiguilles pointues. » (79).

En Provence, Balzac traite de « sublime » le paysage de la vallée de Gémenos (80). On ne demande pas mieux que de lui faire crédit, mais il ne dit rien qui explique ni justifie l'épithète. Et il en va tout de même, presque sans exception, lorsqu'il dit « poétique ». Dans le jardin du château, je vois un énorme jasmin, des chèvrefeuilles et des genêts d'Espagne; je vois que, sur un rocher nu, « le hasard de la végétation a placé l'un des plus beaux pins en parasol » (81), et je me crois presque revenu à la Grenadière. Arbres brûlés, alentours poudreux, vallée fumeuse, collines arides, même la Méditerranée qui, « dans un énorme lointain », reluit comme une lame d'acier (82), il n'y a là rien qui nous ravisse en extase. A cette géographie physique ajoutons un peu de géographie humaine, comme nous avons fait pour la Bretagne. « Il existe en Provence, et sur le pont d'Avignon surtout, une race d'hommes ou blonds ou châains, d'un teint doux et aux yeux presque tendres, dont la prunelle est plutôt faible, calme ou languissante, que vive, ardente, profonde, comme il est assez naturel de la voir aux Méridionaux. Faisons observer en passant que, chez les Corses, les gens sujets aux emportements, aux irascibilités les plus dangereuses, sont souvent des natures blondes et d'une apparente tranquillité. Ces hommes pâles, assez gros, à l'œil quasi-trouble, vert ou bleu, sont la pire espèce dans la Provence », espèce « dont la constitution mériterait un soigneux examen de la part de la science médicale et de la physiologie philosophique. Il se met en mouvement chez eux une espèce de bile, d'humeur amère, qui leur porte à la tête, qui les rend capables d'actions féroces, en apparence faites à froid, et qui sont le résultat d'un enivrement intérieur, inconciliable avec leur enveloppe quasi-lymphatique, avec la tranquillité de leur regard bénin. » (83).

(79) *La Peau de chagrin*, 271-273, *passim*.

(80) *Mémoires de deux jeunes mariées*, 176.

(81) *Ibid.*, 282.

(82) *Ibid.*, 282.

(83) *Les Petits bourgeois*, 52-53.

Le Dauphiné nous apparaît avec ses vallées resserrées entre des montagnes. Voici un moulin à scie, « des chaumières entourées de jardins pleins d'arbres fruitiers », « des maisons à toitures rouges composées de tuiles plates et rondes semblables à des écailles de poisson. » Au-dessus de chaque porte est accroché le panier où sèchent les fromages. « Les enclos sont égayés par les vignes, mariées, comme en Italie, à de petits ormes dont le feuillage se donne aux bestiaux. » Ou bien, les collines sont si rapprochées qu'il n'y a place que pour un torrent entre les deux murailles de granit « tapissées de sapins à noir feuillage et de hêtres hauts de cent pieds. » (84).

Pour Balzac la Savoie est à l'étranger : Raphaël part d'Aix-les-Bains et arrive « le soir même en France. » (85). Malgré lui, incorporons la Savoie à ce tour de France. Ce sera pour y trouver le lac du Bourget, qui, vu du haut de la Dent-du-Chat, est là « comme une turquoise égarée. Cette jolie goutte d'eau a neuf lieues de contour. » On découvre les neiges étincelantes de la Maurienne française, des « blocs de granit vêtus de velours par des fougères ou par des arbustes nains. ». D'une jolie colline où est bâti le village de Saint-Innocent « la vue embrasse les monts du Bugey » et « l'abbaye mélancolique de Haute-Combe, sépulture des rois de Sardaigne prosternés devant les montagnes comme des pèlerins arrivés au terme de leur voyage. » (86). Malheureusement toutes les descriptions de Balzac ne sont pas humanisées et agrandies par des images de la valeur de celle-là.

« A partir de la petite ville d'Ambérieux, entre les montagnes alpestres qui donnent à la route de Bourg vers la Savoie sa physionomie suisse, commence un long col semblable à tous ceux des Alpes et où la nature avait indiqué le tracé de la route aux ingénieurs. ». Elle « côtoie un petit lac » où il y a « dix pieds de cette vase claire et verdâtre qui donne aux lacs des Alpes leur singulière couleur. » (87). Voilà la Bresse. Pour la connaître il a suffi à Balzac du court voyage entrepris pour tenter de sauver Peytel. En cinq jours il a vu l'essentiel [8-13 Septembre 1839].

En Franche-Comté comme en Provence, Balzac nous présente

(84) *Le Médecin de campagne*, 2.

(85) *La Peau de Chagrin*, 271.

(86) *Ibid.*, 263-264, *passim*.

(87) *Œuvres complètes*, XXII. 615.

le paysage des deux Rouxey « plein d'accidents sublimes ». L'épithète reste vague et injustifiée. Délicieuses sources du Doubs, charmant lac, ravissante rivière, sèche et inculte vallée, « vous pouvez vous figurer maintenant les Rouxey » (88), dit-il. Evidemment, mais combien vaguement !

Il marque la Champagne de traits plus nets, plus âpres. Il montre « les plaines grises qui se trouvent entre La Ferté-Gaucher et Provins, vrai désert, mais productif, un désert de froment » (89). Aux environs d'Arcis, « l'Aube serpente dans le lointain entre des arbres épars ou serrés, grands ou petits, de divers feuillages au gré des caprices des riverains. » (90). Entre cette petite ville et Troyes, de « vastes plaines où la Seine trace une étroite vallée verte, ombragée de peupliers qui tranche sur la blancheur des terres crayeuses de la Champagne. » (91).

— Dans son ensemble, « la Champagne a l'apparence d'un pays pauvre et n'est qu'un pauvre pays. Son aspect est généralement triste, la campagne y est plate. Si vous traversez les villages, et même les villes, vous n'apercevez que de méchantes constructions en bois ou en pisé ; les plus luxueuses sont en briques. La pierre y est à peine employée pour les établissements publics... Néanmoins la Champagne, ou, si vous voulez, les départements de l'Aube, de la Marne et de la Haute-Marne, déjà richement dotés de ces vignobles dont la renommée est universelle, sont encore pleins d'industries florissantes. » (92).

En Bourgogne, on ne peut guère faire état de la description de la forêt des Aigues. Emile Faguet, dans un mouvement d'imagination d'une fantaisie discutable, voyait le bouquet que compose Félix de Vandenesse (93) s'épanouir, se gonfler, s'étendre et devenir, chez un « romantique sans le vouloir, l'énorme et fantastique Paradou de *la Faute de l'abbé Mouret*. » (94). C'est possible. Il se peut aussi que les Aigues aient contribué à la naissance du Paradou : quelques détails mis à part, — celui, par exemple, des

(88) *Albert Savarus*, 93-94, *passim*.

(89) *Pierrette*, 25.

(90) *Le Député d'Arcis*, 332.

(91) *Ibid.*, 351.

(92) *Ibid.*, 320.

(93) *Le Lys dans la Vallée*, 109-113.

(94) FAGUET, *Dix-neuvième siècle, Etudes littéraires*, 442.

sources venues du Morvan, — (95) elles pourraient être situées en Provence, leur nom, déjà, nous rappelant Aigues-Mortes. Mais voici « une roche ventrue et veloutée d'arbres nains, rongée au pied par l'Avonne », des « cascades à grosses roches où de petits saules, pareils à des ressorts, vont et viennent constamment sous l'effort des eaux. Au-delà de ces cascades, les flancs de la colline, coupés raide comme une roche du Rhin vêtue de mousses et de bruyères,... versent çà et là de blanes ruisseaux bouillonnants auxquels une petite prairie, toujours arrosée et toujours verte, sert de coupe. » (96) : C'est là un des tableautins les plus réussis de Balzac. Il semble qu'on en soit rafraîchi. Quel contraste fait avec lui la description du glanage (97), et aussi bien avec la scène des vendanges en Touraine ! « Il était dix heures du matin, le mois d'Août était chaud, le ciel sans nuages, bleu comme une pervenche ; la terre brûlait, les blés flambaient ; les moissonneurs travaillaient la face cuite par la réverbération des rayons sur une terre endurcie et sonore, tous muets, la chemise mouillée, buvant de l'eau contenue dans ces cruches de grès rondes comme un pain, garnies de deux anses et d'un entonnoir grossier bouché avec un bout de saule. ». Voici venir les vieilles glaneuses « au cou de dindon, à la paupière pelée et rouge, qui tendaient la tête comme des chiens d'arrêt devant la perdrix », les enfants « sans chemise, à peine couverts d'une blouse déchirée, les cheveux blonds, bouclés, pleins de paille, de foin et de brins de bois. »

Le Bourbonnais et le Berry nous retiendront peu. Dans une riante vallée l'Allier déroule « son ruban liquide et brillant. » Parmi des rochers jaunâtres pointent des clochers. Après de monotones vignobles des moulins apparaissent et « des villages suspendus », ou des routes bordées de « peupliers majestueux » ; puis la Loire « et ses longues nappes diamantées qui reluisent au milieu de ses sables dorés. » (98). Nous la rejoignons sous Sancerre, où elle inonde les terres « en y laissant un limon jaune qui les fertilise quand il ne les ensable pas à jamais par une de ces terribles crues également familières à la Vistule, cette Loire du Nord. » (99). Sancerre nous amène en

(95) *Les Paysans*, 9.

(96) *Ibid.*, 28.

(97) *Ibid.*, 353-354.

(98) *La Peau de Chagrin*, 283.

(99) *La Muse du Département*, 63.

Berry. Des « campagnes arides... s'étendent à l'est de la bonne ville de Bourges. Dans ces plaines incommensurables dont la surface monotone est à peine coupée de loin en loin par une touffe de bruyères, un ruisseau fangeux, ou quelques huttes entassées en manière de village, l'âme reste froide et l'imagination est muette... C'est le purgatoire du romancier. Mais... les plaines du Berry sont la terre classique de la méditation ; jamais un son importun ne vient tinter aux oreilles, pas plus le chant d'un coq que la voix d'un homme, que les aboiements d'un chien. » (100). Si l'on va à Issoudun de Vierzon ou de Vatan, ou de Châteauroux, « l'œil, attristé par des plaines monotones, est... agréablement surpris à la vue des prairies » qui entourent cette petite ville, « l'oasis de cette partie du Berry, qui fournit de légumes le pays à dix lieues à la ronde. » (101). Des petits cours d'eau, deux rivières, arrosent ces « prairies assez étendues que cerclent de toutes parts des collines jaunâtres ou blanches, parsemées de points noirs. Tel est l'aspect des vignobles d'Issoudun pendant sept mois de l'année. » (102).

Nous regagnerons Paris par Nemours et ses environs où, « entre la petite rivière du Loing et la Seine, s'étend une vaste plaine bordée par la forêt de Fontainebleau, par les villes de Moret, de Nemours et de Montereau. Cet aride pays n'offre à la vue que de rares monticules ; parfois, au milieu des champs, quelques carrés de bois qui servent de retraite au gibier, puis, partout, ces lignes sans fin, grises ou jaunâtres, particulières aux horizons de la Sologne, de la Beauce et du Berri. » C'est « une savane de blé », c'est « un désert de craie, de marne et de sables, où la gaieté meurt, où la tristesse naît infailliblement. » (103). Tel n'est point le cas de Nemours ni de ses alentours immédiats, où la Nature « est aussi belle que l'Art, dont la mission est de la spiritualiser. » (104). « Petite ville abritée sous le rocher comme une ruche dans le creux d'un vieux saule », Nemours est cerclé « par des roches pelées, grises, blanches, noires, de formes bizarres,... et d'où s'élancent des arbres épars qui se détachent nettement sur

(100) *Œuvres complètes...* XXI. [481].

(101) *La Rabouilleuse*, 364.

(102) *Ibid.*, 363-364.

(103) *La Femme de trente ans*, 80-81.

(104) *Ursule Mirouët*, 4.

le ciel et donnent à cette espèce de muraille écroulée une physiologie agreste... Au bas de ce cirque informe s'étale une prairie où court le Loing en formant des nappes à cascades. Ce délicieux paysage, qui longe la route de Montargis, ressemble à une décoration d'opéra, tant les effets y sont étudiés. » (105).

Au terme de ce long voyage, il est essentiel de dire qu'il y a d'autant plus d'injustice à isoler ces descriptions de leur contexte que Balzac n'est pas « un descriptif pur ». Il se peut, à la rigueur, que, *pour lui*, le paysage soit un état d'âme ; mais étant donné qu'il s'efface, la plupart du temps, devant ses personnages, le paysage, dans *la Comédie humaine*, ne prend et ne garde sa valeur que maintenu en contact avec l'action.

Dans l'œuvre balzacienne, le paysage reste un élément secondaire. Quand il n'est pas un *milieu*, destiné à expliquer les mœurs et les caractères des habitants, le paysage balzacien n'est rien. Ainsi, autant Balzac est minutieux dans la description des maisons, autant il reste vague dans celle des paysages. D'autre part tous les sites ne sont pas propres au roman. On l'a remarqué : les régions de terrains pauvres, sans accident, sans arbre, sans points d'eau sont plus rarement prises comme théâtre d'une action romanesque que les régions de terrains riches. C'est ainsi que Balzac, tout en situant un de ses romans dans le Limousin et un autre dans les montagnes du Dauphiné ne les y met que pour montrer comment le héros va fertiliser ces pauvres régions. En revanche, la Touraine reste sa terre de prédilection, avec, à un moindre degré, les environs de Paris et la Normandie.

(105) *Ursule Mironêt*, 22-23.

CHAPITRE IV

Les Voyages au temps de Balzac.

On est amené à se demander ici : « Comment Balzac voyageait ? Comment voyageaient ses contemporains ? ». Même si la campagne n'était pas pour eux un but, même s'ils se contentaient de la traverser, des lieues durant leurs regards étaient nécessairement attirés par les accidents du terrain et se reposaient tour à tour sur les bois comme sur les prés, sur les champs comme sur les vignes. Chaumières isolées, hameaux et villages, humbles bourgades rurales, beaucoup sont restés tels que les ont vus les hommes de la Restauration et du Gouvernement de Juillet. Ce n'est donc pas sortir du sujet que d'évoquer la manière dont ceux-ci se transportaient de Paris en province et à la campagne, d'une ville à une autre.

Balzac écrivait en 1842 : « Les chemins de fer, dans un avenir aujourd'hui peu éloigné, doivent faire disparaître certaines industries, en modifier quelques autres, et surtout celles qui concernent les différents modes de transport en usage pour les environs de Paris. Aussi, bientôt les personnes et les choses qui sont les éléments de cette Scène [d'embarquement en diligence] lui donneront-elles le mérite d'un travail archéologique. Nos neveux ne seront-ils pas enchantés de connaître le matériel social d'une époque qu'ils nommeront le vieux temps ! Ainsi, les pittoresques coucous qui stationnaient sur la place de la Concorde, en encombrant le Cours-la-Reine, les coucous, si florissants pendant un siècle, si nombreux encore en 1830, n'existent plus ; et par la plus attrayante solennité champêtre, à peine en aperçoit-on un sur la route en 1842... Aujourd'hui, le coucou, si par hasard un de ces oiseaux d'un vol si pénible existe encore dans les magasins de quelque dépeceur de voitures, serait, par sa structure et par ses dispositions, l'objet de recherches savantes,

comparables à celles de Cuvier sur les animaux trouvés dans les plâtrières de Montmartre. » (1).

I. — Les voyages au dix-neuvième siècle.

La Révolution ne modifie guère les conditions des voyages. Les diligences, en 1794 où l'industrie des messageries est déclarée libre, succèdent aux turgotines : ce n'est que question de mots (2). Petites et grandes entreprises se forment. La liberté engendre le désordre (3), et l'Etat doit intervenir pour réglementer (4). Une loi de 1798 spécifie que « Les maîtres de poste [jouissaient]... du droit exclusif... attribué par l'ancienne législation, de faire conduire indistinctement toutes les voitures en circulation sur les routes royales. » (5). Ce n'est pas encore suffisant. « D'après ces lois [du 15 ventôse et du 30 floréal an 13], tout Entrepreneur qui ne se sert pas, pour le service de ses voitures des chevaux de la poste est tenu de payer un droit de 25 c. par poste et par cheval au Maître dont les chevaux ne seraient point employés. » (6). L'exploitation des Messageries royales, rue Notre-Dame des Victoires, n° 22, est autorisée, « par décret impérial du 4 Décembre 1809 » ; elle le sera encore « par ordonnance royale de prorogation du 29 Mars 1837. » (7). Ce sont ces Messageries qu'en province on appelle « le grand bureau ». Les redevances à l'Etat passent de 900.000 livres en 1775, de 1.100.000 en 1789, à 12.000.000 en 1840. En 1842 « Cet établissement, qui a remplacé la régie générale des messageries nationales, supprimée par la loi du 30 Septembre 1797, est chargé des transports du gouvernement et des administrations publiques. Il offre au commerce et aux particuliers une centralité de service des messageries sur tous les points du royaume, par ses correspondants dans le Piémont, l'Italie, l'Allemagne, la Suisse, l'Espagne, la Belgique,

(1) *Un début dans la vie*, [301]-302.

(2) VIATOR, *Vingt jours de route*, 28.

(3) H. DE GALLIER, *Usages et mœurs d'autrefois*, 94.

(4) RAMEL, *Mémoire... sur l'état des relais royaux*, 5.

(5) *Id.*, *Ibid.*, 8.

(6) *Id.*, *Ibid.*, 9.

(7) BOTTIN, *Almanach. Bottin du Commerce de Paris.*, 1183.

l'Angleterre, etc. » (8). On a aussi les Messageries générales de France Laffitte, Caillard et C^{ie}, qui furent d'abord rue Coq-Héron, puis rue Saint-Honoré, n° 130, rue de Grenelle-Saint-Honoré, en face de la Galerie Véro-Dodat, et rue d'Orléans-Saint-Honoré. « Cet établissement a été fondé pour 30 ans sur des bases d'une dimension appropriée à l'étendue des besoins du commerce et de l'industrie, et il a marqué sa place par la rapidité de ses développements tant en France qu'à l'étranger. Il est chargé des transports du Gouvernement et des administrations publiques. » (9).

La diligence reste la même lourde machine roulante. Chargée, elle pèse quatre tonnes et demie. Une ordonnance du 16 Juillet 1828 dit que la diligence de 1^{re} classe pourra transporter 21 voyageurs : 3 à l'impériale, 18 dans 3 berlines de 6 places chacune. Elle est montée sur quatre roues qui la divisent en deux trains, L'impériale, avec son rideau de cuir, reçoit les bagages et les chiens. Elle fut remplacée par la diligence de 2^{me} classe, plus petite, sinon plus légère, qui ne transportait que 16 voyageurs : 3 dans le coupé, 4 dans la rotonde, 6 à l'intérieur, 3 sur la banquette derrière le conducteur. Les places sont numérotées. On se fait inscrire pour retenir les coins, afin de pouvoir dormir.

La lieue de poste est de 2.200 toises, « selon l'administration » ; de 2.000 toises, ou 3.898 mètres, « selon les maîtres de poste ». L'unité de 2 lieues représente la poste (10). En 1841, les Messageries royales couvrent 1.825.000 lieues par an, les Messageries générales, autant. (11). En 1810, les diligences parcourent en une heure environ une lieue, en 1839, de deux à deux et demie. Au temps de Turgot, on payait 16 sous par lieue de poste dans les diligences, 10 dans les carrosses, 6 dans les paniers et fourgons. Vers 1810, le prix pour les diligences est de 15 sous par lieue, de 9 en 1839.

L'attelage peut être à cinq, quatre, trois ou deux chevaux. Dans le premier cas, trois sont attachés à la grande volée : un à gauche du postillon, le cheval de cordeau ; l'autre à droite, le cheval hors cordeau ; le troisième, cheval de milieu ; deux au timon : le cheval de gauche est le porteur, le cheval de droite, le sous-verge.

(8) BOTTIN, *Almanach-Bottin du Commerce de Paris...*, 1183.

(9) *Id.*, *Ibid.*, 1187.

(10) JOUHAUD, *Des Postes menacées par les Chemins de fer*, 29.

(11) *Id.*, *Ibid.*, 15.

Dans le deuxième cas, le cheval de milieu seul est supprimé. Dans le troisième cas, s'il s'agit d'une voiture à timon, porteur et sous-verge sont à leur place; un seul est attelé à la volée : c'est le cheval d'arbalète; s'il s'agit d'une voiture à brancards, les trois vont de front, et on les appelle chevaux de limonnières. Dans le dernier cas, si la voiture est à timon, nous retrouvons porteur et sous-verge; si elle est sans timon, ce sont le cheval de brancard et le porteur.

Quand il y a « menage en postillon », celui-ci est à cheval sur le porteur; il y trouve avantage pour rassembler ses bêtes et les tenir mieux en main. Cependant, en 1840, cet usage n'est maintenu que dans quelques localités difficiles. S'il y a « menage en cocher », le postillon est assis sur le siège. L'Administration des postes a adopté ce système. Le porteur, ainsi, n'a plus une partie de ses forces usée par le cavalier. La sécurité des voyageurs est plus grande; partageant tous les risques de verse, le postillon se tient éveillé.

Le public dispose également des « malles-poste » qui assurent le service des dépêches et qui passent pour circuler avec la rapidité de la foudre.

« Sous Louis XVIII, les Messageries lancèrent ces grandes *diligences* jaunes, qui rayonnaient sur toute la superficie de la France et correspondaient avec les différentes lignes de voitures à l'étranger (1818), et les postes confièrent à Gros-Jean l'entreprise d'une voiture inventée par Palmer et destinée à remplacer le panier à salade (1819). C'était la *malle-poste*, élégante mais lourde voiture jaune, composée d'un cabriolet pour le courrier et un voyageur et d'une rotonde pour trois ou quatre autres personnes. Deux paires de chevaux, conduites chacune par un postillon, l'entraînaient à toute vitesse.

» La malle-poste disparut à l'avènement de Louis-Philippe. J. Comte, qui avait été en Angleterre étudier le *mail-coach*, dota la poste de 25 *berlines* couleur puce et de 400 *briskas*, destinées à faire 4 lieues par heure. » (12).

« Le roi [Louis XVIII], à son retour en France, en 1814, avait aperçu sur la route de Calais, la malle du courrier français, et la

(12) DE WISMES, *Les Chars aux diverses époques*, 102. — Cf. *Lettres à l'Etranger*, *Revue des Deux-Mondes*, Décembre 1919, 819.

comparant aux malles-postes d'Angleterre, il fut frappé du mauvais goût qui avait dirigé sa construction. Ce fut un ordre pour l'administration : elle s'empessa de faire faire le dessin d'un nouveau modèle de malle et le présenta au Roi, qui en témoigna sa satisfaction, en ajoutant qu'il la trouvait de meilleur goût que les malles anglaises et plus commode pour les voyageurs. » (13).

On paie 1 fr. 75 par myriamètre. En 1842, « tous les jours, [partent] de Paris à 6 h. du soir, et y arrivent de 4 à 6 h. du matin.. quinze malles-postes, excepté celle de Valenciennes qui arrive entre midi et une heure. »

« En outre treize... malles sont expédiées des lieux où aboutissent les malles partant de Paris ou des points intermédiaires. » Pas de places pour les voyageurs dans les malles dites *malles-estafettes*, de Paris à Valenciennes ni de Lyon à Marseille. Dans les malles « le bagage d'un voyageur ne doit pas excéder 25 kilos. Il doit être renfermé dans une malle ou porte-manteau qui ne doit pas dépasser les dimensions suivantes : longueur, 70 cm., largeur, 40 cm., hauteur, 35 c. ». (14)

Voici le tableau des malles-poste :

1^o Malles partant de Paris.

« [ARRIVÉE]	Kilomètres	Voyageurs	TRAJET	ITINÉRAIRE
Calais	270	2	18 h.	par Beauvais.
Lille	241	2	16 »	Amiens.
Valenciennes .	209	»	13 h. 1/2	Saint-Quentin.
Sedan	257	3	19 h. 1/2	Reims.
Forbach	379	2	25 h.	Châlons, Metz.
Strasbourg ...	454	3	34 »	Nancy.
Besançon	402	3	32 »	Troyes, Dijon.
Lyon	466	4	33 h. 1/2	Auxerre, Mâcon.
St-Etienne	459	4	35 h.	Nevers, Moulins.
Limoges	375	4	28 »	Orléans, Châteauroux.
Bordeaux	560	3	37 »	Tours, Poitiers, Angoulême.
Nantes	394	3	28 »	Le Mans, Angers.
Brest	595	3	44 »	Alençon, Rennes.
Cherbourg	341	3	23 »	Caen, Valognes.
Havre	213	2	13	Rouen.

(13) N. VIATOR, *Vingt jours de route*, 178-179.

(14) BOTTIN, *Almanach-Bottin du Commerce de Paris...*, 1182.

2° Malles-postes ne partant pas de Paris.

[De... à]	Kilomètres	Voyageurs	TRAJET	ITINÉRAIRE
Troyes à Mulhausen	315	1	24 h.	par Vesoul.
Lyon à Marseille ..	336	»	22 »	Valence, Avignon.
— à Strasbourg.	458	2	36 »	Besançon.
St-Etienne-Marseille	326	2	23 »	Valence, Avignon.
Moulins-Montpellier	463	2	36 »	Clermont, Saint-Flour, Millau.
Limoges-Toulouse ..	306	2	24 »	Cahors.
Limoges-Pau	409	2	28 »	Agen, Auch.
Toulouse-Marseille.	445	2	37 »	Carcassonne, Montpellier, Arles
— Bayonne	289	1	22 »	Auch, Pau.
— Bordeaux	256	1	16 »	Agen.
Bordeaux-Bayonne	229	3	17 »	Mont-de-Marsan.
— Nantes ..	346	2	24 »	La Rochelle, Bourbon.
de Tours au Havre.	378	2	26 »	Le Mans, Alençon, Elbeuf, Rouen.

» (15).

Ajoutons que les malles-poste doivent être relayées immédiatement, à l'exclusion de toute autre voiture, qu'elles peuvent doubler les autres, et qu'il est interdit aux postillons de recevoir des pourboires. Aux chiffres ci-dessus-on peut comparer les suivants. En 1765, pour aller de Paris à Lille, Besançon, Nancy, Rennes, Nantes, Marseille, Toulouse, on mettait respectivement : deux, sept, huit, neuf, douze et seize jours.

« En 1774, le carrosse de Besançon employait huit jours l'été, neuf jours l'hiver, pour accomplir sa route; en 1775, il n'en mit plus que trois. » (16)

Les maîtres de poste forment une corporation considérable. En 1840, sur 1.723 relais, 539 — les plus importants, — entretiennent 16.503 chevaux, dont 8.523 sont consacrés au service de la poste, les autres à l'agriculture surtout. « Les terres exploitées par les 539 titulaires » représentent une superficie de 44.068 hectares; ils en travaillent 12.742 comme propriétaires, le reste comme fermiers. Ils sont 42 dans la première catégorie, 497 dans la seconde. Sous peine de dépérissement, leurs bêtes ne doivent pas faire plus de trois lieues, ou une poste et demie. La rétribution de 1 fr. 50 par poste donne, par cheval, un produit quotidien de 2 fr. 25, où il « faut trouver l'intérêt du prix d'achat, la nourriture, l'entre-

(15) BOTTIN, *Almanach-Bottin du Commerce de Paris...*, 1182.

(16) BABEAU, *Les Voyageurs en France*, 13.

tien », la compensation de l'usure de la bête qui, dans les autres industries, rapporte en moyenne 5 fr. 50. (17) En 1840, un cheval vaut de 650 à 700 francs. (18) .

L'état des grandes routes s'est-il amélioré ? « A la fin du XVIII^e siècle et encore au commencement du XIX^e, la circulation des choses, sinon des hommes, restait assujettie aux mêmes difficultés et aux mêmes lenteurs que par le passé. » (19). En 1824, il n'existe peut-être pas 1.000 kilomètres de routes praticables en hiver. (20). Jusqu'en 1820, de Lyon à Sury (Loire), les chemins sont si mauvais qu'il est extraordinaire de ne verser qu'une fois. On attelle vingt-deux chevaux pour franchir les mauvais pas. Pour réparer les voitures brisées les charrons exigent un prix exorbitant. Si la route, défoncée, est inaccessible aux charrettes, on transporte le blé sur des chevaux de bât. Les montagnes ne sont abordables qu'à pied ou à cheval. Dans le Morvan, écrit Dupin, en 1852, « il y a à peine quarante ans, on ne trouvait ni une route royale, ni une route départementale, ni même un seul chemin de grande vicinalité en bon état. Point de ponts : quelques arbres bruts à peine équarris jetés sur les cours d'eau, ou, plus ordinairement, des pierres disposées ça et là pour passer les ruisseaux. » (21). Et plus d'une région de France était, et resta longtemps encore, dans un état semblable. J'y reviendrai dans la deuxième partie, au chapitre VI.

Sur ces routes, bonnes ou mauvaises, quelquefois par ces simples chemins, circulent conducteurs, postillons et voyageurs.

Le conducteur porte un petit bonnet fourré, une jaquette bordée de fourrure. Il tient à la main un portefeuille de cuir. De la diligence, c'est lui, l'homme important. Il annonce le départ au son de sa trompette. De l'impériale, où il se juche, il transmet les ordres au postillon. (22). C'est lui qui, de connivence avec les hôteliers et les aubergistes, fixe la durée des repas. (23). De province, il rapporte à Paris des comestibles qu'il ne déclare pas à l'octroi, source de profits pour lui. (24).

(17) JOUHAUD, *Des postes menacées par les chemins de fer*, 6.

(18) *Id.*, *Ibid.*, 61.

(19) VIDAL DE LA BLACHE, *Tableau de la Géographie de la France*, 380.

(20) G. D'AVENEL, *L'évolution des moyens de transport*, 47.

(21) DUPIN [aîné], *Le Morvan*, [1].

(22) M. ALHOY, *Physiologie du voyageur*, 40-52, *passim*.

(23) N. VIATOR, *Vingt jours de route*, 101-102.

(24) M. ALHOY, *Ibid.*, 40-52, *passim*.

Mais qui oserait se porter garant que le postillon ne se croie pas au moins l'égal du conducteur ? Il a un si magnifique costume ! Veste en drap bleu de roi à collet, revers, parements et retroussis en drap rouge, boutons en métal blanc, chapeau rond à haute forme en cuir verni, culotte jaune, bottes en bois bardées de fer et armées de longs éperons, gigantesque col de chemise. Sur bande de drap bleu ornée d'un passepoil rouge il porte le nom de son relais et le numéro de son rang. Au collet et aux parements il peut avoir un galon d'argent ; après vingt ans de service il a droit à un second galon au collet, après trente ans, aux parements. En revanche, il encourt des amendes pour négligence dans sa tenue ou dans son service ; pour impolitesse envers les voyageurs et le conducteur. Il est exposé à la mise à pied, pour les mêmes motifs, en cas de récidive : si, en course, il n'a pas son uniforme avec la plaque, s'il impose le choix d'une auberge ou un itinéraire à lui, s'il quitte ses chevaux dans le parcours, s'il fait verser la diligence. La mise à pied peut être de deux ou de quinze jours ; dans ces deux cas, ses gages sont suspendus, il doit continuer de panser les chevaux et de nettoyer les harnais. Il est renvoyé sans livret s'il persiste à s'enivrer, s'il exige une rétribution plus forte que le montant du prix des guides, — il lui est dû 1 franc par myriamètre, — s'il insulte les voyageurs par ses propos ou par ses actes (25).

Les voyageurs ? Voici le Parisien qui n'est jamais sorti de sa bonne ville qu'en coucous ou berlines pour trouver la province — sinon la campagne, — à Montmartre ou à Charenton. Dans la « cour des baisers » du « grand bureau », à l'horloge apparente, diligences et malles-poste attendent voyageurs, bagages et marchandises. C'est un amas « de sacs de nuit et de paniers, de cartons à chapeaux et de parapluies, de malles et de caisses. » Le conducteur appelle d'abord les voyageurs de la rotonde. Les humoristes prétendent que ce sont toujours un fourrier, une nourrice avec son marmot, une bonne, un ouvrier. « A l'intérieur, deux femmes, deux commis-voyageurs, un marchand de moutons, un tout jeune homme. » Dans le coupé, un grand monsieur et deux dames. Sur la banquette, « une négresse qui fume des cigarettes », un individu

(25) M. ALHOY, *Ibid.*, 40-52, *passim*. — E. GOURDON, *Physiologie des diligences et des grandes routes*, 14.

réjoui, à casquette de loutre, à « riflard » vert (26). On part, après que le signal a été donné par le conducteur au visage animé, large, joyeux. Ce sont bien là les choses que Balzac avait sous les yeux. Plusieurs fois il les a décrites (27). D'abord dans la *Cour des Messageries Royales*, il pastiche visiblement Diderot : fausse sensibilité des riches, sensibilité vraie du pauvre, phrases courtes, notation du mouvement et du geste et quelques traits d'esprit ; c'est un morceau tout à fait dans le goût du XVIII^e siècle. Les deux départs sont mieux décrits et plus longuement que les deux arrivées. Balzac revient ensuite sur le même sujet dans *Départ d'une diligence*. Il note les altercations, les discussions, les quolibets, le temps perdu, les mouvements d'impatience, l'hétérogénéité des voyageurs. Ces deux esquisses aboutiront à un troisième texte, trop brisé par des détails étrangers, mais nourri des deux essais précédents, plus riche qu'eux et plus réussi : le départ de la voiture de Pierrotin dans *Un début dans la vie*. Mais laissons Balzac. Des postillons, les uns n'usent que de la voix, les autres abusent des claquements du fouet. Eux et les conducteurs gagnent selon le nombre des voyageurs (28). Le postillon se fâche quand les relais ne sont pas fructueux ; cela ne l'empêche pas de descendre, quand il lui plaît, pour boire dans une auberge enfumée cachée sous de grands arbres. On prétend qu'il n'aime pas le conducteur. Il n'en dialogue pas moins avec lui, à qui il donne des renseignements sur les figures de connaissance qu'il rencontre sur le parcours de son relais ; il prétend que cette « petite brune portera » sous peu, « des jupons un peu courts » (29). Dans la rotonde on met en commun les provisions : victuailles et litres de vin ; on fumé, la nourrice allaite (30). On arrive à un relais. Le postillon exécute des fantaisies avec son fouet ; les enfants et les désœuvrés accourent pour voir changer les chevaux. Les voyageurs de l'intérieur et du coupé descendent au restaurant pour déjeuner. Des gendarmes viennent demander les passeports (31). « Rarement, le conducteur accorde plus de vingt minutes pour le déjeuner. » Le prix varie de 2 à

(27) *Œuvres complètes*, XXI, 239-242 ; 577-578. *Un Début dans la Vie*, 329-349, etc.

(28) E. GOURDON, *Ibid.*, 13, 15.

(29) *Id.*, *Ibid.*, 16-17.

(30) *Id.*, *Ibid.*, [34].

(31) E. GOURDON, *Ibid.*, 50.

3 fr. 50 pour le déjeuner, de 3 à 5 fr. pour le dîner, café compris (32). Mais, en vingt minutes, a-t-on le temps d'aller jusqu'au café? Voici ce damné conducteur qui crie : « Messieurs les voyageurs, en voiture ! » Il ferme les portières, grimpe à son impériale et crie au postillon : « En route ! ».

D'autres voyagent « à franc étrier », c'est-à-dire à cheval. Chacun d'eux doit être accompagné d'un postillon monté, qui lui sert de guide et qu'il ne doit point dépasser. Il ne peut se servir de guides à lui : il n'a droit qu'à sa selle. Un seul postillon ne peut conduire que trois de ces voyageurs, au maximum. Les chevaux de selle, dit « bidets », se paient comme les chevaux de trait : deux francs par myriamètre.

Et les coches d'eau ? En 1823, Duclos et Cie, Quai de Béthune, n° 6, sont propriétaires de l'Entreprise Générale des coches de la Haute-Seine, Yonne et canaux. Des voitures de terre bien suspendues correspondent avec le passage de tous les coches, à Valvins par la route de Fontainebleau (33), avec « l'arrivée des coches à Auxerre pour la route de Lyon. » (34). Les coches d'Auxerre ont à leur suite des bateaux couverts dont les cabanes sont planchéiées et ferment à clef, et où les marchandises sont à l'abri de toute avarie et dilapidation. Les bureaux de départ et d'arrivée se trouvent au Port Saint-Paul, n° 8, pour les coches de Melun, Montereau, Nogent, Briare et Montargis, au Quai de Béthune, n° 6, pour les coches d'Auxerre et de Sens.

En 1840, pour transporter les marchandises de Pont-Saint-Esprit à Lyon, donc en remontant le Rhône, il ne faut pas moins de cinq semaines à deux mois, avec cinquante vigoureux chevaux conduits par vingt charretiers, les bateaux étant liés par files de douze.

En 1842, les « Coches de la Haute-Seine, Yonne et Canal de Bourgogne appartiennent à Rotrou et Cie, rue Bretonvilliers, n° 1, Ile Saint-Louis ». (35).

« Les voitures partent de Paris, du 1er Octobre au 31 Mars, à 8 h. du matin, et du 1er Avril au 30 Septembre, à 7 h. du matin.

(32) *Id.*, *Ibid.*, 39.

(33) G. MAILLARD, *Promenade... sur la Seine*, 23.

(34) BOTTIN, *Almanach-Bottin du Commerce de Paris...*, 1197.

(35) *Id.*, *Ibid.*, 1197.

Les voyageurs peuvent se rendre directement au Port Saint-Bernard, lieu du départ.

Le coche de Nogent part le dimanche, arrive le lundi à 3 h. du soir.

Le coche d'Auxerre... le mercredi, arrive le samedi soir (36). On connaît la description si pittoresque qu'en a faite Flaubert (37). Cependant, la première ligne contient une erreur : « Le 15 septembre 1840, vers six heures du matin, la *Ville-de-Montereau*, près de partir, fumait à gros tourbillons devant le quai Saint-Bernard. ». Le 15 septembre 1840 était un mardi. Que Frédéric Moreau ait pris le coche de Nogent-sur-Seine ou d'Auxerre, il ne pouvait partir qu'un dimanche ou qu'un mercredi.

Pour tous ces moyens de transport, le prix moyen du kilomètre était, toujours en 1842, de 17 centimes par malle-poste, de 14 par diligence, dans le coupé, de 12 à l'intérieur et de 10 dans la rotonde, dans les bateaux à vapeur, de 10 centimes aux premières places, et de 6 aux autres.

On trouvera ci-dessous, dans la note 89 et dans le contexte, quelques renseignements sur les chemins de fer.

II. — Les voyages d'après Balzac.

L'examen détaillé qui va suivre confirmera les traits généraux que voici. Les voyages se font par voitures ; il y a de grandes, de moyennes et de petites entreprises de roulage ; il y a des services de ville à ville et des voitures plus ou moins régulières de village à village et de village à ville ; ces dernières sont généralement tenues par des gens du pays. Au milieu de la saleté et de la vétusté des agrès, des écuries, des relais et des auberges, on est frappé de la bonhomie intéressée des conducteurs et de leurs acolytes, de la préférence des paysans pour le voiturier traditionnel et local, de la familiarité, du temps perdu et des commérages. La voiture et la route, voilà les artères par où les produits de l'agriculture affluent à la ville et par où la civilisation des villes et l'argent du commerce se répandent dans la campagne. La mau-

(36) BOTTIN, *Ibid.*, 1197.

(37) G. FLAUBERT, *L'Education sentimentale*, [1]-9.

vaise organisation des voitures, le fait que plusieurs contrées, vrais pays perdus, sont privées de services réguliers, maintiennent le peuple des campagnes dans un état d'isolement et l'abandonnent presque complètement à sa vie propre. L'été au moins, le vrai paysan, le cultivateur de la terre est au travail avant le départ et après l'arrivée des voitures; la voiture s'arrête au gros du bourg, loin des fermes isolées, loin des villages. Cependant, qu'un service nouveau se crée, qu'une voiture soit remplacée par une plus grande, qu'on utilise de meilleurs chevaux, que le voiturier soit plus ou moins complaisant, plus ou moins bavard, plus ou moins bien vu, voilà autant de facteurs qui agissent sur le contact de la campagne avec les villes. Ainsi l'étude du mouvement voiturier demeure une partie essentielle de ce travail.

Commençons par les maîtres de poste. Minoret-Levrault, « maître de Nemours », selon « l'abréviation usitée en beaucoup de pays », passe « pour un cultivateur habile ». Sans capacités visibles, il a, « la Révolution aidant, gagné trente mille livres de rente en prairies, terres labourables et bois. » Intéressé « dans les messageries de Nemours et du Gâtinais » en 1825, il a vendu son auberge et s'est « bâti des écuries et une maison superbe en transportant la poste de la Grand'rue sur le port ». Coût : deux cent mille francs (38). Sa femme, Zélie, fait trembler les plus rudes postillons, les domestiques et les charretiers, tient la caisse, les livres, et mène la maison au doigt et à l'œil. Même les jours de fête elle garde son tablier, mais dans les poches duquel sonne un trousseau de clefs. On prétend qu'elle s'est intéressée successivement à trois jeunes postillons, qu'elle a établis, chacun, après sept ans de service. On ne peut lui dérober sans qu'elle s'en aperçoive une botte de paille ou quelques boisseaux d'avoine. Pour toute arithmétique elle connaît l'addition et la soustraction. Elle ne sort que pour aller toiser ses foin, ses regains et ses avoines. Elle envoie ses postillons au bottelage (39). Elle a une sœur en la personne de l'hôtesse du *Lion d'argent*, à Paris, qui a autant de livres que de services, prend l'argent, inscrit les noms et met « avec bonhomie les paquets dans l'immense cuisine de son auberge. » (40).

(38) *Ursule Mirouët*, 6-7.

(39) *Ibid.*, 44-45.

(40) *Un début dans la vie*, 310.

En Touraine, un homme actif veut établir une concurrence pour le service de Tours à Chinon. Il aura une ferme sur la route. Sa famille étant nombreuse, le fils aîné conduira les voitures, le second fera les roulages ; lui, placé sur la route, veillera au relais et à bien cultiver les terres avec les fumiers que lui donneront ses écuries (41).

A l'entrée de Montégnae, est « un de ces curieux relais de poste qui ne se voient qu'en France. Son indication consiste en une planche de chêne sur laquelle un prétentieux postillon a gravé ces mots : *Pauste o chevos*, noircis à l'encre et attachée par quatre clous au-dessus d'une misérable écurie sans aucun cheval. La porte, presque toujours ouverte, a pour seuil une planche enfoncée sur champ pour garantir des inondations pluviales le sol de l'écurie, plus bas que celui du chemin. Le désolé voyageur aperçoit des harnais blancs, usés, raccommodés, prêts de céder au premier effort des chevaux. Les chevaux sont au labour, au pré, toujours ailleurs que dans l'écurie. Si, par hasard, ils sont dans l'écurie, ils mangent ; s'ils ont mangé, le postillon est chez sa tante ou chez sa cousine, il rentre des foina ou il dort ; personne ne sait où il est. Il faut attendre qu'on soit allé le chercher ; il ne vient qu'après avoir fini sa besogne ; quand il est arrivé, il se passe un temps infini avant qu'il n'ait trouvé sa veste, son fouet ou bricolé ses chevaux. Sur le pas de la maison une bonne grosse femme s'impatiente plus que le voyageur et, pour l'empêcher d'éclater, se donne plus de mouvement que ne s'en donneront les chevaux. Elle vous représente la maîtresse de poste dont le mari est aux champs ». Quant à l'écurie, sa toiture en chaume, « fleurie comme un parterre », cède « sous le poids des joubarbes » (42).

De petits messagers tiennent le milieu entre le maître de poste et le conducteur, comme en Bretagne où, de Saint-Nazaire à Guérande, « il se trouve une distance d'au moins six lieues que la poste ne dessert pas : il n'y a pas trois voyageurs à voiture par année. » Aussi n'y voit-on pas d'autre « voiture publique que celle d'un messenger qui conduit dans une patache les voyageurs, les marchandises, et peut-être les lettres de Saint-Nazaire à Guérande, et réciproquement. ». Il va comme il veut. Tout le pays le connaît, il fait les commissions de chacun. Quand

(41) *Le Lys dans la Vallée*, 123-124.

(42) *Le Curé de village*, 85-86.

sa voiture arrive, c'est un événement immense (43). Il est, dirait-on, l'ébauche de Pierrotin, qui, avec un concurrent, dessert la ligne de Paris à l'Isle-Adam.

Agé de 40 ans en 1822, « sorti de la cavalerie à l'époque du licenciement de 1815 », Pierrotin a succédé à son père « qui menait de l'Isle-Adam à Paris un coucou d'allure assez capricieuse. Après avoir épousé la fille d'un petit aubergiste, il donna de l'extension au service de l'Isle-Adam, le régularisa, se fit remarquer par son intelligence et par une exactitude militaire... Son costume, comme celui des messagers du second ordre, consistait en de bonnes grosses bottes pesantes de clous... et un pantalon de gros velours vert-bouteille, et une veste de semblable étoffe, mais par-dessus laquelle, pendant l'exercice de ses fonctions, il portait une blouse bleue, ornée au col, aux épaules et aux poignets, de broderies multicolores. Une casquette à visière lui couvrait la tête. » Malgré sa tendance au respect pour les hautes classes et pour toutes les femmes, « à force de *brouetter le monde*, pour employer une de ses expressions, il avait fini par regarder ses voyageurs comme des paquets qui marchaient et qui, dès lors, exigeaient moins de soins que les autres, l'objet essentiel de la messagerie ». (44). En 1837, il a à lui seul « les Messageries de la vallée de l'Oise, et il fait rouler de belles voitures. C'est un bourgeois de Beaumont; il y tient un hôtel où descendent les diligences. » (45).

Il ne mène plus lui-même. Il a un conducteur, jeune homme en blouse, qui, au moment du départ, crie à ses chevaux : Tirez ! (46). Ce n'est point la seule utilité du conducteur, témoin celui de la diligence de Nantes à Paris, à qui l'on confie Pierrette, « avec prière de la mettre, à Paris, dans la diligence de Provins et de bien veiller sur elle. ». Il paie la dépense de l'hôtel à Paris et se fait « rembourser par le conducteur de la voiture de Troyes en le chargeant de remettre Pierrette dans sa famille et d'y suivre le remboursement, absolument comme pour une caisse de roulage... Quatre jours après son départ de Nantes, vers neuf heures, un Lundi, un bon vieux conducteur des Messageries royales prit Pierrette par la main, et, pendant qu'on déchargeait dans la

(43) *Béatrix*, 7, 9.

(44) *Un début dans la vie*, 306-307.

(45) *Ibid.*, 482.

(46) *Ibid.*, *Ibid.*

grand'rue les articles et les voyageurs destinés au bureau de Provins, il la mena... chez M^{lle} Rogron. ». Il réclame 47 francs 12 sous et un pourboire. M^{lle} Rogron ne lui donnant que 40 sous, il les refuse avec dignité (47). Le conducteur sert aussi à renseigner les voyageurs curieux par nature ou par profession. A Derville s'étonnant qu'il connaisse Mme Séchard, Corentin répond : « J'ai fait causer le conducteur en m'apercevant qu'il est d'Angoulême. » (48).

Diligences ou malles-poste, il se pourrait que le postillon en fût l'homme important, au moins pour les voyageurs pressés. Son pourboire est connu sous le nom de « guides ». Plus il est élevé, et plus le postillon fait claquer son fouet (49), et plus les chevaux vont vite. Carlos Herrera, remontant dans sa calèche, dit au postillon : « Il me faut le train de la malle ; il y a trois francs de guides. » (50). Et nous voyons Charles Mignon et son caissier voler, de Paris au Havre, « à raison de trois francs de guides » (51). N'oublions pas que cette rémunération ne vaut que pour une « poste » de deux lieues. Le jeune abbé Gabriel de Rastignac est d'une touchante inexpérience. Allant de Limoges à Montégnaç dans la voiture que lui a prêtée l'évêque, il ne donne que trente sous de pourboire aux postillons : c'est dire qu'il va à petite allure. « Les postillons mènent fort respectueusement les évêques qui ne font que doubler le salaire accordé par l'Ordonnance, mais ils ne causent aucun dommage à la voiture épiscopale, de peur d'encourir quelque disgrâce. ». Le jeune abbé, qui voyage pour la première fois, dit, à chaque relais, d'une voix douce : « Allez donc plus vite, messieurs ! » — « Nous ne jouons du fouet, lui répondit un vieux postillon, que si les voyageurs jouent du ponce. ». L'abbé Gabriel ne comprend pas (52). « Le postillon français est éminemment intelligent, dit Balzac non sans ironie, mais il tient à ses plaisanteries. ». C'est ainsi que nous en voyons quatre qui convoient Sabine et Calyste à leur départ de Paris. A leurs chapeaux ils portent bouquets et rubans qu'on a mille peines à leur faire quitter, même en les payant ! Ils prennent l'argent et, à la barrière, re-

(47) *Pierrette*, 55-57, *passim*.

(48) *A combien l'amour...* 297-298.

(49) *Modeste Mignon*, 162.

(50) *Les Souffrances de l'Inventeur*, 551.

(51) *Modeste Mignon*, 161.

(52) *Le Curé de village*, 80.

mettent leurs rubans (53). Est-ce un départ ? « La voiture disparaît au milieu des batteries réitérées de quatre fouets plus bruyants que des pistolets de tir. » (54). Est-ce une arrivée ? « Trois batteries de coups de fouet éclatent et déchirent l'air comme une mousqueterie. » (55). Et « le bruit de la diligence » roulant à fond de train fait « un fracas énorme. » (56). Voyons cette voiture, quel que soit son nom.

En voici une qui, en 1799, mérite une mention honorable, dit Balzac. « Rien ne peint mieux un pays que l'état de son matériel social. ». Cette voiture, « la Révolution elle-même n'eut pas le pouvoir de la détruire : elle roule encore de nos jours », c'est-à-dire en 1829. « Lorsque Turgot remboursa le privilège qu'une Compagnie obtint sous Louis XIV de transporter exclusivement les voyageurs par tout le royaume, et qu'il institua les entreprises nommées les *Turgotines*, les vieux carrosses des sieurs de Vouges, Chanteclair et veuve Lacombe refluèrent dans les provinces. Une de ces mauvaises voitures établissait donc la communication entre Mayenne et Fougères. Quelques entêtés l'avaient jadis nommée, par antiphrase, *la Turgotine*, pour singer Paris ou en haine d'un ministre qui tentait des innovations. Cette turgotine était un méchant cabriolet à deux roues très hautes, au fond duquel deux personnes un peu grasses auraient difficilement tenu. L'exiguité de cette frêle machine ne permettant pas de la charger beaucoup, et le coffre qui formait le siège étant exclusivement réservé au service de la poste, si les voyageurs avaient quelque bagage, ils étaient obligés de le garder entre leurs jambes déjà torturées dans cette petite caisse que sa forme faisait assez ressembler à un soufflet... Deux rideaux de cuir, peu maniables malgré de longs services, devaient protéger les patients contre le froid et la pluie. » (57).

En 1822 le matériel de Pierrotin n'est pas plus commode. Pierrotin a deux voitures. La première sert en hiver, lui vient de son père et tient du coucou. Elle peut recevoir six voyageurs : il y en a souvent huit, « serrés comme des harengs dans une tonne ». Sur le devant, il y a une banquette de bois où peuvent s'asseoir trois autres

(53) *Béatrix*, 256.

(54) *Ibid.*, *Ibid.*

(55) *Ursule Mirouët*, 8.

(56) *Ibid.*, 48.

(57) *Les Chouans*, 53-54.

voyageurs à côté de Pierrotin qui conduit, voyageurs qu'on appelle *lapins*. Ces « lapins », Pierrotin trouve moyen d'en charger quatre. « Dans les grandes circonstances », la voiture en reçoit « parfois trois autres dans un compartiment carré recouvert d'une bâche où s'empilaient les malles, les caisses et les paquets, mais le prudent Pierrotin n'y laissait monter que ses pratiques, et seulement à trois ou quatre cents pas de la barrière. Ces habitants du *poulailler*, nom donné par les conducteurs à cette partie de la voiture, devaient descendre avant chaque village de la route où se trouvait un poste de gendarmerie. La surcharge interdite par les Ordonnances concernant la sûreté des voyageurs était alors trop flagrante pour que le gendarme, essentiellement ami de Pierrotin, pût se dispenser de dresser procès-verbal de cette contravention. » (58). L'autre voiture, montée sur quatre roues, admet dix-sept voyageurs et n'en doit contenir que quatorze. Elle est divisée en deux lobes : le premier, *l'intérieur*, contient six voyageurs sur deux banquettes ; le second, espèce de cabriolet ménagé sur le devant, s'appelle un coupé. A l'impériale à capote et rideaux de cuir, six personnes peuvent tenir. Pierrotin ne paie de contributions que pour son coucou à six voyageurs ; il prend un permis chaque fois qu'il se sert de sa voiture à quatre roues (59).

Il a le souci de suivre le progrès. Il commande une voiture neuve à des carrossiers qui viennent « de substituer les ressorts carrés des Anglais aux cols de cygne et autres vieilles inventions françaises » (60). Il y est poussé « par l'affluence croissante des voyageurs » (61), et aussi sans doute par le désir de lutter victorieusement, moins contre « sa concurrence » de l'Isle-Adam, avec qui il fait bon ménage, que contre les Touchard père et fils et les Toulouse, qui ont « le monopole du transport pour les villes les plus populeuses, dans un rayon de quinze lieues [au nord de Paris]. » (62). Or, les petites entreprises comme celle de Pierrotin « avaient ordinairement un point d'appui dans les sympathies des habitants du lieu qu'elles desservaient. Ainsi, l'entrepreneur, à la fois conducteur et propriétaire de la voiture, était un auber-

(58) *Un début dans la vie*, 307.

(59) *Ibid.*, 309.

(60) *Ibid.*, 312.

(61) *Ibid.*, 307.

(62) *Ibid.*, 304, 302-303, *passim*.

giste du pays dont les êtres, les choses et les intérêts, lui étaient familiers. Il faisait les commissions avec intelligence ; il ne demandait pas autant pour ses petits services et obtenait par cela même plus que les Messageries Touchard. Il savait éluder la nécessité d'un passe-debout... Enfin, il possédait l'affection des gens du peuple. Aussi, quand une concurrence s'établissait, si le vieux messenger du pays partageait avec elle les jours de la semaine, quelques personnes retardaient-elles leur voyage pour le faire en compagnie de l'ancien voiturier, quoique son matériel et ses chevaux fussent dans un état peu rassurant. » (63).

Somme toute, il est assez peu question, dans le détail, des grandes lignes desservies par les grandes compagnies. Nous voyons, en Novembre 1805, Granville arriver à 7 heures du matin au bureau des Messageries de la rue Notre-Dame-des-Victoires où « il trouve heureusement une place dans la voiture qui part à cette heure pour la ville de Caen. » (64). Environ un quart de siècle après, Corentin donne rendez-vous à Derville, pour huit heures du matin, dans la cour des messageries du Grand Bureau (65). Au retour, il a, d'ailleurs, moins de chance que Granville n'en eut au départ ; il est obligé de rester trois jours à Mansle, ne trouvant pas d'occasion de partir : toutes les diligences ou malles qui passent sont au complet ; il est forcé d'écirer à Bordeaux afin d'y retenir une place pour Paris (66). C'est cette diligence qui « va tout aussi vite que la malle. » (67). Les diligences ont leur renommée individuelle. « Sur les grandes routes, on donne aux diligences des noms assez fantastiques : on dit la Caillard, la Ducler (la voiture de Nemours à Paris), le Grand Bureau. Toute entreprise nouvelle est *la Concurrence*. Du temps de l'entreprise des Lecomte, leurs voitures s'appelaient *la Comtesse* : « Caillard n'a pas attrapé la Comtesse, mais le Grand Bureau lui a joliment brûlé... sa robe, tout de même. La Caillard et le Grand Bureau ont enfoncé *les Françaises* (les Messageries Françaises). » Si vous voyez le postillon allant à *tout brésiller* et refuser un verre de vin, questionnez le conducteur ; il vous répond, le nez au vent, l'œil sur l'espace : « La

(63) *Un Début dans la vie*, 302-303.

(64) *Une double famille*, 264.

(65) *A combien l'amour...* 296.

(66) *Ibid.*, 310.

(67) *Ibid.*, 296.

Concurrence est devant ! Et nous ne la voyons pas ! dit le postillon. Le scélérat ! Il n'aura pas fait manger ses voyageurs ! — Est-ce qu'il en a ? répond le conducteur. Tape donc sur Polignac ! » Tous les mauvais chevaux se nomment Polignac. » (68).

La passion de la vitesse ne date pas d'aujourd'hui. Si elle dévore les automobilistes, si pour la servir on crée des trains dispendieux, le Flying Scotchman, la Flèche d'Or, le Sud-Express, aux noms sonores et expressifs, si les compagnies de navigation s'efforcent de réduire le temps nécessaire à la traversée de l'Atlantique, déjà à l'époque de Balzac on avait le souci de gagner du temps.

A l'occasion de l'affaire Peytel, Balzac, se rendant de Paris dans l'Ain, fit le voyage en chaise de poste, en compagnie de Gavarni. A chaque relais, Balzac pressait son conducteur : « Au premier relais, l'auteur de la *Comédie humaine* avec sa vanité un peu enfantine, commençait à dire au postillon : « Menez-nous vite, mon ami : monsieur qui est là gagne cinquante francs par jour, et moi cent... ; vous comprenez ce que chaque heure de retard nous fait perdre...

» Et à chaque relais, paraît-il, le romancier augmentait ainsi le chiffre de ce qu'ils gagnaient l'un et l'autre : » (69). Ordinairement ce voyage durait environ 30 heures ; Balzac semble l'avoir réduit à 24, du samedi 7 au dimanche 8 septembre 1839. (70).

Balzac nous dit, de l'impériale, que « les Anglais... regardent les places situées dans cette partie aérienne de la voiture comme les meilleures. » (71). Il nous décrit la belle voiture que possède Pierrotin, en 1837. On y attelle « quatre chevaux gris-pommelée qui eussent fait honneur aux Messageries Royales. ». Elle est divisée « en coupé, intérieur, rotonde et impériale... A la fois solide et légère, bien peinte et bien tenue, doublée de fin drap bleu, garnie de stores à dessins mauresques et de coussins de maroquin rouge », elle contient dix-neuf voyageurs (72). Devant la rotonde s'attroupent « des nourrices, des gens de la campagne et de petits boutiquiers » qui se disent adieu (73). Qu'y fait-on, quand

(68) *Ursule Mirouët*, 9.

(69) Gabriel FERRY, *Balzac et le Notaire Peytel*. — *Le drame du Pont d'Andert*, 1838. Grande Revue, Avril-Juin 1899, 689.

(70) F. BALDENSBERGER, *Balzac détective ou l'affaire Peytel*. Revue de Paris, Mai-Juin 1928, 132.

(71) *Le Message*, 206.

(72) *Un début dans la vie*, 478.

(73) *Ibid.*, 482.

on est installé? On commence par s'observer l'un l'autre, puis « la conversation s'engage avec d'autant plus de chaleur que tout le monde a senti le besoin d'embellir le voyage et d'en charmer les ennuis. ». On s'amuse, dans ces « lourdes voitures de France, dans ce pays si babillard, si indiscret, où tout le monde est empressé de rire et de montrer son esprit, où la raillerie anime tout, depuis les misères des basses classes jusqu'aux graves intérêts des gros bourgeois. La Police y bride d'ailleurs peu la langue, et la Tribune y a mis la discussion à la mode. » (74).

On en descend souvent aux relais, à moins d'être un petit jeune homme débutant dans la vie comme Oscar, fils de Mme Husson, qui a recommandé au moment du départ : « Mon enfant, je te le répète, ne prends rien dans les auberges : on y fait payer les moindres choses dix fois ce qu'elles valent. » (75). Les autres entrent, à Saint-Denis, chez « l'aubergiste qui vend les célèbres talmouses » et les arrosent de vin d'Alicante (76), Oscar étant d'ailleurs invité, ils s'arrêtent « à l'auberge sise au milieu » du gros bourg de Saint-Brice (77), et à l'auberge de Moisselles (78). A Saint-Leu-Taverny, quinze ans après, tout le monde descendu pendant qu'on relayait, « Oscar admira la vivacité que Pierrotin déployait en décrochant les traits du palonnier, pendant que son conducteur défaisait les guides des chevaux de volée. » (79). A l'occasion, les diligences inspirent à Balzac des images. « Il m'a laissé dans la tête un bourdonnement semblable à celui qu'on a en sortant d'une malle-poste. » (80).

L'attelage nous rappelle fatalement ce troisième cheval que les Ordonnances autorisaient les maîtres de poste à ajouter dans les passages difficiles, aux frais des voyageurs, bien entendu. Balzac en a ri plusieurs fois. « Les sables de la route de Montargis, dit-il, autorisent ce fantastique troisième cheval qui se paie toujours et qu'on ne voit jamais. » (81). A peu près dans les mêmes termes. Montcornet dit que la loutre du père Fourchon « ressemble énor-

(74) *Un début dans la vie*, 351-352.

(75) *Ibid.*, 337.

(76) *Ibid.*, 358-359.

(77) *Ibid.*, 375.

(78) *Ibid.*, 387.

(79) *Ibid.*, 486.

(80) *Œuvres complètes*, XXII, 63.

(81) *Ursule Mirouët*, 7.

mément au troisième cheval que la poste vous fait toujours payer et ne voit jamais. » (82). Georges demande à Pierrotin : « Et votre autre cheval ? Est-il aussi fantastique qu'un troisième cheval de poste ? » (83).

Avec ou sans troisième cheval, il arrive qu'une diligence verse et qu'il s'ensuive mort d'homme (84). Il arrive aussi, du moins il arrivait, aux temps confus qui suivirent la Révolution, qu'elle fût attaquée, comme dans la gorge de Montégnaç « où passe la grande route de Bordeaux à Lyon. Souvent les voitures, les voyageurs, les piétons, avaient été arrêtés au fond de cette gorge dangereuse par des voleurs dont les coups de main demeuraient impunis. » L'Administration y met un poste de gendarmerie qui accompagne la correspondance sur les deux relais (85).

Sur les voyages par voie fluviale, il y a peu à glaner. Nous apprenons seulement que « Saint-Nazaire est séparé de Paimbœuf par l'embouchure de la Loire, qui a quatre lieues de largeur. La barre de la Loire, rend assez capricieuse la navigation des bateaux à vapeur. » (86). Sabine écrit à sa mère : « Décidément, un bateau à vapeur ne vaut pas une voiture. Le voyage en public est une invention du monstre moderne, le Monopole. » (87). En 1841, Mme de Watteville se trouve, sur la Loire, dans un bateau à vapeur dont la chaudière fait explosion. Elle y perd le bras droit et la jambe gauche, et son visage porte d'affreuses cicatrices (88).

Sur les voyages en chemin de fer, rien. Ils commencent à peine à faire partie de la vie publique, bien que la ligne de Saint-Etienne à Andrézieux — la première établie en France, — ait fait l'objet d'une Ordonnance du 26 Février 1823. Mais le développement est lent. Il faut arriver au 9 Juillet 1835 pour qu'une loi autorise la construction d'une ligne de Paris à Saint-Germain-en-Laye, où les premiers trains circulèrent le 24 Août 1837, les essais ayant commencé le 27 Juillet ; 50.000 personnes se présentèrent à la gare de l'Europe, 18.000 seulement trouvèrent des places. Suivirent Paris-

(82) *Les Paysans*, 80.

(83) *Un début dans la vie*, 346.

(84) *Le Message*, 208-209.

(85) *Le Curé de village*, 84-85. Cf. *Argow le Pirate*, 31 sqq.

(86) *Béatrix*, 7.

(87) *Ibid.*, 268.

(88) *Albert Savarus*, 136.

Versailles (89), Paris-Orléans, Paris-Rouen, avec autorisation aux dates respectives des 9 Juillet 1836, 7 Juillet 1838 et 15 Juillet 1840. Les voitures de 3^{me} classe, sans compartiments, ne sont pas couvertes. Les wagons de 2^{me} et de 1^{re} classe sont partagés en trois ou quatre compartiments, dont deux sont disposés en berlines, l'autre ou les autres en coupés; assez confortables, mais leurs impériales sont sans abri.

On critique les chemins de fer. Ils nuisent non seulement à l'agriculture par le morcellement de la propriété qu'ils provoquent, par l'abandon des routes, mais encore à l'élevage des chevaux; ils démembrent l'organisation du roulage, auquel on ne pourra plus recourir en cas de guerre; ils détruisent poste, diligences et autres voitures; ils ruineront aubergistes, selliers, charrons et maréchaux-ferrants; on y est dans l'impossibilité de satisfaire les besoins naturels...

Si Balzac n'a point décrit les voyages ferroviaires, que pense-t-il des chemins de fer? Le jeune ingénieur Gérard écrit au banquier Grossetête que s'ouvre une « magnifique phase de travaux publics destinée à changer la face des Etats, à doubler la vie humaine en modifiant les lois de l'espace et du temps. La Belgique, les Etats-Unis, l'Allemagne, l'Angleterre, qui n'ont pas d'écoles polytechniques, auront chez elle des réseaux de chemins de fer quand nos ingénieurs en seront encore à tracer les nôtres, quand de hideux intérêts cachés derrière des projets en arrêteront l'exécution. On ne pose pas une pierre en France sans que dix paperassiers parisiens n'aient fait de sots et inutiles rapports. » (90). Et c'est encore Gérard qui dit, à Montégnac même, chez Véronique : « Je vois dans l'enfouissement des capitaux du petit bourgeois et du paysan

(89) C'est sur cette ligne que se produisit, le 8 Mai 1842, la catastrophe de Bellevue qui fit 73 morts et des centaines de blessés; parmi les premiers fut l'amiral Dumont-d'Urville [*Etr.*, II, 38-39, 9 Mai 1842; la *Dernière incarnation de Vautrin*, 157]. A la suite de cet accident, on cessa de fermer à clef les voitures.

(90) *Le Curé de village*, 203. — Ces rapprochements, ces critiques étaient dans l'air. On lit dans l'*Almanach des villes et des campagnes...* pour 1844 p. 58-59, que la France possède [en 1842, 750] 842 kilomètres de voies ferrées; la Belgique 548; l'Angleterre, 2.062; l'Allemagne, 800. Pour les Etats-Unis on n'indique que la voie ferrée la plus longue : 1.738 kilomètres de Boston à Albany. Les quatre derniers chiffres se réfèrent à 1842. On ajoute : « La Prusse... a, depuis deux ans seulement, exécuté un réseau de 1.380 kilomètres. » Quant aux travaux faits en France, « on est frappé de la lenteur avec laquelle ils sont exécutés. »

l'ajournement de l'exécution des chemins de fer. » (91). Prophétie qui, comme d'autres que fit Balzac, fut démentie par les faits, car c'est à partir de 1842 que se succédèrent les lois pour la construction de beaucoup de grandes lignes, lois que suivirent d'assez près et l'exécution et la mise en exploitation. Comme l'âge d'or dans le passé, Balzac trouvait l'Eldorado partout ailleurs qu'en France.

Nombreux étaient alors les possesseurs de voitures; c'étaient les fournisseurs ou de riches particuliers. Ils s'en servaient eux-mêmes; ils rendaient à leurs amis et connaissances, ou aux gens du même bourg, ou à n'importe qui, le service de les transporter un morceau de chemin, tout comme cela se fait aujourd'hui, et encore davantage.

Balzac a noté ce trait, voici quelques textes. Dans *les Paysans* Rigou rapporte près de chez elle Marie Tonsard (92), Lucien de Rubempré dans ses voyages extravagants emprunte plusieurs fois la voiture d'autrui (93). Dans *Béatrix* (94) Camille Maupin propose sa voiture à Madame de Kergarouët pour aller de Saint-Nazaire à Guérande.

Bref, les voyages tiennent dans l'œuvre de Balzac la même place importante qu'ils ont occupée dans sa vie et qu'ils avaient vraiment dans la société d'alors. Ce que Balzac en dit confirme les renseignements qu'on peut recueillir par ailleurs et il n'y a pas lieu de s'en étonner puisque Balzac parle d'expérience.

Etre descendant d'une famille paysanne, avoir fait des promenades scolaires à la campagne, avoir mené à bâtons rompus la vie de château, avoir roulé dans des voitures de tous ordres, avoir nourri l'ambition d'être propriétaire rural et avoir échafaudé vingt châteaux en Espagne, avoir semé dans vingt romans des détails rustiques de toutes espèces : voilà qui ne suffit pas encore à épuiser l'attention que Balzac a donnée à la campagne et l'intérêt qu'il lui a apporté.

Son grand effort rustique de romancier se concentre dans ses

(91) *Le Curé de village*, 225-226. — Cela n'empêcha point Balzac de spéculer sur les chemins de fer soit pour la plus-value qu'ils pouvaient donner à certains terrains [*Corr.*, II, 138, 3 Avril 1845], soit en achetant des actions. [*Corr.*, II, 123, 15 Février, 202, 20 Décembre 1845, 300, Novembre 1846]. Cf. aussi ce que dit Magus à la Cibot et à Rémonencq [*Le Cousin Pons*, 246].

(92) *Les Paysans*, 318-319.

(93) *Les Souffrances de l'Inventeur*, 530, 536. *Les Deux Poètes*, 335.

(94) *Béatrix*, 153.

trois romans paysans dont il nous faut maintenant étudier l'histoire. Nous y verrons que de 1831 à 1834, de 1836 à 1839, de 1838 à la fin de sa carrière, Balzac n'a cessé de penser à ses romans rustiques et qu'ils ont formé l'une de ses plus chères et de ses plus constantes préoccupations.

CHAPITRE V.

Ses trois romans « paysans »

Il est question dans César des « pagi » gaulois. De ce mot le français a fait pays. L'habitant du « pagus » est le « paganus », l'habitant du pays est le paysan, car pays a parfois une signification très restreinte qui est précisément son sens ancien. Dans des expressions comme : le pays de Caux, un fromage de pays, il s'agit d'une petite circonscription rurale, une unité géographique, physique ou humaine. Les gens de la campagne disent volontiers d'un homme ou d'une femme : c'est mon pays, c'est ma payse ; c'est-à-dire : c'est une personne du même canton, du même « pays » au sens strict. Le paysan est proprement l'habitant du pays, l'homo paganus, l'homme de la campagne et d'une campagne déterminée à laquelle il est attaché. Il en sort aujourd'hui, mais, durant des siècles, nombreux ont été les campagnards qui n'avaient jamais quitté le pays ; ils vivaient aux champs et à la chaumière ; ils ne participaient pas à la vie de la province, encore moins, cela va de soi, à celle des grandes villes régionales, et surtout de Paris. Ainsi, pour l'observateur, les Parisiens, les provinciaux et les hommes des pays ou paysans, se séparaient nettement.

J'entends par romans paysans les trois que Balzac a consacrés aux hommes des pays, aux hommes des champs, aux cultivateurs de la terre, à l'exclusion des habitants des petites villes ou provinciaux.

§ I. — Le Médecin de campagne.

Si Balzac a mené à bien la composition d'une centaine de romans et de nouvelles, il y en a bien une autre centaine qu'il a rêvé d'écrire et dont les titres, parfois interchangeables, se bousculaient dans son cerveau. Parmi ceux qu'il réalisa, *le Médecin de campagne* est le premier peut-être qu'il se soit imaginé avoir écrit alors qu'il n'en était rien ; à propos des *Paysans* la même illusion fut plus violente encore, et plus durable.

D'Aix-les-Bains, le 15 Septembre 1832, il écrit à sa sœur Laure : « Pour ne pas toucher aux recettes de Paris et les laisser tout entières affectées aux échéances, j'écrirais pour Mame *le Médecin de campagne*, et ce livre paierait tout. » (1). A sa mère, le 23 du même mois : « En travaillant trois jours et trois nuits, j'ai fait un volume in dix-huit intitulé *le Médecin de campagne*. Un voyageur le porte à Mame. Comme il n'y a que deux cents pages in dix-huit, il peut faire tout composer, et je puis donner le bon à tirer avant mon départ pour l'Italie, qui n'aura lieu que le 10 Octobre. » (2). Le même jour, à Mme Carraud : « *La Bataille* va paraître, et quelque chose de mieux que *la Bataille*, un livre selon votre cœur : *le Médecin de campagne*... » (3). « Je vous recommanderai la propagation de mon petit in dix-huit, *le Médecin de campagne*. Il me fera des amis. C'est un écrit bienfaisant, à gagner le prix Montyon. » (4). A sa mère, le 30 Septembre : « Tu recevras des instructions sur la manière de faire rentrer les 3.000 francs de Barbier pour les impressions des *Contes*, des *Chouans*, de *la Bataille* et du *Médecin* que je stipulerai chez lui. » (5). A Mame, le même jour : « Ma mère va recevoir, si elle n'a déjà reçu, un *manuscrit complet*... de moi ! intitulé *le Médecin de campagne*, lequel vous est destiné... J'ai été, depuis longtemps, frappé et désireux de la gloire populaire qui consiste à faire vendre à des milliers considérables d'exemplaires un petit volume in-18 comme *Atala*, *Paul et Virginie*, *le Vicaire de Wakefield*, *Manon Lescaut*, *Perrault*, etc., etc. La multiplicité des éditions compense le défaut du nombre de volumes ; mais il faut que le livre puisse aller en *toutes* les mains, celles de la jeune fille, celles de l'enfant, celles du vieillard, et même celles de la dévote. Alors, une fois le livre connu, — ce qui est long ou bref, selon le talent de l'auteur et celui du libraire, — ce livre devient une affaire importante ; exemple : *les Méditations*, de Lamartine, à soixante mille exemplaires, *les Ruines*, de Volney, etc. Mon livre est donc conçu dans cet esprit, un livre que la portière et la grande dame puissent lire. J'ai pris l'Evangile et le Catéchisme, deux livres d'excellent débit, et j'ai fait le mien. J'ai mis

(1) *Corr.*, I, 198.

(2) *Ibid.*, I, 202.

(3) *Ibid.*, I, 204.

(4) *Ibid.*, I, 206.

(5) *Ibid.*, I, 211.

la scène au village, et, du reste, vous le lirez *en entier*, chose rare avec moi. » (6). D'Annecy, le 9 Octobre, à sa mère, — et il ne s'agit plus du « voyageur » du 23 Septembre — : « Tu recevras, par une dame qui part pour Paris, le manuscrit complet du *Médecin de campagne*, avec les instructions pour Mame. » (7). Et tout cela est très net.

De Genève, fin Octobre, il rentre en France et va s'installer à la Bouleaunière. (8). « Cependant, Mame, qui croyait Balzac en Italie, attendait toujours le *Médecin de campagne*. Par hasard il apprend que Balzac se trouve à la Bouleaunière; il lui écrit en exprimant le désir de le voir. Balzac l'invite à venir, en lui promettant le manuscrit. Mame arrive à la Bouleaunière; et que voit-il? des sommaires de chapitres. Le *Médecin de campagne* était encore à faire! » (9).

Il faut bien qu'il s'y mette. Le 25 Janvier 1833, il écrit à Mme Carraud : « Quelques jours après [Louis Lambert] vous recevrez le second dizain des *Drôlatiques*, puis le *Médecin de campagne*, deux œuvres qui, jointes à l'*Histoire intellectuelle de Louis Lambert*, doivent me mettre hors de page. » (10). A Mme Hanska, fin Janvier 1833 : « J'achève un ouvrage tout à fait évangélique et qui me semble *l'Imitation de Jésus-Christ* poétisée. » (11). Le 24 Février : « C'est l'histoire d'un homme fidèle à un amour méconnu, à une femme qui ne l'aime pas, qui l'a brisé par une coquetterie, mais cette histoire n'est qu'un épisode. Au lieu de se tuer, cet homme laisse sa vie comme un vêtement, prend une autre existence, et, au lieu de se faire Chartreux, il se fait la sœur de charité d'un pauvre canton qu'il civilise. En ce moment, je suis dans le paroxysme de la composition. » (12). A Mme Carraud, Mars : « J'ai encore douze ou treize feuilles du *Médecin de campagne* à terminer. » Ce livre « me coûte dix fois plus de travail que ne m'en a coûté *Lambert*; il n'y a pas de phrase, d'idée, qui n'ait été vue, revue, lue, relue, corrigée; c'est effrayant! Mais, quand on veut atteindre à la beauté simple de l'Evangile, surpasser le

(6) *Corr.*, I, 213-214.

(7) *Ibid.*, I, 218.

(8) *Ibid.*, I, 223.

(9) L.-J. ARRIGON, *Les années romantiques...*, 243.

(10) *Corr.*, I, 228.

(11) *Etr.*, I, 6-7.

(12) *Ibid.*, I, 13.

Vicaire de Wakefield et mettre en action *l'Imitation de Jésus-Christ*, il faut piocher, et ferme! Emile de Girardin et notre bon Borget parient pour 400.000 exemplaires. Emile l'éditera à 20 sous, comme un almanach, et il faut le vendre comme on vend les paroissiens. » (13). Le 26 Mai : « *Le Médecin de campagne* est fini. Vous le recevrez au commencement du mois prochain... Soyez sans crainte : la fin est plus belle... que le commencement. L'ouvrage va *crescendo*, ce dont je doutais encore. » (14). A Mme Hanska, le 29 Mai : « J'ai rencontré dans mon *dizain* nouveau, dans *le Médecin de campagne*, des difficultés inouïes, ces deux ouvrages [encore sous presse] me dévorent des nuits et des jours... J'espère faire paraître *le Médecin de campagne* d'ici à quinze jours. Voilà l'œuvre de prédilection... mais que d'ennuis! Le libraire ne voulait-il pas me faire assigner pour lui fournir le manuscrit plus vite? Et il n'y a que huit mois que j'y travaille [n'oublions pas qu'il écrit à sa mère : « En travaillant trois jours et trois nuits j'ai fait un volume in-18... »], et, à tout le monde, ce délai, mis en comparaison de l'œuvre, semblera diabolique... C'est un évangile, c'est une lecture de tous les moments. » (15). Le 19 Juillet : « Un odieux procès m'a été suscité par le libraire à propos du *Médecin de campagne*. L'ouvrage est fini aujourd'hui, le 19 Juillet, et va être vendu par un libraire que commettra le tribunal. » (16). A M^{me} Carraud, sans date : « *Le Médecin de campagne* est fini. » Mais, ajoute Balzac un peu plus loin, « il réclame encore cinq à six jours et nuits d'épreuves à revoir... On m'apporte à l'instant trois feuilles... à lire, et j'ai, en outre, à corriger des placards pour la fin. » (17). A M^{me} Hanska, le 1^{er} Août : « Mon procès se juge demain. *L'Europe littéraire* a cité la *Vie de Napoléon* récitée par un soldat de la garde Impériale dans une grange à des paysans [un des morceaux capitaux du *Médecin de campagne*]. Bah! voici des spéculateurs qui, depuis huit jours, me volent, l'impriment sans ma permission, et voici vingt mille exemplaires de ce fragment vendus. Je pourrais faire sévir la justice, mais c'est indigne de moi... Vous lirez un jour ce gigantesque morceau, qui fait pleurer les plus insensibles et que cent journaux ont reproduit. Des

(13) *Corr.*, I, 235, 237.

(14) *Ibid.*, I, 239.

(15) *Etr.*, I, 23-25, *passim*.

(16) *Ibid.*, I, 28.

(17) *Corr.*, I, 239, 241.

amis m'ont dit que d'un bout à l'autre de la France il y a eu un cri d'admiration. Que sera-ce donc pour l'œuvre entière? » (18). A Mme Carraud, le 2 Août : « La sentence souveraine est rendue. MM. Dupin et Boinvilliers, les deux avocats les plus distingués du barreau, ont jugé que *j'avais mis de la mauvaise volonté* en employant huit mois à faire *le Médecin de campagne*... A la fin de la semaine vous lirez ce magnifique ouvrage... Ma foi, je crois pouvoir mourir en paix. J'ai fait pour mon pays une grande chose. Ce livre vaut, à mon sens, plus que des lois et des batailles gagnées. C'est l'Evangile en action. » (19).

Mame était dans son droit : aux termes de la lettre que Balzac lui avait écrite, le 30 Septembre de l'année précédente.

L'ouvrage fut annoncé dans le *Journal général de l'Imprimerie et de la librairie* du Samedi 7 Septembre 1833 :

4802. — *Le Médecin de campagne, Aux cœurs blessés, l'ombre et le silence* (de Balzac). Deux volumes in-8°, ensemble de 45 feuilles 1/4, Impr. de Lachevardière, à Paris. — A Paris, chez Mame-Delaunay, rue Guénégaud, n° 25. Prix : 15 francs.

Il y avait 36 chapitres. Dans la deuxième édition, qui parut l'année suivante chez Werdet, les titres des chapitres 22 à 36 furent remplacés par quatre autres ; il n'y en avait donc plus que 25. Dans la troisième édition, en 1836, chez le même éditeur, les 25 chapitres sont remplacés par 7 parties. En 1839, l'édition Charpentier, en 1 volume in-12, paraît avec les titres primitifs des chapitres 1, 2, 5, 6 et 7 : *le Pays et l'Homme, A travers champs, le Napoléon du peuple, Confidences du Médecin de campagne, Elégies*. (20).

C'est dans son numéro du 13 Juin 1833 que l'*Europe littéraire* avait publié l'*Histoire de l'Empereur racontée dans une grange par un vieux soldat*. On a vu Balzac se plaindre des spéculateurs qui le volent. En voici deux tirages :

1° *Histoire de Napoléon contée dans une grange par un vieux soldat*. Impr. de Baudoin, rue des Boucheries-Saint-Germain, 38, s. d. [1833], in-12. 24 pages.

2° *Dialogue d'un vieux grenadier de la Garde impériale, sur-*

(18) *Etr.*, I, 29.

(19) *Corr.*, I, 247-248, 249.

(20) SPOELBERCH DE LOVENJOU, *Histoire des œuvres de Balzac*, 156-157.

nommé le *Sans-Peur*. Paris, Simon père et fils, rue du Temple, n° 6, (1833), in-24. 30 pages (21).

D'Aix-les-Bains, Balzac a écrit à M^{me} Carraud, le 23 septembre 1832 : « Je suis allé à la Grande-Chartreuse » (22) ; à M^{me} Hanska, fin mars 1833, il parle de « *l'Ave Maria* » mis sur la cellule du Chartreux, « inscription qui m'a fait rester à la Grande-Chartreuse sous un arceau pendant dix minutes » (23). Soit à l'aller, soit au retour, il avait passé par Voreppe. Il n'est pas strictement exact d'écrire, comme fait M. Gabriel Faure (24), que, pas plus dans *les Paysans* que dans le *Médecin de campagne*, « Balzac ne donne le nom du « gros bourg » où se déroule l'action. Dans *les Paysans*, il nomme la sous-préfecture : la Ville-aux-Fayes, le chef-lieu de canton : Soulanges, les quatre principales communes rurales : Blangy, Cerneux, Couches et Ronquerolles. Ce ne sont là, certes, que des pseudonymes de lieux, mais, enfin, ce sont des noms. Mais il n'y en a pas dans le *Médecin de campagne*. Ce « gros bourg » a été identifié : c'est Voreppe, simple commune du canton de Voiron, arrondissement de Grenoble, sur la Roise. En 1901, Voiron comptait 12.625 habitants ; en 1911, 12.083 ; par sa population, Voreppe est la deuxième commune du canton avec 3.005 habitants en 1901 et 2722 en 1911. On le voit, Voreppe et Voiron sont en régression marquée. C'est un jugement sévère et péremptoire de l'œuvre de Benassis. La visite de Balzac à la Grande-Chartreuse est de 1832 ; or, encore aujourd'hui on part de Voiron pour monter à la Grande-Chartreuse. La visite de Genestas à Benassis est de 1829. Il existe une brochure sur Voreppe de 1824. Elle renseigne donc assez exactement sur l'état de cette commune au moment où s'y déroule l'action du *Médecin de Campagne*.

« Cette commune, autrefois *bourg*, est de quelque importance, puisqu'elle compte plus de 2.500 habitants... Traversée par la route de Lyon à Grenoble, elle est distante de trois bonnes lieues de cette dernière ville et a un relais de poste... Les aubergistes, dont la plupart sont en même temps boulangers, les cafetiers et les cabaretiers, sont très multipliés dans ce bourg ». La Roise, qui

(21) Georges VICAIRE, *Manuel de l'amateur de livres au XIX^e siècle*, t. I, 193-194.

(22) *Corr.*, I, 207.

(23) *Etr.*, I, 17.

(24) *Revue hebdomadaire*, 3 Novembre 1917 : *Balzac paysagiste et le Médecin de campagne*, 75-94, 81.

prend sa source à la Grande-Chartreuse, charrie des sables dont on tire parti pour la fabrication des briques de fourneaux de verreries; dans son court trajet, elle entretient plusieurs petits établissements: moulins, martinets, scieries et battoirs à chanvre. En été, la culture est la principale occupation des « habitants », du moins des hommes. Les femmes filent le chanvre. L'hiver, ils taillent les pierres. En 1717, Voreppe n'aurait compté que 510 âmes. (25).

A Voreppe, M. Gabriel Faure a vu la maison du docteur Benassis, dont le prototype fut le docteur Amable Rome, né en 1781, à la Grave (Hautes-Alpes), mort à Voreppe en 1850. Mais Laure Surville nous montre Balzac assistant « au convoi d'un docteur tel que celui qu'il a décrit dans son *Médecin de campagne*. Cet homme, qu'il a connu dans ses précédents séjours, bienfaiteur du pays, aimé et regretté de tous, lui donna l'idée de ce livre. Ce mort deviendra un jour le vivant M. Benassis! » (26). C'était un officier de santé qui se nommait Jacques Bossion (27). D'autre part, de Wierzchownia, Balzac lui-même écrit à sa sœur, le 30 Avril 1849: « Il y a ici un des premiers élèves du fameux Franck, l'original de mon médecin de campagne » (28). Enfin, on pourrait faire état de M. Jullien, que Jean-Jacques Ampère rencontra, fin septembre 1826, « au village de Lans... dans le Villard ». Villard-de-Lans est un chef-lieu de canton, à 32 kilomètres au sud de Grenoble, où Balzac n'est peut-être pas allé; Voreppe est à 14 kilomètres au nord de Grenoble. Il a pu néanmoins entendre parler de ce Jullien, qu'Ampère représente comme « une espèce de personnage à la Walter Scott, adoré de sa commune, dont il est le père et le souverain absolu; on le connaît à six lieues à la ronde sous le nom du *Roi des montagnes*. Il est parfaitement indépendant de l'autorité, à laquelle il a plusieurs fois résisté dans l'intérêt de ses administrés, simple, franc, loyal, et plein de bon sens naturel » (29).

(25) *Quatre vues des environs de Voreppe dans le Graisivaudan, près de Grenoble, dessinées d'après nature et lithographiées par Pharamond Blanchard, précédées d'une carte et d'un texte statistique et historique par M. G. Ballin.* A Paris, de l'imprimerie de Crapelet, 1824. - Ces quatre vues sont : Vue de l'Isère et des montagnes qui le dominent, prise sur le pont de Voreppe, au sud; vue de plusieurs fabriques à l'ouest de Voreppe...; vue de l'église de Voreppe, située sur une éminence au sud-est; vue d'une conduite d'eau à l'est de Voreppe. — 4, et notes (3).

(26) Laure SURVILLE, *Balzac, sa vie...*, 73.

(27) L.-J. ARRIGON, *Les années romantiques...*, 248.

(28) *Corr.*, II, 399.

(29) André-Marie AMPÈRE et Jean-Jacques AMPÈRE, *Correspondance et souvenirs* (de 1805 à 1864), t. I., 384-385.

Quand un personnage de roman a tant de modèles, il y a beaucoup à parier qu'il n'en a aucun. Aussi peut-on, sans conséquences, en proposer un autre qui malgré le paradoxe apparent, est tout aussi vraisemblable que les précédents. Le Docteur Benassis vient en droite ligne de Mohammed-Ali. Balzac (30) fait gloire à ce personnage d'avoir employé l'absolutisme au bien de son peuple. « Il ne fallait pas moins de fermeté pour faire du bien au pays malgré lui, pour le faire avec persévérance, sans être arrêté par aucun obstacle. Il est beau de voir ainsi le pacha d'Égypte ne se servir du despotisme qu'en faveur de la civilisation. » Il le félicite d'être allé à l'encontre des préjugés, d'avoir montré de l'initiative et même de la rébellion devant l'administration turque, d'avoir, bon civilisateur, bon économiste, bon militaire, transformé tout un pays comme par magie. Benassis ne fait pas autre chose ; il est même plus modeste, n'agissant que sur une commune. Il reste qu'entre l'éloge du pacha d'Égypte et les discours de Benassis, l'analogie est trop grande pour être fortuite.

En même temps que le docteur Rome, vivait à Voreppe le curé Marchand, dont il est possible que Balzac se soit inspiré pour son curé Janvier. Le commandant Genestas, a été identifié par M. Marcel Bouteron. C'est le lieutenant-colonel L.-N. Périolas, né le 23 octobre 1785, à Tournon (Ardèche), lieutenant de 2^{me} classe en 1803, capitaine instructeur en 1820 à Saint-Cyr où Balzac le connut sans doute en 1828, chef d'escadron d'artillerie en septembre 1832 et lieutenant-colonel en 1843. Il meurt à Lyon, âgé de 74 ans, le 16 mars 1859 (31).

Le livre a donc paru. Balzac en est-il satisfait ? Littérairement, non. Le 2 septembre, il dit à M^{me} Hanska : « Hélas ! mes critiques amis et moi avons trouvé plus de deux cents fautes dans le premier volume ! J'ai soif d'une deuxième édition pour pouvoir porter ce livre à sa perfection » (32). Le 5 octobre, à M^{me} Carraud : « J'ai encore à corriger bien des fautes dans *le Médecin* ; il faut encore écouler une édition avant celle à vingt sous, car je ne veux populariser qu'une œuvre aussi parfaite qu'il me sera donné de la faire. » (33). L'ouvrage réparait chez Werdet. Nouvelles plaintes à

(30) *Œuvres complètes*, XXII, 39.

(31) M. BOUTERON, *Les Cahiers Balzaciens*, I, IX-XIX, *passim*.

(32) *Etr.*, I, 40.

(33) *Corr.*, I, 259.

M^{me} Hanska, le 11 Août 1834 : « Mon ami qui me juge et me corrige en dernier ressort a trouvé considérablement de fautes dans les deux premiers volumes in-12 du *Médecin de campagne*. Ça m'a désespéré. Enfin, nous les ôterons. L'œuvre sera quelque jour parfaite. J'ai été deux jours malade quand il m'a fait voir les fautes. Elles sont réelles » (34). Troisième édition en 1836. Il écrit, le 18 janvier : « J'ai encore pour vingt jours de travaux sur *le Médecin de campagne*. Je n'ai qu'un volume d'imprimé ; il faut achever le deuxième. J'espère que, cette fois, le texte sera fixé, que ce sera pur, sans faute, ni tache » (35).

Balzac est-il content de l'estime qu'on fait de son ouvrage et de la manière dont il se vend ? Non et oui. « Ici, tous les journaux attaquent *le Médecin de campagne*. C'est à qui donnera son coup de poignard. » (36). Comment le livre est accueilli ? écrit-il à M^{me} Carraud, le 5 octobre : « Par des torrents d'injures ! Les trois journaux de mon parti qui en ont parlé l'ont fait avec le plus profond mépris pour l'œuvre et pour l'auteur » (37). L'*Echo de la Jeune France* de Septembre a écrit : « Il a tenté de faire autre chose que des contes. Le voici qui fait de la morale ; *le Médecin de campagne* n'est autre chose qu'une moralité en deux volumes... Tel est ce livre, qui est sans incidents, sans péripéties, sans intérêt, sans plan et sans but... Il n'y a..., ni esprit, ni style... ni bon sens, ni vérité » (38). Le 30 janvier 1834, il avoue à M^{me} Carraud : « Le fiasco du *Médecin de campagne*, de Louis Lambert, m'a chagriné, mais j'ai pris mon parti : rien ne me découragera » (39). Naguère il pensait avoir le prix Montyon ; le 10 Mai 1834, il se réserve de raconter à M^{me} Hanska « comment l'Académie a voulu donner le prix Montyon » à ce livre « et comment j'ai fait, pour ne pas être mis au concours, autant de démarches qu'en font, pour obtenir le prix, les autres concurrents » (40). Mais il y a des éclaircies. Si l'on est loin des 400.000 exemplaires prévus par Girardin, Balzac annonce, le 30 Mars 1834, que le livre « sera dans quelques jours, complètement épuisé ».

(34) *Etr.*, I, 182.

(35) *Ibid.*, I, 294.

(36) *Ibid.*, I, 43.

(37) *Corr.*, I, 259.

(38) L.-J. ARRIGON, *Les années romantiques...*, 283-284.

(39) *Corr.*, I, 266.

(40) *Etr.*, I, 158.

sé » (41), le 21 Juin, qu'il « reparaît demain » (42), plus d'un an après, le 11 octobre 1835 : « Nous réimprimons le *Médecin de campagne* » (43).

II. — Le Curé de Village.

L'histoire de ce roman est moins mouvementée, si le roman lui-même l'est davantage.

« J'ai écrit le commencement du *Curé de Village*..., le pendant religieux du livre philosophique que vous connaissez : le *Médecin de campagne* », apprend-il à M^{me} Hanska le 17 septembre 1838 (44). Deux mois après, le 15 Novembre, il lui affirme : « Dans ce livre vous m'adorerez en qualité de *Frère de l'Eglise*. Ce sera du Fénelon tout pur. » (45). Le livre serait terminé à cette date si l'on en croit sa lettre de Novembre 1838 à Emile de Girardin, directeur-gérant du journal *La Presse*, avec qui il est en difficultés d'affaires : « Désireux d'en finir, j'ai envoyé, dans la semaine du refus, le manuscrit du *Curé de Village* » (46). Le 28 Avril 1839, il mande à Théophile Gautier : « Vous pourrez expliquer à M. de Girardin, la première fois que vous le verrez, d'abord, que j'ai déjà corrigé les deux premiers chapitres de *Véronique*, et que, durant cette semaine, je corrigerai la seconde moitié. Cette seconde moitié est d'une excessive délicatesse à traiter. Il y a cela d'original dans *Véronique* que le drame est en-dessous, comme [dans] *les Tascherons*; et ces deux profondeurs se répondent. Je ne croyais pas à la possibilité d'arriver à de tels effets en littérature. Le *Curé de Village* dépasse mes espérances. » (47). Mais il faut dire, pour éclairer ces deux lettres à Girardin et à Gautier, que, dès le 28 Septembre 1838, *la Presse* avait comme il suit annoncé ce roman, ou cette nouvelle : « Cette nouvelle, dont l'auteur revoit en ce moment les épreuves, est destinée à remplacer la *Maison Nucingen* et la *Torpille*, précédemment annoncées, mais dont l'insertion

(41) *Etr.*, I, 144.

(42) *Ibid.*, I, 165.

(43) *Ibid.*, I, 276.

(44) *Ibid.*, I, 488.

(45) *Ibid.*, I, 505.

(46) *Corr.*, I, 444-445.

(47) SPOELBERCH DE LOVENJOUL, *La Genèse d'un roman de Balzac*..., 42.

n'a pu avoir lieu par des considérations puisées dans les exigences d'un journal quotidien. » (48).

Le premier fragment, le *Curé de Village*, avait paru dans la *Presse*, du 1^{er} au 7 janvier 1839, divisé en sept chapitres : 1. *Sollicitudes chrétiennes*; 2. *Le Crime*; 3. *Montégnac*; 4. *Scènes d'église*; 5. *L'Emigration*; 6. *Le Curé Bonnet*; 7. *L'Exécution*.

Le 2 juin 1839 Balzac écrit à M^{me} Hanska : « J'ai dans ce moment, sous ma plume, le *Curé de Village* à achever ; le second épisode va paraître dans la *Presse*, intitulé *Véronique*. Ce sera beaucoup plus élevé, plus grand, plus fort, que le *Lys dans la Vallée* et que le *Médecin de campagne*, et les deux fragments connus ont justifié mes promesses » (49).

Le deuxième fragment, *Véronique*, parut du 30 Juin au 13 Juillet, divisé en quatre chapitres : 1. *Les Marchands forains*; 2. *M. Graslin*; 3. *Esquisse d'une vie commune en province*; 4. *Véronique à trente ans*; le troisième, *Véronique au tombeau*, du 30 juillet au 1^{er} août, en trois chapitres : 1. *Les Adieux à la terre*; 2. *Un vœu d'humilité chrétienne*; 3. *Les Aveux* (50).

Mais le roman ne paraîtra en librairie qu'en 1841, et Balzac y travaille de nouveau entre temps. « J'achève en ce moment, écrit-il le 10 Mai 1840, « le *Curé de Village*, un des ouvrages qui sont compris dans les *Scènes de la Vie de campagne*, et qui n'en sera pas l'un des moindres. Il faut bien des travaux pour ajouter un livre au *Lys dans la Vallée* et au *Médecin de campagne*. Cependant, j'espère que le *Curé* surpassera ces deux œuvres, et vous en conviendrez vous-même, car » c'est « l'application du repentir catholique à la civilisation, comme le *Médecin...* est l'application de la philanthropie, et le premier est bien plus poétique et plus grand. L'un est l'homme ! l'autre est Dieu ! » (51). Hugo, lorsqu'il est le plus romantique, ne dirait pas mieux. Et voici des illusions d'un autre ordre, accompagnées de regrets : « Dans une vingtaine de jours paraîtra le *Curé de Village*, mais tronqué. Je n'ai pas eu le temps d'achever ce livre. Il manquera précisément tout ce qui concerne le curé, la valeur d'un volume, que je ferai pour la

(48) SPOELBERCH DE LOVENJOUL, *La Genèse d'un roman de Balzac...*, 101-102.

(49) *Etr.*, I, 513.

(50) SPOELBERCH DE LOVENJOUL, *op. cit.*, 158-160.

(51) *Etr.*, I, 536.

seconde édition. » (52). Cette lettre est du 26 octobre 1840. Un mois après (16-26 novembre) il achève le livre : « C'est une grande chose et qui m'occupe beaucoup » (53). Il a « sur les bras Souverain [éditeur] pour le *Curé de Village* », qui l'accable d'épreuves (54). Le 16 décembre, le livre paraît « dans quelques jours... C'est l'une des pierres du fronton de mon édifice. » (55).

L'ouvrage fut annoncé dans le *Journal général de l'Imprimerie et de la Librairie* du Samedi 29 Mai 1841 :

2.510. — *Le Curé de village, Scènes de la vie de campagne*; par Honoré de Balzac. Deux volumes in-8° ensemble de 47 feuilles $\frac{3}{4}$. Impr. de Dépée à Sceaux. — A Paris, chez Souverain, rue des Beaux-Arts, 15 francs.

Il y avait alors 29 chapitres, qui furent réduits à 5 lors de la réédition de 1846 : *Véronique, les Tascherons, le Curé de Montégnac, M^{me} Graslin à Montégnac, Véronique au Tombeau*. Ce que Balzac, en Mars et en Juin, en redit à M^{me} Hanska n'ajoute rien à ce que nous avons entendu.

Parmi toutes les histoires de prêtres que Balzac avait lues, les unes railleuses, les autres édifiantes, l'une de ces dernières peut lui être revenue en mémoire quand il a écrit son *Curé de Village*, car il a rendu compte (56) du livre dont elle est extraite.

« Un curé de campagne, — ...M. Hervey... vivait sans sortir de son presbytère, excepté pour visiter les malades et les personnages qui, ayant besoin de lui, réclamaient les bons offices de sa charité. Alors il volait où ses devoirs l'appelaient, brûlant d'un saint zèle pour les remplir. Tous les mois en outre il faisait sa tournée pastorale, s'arrêtant plus volontiers sous le chaume du pauvre paysan que dans la maison du riche, parce que le premier avait surtout besoin de consolations, qu'il savait répandre dans le sein de l'infortune avec une douceur persuasive et une onction de paroles très propres à ranimer le faible chancelant sous le fardeau de la misère, et à rallier à son troupeau la brebis égarée. S'il témoignait aux malheureux plus d'attentions, plus d'égards, c'est qu'aimant à compatir à leurs peines, il était

(52) *Etr.*, I, 546.

(53) *Ibid.*, I, 547.

(54) *Corr.*, II, 16.

(55) *Etr.*, I, 549.

(56) *Œuvres complètes*, XXII, 38-39.

rempli d'un ardent amour de l'humanité. A les soulager de son mieux, il goûtait une joie particulière, approchant d'une sorte de volupté inconnue à la plupart des hommes. Pour lui, pratiquer les bonnes œuvres n'était qu'un penchant de sa nature, une simple habitude, qu'il jugeait d'autant moins méritoire, qu'elle lui était plus facile. Sa récompense présente naissait du plaisir de satisfaction qu'il éprouvait. En élevant sa pensée vers un autre prix bien plus désirable, il était loin de se prévaloir, afin de l'obtenir, des nombreux titres que lui créait à l'envi la reconnaissance des pauvres. Par l'exercice de vertus plus difficiles, il s'efforçait de mériter un jour d'être inscrit à jamais dans le livre de vie.

» D'un autre côté, les riches et les puissants n'étaient pas l'objet de son indifférence. Sa mission évangélique s'étendait sur tous, sans exception de personnes. » (57).

Il me semble que ce roman du « Curé de Village » a peu excité les chercheurs. Nul n'a identifié Montégnac où se déroule une partie de l'action. Il n'y a aucune commune, aucun chef-lieu de canton de ce nom dans la Haute-Vienne : il n'y en a même aucune en France. On trouve, en Corrèze, Montaignac, gros village de la commune de Saint-Hippolyte, arrondissement de Tulle, à neuf lieues, à vol d'oiseau, de la limite sud-orientale de la Haute-Vienne. Ce Montaignac n'est donc pas le Montégnac que Balzac nous donne comme « distant d'environ neuf lieues » de Limoges et « situé dans cette partie du Limousin qui longe les montagnes de la Corrèze et avoisine la Creuse... A quelques lieues se trouvait, au pied d'une colline... Montégnac chef-lieu d'un canton où commence un des arrondissements de la Haute-Vienne » (58). Faut-il croire que, pour son torrent du Gabou, il ait amputé d'une syllabe le nom du Gabouret « grande source du département de la Vienne... Formée par les eaux qui se perdent sur le plateau dans des gouffres du calcaire jurassique inférieur, elle sort d'un souterrain profond... » (59).

Seul, A. Fray-Fournier nous donne quelques renseignements : « Il est vraisemblable que ce fut au cours d'une de ses visites à la famille Nivet que l'occasion lui fut offerte d'explorer la région si-

(57) Ch. DE LA THÉBAUDIÈRE, *Six mois de séjour au château des Rochers de Mme de Sévigné ou souffrances et repos*, I, 143-145.

(58) *Le Curé de Village*, 79, 84.

(59) Paul JOANNE, *Dictionnaire géographique...*, III, 1590.

tuée à l'est de notre département, entre Saint-Léonard et la limite de la Creuse » (60). Nous apprenons que la seconde partie « a pour cadre les vastes plaines qui s'étendent au-delà de Saint-Léonard... La topographie du sol est d'une telle exactitude qu'on a la physionomie très nette des lieux ou des paysages parcourus. Et, alors même que l'écrivain, usant du double don que possède l'imagination de concevoir et de peindre, s'écarte du réel en poursuivant l'idéal, on a toujours la sensation du vrai » (61). Sans doute, mais il est impossible d'identifier ainsi le lieu de l'action. Des trois chefs-lieux de canton de la Haute-Vienne qui avoisinent en même temps les montagnes de la Corrèze et de la Creuse, Eymoutiers seul est à environ 9 lieues de Limoges ; mais, déjà du vivant de Balzac, c'était une petite ville de plus de 3.000 âmes, assez industrielle, et qui ne correspond en rien au Montégnac du roman. De plus, Balzac écrit, dans le dessein évident de nous égarer : « La situation de Montégnac lui fut expliquée... par une petite rivière le long de laquelle passe la route départementale qui lie le chef-lieu de l'Arrondissement à la Préfecture » (62). Puisque nous sommes sur les confins de la Creuse, ce chef-lieu ne peut être ni Bellac, ni Rochechouart, ni Saint-Yrieix, situés respectivement au nord, à l'ouest et au sud de Limoges ; ce chef-lieu d'arrondissement ne peut être que Limoges lui-même, qui est aussi chef-lieu du département. Il en est donc de Montégnac comme de Soulanges et autres localités des *Paysans*, ainsi que nous le verrons par la suite. Je note, en passant, qu'une des communes de Saint-Léonard s'appelle Sauviat.

Je pourrais noter également, mais sous toutes réserves que Grasilin, nom assez rare, est celui d'un économiste du XVIII^e siècle, auteur d'un *Essai Analytique sur la richesse et sur l'impôt*, paru à Londres en 1767. J'incline à croire que Balzac a connu cet ouvrage car, rendant compte du livre de Gastaldi, *Recherches sur le Crédit Foncier, ce qu'il est et ce qu'il devrait être* (63). Balzac montre qu'il connaît bien les économistes et les physiocrates du XVIII^e siècle. Au reste dans ce même compte-rendu il aborde quelques-unes des idées dont on discutera en dînant chez Véronique.

(60) A. FRAY-FOURNIER, *Balzac à Limoges*, 10.

(61) *Id.*, *Ibid.*, 14.

(62) *Le Curé de Village*, 87.

(63) *Œuvres complètes*, XXII, 33-34.

L'action du *Curé de Village* n'a pas fait davantage l'objet de recherches particulières. Pourtant Balzac lui-même nous met sur la voie. Il a fait un compte-rendu élogieux de la *Confession* de Jules Janin. L'action extérieure de ce roman ne nous intéresse pas mais son héros, Anatole, plein de remords après avoir tué la femme à qui il s'est laissé marier, fait prévoir Véronique aussi bien d'ailleurs que M. Benassis. Véronique a fait preuve de la même passivité avant son mariage et a été pareillement torturée après la mort de son amant. Balzac parle dans ce compte-rendu de l'« exaltation ascétique » et de la force d'âme qu'il faut pour ne voir dans un meurtre « qu'un fait, qu'une action mauvaise si elle est divulguée; indifférente, si elle est secrète. » (64). Le magistrat est la « providence mixte, qui est à la justice ce que le pape est à Dieu ! » (65). C'est déjà Grandville du *Curé de Village*. Dans le même compte-rendu Balzac a presque trouvé son titre. Il y mentionne le « curé de campagne ». Enfin et surtout le début de cette étude est significatif et particulièrement la formule que voici « Pour l'honnête homme coupable, il n'y a plus de consolation possible aujourd'hui » (66). C'est bien là ce que dira Mme Graslin et c'est seulement quand elle aura trouvé un curé selon son cœur qu'elle s'apaisera un peu. Or l'idée est déjà dans le compte-rendu en question : une pensée abstraite, une foi, n'a de force que si elle est incarnée par des hommes supérieurs ; leur vague et inutile la religion n'a éclairé Mme Graslin que parce qu'il s'est rencontré un curé Bonnet pour l'incarner.

L'affaire des Tascheron a également des sources ; peut-être le voyage en Amérique du frère de Balzac. Les Tascheron ont fondé Tascheronville (67) comme le père de Fenimore Cooper avait fondé Cooperstown, et l'on sait que Balzac connaît bien Cooper.

Quant à Farrabesche, forçat régénéré par le travail agricole, il procède vraisemblablement d'un ouvrage écrit sur ce sujet en 1832 et qui n'aura point échappé à Balzac.

§ III. — Les Paysans.

Aucun roman n'appelle et ne justifie autant les commentaires. Balzac est mort sans l'achever. Il le qualifia lui-même « le plus

(64) *Œuvres complètes*, XXII, 99.

(65) *Ibid.*, XXII, 98.

(66) *Ibid.*, XXII, 95.

(67) *Le Curé de Village*, 250.

considérable de ceux que j'ai résolu d'écrire » (68) ; puis, je ne crois pas qu'il y en ait un autre qu'il ait si complètement remanié à plusieurs reprises, ni autour duquel il ait aussi longtemps tâtonné ; enfin, à l'exception de tels autres, dont les plus acharnés fureteurs n'ont pu retrouver trace et qu'il n'a probablement ébauchés qu'en imagination, il n'y en a pas dont il parle aussi souvent dans ses lettres, donc, qui l'obsède à pareil point.

Balzac avait laissé en suspens deux autres romans : *les Petits Bourgeois* et *le Député d'Arcis*, que M^{me} Hanska, devenue sa veuve, fit achever par Charles Rabou. Encore que ces deux œuvres ne soient pas indifférentes, leur sort ne peut exciter les mêmes regrets que celui des *Paysans*, roman qui est de la meilleure veine balzacienne.

« Le plus considérable » ? Là, aucun doute. Le 15 Février 1845 Balzac écrit à M^{me} Hanska : « De ce *travail*, il sort cinq volumes en quarante jours. Il faut bien faire six volumes des *Paysans* » (69). Et le 7 Novembre 1846 : « Il faut écrire alors les huit volumes des *Paysans* du 15 Novembre au 15 Décembre, c'est-à-dire un volume tous les quatre jours. » (70).

Est-ce six ? Est-ce huit ? Acceptons le minimum. M. Marcel Bouteron nous dit : « Sur les huit volumes de librairie que Balzac comptait tirer des *Paysans*, nous avons 1° la matière d'environ trois volumes mis au point, développés, soit les 13 chapitres de la première partie et les 4 premiers de la deuxième, soit 336 pages de notre édition ; 2° : quant aux 5 autres, ils ne sont représentés que par un canevas, non développé par Balzac, et publié par sa veuve avec les corrections et les raccords indispensables : soit les six derniers chapitres de la deuxième partie, soit 54 pages de notre édition, alors que, dans les projets de Balzac, la fin des *Paysans* aurait dû fournir plus du double. Au total, nous avons 390 pages pour un roman qui devait en compter au moins 500, peut-être 800 » (71). En admettant que Balzac s'en soit tenu à 6 volumes, puisque la première partie en représente 3, nous aurions eu un roman d'un minimum de 600 pages, à peu près certainement de

(68) *Les Paysans*, 2.

(69) *Lettres à l'Etrangère* (Nouvelle série). — *Revue des Deux-Mondes*, 15 Décembre 1919, 830.

(70) *Ibid.*, 1er Avril 1920, 602.

(71) M. BOUTERON, *Les Paysans*. Notes et éclaircissements, 394.

700. Evidemment, il y a les deux grandes séries d'*Illusions perdues* et de *Splendeurs et misères des Courtisanes*, et l'on ne peut guère comprendre les *Souffrances de l'Inventeur* si l'on ignore les *Deux Poètes*, ni la *Dernière Incarnation de Vautrin* si l'on n'a pas lu *Comment aiment les filles*. Il serait resté à l'avantage des *Paysans* que l'action tout entière développée eût été plus fortement concentrée dans le temps comme dans l'espace.

La gestation fut longue, et nombreux les remaniements. C'est en 1834 qu'à Genève M^{me} Hanska lui demanda d'écrire, à son intention et à celle de son mari, deux romans sous les titres : *le Prêtre catholique* et *le Grand Propriétaire*. Le premier fut *Séraphita*, le second, *les Paysans*. Il nous reste pourtant des fragments de la version du *Grand Propriétaire*, dont Balzac n'a conservé absolument que le nom de la Ville-aux-Fayes pour sa sous-préfecture et quelques détails topographiques concernant cette petite ville. L'action devait s'en dérouler sur les confins de la Touraine et du Berry. Le grand propriétaire s'appelle M. d'O. Les principaux bourgeois, qui seront ses ennemis, appartiennent tous à la quadruple dynastie des Massin, des Minoret, des Faucheur et des Levraut, que nous retrouvons avec quelques variantes, à Nemours, dans *Ursule Mirouët*... Selon toute vraisemblance, *le Grand Propriétaire* fut écrit en 1835. C'est dès les débuts de 1836 (72) que nous voyons Balzac penser à la deuxième version de ce sujet sous le titre : *Qui a terre a guerre* ou *Qui terre a guerre a*, dont le texte fut livré aux protes — pour être composé en « têtes de clous » à l'usage exclusif de l'auteur, — vers la fin de 1838 ou au début de 1839. Après quelques essais pour « caser » cette œuvre au rez-de-chaussée d'un journal, *la Presse* ou *le Siècle*, le 2 Novembre 1839 il parle pour la première fois du nouveau titre, qui fut maintenu : *les Paysans* (73). « Seule la première partie du roman, tel que nous le possédons aujourd'hui, fut publiée par *la Presse*, du 3 au 21 Décembre 1844. Elle se compose de treize chapitres. Sa publication ayant provoqué des désabonnements, *la Presse* remplaça la suite par *la Reine Margot*, de Dumas » (74). Quant à la deuxième partie, vers

(72) SPOELBERCH DE LOVENJOU, *La Gènes d'un roman de Balzac*, 7, 10, 40-45 *passim* : « A la date de 1834, on lit sur le carnet de Balzac cette mention : *Qui terre a guerre a*. » M. BOUTERON, *Les Paysans, Notes et éclaircissements*, 398.

(73) Il en parle dès Juillet 1839 : « *Les Paysans*, ou *Qui terre a guerre a*, est en train d'être acheté et publié par le *Constitutionnel*. » *Etr.*, I, 517.

(74) Henri BACHELIN. « *Les Paysans* » Critique du texte de Balzac. *Mercur de France*, 15 Mars 1924, (642-671), 644-645.

Juin 1847 Balzac donna à Emile de Girardin le texte des quatre premiers chapitres, que M. Marcel Bouteron estime avoir été composés entre le 1^{er} mai et le 13 juillet de cette même année, et non pas en 1844, comme le croyait, à tort, de Lovenjoul; le cinquième chapitre « fut sans doute créé de toutes pièces par M^{me} de Balzac. Du moins ne reste-t-il, à notre connaissance, aucune trace des épreuves ou manuscrits qu'elle aurait utilisés ». Pour les sixième, septième, huitième, neuvième et dixième chapitres, « M^{me} de Balzac n'eut à sa disposition que les 35 derniers feuillets d'épreuves informes d'un canevas d'un roman, composées sans doute vers 1838. Cette composition, faite en vieux caractères dits *têtes de clous*, n'était d'ailleurs pas destinée au tirage, mais à l'usage particulier de Balzac, afin de lui faciliter les énormes travaux de recomposition et de correction qu'il faisait subir à sa rédaction primitive. » Et M. Marcel Bouteron en cite un exemple : le chapitre II de la première Partie, *La Chasse à la loutre*, n'est pas dans le canevas original de 1838. C'est en 1844, quand il mit tout au point pour la publication dans *la Presse*, que Balzac écrivit « ces pages célèbres » (75). On voit toutes les questions qui se posent au sujet des remaniements effectués soit par Balzac, soit par sa veuve.

Quant aux passages de ses lettres où il parle de ce roman, il faut se résigner à ne les point citer tous, d'autant plus qu'on n'y en trouve souvent qu'une simple mention. Il n'en fait point, à l'avance, d'éloges que ses contemporains pouvaient estimer hyperboliques, comme on a vu pour *le Médecin* et pour *le Curé*. Affaire d'âge, peut-être; affaire, surtout, de complications qui vont se multipliant et qui ne lui laissent guère le loisir que de penser à l'argent qui se dérobe, à la Fortune qui s'obstine à ne se point déclarer pour lui.

Le 10 mai 1840, il écrit à M^{me} Hanska : « Je ferai encore cette année *les Paysans*, qui sont composés depuis deux ans et en épreuves chez moi. Mais, poursuivi comme je le suis, sans aucune tranquillité, je ne puis me livrer à mes sympathies littéraires. Je fais ce qui est le plus pressé » (76). Si on l'en croit, le 1^{er} juin 1841 il est en mesure de publier ce livre (77), qui, à la date du 12

(75) M. BOUTERON, *Les Paysans, Notes et éclaircissements*, 392-393.

(76) *Etr.*, I, 536.

(77) *Ibid.*, I, 557.

Avril 1842, est sur le point de paraître au *Messenger* (78), qui, en Novembre 1842, doit l'aider à payer les Jardies (79). C'est le 16 de ce même mois qu'il signe un traité avec l'éditeur Loquin pour la publication de trois romans : *Un début dans la vie*, *Un député de province*, [*Le Député d'Arcis*], *la Chaumière et le Château*, [*Les Paysans*]. Seul, *Un début dans la vie* fut publié par Loquin (80). Toujours à M^{me} Hanska, qui possède en Ukraine non seulement des terres, mais des moujicks, il parle, le 16 Juillet 1844, des « *Paysans*, commencés depuis huit ans, vingt fois vendus, repris, absolument comme les vôtres, un immense travail, ingrat, difficile, mais qui sans doute, fera quelque honneur à l'ingénieur ». (81). Il annonce, le 17 septembre suivant, qu'il va voir « demain », Dujarier, le gérant de *la Presse*, pour lui vendre ce livre et s'engager à l'écrire en un mois (82). Trois jours après : « Le contrat est signé. *La Presse* achète *les Paysans* à soixante centimes la ligne... Le gant est jeté ! Cet ouvrage, conçu depuis huit ans, va paraître... C'est plus vaste, plus intéressant, que *le Médecin de campagne*. Mais je suis tout tremblant de ce que je dois faire en vingt-cinq jours » (83). Balzac travaille à la première Partie, malade, « la tête dans l'opium », comme il a fait « *César Birotteau* les pieds dans la moutarde » (84). Il est question que *la Presse* commence à publier le 25 novembre. « *Les Paysans* doivent être et seront un chef-d'œuvre comme *César Birotteau*, comme *Splendeurs et misères des Courtisanes*, dont on s'émerveille, et avec raison ». (85). Le voici encore qui eroit, de bonne foi, le roman terminé. « *Les Paysans* font 10 volumes. [Ce n'est plus six, ni huit]. *La Presse* a engagé un combat contre tous les journaux, et *les Paysans* paraissent. Je suis obligé de les finir avant de partir » (86). Le 28 décembre, nous apprenons que, sur 13 chapitres [au lieu des dix qu'elle comporte] de la deuxième Partie,

(78) *Etr.*, II, 29.

(79) *Ibid.*, II, 340.

(80) SPOELBERCH DE LOVENJOUL, *La Genèse d'un roman de Balzac*... 49.

(81) *Etr.*, II, 395.

(82) *Ibid.*, II, 432.

(83) *Ibid.*, II, 434.

(84) *Ibid.*, II, 439. - A propos de l'opium, Balzac ajoute : « J'ai peur qu'il ne déteigne. »

(85) *Ibid.*, II, 453.

(86) *Ibid.*, II, 461. « C'est le succès dont vous parlez, étourdissant, inespéré. ». *Ibid.*, II, 466.

il n'en a que quatre de faits. « J'en ai donc neuf à écrire. » (87). Et nous apprenons encore que « *la Presse* a gagné 3.000 abonnés de plus » avec ce roman. « C'est un grand succès, mais chez les gens qui n'applaudissent pas et qui n'achètent pas. Il y a eu vingt-deux mille ouvriers qui ont souscrit aux *Mystères de Paris*, (d'Eugène Sue). Si l'on illustre *les Paysans*, je vous déclare qu'il n'y aura pas vingt-deux mille riches pour y souscrire. » (88). Ce n'est point la note que fait entendre Gautier, qui, « par ses relations intimes avec Mme de Girardin, son mari et Balzac...était mieux placé que personne pour connaître la vérité » sur l'accueil que firent, tant aux *Paysans* qu'à la plupart de ses livres, les contemporains de Balzac. Gautier écrit donc : « *Les Paysans*, ce chef-d'œuvre, provoquèrent même un grand nombre de désabonnements à *la Presse*... On dut interrompre la publication. Tous les jours arrivaient des lettres qui demandaient que l'on en finît. On trouvait Balzac ennuyeux. » (89). Le 10 Décembre *le Moniteur de l'Armée* avait protesté contre l'image que Balzac proposait du général Montcornet (90). Mais revenons à ses *Lettres*.

L'achèvement de la deuxième Partie est pour lui un cauchemar. Dès le 28 Décembre 1844 il écrit à Mme Hanska : « Je ne me pardonnerai jamais de ma vie de m'être fourré dans *les Paysans*. Mais, ma chère adorée, il faut que je paye mes dettes ! Il faut se loger au grand jour ! » (91). Le 15 Février 1845 : « Je n'ai pas une ligne d'écrite sur la fin des *Paysans*. » (92). Si je ne me

(87) *Etr.*, II, 468.

(88) *Ibid.*, II, 469. Voici un éloge contemporain qui a échappé à Spoelberch et à Royce. « *Les Paysans*... sont une des plus admirables peintures de cet esprit profondément observateur auquel on doit la *Comédie Humaine*. Jamais la plume de Balzac ne fut plus vraie, plus merveilleusement inspirée que quand elle traça le portrait de cette race envieuse, hypocrite, astucieuse, féline de ces Escobars en sabots que l'ingénuité urbaine appelle *ces bons paysans*. » [signé] Séraphin. — *La Silhouette*, 28 Novembre 1847. *Silhouette dramatique : Théâtre de l'Ambigu-Comique*. *Les Paysans*, drame en cinq actes et huit tableaux, par MM. Dennery, Cormon et Grange.

(89) GAUTIER in SPOELBERCH DE LOVENJOUL. *La Genèse d'un roman de Balzac*... 227.

(90) SPOELBERCH DE LOVENJOUL, *La Genèse d'un roman de Balzac*, 201-207.

(91) *Etr.*, II, 471.

(92) *Corr.*, II, 121. — Balzac parle encore des *Paysans* : en 1845, le 2, le 7, le 14 Janvier, (*Revue des Deux-Mondes*, 15 Décembre 1919, 819, 822, 824.) Le 20 Mars, (*Ibid.*, 15 Janvier 1920, 397-398), le 10 Avril, (*Corr.*, II, 142-143) : — « L'affaire des *Paysans* en librairie se conclura d'ici quinze jours... Ferai-je en douze jours deux parties des *Paysans*? Là est le problème, car je n'ai pas une seule ligne d'écrite. » D'où il résulte : 1° que Balzac avait pensé à publier ce roman complet ; 2° qu'il le voyait en 3 parties (b), puisque la première était faite, ayant paru à *la Presse* ; le 9 Septembre, les 4,

trompe, c'est le 1^{er}-2 Décembre 1846, qu'il en parle pour la dernière fois : « Au sortir de ce terrible travail de *la Cousine Bette*, il faut avoir fini maintenant *les Paysans* pour la fin de Décembre. » (93). Il n'en fut rien. En vain, dès les premiers mois de 1845, Girardin réclame-t-il la deuxième Partie. Balzac, pour gagner du temps, lui donne plusieurs chapitres des *Petites misères de la vie conjugale*, qui paraissent en feuilleton en Décembre de cette même année, puis *la Dernière Incarnation de Vautrin*, du 13 Avril au 4 Mai 1847. C'est donc qu'à cette date extrême la deuxième Partie n'est pas écrite. Du moins, en Juin, Balzac donne-t-il à Girardin les 4 premiers chapitres, mais le directeur de *la Presse* se refuse à en commencer la publication tant qu'il ne sera pas en possession du manuscrit complet. En Juillet, il met Balzac « en demeure de s'exécuter ou de rembourser les avances d'argent » qui lui ont été faites. Balzac, en trois fois, versa la somme de 5.257 francs 75, grâce à quoi il fut délivré de l'obligation d'achever *les Paysans* (94). Et l'on ne peut que regretter — très égoïstement, — qu'il ait pu se libérer ainsi.

La première Partie, *Qui terre a, guerre a*, parut dans *la Presse* comme il suit :

1. *Le Château*, 3 Décembre 1844; 2. *Une bucolique oubliée par Virgile*, 4 Décembre; 3. *Le Cabaret*, 5-6 Décembre; 4. *Autre idylle*, 6-7 Décembre; 5. *Les Ennemis en présence*, 7-10 Décembre; 6. *Une histoire de voleurs*, 11 Décembre; 7. *Espèces sociales disparues*, 12 Décembre; 8. *Les Grandes révolutions d'une petite vallée*, 13-14 Décembre; 9. *De la médiocratie*, 15 Décembre; 10. *Mélancolie d'une femme heureuse*, 17 Décembre; 11. *L'Oaristys*, XXVII^e églogue de *Théocrite*, peu goûtée en *Cour d'Assises*, 18-19 Décembre; 12. *Comme quoi le cabaret est la salle de conseil du peuple*, 19-20 Décembre; 13. *L'Usurier des campagnes*, 20-21 Décembre. Ce texte reparut dans les numéros des 1^{er} et 15 Avril, 1^{er} et 15

13 et 15 Décembre. (*Corr.*, II, 149-150, 183-184, 186, 191), en 1846 : le 17 Mars, le 15 Juin, les 15, 17, 18, 19 et 20 Juillet, le 5 Août, (*Corr.*, II, 232, 240, 242, 243, 247, 251, 254, 255, 258, 272), le 27 Septembre, le 5 Octobre, (*Revue des Deux-Mondes*, 15 Mars 1920, 336, 340), le 18 Octobre, en Novembre, (*Corr.*, II, 293, 295, 305).

(b) En quatre même, comprenant chacune deux tomes et, dans cette évaluation les 13 chapitres d'introduction parus en 1844... représentaient seulement le contenu des deux premiers volumes de l'ouvrage complet. (SPOELBERCH DE LOVENJOUL, *La Genèse...* 237).

(93) *Revue des Deux-Mondes*, 1er Avril 1920, 609.

(94) Marcel BOUTERON, *Les Paysans, Notes et éclaircissements*, 391-392.

Mai 1855 de la *Revue de Paris*, qui publia la deuxième Partie dans ses deux numéros suivants des 1er et 15 Juin.

L'ouvrage fut annoncé dans le numéro du samedi 27 Octobre 1855 du *Journal général de l'Imprimerie et de la Librairie*.

6806. - *Scènes de la vie de campagne : Les Paysans*, par Honoré de Balzac. Cinq volumes in-8° ensemble de 97 feuilles 1/2. Impr. de Jacquin, à Fontainebleau. - A Paris, chez de Potter.

Où faut-il situer l'action des *Paysans*? Sans doute, jamais n'arrivera-t-on à la certitude. M. Henri Bachelin, qui de ce point de vue a fait un examen critique du texte de Balzac, ajoute cette note à la dernière ligne de son étude : « Il est, d'ailleurs et également, très possible, sinon très probable, que Balzac ait transporté sur les confins de la Bourgogne et du Morvan la topographie d'une région différente qu'il ait particulièrement connue : Touraine, Berri, voire Ville-d'Avray et ses environs, le parc de Saint-Cloud devenant le parc des Aigues. » (95). Mais il avait dit auparavant : « Il n'est pas plus compliqué d'inventer de toutes pièces le décor d'un paysage que de le décrire minutieusement dans sa vérité moyenne... Mais il est essentiel de faire observer ici que, de tous les romans de Balzac, *les Paysans* est le seul où il ait éprouvé le besoin d'égarer le lecteur par des pseudonymes de lieux. Personnellement tout m'incite à croire qu'il n'a agi de cette sorte que parce qu'il lui fallait construire à peu près de toutes pièces le grand domaine rural nécessaire à la démonstration de sa théorie. Est-ce à dire qu'il ne se soit pas inspiré de la réalité? » (96).

Quels témoignages avons-nous de séjours possibles de Balzac en Bourgogne, surtout dans la partie de cette province qui touche au Morvan? Aucun qui fasse foi. Après être allés voir Montalembert, qui habitait rue du Bac, les Goncourt écrivent dans leur *Journal*, le 9 Juin 1856 : « Dans les premiers chapitres de ses *Paysans*, M. de Balzac a tracé une peinture des paysans comme lès a faits la Révolution. Oh! ce n'est pas flatté, mais c'est si vrai! Je suis du Morvan, et je me disais : « Il faut qu'il y soit venu. » (97). D'après une communication que M. de Lovenjoul

(95) H. BACHELIN, « *Les Paysans* », *Critique du texte de Balzac*, *Mercure de France*, 11 Mars 1924, 671, note.

(96) *Id.*, *Ibid.*, 646.

(97) GONCOURT, *Journal*, I, 129.

devait « à M. Félix Chambon, l'aimable bibliothécaire de l'Université de Paris », Balzac « se serait servi du Château de Cézy, près Saint-Julien-du-Sault et Joigny, dans l'Yonne, pour y installer quelques-uns des personnages de son œuvre... Enfin, sans même invoquer la Bourgogne... quelques analogies de noms, telles que celui de l'Avonne pour l'Yonne, de Blangy pour Joigny, semblent donner une certaine vraisemblance à l'hypothèse en question. » (98). M. Bachelin nous dit qu'« une tradition orale veut que Balzac ait vécu à Vassy, à 4 kilomètres au nord d'Avalon, où il aurait même fait des expériences de mesmérisme. » (99). La seule certitude que nous ayons, c'est qu'à plusieurs reprises Balzac, en diligence, traversa la Bourgogne, qu'il appelle — on s'en souvient, — « l'ennuyeuse ».

Cependant, ajoutées à cette certitude, nous avons quelques probabilités. La famille de Berny avait des relations dans la partie du département de la Nièvre qui touche à la Basse-Bourgogne. En Juin 1832, Mme de Berny est au château de Bazarnes, commune de Courcelles, canton de Varzy (Nièvre), qui appartient au général Allix (100). Le 4 Juillet, elle en écrit à Balzac : « La voiture du général est partie pour aller prendre mes enfants à la diligence de Clamecy » (101), et, le 18 : « Alexandre [son fils aîné] vient de partir pour Clamecy, où il a affaire. » (102). A supposer que Balzac ne soit pas allé dans la région avec l'un ou l'autre, il a pu, par eux, être documenté. Il a pu l'être, surtout, par la femme de charge qu'il eut pendant sept années pleines. Le 16 Novembre 1840 il mande à Mme Hanska : « Ecrivez-moi à l'adresse suivante : Monsieur de Breugnol, rue Basse, n° 19, à Passy près Paris » (103), et, en Juin 1844, au vicaire général de Paris : « Vous pourrez me répondre... sous le nom de Monsieur de Brugnol, rue Basse, n° 19, à Passy. » (104). Breugnol, Brugnol, Balzac hésitait. Et l'on trouve d'autres graphies : Brugnolle, Brugnol, Brugnot, Breugnol, etc.

(98) SPOELBERCH DE LOVENJOUL, *La Genèse d'un roman de Balzac...* 38-39.

(99) H BACHELIN, « *Les Paysans* », *Mercure de France*, 15 Mars 1924, 644. « Une autre tradition orale et locale veut que notre plus grand romancier ait séjourné quelque temps (quelques heures ou plusieurs jours), à Clamecy. » *Ibid.*, 663.

(100) *Revue des Deux-Mondes*, 1er Décembre 1921, 616.

(101) *Ibid.*, 626.

(102) *Ibid.*, 1er Décembre 1921, 628.

(103) *Etr.*, I, 546.

(104) *Corr.*, II, 94.

Desnoiresterres dit : « Brignolles » (105). Et toujours avec la particule ! Cette « madame de... » était tout simplement Philiberte-Jeanne-Louise Breugniot, née à Aunay-en-Bazois (Nièvre), le 29 Messidor an XII [18 Juillet 1804], d'après l'acte de naissance qu'a fait relever à la mairie de cette commune M. Walter Scott Hastings, professeur à l'Université de Princeton. M^{me} Breugniot resta chez Balzac jusque dans l'hiver de 1847-1848, où elle le quitta pour se marier. Elle mourut le 23 Décembre 1874. (106).

De l'étude de M. Bachelin que résulte-t-il ? Il écrit : « Sans pénétrer ici dans le domaine de la critique littéraire ni morale, je tiens à dire que vers 1830 le paysan des environs de Paris ne différait pas beaucoup de celui du Morvan ni d'ailleurs quant aux sentiments essentiels, que Balzac a parfaitement pu découvrir à Ville-d'Avray ou dans les localités voisines. Encore dois-je préciser que, quant aux détails secondaires de mœurs, le paysan du Morvan était encore infiniment plus pauvre et plus sauvage — du fait de l'isolement à peu près total où il vivait faute de routes praticables, — que celui que nous décrit Balzac, et qui est le paysan bourguignon, d'une contrée où il y a des vignes : il n'y en a pas dans le Morvan. Sur ce point, Montalembert s'est donc trompé. » (107). Le château de la Roche-en-Breny, [on orthographie aujourd'hui : en Brenil], canton de Saulieu [Côte-d'Or], avait été vendu, en 1839, à Montalembert.

Continuant de suivre l'étude citée et laissant de côté les disséminances de détail qui existent entre la première version imprimée pour l'usage exclusif de Balzac et le texte définitif de *la Presse*, je lis (108) que l'indication relative au flottage des bois, à propos de Gaubertin, agent général, peut nous aider à fixer le lieu de l'action, quant à la Ville-aux-Fayes, soit à Clamecy, soit à Avallon, où « chacune des deux compagnies de flottage, sur l'Yonne et sur la Cure, a, en effet, son agent général. » Mais aussitôt interviennent des contradictions touchant l'Avonne et l'Yonne. A ce propos, M. Bachelin relève une des erreurs commises par Spoelberch de Lovenjoul, qui signale des analogies de noms, telles que celui de

(105) G. DESNOIRESTERRES, *M. de Balzac*, 137.

(106) H. BACHELIN, « *Les Paysans* »..., *Mercur de France*, 15 Mars 1924, 853.

(107) *Id.*, *Ibid.*, 643.

(108) *Id.*, *Ibid.*, 648-649.

l'Avonne pour l'Yonne, de Blangy pour Joigny. » (109). Or, d'après le texte même de Balzac, « l'Avonne est la petite rivière qui, grossie au-dessus de Couches par de nombreux ruisseaux, se jette à la Ville-aux-Fayes dans un des plus considérables affluents de la Seine » (110) ; plus loin, Balzac emploie les deux noms de l'Avonne et de l'Yonne de telle manière que, malgré une ambiguïté certaine d'un autre point de vue, il s'agit incontestablement de deux cours d'eau différents (111). L'assimilation de Blangy, petite commune rurale, à Joigny, chef-lieu d'arrondissement, est insoutenable. On n'est pas autorisé à conclure que la Ville-aux-Fayes soit Avallon, ni Clamecy, puisque, dans ce dernier cas, l'action se déroulerait dans le département de la Nièvre, alors qu'à « plusieurs reprises, il est question d'Auxerre comme chef-lieu, du moins probable, du département » où se déroule cette action, « et une seule fois de Dijon » (112). Examinant ensuite la question du double point de vue de la réalité géographique et historique, M. Bachelin estime que les rivières de la région ne concordent pas avec celles des *Paysans*, pas plus que les localités, d'après les distances indiquées par Balzac ; l'histoire qu'il esquisse de la Ville-aux-Fayes ne s'adapte à celle d'aucune des sous-préfectures de la Côte-d'Or, de la Nièvre ni de l'Yonne, ni celle de Soulanges à l'histoire d'aucun de leurs chefs-lieux de canton (113).

Il reste cependant quelques approximations. « Dans les deux petites villes de la Ville-aux-Fayes et de Soulanges, on retrouve des caractéristiques de Clamecy, d'Avallon, de Semur et de Saulieu » (114), de l'Isle-sur-Serein et de Montréal (Yonne). (115). La biographie balzacienne du comte de Soulanges épouse d'assez près celle de César-Laurent, comte de Chastellux (Yonne). (116). « Lorsque la bourgeoisie de Soulanges, qui se croit « le plexus solaire de la France », décrète que « l'un des héros d'Essling était un lâche », n'oublions pas qu'il peut s'agir du maréchal Davout,

(109) SPOELBERCH DE LÖVENJOUL, *La Genèse d'un roman de Balzac...* 38-39.

(110) *Les Paysans*, 25.

(111) *Ibid.*, 26.

(112) H. BACHELIN, « *Les Paysans* »..., *Mercur de France*, 15 Mars 1924, 651.

(113) *Id.*, *Ibid.*, 652-656.

(114) *Id.*, *Ibid.*, 663.

(115) *Id.*, *Ibid.*, 665.

(116) *Id.*, *Ibid.*, 666-667.

né le 10 Mai 1770 à Annoux, à 21 km. d'Avallon, commune du canton de l'Isle-sur-Serein.

» A Santigny, canton de Guillon, à 21 km. d'Avallon, vécut longtemps la famille noble de Villers-la-Faye dont le nom a pu inspirer à Balzac celui de sa Ville-au-Fayes. Courterolles, hameau de la commune de Guillon, a pu le faire penser à Ronquerolles » (117).

Quoi qu'il y ait entre les Jardies et les Aigues toute la différence d'une hauteur à un fond, il me paraît beaucoup plus vraisemblable que Balzac ait transporté en Bourgogne les environs de Ville-d'Avray, qu'il connaissait bien. Voyons la description qu'il en fait à Mme Hanska : « Ma maison est située sur le revers de la montagne ou colline de Saint-Cloud, adossée au Parc du Roi, à mi-côte au midi. Au couchant, j'embrasse tout Ville-d'Avray ; au midi, je vois sur la route de Ville-d'Avray qui passe au bas des collines où commencent les bois de Versailles, et, au levant, je passe au-dessus de Sèvres, et mes yeux s'étendent sur un immense horizon au bas duquel gît Paris... Le fond de la vallée... a toute la fraîcheur, l'ombre, les hauteurs, la verdure d'un fond de vallée suisse ornée des plus délicieuses fabriques... Des bois et des forêts partout... » (118). Et encore : « Quelle belle vallée, fraîche comme une vallée suisse ! Un parc royal à cent pas ! » (119). Que lisons-nous dès le début des *Paysans* ? « Du haut d'une de ces éminences que, nous autres Français, nous nommons assez vaniteusement une montagne... D'immenses forêts posées à l'horizon sur une vaste colline... Cette riche vallée encadrée au loin par les monts d'une petite suisse... La petite ville de Soulanges posée au bord d'un vaste étang comme une fabrique du lac de Thoune. » (120). On y trouve des paysages d'autres romans : « Des barques usées, des filets de pêcheurs, le chant monotone d'un berger, les canards qui voguaient entre les îles..., des garçons meuniers, le bonnet sur l'oreille, occupés à charger leurs mulets », c'est Félix de Vandenesse qui écrit cela (121). « Un moulin et son barrage, sa chaussée et ses arbres, ses canards... ses filets et sa boutique à poisson sans compter un garçon meunier qui déjà m'examinait, » c'est Blondet qui écrit

(117) H. BACHELIN, « *Les Paysans* »..., *Mercur de France*, 15 Mars 1924, 669.

(118) *Etr.*, I, 483.

(119) *Ibid.*, I, 514.

(120) *Les Paysans*, 4, 10.

(121) *Le Lys dans la Vallée*, 27.

cela (122). Il n'y a pas jusqu'au paysage des sources de l'Avonne (123) qu'on ne rencontre dès 1830, dans *la Physiologie du Mariage*, (124) et là comme ici, on a les deux mots *Isola-Bella*.

Ainsi si Balzac a séjourné sur les confins de la Bourgogne et du Morvan, il n'est pas nécessairement prouvé qu'il en ait tiré parti autrement que pour des détails de mœurs et de langage. En revanche, il est facile de voir qu'il a tenu à égarer ses lecteurs. « On viendra bientôt nous prier de dire dans quelle géographie se trouve la Ville-aux-Fayes, l'Avonne et Soulanges. Tous ces pays [sont]... sur le globe immense où sont la tour de Ravenswood, les Eaux de Saint-Ronan, la terre de Tillictudlem, Gander-Cleug, Lilliput, l'Abbaye de Thélème, les conseillers privés d'Hoffmann, l'île de Robinson Crusoë, les terres de la familles Shandy, dans un monde exempt de contributions, et où la poste se paie par ceux qui y voyagent à raison de 20 centimes le volume. (Note de l'auteur). (125).

(122) *Les Paysans*, 5-6.

(123) *Ibid.*, 27.

(124) *La Physiologie du mariage*, 63-64.

(125) *Les Paysans*, 390.

CONCLUSION

Montaigne donne quelque part le conseil fort sensé et trop souvent méconnu de n'écrire que de ce que l'on sait. Quand donc un écrivain a consacré plusieurs centaines de pages à un sujet, le critique a le droit de vérifier l'information de son auteur et ses sources. L'exposé de cette information, quant à Balzac, a fait l'objet de la première partie de ce travail. Dans le chapitre initial j'ai précisé son atavisme rustique d'où il a pu tirer non seulement des instincts obscurs, des forces secrètes, des préjugés innés, mais encore, par les récits de son père, des renseignements, suspects peut-être, mais en tout cas plus clairs et plus distincts dans sa conscience que les notions dont je parlais précédemment. Puis, passant à son expérience personnelle, j'ai montré les voyages de Balzac sur le sol français, ses séjours à la campagne, l'attrait puissant qu'elle a eu pour lui au moins dans sa pensée et dans sa rêverie, l'obligation où il était au cours de ses voyages de la voir mieux que nous le faisons au cours des nôtres, en raison des moyens de transports de son temps, le caractère néanmoins superficiel de la connaissance un peu rapide qu'il avait pu prendre des champs et de leur population, et dès lors j'ai pu étudier l'histoire de ses trois romans paysans, du dernier surtout qui l'a le plus occupé. Maintenant que j'ai fait connaître la genèse de ces romans, il me reste, les prenant tels que nous les avons, à en étudier le contenu et à apprécier leur valeur en tant que documents sur la vie de campagne du temps de Balzac. Ce sera l'objet de la seconde partie de mon travail.

DEUXIÈME PARTIE

LA “ VIE DE CAMPAGNE ” DU DIRECTOIRE
A LOUIS-PHILIPPE

DEUXIÈME PARTIE

LA " VIE DE CAMPAGNE " DU DIRECTOIRE A LOUIS-PHILIPPE

Ces deux indications-limites ne sont pas d'une rigueur absolue. La Révolution n'a modifié brusquement que la situation politique, l'état social n'a été atteint que de façon moins immédiate en ce qui touche aux mœurs, aux habitudes de toute sorte, surtout rurales. La plupart des héros de Balzac ont un pied dans l'Ancien Régime, un dans le nouveau. Les plus âgés sont nés avant 1789 ; les autres, comme Tonsard qui a la cinquantaine en 1823 ont ouvert les yeux à la fin du règne de Louis XV. Mis à part le fait qu'ils sont devenus propriétaires terriens, — et l'on verra jusqu'à quel point ceci est une nouveauté — ils restent solidaires de l'Ancien Régime. Quant à Louis-Philippe, c'est seulement par souci d'exactitude que j'en parle : Emile Blondet revient aux Aigues dans l'hiver de 1837, l'action du *Curé de Village* ne prend fin qu'en 1845 ; mais la vie de campagne, en ce qu'elle a de spécifiquement rural, n'est pas influencée par le Gouvernement de Juillet. Elle ressortit à l'Ancien Régime, à l'Empire et à la Restauration.

CHAPITRE I.

La vie de campagne d'après la Comédie Humaine

Voyons d'abord quelle place les classes rurales occupèrent dans notre littérature jusqu'à Balzac. Ce sujet pourrait fournir matière à un ouvrage entier. (1).

Balzac s'est proposé, dit-il lui-même dans sa dédicace des *Paysans*, « de mettre en relief les principales figures d'un peuple oublié par tant de plumes à la poursuite de sujets nouveaux. » (2). Aujourd'hui que se sont multipliés les romans dits « régionalistes », dont la vie paysanne forme toute la substance, souvent trop mince, on a peine à s'imaginer que, vers 1840, ce pût être un sujet nouveau : c'est Balzac qui a raison.

Esclaves et colons gallo-romains, serfs et vilains du Moyen Age, villageois de l'Ancien Régime, apparaissent dans tous les manuels d'histoire ; un grand nombre d'études leur ont été consacrées, mais presque toutes tendancieuses : ce sont des pamphlets. Taine lui-même est un peu justiciable de ce reproche : ce qu'il écrit du Peuple à la fin de l'Ancien Régime, est trop poussé au noir. Même à cette époque, nos rustres festoyaient et dansaient au son de la musette sous les ormeaux ; Taine ne les a vus que déguenillés, nu-pieds, mourant de faim : les « animaux farouches » de La Bruyère l'avaient fortement impressionné, et plus encore peut-être l'œuvre de Balzac, et ce sont leurs petits seuls qu'il a retrouvés dans leurs tanières humides et noires. Les études faites avant ou après la sienne ont les mêmes défauts (3) ; elles instituent fort inutilement le procès de la noblesse et du clergé, sans préjudice de

(1) MUTINELLI, *Les Paysans dans la littérature française d'après Balzac et George Sand*.

(2) *Les Paysans*, 1.

(3) Par exemple l'*Histoire des Paysans*, d'Eugène BONNEMÈRE, 1857, in-8°. On lit, 4 (Édition de 1877, in-4°) qu'il s'agit moins d'une histoire que d'une passion et d'un long martyre. » Il y est dit que 1789 a « sonné l'heure de la résurrection du crucifié. »

la royauté, qui, des siècles durant, auraient accablé Jacques Bonhomme. Cet état de choses n'était point particulier à la France. Tocqueville dit avec justesse qu'il importe « de remarquer que, dans toute l'Europe, alors, les mêmes droits féodaux, *précisément les mêmes*, se retrouvaient, et que, dans la plupart des contrées du continent, ils étaient bien lourds. Je citerai seulement la corvée seigneuriale. En France, elle était rare et douce; en Allemagne, elle était encore universelle et dure. » (4).

Qu'a fait la littérature d'art et d'imagination pour les classes rurales, elle se contentait de les oublier. Elle n'avait ni raison, ni tort : l'ambiance intellectuelle, morale et sociale, était telle qu'on ne pouvait estimer que le vilain ne pouvait retenir l'attention. On le rencontre dès le Moyen Age, mais non dans le genre qui a les faveurs royales et seigneuriales; il n'apparaît qu'à titre épisodique dans les Chansons de geste et dans les romans.

Les fabliaux, et généralement toute la littérature satirique dont le monument essentiel reste le *Roman de Renart*, lui font une place plus large, sinon la part plus belle. On le voit « revenant du marché aux bœufs, l'aiguillon sur l'épaule », buvant et chantant « dans les tavernes, faisant circuler à la ronde les vins « clairs et fins, doux et plaisants à l'avalier. » (5). En voici un qui, à force de travail et d'avarice, a amassé quelque bien; il a vin et blé en abondance, bon argent, quatre chevaux et huit bœufs; un autre qui va vendre au marché d'Abbeville dix aunes de toile qu'il a faites (6). « L'homme des champs, dit l'auteur d'un fableau, est un animal carré, gauche, et « *de laide hure* ». C'est un mélange de sottise et de naïveté. Sa femme le trompe ouvertement, sans qu'il s'en doute. » (7). « Voilà que cet animal farouche et hâlé, à la voix à peine articulée, se dresse et se tient gaillardement debout... Le voilà qui rit tout bas de son seigneur, qui contredit son curé, et même le roi Salomon. Nos vieux conteurs se sont bien

(4) TOCQUEVILLE, *L'Ancien régime et la Révolution*, 44.

(5) GUSTAVE REYNIER, *Les origines du roman réaliste*, 17, 18, *passim*.

(6) LEGRAND D'AUSSY, *Fabliaux...*, I, 398; II, 421. — Le vilain que rencontre Aucassin (*Aucassin et Nicolette*, édition Bourdillon, 30-33, § 24) est un pauvre laboureur d'une hure si laide et si noire que la vue en est effrayante. Loué comme laboureur à un vilain plus riche, il a perdu un bœuf de vingt sous — sa mère qui n'avait qu'un matelas est maintenant indigente, sur la paille — lui-même craint la prison et se lamente. Il a du cœur et du bon sens, le conteur a voulu le rendre sympathique. A noter que ce morceau a été supprimé comme tendancieux par Legrand d'Aussy, *Op. cit.*, III, 9-25.

(7) ANDRÉ RÉVILLE, *Les Paysans au Moyen-Age*, 53.

gardés, il est vrai, d'en faire un déclamateur solennel et prétentieux. Ils lui ont laissé son allure gauche et commune, son type grossier, son langage naïf, trivial et trop souvent cynique... Sa science est bornée, sa vue courte, mais sûre... Toute sa sagesse se compose d'un mélange de niaiserie trompeuse et de bon sens défiant et positif. Elle s'exprime volontiers par des proverbes. » (8). Il a ses malices, comme le *Vilain Mire* dont Molière s'inspirera, comme cet autre qui conquiert le Paradis en plaidant, puisque le Paradis n'est pas fait pour les vilains. Il rit tout bas de son seigneur? Pas toujours. Wace nous le montre se révoltant au chant d'une « Marseillaise rustique » où il proclame ses droits en face des nobles :

Nous sommes hommes comme ils sont. (9)

Parallèlement à ce courant réaliste, se développe celui des trouvères et des troubadours, s'opposant aux jongleurs et aux ménestrels, qui créent le berger sentimental amoureux de la jolie bergère, et rêveuse; il joue du flageol d'argent près d'une fontaine au clair gravier, tandis que le rossignolet chante sur un buissonnet proche. Mais aucun de ces tableautins, aucune de ces « nouvelles », comme nous dirions aujourd'hui, ne représente une réussite littéraire. En rassemblant une multitude de traits épars dans cette production de plusieurs siècles, on pourrait peindre une fresque captivante : ce ne serait qu'un travail de compilation, où d'ailleurs l'esprit de choix devrait fréquemment intervenir; mais, ce que nous demandons à une œuvre d'art, c'est, en même temps que des renseignements, que des documents d'un ordre déterminé selon son genre (10), d'atteindre à un certain point de perfection, ou de ne pas rester trop en-deçà. Or, au Moyen Age, la langue n'est qu'en voie de formation, et le goût est nettement mauvais.

La Renaissance commence à fixer l'une comme à perfectionner l'autre; ce n'est pas pour cela que le vilain, qui tend à devenir le

(8) C. LENIENT, *La Satire en France au Moyen-Age*, 93.

(9) WACE, dans Lenient, *Ibid.*, 19.

(10) Nul homme sensé ne pourrait reprocher à Racine de ne pas nous dire quelles recettes représentent pour le temple de Jérusalem « les nouveaux fruits » qu'y apporte « le peuple saint », ni à Chateaubriand de nous taire ce que René dépense dans la chaumière où il s'ensevelit. Non seulement nous n'y pensons pas, mais nous serions gênés de le savoir; les documents de ce genre que nous trouvons dans la *Comédie humaine* et dans le roman réaliste en général, n'y détonnent pas.

villageois, aura davantage sa place marquée dans la littérature, où il continue de ne figurer qu'à titre épisodique. Si l'on chante ses travaux, ce n'est pas en fonction de lui-même, mais pour la poésie qu'en dégagent ceux qui ne sont pas astreints à les exécuter. Les bergers du xii^e siècle réapparaissent dans les *Eglogues* de Ronsard, chez Racan et par-delà les Alpes, ramènent la pastorale italienne et Virgile ; il y aurait à dire comment c'est avec eux qu'en France « le sentiment de la Nature » trouve enfin sa première expression valable, comment la Renaissance fut, chez nous, sans conteste, le printemps de ce sentiment, comment on atteint, dans ce domaine, à une fraîche verdure qui reste et restera inégalée ; mais ce serait hors de mon sujet. En prose, les *Propos rustiques et facétieux*, de Noël du Fail, sont beaucoup plus facétieux que rustiques, bien qu'il s'y trouve des notations tout à la fois précises et non dépourvues de poésie.

Nous n'avons pas encore vu, de façon définitive, apparaître le roman. On pourrait à la rigueur lui assimiler les Chansons de geste ou leurs dérivés en prose ; cependant, laissons-les à l'épopée. C'est au xvii^e siècle que le roman commence à prendre forme. Huet nous en donne la définition. « Autrefois, sous le nom de Romans, on comprenoit non seulement ceux qui estoient écrits en prose, mais plus souvent encore ceux qui estoient écrits en vers... Aujourd'hui,... ce que l'on appelle proprement Romans sont *Des histoires feintes d'aventures amoureuses, écrites en prose avec art, pour le plaisir et l'instruction des lecteurs*. Je dis, des histoires feintes pour les distinguer des histoires véritables. J'ajoute, des aventures amoureuses, parce que l'amour doit être le principal sujet du Roman. » (11). Huet dit d'Honoré d'Urfé : « Monsieur d'Urfé fut le premier qui tira nos Romans de la barbarie, et les assujettit aux règles de son incomparable *Astrée*, l'ouvrage le plus ingénieux et le plus poli qui eut jamais paru en ce genre, et qui a terni la gloire que la Grèce, l'Italie et l'Espagne s'y étaient acquise. » (12). De M^{lle} de Scudéry il fait un éloge non moins pompeux (13). Et ce ne sont encore que bergers et bergères, auxquels nous pouvons ajouter le *Berger extravagant* de Charles Sorel, sieur de Souvigny, et, du même, *La Vraye histoire comique de Francion*,

(11) *Lettres d'Huet... sur l'origine des romans*, 2-3.

(12) *Ibid.*, 173-174.

(13) *Ibid.*, 174-175.

où l'on voit les paysans ameutés devant le château pour regarder deux voleurs « accrochés aux grilles d'une croisée » ; ils sont moqueurs, naïfs, superstitieux ; on y peut lire la description d'une noce villageoise avec cadeaux, repas et danses (14).

Le paragraphe de La Bruyère est justement célèbre. « L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible : ils ont comme une voix articulée, et, quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine ; et en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines : ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé. » (15). La Fontaine renoue mieux avec la tradition du Moyen Age : son villageois n'a pas changé : trompé par sa femme et molesté par son seigneur, tantôt il goguenardise, tantôt il se plaint, comme le « pauvre bûcheron tout couvert de ramée », à moins que, parfois apitoyé lui-même, La Fontaine ne nous présente le compère Pierre.

Bon villageois, à qui pour toute terre,
Pour tout domaine et pour tous revenus,
Dieu ne donna que ses deux bras tout nus (16).

Chez Molière les paysans ont leur place : ainsi dans *le Festin de Pierre* le dialogue de Charlotte et de Pierrot est plausible et pittoresque ! (17). Ce sont les bergers beaux parleurs de d'Urfé se retrouvant chez Mme de Sévigné, amie, pourtant, du naturel. « Tout mon déplaisir, c'est que vous ne voyiez point danser les bourrées de ce pays ; c'est la plus surprenante chose du monde : des paysans, des paysannes, une oreille plus juste que vous, une légèreté, une disposition ; enfin, j'en suis folle. Je donne tous les soirs un violon avec un tambour de basque qui me coûte quatre sous, et, dans ces prés et ces jolis bocages, c'est une joie que d'y

(14) André LE BRETON, *Le roman au XVII^e siècle*, 60-62. Un fait très simple prouve le peu de place que tient le paysan dans la littérature de ce temps. P. Bonnefon dans la *Société française du XVII^e siècle* ne peut donner aucun texte se rapportant directement aux hommes de la campagne.

(15) LA BRUYÈRE, *Caractères*, II, 61, § 128.

(16) LA FONTAINE, *Contes et Nouvelles*, 3^e partie : *La Jument du compère Pierre*, 486.

(17) MOLIERE, *Le Festin de Pierre*, II, 1, 101-113.

voir danser les restes des bergers et des bergères du Lignon. » (18). Et voilà un passage à opposer au paragraphe de La Bruyère.

Dancourt a fait de l'étude du paysan une de ses spécialités : Lucas, dans *le Galant Jardinier*, Thibault dans *la Maison de Campagne* et dans *le Charivari*, Mathurin dans *Colin Maillard*. Il a bien vu le domestique infidèle, uniquement soucieux de faire fortune par de petits gains successifs ; le paysan malicieux, rusé, qui parle un langage imagé et dialectal en « biau » et en « j'avions ». (19).

D'autre part le XVIII^e siècle offre quelques exemples de paysans ayant réussi dans le monde. L'histoire littéraire en retient deux, celui de Marmontel et celui de Bernis. Ils ont « la même fierté de parvenus » qui « les poussait à rappeler [dans leurs mémoires] avec la même candeur leurs moyens de parvenir. L'un et l'autre s'étaient bien employés pour la famille. Une carrière de beau gars limousin, comme on l'a dit, une fortune de gentilhomme campagnard nourri de potage aux choux, de lard, au fond du Vivarais, voilà Marmontel et de Bernis. Même pauvreté à l'origine, même besoin d'en sortir, et, pour y réussir, une réelle solidité de corps et d'esprit avec un même fonds robuste de moralité.

Les tableaux que Marmontel nous a donnés de l'intérieur paternel... sont parmi les meilleures pages qu'il ait écrites... Les jolis souvenirs aussi que ceux de « ses bisaïeules au coin du feu, buvant le petit coup de vin et se rappelant le vieux temps dont elles faisaient des contes merveilleux, de ces soirées à la métairie de Saint-Thomas où l'on battait le chanvre, où à l'entour du foyer on entendait bouillonner l'eau du vase aux châtaignes savoureuses et douces, et griller les raves. » (20).

(18) Mme de SÉVIGNÉ, *Correspondance*. A Vichy, lundi 8 Juin [1676], 482. Au vrai, par accoutumance, par heureuse insouciance, par nécessité organique, les hommes, surtout dans la jeunesse, trouvent moyen d'être heureux, au milieu de la plus extrême misère. Fénelon a eu raison de peindre côte à côte la pauvreté des paysans et leur joie. Il a vu les peuples mourant de faim (*Lettre à Louis XIV*, Fénelon, *Œuvres*, IV, 285), mais il a vu aussi la jeune paysanne au teint fleuri, riant et chantant, dansant sur l'herbe et sur la fougère, le long d'un clair ruisseau, au son de la flûte, portant bavolet et cotte grise, crasseuse et court vêtue, telle une servante de cuisine, logée dans une chaumière, nourrie de châtaignes, destinée à épouser un laboureur, heureuse de n'être point trop battue, (Fénelon, *Ibid.*, I, [337]-339). Fénelon n'a pas craint de noter ces contradictions. Il a eu raison. La vérité est ainsi faite.

(19) E. BOURGEOIS in PETIT DE JULLEVILLE, *Histoire de la Littérature française*, T. VI, 569-570. Cf. Ch. BARTHÉLEMY. *La bourgeoisie et le paysan sur le théâtre du XVII^e siècle ; la comédie de Dancourt*, étude historique et anecdotique.

(20) E. BOURGEOIS in PETIT DE JULLEVILLE, *Histoire de la littérature française*, T. VI, 525-526.

On retrouve les bergers beaux parleurs avec Colin et Colette, du *Devin de Village*. Cheminant de Paris à Lyon, pour aller voir le Lignon et les héros de l'*Astrée*, Rousseau entra chez un paysan « dont la maison n'avait pas belle apparence » et qui ne ressemble guère à Colin. (21). Mais, le précurseur de Balzac, est Restif de la Bretonne. Dépourvu de goût, n'omettant rien de ce qu'il sait ou invente, Restif est un des rares écrivains du XVIII^e siècle qui ait parlé de la campagne en connaisseur. Si son Edmond, le héros du *Paysan pervers*, n'est pas plus motivé, quant à ses origines, que le Jacob du *Paysan parvenu* (22), dans *Monsieur Nicolas* ou *le Cœur humain dévoilé, Première Epoque*, Restif laisse des témoignages directs de la vie au « village » entre 1740 et 1750, tantôt d'un réalisme émouvant tantôt d'un sensualisme effréné tantôt d'un lyrisme supérieur à celui de Rousseau. Restif a d'abord vécu en petit berger qui ne pense pas à madrigaliser. Menant paître ses chèvres, ses génisses et ses « cochons », il découvre un vallon solitaire. Là, lui apparaissent un sanglier sauvage, un lièvre, un chevreuil, un loup et une « belle hupe ». Tel le premier homme, il s'écrie : « Ce Vallon n'est à Personne ! Je le prends, je m'en empare, c'est mon petit royaume. Il faut que j'y élève un monument, comme mon Père lit dans la Bible, pour qu'il me serve de titre. » (23).

(21) J.-J. ROUSSEAU, *Les Confessions*, 1^{re} partie, livre IV, 251.

(22) MABIVAUX, *Le Paysan parvenu, ou les Mémoires de M...*, 3. 1735. De même la *paysanne Parvenue* ou les *Mémoires de Madame la Marquise de L. V.*, par M. Charles de Fieux, Chevalier de Mouhy. Paris. 1735, 7 parties, in-12. Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée. Amsterdam, 1740, 8 parties in-8°. *La Paysanne Philosophe, ou les aventures de Madame la Comtesse de...* (par Marie-Anne de Roumier, dame Robert) Amsterdam, 1762, 4 parties, in-12.

La Paysanne Pervertie, ou les mœurs des grandes villes, mémoires de Jeanette R..., recueillis de ses lettres et de celles des personnes qui ont eu part aux principaux événements de sa vie, mis au jour par M. N... (P. J. B. Nougaret) Paris, Bastien, 1777, 4 vol. in-12.

Le Paysan et le Gentilhomme, anecdote récente (par René Théophile Chate- lain, rédacteur en chef du « Courrier Français ». Paris, Lhuillier, 1817, in-8.

N. *Marianne ou la Paysanne de la Forêt d'Ardennes, histoire mise en dialogue*. A Liège et se trouve à Paris, chez H. C. de Hansy, 1767, petit in-12.

« Faut-il donc qu'un paysan soit si bien instruit ? N'est-ce pas assez qu'il sache ces trois principales choses ; qu'il faut payer la Dîme à son Curé, la Taille au Roi, la Censive au Seigneur... Qu'il fasse aller sa charrie, qu'il s'enivre fêtes et dimanches, aux foires et aux marchés ; qu'il intente procès à son Curé, qu'il batte sa femme et ses enfants, qu'il manque de pain la plupart du temps, qu'il vole le pré de son voisin ; enfin qu'il meure aussi pauvre qu'il était né, voilà l'état et le sort du paysan... Pour un ou deux [laboureurs qui se] rencontrent d'aisés, il y en a cent de misérables. »

« Oui : mais vous ne dites pas, Marianne, que le paysan est naturellement fainéant, mal intentionné, et qu'il n'y a que la nécessité qui puisse le porter au travail ; tel que les bœufs qu'il mène, ce n'est aussi que la force qui puisse le soumettre au joug. » p. 13-14.

(23) RESTIF DE LA BRETONNE, *Monsieur Nicolas ou le cœur humain dévoilé*, I, 166, 167.

Un témoignage plus important encore touchant les dernières années du ^{xvii}^e siècle de la première moitié du ^{xviii}^e est celui que représente *la Vie de mon Père*. Certes, il y a de la phraséologie de l'époque : bon vieillard, bon curé, vertueux prêtre, vertueuse Rose, et tout cela contraste assez violemment avec tels tableaux de la *Première Epoque* de *Monsieur Nicolas* : ici, Restif n'est attentif qu'à la corruption, là, qu'à la vertu. Aussi bien, avec *la Vie de mon Père*, est-ce un peu son *Médecin de campagne* que Restif a voulu écrire, et sa réussite est plus achevée que celle de Balzac, il se peut que ce soit son chef-d'œuvre.

Ce n'est pas un roman : c'est bien plutôt un recueil de souvenirs. N'importe : voici enfin un livre dont « village » et « villageois » font toute la matière. Le tour du roman viendra. « La fantastique Table Ronde du roman à son origine n'admettait que vingt-quatre héros, vingt-quatre chevaliers sur le pied de l'égalité ; elle est devenue une table immense à laquelle s'est assise l'humanité tout entière sous tous ses aspects et dans toutes ses conditions, et les plus humbles et les plus déshérités, et les plus faibles, ceux qui n'étaient pas nés, suivant l'insolente expression d'autrefois, les paysans, les ouvriers, une femme, un enfant abandonné, tous ont pu devenir héros de roman. » Ajoutons qu'observation et sympathie « manquent absolument dans ce qui s'appelait au ^{xvii}^e siècle le « roman comique » (24).

Qu'on me permette une courte digression de contrôle. Young confirme avec précision quelques points importants. Sauf rares exceptions, (25) notamment pour l'irrigation (26), l'agriculture est mal entendue (27). Les terres sont trop divisées ; il y a trop d'hommes à la campagne (28), Young conseille le malthusianisme avant la lettre.

Les auberges de campagne, même riches, sont malpropres et sans confort ; les routes belles, mais désertes et sans commerce. Surtout les paysans vivent dans une affreuse misère qui affecte dans une certaine mesure le pays tout entier (29).

(24) E. ROY, *La Poétique du roman*, 251-252. *Revue bourguignonne*.

(25) YOUNG, *Voyages en France pendant les années 1787, 88, 89 et 90*. I, 66-67.

(26) *Id.*, *Ibid.*, I, 90.

(27) *Id.*, *Ibid.*, I, 29, 51, 159, 178, 267, 269 ; II, 413-414.

(28) *Id.*, *Ibid.*, III, 217.

(29) *Id.*, *Ibid.*, I, 55, 69.

Les paysans sont mal vêtus, généralement sans chaussures, mal nourris, usés prématurément, ignorants; les femmes sont maltraitées; les animaux mal tenus, la saleté incroyable (30).

Sur les mœurs à peu près rien. Ainsi les observations du voyageur renforcent les assertions des écrivains, de ceux du moins qui sont des observateurs. A côté d'eux il y a les idéalistes et les théoriciens. J.-J. Rousseau est des premiers et les vendangeurs de Julie n'offrent guère de réalité. M. Ferdinand Brunot (31) dans la bibliographie qu'il a mise en tête du tome VI (1^{re} partie, fasc. I) de son *Histoire de la Langue Française* donne des seconds, c'est-à-dire des théoriciens, une longue liste que j'aurais voulu connaître plus tôt. Nous y voyons que l'on a fait effort pour améliorer l'agriculture, preuve qu'elle était défectueuse, et le sort des classes agricoles, preuve aussi qu'il était mauvais. Nous voyons là plusieurs prêtres écrivant sous diverses formes des livres d'agriculture pratique. Ils réalisent, comme plus tard le curé Bonnet, le type de l'ecclésiastique agronome et il est présumable que Balzac a connu quelque chose de cette littérature pratique et rustique du XVIII^e siècle. En outre, il est manifeste que les idées du *Médecin de Campagne* procèdent de celles de Jean-Jacques.

Les cahiers de doléances de 1789 ne sont point de la littérature, je n'ai donc pas à les dépouiller, mais quoique en général très modérés ils contiennent comme chacun sait un ensemble de plaintes et précisément de doléances sur le sort du Tiers-Etat et particulièrement du petit peuple des campagnes (32).

Le vent de la Révolution souffle et passe. Le roman, s'il n'a pas été créé par elle, a été libéré de certaines conventions, et, sans attendre jusqu'à la fin de 1844 où paraît la première Partie des *Paysans*, on peut dire que, dès 1829, Balzac innove en mettant en scène, et non point comme comparses, des paysans bretons. Ses chouans sont aussi traditionalistes que ses bourguignons seront d'esprit révolutionnaire.

Cependant, le romantisme renouvelait le sentiment de la Nature; ce n'est plus l'alouette jolie de Ronsard qui chante dès l'aurore; ce n'est plus la rose à « la robe pourprée », ce sont les canards sauvages qui, en automne, à la tombée de la nuit, poussent des cris en s'abattant parmi les roseaux des marais. Le *Lac* a sa

(30) YOUNG, *Voyages en France...*, I, 55; III, 7; I, 32; I, 38.

(31) F. BRUNOT, *Histoire de la langue française*, T. VI, XV-XXXIX.

(32) M. SOURIAU, *Histoire du romantisme*.

source littéraire dans l'étang de Combourg, et l'*Automne*, le *Valon*, sont des *Méditations* sur des phrases de *René* plus que sur la nature même. Mais, en 1836, paraît *Jocelyn*, où la vie rustique est exaltée et idéalisée. Ni la mélancolie romantique, ni la tendance à magnifier, ne se retrouvent chez Balzac, sinon, pour cette dernière, d'un point de vue quasi-social, dans le *Médecin de campagne* et dans le *Curé de Village*. De plus, on ne peut dire qu'il ait été sensible à la découverte que Nodier avait faite du folklore. Les habitudes séculaires, les vieilles coutumes, les croyances ancestrales, les légendes, chez les paysans, n'ont guère sollicité son attention : c'est à elles presque uniquement que s'est attachée George Sand, qui a fait plus que compléter Balzac, car, non seulement elle avait le génie de l'idylle (33), mais elle s'est pénétrée, au cours de son enfance, de toute la poésie diffuse qui émane des champs et des bois, et qu'elle traduisit avec un art particulier que Balzac ne connut point. Mais ses principaux romans rustiques sont postérieurs aux *Paysans*, aux *Chouans* bien plus encore.

A Balzac restent donc l'avantage et l'honneur d'avoir introduit les classes rurales dans notre littérature par l'intermédiaire du roman, et non plus de confessions, de mémoires, ou de morceaux détachés. De l'ombre où ils étaient restés, ou de la pénombre, il les a fait sortir au grand jour. Il les a chargés de tout le poids de l'action, au lieu de ne leur confier que des épisodes d'arrière-plan. A son âpre manière réaliste que teignent des préoccupations d'ordre politique et social, on est libre de préférer les idylles de George Sand. On est obligé de reconnaître que, dans cette forêt vierge, il a le premier porté la hache et frayé des sentiers, et que, le premier, il a peuplé les environs de Fougères et la vallée des Aigues

(33) Emile FAGUET, *Dix-neuvième siècle*, 395. — Pourtant, un correctif est ici indispensable. George Sand n'avait pas attendu l'année 1846, où parut *la Mare au Diable*, pour parler de la campagne et des paysans. C'est avec beaucoup de justesse que Joachim MERLANT, *Honoré de Balzac, Morceaux choisis*, écrit [449, note 4. et 450] qu'il faut comparer Fourchon et Niseron « avec les paysans de George Sand, non ceux de la trilogie *François le Champi*, *la Mare au Diable* et *la Petite Fadette*, mais [avec] ceux de *Valentine*, d'*André* (1832-1835), et surtout avec le vieux Léonard (*Jeanne*, 1844), sacristain-bedeau-fossoyeur, plein d'insouciance philosophique et d'ailleurs excellent homme, le père Bricolin, du *Meunier d'Angibault* (1846), et, enfin, ce délicieux Jean Jappeloup (*le Pêché de M. Antoine*, 1847), qui est l'ami du hobereau et l'ennemi de l'industriel. On aurait là les éléments d'une étude sur le réalisme de George Sand, non moins savoureux et peut-être plus exact que celui de Balzac. Voir aussi *l'Histoire de France écrite sous la dictée de Blaise Bonnin* (dans *Impressions et Souvenirs*). » Eugène GILBERT, *Le Roman en France pendant le 19^e siècle*, se trompe quand il écrit que c'est « dans... *la Mare au Diable*, *la Petite Fadette*, *François le Champi*... que l'ascendant de Balzac s'accuse davantage. » (170).

d'êtres vivants qui ne sont systématiquement ni bons ni vertueux, comme les personnages de *la Vie de mon Père*, ni « sensibles » comme les bergers du XVIII^e siècle, ni beaux parleurs comme ceux du XVII^e, et qui ont remplacé le « flageol d'argent » du Moyen Age par le violon du père Fourchon et par la clarinette de Vermichel.

De cette littérature antérieure Balzac n'a pas tout connu. Il a dû beaucoup ignorer du Moyen Age dont l'exhumation commençait à peine. D'autre part, il ne s'est guère servi de ce qu'il connaissait ; il ne continue pas, il innove. Chercher dans les pages qui précèdent une explication des romans paysans de Balzac serait aller à l'encontre de ma pensée et de la réalité. Balzac ici part du roc et ne doit rien au limon du passé. J'aurais pu faire de même. Cependant les romans rustiques de Balzac, s'ils n'ont pas été logiquement conditionnés par les œuvres antérieures, ne laissent pas pourtant de leur faire suite dans le temps. C'est ce simple fait de succession que j'ai voulu marquer et non un lien logique. Mais, précisément, du contraste de cette succession et de cette absence complète de rattachement, l'originalité de Balzac ressort grandie. Il a pour ainsi dire, sans connaître ses devanciers et sans leur rien devoir, redécouvert un filon littéraire qu'il était destiné à exploiter mieux qu'eux. Et, s'il arrivait un jour que l'on découvrit des monuments d'une littérature paysanne authentique, écrite par les rustres eux-mêmes ou par les pauvres eleres, leurs compagnons et presque leurs semblables ; si l'on faisait un dépouillement des chansons connues et à connaître, on pourrait bien enrichir un exposé du genre de celui qui précède ; on n'ajouterait rien à l'explication des œuvres de Balzac, on n'ôterait rien à leur nouveauté ; on aurait sur la littérature rustique un tableau chronologique mieux fourni, mais non une histoire littéraire de ce mouvement. Aussi est-ce strictement du point de vue chronologique que cet aperçu a pu trouver sa place ici.

Quoi qu'il en soit des prédécesseurs de Balzac, ne considérons plus désormais la campagne et les paysans que dans *la Comédie Humaine*.

Définissons d'abord le lieu de l'action : le village.

« *Village*. Assemblage de maisons situées à la campagne, qui pour la plupart, sont occupées par des fermiers et paysans, et où se trouve ordinairement une paroisse, et point de marché..

La privation d'un marché distingue un *village* d'un bourg,

comme la privation d'une église paroissiale distingue un hameau d'un *village* ». « *Bourg*... Aujourd'hui par *bourg*, on entend un endroit plus considérable qu'un village, mais qui l'est moins qu'une ville » (34). « *Bourg*. Gros Village qui a une Paroisse, une Foire et un Marché...

» Le *hameau* est un assemblage de quelques maisons seulement, sans église paroissiale, ni juridiction locale...

» Le *Village*, plus grand que le *hameau*, a une église desservie par un Curé, souvent une espèce de juridiction subalterne, comme d'un Bailli, souvent une foire tous les ans, le jour de la dédicace de l'église ou de la fête du patron. Les habitants du *village* sont paysans, laboureurs. » (35). Ainsi, ce qui constituerait le village, ce serait, non point la paroisse même comme dit l'*Encyclopédie*, mais son siège, c'est-à-dire l'église. Et ce n'est pas très clair. Que nous donne la littérature? Boileau dit en parlant d'Auteuil : « C'est un petit village ou plutôt un hameau. » (36). Jean-Jacques, dans les indications de son *Devin de Village*, écrit, d'une part : « Troupes de jeunes gens du village », d'autre part : « Le théâtre représente... dans le fond, un hameau » (37).

Lamartine appelle indifféremment Milly un village ou un hameau (38). Dans *Jocelyn* il semble y avoir une confusion entre village et hameau : Valneige est une « paroisse » dont Jocelyn est le Curé; un « village » dont les maisons sont bâties en groupes de hameaux (39).

« *Village*. 1. Quelle différence sépare la ville du bourg, et le bourg du village?... Il serait bien difficile de répondre d'une manière précise à cette question... Le bourg, dit Moreri, est plus qu'un village et moins qu'une ville. Merlin, de son côté, appelle bourg le village où il y a un marché, ou qui est clos de murs. Mais tout cela est bien vague... Le Village dit-on, est un lieu non fermé de murailles et composé de maisons de paysans; mais il y a bien des villages,

(34) *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers, par une Société de gens de lettres.*

(35) *Dictionnaire universel français et latin, vulgairement appelé Dictionnaire de Trévoux.*

(36) BOILEAU, *Épître VI*, v. 6-4. *Œuvres*, 150.

(37) J.-J. ROUSSEAU, *Le Devin de Village*, 3, I, 249.

(38) LAMARTINE, *Harmonies poétiques et religieuses*, III. *Milly*, v. 242-284. *Morceaux choisis*, 390-391.

(39) *Id.*, *Jocelyn*. « *Au hameau de Valneige*, 16 Mai 1801. » [Titre au-dessus du vers 6315]. Cf. v. 4810, 7337. *Morceaux choisis*, 605.

surtout aux environs des grandes villes, qui ne sont pas seulement composés de maisons de paysans. Tout cela, il faut le reconnaître, est plein d'incertitudes. Du reste, il n'est guère possible qu'il en soit autrement. Il n'y a pas en effet de caractères précis qui déterminent la classification des localités en villes, bourgs ou villages, tout est relatif... En vertu d'une instruction du Ministre de l'Intérieur, en date du 17 Août 1813, les communes qui comptent 2.000 habitants de population agglomérée ont été assimilées aux villes... Pendant la Révolution et sous le régime despotique de la Convention, la dénomination de villes, bourgs et villages avait été supprimée : on leur avait substitué le nom général de commune (décret du 10 Brumaire an 2...). On disait alors : *la commune de Paris*. Mais de telles innovations qui heurtaient sans raison des habitudes enracinées ne pouvaient durer longtemps. Aussi ne paraît-il pas que la nouvelle détermination ait survécu au pouvoir de la Convention, bien qu'on ne trouve dans le *Bulletin des Lois* aucune abrogation expresse du décret qu'on vient de citer (40).

De cela, que pense l'Administration même ? « La commune actuelle peut être définie : la circonscription administrative élémentaire du territoire national, investie de la personnalité civile, qui, sous des conditions de contrôle déterminées, constitue, dans l'administration générale de l'Etat, un organe distinct chargé en même temps, de la gestion de ses intérêts particuliers...

» A côté ...se trouve la section de commune. Les sections ne constituent pas une unité administrative... c'est par le maire et par le conseil municipal que leurs biens sont régis » (41). Qu'est-ce que le hameau ? C'est « l'agglomération d'un petit nombre de maisons, séparée de l'agglomération formant le chef-lieu de la commune et qui n'est pas assez importante pour constituer un village. L'expression est très vague, un hameau pouvant se composer tantôt de 3 ou 4 maisons, tantôt de 20 ou 30. On distingue parfois des hameaux les écart, ou agglomérations ne comportant pas plus de 20 habitants.

» Le hameau n'est pas, en principe, une circonscription admi-

(40) DALLOZ, *Répertoire méthodique et alphabétique de législation, de doctrine et de jurisprudence...* t. XLIV, 1^{re} partie, 140.

(41) M. BLOCK, *Dictionnaire de l'Administration française*, t. I. 746

nistrative. Il peut arriver cependant qu'il forme une section de commune ayant des propriétés ou des intérêts distincts » (42). Le dictionnaire administratif de Block ne donne pas le mot *village*. Fâcheuse lacune !

L'administration ne connaît que la commune. Il ne s'agit, à la vérité, que de la commune rurale. Balzac a affronté une fois la difficulté. « Au bout du canal, on aperçoit un village, Blangy, soixante maisons environ... La commune est d'ailleurs assez vaste; elle se compose de deux cents autres feux épars auxquels cette bourgade sert de chef-lieu. » (43). Il y a là trois notions distinctes représentées par les mots: village, commune, bourgade, mais « bourgade » sert, au même titre que « village », à désigner les soixante maisons. Ailleurs, Balzac emploiera tantôt le mot « commune », tantôt le mot « village », pour désigner le même groupement humain, la même élémentaire unité administrative. Or, il ne peut y avoir deux mots dont la signification soit rigoureusement identique, ni qui s'appliquent à la même réalité, dans l'ordre des idées pas plus que des faits. Un village représentant un groupe de maisons habitées par des paysans au même titre que le hameau, le mot, de toute évidence, ne peut englober les autres groupes de maisons disséminées sur le territoire de la commune. L'administration ignore « le village ». Elle ne connaît que la commune avec son bourg chef-lieu, ou sa bourgade, où se trouve la mairie, centre vers lequel rayonnent, par ordre d'importance décroissante, les maisons des villages, des hameaux et des « écarts » de la commune. Et, quand Balzac appelle « curé de village » le curé d'un chef-lieu de canton comme Montégnae, il abuse.

En revanche il est fort exact lorsqu'il décrit l'aspect extérieur des villageois. Le trait dominant est la misère et ses conséquences sur le corps humain, principalement sur le corps féminin. C'est donc ce trait qu'il importe d'abord de mettre en valeur avant de passer au détail.

Lorsqu'il fit son voyage en France, et particulièrement en Champagne, le 12 juillet 1789, Arthur Young, en montant une côte après les Islettes, fut rejoint par une pauvre femme qui se plaignit du pays et du temps. Il écrivit : « Cette femme, à très peu

(42) M. BLOCK, *Dictionnaire de l'Administration française*, II, 1517.

(43) *Les Paysans*, 10.

de distance, paraissait avoir soixante ou soixante-dix ans ; elle était si courbée, et le travail avait tellement ridé son visage, — mais elle me dit n'avoir que vingt-huit ans ». Young, ajoute : « Un Anglais qui n'a pas voyagé, ne saurait s'imaginer les figures de la plupart des paysannes de France » (44). L'ouvrage de Young, ayant paru, traduit en français par Soulès, de 1791 à 1794, il est fort possible que Balzac l'ait lu, si l'on se réfère à telles réflexions que nous le verrons faire dans *le Curé de Village* ; en tout cas, sa Bretonne que voit Hulot est une fidèle réplique de la Champenoise de Young. « Au troisième champ dans lequel il entra, il aperçut une femme d'une trentaine d'années, occupée à labourer la terre à la houe et qui, toute courbée, travaillait avec courage... Hulot prit facilement cette jeune femme pour une vieille. Des rides venues avant le temps sillonnaient le front et la peau du cou de la Bretonne ; elle était si grotesquement vêtue d'une peau de bique usée que, sans une robe de toile jaune et sale, marque distinctive de son sexe, Hulot n'aurait su à quel sexe la paysanne appartenait, car les longues mèches de ses cheveux noirs étaient cachées sous un bonnet de laine rouge » (45). Ce n'est pas ici le « demi-siècle de servitude » que Flaubert nous représenta sous les espèces de la « vénérable Catherine-Nicaise-Elisabeth Leroux » : c'est l'aboutissement de la misère d'une série de siècles, qui faisait se contracter le cœur de Michelet lorsqu'il vit se dresser sur le sillon la figure de *Jacques*. Quoiqu'il soit petit-fils de laboureurs du Tarn, Balzac n'a pas de ces émotions. Mais il reparlera des « femmes des champs qui passent aussi rapidement que les fleurs et qui sont déjà vieilles à trente ans » (46), et de « cette finesse de taille et de traits, cette distinction de beauté... qui se fanent chez les paysannes aussi rapidement que la fleur des champs » (47). Surtout, nous ne devons pas oublier la synthèse qu'il en a faite dès ses débuts littéraires, et dont il s'est souvenu quand il a peint la scène du glanage (48) ; les paysannes, ce sont pour lui « ces créatures dont les mains sont noires comme celles des singes et la peau tannée comme les vieux parchemins

(44) A. YOUNG, *Voyages en France...*, I, 421.

(45) *Les Chouans*, 321.

(46) *Les Paysans*, 55.

(47) *La Rabouilleuse*, 400.

(48) *Les Paysans*, 353-354.

d'un *olim*, dont le visage est brûlé par le soleil et le cou ridé comme celui des dindons, qui sont couvertes de haillons, dont la voix est rauque, l'intelligence nulle, l'odeur insupportable, qui ne songent qu'à la huche au pain, qui sont incessamment courbées vers la terre, qui piochent, qui hersent, qui fanent, glanent, moissonnent, pétrissent le pain, teillent du chanvre, qui, pêle-mêle avec des bestiaux, des enfants et des hommes, habitent des trous à peine couverts de paille, auxquelles, enfin, il importe peu d'où pleuvent les enfants. En produire beaucoup pour en livrer beaucoup à la misère et au travail est toute leur tâche, et, si leur amour n'est pas un labeur comme celui des champs, il est au moins une spéculation » (49).

Des pages qui précèdent, deux traits se dégagent : Balzac n'arrive pas à nommer avec précision les diverses agglomérations d'habitats humains. Il reste dans la même indétermination que tous les autres écrivains, que les légistes et les administrateurs ; ensuite, l'usure prématurée et totale du paysan ne lui échappe pas. Après ces deux constatations d'ensemble, nous sommes en mesure d'étudier dans le détail les peintures que Balzac a faites des réalités rustiques.

§ I. — Le Lieu.

Le bourg, chef-lieu de la commune de Blangy se compose, nous le savons, d'une soixantaine de maisons que dessert, plus ou moins directement, une route « fleurie d'héritages entourés de haies et parsemée de maisonnettes à rosiers », chèvrefeuilles, jasmins et plantes grimpantes » (50). Il est bâti sur une motte de terrain au sommet de laquelle se trouve l'église, flanquée d'une habitation bourgeoise et d'un presbytère, tous les trois sur le même alignement ; la grande rue part de la rivière pour monter tortueusement jusqu'à l'église qu'entourent des vignobles, des jardins, un petit bois. Quelques maisons sont groupées sur le bord de la rivière (51).

(49) *Physiologie du mariage*, 28-29.

(50) *Les Paysans*, 41-42. — Les mêmes détails ont été déjà donnés (*Mémoires de deux jeunes mariées*, 344) à propos d'un chalet de Ville-d'Avray, nouvelle présomption en faveur de l'hypothèse suivant laquelle Balzac a transporté en Bourgogne des indications topographiques qu'il avait recueillies dans les environs de Ville-d'Avray et précisément aux Jardies.

(51) *Ibid.*, 244-245.

Nous avons vu aussi que la commune, assez vaste, compte encore deux cents autres feux plus ou moins dispersés. Dans les petits jardins des paysans il y a « des fleurs, des oignons, des choux, des treilles, des groseilliers et beaucoup de fumier. » « Les chemins sont marqués par des arbres à fruits » (52). Blangy est le bourg commercial de la vallée; le marché aux bestiaux et aux grains s'y tient sur la place, et ses prix servent de « mercuriale à l'arrondissement » (53). Couches, commune voisine, est le « vrai village de Bourgogne, à une seule rue, dans laquelle passe le grand chemin. » Les maisons, construites en briques ou en pisé, sont d'un aspect misérable. Devant l'église, une place entourée d'arbres (54).

Comme la plupart des villages, Montégnac n'a qu'une seule rue, par où passe la route. Il est « bâti en terre séchée au soleil et façonnée en carrés égaux. » « Les toits sont en chaume. » Il y a un haut et un bas Montégnac, tous les deux divisés par « des ruelles qui tombent à angle droit sur la rue. » Des maisons sont étagées sur la colline; les unes ont des escaliers en terre, d'autres, en cailloux. « Quelques vieilles femmes assises, filant, gardent les enfants, entretiennent la conversation entre le haut et le bas Montégnac. » Les jardins ressemblent à ceux de Blangy, mais, de plus, ils ont tous « des ruches le long de leurs terrasses »; d'autres sont inclinés sur la rivière¹, dont le cours est marqué par de magnifiques chenevières. « Quelques autres maisons appartiennent à des tisserands; presque toutes sont « ombragées par des noyers. » Le bourg est peu de chose en lui-même, mais une trentaine de métairies éparses en dépendent (55).

Quand Genestas arrive dans ce chef-lieu de canton du Dauphiné que Balzac ne nomme pas, à travers quelques arbres il aperçoit un premier groupe de maisons, puis les toits du bourg ramassés autour d'un clocher en cône et « dont les ardoises sont arrêtees, sur les angles de la charpente, par des lames de fer-blanc qui étincellent au soleil. » « Cette toiture annonce les frontières de la Savoie, où elle est en usage ». La rue principale, caillouteuse et sinueuse, est bordée de maisons construites au gré des propriétaires: là, un four empiète sur la voie publique; ici, un pignon s'y présente de profil et la barre en partie; » un ruisseau la traverse

(52) *Les Paysans*, 10.

(53) *Ibid.*, 50.

(54) *Ibid.*, 342.

(55) *Le Curé de village*, 87-88.

(56). A son extrémité est située l'église, tout près de la mairie et du presbytère (57). Plusieurs couvertures en bardeau noir, de plus nombreuses en chaume, quelques-une en tuile, en ardoise (58). Au milieu d'une grande place circulaire est une fontaine entourée de peupliers: c'est le champ de foire ceint de talus sur lesquels poussent trois rangées d'acacias, de vernis du Japon et de petits ormes (59).

Ce résumé suffit à indiquer que Balzac, lorsqu'il parle de « villages », n'a point la même abondance que lorsqu'il est aux prises avec une ville de province, ni, surtout, avec une rue, avec un quartier de Paris, ou avec Paris dont il fait la synthèse.

En revanche, on y peut voir que Balzac a saisi des traits justes. Il a deviné qu'il y avait plusieurs types de villages : l'un allongé le long d'une route, un autre étagé au flanc d'une colline, surtout à mi-côte, pour se garantir contre les inondations de rivières, contre les attaques des cavaliers, sans avoir pourtant à gravir des hauteurs trop raides. Les villages affectent parfois d'autres dispositions. Il se trouve que Balzac n'a pas eu, que je sache, à en parler. Il a bien marqué la vigne en Bourgogne, le noyer en Limousin, la toiture spéciale des Alpes. Il a bien vu l'essentiel d'un village : mairie, église, cimetière. On ne saurait demander plus.

§ II. — L'habitation.

« Quel être a pu voir sans émotion les linges étendus sur la haie, la botte d'oignons pendue au plancher, les marmites en fer qui sèchent, le banc de bois ombragé de chèvrefoilles, et les joubarbes sur le faite du chaume qui accompagnent presque toutes les chaumières en France et qui révèlent une vie humble, presque végétative? » (60). C'est du passant que parle Balzac, de lui-même si l'on veut, et Rousseau avait, plus tôt que lui, rêvé de la maison aux contrevents verts. Mais le paysan estime-t-il, avec Balzac, que sa cabane soit dépourvue de poésie ? (61). En tout cas, il

(56) *Le Médecin de campagne*, 16.

(57) *Ibid.*, 141.

(58) *Ibid.*, 16.

(59) *Ibid.*, 140.

(60) *Le Curé de village*, 163.

(61) *Les Chouans*, 240.

« a pour sa demeure l'instinct qu'a l'animal pour son nid ou pour son terrier » (62). « L'affection des gens de la campagne pour leurs masures est un fait inexplicable. Quelque insalubre que puisse être sa chaumière, un paysan s'y attache beaucoup plus qu'un banquier ne tient à son hôtel... Peut-être l'homme qui vit peu par la pensée vit-il beaucoup par les choses ?... Peut-être en est-il du paysan comme du prisonnier ? Il n'éparpille point les forces de son âme, il les concentre sur une seule idée et arrive alors à une grande énergie de sentiments » (63).

Pour les intérieurs, Balzac retrouve sa plume de grand et minutieux descriptif, et c'est une belle source de documents.

Nous verrons au village quelques maisons bourgeoises.

1° *Les chaumières*. — « Une de ces chambres noires, humides et basses, qui servent d'habitation au paysan français. » (64). Il s'en faut de peu que ce ne soient encore ces « tanières » où se retirent, la nuit, les « animaux farouches » de La Bruyère, qui vivent « de pain noir, d'eau et de racines ». Cette persistance se trouve surtout en Bretagne.

Un sentier aboutit à une espèce de « hangar dont le toit, couvert en genêt, est soutenu par quatre gros arbres encore garnis de leur écorce » ; un mur en torchis en forme le fond. On y voit « un pressoir à cidre, une aire à battre le sarrasin, quelques instruments aratoires. » De loin, la maison même ressemble à une étable ; aussi bien, n'est-ce qu'une cabane précédée d'un marais et abritée sous une roche pendante. Ses quatre angles sont faits de granit grossièrement taillé qui maintient le pisé, les planches et les cailloux des murs. Une moitié du toit couverte de genêt, l'autre en bardeau, annoncent deux divisions : l'une qui sert d'étable, l'autre, d'habitation, dont la porte se compose de deux parties séparées : l'inférieure, en bois massif, la supérieure, défendue par un volet qui sert de fenêtre et n'est fermé que la nuit. Il y a bien une grossière croisée, mais ses vitres ressemblent à des fonds de bouteilles, et les massives branches de plomb qui les retiennent occupent tant de place qu'elles semblent plutôt destinées à intercepter la lumière. A l'intérieur, on respire d'effroyables vapeurs alcalines ; à coups de pieds le bétail a ruiné la cloison qui le sépare de la

(62) *Les Paysans*, 42.

(63) *Le Médecin de campagne*, 28.

(64) *Pierrette*, 16.

chambre. De celle-ci, l'ornement le plus pompeux est l'immense cheminée au manteau de granit bleu d'où tombe un lambeau de serge verte; au-dessus, une statue de la Vierge en plâtre colorié; sur le socle, on lit deux vers d'une poésie religieuse fort répandue dans le pays :

Je suis la mère de Dieu,
Protectrice de ce lieu.

Derrière la statue, une très laide image, tachée de rouge et de bleu, représente saint Labre. Un lit *en tombeau*, une informe couchette d'enfant, un rouet, des chaises grossières, un bahut sculpté, garni de quelques ustensiles, représentent le mobilier que complète une longue table de châtaignier avec ses deux bancs. Une immense pièce de cidre, sous le bondon de laquelle s'étale une boue jaunâtre, au plafond, d'innombrables toiles d'araignées, sur la table, deux énormes *pichés*, pleins de cidre, au ventre arrondi, inégalement verni et nuancé de tâches fauves (65).

Mis à part quelques détails d'ordre régional, nous avons là les « dominantes » de la chaumière française, telle qu'elle est ailleurs, avec quelques variantes.

En voici une, en Auvergne, dont les murs, noircis par la fumée, ont, pour tout ornement, « ces images enluminées de bleu, de rouge et de vert, qui représentent *la Mort de Crédit, la Passion de Jésus-Christ et les Grenadiers de la Garde Impériale* » (66). On y voit un vieux lit de noyer à colonnes, une table à pieds tordus, des escabeaux, la huche au pain, du lard pendu au plafond, du sel dans un pot, et, sur la cheminée, des plâtres jaunis et coloriés (67).

A Montégnac, chez les Taschérons, c'est encore la huche dans la « vieille salle enfumée aux solives noires », et le fauteuil de la grand'mère, et le grand lit de serge verte (68). En pleine forêt, la chaumière de l'arrabesche, « au milieu d'un jardin entouré d'une haie en épines sèches, » est couverte en chaume; les murs en sont bons, mais de tous côtés lierre et plantes grimpantes les ont embrassés. L'intérieur en est dallé; et nous y retrouvons huche, lits, buffet, table (69).

(65) *Les Chouans*, 240-244.

(66) *La Peu de chagrin*, 277. — Ce sont les images d'Épinal. Cf. René Perroux, *les Images d'Épinal*, 3-9, *passim*; 51-62; 5-7; 92.

(67) *Le Curé de village*, 103.

(68) *Ibid.*, 163.

(69) *Ibid.*, 167.

En Dauphiné, voici encore la cheminée avec sa Vierge en plâtre colorié. La terre battue, qui sert de plancher, offre « en grand les callosités d'une écorce d'orange. » Dans la cheminée sont accrochés « un sabot plein de sel, une poêle à frire, un chaudron. » Au fond, « un lit à colonnes, garni de sa pente découpée » ; çà et là, des escabelles à trois pieds, formés par des bâtons fichés dans une simple planche de fayard, la huche, une grosse cuiller en bois pour puiser de l'eau, un seau et des poteries pour le lait, un rouet, quelques clayons à fromage (70). Une autre chaumière est plus misérable, éclairée par un mauvais châssis de toile. Pour tout ameublement, une chaise, une table et un grabat. On y voit « une souquenille pendue à un clou et des sabots garnis de paille » (71). Dans une troisième, au pied du lit réservé à son enfant malade, la mère couche tout habillée sur un matelas de mousse, sans draps ni couverture ((72). Quelques-unes, avant l'ère de prospérité, étaient de véritables écuries où bêtes et gens s'entassaient pêle-mêle (73). Chez l'aubergiste, la Fosseuse couchait « aux Echelles, dans une grande crèche pleine de paille » (74).

C'est la chaumière des Tonsard que Balzac a décrite avec le plus de complaisance ; il est vrai qu'elle est en même temps cabaret, à l'enseigne du *Grand-I-vert*.

C'est « une de ces maisons qui ne se voient qu'en France, partout où la pierre est rare ». « Morceaux de briques ramassés de tous côtés, gros cailloux sertis dans une terre argileuse », qui forment des murs solides quoique rongés, toit soutenu par de grosses branches et « couvert en jone et paille, » volets grossiers, porte, tout en provient de vols ou de dons. Elle est salubre, regardant le nord et assise « sur une petite éminence, à l'endroit le plus caillouteux d'un terrain à vignes. » On y accède par trois marches faites « avec des piquets, des planches, et remplies de pierrailles ». Le long d'un sentier, un rustique palis est perdu dans une haie d'aubépines et de ronces. Entre ce sentier et la chaumière, une treille abrite de méchantes tables et des bancs grossiers qui invitent les passants à s'asseoir. Pour achever, une étable pour deux vaches, une cour avec un énorme tas de fumier, un hangar en chaume, soutenu

(70) *Le Médecin de campagne*, 11.

(71) *Ibid.*, 20.

(72) *Ibid.*, 134.

(73) *Ibid.*, 38.

(74) *Ibid.*, 251.

par deux troncs d'arbres, où l'on remise les ustensiles de vigneron, futailles vides, fagots empilés autour de la bosse ronde du four, dont la bouche s'ouvre presque toujours, dans les maisons de paysans, sous le manteau de la cheminée. A la chaumière attient un arpent enclos d'une haie vive et plein de vignes; quelques amandiers, pruniers et abricotiers y montrent leurs têtes grêles. Entre les ceps on cultive pommes de terre et haricots.

Composée de deux pièces au rez-de-chaussée, la chaumière a sa sortie sur le vignoble; là, une rampe de bois, appuyée au mur et couverte d'une toiture en chaume, monte au grenier, qu'éclaire un œil-de-bœuf; sous cet escalier rustique un caveau contient quelques pièces de vin. Quoique la batterie de cuisine du paysan consiste ordinairement en deux ustensiles propres à tout : poêle et chaudron de fer, chez Tonsard deux casseroles énormes sont accrochées sous le manteau de la cheminée, au-dessus d'un fourneau portatif. Mais le reste du mobilier est en harmonie avec l'extérieur de l'habitation : pour l'eau, une jarre; pour « argenterie », « des cuillers de bois ou d'étain, » des plats de terre brune écaillés et raccommodés avec des attaches; autour d'une table solide, que son tapis de graisse rend aussi curieuse à voir que ses brûlures noires, ses marques vineuses et ses entailles, des chaises en bois blanc; pour plancher, le sol battu. Tous les cinq ans, les murs reçoivent une couche d'eau de chaux, de même que les maigres solives du plafond, d'où pendent du lard, des bottes d'oignons, des paquets de chandelles, et ces sacs où l'on conserve les graines. Près de la huche, une armoire en vieux noyer garde le peu de linge, les habits de rechange et les habits de fête de la famille. N'oublions pas le vieux fusil de braconnier qui brille au-dessus de la cheminée.

Mais l'enseigne du cabaret? A la porte du palis, une grande perche porte un bouquet flétri fait de trois branches de pin et de feuillage de chêne. A gauche de la porte éclatent les vives couleurs d'une affiche : « *Bonne bière de mars* », où, de chaque côté d'un cruchon d'où s'échappe un jet de mousse, se carrent une femme en robe excessivement décolletée et un hussard, tous deux grossièrement coloriés.

Le nom de l'auberge est un calembour; un grand I peint en vert se lit *Au grand-I-vert*. Cette famille a la maison qui pouvait le mieux lui convenir et qui exprime le mieux ses habitudes. Comme on vit de rapine, la maison est faite de morceaux volés et dépareillés; elle est située au bord de la route, au voisinage des Aigues,

admirable position pour piller et épier le château; elle comporte un grenier de recel; on y a un fusil sans apparence, mais bien soigné dans la partie essentielle, et cela en dit long. Les habitants, vauriens, paresseux, vivent dans le désordre et la saleté. Assez riches, mais affichant la pauvreté, ils conservent le délabrement de leur maison et de leur mobilier. C'est un bouge rustique. Comme la famille paysanne doit se suffire, tout est disposé pour permettre à chacun d'exercer son industrie : petite culture maraîchère, cuisine, boisson, vol, notamment de bois, pêche, causeries et disputes de cabaret, démoralisation des filles. « Les deux filles de Tonsard... Marie et Catherine couchent avec leur grand'mère sur d'affreux grabats, dans le même grenier que leurs frères, tous blottis à même le foin, comme les animaux » (75). Cette promiscuité et la bassesse vicieuse de la grand'mère donnent beaucoup à penser; nulle surprise quand la Péchina est victime d'un acte de violence. Ces filles sont coquettes à leur manière, mais coquettes sales; c'est pour attirer les domestiques du château et les petits paysans, par esprit de jouissance bestiale et de lucre. Balzac a voulu qu'il y ait convenance parfaite entre l'habitat et ses habitants.

Mais surtout il y a convenance involontaire entre les passions politiques du romancier et ses descriptions. Vers 1830, au moment des *Chouans* et de *la Peau de Chagrin*, Balzac encore jeune, encore assez libre en politique, n'hésite pas à montrer la pauvreté profonde des chaumières d'Auvergne et de Bretagne. Deux ou trois ans plus tard, à l'époque du *Médecin de campagne*, même étalage de misère, mais à une autre fin. Il s'agissait cette fois de nous faire admirer Benassis. Dans *le Curé de Village*, Farrabesche subit une pauvreté expiatoire, si je peux dire. A tout cela s'oppose *les Paysans*. Comme dans ce roman les habitants de campagne doivent être antipathiques, Balzac réduit ce qui peut nous donner une idée de leur pauvreté et en présente une explication de nature à les rendre odieux. En vain chercherions-nous la chaumière de la vieille Bonnébault, ou des glaneurs, même de ceux qui glanent de bon droit. Le roman est inachevé, mais la raison de cette lacune n'est pas là. La description des pauvres chaumières devait ou pouvait trouver sa place dans les parties du roman qui ont été écrites par Balzac. Elle manque par artifice, par à priorisme, parce qu'on ne voulait pas qu'elle y fût. Le romancier a le droit

(75) *Les Paysans*, 42-45, 55.

de choisir à l'avance ce qui lui plaît, mais ayant ainsi opéré dans les éléments du réel, un triage tendancieux, il ne saurait tirer de sa description et de son récit une conclusion politique valable. S'il y a eu une évolution dans la chaumière balzacienne, elle est due non à la différence des temps et des lieux dans lesquels se déroulent les diverses actions des romans de *la Comédie Humaine*, mais à l'évolution politique de Balzac, qui devenait de plus en plus conservateur, à mesure que le pays se lassait du parti de la résistance du ministère de Guizot et de la Monarchie de Juillet.

Balzac n'a décrit qu'une fois, si je ne me trompe, l'exploitation rurale en elle-même. Voici une ferme modèle, qu'il a pu voir ailleurs qu'en Dauphiné.

Les bâtiments forment un carré parfait. Le portail cintré, tout en granit, a un caractère de grandeur qu'accentuent encore sa vétusté, l'âge des arbres qui le flanquent et les plantes qui croissent sur ses arêtes. Le corps de logis est au fond de la cour, que bordent écuries, étables et remises ; au milieu, une grande mare où pourrissent les fumiers. Vaches et bœufs sont rangés sur deux lignes, la queue tournée vers les murs latéraux, la tête, vers le milieu de l'étable. Les crèches à jour laissent voir leurs têtes encornées et leurs yeux brillants (76).

2° *Les maisons bourgeoises*. — Rigou, l'usurier des campagnes, habite l'ancien presbytère de Blangy. C'est la plus belle maison du village, bâtie en gros cailloux particuliers à la Bourgogne, pris dans un mortier jaune carrément lissé sur toute la largeur de la truelle. Les volets grossiers, sont peints en vert-dragon. C'est le type des maisons bourguignonnes : par milliers les voyageurs en aperçoivent de semblables en traversant cette région. Une porte bâtarde ouvre sur un corridor d'où part la cage d'un escalier en bois, sous lequel est pratiquée la cuisine, qui prend jour sur la cour, cailloutée avec soin, et où l'on entre par la porte cochère. Une vaste salle à trois croisées donne sur la place de l'église. Au premier étage, trois chambres. Les communs comprennent un bûcher, une remise, une écurie, une basse-cour, une étable, des toits à pores. De la maison dépendent un jardin et un clos assez considérable pour que deux vaches en tout temps y trouvent leur pâture.

A l'intérieur, la salle, boisée à hauteur d'appui, est tendue de

(76) *Le Médecin de campagne*, 80-81, 86.

vieilles tapisseries. Les meubles en noyer, bruns de vieillesse, s'harmonisent avec la boiserie et le plancher. Au plafond, trois poutres en saillie sont peintes. La cheminée, en bois de noyer, et surmontée d'une glace, est ornée de deux œufs en cuivre montés sur pied de marbre, et qui se partagent en deux : la partie supérieure, retournée, donne une bobèche. Ces chandeliers à deux fins, embellis de chaînettes, invention du règne de Louis XV, commencent à devenir rares. Sur la paroi opposée aux fenêtres est posée, sur socle vert et or, une horloge. Les rideaux, sur tringles de fer, datent de cinquante ans ; leur étoffe, à carreaux alternés de rose et de blanc, vient des Indes. Un buffet et une table complètent l'ameublement. Le lit de Rigou se compose « d'excellents matelas, de draps en toile fine, d'un moelleux lit de plume ; » de bons rideaux l'abritent contre les bises (77).

C'est encore dans un ancien presbytère que vit le docteur Benassis. La cour en est entourée d'un mur à hauteur d'appui, percé d'une grille en bois noirci. La porte, pleine dans sa partie inférieure, se termine par des barreaux jaunes, taillés en fer de lance. Le portail est usé par l'action du soleil et de la pluie. Surmontés d'aloès et de pariétaires, les pilastres cachent les tiges de deux acacias inermis, dont les touffes vertes s'élèvent en forme de huppe à poudrer. La cuisine est enfumée comme celle d'une auberge. Le salon à quatre fenêtres est planchéié, boisé par en bas et garni de tapisseries du xvii^e siècle ; il y a de vastes fauteuils couverts en lampas à fleurs, de vieilles girandoles dorées à la cheminée, des rideaux à gros glands, deux consoles de bois à guirlandes sculptées ; sur la cheminée, un cartel d'écaille incrustée de cuivre. Dans la chambre de Benassis, une table de nuit dont le devant se roule et se déroule avec un bruit de castagnettes, un pot à eau fort antique dont le couvercle tient au vase par un enchâssement de plomb. Vue du jardin, divisé en quatre grands carrés égaux par des allées bordées de buis, la maison apparaît avec ses cinq fenêtres au rez-de-chaussée, autant au premier étage, et son toit de tuile à mansardes. Les volets peints en vert tranchent sur le gris des murs. Une vigne court en frise entre les deux étages (78).

Au contraire, le presbytère de Montégnac est une maison qui

(77) *Les Paysans*, 245-247.

(78) *Le Médecin de campagne*, 17-18, 32, 36.

fut sans doute construite pour un garde-principal ou pour un intendant. Bâti en « cailloux et mortier, » il a un étage que surmonte « un énorme toit en pente, à deux pignons. » Deux chambres au rez-de-chaussée, séparées par un corridor d'où part un escalier de bois qui mène au premier étage, composé aussi de deux chambres. Une petite cuisine est adossée à la maison, du côté de la cour où l'on voit une écurie et une étable inutilisées. Les croisées ont des « vitrages en plomb. » Les murs sont bruns et moussus. La porte est en « bois brut, fendillé comme un paquet d'allumettes. » Dans la salle à manger une table en vieux chêne à quatre pieds tors, « un fauteuil en tapisserie, des chaises tout en bois, un vieux bahut » en guise de buffet. Le salon a une boiserie ; ses solives sont en châtaignier d'un « noir d'ébène. » Il y a une horloge dans sa « caisse verte à fleurs peintes, » une table et quelques chaises ; sur la cheminée, cachée par un devant en papier où l'on voit le Bon Pasteur avec une brebis sur l'épaule, deux flambeaux encadrent un « Enfant-Jésus en cire sous sa cage de verre. » Le presbytère n'est séparé de l'église que par la largeur du jardin potager (79).

En somme, en fait de maisons bourgeoises, situées réellement à la campagne, Balzac ne décrit que les presbytères. Le sort de ces maisons paraît l'avoir particulièrement inquiété. Il a voulu que deux eussent été désaffectées et vendues : l'une pour devenir le logement du généreux Benassis, insouciant de tout ce qui touche à lui-même, va se délabrant, le désordre est au jardin, la chambre est grossièrement meublée. L'autre maison était destinée à loger l'avare Rigou, uniquement soucieux, celui-ci, de ce qui touche à ses commodités intimes. Dès lors, les vieilles choses vont être conservées en bon état, on aura soin de tout ce qui peut contribuer au confort du maître et particulièrement de la cave et du lit.

Inversement, les curés des trois romans paysans habitent de pauvres maisons, nouvellement affectées à l'office du presbytère. Par ce renversement des choses, Balzac a voulu montrer l'hostilité dont le clergé avait été l'objet pendant la révolution, les tentatives bienveillantes, mais forcément mesquines que les hommes du Consulat et de l'Empire avaient faites pour rendre aux prêtres un logement convenable et finalement la régression regret-

(79) *Le Curé de village*, 89-91. Cf. un autre presbytère dans *le Vicaire des Ardennes*.

table du clergé dans ce que l'on appelle l'échelle sociale. Les données balzacienues coïncident trop bien. On n'a plus l'impression de la réalité, on voit la thèse et l'artifice.

D'autre part, on souhaiterait de trouver dans la campagne d'autres maisons bourgeoises que les anciens presbytères, devenus les habitations des médecins. Il y a jusque dans les villages des demeures de gens aisés, mais ceci encore est à l'encontre de la thèse balzacienne. Il fallait qu'au fond de la campagne on ne trouvât que les paysans, bons ou méchants, mais toujours gueux. Les martyrs du dévouement à Dieu ou à l'humanité, c'est-à-dire les curés ou les médecins, puis en contraste absolu les châtelains; il fallait que ces deux termes fussent posés sans intermédiaires, sans petits bourgeois paisibles, sans petits propriétaires anciens, respectables et tranquilles, sans fermiers embourgeoisés. De là une nouvelle amputation à la réalité : l'omission d'un type de maison bourgeoise et de petits bourgeois qui, dès le temps de Balzac, existaient véritablement dans nos villages. Balzac a cantonné la petite bourgeoisie dans les petites villes : c'est un parti pris.

Il n'est guère question de l'éclairage. Dans les chaumières, on use un peu des quinquets à huile et des chandelles de suif; la Bretagne préfère la « chandelle en résine, grosse comme le petit doigt et de la couleur du pain d'épice. Cette marchandise, importée... du nord de l'Europe, accuse, comme tout ce qui se présente aux regards dans ce singulier pays, une ignorance de tous les principes commerciaux, même les plus vulgaires » (80). C'est cette chandelle qu'on appelle *oribus* « dans le pays compris entre les rivages de l'Armorique jusqu'en haut de la Loire, et en deçà d'Amboise dans les campagnes du Vendômois » (81).

§ III. — Le Vêtement.

A Nemours, en 1829, on voit sur la place de l'église, le Dimanche, des « groupes de paysans et de paysannes armés de leurs parapluies rouges, tous vêtus de ces couleurs éclatantes qui les rendent si pittoresques, les jours de fête, à travers les chemins » (82). Même aujourd'hui on pourrait encore trouver, dans nos « villa-

(80) *Les Chouans*, 260.

(81) *Ibid.*, 333.

(82) *Ursule Mirouët*, 15.

ges », des maisons semblables à celle de Rigou, peut-être même de misérables chaumières. Quant au vêtement, exception faite pour la Bretagne, il s'est étonnamment transformé, c'est-à-dire unifié et assombri. Prenons donc la Bretagne à part, encore que Balzac n'ait que trop peu insisté sur la variété et sur l'éclat de ses costumes.

Les Chouans vont, presque tous, pieds nus. Quelques-uns ont des sabots, d'autres, par économie, tiennent leurs souliers à la main. Pour tout vêtement, une peau de chèvre qui les couvre du col aux genoux et un pantalon de grossière toile blanche, dont le fil est mal tondue. Ils sont coiffés de toques sales en laine rouge. Par-dessus ce bonnet, d'autres ont un chapeau de feutre à larges bords, orné d'une chenille en laine de diverses couleurs qui en entoure la forme. Ceux-ci portent une veste ronde à petites poches carrées, qui ne va qu'aux hanches et, dessous, un gilet à gros boutons; ceux-là ont des habits de drap grossier, taillés à la française. Leurs pantalons de toile bleue, leurs gilets, rouges ou jaunes, à deux rangées de boutons de cuivre, et semblables à des cuirasses carrées, font contraste avec les vêtements blancs, avec les peaux de chèvre de leurs compagnons. Le col de leur chemise est attaché par des boutons d'argent qui figurent des cœurs ou des anges (83).

C'est presque en ce même costume qu'en Octobre 1827 le jeune Brigaut débarque à Provins. « C'était bien cette veste carrée à petites basques brusquement coupées et dont les poches ballottent à la chute des reins, la veste de drap bleu, classique en Bretagne, le gilet de rouennerie grossière, la chemise de toile fermée par un cœur d'or, le grand col roulé, les boucles d'oreilles, les gros souliers, le pantalon de toile bleue écriue, inégalement déteinte par longueurs de fil; enfin, toutes ces choses humbles et fortes qui constituent le costume d'un pauvre Breton » (84). A Guérande, « la blancheur des toiles que portent les *Paludiers* contraste vigoureusement avec les couleurs bleues et brunes des *Paysans*. Ces deux classes, et celle des marins à jaquette, à petit chapeau de cuir verni, sont aussi distinctes entre elles que les castes de l'Inde » (85).

Pour le reste de la France, commençons par les misérables.

(83) *Les Chouans*, 4-5, 14.

(84) *Pierrette*, 9.

(85) *Béatrix*, 6.

En 1799, on voyait, à Issoudun, le vieux Brazier avec un chapeau de paysan rongé par la pluie et par le soleil, découpé comme une feuille de chou par des chenilles, et rapetassé de fil blanc. « Sa méchante veste ressemblait à un morceau de tapisserie ; » son pantalon était en toile à torchons (86). Un quart de siècle après, le père Fourchon en est une bonne réplique, avec son chapeau de feutre grossier dont les bords tiennent à la calotte par des reprises. Sa vieille blouse a été bleue, son pantalon est de cette toile dont on se sert à Paris pour les emballages ; dans ses sabots cassés il n'y a même pas de paille pour en adoucir les écrevasses (87). La blouse de Godain, manouvrier de vingt-sept ans, est fendue sur une chemise de forte toile qu'il doit garder plus d'un mois et laver lui-même ; l'étoffe du pantalon ne se reconnaît plus sous le nombre des pièces ; ses sabots sont raccommodés avec du vieux fer, et il est coiffé d'une effroyable casquette qu'il a dû ramasser au seuil de quelque maison bourgeoise de la Ville-aux-Fayes (88). Mouche, le petit-fils du père Fourchon, a l'air d'être en culotte, son pantalon finissant aux genoux par des déchiquetures où restent épines et feuilles mortes ; deux cordes d'étaupe lui servent de bretelles, et sa chemise de grosse toile est « épaissie encore par des raccommodages barbus (89). Dans cette catégorie, les femmes sont représentées par la vieille Tonsard, « un affreux parchemin noir doué de mouvement » (90), et qui, à 78 ans, se coiffe d'un mouchoir rouge qui fait ressortir ses cheveux d'un blanc sale et ses yeux verts (91). Lorsqu'en Décembre 1845, Agathe Piquetard, engagée comme fille de cuisine chez la baronne Hulot, débarque d'Isigny à Paris, elle se décide « difficilement à quitter le bonnet de coton classique dont se coiffent les filles de la Basse-Normandie » (92).

Les humbles qui s'efforcent de rester dignes dans leur misère ne sont guère mieux vêtus pour cela.

Parmi les pauvres, le père Niseron, très propre, porte culotte, gros bas drapés, souliers ferrés, « habit quasi-français à grands

(86) *La Rabouilleuse*, 392.

(87) *Les Paysans*, 29-30.

(88) *Ibid.*, 230.

(89) *Ibid.*, 33.

(90) *Ibid.*, 73.

(91) *Ibid.*, 340.

(92) *La Cousine Bette*, 495. — On voit aussi, à Bayeux, « une jeune servante coiffée d'un bonnet de coton. » (*Une double famille*, 264).

boutons, chapeau de feutre à larges bords ; mais, les jours ordinaires, il a une veste de drap bleu si rapetassée qu'elle ressemble à une tapisserie » (93), comme celle du vieux Brazier. Farrabesche nous apparaît avec un de ces énormes chapeaux à larges bords que portent les paysans du Centre. Son fils a un pantalon et une chemise en grosse toile écriue, un gilet de drap bleu très usé, avec de gros boutons de corne, et une veste de ce drap si plaisamment nommé « velours de Maurienne », avec lequel s'habillent les Savoyards, de gros souliers ferrés, et point de bas. Il est coiffé d'un petit bonnet de paysan ; à ce détail près, le costume du père est le même (94).

Au-dessus de ces humbles, voici Vermichel avec son pantalon vert bouteille, son vieux gilet rapetassé d'étoffes diverses, sa veste en gros drap bleu et son chapeau gris à larges bords (95) ; Langlumé, le meunier, habillé de drap gris-blanc (96) ; Violette, petit fermier, avec son chapeau de forme ronde et à grands bords, ses guêtres en toile blanche qui lui montent jusqu'au genou, sa limousine à raies blanches et noires sur une veste de drap bleu (97) ; le père Léger, qui appartient « au genre du fermier à gros ventre, à dos carré, à queue poudrée », est vêtu d'une petite redingote de toile bleue ; comme Violette, il a des guêtres qui vont pincer des culottes de velours rayé, serrées par des boucles d'argent (98).

De cette relative aristocratie fait partie la domesticité des personnages influents. Regardons le vieux serviteur de Benassis, coiffé d'un bonnet de laine rouge en usage dans le pays et qui, comme celui des paysans bretons, trente ans auparavant, ressemble au bonnet phrygien dont on affuble la Liberté. Jacquotte, servante et cuisinière, a un bonnet plissé, un corsage épais enveloppé « d'une indienne brune, semée de pois rouges » (99).

Taboureaux n'est pas une puissance comme Rigou. Cet usurier au petit pied porte une veste bleue « dont les poches carrées rebondissent sur les hanches, dont les basques ouvertes laissent voir un

(93) *Les Paysans*, 225.

(94) *Le Curé de village*, 164.

(95) *Les Paysans*, 66-68.

(96) *Ibid.*, 239.

(97) *Une ténébreuse affaire*, 49.

(98) *Un Début dans la vie*, 345-346.

(99) *Le Médecin de campagne*, 18, 34.

gilet blanc à fleurs » (100). Rigou porte toujours le même costume : longue redingote bleue à collet militaire, cravate noire, pantalon et vaste gilet de drap noir, souliers à fortes semelles, garnis de chaussons tricotés par sa femme pendant les soirées d'hiver. Ses pantoufles sont de cuir grossier, mais une bonne peau d'agneau en forme la doublure ; sa chemise, blanche et empesée au logis, a été filée par les plus habiles doigts de la Frise (101).

Voici quelques femmes bien mises, c'est Mme Vigneau, qui a « un joli bonnet, des bas blancs, un tablier de soie, une robe rose », qui rappellent « un peu son ancien état de femme de chambre » (102). La Tonsard et ses filles. La mère n'est que propre, « mais au village, cette propreté vaut le luxe » ; ses filles, mieux vêtues que ne le comporte leur pauvreté, suivent son exemple ; sous leurs robes « presque élégantes » elles portent du linge plus fin que celui des paysannes les plus riches. » (103).

Bref, les constatations d'ensemble se réduisent à des truismes ; les pauvres sont mal vêtus et les riches le sont mieux ; les paresseux sont moins soignés que les gens laborieux ; le régionalisme vestimentaire était plus accusé hier qu'aujourd'hui. Les notations de Balzac sont précises et exactes.

§ IV. — La Nourriture.

A peu près rien sur l'ordinaire des paysans. Chez la mère Marin, pauvre paysanne qui travaille la terre, la Fosseuse, orpheline recueillie mange la soupe dans un écuille de bois avec une cuiller également en bois (104). Marche-à-Terre tire « de son sarreau quelques morceaux d'une mince et noire galette de sarrasin, repas national dont les tristes délices ne peuvent être comprises que des Bretons. » (105). Farrabesche élève des poules, des canards, et deux pores. Il n'achète que du pain, du sel, du sucre et quelques épiceries ; ni lui, ni son fils, ne boivent de

(100) *Le Médecin de campagne*, 67.

(101) *Les Paysans*, 250-251, 252.

(102) *Le Médecin de campagne*, 110.

(103) *Les Paysans*, 55.

(104) *Le Médecin de campagne*, 251.

(105) *Les Chouans*, 17.

vin (106). Même au *Grand-I-Vert*, la Tonsard ne cuisine que des plats en usage à la campagne : civet, sauce de gibier, matelote, omelette, avec d'abondantes épices qui excitent à boire. Cette auberge a pour clients les voyageurs, le meunier et les garçons, et les domestiques du château des Aigues (107). Pourtant, la pauvre Bretagne ne vit que de galettes de sarrasin. Elle a ses jours de frairie, par exemple lorsque ses paysans reçoivent leur nouvelle châtelaine qui s'arrête dans ses fermes. Ce sont alors « des dîners sur de vieilles tables et sur du linge centenaire pliant sous des platées homériques servies dans de la vaisselle antédiluvienne. » On boit « des vins exquis dans des gobelets comme en manient les faiseurs de tours », et on tire « des coups de fusil au dessert » (108).

Mais, si les ruraux, à l'accoutumée, se contentent de nourritures quelconques, ils aiment à boire. « Dans le Morvan et dans la partie de la Bourgogne qui s'étale à ses pieds du côté de Paris, ce Vin Cuit est un breuvage assez cher qui joue un grand rôle dans la vie des paysans et que savent faire plus ou moins admirablement les épiciers ou les limonadiers, là où il existe des cafés. Composé de vin choisi, de sucre, de cannelle et autres épices », il est préférable « à tous les déguisements ou mélanges de l'eau-de-vie appelée Ratafiat, Cent-Sept Ans, Eau des Braves, Cassis, Vespetro, Esprit de Soleil, etc. On retrouve le vin cuit jusque sur les frontières de la France et de la Suisse. Dans le Jura, dans les lieux sauvages où pénètrent quelques touristes sérieux, les aubergistes donnent, sur la foi des commis-voyageurs, le nom de vin de Syracuse à ce produit industriel, excellent d'ailleurs, et qu'on est enchanté de payer trois ou quatre francs la bouteille, par la faim canine qui se gagne à l'ascension des pics. [Ce « Vin de Syracuse » est impuissant à calmer cette faim]. Or, dans les ménages morvandiaux et bourguignons, la plus légère douleur, le plus petit tressaillement de nerfs, est prétexte à vin cuit. Les femmes, pendant, avant et après l'accouchement, y joignent des rôties au sucre. Le vin cuit a dévoré des fortunes de paysans. » (109). Le père Fourchon n'en affirme pas moins

(106) *Le Curé de village*, 167.

(107) *Les Paysans*, 51.

(108) *Béatrix*, 264.

(109) *Les Paysans*, 63-64.

que le vin d'Alicante « enfonce » le vin cuit (110). Au *Grand-I-Vert*, comme dans tous les cabarets de la contrée, on ne trouve que du vin, et d'une seule qualité, mais qui se vend sous deux espèces : vin au tonneau, et vin bouché (111). Un verre du premier vaut un liard (112). Un tonneau de vin se vend 20 francs, sans le fût (113). Quand arrive un client de marque, un huissier, par exemple, on lui présente un petit verre sur soucoupe (114).

Chez le docteur Benassis on boit du vin de l'Ermitage (115). Le curé Bonnet déjeune d'œufs frais, de beurre, de miel et de fruits, de crème et de café (116). Les repas de Rigou sont toujours composés de mets exquis. Sa femme bat elle-même le beurre deux fois par semaine. La crème entre dans toutes les sauces. Les légumes sont cueillis de manière à sauter de leurs planches dans la casserole. Elevées à la maison, les volailles sont d'une excessive finesse. Il mange des poires, des pommes, quelquefois du raisin, à Pâques. Sa femme et ses deux domestiques boivent du vin du pays, mais, dans sa cave particulière, les vins de Bourgogne les plus fins côtoient les crus de Bordeaux, de Champagne, du Roussillon, du Rhône et d'Espagne, tous achetés dix ans à l'avance (117).

La faim est la forme la plus cruelle de la misère. Savoir ce que les hommes mangent, c'est mesurer leur bonheur. L'aphorisme est vulgaire mais vrai. Or, on le voit bien, Balzac n'a pas connu la nourriture des paysans. Dès lors je le récuse comme juge de leur bonheur. Il a pu être informé sur l'alimentation des petites gens de Paris et de la banlieue par les affiches et les tables de restaurants, par les étalages et les éventaires, par les conversations. Mais il n'a guère soupçonné ce que l'on mange à l'intérieur des chaumières. Comme pour les nécessités de l'idylle, la Fosseuse devait mourir de faim ou à peu près, tandis que pour les besoins de la thèse, les Tonsard et leurs clients devaient commettre des excès de table, surtout de boisson, il s'en suit que les données recueillies dans *la Comédie Humaine* sur les paysans n'ont pas grande valeur. Balzac est mieux inspiré quand il parle de

(110) *Les Paysans*, 233.

(111) *Ibid.*, 61.

(112) *Ibid.*, 231.

(113) *Ibid.*, 54.

(114) *Ibid.*, 72.

(115) *Le Médecin de campagne*, 163.

(116) *Le Curé de village*, 108.

(117) *Les Paysans*, 251-252.

l'alimentation des riches. Mais ici il projette en autrui ses propres actions. Si Rigou mange des poires, c'est que Balzac les aime. Ce n'est pas là de l'information ni du réalisme, c'est de l'invention plausible, c'est du subjectivisme.

§ V. — Les distractions.

Elles sont peu nombreuses. Ici, l'orchestre, pour un bal sur la place du « village », se compose, en tout, d'un ménétrier aveugle qui joue sur sa clarinette une ronde criarde (118) ; là, à Blangy, on est un peu mieux partagé : le père Fourchon joue de la clarinette et Vermichel fut un « violon très distingué de l'ancien régiment de Bourgogne. » (119). En Bretagne, tout l'orchestre est un biniou dans lequel un homme souffle des dix heures de suite (120). La Normandie a ses fêtes champêtres nommées *assemblées* (121), comme les autres régions ont les leurs, sous d'autres dénominations. Tout cela est éclipsé par la foire qui, le 15 Août, se tient à Soulanges, où accourent les paysans de la vallée des Aigues (122).

On connaît aussi les veillées où, dans la grange, on raconte des histoires. Groupés autour de trois ou quatre chandelles entourées de globes de verre pleins d'eau, des femmes cousent, d'autres filent ; plusieurs sont oisives. Les hommes sont debout ou étendus sur des bottes de foin (123). En Berry, par nuit noire, voici une ferme isolée dans les champs, avec sa « salle basse, illuminée par un vaste foyer où se consumaient en pétillant deux ou trois fagots. Des femmes, des filles, des hommes, des enfants, tout le mobilier humain d'une ferme, formaient un cercle autour de l'âtre où prenaient aussi leurs ébats une demi-douzaine de chiens et autant de chats. On filait, on cousait, on broyait des pommes de terre dans de vastes baquets, on cassait des noix sur des tonneaux... Au coin de la cheminée, un vieillard lisait gravement, les lunettes sur le nez, dans un livre dont la date, à en juger par la noirceur

(118) *La Peau de chagrin*, 283-284.

(119) *Les Paysans*, 48.

(120) *Béatrix*, 264.

(121) *Une double famille*, 263-264.

(122) *Les Paysans*, 299-300.

(123) *Le Médecin de campagne*, 164-165.

des feuillets, devait remonter aux premiers jours de l'imprimerie. » (124).

Et le tirage au sort ! « De jeunes gars normands » s'en vont « bras-dessus, bras-dessous, en chantant faux et fort. » Ils sont en « costume endimanché », avec des « chapeaux bariolés de rubans de mille couleurs. On eût dit une noce, mais la mariée manquait. Au lieu de violons, un tambour au milieu des rubans, des plaques de papier portant les moindres numéros de l'alphabet arithmétique. Le premier de la bande, une énorme canne à la main, avait cette tournure de tambour-major, dernière tradition des bizarres attitudes guerrières dont l'image curieuse se retrouve dans quelques gravures du XVI^e siècle ». Ce sont des conserits qui ne pensent qu'à boire, tout en chantant « plusieurs de ces chansons populaires, psaumes de ceux qui ne savent pas le latin. » (125).

Enfin, chaque semaine, sinon tous les paysans, du moins les journaliers fêtent le Lundi au cabaret. De quoi ont-ils peur ? Eux-mêmes ne sauraient le dire ; un Lundi, veille de l'anniversaire de la rentrée des Bourbons, ils se prévalent de ce souvenir pour justifier leur présence au *Grand-I-Vert* dès qu'ils croient avoir vu l'ombre d'un fonctionnaire quelconque (126).

§ VI. — Les moyens d'existence.

Ils sont peu nombreux, à la vérité, dans la vie purement rurale où commerce et industrie sont à peu près inexistants. D'autre part, Balzac a peu parlé de la culture en elle-même (127). Bonne raison pour s'en tenir au petit propriétaire rural, si petit qu'il

(124) *Œuvres complètes...* XXI. 482.

(125) *Ibid.*, XX. 249-250.

(126) *Les Paysans*, 338.

(127) Ce n'est qu'en passant qu'il parle des pays de grande culture, comme la Brie. On voit « quatre énormes chevaux harnachés comme ceux que possèdent les cultivateurs les plus aisés de la Brie. » [*Le Médecin de campagne*, 106-107]. Quant à la petite culture routinière, il écrit : « Le paysan breton croit engraisser la terre qui se repose en y encourageant la venue de genêts immenses... Ce préjugé, digne de gens qui placent leurs fumiers dans la partie la plus élevée de leurs cours, entretient sur le sol, et dans la proportion d'un champ sur quatre, des forêts de genêts au milieu desquelles on peut dresser mille embûches. Enfin, il n'existe peut-être pas de champ où il ne se trouve quelques vieux pommiers à cidre qui y abaissent leurs branches basses. et, par conséquent, mortelles aux productions du sol qu'elles couvrent. » (*Les Chouans*, 263).

n'est souvent qu'à demi-proprétaire, et souvent plus qu'à moitié ouvrier agricole.

1° *La terre*. — La plupart des paysans de Blangy et des environs sont des nègres blancs pour Rigou qui, sans rien déboursier, leur fait abattre, façonner et rentrer ses fagots, ses foin et ses blés. « Pour le paysan la main-d'œuvre est peu de chose, surtout en considération d'un ajournement d'intérêts à payer. » Et Rigou exige d'eux des services manuels, véritables corvées auxquelles ils se prêtent, croyant ne rien donner parce qu'ils ne sortent rien de leurs poches (128). Ainsi les bourgeois remplacent les seigneurs (129).

En été, ils commencent à couper leurs propres seigles dans leurs parcelles pour pouvoir ensuite se louer comme moissonneurs (130). D'autres glanent. « Les habitants des villes n'imagineraient jamais ce qu'est le glanage pour les habitants de la campagne. Leur passion est inexplicable, car il y a des femmes qui abandonnent des travaux bien rétribués pour aller glaner. Le blé qu'elles trouvent ainsi leur semble meilleur... Les mères emmènent leurs petits enfants, leurs filles, leurs garçons; les vieillards les plus cassés s'y traînent, et, naturellement, ceux qui ont du bien affectent la misère. » Pour glaner, on met ses haillons (131) Cet honnête père Niseron ramasse ainsi près d'un boisseau et demi par jour; la rectitude de ses opinions lui interdisant de vendre ses glanes comme font les autres, il les garde pour sa consommation. Langlumé lui moud son grain gratis, et la servante du curé lui cuit son pain (132).

On pratique aussi le haliebotage, « le glanage des vignes » (133).

Voyons le budget de la famille Tonsard, qui est exactement le contraire de la famille idéale dont rêve Le Play.

« Ouvrier en toutes choses », Tonsard doit travailler la terre, mais pour lui seul. Pour les autres, il creuse des fossés, fait des fagots, abat les arbres et les écorec. Il estime à 300 francs cent de

(128) *Les Paysans*, 254.

(129) *Ibid.*, 257.

(130) *Ibid.*, 203.

(131) *Ibid.*, 352-353.

(132) *Ibid.*, 87.

(133) *Ibid.*, 54. — *Hallebotte*, s. f., : Raisin laissé dans la vigne, que les vendangeurs ont dédaigné ou qui a échappé à leurs recherches. Hallebotter, v. n. Grappiller, rechercher après la vendange... les raisins oubliés dans les vignes [JAUBERT, *Glossaire du centre de la France*, t. I, 521].

ses journées de travail (134). Vu l'énormité du chiffre, le père Fourchon hésite à dire qu'une journée de deux individus, lui et Mouche, vaut « cent sous » (135). Les Tonsard sont neuf : lui, sa mère et sa femme, Fourchon son beau-père et Mouche, deux fils et deux filles.

La vieille et les deux filles sont continuellement au bois et en reviennent, deux fois par jour, chargées d'un fagot qui tombe à leurs chevilles et de deux pieds dépasse leur tête. A la lettre, la famille prend son bois l'hiver dans la forêt des Aigues, c'est-à-dire à autrui, sans bourse délier.

De Septembre à Mars, Tonsard et ses deux fils braconnent. Lièvres, lapins, perdrix, grives, chevreuils, tout le gibier qui ne se consomme pas au logis est revendu soit à Blangy, soit à Soulanges. La chasse interdite, ils tendent des collets. La Tonsard fait des pâtés qu'elle expédie à la Ville-aux-Fayes.

Au temps de la moisson, ils glanent tous, sauf Tonsard et sa femme, et ramassent chaque jour environ seize boisseaux de seigle, d'orge et de blé. Les deux vaches se nourrissent aux dépens du propriétaire des Aigues, dans les prés et dans les bois. Les deux veaux produisent environ 80 francs, le lait, 160, non compté ce qu'il s'en consomme au logis.

Tonsard gagne à peu près 150 francs en journées faites d'un côté et d'autre. La cuisine et le vin vendus au détail laissent un bénéfice de 300 francs. Tonsard vend encore pour 160 francs de vin, bon an, mal an, à un cafetier de Soulanges, soit qu'il l'ait récolté dans son arpent, soit qu'une partie — trois pièces environ, — en provienne du hallebotage.

Chaque année ils engraisissent deux cochons, un pour eux, l'autre qu'ils revendent (136).

Au total, l'argent *gagné* par cette famille de neuf individus va donc à quelque 900 francs par an, compte non tenu des gains en nature, et étant rappelé qu'en dehors de cette somme il a été pourvu à la subsistance de tous. Aussi bien, la situation de Tonsard, cabaretier, est-elle exceptionnelle. Celle de ses voisins est moins brillante.

Godain, le manouvrier de vingt-sept ans qui voudrait épouser

(134) *Les Paysans*, 45.

(135) *Ibid.*, 34.

(136) *Ibid.*, 52-54.

Catherine, une des filles de Tonsard, et succéder à celui-ci, lui promet 500 francs par an de son cabaret, « rente énorme », jusqu'au paiement. Gargon taillandier à l'ordinaire, il travaille chez le charron lorsqu'il y a de l'ouvrage et se loue pour les corvées rétribuées. Quoiqu'il possède, à l'insu de tous, à peu près 1.800 fr., il vit comme un malheureux, logeant dans un grenier et, lui aussi, glanant lors de la moisson (137). Laroche, vieil ouvrier vigneron, vit au jour le jour, travaillant en silence, l'air farouche. A soixante ans, il se voit sans avenir, n'ayant pas un bout de champ à lui (138). Courtecuisse, ancien garde des Aigues, mordu par le démon de la propriété, a voulu *passer bourgeois* en achetant le domaine de la Bâchelerie. Mal lui en a pris ! Sa femme va ramassant les fumiers. Elle et lui se lèvent avant le jour, piochent leur jardin richement fumé, lui font rapporter plusieurs moissons sans parvenir à payer plus que les intérêts dus à Rigou pour le restant du prix d'achat. Leur fille, en service à Auxerre, leur envoie ses gages ; malgré tant d'efforts, ils se voient « sans un rouge liard » au terme de remboursement (139).

En 1799, Flore, qui va sur ses douze ans, gagne cinq sous par jour à « rabouiller », c'est-à-dire à faire bouillonner l'eau avec une raquette pour chasser les écrevisses effrayées, dans les engins de pêche. En été, elle glane ; l'hiver, elle file (140). Et voici une vieille qui « garde » cinq enfants de l'hospice ; pour chacun elle reçoit trois francs par mois et une livre de savon. Genestas lui dit : « Mais, ma bonne femme, ils doivent vous coûter deux fois plus ! » Elle répond que oui, mais qu'il faut bien en passer par là. D'ailleurs, c'est une somme ! Voilà 15 francs de trouvés, sans compter le savon. Dans nos cantons, il faut s'extermier avant de gagner dix sous par jour ! Du temps de son défunt mari elle a eu des terres qu'elle a été obligée de vendre, tant elle était malheureuse. Elle a deux vaches. Elle et sa fille glanent pendant la moisson ; l'hiver, elles vont au bois ; le soir, elles filent. Elle doit 75 francs au meunier pour de la farine (141).

(137) *Les Paysans*, 230-231.

(138) *Ibid.*, 338. — « Le vigneron » dit Balzac, « n'est jamais sûr que de sa dépense : les façons, les impôts, les tonneaux ; tandis que la recette dépend d'un coup de soleil ou de gelée. » [*La Muse du département*, 78]. Il s'agit ici, bien entendu, d'un propriétaire, et non d'un ouvrier comme Laroche.

(139) *Ibid.*, 227.

(140) *La Rabouilleuse*, 391.

(141) *Le Médecin de campagne*, 12-13.

Au dernier échelon de la misère nous rencontrons les deux vieux Moreau. Vêtus de haillons, « la peau noireie par le soleil et endurcie par les intempéries de l'air », ils font peine à voir. Ils ont beaucoup travaillé, pâti plus encore ; pourtant, leurs visages ne manquent pas « d'une sorte de gaie franchise. » Ils ne pensent qu'à travailler encore et toujours ; ils ne voudraient ni mendier, ni aller à l'hôpital ; le vieux tient à mourir la pioche en main (142). Ils vivent avant tout dans un livre qui veut faire concurrence, non plus à l'Etat civil, mais à l'Evangile et au catéchisme. Je doute fort que, même du vivant de Balzac, la vieillesse compliquée de misère totale ait été accompagnée ainsi « d'une sorte de gaie franchise ».

Il y a aussi de véritables mendiants : la Fosseuse, « incapable de lever une houe ou de dévider du coton » quête son pain de porte en porte, le partage avec le chien et se fait voler par un garnement mendiant comme elle (143).

2° *Industries locales.* — Aux marais salants du Croisic, le sel fleurit, sous le soleil, en petits œillets blancs, à la surface des mares. Dès le matin, les paludiers sont à leur poste, armés de longs râtaux (144). Un pêcheur vend un homard 15 sous, 20 une araignée de mer. Il gagne difficilement sa vie. Quand on n'a ni barque, ni filets, la pêche au bord de la mer est « un chanceux métier ». Il gagne de 11 à 12 sous par jour. Il s'en tirerait s'il était seul, mais il lui faut nourrir son père aveugle ; ils vivent de galettes de sarrasin et de bernicles et boivent du vin trois ou quatre fois l'an. Sur les murs de pierres sèches qui entourent les champs des bouses de vaches sont appliquées ; sèches, on les récolte pour le chauffage : c'est ici la manière de *faire du bois*. On les vend comme on fait des mottes de tan. La couturière la mieux payée gagne 5 sous par jour, avec sa nourriture (145).

« Dans la campagne, dit Balzac, les indigents exercent une industrie quelconque ; ils ont tous un prétexte d'existence honnête ». Il n'a illustré cette définition que d'un seul exemple. Non content de chasser les loutres, dont il vend la peau aux chapeliers, le père Fourchon, à 68 ans, aidé de Mouche, entreprend la corderie en

(142) *Le Médecin de campagne*, 96-97.

(143) *Ibid.*, 251, 253-254.

(144) *Un drame au bord de la mer*, 195.

(145) *Ibid.*, 177, 178, 179, 180.

petit, une de ces industries qui demandent le moins de mise de fonds. L'atelier est le premier mur venu, contre lequel on installe un poteau pourri, une vieille roue et des piquets à râteau. La machine vaut à peine 10 francs; comme son maître, l'apprenti couche dans une grange et vit de ce qu'il ramasse. A eux deux, dans l'année la plus prospère, ils n'ont jamais pu fabriquer 360 brasses de corde (146).

3° *Anciens soldats*. — En Dauphiné, Napoléon est une religion, dit le docteur Bénassis, « grâce à deux ou trois vieux soldats du pays revenus dans leurs foyers et qui, pendant les veillées, racontent fabuleusement à ces gens simples les aventures de cet homme et de ses armées. Ce retour est d'ailleurs un phénomène inexplicable : avant mon arrivée, les jeunes gens partis à l'armée y restaient tous. » (147). De ces trois vieux soldats, l'un est employé par le docteur Benassis comme secrétaire de la Mairie. Il possède pour tout bien 100 francs de retraite; il sait lire et écrire (148). Les deux autres, ce sont Gondrin et Goguelat.

Pris par la grande réquisition de 1792, Gondrin, à 18 ans, a été incorporé dans l'artillerie. Il a fait la plupart des campagnes de Bonaparte, puis de Napoléon. Revenu de Vilna en 1814, après la rentrée des Bourbons il a en vain demandé la simple retraite à laquelle il a droit après 22 ans de service: il n'a eu ni rappel de solde, ni frais de route, ni pension. Désolé, mais résigné, il est rentré au pays, où il creuse des fossés à 10 sous la toise. En curant les mares, il peut gagner 3 francs par jour (149).

Goguelat est un soldat d'infanterie qui a passé dans la Garde en 1812. Ayant toujours eu soin de se mettre en règle, il a sa pension de retraite et son traitement de légionnaire. Il est, en quelque sorte, la femme de ménage de Gondrin. Ils demeurent ensemble chez la veuve d'un colporteur à laquelle ils remettent leur argent. Elle les nourrit, les habille et les soigne. Goguelat est *piéton* de la poste. En cette qualité, il est le discur de nouvelles du canton (150).

(146) *Les Paysans*, 48, 44. — Dans quelle catégorie ranger cet autre dont parle Balzac? « J'ai vu, dans les environs de Nemours, un paysan qui a la singulière puissance de fasciner les abeilles et de s'en faire suivre sans qu'elles le piquent. Il est leur roi; il les siffle, elles viennent. Il leur dit de s'en aller, elles décampent (*Œuvres complètes*, XX, 292).

(147) *Le Médecin de campagne*, 38.

(148) *Ibid.*, 48.

(149) *Ibid.*, 87-89.

(150) *Ibid.*, 90-91.

Bonnébault, grand garçon sec, après six ans de service dans la cavalerie, sous la Restauration, est revenu à Couches. Il porte moustaches en virgule, particularité qui, jointe au prestige de la tenue que les soldats contractent à la caserne, fait de lui « la coqueluche des filles de la vallée ». Il vit des libéralités de ses bonnes amies (151).

4° *Braconniers*. — Butifer est surtout contrebandier. Il passe « le Rhône, seul sur une petite barque, pour porter des souliers en Savoie ». Il ne pourrait se livrer à aucun des travaux de la campagne, mais il étouffe dans une ville; il ne peut « pas durer plus d'une journée à Grenoble » (152). « La vie que tu mènes te conduira droit au bagne », lui dit Benassis (153).

Farrabesche y est allé; pour échapper à la conscription, en 1811, il s'est enfui dans les bois. Poursuivi, il s'est battu avec la gendarmerie et avec la ligne; il a tué deux soldats et trois gendarmes. Puis, la conscription abolie, on ne s'est plus occupé de lui, mais, en 1815, il a dû regagner son refuge. Il a fait partie d'une bande de *chauffeurs*, arrêté la malle, tué des voyageurs. Après diverses aventures, sur les conseils du curé Bonnet il s'est rendu, pour aller au bagne où il est resté dix ans (154). A son retour, il est devenu le garde le plus fidèle qui soit.

A ce moment bagne et bagnards suscitent un renouveau d'intérêt. Hugo s'informe sur ceux de Brest, de Rochefort et de Toulon. On écrit sur la réhabilitation des forçats par l'agriculture ce qui est exactement le cas de Farrabesche.

5° *Usuriers*. — L'usure « dévore le département de l'Ain et la frontière de Savoie. Les notaires sont, plus que tous autres, en état de juger cette plaie : Peytel, homme extrêmement intelligent, dut en être frappé. N'était-ce pas se bien poser dans un pays que d'y faire baisser le taux de l'intérêt? Etrange erreur! Peytel rendait service à des victimes isolées, peu propres à la reconnaissance, occupées de leurs cultures. » (155). « L'usure, ce rémora mis sur l'ambition des paysans, dévore les campagnes. » (156).

(151) *Les Paysans*, 216, 218.

(152) *Le Médecin de campagne*, 138, 140.

(153) *Ibid.*, 139.

(154) *Le Curé de village*, 157.

(155) *Œuvres complètes*, XXII, 596.

(156) *La Rabouilleuse*, 410. — On retrouve le rémora à la p. 177 des *Paysans* : « Cette ligue formidable... qui s'attachait au pouvoir comme un rémora sous un navire... »

Crémière-Dionis, notaire à Nemours, s'est associé secrètement avec Massin-Levrault, greffier de la justice de paix, à qui il indique les paysans gênés et les pièces de terre à dévorer. Ils choisissent les affaires, n'en laissant pas échapper de bonnes, et se partagent « les bénéfices de cette usure hypothécaire qui retarde, sans l'empêcher, l'action des paysans sur le sol. » (157).

Taboureau n'est qu'un petit apprenti en face de Rigou. D'abord journalier, brave homme et économe, travaillant beaucoup et mangeant peu, dès qu'il eut quelques écus à lui il n'a plus songé qu'à s'enrichir par l'usure. Il possède environ 40.000 francs de capital. Quand il a vu chacun cultivant la terre, il a acheté des grains pour fournir aux pauvres gens les semences nécessaires; comme ils ne peuvent payer, aux uns il avance un sac d'orge pour lequel ils lui en rendent un de seigle, aux autres un setier de blé pour un sac de farine (158).

C'est quarante mille francs, non pas de capital, mais de rente, (159) que possède Rigou, « l'usurier des campagnes » (160), « le loup-cervier de la vallée » (161), « le Tibère de la vallée de l'Avonne » (162), « le Lucullus de Blangy » (163). Agé de 67 ans en 1823 (164), cet ancien bénédictin, l'an 1er de la République, s'est marié avec la servante du précédent curé de Blangy (165). C'est « l'avare égoïste, c'est-à-dire plein de tendresse pour ses jouissances, sec et froid pour autrui; enfin, l'avarice ecclésiastique, le moine demeuré moine pour exprimer le jus du citron appelé le bien-vivre, et devenu séculier pour happer la monnaie publique. » (166). Il a inventé des règles fixes pour opérer : il ne prête rien à un paysan qui n'achète pas au moins trois hectares et qui ne paie pas la moitié du prix comptant (167).

(157) *Ursule Mirouët*, 43-44.

(158) *Le Médecin de campagne*, 64-66.

(159) *Les Paysans*, 255.

(160) *Ibid.*, 242.

(161) *Ibid.*, 152.

(162) *Ibid.*, 257.

(163) *Ibid.*, 287.

(164) *Ibid.*, 250.

(165) *Ibid.*, 150.

(166) *Ibid.*, 244.

(167) *Ibid.*, 255-256.

§ VII. — Les Fonctionnaires et les personnes assimilées.

Ils ne sont pas nombreux dans la commune rurale type. Ils le sont un peu plus chez Balzac, qui fait de Montégnaç et de son bourg du Dauphiné deux chefs-lieux de canton. Dans la plupart des cas, la simple commune n'a ni médecin, ni notaire, ni juge de paix ; médecins, notaires, huissiers, sont assimilés ici aux fonctionnaires, pour ne pas multiplier les subdivisions.

1° *Maires*. — Rigou a été maintenu maire de Blangy, de 1815 à 1821, « malgré la répugnance qu'un religieux marié devait inspirer à la Préfecture, car lui seul, à Blangy, se trouvait capable d'occuper ce poste. » (168). Il est remplacé par le général Montcornet qui, cherchant pour adjoint un homme qui sache lire et écrire, ne trouve que Langlumé, le meunier (169).

Le maire de Montégnaç est un vieux campagnard. Ancien fermier à Saint-Léonard, il a acheté la seule maison habitable du bourg et cultive lui-même les terres qui en dépendent. Quoiqu'il sache lire et écrire, il ne peut remplir ses fonctions qu'avec le secours de l'huissier de la justice de paix, qui lui prépare sa besogne (170). Quant à Benassis, nous le retrouverons.

2° *Gardes-champêtres*. — A Blangy, ce fut d'abord Vaudoyer, paysan qui, comme la plupart de ces modestes fonctionnaires, n'est bon qu'à se promener, à niaiser, à se faire choyer par les pauvres qui ne demandent pas mieux que de corrompre cette autorité subalterne, sentinelle avancée de la propriété. Montcornet le remplace par Groison, ex-sous-officier de la Garde, avec un traitement annuel de 300 francs (171). Au sien, Benassis en alloue 200. (172).

3° *Instituteurs et institutrices*. — Pendant quelque temps, le père Fourchon — qui le croirait ! — a été instituteur à Blangy. Il a perdu sa place « à cause de son inconduite et de ses idées sur l'instruction publique. Il aidait beaucoup plus les enfants à faire des petits bateaux et des cocottes avec leurs abécédaires qu'il ne

(168) *Les Paysans*, 150.

(169) *Ibid.*, 155.

(170) *Le Curé de village*, 211-212.

(171) *Les Paysans*, 153.

(172) *Le Médecin de campagne*, 50.

leur apprenait à lire. Il les grondait si curieusement lorsqu'ils avaient *chippé* des fruits que ses semonces pouvaient passer pour des leçons sur la manière d'escalader les murs. On cite encore, à Soulanges, sa réponse à un petit garçon venu trop tard et qui s'excusait ainsi : « Dame ! M'sieur, j'ai mené boire notre *cheveu* ! — On dit cheval, animau ! » (173).

Pour remplir cette « importante fonction », Bénassis a choisi « un pauvre prêtre assermenté, rejeté par tout le département. La maîtresse d'école est une digne femme, ruinée, qui ne savait où donner de la tête ; elle vient de fonder un pensionnat, où les riches fermiers des environs commencent à envoyer leurs filles. » Elle et lui touchent, de la commune, chacun 200 francs par an (174).

4° *Piétons*. — Encore l'inénarrable père Fourchon ! « Dans ce poste, qui sert de retraite à tant de vieux soldats (Goguelat), le père Fourchon fut réprimandé tous les jours. Tantôt il oubliait les lettres dans les cabarets, tantôt il les gardait sur lui. Quand il était gris, il remettait le paquet d'une commune dans une autre, et, quand il était à jeun, il lisait les lettres. Il fut donc promptement destitué. » (175).

Et la poste aux chevaux ! « A l'entrée de Montégnac est un de ces curieux relais de poste qui ne se voient qu'en France. » Seule l'indique une planche où l'on a gravé et noirci à l'encre les mots *Pauste o chevos* au-dessus d'une misérable écurie vide. Le voyageur impatient n'y voit que des harnais usés. Les chevaux sont toujours ailleurs. « Si, par hasard, ils sont dans l'écurie, ils mangent ; s'ils ont mangé, le postillon est chez sa tante ou chez sa cousine, il rentre des foin s ou il dort... Sur le pas de la maison une bonne grosse femme s'impatiente plus que le voyageur et, pour l'empêcher d'éclater, se donne plus de mouvement que ne s'en donneront les chevaux. Elle vous représente la maîtresse de poste dont le mari est aux champs (176).

5° *Juges de paix*. — Clousier, qui exerce ces fonctions à Montégnac, est un ancien avocat de Limoges. Ses maigres appointements lui permettent de vivre dans une maison arrangée pour lui par

(173) *Les Paysans*, 47-48.

(174) *Le Médecin de campagne*, 49-50.

(175) *Les Paysans*, 48.

(176) *Le Curé de village*, 85-86. J'en ai parlé au Ch. IV de la première Partie.

un sabotier assez riche, à qui elle appartient. Après vingt-deux ans d'exercice il est devenu campagnard et, à la redingote près, ressemble assez aux fermiers du pays (177).

Dufau est un ancien notaire de Grenoble, sur qui Balzac ne nous a rien dit de particulier. Il apparaît dans *le Médecin de campagne*.

6° *Huissiers*. — Brunet est huissier à Soulanges, mais il a très souvent affaire à Blangy. Il est toujours populaire parmi les paysans, auxquels il demande, la plupart du temps, de le payer en denrées. Il a la clientèle du canton, à l'exclusion de son collègue Plis-soud. « Ce hasard d'un huissier qui fait tout et d'un huissier qui ne fait rien est fréquent dans les justices de paix au fond des campagnes. » Vermichel et le père Fourchon lui servent de praticiens, à cinq sous la vacation, pour les actes judiciaires, quand il instrumente dans les communes de Cerneux, Couches et Blangy (178).

7° *Notaires*. — Pour mémoire, Tonnelet, jeune homme maigre et pâle, sur le compte duquel Balzac ne nous apprend rien, quant aux ressources dont il dispose.

8° *Médecins*. — Sur Bénassis, voir Troisième Partie, Chapitre II. A Montégnac, Roubaud, âgé de 27 ans, a remplacé un ancien chirurgien de régiment, beaucoup plus occupé de sa cave que de ses malades, trop vieux, d'ailleurs, pour continuer le dur métier d'un médecin de campagne (179), métier dont Bénassis, qui l'a choisi, dit qu'il est « le dernier de tous ceux qu'un homme pense à prendre dans son pays. » (180).

§ VIII. — La Religion.

1° *Curés et sacristains*. — Sur Monsieur Bonnet, voir Troisième Partie, Chapitre II. Le curé de Saint-Lange, paroisse voisine de Moret, est entré tard dans les Ordres à la suite de terribles épreuves : les guerres de l'Empire lui ont enlevé ses fils ; sa femme et ses autres enfants sont morts (181).

(177) *Le Curé de Village*, 212-213.

(178) *Les Paysans*, 71.

(179) *Le Curé de village*, 210.

(180) *Le Médecin de campagne*, 39.

(181) *La Femme de trente ans*, 91.

A Blangy, qui, en 1817, était privé de curé depuis un quart de siècle, l'abbé Brossette, dans son presbytère sans meubles, couche sur un grabat. N'ayant ni casuel, ni supplément de traitement, il vit avec les 600 francs de l'Etat, dont il donne le tiers en charités (182). Plus favorisé, le curé Janvier touche, de la commune, cent écus de traitement supplémentaire (183).

Le père Niseron cumule les fonctions de sonneur, de bedeau, de fossoyeur, de sacristain et de chantre. Il porte la croix et revêt la robe « mi-partie de rouge et de noir » (184).

2° *Eglises*. — Dans un « village » des environs de Paris, le cimetière d'un demi-arpent est situé derrière l'église, d'un type bien connu. Elle est « ornée d'une tour carrée à toit pointu couvert en ardoise, soutenue à l'extérieur par des contreforts anguleux. » (185). Celle de Blangy est « une maison mal entretenue », avec un clocher de bois que soutient un toit de tuiles cassées. Le cimetière « enveloppe son chevet, comme dans beaucoup de villages. » (186).

L'église de Montégnac, une des plus pauvres de France, ressemble à « ces énormes granges qui ont, au-dessus de leur porte, un toit avancé, soutenu par des piliers de bois ou de briques. Bâtie en cailloux et en mortier, flanquée d'un clocher carré sans flèche et couvert en grosses tuiles rondes », elle n'a pour ornements extérieurs que des végétations naturelles. « Deux pins gigantesques adossés au chevet servent de paratonnerres ». « Le cimetière, bordé d'un petit mur en ruine », que ses propres décombres maintiennent à hauteur d'appui, contient « une croix de fer montée sur un socle, garnie de buis bénit à Pâques. » Balzac, à moins qu'il ne se trompe, veut parler ici, de Pâques fleuries, c'est-à-dire du Dimanche des Rameaux. A l'intérieur, la toiture est doublée en châtaignier soutenu par des supports appuyés sur poutres transversales. « Les quatre murs, blanchis à la chaux », sont nus. « Carrelée et garnie de banes », elle est éclairée par quatre croisés à « vitrages en plomb ». L'autel est surmonté d' « un grand crucifix au-dessus

(182) *Les Paysans*, 219.

(183) *Le Médecin de campagne*, 50.

(184) *Les Paysans*, 87, 225.

(185) *Ferragus*, 144-145.

(186) *Les Paysans*, 10, 244.

d'un tabernacle en noyer » à moulures. La lampe est une « veilleuse placée dans un ancien bénitier portatif en cuivre argenté. » La chaire, les fonts baptismaux, le banc-d'œuvre, sont en bois (187).

Dans les églises, les nobles des paroisses ont leur chapelle réservée (188).

3° *Cérémonies*. — Le Dimanche, toute la commune est « rassemblée sur la place de l'église, avant la messe, suivant l'usage des campagnes » (189). Les paysans vont à la messe, mais en dehors de l'église, car ils s'y donnent rendez-vous, par habitude, pour leurs marchés et leurs affaires (190). Dans « les cures de village », la coutume veut que les vêpres se disent « quelque temps après la messe » (191). Pour tous ceux qui s'y pressent, l'église de Montégnaç est trop petite. « Aux grandes fêtes, les vieillards mettent des bancs sous le porche, les jeunes gens sont debout en cercle sur la place, mais il règne un tel silence que ceux du dehors peuvent entendre » la voix de l'officiant. Pour la Fête-Dieu, l'église est « en entier revêtue de fleurs qui restent » fraîches « jusqu'au soir ». Elle est « parée comme une mariée, elle embaume ; le sol est jonché de feuillages au milieu desquels on laisse, pour le passage du Saint-Sacrement, un chemin de roses effeuillées » (192).

On assiste « en grande pompe » à des messes de relevailles (193).

La cloche tinte des coups éloignés quand le curé porte le viatique à un mourant. Il est précédé d'un enfant de chœur qui tient la croix, et suivi du sacristain, qui porte le bénitier, et d'une cinquantaine de femmes, de vieillards et d'enfants qui s'agenouillent, les uns au-dedans, les autres en-dehors de la chaumière (194).

Devant une porte, le cercueil, couvert d'un drap noir est posé sur deux chaises entre quatre cierges ; une escabelle soutient un plateau de cuivre où, dans de l'eau bénite, trempe un rameau de buis. Chaque passant asperge la bière après s'être agenouillé pour

(187) *Le Curé de village*, 92-94.

(188) *Le Lys dans la Vallée*, 91.

(189) *Le Curé de village*, 177.

(190) *Les Paysans*, 119.

(191) *Le Lys dans la Vallée*, 91.

(192) *Le Curé de village*, 107-108.

(193) *Mémoires de deux jeunes mariées*, 292.

(194) *Le Médecin de campagne*, 25.

prier. Le fils aîné se tient debout, immobile. La veuve se lamente (195).

Non loin de là, le maître d'une ferme étant mort, un grand silence règne. Mais une douzaine d'hommes et de femmes en pleurs crient soudain : « Le maître est mort ». Des gémissements partent de l'intérieur, et l'on entend la voix d'une femme. La première pièce est pleine de parents. Dans la chambre, le mort est étendu sur un lit dont les rideaux ont été relevés. Hommes et femmes prient à genoux, en pleurant. Le clergé se tient au milieu d'eux près du cercueil ouvert. La veuve adresse à son « cher seigneur » un discours que le chœur des serviteurs ponctue du cri : « Le maître est mort ! » (196). C'est une des scènes les plus grandes et les plus émouvantes de toute l'œuvre de Balzac.

Ces notes documentaires et groupées schématiquement sont sèches et de valeur assez mince, hormis quelques détails touchant à l'habitation, au costume et aux ressources dont disposent quelques paysans. Il ne m'appartient pas d'introduire dans les *Scènes de la vie de campagne* ce que Balzac n'y a point mis. Cette sécheresse n'est qu'apparente ; et les cailloux que représentent ces témoignages sont emportés par le torrent de vie qui déferle dans son œuvre, et c'est, à coup sûr, une des besognes les plus ingrates que de les attirer à soi, au passage, pour ne retenir qu'eux. Cependant, il était nécessaire que ce travail fût fait.

§ IX. — Une quasi-lacune : l'enfant.

Il n'y a, pour ainsi dire, pas d'enfant de paysan : Bonnébault est un homme ; les sœurs Tonsard sont des femmes précoces ; Mouche est dans les mains de Fourchon *perinde ac cadaver* ; la Péchina et la Fosseuse ont des hérédités étrangères (197) ; Adrien également ; les petits de Mortsaufr sont des aristocrates tarés ; François Michu est également l'instrument de son père ; Balzac lui consacre quelques lignes : « François Michu,

(195) *Le Médecin de campagne*, 75.

(196) *Ibid.*, 80-85.

(197) M. BALDENSBERGER, (*Or. Etr.* p. 235) semble s'étonner que Balzac ait si bien réussi le portrait et le caractère de la Fosseuse à une époque où il n'aurait pas encore connu le slavisme. Mais, outre que les Polonais ont toujours été nombreux à Paris, ils y affluaient depuis 1825, sans parler des Russes, et d'autre part, en 1830, Balzac, nous le voyons (*Œuvres complètes*, XXII, p. 35) a déjà lu un grand nombre d'ouvrages sur la Russie.

enfant âgé de dix ans, jouissait du parc, de la forêt, et levait ses menus suffrages en maître; il mangeait les fruits, il chassait, il n'avait ni soins, ni peines; il était le seul être heureux de cette famille, isolée dans le pays par sa situation entre le parc et la forêt, comme elle l'était moralement par la répulsion générale. » (198). C'est sommaire, un peu superficiel et peu propre à fournir des inductions solides. Pierrette n'est une enfant qu'à demi et une paysanne qu'à demi.

Cette lacune est grave, elle fausse la réalité; les familles paysannes sont volontiers riches d'enfants. L'émiettement de la terre, objet principal des romans rustiques de Balzac, ne peut être présenté comme un danger qu'à condition de montrer une succession ininterrompue de générations fécondes. L'amélioration ou la dégradation des paysans ne saurait être étudiée à fond sans un ensemble de réflexions sur les enfants de la campagne. Nous sommes ce que vous fûtes, vous serez ce que nous sommes. Balzac, qui a expliqué tant de caractères d'adultes par l'hérédité et l'enfance, n'a pas vu ou n'a pas montré dans ses romans rustiques le rôle de cette jeune humanité en formation, espérance et réservoir de l'humanité en action. Nous avons vu plus haut à propos des instituteurs que ses vues sur l'école se réduisent à peu de choses.

Dans les pages qui précèdent, j'ai présenté quelques habitants de la campagne, personnages de la *Comédie humaine*. Il serait fastidieux et vain de les prendre tous un à un. D'après mes lectures et le répertoire de Cerfbeer et Christophe, j'évalue à cent cinquante le nombre des paysans ou des personnes d'origine paysanne créés par Balzac, soit environ 8 % de ses personnages. Il s'en faut que ses romans paysans représentent 8 % de son œuvre, Balzac a très bien senti le mouvement d'émigration de la campagne vers les villes, et, dans nombre de romans dont l'action se déroule dans les villes de province ou même à Paris, apparaissent des héros venus de la campagne, surtout des domestiques ou de petits commerçants.

Le moment est venu de se demander quelle idée Balzac se faisait de la campagne et surtout de ses habitants.

(198) *Une ténébreuse affaire*, 42

§ X. — Les Paysans selon Balzac.

D'une façon générale, Balzac prend position nette d'adversaire de l'idylle sociale ou sentimentale, à la George Sand.

De presque tous les hommes qui, au « village », sont au-dessus des paysans, il ne nous a donné que des portraits individuels. Il ne les a pas idéalisés ; mais, soit que le temps lui ait fait défaut, soit que l'occasion ne s'en soit pas présentée, ou pour d'autres motifs, il s'est abstenu d'émettre des considérations générales sur le clergé aussi bien que sur l'administration des communes rurales. Qu'il y ait eu, du vivant de Balzac comme il y a de nos jours, des curés de Saint-Lange, des curés Brossette, Janvier et Bonnet, des maires comme Benassis, des juges de paix comme Clousier et Dufau, c'est certain. Mais ici Balzac idéalise, parce qu'il ne nous donne point la contre-partie comme il fera dans les *Scènes de la vie de province* et de *Paris*, où, pour ne prendre qu'un exemple, à l'abbé Birotteau il oppose le vicaire général Troubert.

Sur les paysans mêmes, il est plus explicite ; dans ses propositions générales, il est franchement réaliste, ce qui n'implique absolument pas qu'il soit pessimiste. Il va même jusqu'à s'émouvoir. « Le riche a des passions, dit-il, le paysan n'a que des besoins ; le paysan est donc doublement pauvre, et si, politiquement, ses agressions doivent être impitoyablement réprimées, humainement et religieusement il est sacré. » (199). Il parle de « la vie heureuse et tranquille des champs, où la bienfaisance est perpétuelle, où les qualités des âmes grandes et fortes peuvent s'exercer continuellement, où l'on découvre chaque jour dans les productions naturelles des raisons d'admiration et, dans les vrais progrès, une occupation digne de l'homme » (200).

Mais cette note n'est pas fréquente. D'abord, pour lui, le paysan est un être inférieur. Tout en admirant la classe pauvre et souffrante dans la voie laborieuse où elle chemine, Benassis la déclare incapable de participer au gouvernement : les prolétaires lui semblent les mineurs d'une nation et doivent toujours rester en tutelle (201). Michaud, garde-général des Aigues, déclare : « Le

(199) *Les Paysans*, 22.

(200) *Le Curé de village*, 189.

(201) *Le Médecin de campagne*, 156.

paysan doit obéir comme les soldats obéissent, il doit avoir la probité du soldat, son respect pour les droits acquis et tâcher de devenir officier, loyalement, par son travail, et non par le vol » (202). Le travail ? Oui, sans doute, mais regardons ceux de Montégnac : « Séparés de la grande ville la plus proche par une distance infranchissable pour des gens pauvres et qui met un désert entre elle et eux, n'ayant aucun débouché pour leurs produits s'ils eussent produit quelque chose, jetés auprès d'une forêt inexploitée qui leur donne du bois et l'incertaine nourriture du braconnage, ils sont talonnés par la faim pendant l'hiver. La terre n'offrant pas le fond nécessaire à la culture du blé, les malheureux n'avaient ni bestiaux, ni ustensiles aratoires ; ils vivent de châtaignes » (203).

Quelle est leur religion ? En Bretagne, les seules réunions connues sont les assemblées éphémères que le Dimanche ou les fêtes religieuses consacrent à la paroisse : dominées par le *recteur*, le seul maître de ces esprits grossiers, elles sont courtes. Après avoir entendu la voix terrible de ce prêtre, le paysan rentre chez lui pour une semaine. S'il y reçoit une visite, c'est du recteur, âme de la contrée. « Aussi fut-ce à la voix de ce prêtre que des milliers d'hommes se ruèrent sur la République » (204). Tel l'abbé Gudin, chouan convaincu, qui tire un *bleu* comme il récite un *oremus*, et dit la messe, la nuit, dans les clairières. Il prononce un sermon enflammé contre la conscription « qui veut prendre tous les paroissiens de Bretagne pour en faire des bleus et les envoyer se battre hors de leurs paroisses dans des pays bien éloignés où l'on court le risque de mourir sans confession et d'aller ainsi pour l'éternité dans l'enfer. » Il accuse la « République de damnés de vendre à l'encan les biens de Dieu et ceux des seigneurs », de prendre 3 livres sur les écus de 6 francs, affirme que Sainte Anne d'Auray lui est apparue pour qu'il dise « aux gars de Marignay qu'il n'y a pas de salut pour eux s'ils ne s'arment pas » ; il bénit et consacre les fusils et se fait tuer lui-même à une attaque (205). « Ah ! la noble et sublime Bretagne, quel pays de croyance et de religion ! », écrit Sabine. « Mais le progrès la guette ; on y fait des ponts, des routes ; les idées viendront, et adieu le sublime.

(202) *Les Paysans*, 99.

(203) *Le Curé de village*, 83-84.

(204) *Les Chouans*, 20.

(205) *Ibid.*, *passim*.

Les paysans ne seront certes jamais ni si libres ni si fiers que je les ai vus quand on leur aura prouvé qu'ils sont les égaux de Calyste, si toutefois ils veulent le croire » (206). Et, au milieu de l'orgie, Valentin pense « vaguement à l'existence mécanique et sans désirs d'un paysan de Bretagne chargé d'enfants, labourant son champ, mangeant du sarrazin, buvant du cidre à même son *piché*, croyant à la Vierge et au Roi, communiant à Pâques, dansant le Dimanche sur une pelouse verte et ne comprenant pas le sermon de son recteur » (207). En Dauphiné, le curé prêche contre Benassis qui veut appliquer certaines règles d'hygiène et de salubrité publiques. « Pour accomplir le bien », dit le médecin, il fallait froisser, non pas des intérêts, mais des idées religieuses converties en superstition, la forme la plus indestructible des idées humaines » (208). Ce qu'on raconte de la piété alors universellement répandue dans les campagnes n'est qu'une légende.

Flore Brazier, née en 1787, est élevée « au milieu des saturnales de 1793 et de 1798, dont les reflets éclairèrent les campagnes privées de prêtres, de cérémonies, où le mariage était un accouplement légal, et où les maximes révolutionnaires laissèrent de profondes empreintes. En 1802, le culte catholique était à peine rétabli. Ce fut, pour l'empereur une œuvre difficile que de trouver des prêtres. En 1806, bien des paroisses étaient encore veuves, tant la réunion d'un clergé décimé par l'échafaud fut lente après une si violente dispersion » (209).

A Blangy : « Nous avons affaire à des gens sans religion qui n'ont qu'une seule pensée, celle de vivre à vos dépens » (210), dit à la comtesse l'abbé Brossette, que Tonsard traite de « damné curé », de « *chercheux* de péchés qui veut nous nourrir d'hosties ». Et Vaudoyer s'écrie qu'il faut se défaire de ce « *mangeux* » de bon Dieu ; v'là l'ennemi ! » (211). L'abbé Brossette dit lui-même : « Je suis un paria, l'on m'espionne comme l'ennemi commun, je suis forcé d'ouvrir à tout moment les yeux et les oreilles de la prudence pour éviter les pièges qu'on me tend afin de se

(206) *Béatrix*, 265.

(207) *La Peau de chagrin*, 189.

(208) *Le Médecin de campagne*, 26-27.

(209) *La Rabouilleuse*, 398.

(210) *Les Paysans*, 81.

(211) *Ibid.*, 237.

débarrasser de moi. . . J'en suis, entre nous, à me demander s'ils ne me tireront pas un coup de fusil » (212).

Sur leur moralité, Benassis est obligé de faire certaines restrictions, et il est essentiel d'ajouter qu'on en peut dire autant de tous les hommes. Il dit : « Je n'ai point fait d'idylles sur mes gens. Je les ai acceptés pour ce qu'ils sont, de pauvres paysans ni entièrement bons ni entièrement méchants, auxquels un travail constant ne permet point de se livrer aux sentiments, mais qui parfois peuvent sentir vivement » (213). Le curé Brossette est plus net : « Pourvu qu'ils ne brûlent pas les fermes, qu'ils n'assassinent pas, qu'ils n'empoisonnent pas et qu'ils paient leurs contributions, on les laisse faire ce qu'ils veulent entre eux et, comme ils sont sans principes religieux, il se passe des choses affreuses. Les vieillards impotents tremblent de rester à la maison, car alors on ne leur donne plus à manger : aussi, vont-ils aux champs tant que leurs jambes peuvent les porter ; s'ils se couchent, ils savent très bien que c'est pour mourir, faute de nourriture » (214). Et Balzac lui-même : « N'en déplaie aux faiseurs d'idylles ou aux philanthropes, les gens de la campagne ont peu de notions sur certaines vertus, et, chez eux, les scrupules viennent d'une pensée intéressée, et non d'un sentiment du bien et du beau : élevés en vue de la pauvreté, du travail constant, de la misère, cette perspective leur fait considérer tout ce qui peut les tirer de l'enfer de la faim et du labeur éternel, comme permis, **surtout** quand la loi ne s'y oppose point. S'il y a des exceptions, elles sont rares. La vertu, socialement parlant, est la compagne du bien-être et commence à l'instruction » (215). Il insiste : « Ils n'ont, en fait de mœurs domestiques, aucune délicatesse. Ils n'invoquent la morale, à propos d'une de leurs filles séduites, que si le séducteur est riche et craintif. Les enfants, jusqu'à ce que l'Etat les leur arrache, sont des capitaux ou des instruments de bien-être... Il ne s'agit jamais, pour eux, de savoir si une action est légale ou immorale, mais si elle est profitable. La moralité, qu'il ne faut pas confondre avec la religion, commence à l'aisance. L'homme absolument probe et moral est, dans la classe des paysans, une

(212) *Les Paysans*, 100.

(213) *Le Médecin de campagne*, 39.

(214) *Les Paysans*, 199-200.

(215) *La Rabouilleuse*, 398.

exception. Par la nature de leurs fonctions sociales, les paysans vivent d'une vie purement matérielle qui se rapproche de l'état sauvage auquel les invite leur union constante avec la Nature... Enfin, pour les paysans, leur misère est leur *raison d'Etat* ». A voir comme ils s'en appuient, on devine « qu'ils tremblent de perdre le prétexte de leurs débordements » (216). D'ailleurs, ils volent sans se dire de propos délibéré : « Nous vivons de vols et nous les commettons avec habileté ». Ils commencent par ne ramasser que le bois mort ; ils en ajoutent du vert, peu à peu, jusqu'à ce qu'ils recueillent tout celui dont ils ont besoin. Ils agissent de même pour le pâturage du bétail, pour le glanage et pour le hallebotage (217).

Quelles sont leurs idées, si l'on peut dire ? Ils considèrent que leurs intérêts politiques et financiers sont menacés par la Restauration et surtout par le clergé (218). Sont-ils partisans, après coup, de la Révolution, à laquelle ils ont contribué ? Eh ! bien, non. Fourchon s'en plaint : « Tout ce qu'on y a gagné, dit-il, c'est qu'il n'y en a plus que pour les enfants : on a supprimé les pères » (219). Abandonnant son cas particulier, il dit : « J'ai vu l'Ancien temps et je vois le nouveau. L'enseigne est changée, mais le vin est toujours le même. Nous appartenons toujours au même village, et le seigneur est toujours là : je l'appelle travail ; que ce soit pour un seigneur ou pour l'impôt, faut toujours dépenser notre vie en sueurs... On est toujours condamné à perpétuité à remuer la terre... La masse sera toujours la même, elle reste ce qu'elle est » (220). Et le Gouvernement ? Leurs idées sur ce sujet sont encore d'une simplicité primaire. « Le Gouvernement n'a mis tant de droits sur le vin que pour nous repincer notre *quibus* et nous maintenir dans la misère. Les bourgeois et le Gouvernement, c'est tout un. Qu'est-ce qu'ils deviendraient si nous étions riches ? Laboureraient-ils leurs champs ? Feraient-ils la moisson ? Il leur faut des malheureux » (221). Les bourgeois ! Voilà le grand mot. « Le bourgeois vit par le paysan. Condamnés à per-

(216) *Les Paysans*, 56.

(217) *Ibid.*, 57.

(218) *Ibid.*, 151.

(219) *Ibid.*, 88-89.

(220) *Ibid.*, 91-93.

(221) *Ibid.*, 65.

pétuité à la *tarre*, nous la fumons et nous la travaillons pour *vous aut's*, qu'êtes nés riches. Vous voulez rester les maîtres; nous serons toujours ennemis, aujourd'hui comme il y a trente ans. La malédiction des pauvres, ça pousse, et ça devient plus grand que les plus grands de vos chênes, et le chêne fournit la potence » (222).

Le vieux n'aime pas la Révolution: il n'en est pas moins un révolté, comme tous ceux qui l'entourent. Dès *la Peau de Chagrin*, Balzac avait esquissé le couple Fourchon-Mouche avec un vieux paysan d'Auvergne, âgé de cent deux ans (223), qu'accompagne toujours son arrière-petit-fils, mal vêtu. De ce vieillard, Balzac écrit: « Son attitude d'homme vraiment libre faisait pressentir qu'en Italie il serait peut-être devenu brigand par amour pour sa précieuse liberté » (224). C'est surtout à l'argent que songent les paysans des Aigues, et qui pourrait le leur reprocher? Personne, et pas même Balzac. Les écus les plus rebelles sont « ceux du propriétaire enfoncé dans sa bauge campagnarde » (225). « L'intérêt constitue l'esprit du paysan aussi bien que celui du diplomate, et, sur ce terrain, le plus niais en apparence serait peut-être le plus fort! » (226). On en voit de rusés qui se disent poursuivis ou se font poursuivre fictivement pour stimuler la bienfaisance de l'abbé Chaperon, curé de Nemours. « Ils trompaient leurs femmes, qui, voyant leur maison menacée d'expropriation et leurs vaches saisies, trompaient par leurs innocentes larmes le pauvre curé, qui leur trouvait alors les sept ou huit cents francs demandés, avec lesquels le paysan achetait un lopin de terre » (227). Ils font de l'ironie à leur manière, avec Fourchon leur porte-parole. « Les bourgeois volent au coin du feu: c'est plus profitant que de ramasser ce qui traîne au coin des bois » (228). Ils se moquent du travail et de la morale: le père Niseron, si honnête et qui se donne tant de peine, est-il devenu plus riche que Fourchon? Non! « Que le paysan vive de bien ou de mal faire, il s'en va comme il est venu: dans les haillons! » (229).

(222) *Les Paysans*, 92-93.

(223) *La Peau de chagrin*, 277.

(224) *Ibid.*, 276.

(225) *L'Illustre Gaudissart*, 6.

(226) *Ursule Mirouët*, 42.

(227) *Ibid.*, 32.

(228). *Les Paysans*, 89.

(229) *Ibid.*, 90.

Et ils n'ont pas contre eux que les bourgeois. Gaubertin, qui en est un lui-même, mais qui prend fait et cause pour ceux qu'il exploite, dit : « Les nobles sont revenus ; les gens titrés par l'Empereur font cause commune avec eux. Ils veulent tous écraser le peuple, rétablir les anciens droits, nous ôter nos biens » (230). Peut-être ; mais, si Fourchon dit : « Les malheureux peuvent crever : on n'en manquera jamais » (231) ; Tonsard exprime la même idée sous une forme plus menaçante : « Le Peuple a la vie dure, il ne meurt pas, il a le temps pour lui... Ce qu'il y a de plus résistant, c'est pas l'arbre ; c'est l'herbe » (232). « On n'a pas assez rasé de riches pendant la Révolution, voilà tout » (233).

Ils lisent *le Constitutionnel*, principal organe du libéralisme, dont « les premier-Paris et les canards anti-religieux » forment l'opinion publique de la vallée des Aigues (234).

Se contentent-ils de lire et de parler ? Sinon aux Aigues, ailleurs ils passent aux actes. Vers 1820, « des collisions sanglantes avaient eu lieu, sur plusieurs points du royaume, précisément à cause du pillage des bois et des droits abusifs que les paysans de quelques communes s'étaient arrogés » (235). Bonnébault l'a vu de ses yeux, aux environs de Toulouse, où il était en garnison ; « les paysans ont été sabrés, arrêtés » (236).

L'instruction est fort peu répandue. « Si les paysans savaient lire et écrire, que deviendrions-nous ? », dit Langlumé à Montcornet « pour justifier cette décision anti-libérale (un refus de gages) prise contre un Frère de la Doctrine chrétienne que l'abbé Brossette avait tenté d'introduire à Blangy » (237). « Quant aux simples maires de communes, on serait effrayé du nombre de ceux qui ne savent ni lire, ni écrire, et de la manière dont sont tenus les actes de l'Etat civil » (238). Nous ignorons si le curé Brossette empêche ses paroissiens de danser, comme fait Janvier ; non pas que l'Eglise haïsse la danse en elle-même, mais elle la proscriit comme une des

(230) *Les Paysans*, 153.

(231) *Ibid.*, 72.

(232) *Ibid.*, 66-69.

(233) *Ibid.*, 72.

(234) *Ibid.*, 151.

(235) *Ibid.*, 180.

(236) *Ibid.*, 235.

(237) *Ibid.*, 155.

(238) *Ibid.*, 169.

causes de l'immoralité qui trouble la paix et corrompt les mœurs des campagnes (239).

Ils peuvent être terribles, témoin la Cousine Bette, chez qui un observateur découvrirait facilement « le côté féroce de la classe paysanne... Elle ne domptait que par la connaissance des lois et du monde cette rapidité naturelle avec laquelle les gens de la campagne, de même que les sauvages, passent du sentiment à l'action (240). Balzac en écrivant cela a sans doute pensé à l'assassinat de Michaud, le garde-général des *Paysans*. Dans ce roman, il écrit d'ailleurs : « Le Sauvage, le Paysan qui tient beaucoup du Sauvage, ne parlent jamais que pour tendre des pièges à leurs adversaires » (241).

La cousine Bette a conservé « l'habitude villageoise de se coucher et de se lever avec le soleil, ce qui procure aux gens de la campagne de notables économies sur l'éclairage et le chauffage » (242).

Elle est « restée paysanne en ceci qu'elle se moquait du qu'en-dira-t-on des gens placés loin d'elle; et, de même que les paysans ne voient que leur village, elle ne tenait qu'à l'opinion du petit cercle au milieu duquel elle vivait » (243). Ici, Balzac particularise à outrance. Aujourd'hui encore, des millions de gens vivent soit à Paris, soit dans les petites villes, pour qui ne compte que l'opinion de ce même « petit cercle ».

Nos paysans « sont d'un machiavélisme incroyable. » « Dix paysans réunis dans un cabaret sont la monnaie d'un grand politique » (244). Ils ont un « regard empreint de défiance et de servilité », qui leur sert de voile (245). Ils sont franchement envieux, comme le fermier Violette, mais qui, dans toutes ses malices, « reste dans les limites de la légalité. » Il croit que sa fortune dépend de la ruine des autres, et tout ce qui se trouve au-dessus de lui est pour lui un ennemi envers lequel tous les moyens doivent être bons. « Ce caractère est très commun chez les paysans » (246), dit Balzac; et peut-être chez tous les hommes.

(239) *Le Médecin de campagne*, 148.

(240) *La Cousine Bette*, 45.

(241) *Les Paysans*, 117.

(242) *La Cousine Bette*, 63.

(243) *Ibid.*, 70.

(244) *Les Paysans*, 85.

(245) *Ibid.*, 88.

(246) *Une ténébreuse affaire*, 50.

Il en est d'humbles, comme ce père et ce fils qui restent « silencieux, résignés et soumis à la volonté de Dieu, en gens accoutumés à suivre instinctivement, comme les animaux, le branle donné à la nature » (247). Il en est d'orgueilleux, comme tel ou tel qui, pour peu qu'il ait trois pouces de terre, de quoi se faire venir une douzaine de choux, ou des bois de quoi faire un euredent... parle alors de la consolidation des propriétés, des impôts, des rentrées, des réparations » (248).

Michu et Violette ont « une demi-heure de discussions animées sur l'époque de l'entrée en jouissance, sur les mille pointilleries que se font les paysans en concluant un marché au milieu des assertions, des verres de vin vidés, des paroles pleines de promesses, des dénégations, des : Pas vrai? - Bien vrai? - Ma fine parole! - Comme je le dis! - que j'aie le cou coupé si...! - que ce verre de vin me soit du poison si ce que je dis n'est pas la pure *varité!* » (249).

S'ils discutent entre eux, il leur arrive de faire front contre autrui pour leurs intérêts communs. « Dans les petites villes qui tiennent le milieu entre les gros bourgs et les villes, ceux qui ne vont pas à la messe restent sur la place. On y cause d'affaires. A Nemours, l'heure des offices est celle d'une bourse hebdomadaire à laquelle venaient souvent les maîtres des habitations éparses dans un rayon d'une demi-lieue. Ainsi, s'explique l'entente des paysans contre les bourgeois relativement aux prix des denrées et de la main-d'œuvre. » (250).

Ils sont routiniers. Ils ont « une horreur profonde pour toute espèce de changement, même pour celui qui leur paraît utile à leurs intérêts. Un Parisien trouve dans la campagne un ouvrier qui mangeait, à dîner, une énorme quantité de pain, de fromage et de légumes; il lui prouve que, s'il substituait à cette nourriture une portion de viande, il se nourrirait mieux, à meilleur marché, qu'il travaillerait davantage et n'userait pas si promptement son capital d'existence. Le Berrichon reconnaît la justesse du calcul. — Mais les *disettes*, monsieur! répondit-il. — Quoi, les *disettes*? — Eh! bien oui; quoi qu'on dirait? — Il serait la fable

(247) *Jésus-Christ en Flandre*, 307.

(248) *L'Illustre Gaudissart*, 19.

(249) *Une ténébreuse affaire*, 65.

(250) *Ursule Mirouët*, 15-16.

de tout le pays, fit observer le propriétaire sur les terres duquel la scène avait lieu ; on le croirait riche comme un bourgeois ; il a enfin peur de l'opinion publique, il a peur d'être montré au doigt, de passer pour un homme faible ou malade. » (251).

(251) *La Rabouilleuse*, 361.

CHAPITRE II

Les Paysans selon Balzac (Suite).

Influence des naturalistes.

Nous venons de le voir, Balzac a souvent comparé le paysan et le sauvage. Il a montré le paysan soumis aux « branles de la Nature ». Après ce qui a été dit plus haut, il suffira d'analyser, de ce point de vue, la chute d'un beau jour d'été (1). « Cette scène, pour être bien rendue, exige à la fois un grand paysagiste et un peintre de la figure humaine. N'y a-t-il pas, en effet, dans la lassitude de la nature et dans celle de l'homme, une entente curieuse et difficile à rendre ? » — Et, plus loin, au sujet du chant des paysans : « On entend des chants dont le caractère est bien certainement différent de ceux du matin. En ceci, les villageois imitent les oiseaux, dont les gazouillements, le soir, ne ressemblent en rien à leurs cris vers l'aube... Les moindres actions des êtres animés semblent se teindre alors des douces et harmonieuses couleurs que le couchant jette sur les campagnes, et qui prêtent au sable des chemins un caractère placide. Si quelqu'un osait nier l'influence de cette heure, la plus belle du jour, les fleurs le démentiraient... ».

Tous les autres détails sont à l'avenant : l'attitude des femmes sur leur porte, les gestes des hommes, des femmes et des enfants dans les prairies, leur joie, leur hâte ou leur lenteur, les couleurs vives des vêtements, tout est fonction des causes naturelles. Il peut plaire à une citadine de se décolleter au plus fort de l'hiver et de dormir en plein midi : une paysanne ne le peut.

Pour Balzac, la condition du paysan est déterminée par des lois naturelles. Il en est ainsi de celle de tous les hommes, mais à un moindre degré a cru Balzac. L'humanité sociale présente autant de variétés que la zoologie (2). Selon lui, l'être

(1) *Le Curé de village*, 254-256.

(2) *Œuvres complètes*, XXII, 389.

doué d'intelligence et de volonté a, vis-à-vis des forces naturelles, une grande indépendance. Au contraire, lié à la terre par la nature de son travail, incapable, sauf exception, de pensées hautes, faute d'avoir les lumières nécessaires et faute de temps, soumis dans toutes ses actions aux lois du déterminisme, le paysan a des besoins et, partant, des volitions, mais il n'a ni désirs, ni volonté. Il est entièrement l'œuvre de son milieu. Cette idée est très forte chez Balzac; je voudrais d'abord rechercher d'où elle lui vient. Les idées philanthropiques et biologiques de Balzac ont des origines lointaines et à peine reconnaissables, néanmoins fort présumables. M. de Balzac père avait tout un ensemble de théories sur sa santé et sur celle de ses enfants. Voici ce qu'écrivait Laure Surville : « Mon père tenait à la fois de Montaigne, de Rabelais et de l'oncle Toby par sa philosophie, son originalité et sa bonté. Comme l'oncle Toby, il avait aussi une idée prédominante. Cette idée, chez lui, était *la santé*. Il s'arrangeait si bien de l'existence qu'il voulait vivre le plus longtemps possible. Il avait calculé, d'après les années qu'il faut à l'homme pour arriver à *l'état parfait*, que sa vie devait aller à cent ans *et plus*; pour atteindre *le plus*, il prenait des soins extraordinaires et veillait sans cesse à établir ce qu'il appelait *l'équilibre des forces vitales*. Grand travail!... » (3). Les noms de Montaigne et de Rabelais qui passent ici suffiraient à expliquer le Balzac conteur, mais mon dessein est autre. On remarquera seulement que M. de Balzac a dû avoir sur la santé, l'hygiène, la médecine, la vie, un certain nombre de théories et de pratiques bien arrêtées et à prétentions scientifiques et systématiques. De là, sans doute, chez Balzac, une compréhension précoce des questions physiologiques et une prédisposition à entendre la médecine et la biologie. De fait, les médecins sont nombreux dans *la Comédie humaine*, et leur rôle est sympathique (4). Mais ces théories biologiques se doublaient, chez M. de Balzac père, de principes humanitaires hérités du XVIII^e siècle, si l'on veut, ou tout simplement fruits d'un naturel compatissant. Sa fille écrit en effet : « Mon père se moquait souvent des hommes qu'il accusait de travailler sans cesse à leur

(3) Laure SURVILLE, *Balzac, sa vie...*, 7-8.

(4) Voir Dr CAUJOLE, *La Médecine et les Médecins dans l'œuvre de H. de Balzac*, Lyon, Storck, 1900.

malheur ; il ne pouvait rencontrer un être disgracié sans s'indigner contre les parents et surtout contre les gouvernants qui n'apportaient pas autant de soins à l'amélioration de la race humaine qu'à celle des animaux. Il avait, sur ce sujet fort scabreux, de singulières théories qu'il déduisait non moins singulièrement... — Mais à quoi bon publier ces idées ? disait-il en se promenant par la chambre dans sa douillette de soie puce, et la tête enfoncée dans la grosse cravate qu'il avait conservée de la mode du Directoire ; on m'appellerait encore original (ce titre le courrouçait) et il n'y aurait pas un être étioilé ni un rachitique de moins ! » (5). C'est, en germe, l'idée du médecin Benassis qui n'aura, en somme, qu'à développer et à appliquer les théories singulières de M. de Balzac père. Ainsi, le prototype du médecin philanthrope était dans la famille. Nous savons que Balzac l'a rencontré ailleurs (6). Au reste, M. de Balzac ne se bornait pas à des discours et à des recettes. Il semble avoir dirigé l'administration économique d'un hôpital. Il dut ainsi approcher des malades et des médecins. « Il détruisit beaucoup d'abus sans redouter les inimitiés que ce genre de courage attire, et introduisit de grandes améliorations dans cet hôpital, entre autres des ateliers de travail pour les vieillards valides à qui il fit allouer un salaire. » (7). Une idée analogue, celle de l'hospice, sera reprise par Benassis, qui fait cette déclaration : « J'ai donc, par mon testament, donné ma maison pour fonder un hospice où les malheureux vieillards sans asile... puissent passer leurs vieux jours. » (8). Balzac connut certainement toutes ces choses, et il subit l'influence de son père. « Quand Honoré fut d'âge à comprendre et à apprécier son père, c'était un beau vieillard fort énergique encore, aux manières courtoises, parlant peu et rarement de lui, indulgent pour la jeunesse qui lui était sympathique, laissant à tous une liberté qu'il voulait pour lui, d'un jugement sain et droit, malgré ses excentricités, d'une humeur si égale et d'un caractère si doux qu'il rendait heureux tous ceux qui l'entouraient !

» Sa haute instruction lui faisait suivre avec bonheur le progrès

(5) Laure SURVILLE, *Balzac, sa vie...*, 9-10.

(6) *Id.*, *Ibid.*, 73.

(7) *Id.*, *Ibid.*, 10-11.

(8) *Le Médecin de campagne*, 98.

des sciences et les améliorations sociales, dont, à leur début, il comprenait l'avenir !

» Ses graves entretiens, ses curieux récits avancèrent son fils dans la science de la vie et lui fournirent le sujet de plus d'un de ses livres. » (9). Ce texte ne laisse aucun doute. M. de Balzac père aimait les sciences. Je croirais volontiers qu'il avait une prédilection pour l'histoire naturelle ; c'est une matière moins aride que les sciences physiques. Elle continua d'exciter les esprits en ce temps parce qu'elle touchait au problème passionnant de l'origine du monde, de l'apparition de l'homme sur la terre, parce qu'elle flattait le goût des collectionneurs, parce qu'un grand écrivain, Buffon, l'avait introduite dans la littérature générale. M. Mornet a bien vu cette situation privilégiée de l'histoire naturelle : « Il importe que la science étudiée n'en soit pas à ses premières ébauches qui la laissent trop loin d'elle-même, du succès et de la vie. Il importe aussi que son triomphe ne soit pas encore de ceux qui font loi. L'histoire naturelle au XVIII^e siècle en est justement à cette période héroïque où la lutte est vigoureuse et le succès incertain. Surtout l'histoire naturelle, mieux que toute autre science, s'est liée dès ses débuts à l'existence sociale, en enchaînant la vie à la spéculation. Mathématiques et physique ont pu passer aisément, malgré quelques heurts, pour des tentatives sur la matière brute dont l'âme humaine, principe spirituel, resterait aisément séparée. Mais l'histoire naturelle c'est la vie, c'est la ressemblance, au moins extérieure, avec ce que nous sommes, c'est l'empiètement possible, menaçant, avéré, de l'enquête scientifique sur la tradition, de la *libido sciendi* sur le respect et l'autorité. Et de fait c'est autour d'elle que la première grande bataille fut engagée et que la première victoire fut décidée. » (10).

D'autres raisons sont particulières à M. de Balzac père. Les rapports sont nombreux et manifestes, physiologiques, anatomiques, thérapeutiques, etc., entre l'homme et les animaux. Qui-conque a des prétentions médicales, des idées d'hygiéniste, est amené à s'intéresser à la biologie générale, soit immédiatement, soit par l'intermédiaire des médecins qui, de leur naturel, sont

(9) Laure SURVILLE, *Balzac, sa vie...*, 12-13.

(10) D. MORNET, *Les Sciences de la Nature...*, Avant-propos, p. VIII-IX.

grands propagateurs de théories. On a prétendu que la *Physiologie du mariage* était l'œuvre de M. de Balzac père. Le titre est suggestif ; il trahit un homme frotté d'histoire naturelle. Les mots *bimane* et *quadrumane* s'y rencontrent à plusieurs reprises, ce qui conduit à la même conclusion. Le texte suivant prouve que M. de Balzac père avait des théories sur l'hérédité. Un ami de la famille ayant jugé Honoré incapable, Mme Surville conclut : « Mon père jugeait alors son fils autrement que cet intime, et, ses théories aidant, il croyait à l'intelligence de ses enfants. » (11). En d'autres termes, M. de Balzac père faisait un syllogisme : Je suis intelligent, mes enfants tiennent de moi, donc ils sont intelligents. Beaucoup de parents en font autant. Mme Surville dit expressément : « ses théories aidant », ce qui rend impossible toute contestation.

D'autre part, Lamarek et Cuvier étaient en train de renouveler avec éclat la biologie générale. A Paris, une Société d'histoire naturelle avait été fondée, en 1788, et reconstituée en 1790 (12). Elle ouvre des cours populaires, publie des catalogues ; elle a de nombreux correspondants à l'étranger (13). Des sociétés analogues existent, on coordonne le travail, la province suit Paris (14). Le *Bulletin des Sciences*, organe de la Société d'histoire naturelle de Paris, se met à la portée du grand public (15). Dès le cours du XVIII^e siècle, les gazettes ont accueilli les articles d'histoire naturelle (16). Et l'histoire naturelle a pénétré l'agriculture et l'élevage (17). Ainsi, ces matières étaient nécessairement connues du moins curieux des hommes, pourvu qu'il sût lire. Or, le père de Balzac était curieux ; il est donc inadmissible qu'il soit resté étranger à toute cette littérature scientifique.

Grand liseur, M. de Balzac avait une bibliothèque. De sa mansarde parisienne, Balzac demande qu'on lui envoie le Tacite de son père (18). Je n'irai pas jusqu'à prétendre que, s'il y avait

(11) Laure SURVILLE, *Balzac, sa vie...*, 36.

(12) H. DAUDIN, *Les classes zoologiques...*, I, 6-7.

(13) *Id., Ibid.*, I, 19.

(14) *Id., Ibid.*, I, 19-20.

(15) *Id., Ibid.*, I, 20.

(16) D. MORNET, *Les Sciences de la Nature*, 4-9.

(17) F. BRUNOT, *Histoire de la langue française*, T. VI, 1^{re} Partie, fasc. 1. 215.

(18) *Corr.*, I, 12.

un Tacite, il y avait un Cuvier dans la bibliothèque paternelle ; je constate seulement qu'il y avait une bibliothèque et qu'il pouvait bien s'y trouver un Cuvier, et qu'il s'y rencontrait presque sûrement des ouvrages d'histoire naturelle. Disons-le en passant, M^{me} de Balzac avait aussi sa bibliothèque, mais mystique. « Ma mère, fort occupée d'idées religieuses, lisait alors les mystiques et les avait collectionnés. Honoré s'empare des œuvres de Saint-Martin, de Swedenborg, de M^{lle} Bourignon, de M^{me} Guyon, de Jacob Boehm, qui formaient plus de cent volumes, et les dévore » (19). On lisait donc beaucoup dans la famille, le jeune Honoré avait de qui tenir ; il fut si fidèle à la tradition qu'il faillit en mourir étant collégien. Je n'ai pas consulté le catalogue de la bibliothèque du collège de Vendôme, quoiqu'il nous soit conservé à la bibliothèque municipale de cette ville. Je suis convaincu que cette bibliothèque de collège contenait des livres de sciences. Formée au cours du XVIII^e siècle, il serait surprenant qu'on n'y eût trouvé ni l'abbé Pluche, ni Buffon (20). La bibliothèque des élèves contenait également des livres scientifiques ou prétendus tels. Bonhoure écrit : « La lecture étant un des moyens les plus infaillibles d'inspirer à la jeunesse le goût des études, de la confiance dans les leçons des Maîtres, et devant être regardée comme le complément de l'instruction, les Directeurs ont formé une bibliothèque, à l'usage des Elèves, où l'on trouve tous les livres d'histoire, de science et de littérature, convenables à leur âge : on en fait la distribution tous les dix jours » (21). Les sciences s'enseignaient à Vendôme. « Comme les Elèves ne s'occupent plus de l'histoire en seconde, on y substitue l'Histoire-Naturelle, en sorte que de deux jours l'un, et alternativement, ils reçoivent une leçon de Géographie astronomique et d'Histoire-Naturelle. L'on n'a pour but dans cette dernière étude que de varier un peu leurs connaissances et de leur inspirer plutôt le goût de la chose, que d'en faire un objet sérieux d'occupation ; aussi, les leçons qu'ils reçoivent ne sont qu'une introduction à l'histoire de la nature, dont on offre à l'œil curieux de la jeunesse les principales substances dans les trois règnes. » (22). Et, plus loin : « M. Dessaignes était un savant, correspondant

(19) Laure SURVILLE, *Balzac, sa vie...*, 106.

(20) Sur la vogue de ces ouvrages, voir MORNET, *Les Sciences de la Nature*, 9, 10, 11.

(21) G. BONHOURS, *Le Collège et le Lycée de Vendôme*, 305-306.

(22) *Id.*, *Ibid.*, 305.

de l'Académie des Sciences de Paris, et qui s'était fait connaître dans le monde savant, par quelques travaux de chimie estimés... Il était, à nos yeux bien entendu, le premier savant de l'Europe » (23).

A seize ans environ, Balzac, avec son imagination et sa pénétration, devait nécessairement, sous de telles influences, avoir une information et une curiosité scientifiques plus étendues que celles de la plupart des jeunes gens de son âge. Dès ce moment, il aimait la nature. « Dans les longues promenades que ma mère lui faisait faire, il admirait déjà en artiste les doux paysages de sa chère Touraine qu'il décrivit si bien ! Il s'arrêtait quelquefois enthousiasmé devant ces beaux soleils couchants qui éclairent si pittoresquement les clochers gothiques de Tours, les villages épars sur les côteaux, et cette Loire, si majestueuse, couverte alors de voiles de toutes grandeurs.

» Mais notre mère, plus soucieuse pour lui d'exercices que de rêveries, le forçait à lancer le cerf-volant de notre jeune frère ou à courir après ma sœur et moi ; il oubliait alors le paysage et devenait le plus jeune et le plus gai des quatre enfants qui entouraient notre mère » (24). Extase d'enfant, si l'on veut, mais enfin le sentiment y est. A Paris, Balzac « reçut des leçons sur toutes les sciences négligées au collège et suivit les cours de la Sorbonne.

» Je me souviens encore de l'enthousiasme que lui causaient les éloquentes improvisations des Villemain, des Guizot, des Cousin. C'était la tête en feu qu'il nous les redisait pour nous associer à ses joies et nous les faire comprendre. Il courait travailler dans les bibliothèques publiques afin de mieux profiter des enseignements de ses illustres professeurs » (25). Malheureusement, le texte manque de précision, le nom que j'y cherche ne s'y trouve pas ; mais, si Balzac était attiré par l'éloquence des maîtres, il ne put pas ignorer Cuvier, dont la parole était puissante et active. « Tous ceux qui ont assisté aux leçons de M. Cuvier assurent n'avoir jamais entendu de professeur posséder à ce point le talent de la parole. On en a vu qui montraient peut-être la même facilité d'élocution, mais ils n'avaient pas sa méthode,

(23) *Mémoires de Vasson*, cité dans BONHOURE, *Ibid.*, 312.

(24) Laure SURVILLE, *Balzac, sa vie...*, 23.

(25) *Id.*, *Ibid.*, 28.

ses idées claires, sa justesse d'expression ; ils n'avaient pas ce don de persuasion qui faisait que lorsqu'il avait cessé de parler tout le monde était convaincu, et qu'il devait à sa sévère logique, à l'aspect imposant, à l'air inspiré de sa noble figure » (26). Nous savons expressément que Balzac fut un habitué du Jardin des Plantes, à cette époque de sa vie. Voici, en effet, ce qu'il écrit à sa sœur quelques années plus tard : « J'ai abandonné le Jardin des Plantes pour le Père-Lachaise. Le Jardin des Plantes est trop triste » (27). Mais, avant de le quitter, il en avait tiré un profit immense, que M. Baldensperger juge ainsi : « Rien, pour le Balzac de la période de formation intellectuelle — 1819 à 1827 — ne valait une vérification biologique de ses idées sur l'homme. C'est sans doute à ce moment qu'il a pu apprendre, de ses maîtres éventuels du Muséum, une vérité qui lui permettra d'établir (dans *les Employés*), une certaine équivalence essentielle entre deux variétés apparentes de destinées. Les unes et les autres ont, en réalité, un potentiel intérieur, de qualité identique malgré les irradiations différentes, et c'est dans sa courbe et son point culminant que réside la valeur intrinsèque de la vie » (28). D'autre part, nous savons que Cuvier enseigna au Muséum (29). Evidemment, tous les usagers de ce jardin ne deviennent pas des naturalistes, et cette réflexion simple m'invite à m'excuser de paraître céder un peu trop à l'esprit de conjecture au cours de cet exposé. Il n'a pas une valeur de preuve, ce sont seulement des indices que j'ai voulu rassembler. Je suis dans le domaine du plausible et non du probant.

Il est temps de passer à des faits plus convaincants. Les naturalistes ont une place d'honneur dans *la Comédie humaine*. J'ai l'impression, sans avoir fait de statistique numérique, que le premier rang ne pourrait leur être disputé que par les artistes, et quels artistes, les peintres et les sculpteurs, qui sont, eux aussi, en un sens des naturalistes, au moins des anatomistes. Les sciences qui ont pour objet les corps bruts sont assez légèrement traitées. Balzac a des connaissances de chimie. Son œuvre présente deux chimistes : le baron Japhet dans *la Peau de chagrin*, et Bal-

(26) *Eloge de M. le baron Cuvier*, par C. L. LAURILLARD, dans Cuvier : *Recherche sur les Ossements fossiles*, 55, note 9.

(27) *Œuvres complètes*, t. XXIV, p. XXIII. L. SURVILLE, *Balzac, sa vie...*, 58.

(28) F. BALDENSBERGER, *Orientations étrangères...*, 228-229.

(29) C. L. LAURILLARD, *Eloge de M. le baron Cuvier...*, 55.

thazar Claës dans *la Recherche de l'absolu*. Ces deux hommes nous sont montrés au sein de leur laboratoire qui réussit plutôt à nous amuser ou à nous impressionner qu'à nous faire concevoir une haute idée, soit de la science de Balzac, soit du savoir de Japhet et de Claës (30). Outre ces deux romans, quelques autres allusions à la chimie, notamment dans *les Souffrances de l'inventeur*, l'industrie du papier étant en quelque sorte de la chimie. La physique est moins bien traitée. Le savant Planchette, de *la Peau de chagrin*, est tout simplement un fantoche bavard, voire même un charlatan, et Balzac lui prête quelques expériences sans doute rencontrées par lui-même dans des livres d'enfants ou sur les foires. J'ajoute à cela que Planchette est métaphysicien, car, de la nature du mouvement à l'existence de Dieu, il n'y a pour lui qu'un pas. Je l'avoue, ce pas est trop grand pour moi. La logique de Planchette, ou plutôt de Balzac, est inquiétante. Ailleurs, Planchette devient biologiste (31). Bref, les connaissances de Balzac en physique et en chimie ne se révèlent guère, dans *la Comédie humaine*, que par du verbiage de mauvais aloi. Il est beaucoup mieux informé sur les sciences de la nature vivante ; il s'y intéresse davantage, il en parle sans cesse.

La manière dont Balzac traite le règne végétal prêterait à une illusion. Il semble occuper une assez grande place chez Balzac, parce qu'il joue un rôle important dans la reconstitution des milieux rustiques. Le plus souvent, Balzac nomme quelques arbres ou plantes sans autre souci que d'une vraisemblance commune. Son vocabulaire botanique est assez largement développé. On y trouve naturellement le nom des plantes banales de nos contrées, mais aussi quelques termes savants. Mon intention n'est pas de faire un examen de ce lexique. Je me suis borné, à titre d'indication, à dresser une liste d'essai, d'après une trentaine de romans lus dans l'ordre indiqué par M. Bouteron (32). J'ai joint aux noms de plantes proprement dits quelques noms agricoles un peu spéciaux. Je ne donne la référence que pour les termes présentant quelque rareté :

Acacia épineux [t. XXI, p. 110] ; *agrostis* [t. XXVI, p. 112] ;

(30) Voir *la Peau de chagrin*, 239-241, et *la Recherche de l'absolu*, 260-261.

(31) *Œuvres complètes*, t. XXI, 671., et *Peau de Chagrin*, 230-239.

(32) M. BOUTERON, *La Comédie Humaine*, I, 21. Cf. P(aul) D(orveaux) dans M. Bouteron. *Les Paysans, Notes et éclaircissements*, 399 : — Azalea. Selon Balzac, loc. cit., plante grimpante. A. Karr, *Le Voleur*, 5 Février 1842 (*Guêpes*, Livraison de février) relevait déjà cette erreur.

ajonc, amandier, amaryllis [t. XXVI, p. 27] ; *amourette purpurine* [t. XXVI, p. 112] ; *aulnes, avoine, azalée* [t. I, p. 344] ; *blé, bluets, bogue* [t. XXVI, p. 119] (33) ; *bouleaux, bromes* [t. XXVI, p. 112] (34) ; *bruyères, bougrane rose* [t. XXVI, p. 112] ; *ceps, chanvre, châtaignier, chênes, chèvrefeuille, chou, clématites, clochettes de neige, co* [t. XXVI, p. 116] (35) ; *cobæa* [t. I, p. 344] ; *convolvulus* [t. XXVI, p. 26] ; *coquelicots, cresson, cyprès, ébénier* [t. XXVI, p. 43] ; *étoiles blanches* [t. XXXI, p. 191] ; *figuier, flouve odorante* [t. XXVI, p. 111] ; *flox* [t. XXVI, p. 27] ; *foin, fraisières, frêne, genévriers* [t. XXVI, p. 110] ; *giroflées, glaïeuls, grenadiers* [t. IV, p. 227] ; *gui, halbergier* [t. XXVI, p. 26] (36) ; *hêtres, ifs, vraies* [t. XXVII, p. 298] ; *jasmins, lichen, lierre, linaigrettes* [t. XXXI, p. 112] ; *liseron, lys d'eau, marguerites, marronniers, mélèzes, melons, mous-ses blanches, mûriers, mûrons* [t. XXVI, p. 127] ; *myosotis, nèfles, nénuphars, noyers, orangers, ormes, palmiers, pâquerettes, pariétaires* [t. IV, p. 226] ; *pâturin* [t. XXVI, p. 112] ; *pêchers, peuplier, pin, poire à poudre* [t. XXI, p. 34] ; *poirier, pommiers, pulsatille* [t. XXXI, p. 110] ; *raisins, rave, reine-des-près, ronces, roseaux, sables* [t. IV, p. 227] ; *sapins, sarrasin, saules, saxifra-ges* [t. XXXI, p. 191] ; *sédum de vignes* [t. XXVI, p. 112] ; *seigle, silènes acaulis* [t. XXI, p. 191] ; *sinelles* [t. XVI, p. 70] ; *sureau, tilleul, tremble, truissés* [t. XXII, p. 157] (37) ; *tulipes, vernis du Japon, vignes, vipérine* [t. XXI, p. 51] ; *Les Amours de deux Bêtes* (38) fournissent en outre : *cactus, cèdre, daturas, jasmins des Açores, lis de la Chine, magnolias, nopal, tubéreuses, vanillier, volcameria*.

J'ai fait une enquête semblable sur des chapitres détachés, pris dans d'autres romans, notamment sur le premier du *Médecin de campagne*, sur le quatrième et le cinquième du *Curé de Village* ; elle n'apporte rien de nouveau. Par un examen complet, on pourrait allonger cette liste et la faire passer d'une centaine de mots à deux ou trois cents, elle n'en deviendrait pas plus intéressante, sinon pour le linguiste. On y verrait que Balzac connaît quelques

(33) Enveloppe de la châtaigne armée de piquants.

(34) Plante fourragère.

(35) Nom d'un raisin.

(36) Variété d'abricotier.

(37) Arbre ébranché périodiquement.

(38) *Œuvres complètes*, t. XXI, p. 664.

noms savants, quelques termes techniques, quelques mots dialectaux du langage de la botanique. Un exemple suffira à montrer que ses connaissances ne se bornent pas à une nomenclature. Il sait, par exemple, les terrains qui conviennent à chaque arbre. « N'est-ce pas vous qui avez planté ces arbres verts ? dit-elle en montrant quelques épicéas, des pins du Nord, des sapins et des mélèzes au bas de l'aride et sèche colline opposée ? — Oui, Madame. — La terre est donc meilleure là ? » (39). Le médecin Benassis explique doctement : « En prévoyant le jour où la production du froment serait nécessaire, j'avais soigneusement examiné la qualité des terres » (40), et il ajoute : « De mon côté, je construisis deux fermes, autant pour mettre en culture mes terres vaines et vagues que pour enseigner par l'exemple les utiles méthodes de l'agriculture moderne » (41). Le texte est vague ; on nous laisse ignorer ce qui fait la bonne terre à blé, et en quoi consistent ces méthodes nouvelles. Quand Balzac écrit : « Le parc, supérieurement dessiné par Gérard, qui, depuis cinq ans, le soignait en architecte » (42), il ne nous apprend rien ; il conte peu d'anecdotes d'origine botanique. En voici une, pourtant : « Les lois de la nature sont impitoyables... ; dans l'ordre... naturel tout abus se paie... La Quintinie tuait des orangers pour donner à Louis XIV un bouquet de fleurs chaque matin en toute saison » (43). L'historiette ne reçoit aucun développement, elle n'est l'occasion d'aucune conclusion sur le même domaine, c'est une simple citation au cours d'un raisonnement d'un ordre tout différent. Somme toute, ces choses n'exigent pas un savant botaniste : il suffit pour les écrire, d'avoir l'esprit ouvert, d'être bon observateur, d'aimer la vérité. Balzac ne fait que pratiquer ici l'excellent précepte que Chateaubriand donnait aux artistes, dès 1795 : « Les mélèzes, dans une région plus élevée, commenceront à décorer le flanc des rochers ; des végétaux moins robustes, quittant le séjour des tempêtes, descendront par degrés dans la vallée ; et la cabane du Suisse agricole et guerrier sourira sous les saules grisâtres, au bord du ruisseau » (44). C'est le

(39) *Le Curé de village*, 168.

(40) *Le Médecin de campagne*, 44.

(41) *Ibid.*, 45.

(42) *Le Curé de village*, 243.

(43) *Ibid.*, 191.

(44) CHATEAUBRIAND, *Correspondance*, T. II. 323.

respect de la nature. Les personnages de Balzac n'herborisent que rarement. Monsieur Gourdon a un herbier (45), mais on n'en dit rien, tandis qu'on s'étend longuement sur sa collection de coquilles. Félix de Vandenesse sait le langage des fleurs (46), qui est à la botanique ce que l'astrologie est à l'astronomie. D'ailleurs, les botanistes sont rarement nommés. « Je me suis arrêté sous le grand cèdre » (47), c'est le cèdre de Jussieu, dont Balzac ne dit pas le nom. « La chaleur, disait Thouin, c'est la vie » (48). André Thouin ou Thouïin, botaniste français, est né à Paris le 10 février 1747, mort à Paris le 27 octobre 1824. A l'âge de 17 ans, il remplaça son père comme jardinier en chef du Jardin des Plantes; il agrandit les cultures, les serres, et se mit en rapports avec les botanistes et les établissements similaires de tous les pays. Linné n'est mentionné qu'une seule fois: « Linné est un inventeur, Geoffroy-St-Hilaire et Cuvier sont des inventeurs » (49). Il est en bonne compagnie de zoologistes; sa réputation a été immense parmi les zoologistes classificateurs. Ils ont tous voulu appliquer son système à leur science, et Balzac peut bien ne l'avoir connu qu'à travers la zoologie. Rien de ce que Balzac a écrit sur l'amélioration des campagnes ne requiert, ni n'implique un botaniste.

Le vocabulaire de Balzac animalier, d'après les mêmes romans étudiés ci-dessus du point de vue botanique, se présente comme suit :

Abeilles [t. XXXI, p. 180] ; *âne* [t. XXVIII, p. 418] ; *anguille* [t. XXI, p. 67] ; *biche* [t. XXI, p. 70] ; *bidet* [t. XXI, p. 49] ; *brochets* [t. XXVI, p. 197] ; *canards* [t. XXVI, p. 27] ; *carpe* [t. XXVI, p. 197] ; *chenilles* [t. IX, p. 392] ; *chevaux* [t. XXVIII, p. 418] ; *chèvre* [t. XXIX, p. 11] ; *chevreau* [t. XXIX, p. 42] ; *chevreuil* [t. XXI, p. 30] ; *chien*, [t. XXI, p. 30] ; *cigales* [t. XXIII, 8 ; mais il n'y a pas de cigales en Bourgogne, t. XXIII, 399, t. XXVI, p. 26] ; *coqs* [t. XXVI, p. 27] ; *couleuvres* [t. XXVI, p. 58] ; *crapauds* [t. XXI, p. 34] ; *daim* [t. XXIX, p. 48] ; *écrevisses* [t. IX, p. 391] ; *écureuil* [t. XXII, p. 115] ; *eiders* [t. XXXI, p. 178] ; *épagneul* [t. XXI, p. 30] ; *faon* [t. XXIX, p. 46] ; *gazelle* [t.

(45) *Les Paysans*, 278.

(46) *Le Lys dans la vallée*, 108, 112.

(47) *Œuvres complètes*, t. XXI, 673.

(48) *Ibid.*, 676. — Balzac a pu connaître Thouin.

(49) *Modeste Mignon*, 211.

XXVIII, p. 416] ; *grenouilles* [t. XXII, p. 154] ; *insectes* [t. XXXI p. 27] ; *jument* [t. XXI, p. 106] ; *lévrier* [t. XXIX, p. 5] ; *lézards* [t. IV, p. 238] ; *lièvre* [t. XXII, p. 171] ; *loups* [t. XXI, p. 47] ; *loup-cervier* [t. XXI, p. 30] ; *merle* [t. XXIX, p. 48] ; *mule* [t. XXVIII, p. 418] ; *mulots* [t. IX, p. 462] ; *oiseau* [t. XXVIII, p. 416] ; *perches* [t. XXVI, p. 197] ; *pie* [t. XXIX, p. 6] ; *pigeon* [t. IX, p. 448] ; *poules* [t. XXVI, p. 27] ; *poules d'eau* [t. XXII, p. 154] ; *poulet* [t. IX, p. 360] ; *rainette* [t. XXVI, p. 49] ; *rats* [t. IX, p. 462] ; *rossignol* [t. XXVI, p. 57] ; *sanglier* [t. VI, p. 71] ; *souris* [t. IX, p. 462] ; *tanches* [t. XXVI, p. 197] ; *tourterelles* [t. XXVI, p. 27] ; *turc* [t. XXXIII, 348] ; *vache* [t. XXI, p. 52] ; *vers à soie* [t. XXXI, p. 182]. Je relève en outre : *brebis* [*Médecin de campagne*, éd. Conard, p. 229] ; *chatte* [*Œuvres complètes*, t. XXI, p. 613] ; *Peines de cœur d'une chatte anglaise*] ; *hyène* [*Une passion dans le désert*, éd. Conard, p. 387] ; *lion* [*Œuvres complètes*, t. XXI, p. 645] ; *Voyage d'un lion d'Afrique à Paris*] ; *loutre* [*Les Paysans*, éd. Conard, p. 31] ; *panthère* [*Une passion dans le désert*, éd. Conard, p. 393].

Cette liste pourrait être allongée sans profit. Numériquement, elle est inférieure de 50 % à la liste botanique. Un dépouillement complet confirmerait cette situation, quoique Balzac se soit plus occupé des animaux que des plantes. Dans ce relevé, ni animaux rares, ni termes scientifiques.

Le style de Balzac reflète ses préoccupations de naturaliste. Je me contenterai de quelques échantillons. Dans les portraits, l'auteur relève souvent des ressemblances à divers degrés entre l'homme et des animaux. « Gaubertin embrassait le pays comme un boa tourné sur un arbre gigantesque avec tant d'art, que le voyageur croit y voir un effet naturel de la végétation asiatique ». « Elle [la victime du despotique cousinage bourgeois] est enveloppée de glu, de cire, comme un colimaçon introduit dans une ruche. » « Grand, sec, les yeux bordés d'un cercle brun, les paupières presque noires, quand, le matin, il [Rigou] laissait voir son cou ridé, rouge et grenu, vous l'eussiez d'autant mieux comparé à un condor que son nez très-long, pincé du bout, aidait encore à cette ressemblance par une coloration sanguinolente ». « En général tous les gens qui tiennent à l'Eglise ou qui en sont sortis, ont une patience d'insecte ». « Il y avait des vieilles au cou de dindon, à la paupière pelée et rouge, qui tendaient la tête comme des chiens d'arrêt devant la perdrix... des petites filles, qui trépi-

gnaient comme des animaux attendant leur pâture ». « Les mécontents se livraient à un travail souterrain à la manière des taupes. » (50).

Dans les descriptions, les noms d'animaux et quelques caractères précis apparaissent à première vue. Voir par exemple les « yeux d'escarboucles » des grenouilles et tout le contexte (51).

L'histoire naturelle fournit également des comparaisons de style que l'écrivain trouve et affectionne sans que le sujet les impose. « Le parc [des Aigues] ressemblait... à un immense poisson ». « Une roche ventrue et veloutée d'arbres nains, rongée au pied par l'Avonne, disposition à laquelle elle doit un peu de ressemblance avec une énorme tortue mise en travers de l'eau, figure une arche ». « Histoire naturelle des intendants ». « Les sentiments humains, et surtout l'avarice, ont des nuances si diverses dans les divers milieux de notre société qu'il restait encore à un avare sur la planche de l'amphithéâtre des Etudes de Mœurs : il restait Rigou ! ». « C'était [Mme Rigou] un de ces êtres moitié femmes, moitié bestiaux, nés pour vivre instinctivement ». « Ceux qui n'ont jamais quitté Paris entreverront le plafond noiré par la fumée du Café de la Paix et ses glaces ternies par des milliards de points bruns qui prouvaient en quelle indépendance y vivait la classe des diptères ». « Des trones... descendent en forme de boa constrictor. » Les intendants honnêtes sont « une espèce sociale disparue » (52).

Aucune héroïne n'a d'animal inséparable : le chat ou le chien favori ; [exemples isolés : la Fosseuse, Ménage Michaud, le lévrier Princeel (53) ; aucun héros n'est grand chasseur, ni à courre, ni de gibier à plume ; aucun non plus n'a la manie des chevaux.

Dans l'ouvrage illustré par Grandville, intitulé *la Vie privée et publique des animaux* [Paris, 2 vol. 1842], Balzac donne trois articles reproduits dans ses *Œuvres complètes*, auxquelles je renvoie. Deux d'entre eux sont sans valeur ici : *Voyage d'un lion d'Afrique à Paris* et *Peines de cœur d'une chatte anglaise*. L'in-

(50) *Les Paysans*, 170, 177, 250, 255, 353, 355.

(51) *Ibid.*, 364.

(52) *Ibid.*, 26, 28, 123, 244, 248, 312, 364, 121.

(53) *Le Médecin de campagne*, 252 ; *Les Paysans*, 358-369.

tention satirique est transparente, la description des animaux et la notation de leurs mœurs restent extérieures et banales. Nous y apprenons qu'une chatte anglaise se cache pour les nécessités de sa nature, qu'elle lappe son lait méthodiquement, par cercles concentriques décroissants, et autres gentillesse pareilles. De même l'article intitulé : *Mœurs aquatiques, à propos d'un dessin de Grandville*, ne saurait être invoqué ici. Il s'agit d'interpréter une illustration de la fable de La Fontaine *Le Rat et la Grenouille*. Chacun propose son explication, aucune n'entraîne la moindre étude animalière.

Quelques animaux sont étudiés en détail : ainsi, la panthère. « C'était une femelle. La fourrure du ventre et des cuisses étincelait de blancheur. Plusieurs petites taches, semblables à du velours, formaient de jolis bracelets autour des pattes. La queue musculeuse était également blanche, mais terminée par des anneaux noirs. Le dessus de la robe, jaune comme de l'or mat, mais bien lisse et doux, portait ces mouchetures caractéristiques, nuancées en forme de roses, qui servent à distinguer les panthères des autres félins » (54). Ce récit est fait d'après une conversation avec le célèbre dompteur Martin (55).

« Ce fut... la conversation que mon frère eut avec *Martin*, le célèbre dompteur d'animaux, à l'issue d'une de ses représentations, qui lui fit composer l'article intitulé *Une Passion dans le désert* ». (56).

Le plus bel animal balzacien est la loutre du père Fourchon ; seulement, c'est Fourchon qui est magnifique, et non sa loutre. « La loute est ce qu'il y a de plus rare. C'est un gibier scientifique, ben délicat, tout de même... Dans ma jeunesse on en voyait beaucoup, eud' loutes, le pays leur est si favorable... mais on les a tant chassées que c'est tout au plus si nous en apercevons la queue d'eune par sept ans... Quoique ça vive dans une manière de terrier, ça reste des jours entiers sous l'eau » (57).

Dans la suite du texte voici les caractères que relève Balzac.

(54) *Une passion dans le désert*, 394.

(55) « Henri MARTIN (né en 1793)... avait formé son talent de dompteur en maniant les chevaux... Au début de décembre 1829, il avait une ménagerie à Paris et donna des représentations ». M. BOUTERON, *Notes et éclaircissements, Une Passion dans le désert*, 414.

(56) Laure SURVILLE, *Balzac, sa vie...*, 105.

(57) *Les Paysans*, 31-32.

« Comment s'arrangent-elles pour respirer au fond de l'eau ? Mais c'est si malin que ça se moque de la Science ». « Elle a du blanc sur le dos ». « Si elle prend la voie de tarre, elle est perdue. Ça ne peut pas marcher, c'est fait pour la nage avec leurs pattes d'oie ». « Le père Fourchon... se montra tenant sa loutre à la main, pendue par une ficelle nouée à des pattes jaunes, étoilées comme celles des palmipèdes. » (58). Ces caractères, sauf les taches blanches, sont dans Buffon (59) dont un correspondant a connu précisément en Bourgogne une loutre apprivoisée. La respiration sous l'eau est une erreur. Selon moi, Balzac le savait : c'est à dessein qu'il l'a fait commettre au père Fourchon. L'habitude de regagner son trou au fil de l'eau, après s'être portée plus en amont, est, paraît-il, douteuse. Les taches blanches sont une singularité inquiétante. Rien n'empêche d'admettre que Balzac a réellement vu au Muséum une loutre ainsi marquée. Au total sa description est exacte. Il peut en avoir pris les éléments, soit chez Buffon, soit chez un autre naturaliste, soit enfin dans un examen direct fait au Muséum ou dans la campagne. Pour un animal de cette sorte, relativement banal, la recherche des sources me semble illusoire.

Aux Aigues encore voici le pivert. « C'est un pivert qui fait son trou... Je gage que vous ne savez même pas le trait le plus curieux de l'histoire de cet oiseau ; dès qu'il a donné un coup de bec, et il en donne des milliers pour creuser un chêne deux fois plus gros que votre corps, il va voir derrière s'il a percé l'arbre, et il y va à chaque instant. » (60). La source me paraît être Buffon (61). Buffon est plus avisé que Balzac en tentant une explication raisonnable du manège auquel se livre le pivert, et Buffon sait encore un nom bourguignon de cet oiseau.

Les canards du Jardin des Plantes sont passablement réussis. « Il [Raphaël] arriva bientôt... devant une petite mare où s'ébattaient des canards remarquables par la rareté des espèces et dont les ondoyantes couleurs, semblables aux vitraux d'une cathédrale, pétillaient sous les rayons du soleil. Tous les canards du mon-

(58) *Les Paysans*, 33, 34, 34-36, 88.

(59) BUFFON, *Œuvres complètes*, V. *Histoire Naturelle. Suite des Oiseaux*, 177-179.

(60) *Les Paysans*, 364-365.

(61) BUFFON, *Œuvres complètes*, V, *Histoire Naturelle, Suite des Oiseaux*, 226-227.

de étaient là, criant, barbotant, grouillant, et formant une espèce de chambre canarde rassemblée contre son gré, mais heureusement sans charte ni principes politiques, et vivant, sans rencontrer de chasseurs, sous l'œil des naturalistes qui les regardaient par hasard... Ce genre [canards] est... le plus fécond de l'ordre des palmipèdes. Il commence au cygne, et finit au canard zinzin, en comprenant cent trente-sept variétés d'individus bien distincts, ayant leurs noms, leurs mœurs, leur patrie, leur physionomie, et qui ne se ressemblent pas plus entre eux qu'un blanc ne ressemble à un nègre... Vous voyez là le cygne à cravate, pauvre enfant du Canada, venu de bien loin pour nous montrer son plumage brun et gris, sa petite cravate noire. Tenez, il se gratte. Voici la fameuse oie à duvet, ou canard Eider, sous l'édredon de laquelle dorment nos petites maîtresses : est-elle jolie ? qui n'admirerait ce petit ventre d'un blanc rougeâtre, ce bec vert ? Je viens, monsieur... d'être témoin d'un accouplement dont j'avais jusqu'alors désespéré. Le mariage s'est fait assez heureusement, et j'en attendrai fort impatiemment le résultat. Je me flatte d'obtenir une cent-trente-huitième espèce à laquelle peut-être mon nom sera donné ! Voici les nouveaux époux, dit-il, en montrant deux canards. C'est, d'une part, une oie rieuse [anas albifrons], de l'autre, le grand canard siffleur [anas ruffina de Buffon]. J'avais longtemps hésité entre le canard siffleur, le canard à sourcils blancs et le canard souchet [anas clypeata] : tenez, voici le souchet, ce gros scélérat brun-noir dont le col est verdâtre et si coquettement irisé. Mais, monsieur, le canard siffleur était huppé, vous comprenez alors que je n'ai plus balancé. Il ne nous manque ici, que le canard varié à calotte noire. Ces messieurs prétendent unanimement que ce canard fait double emploi avec le canard sarcelle à bec recourbé... » (62). Ce morceau semble assez distinctement inspiré de Buffon, qui y est nommé. Buffon (63) traite successivement du cygne, de l'oie, de l'eider et du canard. « Une cravate blanche passée sur une gorge noire distingue assez cette oie (oie à cravate)... qui est encore une de celles dont l'espèce paraît propre aux terres du nord du Nouveau-Monde, et qui en est du moins originaire : elle est un peu plus grande que notre oie domestique et a le cou

(62) *La Peau de chagrin*, 223-226.

(63) BUFFON, *Œuvres complètes, Histoire Naturelle*, V, *Suite des Oiseaux*, 439-474, *passim*.

et le corps un peu plus déliés et plus longs; le bec et les pieds sont de couleur plombée et noirâtre; la tête et le cou sont, de même, noirs ou noirâtres; et c'est dans ce fond noir que tranche la cravate blanche qui lui couvre la gorge. Du reste, la teinte dominante de son plumage est un brun obscur et quelquefois gris. Nous connaissons cette oie en France sous le nom d'oie du Canada » (64). Nous trouvons également l'anas albifrons ou rieuse. « Edwards a donné le nom d'oie rieuse à cette espèce qui se trouve... dans le nord de l'Amérique, sans nous dire la raison de cette dénomination, qui vient apparemment de ce que le cri de cette oie aura paru avoir du rapport avec un éclat de rire. Elle est de la grosseur de notre oie sauvage... » (65). « Le canard siffleur... porte une huppe, et il est de la taille de notre canard sauvage. Il a toute la tête coiffée de belles plumes rousses, déliées et soyeuses, relevées sur le front et le sommet de la tête en une touffe chevelue... Les joues, la gorge et le tour du cou sont roux, comme la tête; le reste du cou, la poitrine et le dessous du corps, sont d'un noir ou noirâtre qui, sur le ventre, est légèrement ondé ou nué de gris; il y a du blanc aux flancs et aux épaules, et le dos est d'un gris brun; le bec et l'iris de l'œil sont d'un rouge de vermillon » (66). « Le souchet... est remarquable par son grand et large bec épaté, arrondi et dilaté par un bout en manière de cuillère, ce qui lui a fait donner les dénominations de canard à cuillère, canard spatule... Il est un peu moins grand que le canard sauvage. Son plumage est très riche en couleurs... la tête et la moitié supérieure du cou sont d'un beau vert... » (67). L'eider « est cet oiseau qui donne ce duvet si doux, si chaud et si léger connu sous le nom d'eider-don, ou duvet d'eider... » (68). Il ne nous manque guère que le canard zinzin et l'indication de cent-trente-sept ou cent-trente-huit espèces. M. Cuenot, professeur de zoologie à la Faculté des sciences de l'Université de Nancy, qui a eu l'extrême obligeance de me fournir de précieux renseignements pour cette partie de mon travail, estime ridicule le nombre de cent-trente-sept ou cent-trente-huit espèces. Il fau-

(64) BUFFON, *Œuvres complètes*, V, *Histoire Naturelle, Suite des Oiseaux*, 455.

(65) *Id.*, *Ibid.*, 455.

(66) *Id.*, *Ibid.*, 472.

(67) *Id.*, *Ibid.*, 473-474.

(68) *Id.*, *Ibid.*, 459.

draît parler de cinq cents à six cents, et cette indication même n'aurait pas grand sens. Balzac a pu savoir que le Jardin des Plantes possédait cent-trente-sept ou cent-trente-huit espèces de canards, il ne m'a pas été possible de vérifier cette hypothèse. En tout cas, l'étude sur les canards, chatoyante et agréable, est en somme assez exacte. Il n'en est pas de même de ce qui va suivre.

Le grand effort de Balzac animalier est la longue allégorie intitulée *les Amours de deux Bêtes* (69). Débarrassons-nous des comparaisons. « Vêtu d'un corselet comme les halberdiers du moyen-âge, protégé par une robe verte d'une dureté de diamant et doué d'une figure terrible, le *Misocampe*, espèce d'ogre, jouit d'une férocité sans exemple. Loin de craindre mille Jarpeadiens, un seul misocampe se réjouit de les rencontrer en groupe, il n'en déjeune ou n'en soupe que mieux... Ce féroce guerrier a des yeux brillants comme des lanternes de voiture, et s'élance avec la même rapidité, sans avoir besoin, comme les voitures, d'être aidé par des chevaux, car il a des jambes d'une longueur démesurée, fines comme des raies de papier à musique et d'une agilité de danseuse. Son estomac, transparent comme un bocal, digère en même temps qu'il

(69) *Vie privée et publique des animaux*, illustrée par GRANDVILLE, t. II, et BALZAC, *Œuvres complètes*, t. XXI, 661 sqq. — La plupart des noms de cette nouvelle sont des noms de fantaisie. Je propose les identifications suivantes : Le groupe Granarius, Anna Granarius, Sauval n'est pas sans analogie avec le groupe Brongniart père, le géologue; Mademoiselle Brongniart, fille du précédent et femme du suivant : Audoin, Jean, Victor [1797-1841], l'entomologiste. D'autre part Anna Granarius représente très certainement Anna Hanska. Nous savons par la Correspondance (*Revue des Deux-Mondes*, 15 Mars 1920, 333-334) qu'Anna Hanska n'aimait guère l'entomologie. De même Anna Granarius montre plus de sentimentalité que d'esprit scientifique. (*Œuvres complètes*, XXI, 676, 686). Le nom de Granarius est en rapport avec l'idée de terres à blé de l'Ukraine, familière à Balzac qui les compare volontiers à la Beauce. Si les projets de mariage entre Anna et le Comte Mniszech existaient dès 1842, ce que je ne crois pas, Sauval est une transposition du Comte Mniszech, entomologiste amateur (*Revue des Deux-Mondes*, 15 Mars 1920, 333-334). Sauval est le nom d'un historien du XVII^e siècle nommé par Balzac. (*Catherine de Médicis*, 42). A plusieurs reprises les noms de ses héros sont ceux des personnages ou des auteurs de ses lectures et il y a là plus que des coïncidences. Lacrampe-Latreille; Ersthi-Thiers; Caxe-Sotha, Saxe-Gotha; Jarpeado-Jaspeada; Zashazli, non identifié; Finna, cochenille fine du coccus ficus caricæ; Ranagrida et Negra, espèces commerciales de la cochenille; las Figueras, les figuiers [en espagnol correct il faudrait « h » au lieu de « f »]; français figue - espagnol higa; Nopalistan-nopal: empire du nopal, comme Gulistan : empire des roses. Ouvrage de Saadi. Cf. Marceline Desbordes-Valmore, *les Roses de Saadi, Œuvres choisies*, 36. — Balzac qui avait pu connaître *Gul et Bulbul* (F. BALDENSPERGER, *Orientations étrangères*, 16.) était à même de comprendre la construction du mot Gulistan et d'en tirer une construction analogique. [le nom est formé comme Beloutchistan, Afghanistan]; Cactriane-cactus; [formé comme bactriane].

mange (70). On peut lire dans Blainville (71) : « *Misocampe*. — Cette désignation générique a été donnée par M. Latreille aux petits hyménoptères que Geoffroy avait appelés cynips, mais qui n'étaient point les cynips de Linnæus. Il a proposé son admission lorsqu'il a rendu à ces cynips de Linnæus leur véritable nom, que Geoffroy avait changé en celui de *diplolepis*. Ses *misocampes* sont aussi les mêmes que les *ichneumons* nains de Linnæus et que les *diplolepis* de Fabricius, c'est-à-dire de très petits hyménoptères, voisins des *ichneumons*, mais à anthènes brisées et à corps brillant, qui vivent parasites des vrais cynips et des larves de plusieurs insectes. L'espèce qu'il donne pour exemple est le *misocampe* du bédégua, *ichneumon bedeguaris*, Linn., qu'il ne faut pas confondre avec notre *Cynips du Bédégua*, *cynips rosæ*, aux dépens duquel il vit ». Les jambes en portée de musique sont prises à la vorticelle, comme on le verra ci-dessous, et indûment attribuées au *misocampe*; le *misocampe* reçoit également la transparence, qui appartient en réalité au cercaire. « Elle (Anna) aperçut un *volvoce* à cheval qui tâchait d'arriver au but d'un *steeple-chase*, et que d'élégants cercaires voulaient dépasser; mais le but de ce *steeple-chase* était bien supérieur à celui de nos dandys, car il s'agissait de manger de pauvres vorticelles qui naissaient dans les fleurs, à la fois animaux et fleurs, fleurs ou animaux » (72). En réalité, le *volvoce*, « *volvox* », est un genre d'êtres microscopiques, fort incomplètement observés à cause de leur extrême petitesse, et cependant établi et caractérisé par Muller, par la phrase suivante : « *Vermis inconspicui, simplicissimi, pellucidus, sphericus*, en y ajoutant que ces corpuscules sphériques, pellucides, très simples et invisibles, offrent des mouvements de rotation sur eux-mêmes, ce qui a déterminé le nom du genre » (73). Ces animaux, susceptibles de rouler sur eux-mêmes, ont fait penser à des roues; c'est pourquoi Balzac les compare à des voitures. Le dessin de Grandville comporte des roues. Balzac commet sans doute volontairement une grosse erreur en faisant vivre côte à côte le *coccus cacti* et le *volvoce* aquatique. Quant au cercaire, « c'est à Muller que nous

(70) *Œuvres complètes*, XXI, 679.

(71) *Dictionnaire des Sciences naturelles*, t. 31, article *Misocampe*, p. 470-471, dû à M. A. G. Desmarests.

(72) *Œuvres complètes*, XXI, p. 678.

(73) *Dictionnaire des Sciences naturelles*, t. 58, article *Volvoce*, 486, dû à de Blainville.

devons la découverte et l'établissement de ce genre, qui comprend des animaux extrêmement petits, agastriques, de forme très variable, transparente, et pourvus d'un appendice postérieur simple, en forme de queue. La plupart vivent dans les eaux douces, quelques-uns dans la mer, et plusieurs dans les infusions végétales ou animales » (74). La vorticelle est un « genre établi par Muller pour un très grand nombre d'animaux généralement fort petits, auxquels il trouvait pour caractères communs d'être nus, contractiles, pourvus d'organes rotatoires et présentant réellement des différences énormes; les uns étant des animaux binaires, appendiculés, fort complexes; les autres paraissant radiaires et très simples... Les vorticelles ressemblent tout-à-fait à une fleur de muguet portée sur un long filament. Ce filament est cylindrique et un peu élargi à sa partie terminale. Le corps lui-même est en forme de petite bourse ou de fleur monopétale, ayant ses bords évasés et pourvus de deux groupes de cils courts, très fins, opposés latéralement » (75).

Bref, misocampe, volvoce, cercaire et vorticelle, font peu d'honneur à la science de Balzac. Il a fait de grossières confusions, ou bien, ne se méprenant point sur les énormités qu'il écrivait, il a effrontément escompté l'ignorance et la crédulité du public, car tout ce que nous venons de lire n'est que fantaisie et erreurs. Balzac est d'autant plus coupable que les animaux dont il va être question ont réellement des ennemis (76), et il est d'autant plus léger qu'il paraît avoir borné son information à la consultation du dictionnaire de Blainville et même à une consultation hâtive, pleine d'inadvertances, comme celle qui est relative aux prétendues jambes du misocampe.

Lors de leur arrivée au Mexique, les Espagnols trouvèrent les indigènes en possession de l'art d'extraire le carmin et la laque de la cochenille. Balzac le sait. « Jarpeado... put venir par mer du fond de la province de Guaxaca, sur un lit de pourpre composé de trois milliards environ de sujets de son père, embaumés par des Indiens qui, certes, valent bien le docteur Gannal » (77). « En voyant de loin un misocampe, la pauvre Anna se rappela les Es-

(74) *Dictionnaire des Sciences Naturelles*, t. 58, article *Vorticelle*, 492-493.

(75) *Ibid.*, t. 58, article *Vorticelle*, 492-493, par Blainville.

(76) Je dois ce renseignement à M. Cuenot.

(77) *Œuvres complètes*, XXI, 671.

pagnols de Fernand Cortès débarquant au Mexique » (78). La cochenille de Nopal « paraît être originaire d'Afrique ; mais on l'élève, on la cultive, pour ainsi dire, au Mexique, dans la province de Honduras, à Guaxaca, à Oxaca » (79). La coïncidence Guaxaca, Blainville-Balzac, jointe aux autres précédemment observées, me paraît, vu la rareté de la forme de ce nom propre, établir assez péremptoirement que Blainville est la source de Balzac. Quoiqu'il en soit, pour se réserver le monopole de la cochenille, les Espagnols édictèrent des peines sévères contre l'exportation des coccus. « Le monopole fut religieusement conservé » (80). L'indépendance du Mexique (1810), a deux conséquences : le commerce de la cochenille devient libre ; il n'est donc pas besoin, à la date où écrit Balzac, de supposer que le prince Jarpeado a été l'objet d'un enlèvement et d'y commettre le génie Spéculatoribus (81). Cette phrase n'aurait eu de sens qu'avant 1810 et, en effet, c'est par ruse et dans une intention de lucre que Thiéry de Ménonville, mettant en pratique les idées de Réaumur, apporta la cochenille à Port-aux-Princes en 1785 (82). D'autre part, après l'indépendance du Mexique, les Espagnols voulurent élever chez eux le précieux insecte ; ils l'emportèrent à Sainte-Croix de Ténériffe (83).

« En 1806, des cochenilles vivantes furent apportées à Cadix ; quelques-unes furent aussitôt envoyées à Robert, professeur de botanique à Toulon : la cochenille faisait donc son apparition en Europe, où le Nopal l'avait depuis longtemps précédée. On tenta de l'acclimater, notamment dans le sud de l'Espagne et de l'Italie, mais sans grand succès. Vers 1827, des tentatives nouvelles furent faites, en Corse, en Sardaigne et particulièrement sur les côtes d'Espagne, aux environs de Grenade et de Valence, sans que, cette fois encore, le succès fût suffisant » (84). Il est donc inexact de dire, au moment où écrit Balzac, que le Jardin des Plantes détiennne « le seul Jarpéado vivant que possède l'Europe » (85). « A

(78) *Œuvres complètes*, XXI, 679.

(79) *Dictionnaire des Sciences naturelles*, t. 9, article *Cochenille*, 505, par DUMÉRILO

(80) Raphaël BLANCHARD, *Les Coccidés utiles*, 74.

(81) *Œuvres complètes*, XXI, 671.

(82) D'après BLANCHARD, *op cit.*, 77.

(83) *Id.*, *Ibid.*, 78.

(84) *Id.*, *Ibid.*, 77.

(85) *Œuvres complètes*, XXI, 676.

peine les armées françaises avaient-elles accompli la conquête de l'Algérie que Simonet, pharmacien à Alger, songea à entreprendre sous ce climat privilégié, la culture de la Cochenille. Il pût se procurer à Valence quelques Insectes qu'il introduisit en Afrique, mais sa tentative demeura infructueuse. En 1833, le D^r Loze, chirurgien de la marine, fut plus heureux : il fonda une nopalerie qui se trouvait en bonne voie de réussite quand on le rappela en 1836 ; il partit, et dût confier ses Cactus et ses Cochenilles à l'intendant des Jardins d'Hussein Dey, lequel, peu soucieux de les voir réussir, laissa périliter l'entreprise : tous les Nopals furent détruits, sauf deux dont prit soin Hardy, directeur de la Pépinière et du Jardin d'Acclimation d'Alger. Grâce à ses efforts, la cochenille se répandit peu à peu, en Algérie, mais jamais assez pour devenir l'objet d'un commerce capable de rivaliser, même de très loin, avec celui des Canaries » (86). Balzac connaît ces faits. « Ce sera, monsieur, a-t-il dit (Ersthi), au rapporteur, qui, par bonheur, était un riche droguiste (87) de la rue des Lombards, nous affranchir du tribut que nous payons à l'étranger, et tirer parti de l'Algérie, qui nous coûte des millions » (88). « J'aurai sans doute (dit Sauval) une mission en Algérie afin d'y porter cette culture » (89). « Nul doute que cette culture ne fleurisse dans nos possessions d'Afrique, et ne nous affranchisse du tribut que nous payons au Nouveau-Monde » (90).

Entre 1830 et 1850, a-t-on tenté, au Jardin des Plantes, des expériences sur la cochenille ? Je n'ai pu le savoir ; la chose est possible. Elle fait l'objet de quelques travaux (91).

En somme, la question historique et économique de la cochenille n'est pas trop mal connue de Balzac, de même que la technique industrielle. « Les habitants de cette contrée (la Caetrianne), aussi

(86) R. BLANCHARD, *les Coccidés utiles*, 83.

(87) Balzac rappelle ici le pharmacien Simonet.

(88) *Œuvres complètes*, XXI, 673.

(89) *Ibid.*, 676.

(90) *Ibid.*, 687.

(91) AUDOUIN, *Remarques sur la cochenille du nopal*. [Académie des Sciences, séance du 8 Juillet 1839. V. *Comptes rendus*, t. IX, 69-75]. Selon la table de cette publication, au mot « cochenille », HARDY aurait présenté une étude sur un sujet analogue : « *Education de la cochenille en Algérie* », t. XXIII, 20 ; XXV, 118 [1846-1847]. — Ces références doivent être fausses, j'avoue n'avoir pas retrouvé les articles en question ; d'autre part, ils sont hors de mon objet, puisque la nouvelle de Balzac intitulée : *les Amours de deux bêtes*, est de 1842.

peuplée que la Chine, et plus même, car il y des milliards d'individus, sont sujets à des inondations périodiques d'eau bouillante sorties d'un immense volcan, produit à main d'homme, et nommé Harrozo-Rio-Grande » (92). « Les cochenilles se tuent... dans l'eau chaude » (93). Interrogeons-le sur la description de l'insecte et ses mœurs (94). « C'était [Jarpeado] un garçon bien pris dans sa

(92) *Œuvres complètes*, XXI, 669.

(93) R. BLANCHARD, *les Coccidés utiles*, 76.

(94) Après avoir établi que Balzac a utilisé Blainville, je crois curieux de reproduire ici l'article de cet auteur, ou, plus exactement, de son collaborateur Duméril, disciple de Cuvier, sur la cochenille. On verra que quelques détails consignés dans cet article se retrouvent dans l'allégorie de Balzac, d'autre part, que Balzac a commis des erreurs dont se garde bien Duméril. Il en faut conclure que Balzac n'a pas lu cet article, ou qu'il l'a mal lu, ou que, l'ayant lu, il s'est volontairement jeté dans le domaine de la fantaisie : « *Cochenille*. — Genre d'insectes hémiptères, de notre famille des phytadelges ou plantisuges. Ces insectes sont assez difficiles à caractériser, car les mâles seuls ont des ailes, qui ne sont jamais croisées ni opaques; mais ils sont privés du bec ou suçoir. Les pattes sont très grêles dans les deux sexes, à un seul article, et les antennes filiformes, à huit ou neuf articulations. Ce sera donc plutôt par une comparaison établie avec les autres hémiptères que nous parviendrons à les faire connaître. L'analyse en effet nous fait voir : 1° que ces insectes, qu'ils aient des ailes ou non, sont privés de mâchoires ou de pièces articulées, disposées par paires sur les côtés de la bouche; 2° que, dans les mâles, les ailes sont au nombre de quatre, d'égale consistance, non écailleuse; 3° que, dans les femelles aptères, la bouche consiste en un bec, ou tube, paroissant naître du cou, sans palpes latéraux. Deux de ces trois circonstances réunies dans l'insecte prouvent qu'il est hémiptère.

» Dans la sous-classe des insectes hémiptères, la plupart des familles offrent, ainsi que leur nom l'indique, des ailes croisées, à demi-coriaces, et non d'égale consistance. La seule famille des cigales est dans ce cas; mais tous les genres ont au moins deux et au plus trois articles aux tarses... Il est présumable que le nom de cochenille est tiré du mot grec *κοκκος*, qui signifiât une graine, et que l'on désignoit ainsi les cochenilles femelles desséchées, qu'on a crues longtemps une graine de nopal, et que l'on appeloit, à cause de cela, la graine d'écarlate, d'où les latins ont fait le mot *coccus*.

» Les cochenilles femelles sont beaucoup mieux connues que les mâles, qui ne vivent que quelques jours, sous leur dernière forme, pour accomplir le grand acte de la fécondation, au moyen de leurs ailes qui leur permettent de se transporter sur le corps des femelles, lesquelles sont immobiles sur les tiges et les feuilles des plantes, comme des excroissances ou des végétaux parasites. Lorsque ces femelles sont fécondées, elles ne paroissent plus vivre que très peu de temps. Leur corps se dessèche, et leur peau sert d'enveloppe aux œufs, qui, bientôt, éclosent et produisent de petites larves; celles-ci se gonflent et s'accroissent en faisant étendre la peau de leurs mères, qui les protège, et qui simule alors une sorte de galle ou de tumeur fixée sur la plante. Les mâles, comme nous l'avons dit, ont des ailes : ils sont très vifs, très actifs; leur tête est arrondie, avec de petits yeux et des antennes longues, en fil. Ils paroissent n'avoir que deux ailes, placées horizontalement sur la longueur du corps, dans l'état de repos. Ils ne paroissent pas prendre de nourriture sous cette dernière forme; car ils n'ont plus de bec. Leur ventre est appliqué immédiatement au corselet; il se termine quelquefois par deux filets, comme dans les psokes et les éphémères. Ils volent avec assez de légèreté et ressembloit à de petits pucerons.

« Quand on examine le corps des femelles, il est difficile d'en distinguer les parties, à moins de les détacher de la plante. On voit alors, en-dessous, les rudimens du suçoir, les pattes, et quelquefois les articulations du corps; mais il faut être exercé à ces sortes de recherches, et connaître, pour ainsi dire, l'insecte afin de l'apercevoir... *Cochenille du nopal*. — La femelle est de la

petite taille, remarquable par la beauté de ses traits, ayant peut-être les jambes un peu grêles ; mais elles étaient chaussées de bottines chargées de pierreries et relevées à la poulaine de trois côtés [fantaisiste]. Il portait sur le dos, selon la mode de la Cactriane, son pays, une chape de chantre... elle était couverte d'arabesques en semences de diamants, sur un fond de lapis-lazuli, et fendue en deux parties égales, comme les deux vantaux d'un bahut ; puis elle tenait par une charnière d'or et se levait de bas en haut à volonté, à l'instar des surplis des prêtres... Il portait un joli hausse-col en saphir, et sur sa tête deux aigrettes filiformes... [enjolivures fantaisistes surtout quant aux couleurs]. Anna le trouva charmant, excepté ses deux bras excessivement courts et décharnés ; mais comment aurait-on pensé à ce léger défaut à l'aspect de sa riche carnation, qui annonçait un sang pur en harmonie avec le soleil, car les plus beaux rayons rouges de cet astre semblaient avoir servi à rendre ce sang vermeil et lumineux ? » (95). « Avant de devenir cinabre, minium, enfin tout ce qu'il y a de plus rouge au monde, cette précieuse créature (Zashazli) était destinée aux trois incarnations entomologiques que subissent toutes les créatures de la zoologie, y compris l'homme » (96). « De nombreux soldats, habillés de garance, absolument comme les troupes françaises, gardaient les abords de la vallée en aval » (97). « La [cochenille] femelle adulte présente une teinte brun-rouge foncé. . .

» Son corps est composé d'une série d'anneaux et est parcouru en outre, dans le sens de la longueur, par une sorte de carène dorsale. Les antennes sont courtes, coniques et formées de sept articles, les quatre segments basilaires étant plus courts, plus épais et plus longs que les trois autres. Elle sécrète par toute la surface de son corps, une matière cireuse blanche qui l'enduit comme d'une poussière cotonneuse, et qui, lorsqu'elle devient trop abondante, se dépose çà et là sous forme de petits amas sur les raquettes du Nopal. Cette matière cireuse masque plus ou moins la segmen-

grosseur d'une petite lentille ; sa couleur est d'un rouge foncé violet ; on distingue à peine les articulations du corps, qui est couvert d'une poussière écailleuse argentée. » [*Dictionnaire des Sciences naturelles*, t. 9, 502-505] ».

Au reste, il a paru préférable de confronter les assertions de Balzac avec des autorités plus modernes, donc mieux informées. — M. Cuenot a bien voulu m'indiquer le travail de Blanchard et me fournir quelques renseignements verbaux.

(95) *Œuvres complètes*, XXI, 663.

(96) *Ibid.*, XXI, 678.

(97) *Ibid.*, XXI, 679.

tation, dont on ne peut bien se rendre compte qu'après l'avoir enlevée.

» Le coecus mâle est beaucoup plus petit que la femelle... Il présente une teinte carminée, particulièrement intense sur la tête et le thorax; ses pattes et ses antennes sont brunes; ses ailes d'un gris blanchâtre.

» La tête, épaisse et arrondie, se prolonge légèrement en pointe entre les deux antennes et porte quatre yeux à facettes et deux yeux simples. Les antennes sont formées de dix articles que recouvre une pubescence courte, mais assez abondante, sauf pourtant sur les deux premiers articles.

» Les pattes sont très longues et peu pubescentes; le tibia¹ est environ trois fois plus long que le tarse. Les ailes dépassent l'abdomen d'un bon tiers; elles ne présentent qu'une seule nervure, qui bientôt se bifurque et qui est colorée en jaune brunâtre, ainsi que ses deux divisions. Le balancier fait exceptionnellement défaut.

» L'abdomen est plus pâle que le reste du corps: sur chacun de ses segments se voit une rangée transversale de petits poils. L'extrémité postérieure est occupée par un gros tubercule, sur lequel vient s'insérer l'armature génitale: celle-ci se compose d'un stylet en forme de crochet recourbé en dessous. De chaque côté de ce tubercule, on trouve une protubérance au niveau de laquelle débouche un grand nombre de filières; c'est encore sur ces tubercules que s'attachent deux longues soies, dont les dimensions sont parfois le double de celles de l'Insecte » (98). Sauf le fond rouge, les indications de couleur que donne Balzac sont fantaisistes; il semble développer à sa manière l'épithète jaspeada.

Dimensions. — « Quels retours sur nous-mêmes ce spectacle, dans les infiniment petits, ne doit-il pas nous inspirer à nous!.. » (99). « Principicule »... fit observer Anna » (100). « Je passe mon temps... l'œil sur un microscope examinant le seul Jarpeado vivant que possède l'Europe » (101). Jarpeado est fort petit, on ne l'observe qu'au microscope, une goutte d'eau lui est un lac (102). « La femelle adulte... mesure de 6 à 7 millimètres dans le sens de la longueur, 4 dans le sens de la largeur et de 2 à 3 dans le sens

(98) R. BLANCHARD, *Les Coccidés utiles*, 70-72.

(99) *Œuvres complètes*, XXI, 670.

(100) *Ibid.*, 672.

(101) *Ibid.*, 676.

(102) *Ibid.*, 681.

de la hauteur ; sa longueur peut même, dans certains cas, atteindre et dépasser un centimètre...

» Le *Coccus* mâle est beaucoup plus petit que la femelle : il ne mesure guère qu'un millimètre de longueur » (103). Mais ceci révèle l'insuffisance du savoir de Balzac. Il aurait pu ne pas ignorer que la femelle était beaucoup plus grosse que le mâle. C'eût été l'occasion d'un beau contraste.

Nombre. — « Les habitants de cette contrée, aussi peuplée que la Chine, et plus même, car il y a des milliards d'individus... » (104). « Jarpeado... put venir par mer... sur un lit de pourpre composé de trois milliards environ de sujets de son père... » (105). « ...Dans l'espace de 2, 3 ou 4 jours, ces petits Animaux font une infinité de Petits dans leurs... Nids » (106). « En moins d'une année, plusieurs générations s'étaient déjà succédé, donnant un si grand nombre de petits que Berthelot put en distribuer à tous les propriétaires de Nopals... » (107).

Poids. — « On a obtenu sur le nopal de grande serre, au Jardin des Plantes, environ dix grammes de cochenille... » (108). « Dans une *fanegada* (6.400 mètres carrés), on peut récolter jusqu'à 20 à 24 quintaux espagnols de Cochenille sèche ; mais un semblable rendement est tout à fait exceptionnel et l'on doit se contenter d'une récolte moyenne de huit à douze quintaux » (109).

L'action est placée « au mois de Juillet », détail plausible et bien choisi. Il y a trois récoltes de cochenille par an : la première au printemps, la dernière au début de l'hiver ; il est donc assez logique de placer une fécondation en juillet. La cochenille met trois mois à mûrir, la génération créée en Juillet peut donc être récoltée vers Octobre. Balzac savait, en outre, qu'il fallait de la chaleur. Il nous dit : « Nous avons obtenu (dans la serre) les feux du tropique » (110). Et plus loin : « Je passe mon temps à me rôtir comme un marron, l'œil sur un microscope, examinant le seul Jarpeado vivant que possède l'Europe » (111). Et encore : « Chauffez la ser-

(103) R. BLANCHARD, *Les Coccidés utiles*, 70-71.

(104) *Œuvres complètes*, XXI, 669.

(105) *Ibid.*, 671.

(106) DE RUUSCHER, dans BLANCHARD, *Les Coccidés utiles*, 75.

(107) R. BLANCHARD, *Ibid.*, 78.

(108) *Œuvres complètes*, XXI, 687.

(109) R. BLANCHARD, *Ibid.*, 83.

(110) *Œuvres complètes*, XXI, 675.

(111) *Ibid.*, 676.

re ! s'écria Granarius ; Dieu veuille qu'il fasse bien chaud aujourd'hui ! La chaleur disait Thouin, c'est la vie » (112). « Le thermomètre était monté à un nombre de degrés majuscule » (113). « Les mères [*madres*] sont dispersées sur de petites claies qu'on recouvre d'une grosse toile éerue ; on tient alors ces claies à une température d'au-moins 20° et, au besoin, on les place dans des étuves [*estufas*]. Les jeunes naissent bientôt : ils se mettent à courir assez vite çà et là, puis finissent par se fixer sur les lambeaux de toile : dès que ces lambeaux en sont suffisamment chargés, on les enlève et on en met d'autres à la place » (114). Jarpeado craint le froid ; lui, habitant du nopal, juge que les habitants du figuier, comme Finna, qui est de Las Figueras, viennent des contrées glacées. Il dit à Finna : « Ton amour me gèle » (115). Blanchard (116), cite de Russcher : « On doit les défendre [les cochenilles] avec grand soin du trop grand froid ou chaud, de la pluie et du vent parce que les Fines *cochenilles*, étant fort délicates, en pourraient mourir ».

Le papier de Granarius (117), représente les toiles dont il vient d'être question. Balzac se figure à tort qu'il faut une température torride, on vient de voir que l'excès de chaleur est aussi nuisible que le froid.

Fécondation. — Balzac suppose que la fécondation a lieu en grande cérémonie : musique, danses, cortèges, et des soldats, et des sœurs grises, et un vol nuptial, etc. Tout cela est controuvé, soit *ex nihilo*, soit d'après les lectures se rapportant à d'autres sujets. Des sortes de neutres pourraient bien exister, car tous les individus ne semblent pas destinés à prendre part à la fécondation. Les sœurs grises de Balzac, destinées à nourrir les jeunes après la mort de la mère, le dévouement de Zashazli [Virginie], qui préfère à sa propre vie l'amour et la postérité de Jarpeado, enfin, les soins de Jarpeado pour retarder l'heure de la fécondation, proviennent d'une erreur grossière. Selon Balzac, la femelle meurt de la mise au monde des jeunes ; dans la réalité c'est le mâle qui

(112) *Œuvres complètes*, XXI, 676.

(113) *Ibid.*, 677.

(114) R. BLANCHARD, *Les Coccidés utiles*, 80, 82.

(115) *Œuvres complètes*, XXI, 666.

(116) DE RUSSCHER dans R. BLANCHARD, *Ibid.*, 75.

(117) *Œuvres complètes*, XXI, 676.

meurt. « Le mâle meurt aussitôt après l'accouplement » (118). La plaisante erreur de Balzac s'explique aisément ; il a jugé d'après les mammifères chez qui la paternité est exempte de tout ennui, tandis que la maternité toujours douloureuse et laborieuse, peut devenir funeste. Jarpéado est supposé entraîner Zashazli au mariage. La cochenille mâle, seule pourvue d'ailes, se rend sur la plante où la cochenille femelle est fixée. Les femelles restent constamment immobiles. Sur les mues, Balzac n'est guère plus sérieux. « Selon l'usage, elle (Zashazli) serait enveloppée de voiles gris et plongée dans un profond sommeil... D'invisibles religieuses roulèrent la petite princesse dans une étoffe brune... Sa tête mignonne se voyait à peine au bout de ce linceul... Anna fut témoin de la joie du prince Paul, quand... Virginie quitta son linceul doré » (119). En réalité : « Les larves, très agiles au moment de la naissance, au dire d'Audoïn, restent quelque temps dans leur nid cotonneux : au bout de huit jours environ, elles en sortent. Elles se montrent alors assez semblables à la mère, si ce n'est qu'elles sont notablement plus petites et qu'elles sont munies de longues soies. Leur corps, ovalaire, est arrondi sur les côtés, plus large en avant qu'en arrière ; leurs pattes et leurs antennes sont longues et délicates, mais subissent, avec l'âge, les plus grandes variations.

» Il est facile de reconnaître, rien qu'à l'examen de l'antenne ou de la patte, à quel sexe appartiendra la larve. En effet, l'antenne se compose de six articles chez la larve femelle, de cinq seulement chez la larve mâle. Quant à la patte, le tarse est plus grand que le tibia, contrairement à ce qui s'observe à l'âge adulte ; elle est plus grêle dans la larve mâle.

» Dans l'espace de deux semaines, les larves sont arrivées déjà au terme de leur croissance : elles ont subi, pendant cette période, un certain nombre de mues. La larve femelle s'est simplement fixée au Nopal au moyen de son rostre et accomplit ses métamorphoses sans qu'il intervienne aucune autre modification. Mais il n'en est pas de même pour la larve mâle : celle-ci, en effet, se construit, à l'aide de sa matière cireuse, une sorte de coque ouverte en arrière, dans laquelle elle accomplit ses dernières mues et d'où, au bout d'une huitaine de jours, l'Insecte parfait va

(118) R. BLANCHARD, *Les Coccidés utiles*, 72.

(119) *Œuvres complètes*, XXI, 680.

sortir à reculons » (120). Balzac l'ignorait ; il écrit : « La Science... ignore les métamorphoses antérieures de la Cochenille » (121).

Dans la systématique, Balzac se fourvoie également : il confond le jargon des droguistes avec la terminologie zoologique et prend des qualités commerciales pour des espèces animales qu'il appelle sans sourciller des tribus. « Comme les lois sur la traite ne concernent pas les morts, ces précieuses momies furent vendues à Bordeaux, pour servir aux plaisirs et aux jouissances de la race blanche, jusqu'à ce que le soleil, père des Jarpéado, des Ranagrida, des Negra, les trois grandes tribus des peuples de la Cactriane, les absorbât dans ses rayons... » (122). « Les cochenilles Honduras comprennent : 1° la cochenille *noire* ou *zaccatille*, *negra* ou *cascarcilla* au Mexique... de beaucoup la plus estimée ;

2° La cochenille *grise*, jaspée ou argentée [*jaspeada*] également très estimée... ;

3° La cochenille *rouge* ou *rougeâtre*, connue au Mexique sous le nom de *ranagrida* » (123).

En somme, l'enquête est concluante, et je crois avoir établi que, lorsque Balzac touche à la zoologie, ou du moins à des faits précis de cette science, il est absolument indigne de foi. Il n'en a connu que l'extérieur ; il s'est cru savant parce qu'il fréquentait le Muséum, et, en effet, il a assez bien connu le Jardin et ses vicissitudes. L'allée des tilleuls (124), n'est pas une invention : « Les deux allées de tilleuls, plantées en 1740, sont prolongées, en 1783, jusqu'à la Seine » (125) ; ni la grande serre (126), ni le belvédère (127), ni la mare aux canards (128), ni même les crédits obtenus pour le Jardin des Plantes par Thiers, ni les améliorations consécutives (129). « Dès 1830, le gouvernement de Juillet commence l'édification des galeries de minéralogie et de zoologie, qui sont

(120) R. BLANCHARD, *Les Coccidés utiles*, 72-73.

(121) *Les Paysans*, 349. *Ibid.* P[aul] D[orveaux] dans M. Bouteron, *Notes et Eclaircissements. Les Paysans*, 425.

(122) *Œuvres complètes*, XXI, 671.

(123) *Grande Encyclopédie*, t. XI, article *Cochenille*, III, *Industrie*, 763.

(124) *Œuvres complètes*, XXI, 661.

(125) *Grande Encyclopédie*, t. XXIV, article *Muséum*, 598.

(126) *Œuvres complètes*, XXI, 674.

(127) *Ibid.*, 675.

(128) *La Peau de chagrin*, 223.

(129) *Œuvres complètes*, XXI, 673.

terminées en 1834. L'année suivante voit s'ouvrir de nouvelles serres. » (130).

Mais savoir ces choses et être zoologiste sont deux. Balzac peut avoir été zoologiste chez les romanciers, mais il n'est qu'un romancier chez les zoologistes. Il a plus beau jeu sur le terrain des idées générales. Lavrille veut mêler deux espèces de canards ; il espère la fécondité du mariage et de son produit ; nous ignorons les résultats. Les éleveurs n'ont pas attendu Darwin pour se livrer à ce genre de croisements. Il pose une question capitale dans le système de Cuvier : deux individus de sexes convenables et d'espèces différentes peuvent-ils donner un produit ? Ce produit aura-t-il une descendance ? Si, comme le croit Cuvier, l'absolue individualité des espèces est un caractère essentiel, leur mélange est irréalisable, ou tout au moins les hybrides sont-ils stériles. Jarpéado du Nopalistan [cochenille jaspée du commerce] refuse de s'unir à Finna de Las Figueras [cochenille fine du *coccus ficus caricæ*], mais il féconde Ranagrida sa concitoyenne ; c'est la même question que ci-dessus, mais cette fois résolue. Balzac semble prendre parti pour le système de Cuvier. Sur la domestication ou le domptage des animaux et, par extension, sur l'éducation des hommes qui ne sont que des animaux, Balzac est optimiste ; il croit à l'action du maître sur le disciple, à l'efficacité de la douceur et à la perfectibilité des espèces qui, impuissantes d'elles-mêmes, se laissent façonner par autrui. « Vous croyez donc les bêtes entièrement dépourvues de passions ? lui demandai-je, apprenez que nous pouvons leur donner tous les vices dus à notre état de civilisation » (131). Parfois, Balzac frise le matérialisme intégral à la Le Dantec, si je puis me permettre cet anachronisme. « Oh ! que voilà bien les jeunes gens de ce siècle dépravé ! toujours prêts à expliquer les effets du sentiment par certaines proportions du fluide électro-magnétique..., par l'abondance du calorique... Hélas ! reprit Jules, en souriant, il en est ainsi pour les bêtes : Voyez ! nous avons obtenu là... [Il montra, non sans orgueil, la fameuse serre qui rampe sous la montagne du belvédère au Jardin des Plantes] nous avons obtenu les feux du tropique, et nous y avons les plantes du tropique ; et pourquoi n'avons-nous plus les immenses animaux reconstitués qui font

(130) *Grande Encyclopédie*, XXIV, article *Muséum*, 598.

(131) *Une Passion dans le désert*, 388.

la gloire de Cuvier? c'est que notre atmosphère ne contient plus autant de carbone, ou qu'en fils de famille pressé de jouir, notre globe en a trop dissipé... Nos sentiments sont établis sur des équations... Oh! science infernale! s'écria la jeune fille. Aimez-donc dans ce jardin, entre le cabinet d'anatomie comparée et les éprouvettes où la chimie zoologique estime ce qu'un homme brûle de carbone en gravissant une montagne! Vos sentiments sont établis sur des équations de dot! Vous ne savez pas ce qu'est l'amour, monsieur Jules... » (132). Seulement, les idées scientifiques de Balzac restent toujours troubles; il mélange la physique ou science de la nature, la métaphysique, le psychisme et le somnambulisme, le mysticisme et les constatations sceptiques sur le caractère bassement intéressé et calculateur de l'homme. Il y a un peu de tout cela dans la citation précédente, et, lorsque Balzac écrit: elle [Zashazli] « était destinée aux trois incarnations entomologiques que subissent toutes les créatures de la zoologie, y compris l'homme » (133), le mot « incarnation » est symptomatique. Balzac ne peut pas rester sur le terrain de la physiologie pure; la sorcellerie le hante, ou tout au moins les spéculations extra-scientifiques: sur ce point il est swedenborgien. On sait que le savant suédois, après s'être fait connaître par des travaux d'une méthode rigoureuse, s'est laissé entraîner à un mysticisme où les hommes de science ne peuvent plus le suivre. Balzac a allié les deux tendances, la seconde entache la première.

Un fait de biologie humaine a reçu quelques développements dans *le Médecin de campagne*: c'est le crétinisme. Cet état ne ressortit guère à la médecine puisqu'il est incurable, mais il entre, et surtout il entraine, pour les hommes de 1830, dans la classification anthropologique.

Bory de Saint-Vincent considère le crétin comme une variété (134) particulière de l'espèce humaine et l'étudie après les autres espèces d'hommes. Balzac dit de même: « Le crétin était la seule variété de l'espèce humaine que le chef d'escadron n'eût pas encore vue » (135).

Or, Bory de Saint-Vincent est connu de Balzac, comme le prou-

(132) *Œuvres complètes*, XXI, 675-676.

(133) *Ibid.*, 678.

(134) Bory de SAINT-VINCENT, *Homo*, II, 141.

(135) *Le Médecin de campagne*, 22.

ve la juxtaposition des deux textes suivants qui coïncident. « L'Homme [*Homo*]. Genre unique de cette famille des Bimanes qu'établit Duméril, qu'adopta Cuvier comme division d'ordre entre les Mammifères, et auquel nous croyons qu'on doit adjoindre, pour le rendre complètement naturel, le genre Orang » (136). « Les naturalistes ne considèrent en l'homme qu'un genre unique de cet ordre des Bimanes, établi par Duméril dans sa *Zoologie analytique*, page 16, et auquel Bory de Saint-Vincent a cru devoir ajouter le genre Orang, sous prétexte de le compléter » (137).

Et, lorsque Balzac écrit les lignes suivantes, il se ressouvient de ce que disait le colonel de Saint-Vincent : « Je trouvai dans cette partie du canton, une douzaine de crétins... La situation de ce hameau dans un fond sans courant d'air, près du torrent dont l'eau provient des neiges fondues, privé des bienfaits du soleil, qui n'éclaire que le sommet de la montagne, tout y favorise la propagation de cette affreuse maladie. Les lois ne défendent pas l'accouplement de ces malheureux, protégés ici par une superstition dont la puissance m'était inconnue, que j'ai d'abord condamnée puis admirée. Le crétinisme se serait donc étendu depuis cet endroit jusqu'à la vallée » (138). Et voici la contre-partie. « On les trouve [les crétins] dans les pays montagneux, tantôt naissant au hasard de parents bien constitués, d'autres fois, mais plus rarement, vivant en petites familles, et généralement relégués dans quelques vallons écartés. C'est dans les Pyrénées, en Suisse, en Styrie, et dans la chaîne des monts Krapacs qu'on en voit le plus; on les y méprise, et nul autre montagnard ne consentirait à contracter la moindre alliance avec eux, tandis que dans le Valais, où il s'en trouve également beaucoup, on les regarde comme des êtres favorisés du ciel... » (139). En revanche, tandis que le naturaliste caractérise les crétins : « Ils sont imbéciles; un goître défigure la partie antérieure de leur cou où les glandes sont essentiellement altérées; leur peau est jaunâtre; leur regard mourant, leur faiblesse extrême, et leur taille est constamment moindre que celle des autres Hommes » (140), Balzac les décrit tout autrement : « Le vieux

(136) BORY DE SAINT-VINCENT, *Homo*, I, [1].

(137) *Physiologie du Mariage*, 26.

(138) *Le Médecin de campagne*, 26.

(139) BORY DE SAINT-VINCENT, *Homo*, II, 142-143.

(140) *Id.*, *Ibid.*, II, 141-142.

cavalier ressentit un mouvement de surprise accompagné d'horreur en apercevant une face humaine où la pensée ne devait jamais avoir brillé, face livide où la souffrance apparaissait naïve et silencieuse, comme sur le visage d'un enfant qui ne sait pas encore parler et qui ne peut plus crier ; enfin, la face tout animale d'un vieux crétin mourant... A l'aspect d'un front dont la peau formait un gros pli rond, de deux yeux semblables à ceux d'un poisson cuit, d'une tête couverte de petits cheveux rabougris auxquels la nourriture manquait, tête toute déprimée et dénuée d'organes sensitifs, qui n'eût pas éprouvé, comme Genestas, un sentiment de dégoût involontaire pour une créature qui n'avait ni les grâces de l'animal, ni les privilèges de l'homme, qui n'avait jamais eu ni raison ni instinct, et n'avait jamais entendu ni parlé aucune espèce de langage ? » (141). Et, sur ce point, la source de Balzac nous échappe.

Balzac a fait de sincères efforts pour étudier l'Histoire naturelle, et malgré les erreurs et les incertitudes, il n'a jamais cessé d'avoir un goût marqué pour la zoologie, et il semble avoir subi l'influence spéciale de certains savants à qui il rend hommage avec une constance et une ferveur significatives. Qu'il ait adapté leurs pensées à son esprit, c'est hors de doute, aussi qu'il a gardé quelque chose de leurs idées. Jamais il ne cessa de s'intéresser à l'anatomie et à la physiologie, tant humaine qu'animale ; malgré quelque exagération, on peut en croire les lignes que voici, adressées par Balzac au docteur J. Moreau, à Paris, en Décembre 1845 : « J'ai reçu votre livre sur l'aliénation mentale, et je suis en train de le lire ; j'éprouve donc le besoin de vous remercier, et du plaisir que m'a fait le début, et de votre attention. C'est une idée que j'ai eue aussi, que celle de rechercher les causes de la folie dans celles de nos aberrations ou exaltations momentanées. Vous savez, ou vous ne savez pas, que voici vingt-sept ans bientôt que je m'occupe de ces matières dites physiologiques ; mais je ne suis pas assez instruit en anatomie, et surtout en myologie, pour être de quelque utilité. Je ferai plus tard des études de ce genre. Voici pourquoi. Je crois que nous ne ferons rien de bon tant que l'on n'aura pas déterminé la part que les organes de la pensée, en tant qu'organes, ont dans les cas de folie. En d'autres termes, les organes sont les

(141) *Le Médecin de campagne*, 22-23.

gaines d'un fluide quelconque, inappréciable encore. Je tiens cela pour prouvé. Eh ! bien, il y a un quantum quelconque d'organes qui se vicient par leur faute même, par leur constitution, et d'autres qui se vicient par un trop grand afflux : ainsi, ceux qui (tels que Cuvier, Voltaire, etc.) ont de bonne heure exercé leurs organes, les ont faits si puissants que rien ne peut les rendre fous ; aucun excès ne les atteint ; tandis que ceux qui s'en tiennent à certaines parties de l'encéphale idéal, que nous nous représentons comme le laboratoire de la pensée, les poètes qui laissent dans l'inaction la déduction, l'analyse, et qui font jouir le cœur et l'imagination exclusivement, peuvent devenir fous ; mais on devient nécessairement fou quand on abuse de Vénus et d'Apollon à la fois. Enfin, il y aurait une belle expérience à faire et à laquelle j'ai pensé depuis vingt ans : ce serait de refaire un cerveau à un crétin (142) ; de savoir si l'on peut créer un appareil à penser, en en développant les rudiments. C'est en refaisant les cerveaux qu'on saura comment ils se défont. » (143).

S'il y a vingt-sept ans, comme le dit Balzac, que l'Histoire naturelle l'occupe, c'est qu'il en a entrepris l'étude vers 1818. Balzac peut être tenté d'exagérer ou peut se tromper sur les dates. On pourra donc lui contester une année ou deux à l'extrême rigueur, mais il n'y a aucune raison pour révoquer en doute son témoignage. Je souscris donc entièrement à la page que voici, sauf en ce qui concerne la question de date. « Notez alors chez Balzac les préoccupations scientifiques qui, longtemps, lui ont été à peu près étrangères. Sans doute, dans sa jeunesse, il s'est intéressé aux théories de Lavater et de Gall, avec lesquelles son ami, le docteur Nacquart est familier, puisqu'il a écrit une « *Exposition de la doctrine de Gall* ». Mais la phrénologie de Gall et la physiognomonie de Lavater sont-elles de la science ? Balzac n'a commencé vraiment à se soucier des sciences que vers le temps où il écrivait *la Peau de chagrin*. Son initiateur en matière scientifique est très probablement le docteur Meyraux, qu'il mettra plus tard en scène dans *Illusions perdues*. Meyraux, qui meurt précisément en ce mois de Juin 1832, à quarante-deux ans, est l'auteur d'un mémoire présenté à l'Académie des Sciences, en 1830, dont la discussion mit

(142) Obsession du crétinisme à treize ans d'intervalle. Cf. *Médecin de campagne*. I, *passim*, notamment 22 sqq.

(143) *Corr.*, II, 209-210.

aux prises Geoffroy-Saint-Hilaire, — qui présentait le mémoire — et Cuvier; Meyraux y concluait à l'unité d'origine des êtres vivants. Où Balzac l'avait-il rencontré? Au Muséum, comme il le dit dans *Louis Lambert* [version de 1835]? Peut-être l'avait-il connu par Victor Ratier, frère du docteur Félix Séverin Ratier, auteur d'un *Traité élémentaire de matière médicale*, ou par Amédée Pichot, médecin lui-même. Toujours est-il que Meyraux dut donner le goût des sciences à Balzac, qui lut pêle-mêle Herschel, Buffon, Bichat, Cuvier, Laplace, Lavoisier, etc., et se les assimila superficiellement. » (144).

Je reste convaincu que, dès sa jeunesse, et sans discontinuité, Balzac s'est intéressé à l'Histoire naturelle véritable.

Gall est souvent nommé dans l'œuvre de Balzac (145). Son influence sur Balzac étudiée à fond par M. Baldensperger (146), est indissoluble de celle qu'exerça Lavater. « J'ai acheté un superbe Lavater qu'on me relie » (147). Sur ce point, après les belles pages de M. Baldensperger (148), il ne reste rien à dire. M. Baldensperger a relevé les passages où Balzac cite nommément Lavater, a étudié trait par trait comment les portraits de Balzac sont lavatériens, notamment quant aux yeux, et a montré enfin comment Balzac complète Lavater en analysant le regard avec plus de pénétration et en écrivant la *Théorie de la démarche*. « La cravate c'est l'homme », dit Balzac (149). De là quantités de physiologies (150).

(144) L.-J. ARRIGON, *Les Années romantiques de Balzac*. 205-206. Cf. *Un grand homme de province à Paris*, 77-78. — *Louis Lambert*, 122; Marcel BOUTERON, *Notes et éclaircissements, Louis Lambert*, 348, établit le nom véritable Meyraux et la biographie. — Cf. J. MERLANT, *H. de Balzac, Morceaux choisis*, 284, note 4.

(145) Notamment huit fois : *Le Père Goriot*, 273; *Le Contrat de Mariage*, 226; *Ursule Mirouët*, 69; *La Peau de chagrin*, 102; *La Recherche de l'absolu*, 128; *Louis Lambert*, 88; *Physiologie du mariage*, 176; *Physiologie gastronomique, Œuvres complètes*, t. XX. 471.

(146) F. BALDENSBERGER, *Orientations étrangères...* 77-81.

(147) *Corr.*, I, 67. Cf. J. MERLANT, *H. de Balzac. Morceaux choisis*, 30. — D'ailleurs il a existé de nombreux abrégés des ouvrages de Lavater, notamment Hocquart, *Le Lavater des dames, ou l'art de connaître les femmes sur leur physionomie, suivi d'un Essai sur les moyens de procréer des enfants d'esprit*. 4 éd. Paris, Saintin, 1812, in-12. Ce livre ou un autre analogue aura figuré dans la bibliothèque de Monsieur de Balzac, le père

(148) F. BALDENSBERGER, *Études d'histoire littéraire*, 2^e série, 70-84.

(149) *Œuvres complètes*, XX, 462.

(150) *Physiologies de la cravate, gastronomique, des positions, du cigare, de l'employé, des boulevards de Paris, de l'adjoint, du mariage, du bossu* (intitulé d'un chapitre dans les éditions primitives de *Modeste Mignon*; et sous l'influence peut-être du carliste Balzac : *Physiologie de la poire* par Peytel, et d'autres. Cf. G. LANSON, *Manuel bibliographique de la littérature française moderne*, 1329-1330, articles 19.419-19.424.

Ces titres sont suggestifs ; l'introduction d'un pareil terme dans l'intitulé d'un livre prouve déjà les préoccupations de Balzac. Sauf celle du mariage, toutes ces physiologies sont de courts articles. Elles procèdent d'une méthode commune : étant donné un concept, de cravate ou d'employé, étudier la loi de corrélation entre lui et son milieu, de manière à pouvoir passer du signe à la chose signifiée ou inversement. Le passage du signe à la chose signifiée est un fait bien ancien dans la littérature et dans les arts plastiques. Pour ne citer que quelques exemples au hasard, ils dominent tous les portraits de La Bruyère, et tel chapitre de Voltaire, comme celui où Zadig reconnaît le cheval du roi et la chienne de la reine. *L'Etude de mœurs par les gants* pourrait être entièrement citée ici, et le portrait du glouton, dans la physiologie gastronomique, est proche parent du portrait de Gnaton dans les *Caractères*. Ce qui est nouveau chez Balzac, c'est d'avoir senti que, sur un fond commun, les conditions sociales diversifient les hommes. Ce qui encore est nouveau, c'est d'avoir donné à ces procédés de portrait un fondement théorique. Des phrases comme les suivantes ne laissent aucun doute à cet égard : « On nous a donné les mœurs et le caractère des individus par les traits de la figure ou la manière de mettre sa cravate ; ce serait une étude curieuse que celle du caractère et des actions par l'inspection des gants, le lendemain d'un bal ou d'un rout ! Aussitôt de vives instances furent adressées à la belle comtesse. Elle fut priée d'essayer elle-même cette étude. Nous assurâmes tous que nous avions, en effet, les gants dont nous nous étions servis la veille. — Eh ! bien, reprit la comtesse, je ne vous promets pas des nuances aussi variées, des portraits aussi délicats que ceux de Lavater, mais... » (151).

« Lavater, Gall et autres physiologistes ont trouvé le secret de deviner les affections morales, physiques et intellectuelles des hommes, par l'inspection méditée de leur physionomie, de leur démarche, de leur crâne. Cette science, si profonde, si utile, si agréable, quoique parvenue à un haut degré de perfection, n'est pourtant pas encore arrivée au niveau des besoins actuels et des nécessités de notre civilisation française ; elle ne s'adresse aujourd'hui qu'à certaines classes privilégiées, qu'à certains individus en bonnet de

(151) *Œuvres complètes*, XX, 438.

docteur. La cranologie, la physiognomonie, n'ont été appliquées qu'aux illustres assassins, qu'aux célèbres imbéciles, qu'aux furieux érotiques. Les bosses de la tête, le feu des yeux, les battements du cœur ont été analysés ; mais on a négligé la délicatesse du palais, la capacité et les mouvements de l'estomac. Tous les hommes ne sont pas assassins, imbéciles ou érotiques, mais tous les hommes ont une bouche, un estomac et un ventre. Cette vérité, si évidente, aurait dû déterminer MM. Lavater, Gall et C^{ie} à abandonner les spécialités pour généraliser l'application de leur science. La bosse frontale, la physionomie, la démarche de l'homme qui mange et de celui qui sait manger, sont assurément des signes généraux que tout homme possède ; il suffit de les étudier pour en découvrir les différences phénoménales » (152). C'est bien le disciple de Lavater qui parle.

« La phrénologie de Gall et la physiognomonie de Lavater sont-elles de la science ? », demande M. Arrigon. (153). Voici des travaux dont le caractère scientifique est incontestable et qui ont influencé Balzac : ce sont les œuvres de Cuvier et de Geoffroy-Saint-Hilaire, qu'il connaissait personnellement l'un (154) et l'autre. En plusieurs rencontres, Balzac décerne à Cuvier des éloges pleins de justesse. « Linné est un inventeur, Geoffroy-Saint-Hilaire et Cuvier sont des inventeurs. De tels hommes sont hommes de génie au premier chef. Ils renouvellent, augmentent ou modifient la science ou l'art » (155). « Aujourd'hui le coucou, si par hasard un de ces oiseaux d'un vol si pénible existe encore dans les magasins de quelque dépeceur de voitures, serait, par sa structure et par ses dispositions, l'objet des recherches savantes, comparables à celles de Cuvier sur les animaux trouvés dans les plâtrières de Montmartre » (156). « Procédait-il [Desplein] par cette puissance de déduction et d'analogie à laquelle est dû le génie de Cuvier ? » (157). « Il [Popinot] creusait un procès comme Cuvier fouillait l'humus du globe. Comme ce grand penseur, il allait de

(152) *Œuvres complètes*, XX, 471.

(153) L.-J. ARRIGON. *Les années romantiques...*, 205. Balzac a fait école. Cf. HÔCQUART, *Physiognomies des hommes politiques du jour jugés d'après le système de Lavater, avec un précis de la science physiognomique* ; Pierre ABRAHAM, *Balzac et la figure humaine. La couleur des yeux*.

(154) F. BALDENSBERGER, *Orientations Étrangères*, 101.

(155) *Modeste Mignon*, 211.

(156) *Un début dans la Vie*, 302.

(157) *La Messe de l'Athée*, 84.

déductions en déductions avant de conclure, et reproduisait le passé de la conscience comme Cuvier reconstruisait un anoplothérium » (158). « Dès qu'on admet la fatalité, c'est-à-dire l'enchaînement des causes, l'astrologie judiciaire existe et devient ce qu'elle était jadis, une science immense, car elle comprend la faculté de déduction qui fit Cuvier si grand, mais spontanée, au lieu d'être, comme chez ce beau génie, exercée dans les nuits studieuses du cabinet » (159). « Vous êtes-vous jamais lancé dans l'immensité de l'espace et du temps, en lisant les œuvres géologiques de Cuvier ? Emporté par son génie, avez-vous plané sur l'abîme sans bornes du passé, comme soutenu par la main d'un enchanteur ? En découvrant, de tranche en tranche, de couche en couche, sous les carrières de Montmartre ou dans les schistes de l'Oural, ces animaux dont les dépouilles fossilisées appartiennent à des civilisations antédiluviennes, l'âme est effrayée d'entrevoir des milliards d'années, des millions de peuples que la faible mémoire humaine, que l'indestructible tradition divine ont oubliés et dont la cendre, entassée à la surface de notre globe, y forme les deux pieds de terre qui nous donnent du pain et des fleurs. Cuvier n'est-il pas le plus grand poète de notre siècle ? » (160). « Pourquoi n'avons-nous plus les immenses animaux dont les débris reconstitués font la gloire de Cuvier ? » (161). Balzac connaît les travaux de Cuvier ; nous venons de le voir parler des fossiles de la région parisienne. Dans *la Physiologie du mariage*, il est encore plus précis : « Les naturalistes ne considèrent en l'homme qu'un genre unique de cet ordre de bîmanes, établi par Duméril, dans sa *Zoologie analytique*, page 16, et auquel Bory de Saint-Vincent a cru devoir ajouter le genre Orang, sous prétexte de la compléter » (162). On sait que Duméril est un élève de Cuvier.

Balzac, pourtant, ne s'aveugle pas. Il est de ceux qui condamnent le caractère de Cuvier ; il l'appelle « cet intrigant de Cuvier » (163) ; même il prend nettement position contre l'auteur des *Epoques de la nature*. « L'animal est un principe qui prend sa forme extérieure, ou, pour parler plus exactement, les différen-

(158) *L'Interdiction*, 122.

(159) *Le Cousin Pons*, 133.

(160) *La Peau de Chagrin*, 24-25.

(161) *Œuvres complètes*, XXI, 675.

(162) *Physiologie du mariage*, 27.

(163) *Œuvres complètes*, XXI, 671.

ces de sa forme, dans les milieux où il est appelé à se développer. Les espèces zoologiques résultent de ces différences. La proclamation et le soutien de ce système, en harmonie, d'ailleurs, avec les idées que nous nous faisons de la puissance divine, sera l'éternel honneur de Geoffroy-Saint-Hilaire, le vainqueur de Cuvier sur ce point de la haute science, et dont le triomphe a été salué par le dernier article qu'écrivit le grand Gœthe » (164). Dans ce parallèle, Balzac n'hésite jamais ; sa préférence va à Geoffroy. Voici la dédicace du *Père Goriot* : « Au grand et illustre Geoffroy-Saint-Hilaire, comme témoignage d'admiration de ses travaux et de son génie » (165), et la juste observation de M. Bouteron : « Balzac professait pour ce grand naturaliste une fervente admiration. Il prétendait, d'ailleurs, appliquer aux espèces sociales de *la Comédie humaine*, ce principe de l'unité de composition, si passionnément contesté par Cuvier, et dont Geoffroy-Saint-Hilaire faisait le principe de l'histoire des espèces zoologiques » (166). Geoffroy lui a été présenté ; Geoffroy est l'objet d'éloges sans réserves. « Locke et Condillac ont alors retardé de cinquante ans l'immense progrès que font, en ce moment, les sciences naturelles sous la pensée d'unité due au grand Geoffroy-Saint-Hilaire » (167). « Ça, dit M. G... Saint-Hil..., c'est un rat bicéphale » (168).

Enfin, la philosophie de Geoffroy domine, aux dires de Balzac, toute *la Comédie humaine*. « Il n'y a qu'un animal. Le Créateur ne s'est servi que d'un seul et même patron pour tous les êtres organisés... Pénétré de ce système bien avant les débats auxquels il a donné lieu, je vis que, sous ce rapport, la Société ressemblait à la Nature. La Société ne fait-elle pas de l'homme, suivant le milieu où son action se déploie, autant d'hommes différents qu'il y a de variétés en zoologie ? Les différences entre un soldat, un ouvrier, un administrateur, un avocat, un oisif, un savant, un homme d'Etat, un commerçant, un marin, un poète, un pauvre, un prêtre, sont, quoique plus difficiles à saisir, aussi considérables que celles qui distinguent le loup, le lion, l'âne, le corbeau, le requin, le veau-marin, la brebis, etc. Il a donc existé, il existera donc de

(164) *Avant-Propos*, p. XXVI. Cf. J. MERLANT, *II. de Balzac, Moreaux choisis*, 284, note 4.

(165) *Le Père Goriot*, 219.

(166) M. BOUTERON, *Notes et éclaircissements, Le Père Goriot*, 523.

(167) *Ursule Mirouët*, 68.

(168) *Œuvres complètes*, XXII, 166.

tout temps des Espèces sociales, comme il y a des Espèces zoologiques. Si Buffon a fait un magnifique ouvrage en essayant de représenter dans un livre l'ensemble de la zoologie, n'y avait-il pas une œuvre de ce genre à faire pour la Société ? » (169). Il n'est pas jusqu'à *la Recherche de l'absolu* qui n'implique l'idée d'unité dans la nature, la transmutation n'étant pas éloignée d'une espèce de transformisme dans le monde minéral. Les idées de Geoffroy-Saint-Hilaire sont donc toutes puissantes sur l'esprit de Balzac. « C'est M. Cuvier qui réprouve le principe de l'unité de composition dans les séries animales. *Cette doctrine n'a* », dit-il (170), « *de réalité que dans l'imagination de quelques naturalistes, plus poètes qu'observateurs* ». « Souserirai-je, pour ma part, à ce jugement de condamnation ?... »

» Depuis 1796 cette base fondamentale à donner à la philosophie naturelle que *tous les animaux vertébrés sont construits sur le même modèle*, principe pressenti par Aristote, et admis par d'autres philosophes comme une vérité de sentiment, n'a cessé d'être l'objet de mes préoccupations : ma vie tout entière a été employée à rechercher les éléments de cette proposition, à pénétrer dans toutes les difficultés de la question, à aborder tous les cas signalés comme des faits d'anomalie, et enfin, par la découverte de tous les rapports pressentis, mais jusque-là complètement ignorés, à changer en une vérité démontrée ce qui avait paru seulement probable aux penseurs de tous les temps et de tous les pays » (171). J'imprimai ce qui suit, en 1796, dans le *Magasin encyclopédique*, t. VII, p. 20 : « Une vérité constante pour l'homme qui a observé un grand nombre de productions du globe, c'est qu'il existe entre toutes leurs parties une grande harmonie et des rapports nécessaires ; c'est qu'il semble que la nature se soit renfermée dans de certaines limites, et n'ait formé tous les êtres vivants que sur un plan unique, essentiellement le même dans son principe, mais qu'elle a varié de mille manières dans toutes les parties accessoires.

» Si nous considérons particulièrement une classe d'animaux, c'est là surtout que son plan nous paraîtra évident : nous trouverons que les formes diverses sous lesquelles elle s'est plu à faire

(169) *Avant-propos*, XXVI. Cf. *Œuvres complètes*, XXII, 389. Sur l'ensemble de la question, J. MERLANT, *H. de Balzac. Morceaux choisis*, 52.

(170) CUVIER, *Histoire Naturelle des Poissons*, I, 551.

(171) Geoffroy SAINT-HILAIRE (Et.), *Cours de l'Histoire naturelle des Mammifères; Discours préliminaire*, 20-22.

exister chaque espèce, *dérivent toutes les unes des autres: il lui suffit de changer quelques-unes des proportions des organes pour les rendre propres à de nouvelles fonctions et pour en étendre ou restreindre les usages.* » (172).

« L'homme civilisé est non moins soumis à des influences qui sont celles de sa position particulière. Il naît au milieu d'un ordre établi; il voit partout les choses dans une convenance à laquelle il s'empresse d'accorder son assentiment. A-t-il pris le jour dans une ferme, voilà les raisonnements de sa position: les chevaux de l'écurie, il les faut pour le labourage des terres; ce chien, pour la garde du troupeau; ces moutons, pour donner de la laine; ces vaches, pour produire le laitage et le beurre de la consommation des villes, etc. Certes, il n'examine pas ces animaux les uns à l'égard des autres, pour apprendre à savoir ce qu'ils sont en eux-mêmes, comment ils sont conformés, et comment ils se rencontrent dans des formes réciproquement identiques; il ne s'étonne pas de les trouver aux prises avec toutes les affaires de son état de civilisation; car il les voit concourant à tout ce qu'il juge être des idées d'ordre et de convenance sociale » (173).

On pourrait multiplier les déclarations de cette sorte; on pourrait les signer de Balzac ou de Geoffroy. De toute l'école naturaliste, il faut bien le dire, c'est Geoffroy qui a exercé sur Balzac l'action la plus considérable; cette action est si grande qu'elle est susceptible de masquer celle que put ou dut avoir Cuvier et que nous allons rechercher maintenant.

Cuvier a pu renforcer chez Balzac le goût de la minutie descriptive; s'il y a du Lavater, il y a aussi du Cuvier dans ses portraits; la contre-épreuve est même curieuse. « Examinons, par exemple, le corps d'une femme dans l'état de jeunesse et de santé: ces formes arrondies et voluptueuses; cette souplesse gracieuse de mouvements; cette douce chaleur; ces joues teintées des roses de la volupté; ces yeux brillants de l'étincelle de l'amour ou du feu du génie; cette physionomie égayée par les saillies de l'esprit, ou animée par le feu des passions: tout semble se réunir pour en faire un être enchanteur. Un instant suffit pour détruire ce prestige. Souvent, sans aucune cause apparente, le mouvement et

(172) Geoffroy SAINT-HILAIRE, *Cours de l'Histoire Naturelle des Mammifères*, *Discours préliminaire*, 21-22, note 1.

(173) *Id.*, *Ibid.*, *Première leçon*, 15.

le sentiment viennent à cesser; le corps perd sa chaleur, les muscles s'affaissent et laissent paraître les saillies anguleuses des os; les yeux deviennent ternes, les joues et les lèvres livides. Ce ne sont là que les préludes de changements plus horribles; les chairs passent au bleu, au vert, au noir; elles attirent l'humidité; et pendant qu'une portion s'évapore en émanations infectes, une autre s'écroule en une sanie putride, qui ne tarde pas à se dissiper aussi; en un mot, au bout d'un petit nombre de jours, il ne reste plus que quelques principes terreux ou salins; les autres éléments se sont dispersés dans les airs et dans les eaux pour entrer dans de nouvelles combinaisons » (174). Par des changements grammaticaux convenables, réduisons la compréhension logique de ce texte du spécifique à l'individuel: à propos d'une héroïne, lisons: « Elle avait des formes arrondies et voluptueuses, une souplesse gracieuse de mouvements, une douce chaleur, les joues teintées des roses de la volupté, les yeux brillants de l'étincelle de l'amour ou du feu du génie, la physionomie égayée par les saillies de l'esprit ou animée par le feu des passions: tout semblait se réunir pour en faire un être enchanteur... » et ainsi de suite. C'est une page de Balzac.

La précision des descriptions anatomiques de Cuvier devait enchanter notre grand romancier. Je ne citerai qu'un texte: « Dans le crocodile, l'extenseur commun donne un tendon à chacun des trois doigts médians; l'extenseur de l'index est aussi celui du pouce; et il y a, en outre, de courts extenseurs qui naissent du carpe, et un long abducteur du pouce; le petit doigt n'a qu'un court extenseur. Le fléchisseur sublime ne fournit qu'un tendon qui se réunit à celui du fléchisseur profond: le véritable fléchisseur sublime, ou, du moins, celui qui en tient lieu, naît du pisiforme et se partage en quatre languettes pour le pouce, l'index, le médium et l'annulaire, perforées pour les deux derniers seulement. Le tendon du fléchisseur profond du médium et de l'annulaire, lesquels ont quatre phalanges, se divise pour donner une attache à la troisième. La première phalange de ces mêmes deux doigts reçoit un faisceau musculaire qui naît sous le tendon du fléchisseur profond. Il y a un abducteur du petit doigt qui vient de la tubérosité interne du radius. Cette même tubérosité donne insertion à

(174) CUVIER, *Leçons d'anatomie comparée*, I, 2-3.

un abducteur du pouce » (175). On sait, du reste, que les études anatomiques de Cuvier n'ont pas vieilli. Il en est de même des portraits de Balzac, on en ferait une galerie. Je me borne à renvoyer au portrait de Florine dans *une Fille d'Eve* (176), et au portrait de Raphaël dans *la Peau de chagrin* (177). L'examen anatomique y sert de base à l'analyse psychologique. Florine avait « le pied gros et court, signe indélébile de sa naissance obscure » ; voilà qui eut fait la joie de Senancour (178). Quand Balzac nous renseigne sur la famille de ses héros, leur ascendance et leur éducation, il fait, selon lui, œuvre de science, en tout cas il écrit des monographies psychologiques comme les naturalistes écrivent celles de leurs animaux. En ce point, Balzac prépare Flaubert, Zola et tout le naturalisme. La volonté de multiplier les personnages et de lier son œuvre en une synthèse pourrait bien être chez Balzac, au moins partiellement, une conséquence des idées de Cuvier sur la nécessité de multiplier les observations et sur la corrélation des parties d'un organisme. Cuvier écrit : « La physiologie doit nécessairement suivre la même marche que toutes celles des sciences physiques que l'obscurité et la complication des phénomènes n'ont point encore permis de soumettre au calcul : ne possédant aucun principe démontré, d'où les faits particuliers pussent se déduire comme des conséquences, c'est dans la série de ces faits seulement que la science consiste jusqu'ici ; et nous ne pouvons espérer de remonter à des causes générales qu'autant que nous aurons classé les faits, et que nous serons parvenus à les ranger sous quelques lois communes... Toutes les parties d'un corps vivant sont liées ; elles ne peuvent agir qu'autant qu'elles agissent toutes ensemble : vouloir en séparer une de la masse, c'est la reporter dans l'ordre des substances mortes, c'est en changer entièrement l'essence. Les machines qui font l'objet de nos recherches ne peuvent être démontées sans être détruites ; nous ne pouvons connaître ce qui résulterait de l'absence d'un ou de plusieurs de leurs rouages, et, par conséquent, nous ne pouvons savoir quelle est la part que chacun de ces rouages prend à l'effet total... Mes leçons... sont partout fondées sur l'observation, et... hors quelques faits sur lesquels j'ai

(175) CUVIER, *Leçons d'anatomie comparée*, 457.

(176) *Une Fille d'Eve*, 120-122.

(177) *La Peau de Chagrin*, 8-9.

(178) Cf. ci-dessous, 3^e partie, ch. IV, n. 21 et contexte.

soigneusement allégué mes autorités, j'ai vu par moi-même tout ce que j'avance. C'est ce qui a rendu peu nécessaire, dans l'abrégé actuel, les citations multipliées que je ne négligerai cependant point dans mon grand ouvrage, car je reconnais qu'il est juste de consacrer la mémoire des premiers observateurs d'un fait utile. Ainsi, dans les endroits où je ne cite personne, je ne prétends nullement être regardé comme inventeur, mais je crois devoir être considéré comme une autorité à ajouter à celles qui peuvent déjà exister sur les mêmes faits.

» Au reste, ce défaut de citations dans les choses qu'il m'a été possible de vérifier moi-même, et que j'ai le plus souvent démontrées publiquement dans mes cours, ou dont les preuves sont déposées dans la collection d'anatomie du Muséum, vient plutôt de ce que ces démonstrations et cette exposition publique rendaient toute autre autorité inutile, que de ma négligence à m'enquérir de ce qui avait été fait avant moi. Je ne crois pas être resté très en arrière de mes prédécesseurs; et si j'ai cru, dans beaucoup de cas, qu'il était plus aisé de recourir à la nature que de chercher à expliquer les descriptions obscures ou insuffisantes de plusieurs modernes, ou que de passer plusieurs jours pour rencontrer quelques pierres précieuses, enfouies dans les discussions de philosophie scolastique qui remplissent les auteurs du xvr^e siècle, je regarde cette méthode comme un avantage que mon heureuse position me procurait, en me dispensant d'avoir recours à la compilation, et point du tout comme un sujet de reproche.

» Ce qui m'a surtout guéri de l'envie de construire avec des matériaux étrangers, ce sont les résultats informes qu'ont obtenus de cette façon quelques auteurs estimables, mais dépourvus des moyens d'observer. Ils n'ont pu éviter de reproduire des choses fausses, d'autres inexactes ou même contradictoires; et comme l'aspect constant de la nature ne maîtrisait point leur imagination, ils n'ont pu s'empêcher de créer des systèmes, ni de mettre de la partialité dans leur jugement sur les faits, en choisissant de préférence ceux qui favorisent leur manière de voir. » (179).

Préférer l'observation de la nature vivante à l'enquête livresque, se soumettre aux faits : voilà deux points, le second principale-

(179) CUVIER, *Leçons d'anatomie comparée*, t. I : *Lettre de G. Cuvier à Jean-Claude Mertrud*, professeur de l'anatomie des animaux au Muséum d'Histoire naturelle de Paris, XXVII, XXVIII.

ment, sur lesquels Balzac ne cesse de revenir. Tous les personnages qui sont ses porte-parole, surtout en politique, prétendent n'avoir point de théorie, mais seulement des faits.

Cuvier écrit : « Ce mouvement général et commun de toutes les parties est tellement ce qui fait l'essence de la vie, que les parties que l'on sépare d'un corps vivant ne tardent pas à mourir, parce qu'elles n'ont point elles-mêmes de mouvement propre, et ne font que participer au mouvement général que produit leur réunion ; en sorte que, selon l'expression de Kant, la raison de la manière d'être de chaque partie d'un corps vivant réside dans l'ensemble, tandis que, dans les corps bruts, chaque partie l'a en elle-même » (180). Balzac applique la théorie en se gardant de donner à un même homme des penchants imputables à des aptitudes physiques contradictoires. « La nature a diversement et avec sagesse réparti ses dons. L'homme qui réunirait la qualité de gastronome au même degré que celle de gourmet, serait un phénomène, un monstre dans la nature. Nous ne nous occuperons donc pas de cet être idéal » (181).

Et Cuvier dit : « Non seulement, les animaux, destinés à changer continuellement de lieu et à se trouver dans toutes sortes de situations et de températures, doivent avoir en eux-mêmes un principe actif nourricier, mais leurs facultés, plus nombreuses et plus développées, exigeant une complication d'organes beaucoup plus grande, leurs diverses parties étant très composées, souvent très divergentes, pouvant même varier leurs positions et leurs directions respectives ; il fallait, pour porter ce fluide dans des détours si multiples, des moyens plus puissants et autrement disposés que dans les végétaux.

» Aussi, dans la plupart des animaux, est-il contenu dans des canaux innombrables, qui sont tous des ramifications de deux troncs communiquant ensemble, de manière que l'un reçoit dans ses racines le fluide que l'autre a poussé dans ses branches, et le rapporte au centre d'où il doit être chassé de nouveau... La respiration pulmonaire ou branchiale est une fonction de troisième ordre, dont l'existence dépend de celle de la circulation, et qui est une suite éloignée des facultés de sentir et de se mouvoir. » L'auteur évoque ensuite la fonction de reproduction et conclut : « Ces exemples montrent combien les seules

(180) CUVIER, *Leçons d'anatomie comparée*, I, 5.

(181) *Œuvres complètes*, XX, 472.

facultés de sentir et de se mouvoir que les animaux ont reçues de plus que les végétaux, ont d'influence sur les modifications de celles qui sont communes à ces deux sortes d'êtres. La comparaison que nous ferons, dans la suite, des divers ordres d'animaux, nous montrera de même que les modifications de chacune de leurs fonctions principales exercent une influence pareille sur toutes les autres, tant il y a de liaison entre toutes les parties d'un corps vivant quelconque, et, par conséquent, tant l'ensemble et l'harmonie y sont nécessaires » (182). Dans son *Discours sur les Révolutions à la surface du globe*, Cuvier écrit : « C'est dans quelque recoin d'un de ces monuments [de l'Égypte] qu'*Agatharchides* aura vu son taureau carnivore, dont la gueule fendue jusqu'aux oreilles, n'épargnait aucun autre animal, mais qu'assurément les naturalistes n'avoueront pas, car la nature ne combine ni des pieds fourchus, ni des cornes, avec des dents tranchantes. » (183). Et, plus loin : « Tout être organisé forme un ensemble, un système unique et clos, dont les parties se correspondent mutuellement, et concourent à la même action définitive par une réaction réciproque. Aucune de ces parties ne peut changer sans que les autres changent aussi; et par conséquent chacune d'elles, prise séparément, indique et donne toutes les autres...

» Il y a donc une harmonie constante entre deux organes en apparence fort étrangers l'un à l'autre; et les gradations de leurs formes se correspondent sans interruption, même dans les cas où nous ne pouvons rendre raison de leurs rapports...

» La moindre facette d'os, la moindre apophyse ont un caractère déterminé, relatif à la classe, à l'ordre, au genre et à l'espèce auxquels elles appartiennent, au point que toutes les fois que l'on a seulement une extrémité d'os bien conservée, on peut, avec de l'application, et en s'aidant avec un peu d'adresse de l'analogie et de la comparaison effective, déterminer toutes ces choses aussi sûrement que si l'on possédait l'animal entier » (184).

Les collectionneurs de Balzac reflètent assez ce qu'il a pu voir au Muséum dans le service de Cuvier. La partie la plus originale des collections de Cuvier, l'objet de ses travaux les plus neufs, étaient les groupements de coquilles. Les ennemis de Cuvier ont

(182) CUVIER, *Leçons d'anatomie comparée*, I, 13, 16.

(183) *Id.*, *Discours sur les Révolutions*, 84.

(184) *Id.*, *Ibid.*, 98, 108.

paraît-il accusé leur adversaire de n'être qu'un collectionneur. Le cousin Pons ramasse surtout des tableaux, mais le docteur Gourdon se donne des airs de vrai naturaliste, et ce que Balzac dit de lui atteste assez bien une manie à la mode de laquelle la célébrité de Cuvier n'est certainement pas étrangère. « Monsieur Gourdon répétait tout bonnement les idées de Buffon et de Cuvier sur le globe, ce qui pouvait difficilement le poser comme un savant aux yeux des Soulangeois; mais il faisait une collection de coquilles et un herbier; mais il savait empailler les oiseaux. Enfin, il poursuivait la gloire de léguer un cabinet d'histoire naturelle à la ville de Soulanges; dès lors, il passait dans tout le département pour un grand naturaliste, pour le successeur de Buffon.

» Ce médecin, semblable à un banquier genevois, car il en avait le pédantisme, l'air froid, la propreté puritaine, sans en avoir l'argent, ni l'esprit calculeur, montrait avec une excessive complaisance ce fameux cabinet composé : d'un ours et d'une marmotte décédés en passage à Soulanges; de tous les rongeurs du département, les mulots, les musaraignes, les souris, les rats, etc.; de tous les oiseaux curieux tués en Bourgogne, parmi lesquels brillait un aigle des Alpes, pris dans le Jura. Gourdon possédait une collection de lépidoptères, mot qui faisait espérer des monstruosité et qui faisait dire en les voyant : « Mais, c'est des papillons ! ». Puis un bel amas de coquilles fossiles provenant des collections de plusieurs de ses amis qui lui légèrent leurs coquilles en mourant, et, enfin, les minéraux de la Bourgogne et ceux du Jura.

» Ces richesses, établies dans des armoires vitrées dont les buffets à tiroirs contenaient une collection d'insectes, occupaient tout le premier étage de la maison Gourdon, et produisaient un certain effet par la bizarrerie des étiquettes, par la magie des couleurs et par la réunion de tant d'objets, auxquels on ne fait pas la moindre attention en les rencontrant dans la nature et qu'on admire sous verre. On prenait jour pour aller voir le cabinet de monsieur Gourdon.

» J'ai, disait-il aux curieux, cinq cents sujets d'ornithologie, deux cents mammifères, cinq mille insectes, trois mille coquilles et sept cents échantillons de minéralogie. » (185).

On trouve un autre collectionneur de coquilles dans *Albert*

Savarus: « Le Baron de Watteville amassait les coquillages, les insectes et les fragments géologiques du territoire de Besançon » (186).

Partant du point de vue scientifique, Cuvier se laisse parfois aller à faire de la politique, ou plutôt de l'administration. Ainsi, il écrit : [La géologie ancienne] « est une partie de l'histoire de la terre d'autant plus importante, que l'on a cru longtemps pouvoir expliquer, par ces causes actuelles, les révolutions antérieures, comme on explique aisément dans l'histoire politique les événements passés, quand on connaît bien les passions et les intrigues de nos jours... » ; et, plus loin : « si cette côte est telle que la mer y jette de son côté du sable, et contribue à cet accroissement, il se crée ainsi des provinces, des royaumes entiers, ordinairement les plus fertiles, et bientôt les plus riches du monde, si les gouvernements laissent l'industrie s'y exercer en paix » (187). Dans son *Rapport historique sur les progrès des sciences naturelles*, il nous dit encore : « Les circonstances les plus favorables au développement, à la propagation et à la vie des espèces utiles, et les altérations de l'ordre de leurs fonctions, c'est-à-dire les maladies, qui elles-mêmes, sont soumises à un certain ordre dont on peut saisir les lois, forment, à cause de leur importance pour la Société, l'objet de deux sciences particulières, bases de l'agriculture et de l'art de guérir. ».

« La plupart des gouvernements se croient le droit de ne voir et de n'encourager dans les sciences que leur emploi journalier aux besoins de la société, et, sans doute, le vaste tableau que nous avons à tracer pourrait ne leur paraître, comme au vulgaire, qu'une suite de spéculations plus curieuses qu'utiles. Mais vous le savez, toutes ces opérations de pratique, sources des commodités de la vie, ne sont que des applications bien faciles des théories générales, et il ne se découvre dans les sciences aucune proposition qui ne puisse être le germe de mille inventions usuelles. Nulle vérité physique n'est donc indifférente aux agréments de la société, comme nulle vérité morale ne l'est à l'ordre qui doit la régir. Les premières ne sont pas même étrangères aux bases sur lesquelles reposent l'état des peuples et les rapports politiques des nations : l'anarchie féodale subsisterait peut-être encore, si la poudre à canon

(186) *Albert Savarus*, 4.

(187) CUVIER, *Discours sur les Révolutions...*, 28, 32-33.

n'eût changé l'art de la guerre; les deux mondes seraient encore séparés sans l'aiguille aimantée; et nul ne peut prévoir ce que deviendraient leurs rapports actuels, si l'on parvenait à suppléer aux denrées coloniales par des plantes indigènes.

» Mais, sans nous jeter dans ces hautes conjectures, en parcourant un moment les procédés des arts, nous verrons aisément qu'il n'en est aucun qui n'ait ressenti jusque dans ses moindres détails l'influence bienfaisante des découvertes scientifiques qui ont illustré notre période » (188). Inversement, partant de ses idées politiques, Balzac conseille volontiers aux administrateurs les études scientifiques de toute nature comme base d'une saine gestion.

Ce que Cuvier vient de dire des denrées coloniales trouve son pendant dans le *Traité des excitants modernes*, où Balzac s'occupe du café, du thé, du chocolat, du sucre et de l'alcool; ou encore dans les *Amours de deux bêtes*, où Balzac traite la question de la cochenille que l'on venait d'introduire en Algérie. Les reconstitutions de Cuvier tout autant que les hypothèses de Lavater ont pu amener Balzac à voir dans un signe anatomique l'indice d'autres signes nécessairement concomitants, soit dans l'anatomie, soit dans la psychologie. Cuvier écrit: « Je développerai... les principes sur lesquels repose l'art de déterminer ces os, ou, en d'autres termes, de reconnaître un genre et de distinguer une espèce par un seul fragment d'os, art de la certitude duquel dépend tout mon travail... je ferai donc connaître jusqu'où ces variétés [entre les espèces] peuvent aller, soit par l'influence du temps, soit par celle du climat, soit enfin par celle de la domesticité...; enfin j'examinerai jusqu'à quel point l'histoire civile et religieuse des peuples s'accorde avec les résultats de l'observation sur l'histoire physique de la terre, et avec les probabilités que ces observations donnent touchant l'époque où les sociétés humaines ont pu trouver des demeures fixes et des champs susceptibles de culture, et où par conséquent elles ont pu prendre une forme durable » (189). Et voilà pourquoi Balzac a fait l'éloge du génie déducteur de Cuvier.

Enfin, l'activité véritablement balzacienne de l'auteur du *Discours sur les Révolutions à la surface du globe*, la variété de ses

(188) CUVIER, *Rapport historique sur les progrès des sciences naturelles depuis 1789 et sur leur état actuel*. t. I, 14.

(189) *Id.*, *Discours sur les Révolutions*, 5-6.

aptitudes, la puissance de son éloquence, l'habileté de ses préparations, la précision de ses dessins. (190).

Mais il y a plus. Cuvier est, à sa manière, un évolutionniste ; ceci n'est point un paradoxe. Le fixisme de Cuvier ne s'étend qu'aux espèces, mais chaque espèce se modifie suivant son milieu ; jamais ces modifications n'ont assez d'ampleur pour amener la création d'une nouvelle espèce, ni la fécondation d'une espèce par une autre, mais enfin elles existent et les textes suivants sont probants. « Les animaux... qui ne sont point fixés, et qui changent souvent de lieu, devaient pouvoir transporter avec eux la provision des sucs nécessaires à leur nutrition ; aussi ont-ils reçu une cavité intérieure où ils placent les matières qui doivent leur servir d'aliments, et dans les parois de laquelle s'ouvrent des pores ou des vaisseaux absorbants, qui sont, selon l'expression énergique de Bërhaave, de véritables racines intérieures. La grandeur de cette cavité et de ses orifices permettait à plusieurs animaux d'y introduire des substances solides. Il leur a fallu des instruments pour les diviser, des liqueurs pour les dissoudre : en un mot, la nutrition n'a plus commencé immédiatement par l'absorption des substances telles que le sol ou l'atmosphère les fournissait : il a fallu qu'elle fût précédée d'une multitude d'opérations préparatoires, dont l'ensemble constitue la digestion.

» Ainsi, la digestion est une fonction d'un ordre secondaire, propre aux animaux, et dont l'existence, ainsi que celle de la cavité alimentaire dans laquelle elle s'opère, est nécessitée chez eux par la faculté qu'ils ont de se mouvoir volontairement » (191). « On comprend qu'au milieu de telles variations dans la nature du liquide, les animaux qu'il nourrissait ne pouvaient demeurer les mêmes. Leurs espèces, leurs genres même, changeaient avec les couches... Il y a donc eu, dans la nature animale une succession de variations qui ont été occasionnées par celles du liquide dans lequel les animaux vivaient ou qui du moins leur ont correspondu ; et ces variations ont conduit par degrés les classes des animaux aquatiques à leur état actuel ; enfin, lorsque la mer a quitté nos continents pour la dernière fois, ses habitants ne différaient pas

(190) Balzac illustre volontiers ses manuscrits, ainsi celui de *Séraphita* contient le croquis d'un paysage imaginaire, feuillet 36, collection Lovenjoul, ms. A. 211. Je dois ce précieux renseignement à M. Marcel Bouteron.

(191) CUVIER, *Leçons d'anatomie comparée*, I, 12.

beaucoup de ceux qu'elle alimente encore aujourd'hui... » (192). « Des coquilles annoncent bien que la mer existait où elles se sont formées; mais leurs changements d'espèces pourraient à la rigueur provenir de changements légers dans la nature du liquide, ou seulement dans sa température. Ils pourraient avoir tenu à des causes encore plus accidentelles » (193). « Les effets les plus marqués de l'influence de l'homme se montrent sur l'animal dont il a fait le plus complètement la conquête, sur le chien, cette espèce tellement dévouée à la nôtre, que les individus mêmes semblent nous avoir sacrifié leur moi, leur intérêt, leur sentiment propre. Transportés par les hommes dans tout l'univers, soumis à toutes les causes capables d'influer sur leur développement, assortis dans leurs unions au gré de leurs maîtres, les chiens varient pour la couleur, pour l'abondance du poil, qu'ils perdent même quelquefois entièrement; pour sa nature; pour la taille qui peut différer comme un à cinq dans les dimensions linéaires, ce qui fait plus du centuple de la masse; pour la forme des oreilles, du nez, de la queue; pour la hauteur relative des jambes; pour le développement progressif du cerveau dans les variétés domestiques, d'où résulte la forme même de leur tête, tantôt grêle, à museau effilé, à front plat, tantôt à museau court, à front bombé; au point que les différences apparentes d'un mâtin et d'un barbet, d'un lévrier et d'un doguin, sont plus fortes que celles d'aucunes espèces sauvages d'un même genre naturel; enfin, et ceci est le maximum de variation connu jusqu'à ce jour dans le règne animal, il y a des races de chiens qui ont un doigt de plus au pied de derrière avec les os du tarse correspondants, comme il y a, dans l'espèce humaine quelques familles sexdigitaires.

» Mais, dans toutes ces variations, les relations des os restent les mêmes, et jamais la forme des dents ne change d'une manière appréciable; tout au plus y-a-t-il quelques individus où il se développe une fausse molaire de plus, soit d'un côté, soit de l'autre » (194).

Ainsi, le fixisme de Cuvier est moins rigide et moins étroit qu'on ne le prétend communément et que ne le laissent croire certaines formules arbitrairement isolées de leur texte et dues soit à lui-même, soit à son frère.

(192) CUVIER, *Discours sur les Révolutions*, 14, 15.

(193) *Id.*, *Ibid.*, 63.

(194) *Id.*, *Ibid.*, 128-129.

Il n'est donc pas du tout impossible que la grande théorie de l'influence des milieux, si féconde en histoire naturelle, en psychologie et en littérature, et déjà si manifeste chez Balzac, lui ait été suggérée par les travaux de naturalistes, y compris Cuvier. Quelle qu'ait été l'influence de Geoffroy-Saint-Hilaire et conséquemment les réserves que pouvait faire Balzac au système de Cuvier, c'est bien de Cuvier, non de Geoffroy, qu'il rêve constamment. « En somme, voici le jeu que je joue : quatre hommes auront eu en ce demi-siècle une influence immense : Napoléon, Cuvier, O'Connell. Je voudrais être le quatrième. » (195). En résumé si la botanique de Balzac et même encore sa zoologie et son anthropologie sont souvent contestables, il est patent que ces sciences ont élargi le domaine de ses connaissances, enrichi la matière de ses pensées, partiellement orienté le cours de ses réflexions et fortement teinté tous ses écrits. A ces sciences, par lui déformées, je le veux bien, mais, en fin de compte, à ces sciences incontestablement, et surtout à la biologie animale et humaine, il est redevable d'une partie estimable de sa philosophie, dont l'action est indéniable sur la littérature postérieure et sur l'objet même de mon travail.

Balzac venant avant Taine et premièrement admiré par Taine, n'y a-t-il pas là quelque indice ? Balzac amoureux du détail jusqu'à la satiété de son lecteur et bien au-delà, Balzac proclamant l'action de l'ambiance sur l'individu et l'illustrant de tant d'exemples, sans valeur probante puisqu'ils sont les enfants de sa fantaisie, mais pour la même raison doué de tant de vie et de tant de vraisemblance, Balzac, dis-je, pourrait bien être le précurseur de la théorie des milieux en psychologie et en littérature. L'essai de Taine sur Balzac est singulièrement élogieux et trahirait ainsi la reconnaissance d'un disciple. Une longue incubation des œuvres de Balzac n'est peut-être pas étrangère à l'élaboration de la théorie maîtresse de Taine. Le jour où des textes probants vérifieraient cette hypothèse, on aurait le piquant plaisir de voir le romancier faire la leçon au philosophe, mais, même s'il n'a pas donné le branle aux idées de Taine, il a assurément contribué à leur diffusion et il faut lui faire honneur, en ce sens, de tous les efforts des romanciers postérieurs, y compris les réalistes, pour re-

(195) *Corr.*, II, 64 et *Etr.*, II, 301-302. — Cf. MERLANT, *H. de Balzac, Morceaux choisis*, 52.

constituer les milieux et les lier aux héros de romans. Du point de vue particulier de mon travail, tout ce qui concerne la description des lieux et des mœurs rustiques, à moins de n'être qu'une vaine poussière, relève de cette puissante tendance puisée chez les hommes du Jardin des Plantes. Le paysan, qui est le moins libre des hommes, est conséquemment le plus soumis à l'entourage. Décrire cet entourage est un travail préliminaire indispensable pour faire comprendre la nature profonde du paysan. Modifier cet entourage par un acte de volonté, faire intervenir un *deus ex machina*, un curé Bonnet, un docteur Benassis, bref, l'homme du *Traité sur la volonté*, de Louis Lambert, un homme qui se serve de la nature et des lois naturelles pour modifier les créations les plus délicates de cette nature, c'est-à-dire des hommes, voilà, à moins d'une erreur grossière de ma part, la seule manière dont Balzac a pu concevoir l'amélioration des sociétés, aussi bien que la composition d'un roman rustique édifiant. Voilà, en somme, pourquoi, en politique, il sera l'adversaire systématique des libéraux, le soutien convaincu, conscient et constant du despote éclairé. Un milieu terrifiant peut égarer une raison ; en le recréant artificiellement on peut guérir la folie [Cf. *Adieu*].

Le milieu et l'homme (196), ce titre d'un des chapitres du *Médecin de campagne* est significatif. Une volonté intelligente, voilà le moteur ; cette volonté agit sur le milieu, voilà son levier ; par le milieu elle modifie les hommes, voilà son but. Il y a là toute une doctrine de l'évolution. Du commencement à la fin du chapitre, on voit agir le médecin Benassis ; notons-le bien, un médecin, c'est-à-dire en quelque mesure un naturaliste ; on assiste à la transformation du pays et à la régénération consécutive de ses habitants. D'abord, c'est le village sans soleil, autant dire « sans âme ». L'eau des glaciers et des névés, la privation de lumière, engendrent le crétinisme, la stérilité de la terre, la misère et la déchéance humaine. Benassis conçoit l'idée de l'amélioration et passe à la mise en pratique. Il lui faut du courage : on lui tire un coup de fusil, on lui lance des pierres ; il lui faut de la volonté pour persuader aux gens d'entrer dans ses desseins et venir à bout des démarches administratives. Lointain précurseur de l'action que l'on voit se dérouler dans le récent roman de M. Henri Bordeaux

(196) Variante : « *Le Pays et l'Homme* », mais qui est sans conséquence.

intitulé « *Le Barrage* » (197), Benassis, par philanthropie, déplace tout un village et se heurte aux mêmes résistances que les capitalistes du « *Barrage* ». Un ménage ayant cédé, les autres, moutonniers, suivent. Le bien-être qui s'ensuit fut trop sensible : « Deux ans après avoir tenté de si grandes petites choses et les avoir mises à fin, tous les pauvres ménages de ma commune possédaient au moins deux vaches, et les envoyaient pâturer dans la montagne où, sans attendre l'autorisation du Conseil d'Etat, j'avais pratiqué des irrigations transversales semblables à celles de la Suisse, de l'Auvergne et du Limousin. A leur grande surprise, les gens du bourg y virent poindre d'excellentes prairies, et obtinrent une plus grande quantité de lait, grâce à la meilleure qualité des pâturages. Les résultats de cette conquête furent immenses. Chacun imita mes irrigations. Les prairies, les bestiaux, toutes les productions se multiplièrent » (198). Et voilà la première transformation due à la volonté du sage et au changement de milieu. Les défauts mêmes sont mis à profit : l'avarice et la cupidité contribuent à décider ces pauvres gens à suivre les conseils de Benassis. Tous les détails de ce chapitre illustrent ce thème ; voici le terme de l'évolution. « La commune possède aujourd'hui deux cents arpents de bois et cent-soixante arpents de prairies. Sans recourir à des centimes additionnels, elle donne cent écus de traitement supplémentaire au curé, deux cents francs au garde-champêtre, autant au maître et à la maîtresse d'école ; elle a cinq cents francs pour ses chemins, autant pour les réparations de la mairie, du presbytère, de l'église, et pour quelques autres frais. Dans quinze ans d'ici, elle aura pour cent mille francs de bois à abattre et pourra payer ses contributions sans qu'il en coûte un denier aux habitants ; elle sera, certes, l'une des plus riches communes de France » (199).

(197) M. Henry BORDEAUX a abordé de front la difficulté administrative. Il a voulu que les intéressés consentissent leur exode. Balzac, que l'on dit si prudent juriste, place Benassis dans une position légalement indéfendable. Je n'ai pas étudié le point de droit, et je m'en excuse, mais il me paraît impossible de déplacer sans jugement et contre leur gré une collection de crétins. Les textes qui protègent la liberté individuelle n'ont guère changé depuis cent ans et il y a peu de chance de se tromper en affirmant qu'alors comme aujourd'hui, le procureur du Roi devenu celui de la République — sans parler des particuliers qui pourraient déposer des plaintes et se porter partie civile, — ne manqueraient pas de requérir contre les imitateurs de Benassis. Au reste, Benassis, moyennant des démarches *ad hoc* pouvait probablement arriver à ses fins sans se mettre dans un si mauvais cas et si peu croyable. Et voilà une nouvelle preuve que dans *le Médecin de campagne* Balzac en prend à son aise avec la réalité et la vraisemblance.

(198) *Le Médecin de campagne*, 29-30.

(199) *Ibid.*, 50.

« Nous avons maintenant un marché par semaine ; il s'y conclut des affaires assez considérables en bestiaux et en blé. L'année prochaine, il nous viendra sans doute un pharmacien, puis un horloger, un marchand de meubles et un libraire, enfin les superfluités nécessaires à la vie. Peut-être finirons-nous par prendre tournure de petite ville et par avoir des maisons bourgeoises. L'instruction a tellement gagné, que je n'ai pas rencontré dans le Conseil municipal la plus légère opposition quand j'ai proposé de réparer, d'orner l'église, de bâtir un presbytère, de tracer un beau champ de foire, d'y planter des arbres, et de déterminer un alignement pour obtenir plus tard des rues saines, aérées et bien percées. Voilà, monsieur, comment nous sommes arrivés à avoir dix-neuf cents feux au lieu de cent trente-sept, trois mille bêtes à cornes au lieu de huit cents, et au lieu de sept cents âmes, deux mille personnes dans le bourg, trois mille en comptant les habitants de la vallée. Il existe dans la commune, douze maisons riches, cent familles aisées, deux cents qui prospèrent. Le reste travaille. Tout le monde sait lire et écrire. Enfin, nous avons dix-sept abonnements à différents journaux. Vous rencontrerez bien encore des malheureux dans notre canton, j'en vois, certes, beaucoup trop, mais personne n'y mendie ; il s'y trouve de l'ouvrage pour tout le monde. Je lasse maintenant deux chevaux par jour à courir pour soigner les malades ; je puis me promener sans danger à toute heure dans un rayon de cinq lieues, et qui voudrait me tirer un coup de fusil ne resterait pas dix minutes en vie. L'affection tacite des habitants est tout ce que j'ai personnellement gagné à ces changements, outre le plaisir de m'entendre dire par tout le monde d'un air joyeux, quand je passe : « Bonjour, monsieur Benassis ! » (200).

Sans pousser son enquête jusqu'à la chimère, jusqu'à Robinson seul dans son île, jusqu'à l'homme en soi, Balzac influencé peut-être, malgré qu'il en ait, par les penseurs du XVIII^e siècle et notamment Rousseau, mais dirigé, et c'est là une différence notable, par ce qu'il avait retenu et compris des idées de Cuvier, a recherché lui aussi l'homme primitif, l'homme de la nature. Les travaux des historiens, des philosophes et des naturalistes postérieurs ont fait connaître que cet homme aussi était une chimère. Les sociétés réputées primitives, si elles ne sont pas parvenues

au degré et à la forme de civilisation des groupes humains dans lesquels nous vivons, sont pourtant aussi anciennes qu'eux et peut-être passablement évoluées; nous ne saurions donc nous attacher très sérieusement au mirage poursuivi par Balzac. Pourtant les sociétés établies par la race blanche, notamment dans leur partie urbaine, semblent, surtout au dernier siècle, entraînées dans une évolution plus rapide et plus profonde. Ainsi la conservation des archaïsmes de mœurs est-elle mieux assurée dans les sociétés que les sociologues nomment primitives, et même, quoique à un bien moindre degré, dans les populations de nos campagnes. Les modes nouvelles y pénètrent lentement, plus lentement encore les idées neuves. La même population de l'Armorique qui a été la dernière en Gaule à venir au christianisme est aussi de notre temps l'une des dernières à s'en détacher. D'autres formes de la vie moderne : l'hygiène urbaine, la grande culture et l'industrie, rencontrent chez nos paysans la même résistance. Par nature rebelles aux nouveautés, isolés, par la topographie routière, ainsi que je l'ai montré ailleurs, des mouvements du monde extérieur, soumis à des lois naturelles impérieuses, telles que le retour des saisons, la concentration ou la dispersion de l'eau, les exigences particulières des plantes utiles et des bestiaux, l'âpreté de la lutte pour la vie, les paysans sont certainement moins évolués et moins sujets à une évolution rapide que les urbains. La terre, je veux dire la terre à cultiver, étant antérieure aux villes et de beaucoup plus étendue, le cultivateur, le rustique, le paganus, représente plus exactement, même aujourd'hui, l'homme naturel ou voisin de la nature, par rapport au citadin qui en est à cent lieues, et qui veut se livrer à une enquête sur l'homme peut, non sans quelque logique, songer à étudier d'abord le paysan.

L'histoire naturelle, ou si l'on veut la biologie humaine, sera la première science auxiliaire de cette recherche. Procédant ainsi, qu'est-ce que Balzac a découvert ou cru découvrir ? Un milieu immuable dans la périodicité de ses changements, des hommes routiniers, un milieu coupé de la civilisation urbaine, des hommes arriérés et bornés, une terre exigeante, des travailleurs occupés et usés, une faune et une flore fécondes, des habitants ne craignant nulle promiscuité d'âges et de sexes, un dur labeur, de là, d'une part, l'habitude du travail poussé jusqu'à l'épuisement, et d'autre part, chez les moins courageux, chez les plus rusés, des habitudes de paresse engendrant le vol, la rapine, l'ivrognerie,

l'esprit de révolte et, ce que l'on entrevoit chez les Tonsard, la prostitution des enfants; mais, par-dessus tout, la préoccupation de la terre, la seule nourrice, l'impérieuse, la dévorante, la fascinante en même temps. De là tout le caractère des paysans entièrement subordonnés à une seule idée : posséder la terre.

Ce n'est ni une ambition, ni une activité, ni un instinct, c'est une loi naturelle. L'agriculteur sédentaire aura nécessairement l'esprit de possession, comme la fourmi emplit ses greniers; d'autre part il sera incapable de s'améliorer par lui-même, car l'étroitesse de son horizon, la permanence de ce qu'il voit, l'étendue de ses occupations, lui donnent l'incapacité d'imaginer le changement et l'horreur du changement lui-même, et le traditionaliste Balzac blâmerait chez le paysan l'esprit de tradition.

Le Paysan, c'est le Sauvage. Cette conception ne se rencontre ni dans *le Médecin de campagne*, ni bien nettement dans *le Curé de village*; toutefois, Cooper y est nommé (201); elle est prédominante dans *les Paysans*. C'est que les romans de Cooper ont été traduits en français par Defauconpret de 1838 à 1845. Son roman *les Peaux-Rouges* paraît en 1846. Balzac a lu Cooper, et Cooper l'influence au point de fausser son observation. « Voilà les Peaux-Rouges de Cooper., il n'y a pas besoin d'aller en Amérique pour observer des sauvages ». « Ah! çà! nous sommes donc ici comme les héros de Cooper dans les forêts de l'Amérique, entourés de pièges par les Sauvages ? » (202). L'erreur est énorme. Comment assimiler le paysan français à l'Indien? Comment assimiler l'un et l'autre au paysan ukrainien ou polonais? Balzac a vu le paysan français par les yeux de Cooper qui regardait les Peaux-Rouges, et de Madame Hanska qui regardait les moujiks. Un homme à plumes sortant d'une isba dans les campagnes auxerroises, voilà le réalisme balzacien. Vie de tribu errante et chasseresse, vie de village russe « unanimiste » et agricole, vie de petit bourg français, c'est tout un. A la charge de celui qui passera peut-être un jour pour le maître de Taine, le reproche est lourd; c'est en tout cas une faute grave contre l'excellente méthode développée ailleurs par Balzac lui-même.

Cela seul suffit à faire juger la valeur de Balzac théoricien. Ce Sauvage en tout cas vit au milieu de la nature et doit repré-

(201) *Le Curé de Village*, 82.

(202) *Les Paysans*, 30, Cf. également 81 et 117.

senter l'homme naturel, et nous venons de voir qu'il n'était guère bon. Ailleurs pourtant Balzac a le sens de la nuance. Le paysan normand n'est pas comme le paysan bourguignon, et cela tient au milieu.

« Monsieur le marquis, dit le sous-préfet, la Normandie et la Bourgogne sont deux pays bien différents. Les fruits de la vigne rendent le sang plus chaud que ceux du pommier. Nous ne connaissons pas si bien les lois et la procédure, et nous sommes entourés de forêts; l'industrie ne nous a pas encore gagnés; nous sommes sauvages... » (203). Je peux faire état de ce texte parce qu'il contient une explication profondément balzacienne et manifestement inspirée par les notes de Balzac, quel qu'en soit le rédacteur définitif. Le vin et le cidre ont ici la même influence sur les hommes qu'avait sur la faune marine la composition des eaux de la mer, dans le texte de Cuvier cité plus haut. Et les Dauphinois du *Médecin de campagne* ne ressemblent ni aux Bourguignons ni aux Normands, et parmi eux les montagnards se distinguent des gens de la plaine. Les paysans de 1830 sont encore au lendemain de la Jacquerie (204), tandis que les intendants fidèles de 1789 sont déjà une « espèce sociale disparue » (205) parce que le milieu proprement rural n'évolue pas, tandis que le milieu des gens « nés immédiatement au-dessus du peuple » participe aux rapides changements des sphères urbaines. La vieille noblesse disparaissant entraîne par corrélation la disparition des intendants intègres. Et la même explication s'impose toujours : le milieu. Le milieu rustique constant dans le temps assure la permanence des caractères de l'homo rusticus. Le milieu provincial différencie les paysans; le milieu social diversifie les avarés... « Les sentiments humains, et surtout l'avarice, ont des nuances si diverses dans les divers milieux de notre société, qu'il restait encore à un avare sur la planche de l'amphithéâtre des Etudes de Mœurs; il restait Rigou ! » (206).

Etant donné une identité de substratum naturel, le milieu est le grand élément de différenciation. Quant à ce substratum naturel, nous venons de voir que les paysans en offraient le type le plus

(203) *Les Paysans*, 384.

(204) *Ibid.*, 102.

(205) *Ibid.*, 121.

(206) *Ibid.*, 244.

primitif selon Balzac et le moins déformé, et c'est sans doute pourquoi ils sont les meilleurs éléments sur lesquels bâtit la civilisation. Je veux dire que, n'étant point usés ni altérés, ils recèlent des réserves de forces vierges, proies futures des petites villes et des capitales ; ils sont le réservoir humain du moloch Paris : « La France ne périra que par Paris ».

La nature crée leur caractère. Chaque paysage a sa « signification » (207). L'idée vient de la lettre sur l'art du paysage de Chateaubriand, mais Balzac l'a faite sienne. Pour lui l'homme est dans une large mesure le produit de son milieu, il tire même du milieu des excuses au crime (208). Quand ce milieu est la nature, il engendre naturellement l'homme selon la nature ; ainsi faudrait-il admettre que les pauvres êtres de Voreppe ou de Montégnac, ou même de Blangy, tous également passifs, représentent l'homme en soi. Si les uns ont des qualités réputées mauvaises parce qu'elles nuisent à la société, la raison en est dans la différence des milieux. De là toute une théorie de l'éducation des masses en puissance dans l'œuvre de Balzac ; pour changer l'habitant changeons la maison, car l'habitant est fait à l'image de sa demeure : théorie hardie, neuve et féconde. Quant à la nature, le trait permanent qu'elle paraît engendrer chez les hommes, c'est la passivité, fruit de la soumission à ses lois. Ainsi l'homme de la nature, le paysan, ne fera rien par lui-même, il lui faudra les secours de l'homme des cités, et même, c'est toujours selon Balzac que je parle, une force surnaturelle, en tout cas extra-humaine, sera seule capable d'améliorer l'humanité : la religion, et plus précisément le catholicisme du curé Bonnet, de l'abbé Brossette, de Benassis repentant et de Véronique repentante.

Quels que soient les autres éléments que Balzac ait introduits dans ce développement, et malgré son caractère romanesque, chimérique, on ne saurait méconnaître que le point de départ est dans une certaine conception des rapports de la nature physique avec l'homme, c'est-à-dire dans cet ensemble de notions qui sont à la base de ce qu'on appelle aujourd'hui la géographie humaine, et qui ont leur source ultime dans les données fournies par les scien-

(207) *Le Curé de Village*, 150.

(208) *Ibid.*, 82.

ces de la nature. C'est pourquoi il a paru utile, dans un travail sur les idées de Balzac relativement à la campagne, de traiter avec quelque ampleur ses connaissances et ses conceptions en histoire naturelle.

CHAPITRE III

Le parler paysan et le folklore.

Dans le roman, comme au théâtre, chaque personnage se manifeste par la parole. C'est à son créateur qu'il appartient de la lui attribuer, conforme à son caractère individuel.

Dans une page des plus émues que nous lui devons, Michelet écrit : « Si, dans l'immense bonté de Dieu, il y a place pour les plus petits, s'il semble avoir pour eux une préférence de pitié, pourquoi, dit le peuple des champs, pourquoi mon âne n'aurait-il pas entrée à l'église ? » (1). Il semble qu'à partir de Restif de la Bretonne, les écrivains se soient dit : « Au temple des Lettres, pourquoi le peuple des champs n'aurait-il pas accès ? Et il ne serait plus représenté par des individus ridicules ou répugnants, mais humanisés, mais hommes après tout ».

Comment s'exprimera le paysan ? Ou bien se taira-t-il ? On ne le souhaiterait pas, car il peut avoir à nous faire des révélations et des confidences.

« Balzac et George Sand : deux pôles ; les plus grands représentants, lui, du réalisme, elle, de l'idéalisme romantique ; les peintres les plus profonds, elle, des nobles aspirations, lui, des vices monstrueux de l'âme humaine. En se rencontrant sur le même sujet, ces deux tempéraments extrêmes devaient faire éclater leur opposition dans leur conception de la vie rustique. En effet, les paysans de Balzac sont l'antipode de ceux de George Sand. Pour lui, l'homme des champs, c'est le rustre ; c'est une brute, vouée aux instincts grossiers, à l'avarice et à la sensualité, tournée tout entière vers le sol et vers la matière, incapable de s'élever au-dessus de l'animalité. George Sand, au contraire, voit dans l'âme rustique l'asile de la candeur, de la pureté, et ses romans se teintent des nuances idéales de l'idylle.

(1) MICHELET, *La Sorcière*, 16-17.

» La vérité est sans doute entre ces deux extrêmes. Mais, il faut le reconnaître, George Sand a vu ici plus juste et plus profond que Balzac. Comment se pourrait-il que le peuple infini des campagnards ne présentât pas des exemplaires des principaux types psychologiques ? Comment se pourrait-il que, sur ces millions d'individus, à côté des violents, des sensuels et des positifs, il ne se trouvât pas aussi des tempéraments sentimentaux, poétiques ou mystiques?... L'âme paysanne est, dans sa constitution fondamentale, identique à l'âme des classes cultivées; elle n'en diffère que par ses manifestations.

» Mais, dès qu'on admet dans l'âme rustique la présence d'un certain idéalisme, surgit la difficulté de son expression esthétique adéquate; et si c'est à George Sand et non à Balzac qu'a été dévolu le titre de créateur du roman rustique, c'est parce que c'est elle qui, avec une merveilleuse lucidité, a défini les termes du problème dans l'avant-propos de *François le Champi*.

» A ses yeux, le roman rustique doit mettre en contact deux mondes opposés: le monde de la nature où s'épanouit l'âme spontanée du paysan, et le monde de l'art, où se reflète l'âme compliquée de l'artiste: *la vie primitive et la vie factice*. Or, ce qui distingue l'être primitif de l'être cultivé, c'est que les sensations multiples et complexes, les sentiments délicats et relevés, restent en lui obscurs et inexprimés; poète à sa façon, ému par le spectacle de la nature au point de mourir de nostalgie quand il en est exilé, le primitif ne peut traduire l'idéal qui s'agite en lui, parce qu'il lui manque cette réflexion sur soi-même que développe la vie artificielle et civilisée, parce qu'il est incapable d'*analyse*. Dès lors, se demande George Sand, comment opérer le contact entre la vie primitive et la vie factice? « Comment relever l'idéal champêtre sans le farder ou le noircir? Si je fais parler l'homme des champs comme il parle, il faut une traduction en regard pour l'homme civilisé, et si je le fais parler comme nous parlons, je fais de lui un être impossible, auquel il faut supposer un ordre d'idées qu'il n'a pas ... ».

» Raconte-moi ton histoire, dit George Sand à son interlocuteur, raconte-la moi comme si tu avais à ta droite un Parisien parlant la langue moderne et à ta gauche, un paysan devant lequel tu ne voudrais pas dire un mot où il ne pourrait pas pénétrer. Ainsi tu dois parler clairement pour le Parisien, naïvement pour le paysan. L'un te reprochera de manquer de couleur, l'autre d'élé-

gance. Mais je serai là aussi, moi qui cherche par quel rapport l'art, sans cesser d'être l'art pour tous, peut entrer dans le mystère de la simplicité naturelle et communiquer à l'esprit le charme répandu dans la nature » (2).

Trois ans après avoir publié *François le Champi*, qui est de 1850, George Sand, avec *les Maîtres sonneurs* (1853) (3), revint à ce sujet qui lui était cher. Elle dit à M. Eugène Lambert, à qui ce roman est dédié : « Tu sais, par expérience de tes oreilles, que les pensées et les émotions d'un paysan ne peuvent être traduites dans notre style sans s'y dénaturer entièrement et sans y prendre un air d'affectation choquante. Tu sais aussi, par expérience de ton esprit, que les paysans devinent ou comprennent beaucoup plus qu'on ne les en croit capables, et tu as été souvent frappé de leurs aperçus soudains qui, même dans les choses d'art, ressemblent à des révélations. Si je fusse venu te dire, dans ma langue et dans la tienne, certaines choses que tu as entendues et comprises dans la leur, tu les aurais trouvées si invraisemblables de leur part que tu m'aurais accusé d'y mettre du mien à mon insu, et de leur prêter des réflexions et des sentiments qu'ils ne pouvaient avoir. En effet, il suffit d'introduire, dans l'expression de leurs idées un mot qui ne soit pas de leur vocabulaire pour qu'on se sente porté à révoquer en doute l'idée même émise par eux ; mais si on les écoute parler, on reconnaît que s'ils n'ont pas, comme nous, un choix de mots appropriés à toutes les nuances de la pensée, ils en ont encore assez pour formuler ce qu'ils pensent et décrire ce qui frappe leurs sens. Ce n'est donc pas, comme on me l'a reproché, pour le plaisir puéril de chercher une forme inusitée en littérature, encore moins pour ressusciter d'anciens tours de langage et des expressions vieilles, que tout le monde entend et connaît de reste, que je vais m'astreindre au petit travail de conserver au récit d'Etienne Depardieu la couleur qui lui est propre. C'est parce qu'il m'est impossible de le faire parler comme nous sans dénaturer les opérations auxquelles se livrait son esprit, en s'expliquant sur des points

(2) H. MATTHEY, *Le roman rustique, Bibliothèque universelle et revue suisse*, Novembre-Décembre 1917, 234-236, 238.

(3) « Ecrire tout un roman dans le style dont userait un paysan s'il était né avec l'imagination d'un poète, semblerait une gageure. Elle l'a gagnée dans *Jeanne*, dans *la Mare au diable*, et surtout dans ces merveilleux *Maîtres sonneurs*. La fraîcheur et la nouveauté des images, la verdure vivante de l'expression, y sont un charme que personne, au XIX^e siècle, n'a possédé à pareil degré. » [Emile FAGUET, *Dix-neuvième siècle*, 409].

qui ne lui étaient pas familiers, mais où il portait évidemment un grand désir de comprendre et d'être compris » (4).

Il ne semble pas que Balzac se soit posé ces questions : il n'avait pas à les résoudre. Dans ses projets, comme dans son esprit, *les Scènes de la vie de campagne* ne représentèrent jamais qu'un minuscule canton de *la Comédie humaine*, et même, dans ce qu'il en a réalisé, les paysans apparaissent comme des êtres sociaux, presque insensibles à la mystérieuse poésie de la nature. Il n'est pas préoccupé de les relier au passé — du moins dans ses romans, — par le sens qu'ils peuvent avoir du charme indéfini des légendes et des traditions locales. Qu'ils se battent pour le roi, comme les Chouans, pour la terre, comme ceux de la vallée des Aigues, ils ne pensent qu'à leur intérêt immédiat ou n'obéissent qu'à une passion politique, chez eux informe : ils s'égalent ainsi à tous les principaux protagonistes de *la Comédie humaine*, qui n'ont pas le temps de rêver. George Sand, qui, au lieu d'errer comme Balzac, eut longtemps son établissement, à Nohant, en se concentrant davantage, et aussi du fait de son tempérament, sut mieux que lui concrétiser cette poésie diffuse, ce lyrisme épars, et l'on peut estimer achevée la réussite des *Maîtres Sonneurs*. Dans la notice datée de Nohant, 23 Octobre 1851, qui précèdera son *Compagnon du tour de France*, paru pour la première fois en 1840, elle écrit : « Depuis quand le roman est-il forcément la peinture de ce qui est la dure et froide réalité des hommes et des choses contemporaines ? Il en peut être ainsi, je le sais, et Balzac, un maître devant le talent duquel je me suis toujours inclinée, a fait *la Comédie humaine*. Mais, tout en étant liée d'amitié avec cet homme illustre, je voyais les choses humaines sous un tout autre aspect, et je me souviens de lui avoir dit, à peu près à l'époque où j'écrivais *le Compagnon du tour de France* : « Vous faites *la Comédie humaine*, le titre est modeste ; vous pourriez aussi bien dire *le drame*, *la tragédie humaine*. — Oui, me répondit-il et, vous, vous faites *l'épopée humaine* » (5). Et George Sand proteste.

(4) G. SAND, *Les Maîtres Sonneurs*, II, IV.

(5) *Id.*, *Le Compagnon du Tour de France*, Notice, 1. 2. Il semble y avoir légère confusion dans les souvenirs de George Sand. C'est seulement vers 1841 que, grâce au marquis de Belloy, Balzac trouva son titre général. [Note sur *la Comédie humaine* en tête du tome I de l'édition Conard, XIV]. — Ou bien au contraire on peut admettre que Balzac avait au moins pensé à son titre avant l'intervention du marquis de Belloy et que le souvenir de G. Sand eut fourni sinon une preuve du moins une présomption. Je placerais volontiers cette conversation à la date du 24 février 1838. — Cf. *Etr.*, I, 463.

Elle avait raison ; mais *les Maîtres Sonneurs* représentent une véritable épopée rustique.

Dès *les Chouans*, Balzac prend position. Ces tirailleurs bretons sont d'authentiques paysans, tels qu'ils ne pouvaient être qu'en Bretagne, à la fin du XVIII^e siècle, à une date et dans une région où l'on n'avait entendu parler de la Révolution que pour la honnir et la combattre. Il les annexe à la littérature française en les montrant qui parlent français. Même le velu, le rugueux Marche-à-terre s'exprime de façon correcte. — Car je ne veux nullement dire que Balzac eût pu les faire parler breton, pas plus qu'*Atala* ne fut écrit en quelconque dialecte indien, ni les *Aventures du dernier Abencérage* en espagnol. Hugo reprend la question en 1827 dans la *Préface de Cromwell*. Lui aussi impose au dramaturge, voire au romancier, l'obligation de donner à ses héros une parole adéquate ; lui aussi limite sa pensée expliquant que le Cid ne doit point parler espagnol sur le théâtre français. Hugo a très bien vu que l'expression verbale, des personnages créés par l'art reste toujours conventionnelle. Il faut produire l'illusion de la vérité et non reproduire la vérité. Il faut dégager d'un langage ses caractères abstraits : par exemple la grossièreté ou la préciosité, l'emphase ou l'humilité, la jactance ou la modestie, la lourdeur ou l'aisance, la rudesse ou la délicatesse, la rusticité ou l'urbanité, la teinture dialectale ou la correction polie, et ainsi de suite. Ayant pris conscience de ces caractères, l'artiste doit les reproduire par des moyens à lui, en une langue intelligible de son public et en ne se souciant des procédés réels du langage de son héros que dans la mesure où ils ont ce double trait d'être compréhensibles du lecteur et typiques de la langue du sujet parlant. De nos jours le régionalisme littéraire est intense. Les écrivains enfreignent parfois et, selon moi, à tort, la règle posée ci-dessus. Sans parler des livres en dialecte, patois ou argot, pour la simple raison que n'étant point en français ils n'intéressent pas la littérature française et sont hors de mon objet, il est quelques romans où l'auteur a tant employé de termes locaux que le lexique est devenu nécessaire et presque la traduction en regard comme disait George Sand. Je pense par exemple à un livre estimable, *La Brière*, de Chateaubriant, dont le rappel est ici d'autant plus légitime que la même région ou à peu près, les mêmes paludiers ou presque, ont été utilisés par Balzac (*Béatrix*) sans qu'il

ait éprouvé le besoin d'user d'autre chose que du français. Au théâtre l'auteur est encore plus bridé et la convention plus forte parce que la compréhension du texte doit être plus rapide. Nos opérettes françaises, vieilles et nouvelles ne poussent guère le parler paysan au-delà de quelques traits phonétiques, d'un peu d'accent, comme on dit, autant qu'en peut reproduire un citadin, un Parisien, parodiant les hommes des champs ou de la province. Pour les langues étrangères la disposition est la même. Je n'en veux qu'un exemple excellent devenu illustre : *l'Anglais tel qu'on le parle*. On ne se représente pas les personnages de l'opérette viennoise parlant allemand sur la scène française. D'ailleurs, à l'exception de très bons artistes on observe généralement que les interprètes oublient çà et là et se rappellent tout à coup la prononciation factice requise. De là des disparates assez laids.

Au reste tout ceci n'a lieu que dans la farce ; la pièce sérieuse ou le drame, négligent toujours l'imitation des traits extérieurs de la parole pour s'en tenir à la reproduction même très lointaine, des caractères abstraits.

Balzac n'est même pas allé si avant et nous allons voir que dans l'ensemble la langue de ses paysans n'offre rien de typique. Les phrases que prononcent Marche-à-terre et les autres Chouans ne sont pas truffées de mots du crû, de ces mots qu'on ne peut parfois comprendre sans l'aide d'un lexique. Tout en peut être saisi immédiatement. Peut-être nous serait-il plus agréable de voir l'action des *Chouans* baignée dans une atmosphère de légendes bretonnes. Il est bien question, de-ci, de-là, de sainte Anne d'Auray, mais nul fervent du folklore breton ne s'aviserait de lire *les Chouans* pour y trouver des aperçus originaux. Ce n'est pas véritablement une lacune. Quand un romancier ne se flatte pas d'imposer ses idées personnelles sur la politique, sur la religion, sur la sociologie, quand il se contente d'exposer, il est évident que, même doué de génie, — et c'est le cas de Balzac, — il ne peut être universel, que, lorsqu'il écrit un roman, fort beau, pour raconter la lutte que mena la Bretagne monarchiste contre la France républicaine, il ne peut faire partie intégrante de son dessein de reconstituer ces légendes, ou cette atmosphère légendaire qui, — par dessus tout, séduisaient George Sand.

Cependant, il faut avouer qu'en ce qui touche à la langue que parlent les Chouans Balzac a commis quelques erreurs, d'ailleurs

de détail. Dans la vie quotidienne, nul doute que ces hommes n'aient parlé breton. Avec Balzac ils parlent français, et c'est nécessaire; mais, ce breton que nous sentons bien qu'ils parlent, Balzac éprouve le besoin d'y mêler des déformations de patois qui, certainement, n'ont pas cours en Bretagne. A titre indicatif, et cette énumération n'étant pas limitative, voici *ben, itou, mé* (6), pour *bien, aussi, moi*; voici: *cheuses, tretous* (7), pour *choses, nous tous*; au *dret* (8), pour *en face de...*; *rin* (9) pour *rien*. « Mais la voiture, à qui que sera ? » demande Pille-Miche (10). Si tout était de ce ton, l'on pourrait en éprouver un peu d'agacement, mais, enfin, il y aurait unité: nous ne passerions pas brusquement de la vielle au violon. Mais les mêmes hommes qui prononcent ces mots disent aussi: « Je vais essayer... Que veux-tu faire de tout cela?... Tu en feras des sous... Je te dirai un prix... Veux-tu trente livres de bonne rente?... Va chercher le postillon qui est garrotté dans l'écurie » (11), alors que, pour que l'unité de ton y fût, il aurait fallu écrire, avec les apocopes de rigueur dont l'argot abuse comme fait le patois: « J'vas essayer... Qué qu'tu veux fair' de tout ça?... T'en feras des sous... J' te dirai un prix... Veux-tu trent' livr's de bonne rente?... Va qu'ri l' postillon qu'est garrotté dans l'écurie. »

Rien de semblable dans *le Médecin de campagne* ni dans *le Curé de village*. Les paysans n'y apparaissent que comme personnages d'arrière-plan, malgré les mots *campagne* et *village* qui figurent dans les deux titres. Tout au plus le fils de Farrabesche dit-il en allant chercher son père: « Je vais le quérir » (12), verbe de vieux français qui n'est point particulier au Limousin.

Avec *les Paysans* nous retrouvons les mêmes invraisemblances que dans *les Chouans*. Il ne saurait être question de les relever toutes. En voici, du moins, quelques-unes, empruntées à l'entrée en scène du père Fourchon et de Mouche. « Si *alle* nous entend... » dit Fourchon parlant de la loutre, et, trois lignes plus bas: « Oh! *Elle* guette un poisson ». Il dit, d'une part: « C'est un gibier scien-

(6) *Les Chouans*, 192.

(7) *Ibid.*, 222.

(8) *Ibid.*, 336.

(9) *Ibid.*, 245, 339.

(10) *Ibid.*, 193.

(11) *Ibid.*, 192-193.

(12) *Le Curé de village*, 233.

tifique », mot que, selon toute vraisemblance, il ne peut pas connaître, et, aussitôt après : « ben délicat » (13). Il dit, d'une part : « Il n'y a pas son pareil à Dijon », et, d'autre part : « Gn'y a pas d'animau... » (14).

La vieille dit, d'une part, « des âbres », « la *pus honnête femme* », et, d'autre part : « Je voudrais que tu perdes les yeux : le pays y gagnerait sa tranquillité » (15). Mouche dit, d'une part : « Si j'allais à *vout'* église », et, d'autre part : « Monseigneur est-il donc si pauvre qu'il ne puisse me laisser boire un peu de son herbe ? » (16). Mouche vient de parler des vaches qu'il mène paître dans les prés de Montcornet, mais, « boire de l'herbe », c'est une expression que Mouche est, selon toute vraisemblance encore, incapable de trouver. Dans l'œuvre spécifiquement rustique de George Sand, il ne se trouve aucun de ces exemples de rupture de l'unité de ton ; s'il y en a quelques-uns, ils sont infiniment moins frappants.

Dans chaque province, Balzac a recueilli quelques mots propres. Pour la Bretagne, les échaliers. Voici, pour elle encore, *s'égailler*. « Ce mot du patois de ces contrées exprime l'action de se répandre dans la campagne où chaque paysan allait se poster de manière à tirer les Bleus sans danger » (17). « Etes-vous *godaine* ! », dit Marche-à-terre à la jolie Francine. « Ce mot assez bizarre de *godain*, *godaine*, est un superlatif du patois de ces contrées qui sert aux amoureux à exprimer l'accord d'une riche toilette et de la beauté » (18). « Pille-Miche, dit Marche-à-terre, as-tu la *chinchoire* ? » (19). Plus tard, c'est d'un ton impératif que le même dit encore : « Donne-moi ta *chinchoire* » (20). C'est un « petit cône en corne de bœuf, dans lequel les Bretons mettent le tabac fin qu'ils lèvigent eux-mêmes pendant les longues soirées d'hiver » (21). Une *chinchée* représente une prise (22).

(13) *Les Paysans*, 31.

(14) *Ibid.*, 32.

(15) *Ibid.*, 74.

(16) *Ibid.*, 82.

(17) *Les Chouans*, 38.

(18) *Ibid.*, 117.

(19) *Ibid.*, 119.

(20) *Ibid.*, 337.

(21) *Ibid.*, 119.

(22) *Ibid.*, 120.

En Dauphiné, c'est « *défrichis* » (23). qui signifie « terres défrichées; c'est « *le Fosseur* », « abréviation sans doute de fossoyeur » (24). Mais ces deux expressions peuvent n'être point particulières au Dauphiné. Le Limousin donne peu de chose: « Quelques *traînes* semblables à celles de la Marche et du Berry » (25). La Bourgogne est plus riche. L'eau *bouille* (26), pour: bouillonne. On dit « *se bouter au mitant* » (27) pour: se placer au milieu; « *sa grelotte* » (28), pour: son grelot, c'est-à-dire pour sa voix, sa langue; « *atournée* » (29), pour: parée ou jolie, l'acception *parée* étant du vieux français. La vieille Tonsard crie à sa fille: « Ton père est rouge comme un gril, et le petit *brésil* comme un sarment » (30). Le verbe *brésiller*, dérivé de *brésil*, a deux significations: comme transitif, teindre en rouge avec du brésil, comme intransitif: se fendiller (comme le brésil sec). Ce n'est pas dans ce sens que l'emploie la vieille Tonsard. « Faut nous *emmalheur*er » (31), dit le père Fourchon; le contexte indique comme signification: Nous plaindre. « Pris en *rielle* » (32), ou *riole*; vieux français: partie de plaisir ou de débauche. « Vous êtes des *veules* et des *drogues* » (33): ce dernier mot a aussi le sens de « vieille ferraille ». « Enclauder » (34), veut dire ici « entortiller quelqu'un », « le duper ».

Balzac nous dit que Tonsard a « acquis dans la société de son beau-père un parler *gouailleux*, pour employer une expression du dictionnaire Vermichel et Fourchon » (35). Plus loin: « Dans l'argot des ouvriers, *le singe*, c'est le maître. Cette locution faisait partie du dictionnaire Vermichel et Fourchon » (36). Enfin, Bonnébault a « *tiré son plan*, pour employer un mot du dictionnaire

(23) *Le Médecin de campagne*, 47, 87.

(24) *Ibid.*, 127.

(25) *Le Curé de village*, 88.

(26) *Les Paysans*, 31.

(27) *Ibid.*, 34.

(28) *Ibid.*, 72, 228, 238, 263, 315.

(29) *Ibid.*, 207.

(30) *Ibid.*, 233.

(31) *Ibid.*, 236.

(32) *Ibid.*, 237.

(33) *Ibid.*, 238.

(34) *Ibid.*, 299.

(35) *Ibid.*, 58.

(36) *Ibid.*, 68. — L'expression est courante aujourd'hui dans l'argot des employés.

Vermichel et Fourchon » (37). On lit encore : « Où vous *pigez* tant de monnaie » (38). « Philippine m'a déjà *esbigné* ma pièce » (39), toutes expressions qui ne sont pas nécessairement du patois bourguignon, et qui se référeraient plutôt à de l'argot, cet argot dont Balzac s'est donné à cœur-joie dans *la Dernière incarnation de Vautrin*. Je signale, pour mémoire, le mot « chevance » qu'emploie le père Fourchon (40). Voici deux autres mots qui, pour n'être pas spécifiquement ruraux, n'en intéressent pas moins la campagne. « Le douzain est un antique usage encore en vigueur et saintement conservé dans quelques pays situés au centre de la France. En Berry, en Anjou, quand une jeune fille se marie, sa famille ou celle de l'époux doit lui donner une bourse où se trouvent, suivant les fortunes, douze pièces, ou douze douzaines de pièces, ou douze cents pièces d'argent ou d'or. La plus pauvre des bergères ne se marierait pas sans son douzain, ne fût-il composé que de gros sous » (41). C'est encore en Anjou que nous trouvons la *frippe*, « mot du lexique populaire », qui « exprime l'accompagnement du pain, depuis le beurre étendu sur la tartine, frippe vulgaire, jusqu'aux confitures d'halleberge, la plus distinguée des frippes » (42).

En somme tout cela reste superficiel, incohérent, entaché d'erreurs. Balzac n'a-t-il pas compris la vertu dramatique du langage original et sa puissance à caractériser, à camper, un individu? Certainement si. Il suffit de rappeler l'argot de *la Dernière Incarnation de Vautrin*, déjà évoqué ci-dessus, les germanismes de Schmucke (43), les N. de Madame Cibot (44), l'astucieux bégaïement de Grandet (45), l'accent du Midi de Gazonal (46), et dans un ordre d'idées un peu voisin, le vocabulaire commercial, très riche dans *César Birotteau*. Si donc les notations du parler paysan restent à ce point imprécises, c'est par manque d'informations. Ici

(37) *Les Paysans*, 217.

(38) *Ibid.*, 62.

(39) *Ibid.*, 63.

(40) *Ibid.*, 92.

(41) *Eugénie Grandet*, 298.

(42) *Ibid.*, 338.

(43) *Le Cousin Pons*, 55 et *passim*.

(44) *Ibid.*, 51.

(45) *Eugénie Grandet*, 341 et *passim*.

(46) *Les Comédiens sans le savoir*, 303.

comme ailleurs, il faut l'avouer, Balzac n'a pas connu à fond la campagne, ses traits spécifiques lui ont échappé.

Les noms propres prêteraient à la même remarque. Pourquoi appeler des Bretons, Marche-à-terre et Pille-Miche? même par sobriquet; pourquoi Rigaut quand les noms bretons sont si typiques. Comment ne pas voir que dans l'ensemble ils sont formés d'éléments celtiques dont la sonorité est si plaisante aux oreilles françaises et si propre à créer une impression de couleur locale. Balzac ne trouvera que plus tard des noms comme Du Guénic. Dans le *Médecin de Campagne* pas un nom de type italien; dans le *Curé de Village*, Sauviat seul a un nom de type local. Peu de noms balzaciens rappellent les choses ou les travaux de la campagne: il n'y a guère que la Fosseuse, Tonsard et la Rabouilleuse. Même observation pour les prénoms. Aucun n'est du crû; tous, ou à peu près, sont de la plus plate banalité. Notons pourtant que Mme Michaud est prénommée Olympe. On nous dit qu'elle est normande et chacun sait que les prénoms normands ne sont pas sans originalité: Sénateur pour les garçons, Olympe pour les filles, se rencontrent en effet. Véronique (*Graslin*), César (*Birotteau*), Balthazar (*Claës*) et autres sont singuliers ou rares, mais sans rapport perceptible avec le lieu de naissance de ceux qui les portent.

Balzac avait pourtant une théorie sur les noms propres en général. On ne voit pas qu'elle lui ait rien inspiré de très remarquable.

Au folklore qui se résume dans les chansons et les légendes populaires Balzac n'est pas resté complètement insensible.

A ses heures de détente ou d'exaltation il se passionnait pour la musique. Le 7 Novembre 1837, il écrit à M^{me} Hanska : « Hier, je suis allé entendre la *Symphonie en ut mineur* de Beethoven. Beethoven est le seul homme qui me fasse connaître la jalousie. J'aurais voulu être plutôt Beethoven que Rossini et que Mozart. Il y a, dans cet homme, une puissance divine. Dans son finale, il semble qu'un enchanteur vous enlève dans un monde merveilleux, au milieu des plus beaux palais qui réunissent les merveilles de tous les arts, et là, à son commandement, des portes, semblables à celles du Baptistère, tournent sur leurs gonds... Non, l'esprit de l'écrivain ne donne pas de pareilles jouissances, parce que ce que nous peignons est fini, déterminé, et que ce que vous jette Beetho-

ven est infini » (47). Ne nous étonnons donc pas, lorsque Genestas et Benassis entendent un chant dans le lointain, que Genestas demande : « Est-ce une femme ou un homme ? Est-ce un oiseau ?... Est-ce la voix de ce grand paysage ? » (48). Et cette dernière phrase est fort belle, et Benassis a sans doute raison de répondre : « Il y a de tout cela » (49). Cependant, nous pouvons aujourd'hui être surpris de cet enthousiasme pour une chanson trop vulgarisée. Balzac nous dit : « Ce chant était mélancolique, chant populaire, d'ailleurs, chant d'amour et de regret, qui jadis a servi à la haine nationale de la France contre l'Angleterre, mais auquel Beaumarchais a rendu sa vraie poésie en le traduisant sur la scène française et le mettant dans la bouche d'un page qui ouvre son cœur à sa marraine. Cet air était modulé sans paroles sur un ton plaintif par une voix qui vibrait dans l'âme et l'attendrissait » (50).

Les Noël's sont une des variétés les plus caractérisées de la chanson populaire. Le père Fourchon chante :

*Ein bel androi de sai vie
Ca quai taule ein jour
Ai changé l'ea de bréchie
An vin de Mador.*

Balzac traduit ainsi le patois bourguignon :

*Un bel endroit de sa vie
Fut qu'à table, un jour,
Il changea l'eau du pot
En vin de Madère. (51).*

Cette strophe est extraite du Noël I sur l'air : *Il était une brunette qui tant belle était*, de la *Suite des Noël's de la Roulotte et du Tillot*, de Bernard de la Monnoye (52). Le texte, revu par F. Fer-

(47) *Etr.*, I, 443. - C'est de ce finale qu'il est encore question dans *César Birotteau*, 178-179, 340.

(48) *Le Médecin de campagne*, 130-131.

(49) *Ibid.*, 131.

(50) *Ibid.*, 132 : La romance du *Mariage de Figaro*, acte II, scène 4, est sur l'air de *Marlborough s'en va-t-en guerre*.

(51) *Les Paysans*, 233.

(52) Bernard de la MONNOYE, *Les Noël's bourguignons : Suite des Noël's de la Roulotte et du Tillot*, 154. — Cf. Henri BACHELIN dans M. BOUTERON, *Les Paysans, Notes et éclaircissements*, 413.

tiault, et la traduction littérale en regard du texte patois, sont les suivants :

*Ein bel androi de sai vie,
C'à quai taule ein jor,
Ai chaîngi l'ea dé brechie
An vin de Mador,
An vin de Mador, mé fraire,
An vin de Mador. (53).*

*Un bel endroit de sa vie,
C'est qu'à table un jour,
Il changea l'eau des cruches
En vin du Marc-d'or,
En vin du Marc-d'or, mes frères,
En vin du Marc-d'or. (54).*

C'est encore dans *les Paysans* que Bonnébault siffle l'air de cette chanson soldatesque :

*Toi qui connais les hussards de la Garde,
Connais-tu pas l'trombon' du régiment ? (55).*

Mais, en matière de chansons, la Bretagne fournit le plus important appoint.

C'est, d'abord, la *Ballade du capitaine*. « Une paysanne n'entend jamais froidement ce chant, si populaire dans l'Ouest de la France » (56). Remettons-y l'ordre que les circonstances intervertissent dans *les Chouans*.

*Allons, partons, belle !
Partons pour la guerre.
Partons ! il est temps.*

*Capitaine plus sage
Se jette à la nage
La ramène à bord.*

*Brave capitaine,
Que ça ne te fasse pas de peine !
Ma fille n'est pas pour toi.*

*A la première ville
Son amant l'habille
Tout en satin blanc.*

*Tu ne l'auras sur terre,
Tu ne l'auras sur mer,
Si ce n'est par trahison.*

*A la seconde ville
Son amant l'habille
En or, en argent.*

*Le père prend sa fille,
Qui la déshabille
Et la jette à l'eau.*

*Elle était si belle
Qu'on lui tendait les voiles
Dans tout le régiment. (57).*

(53) Bernard de la MONNOYE, *Les Noël's bourguignons...*, 154.

(54) *Id.*, *Ibid.*, 155.

(55) *Les Paysans*, 240.

(56) *Les Chouans*, 340.

(57) *Ibid.*, 340-341.

Nous avons entendu Balzac parler Beethoven, c'est-à-dire musique. Écoutons-le parler « chants populaires ». A propos d'une chanson bretonne chantée à Provins, il dit : « Cette musique nationale, aussi délicieuse que celle adaptée par Chateaubriand à *Ma sœur, te souvient-il encore?* chantée au milieu d'une petite ville de la Brie champenoise, devait être pour une Bretonne le sujet d'impérieux souvenirs, tant elle peint fidèlement les mœurs, la bonhomie, les sites de ce vieux et noble pays. Il y règne je ne sais quelle mélancolie causée par l'aspect de la vie réelle, qui touche profondément. Ce pouvoir de réveiller un monde de choses graves, douces et tristes, par un rythme familial et souvent gai, est-il pas le caractère de ces chants populaires qui sont les superstitions de la musique, si l'on veut accepter le mot superstition comme signifiant tout ce qui reste après la ruine des peuples et surnage à leurs révolutions ? » (58).

Quant à la citation : *Ma sœur...?* C'est la romance que chante Lautrec dans les *Aventures du dernier Abencérage*. Chateaubriand écrit : « J'en avais composé les paroles pour un air des montagnes d'Auvergne, remarquable par sa douceur et sa simplicité » (59). Voici d'ailleurs comment dans *René*, Chateaubriand avait parlé supérieurement des chants populaires. « Tantôt j'enviais jusqu'au sort du pâtre que je voyais réchauffer ses mains à l'humble feu de broussailles qu'il avait allumé au coin d'un bois. J'écoutais ses chants mélancoliques, qui me rappelaient que, dans tout pays, le chant naturel de l'homme est triste, lors même qu'il exprime le bonheur. Notre cœur est un instrument incomplet, une lyre où il manque des cordes, et où nous sommes forcés de rendre les accents de la joie sur le ton consacré aux soupirs » (60).

Voici la chanson que chante Brîgaut sous les fenêtres de la maison où vit son amie Pierrette :

*Nous v'nons vous souhaiter bonheur en mariage,
A monsieur (61) votre époux
Aussi ben comme à vous.*

(58) *Pierrette*, 5-6.

(59) CHATEAUBRIAND, *Les Aventures du Dernier Abencérage*, 206.

(60) *Id.*, *René*, 132.

(61) Balzac écrit *m'sieur*. C'est qu'il n'a pas le sens du rythme, car les deuxième et troisième vers de chaque strophe sont de six syllabes.

*On vient de vous lier, madam' la mariée,
Avec un lien d'or
Qui n'délie qu'à la mort.*

*Vous n'irez plus au bal, à nos jeux d'assemblée;
Vous gard'rez la maison
Tandis que nous irons.*

*Avez-vous ben compris comme il vous fallait être
Fidèle à votre époux ?
Faut l'aimer comme vous.*

*Recevez ce bouquet que ma main vous présente,
Hélas! vos vains honneurs
Pass'ront comme ces fleurs.*

Brigaut chante « sur le ton traînant particulier aux gens de l'Ouest cette romance bretonne publiée par Bruguère, un compositeur à qui nous devons de charmantes mélodies. En Bretagne, les jeunes gens des villages viennent dire ce chant aux mariés le jour de leurs noccs » (62). Avec Bruguère, nous sommes dans le domaine de la romance musicale, dont le succès fut considérable du premier au second Empire. Bruguère fut de ces compositeurs d'autant plus oubliés aujourd'hui qu'ils ont été plus célèbres de leur vivant : Dalvimare, Romagnesi « le grand maître du genre », Labarre, de Beauplan, Panseron, Pauline Duchambge, etc. Edouard Bruguère, né à Lyon en 1793, mort fin Décembre 1863, « partagea avec de Beauplan les plus grands succès de salon. Ses meilleures romances, d'après des témoignages de contemporains, sont *l'Enlèvement*, *Ma tante Marguerite*, *Mon léger bateau* et *Laissez-moi le pleurer*, qui fut considéré comme un petit chef-d'œuvre » (63),

Les légendes occupent, dans la *Comédie humaine*, une place moins considérable encore que les chansons (64). C'en est une, religieuse, que l'abbé Gudin raconte à ses chouans. Il sait ce qu'on dit d'eux au Paradis, dans la Bretagne et chez le Roi. Ce qu'on dit ? Oh ! c'est bien simple ! Parce qu'ils ne résistent pas aux Bleus « le paradis leur sera refusé, et ils ne pourront jamais faire leur salut ». Sainte Anne d'Auray lui est apparue ; elle

(62) *Pierrette*, 5.

(63) Jules COMBARIEU, *Histoire de la musique*, III, 251.

(64) Il faut faire mention de la *Tour de la Birette*, *Œuvres complètes*, XXI, [481] sqq.

est « tante de Dieu à la mode de Bretagne ». Elle ordonne à l'abbé Gudin de dire à ses chouans qu' « il n'y a pas de salut à espérer pour eux s'ils ne s'arment pas. Aussi leur refuseras-tu l'absolution de leurs péchés, à moins qu'ils ne servent Dieu. Tu béniras leurs fusils, et les gars qui seront sans péché ne manqueront pas les Bleus, parce que leurs fusils seront consacrés ». Et l'abbé Gudin se fait fort de miracles accomplis par l'intermédiaire de la tante de Dieu (65).

M^{me} de La Baudraye écrit un « poème en deux chants sur *le Chêne de la Messe*, une tradition du Nivernais que voici : « Un jour, les gens de Nevers et ceux de Saint-Saulge, en guerre les uns contre les autres, vinrent à l'aurore pour se livrer une bataille mortelle aux uns ou aux autres et se rencontrèrent dans la forêt de Faye. Entre les deux partis se dressa, de dessous un chêne, un prêtre dont l'attitude, au soleil levant, eut quelque chose de si frappant que les deux partis, écoutant ses ordres, entendirent la messe, qui fut dite sous un chêne, et, à la voix de l'Evangile, ils se reconcilièrent. On montre encore un chêne quelconque dans le bois de Faye » (66).

Dans la grange où Benassis conduit Genestas, tous ceux qui « veillent » écoutent un vieux paysan qui raconte une histoire. « Tous ces gens attentifs, et divers dans leurs poses, exprimaient sur leur physionomie immobile l'entier abandon qu'ils faisaient de leur intelligence au conteur. C'était un tableau curieux où éclatait la prodigieuse influence exercée sur tous les esprits par la poésie. En exigeant de son narrateur un merveilleux toujours simple ou de l'impossible presque croyable, le paysan ne se montre-t-il pas ami de la plus pure poésie ? » (67). L'histoire que raconte le vieux paysan est celle de *la Bossue courageuse* qui assiste, par force, à un assassinat nocturne, hésite à le révéler par crainte des représailles et s'y résout quand le spectre de l'assassiné leur apparaîtrait le lendemain, à elle et à son mari (68). Et tout cela est éclipsé par *l'Histoire de l'empereur racontée dans une grange par un vieux soldat* (69). Disons : la légende. Rien ne fait mieux toucher

(65) *Les Chouans*, 267-270.

(66) *La Muse du département*, 92.

(67) *Le Médecin de campagne*, 164-165.

(68) *Ibid.*, 165-169.

(69) *Ibid.*, 170-189.

du doigt l'idée que se faisaient de Napoléon nos populations rurales, mais on n'a pas assez insisté, à mon sens, sur l'originalité foncière de Balzac, créateur autant qu'interprète du sentiment populaire. Là, il fait parler aux simples leur langage même ; sans doute peut-on signaler, de-ci, de-là, des dissonances, des mots d'auteur : ils sont rares et impuissants à déparer l'ensemble. Il y avait, avant Balzac et de son vivant, toute une littérature populaire reprise par de bons écrivains, et l'on peut citer, un peu au hasard, les *Contes* de Perrault, et *le Chien de Brisquet*, de Nodier. Mais ici, pour Balzac, il s'agit moins, à la vérité, d'une transcription littéraire que d'une création. A une date où il s'en fallait que toute convention fût bannie des différents genres littéraires, et même du roman, le plus apte pourtant à se renouveler, Balzac avait bien quelque mérite — qui s'ajoute à d'autres, — à faire discourir Goguetat en une langue d'apparence brute, mais dont le lyrisme n'est que plus évident. Ainsi, là encore, est-il un prédécesseur, et de George Sand elle-même.

CHAPITRE IV

La vie de campagne d'après les historiens.

Stendhal écrivait, dans une note de son manuscrit de *Lamiel* : « Le penchant naturel de l'imagination de Dominique est de *voir*, d'inventer des détails caractéristiques » (1). Pareillement je choisirai un détail typique pour chaque notion, il témoignera à lui seul pour quantité d'autres analogues qu'il aurait été inutile d'accumuler ici. Nous n'aurions qu'une connaissance imparfaite des paysans des quarante premières années du XIX^e siècle si nous ne complétions les données de *la Comédie humaine* par certains aperçus qui, presque toujours, les confirment.

§ I. — L'Habitation.

C'est la chaumière. Son toit est en paille (2), en ardoises grossières fixées par des chevilles en bois, en *rouches*, variété de roseaux. Ses murs sont en torchis mal assuré entre des poteaux de bois, excepté dans les régions où la pierre est abondante.

Presque partout elle est de plain-pied, encore que, pour y pénétrer, il faille plus souvent descendre une ou plusieurs marches que les monter, son plancher étant au-dessous du niveau du sol. Plancher, qu'est-ce à dire ? C'est la terre battue qui en tient lieu, à moins qu'on n'y trouve un dallage grossier. Beaucoup sont des tanières, des huttes infectes, où l'air ne pénètre jamais : elles n'ont

(1) *Stendhal*, cité par Casimir STRYIENSKI, Préface, p. XI-XII.

(2) Lamartine qui n'est pourtant ni un descriptif, ni un amateur de documents, mais qui a bien connu les paysans bourguignons, parle de toits de chaumières en genêt, *Le tailleur de pierres de Saint-Point. Morceaux choisis*, 926. Ailleurs il parle des grabats des chaumières ou des étables où les paysans couchent quand ils sont vieux et cassés, *Confidences, Morceaux choisis*, 844. Et dans le *Manuscrit de ma mère, Ibid.*, note 3, à la date du 11 Juin 1801, l'habitation où vient de mourir un pauvre vieillard est appelée une hutte. Hugo plus précis en vers que Lamartine en prose, est tout aussi bon témoin car il travaille d'après des souvenirs, décrit deux fois la cabane de pêcheurs : *Légende des siècles, les Pauvres Gens*, I, 1-8 et V, 10-17.

qu'une porte basse, flanquée d'une lucarne étroite qui tient lieu de fenêtre, et si sale que, pour voir clair à l'intérieur, il faut laisser la porte ouverte. Ailleurs, le rez-de-chaussée est occupé par l'étable, la famille logeant au grenier où elle reçoit des exhalaisons pestilentiellles.

Dans la plupart des cas, humains et animaux vivent, tantôt côte à côte, séparés par une simple cloison, tantôt confondus dans une malpropreté inévitable. Il n'est point rare de voir la volaille se jucher sur une claie suspendue dans la chambre à coucher, et qui sert aussi à toutes autres fins, et le coq qui chante le réveil perche sur le ciel-de-lit. Enfants, chiens, chèvres, oies, canards, sont entassés pêle-mêle; le porc a ses entrées libres. A deux pas des lits sont attachés au ratelier vaches, veaux et ânes. Dans les chalets de la Haute-Tarentaise on lie, pour la nuit, l'extrémité de la queue des vaches aux solives du plafond pour les empêcher de fienter sur les humains. Il arrive même que, de la pièce unique, la plus grande partie soit réservée aux animaux, la famille se tenant dans l'autre, obscure et puante. Tous passent par la même porte.

La chaumière est si mal construite que, par grand vent du nord, la neige y pénètre et recouvre les meubles et le sol. Son plafond est fait de poutres mal équarries, parfois recouvertes de fagots ou de mottes de terre avec leur herbe. On y voit suspendus des quartiers de lard, de bœuf salé, des saucisses, des grappes d'oignons, des fromages, une planche à pain; sous cet encombrement, et tant il est bas, un homme de taille ordinaire ne peut circuler que courbé. Il subsiste des chaumières circulaires à toit conique, avec une cheminée centrale, comme les huttes des Gaulois; la fumée s'échappe par une ouverture pratiquée dans la toiture mal jointe.

Comme meubles, on y voit le lit en forme d'alcôve, ou entouré de rideaux de grosse toile verte qui préservent du froid et forment une sorte de réduit de toilette pour les femmes quand il y a plusieurs ménages dans la même pièce, ce qui est fréquent; l'armoire, plus souvent un coffre, meuble mal commode, qui oblige à culbutter tout ce qui est dessus pour atteindre ce qui est au fond; le dres-soir, fait de trois ou quatre rayons qui supportent la vaisselle, plats et assiettes de faïence grossièrement coloriée; la huche, ou maie, pour la panification; la table, avec ses banes mal équarris; pour sièges, près de la cheminée des troncs d'arbres. On s'y éclaire avec des chandelles de suif, avec des lampes à huile de noix ou de colza.

Cet état de choses a sa contre-partie ? Il y a des chaumières

confortables, et tous les paysans ne sont pas vêtus de haillons et ne vivent pas que de légumes et d'eau. Dans une ferme, en Beauce, la grande chambre contient un lit monté sur de hauts piliers, une armoire ancienne, une jolie pendule. Une fermière passe pour avoir cent cinquante paires de draps. « J'ai entendu, dit lady Morgan, vanter beaucoup les chaumières à toit plat du Quercy, la propreté extérieure de celles des paysans du sud de la France et l'aisance qui y règne intérieurement. C'est en Normandie que j'ai vu les maisons des paysans approcher davantage de celles d'Angleterre : elles sont bâties de briques, traversées par des poutres peintes en noir, presque enterrées dans des bouquets d'arbres fruitiers ou forestiers » (3). Il y a des maisons solides, couvertes d'excellent chaume. Tantôt le plancher est remplacé par de la terre battue, tantôt il est fait de vraies planches. Presque partout deux pièces : cuisine et chambre, partout des pendules. Dans la plus pauvre auberge, on mange avec cuillers et fourchettes d'argent massif.

§ II. — Le Vêtement.

Il est fait en toile par le tailleur local. Au préalable, on a porté au tisserand une certaine quantité de fil. Les sabots sont la chaussure la plus répandue ; ils coûtent de dix à douze sous la paire ; pour chacune, le sabotier prend quatre sous de façon à qui lui fournit le bois. On ne met de souliers que pour la fête patronale, pour aller à la foire et au marché.

En Picardie, les vieilles conservent la cornette de l'ancien temps. En pays de Caux, on porte de très hauts bonnets et d'énormes anneaux d'or aux oreilles. Un jeune fermier en toilette a les cheveux poudrés et serrés en queue, un chapeau rond aux bords relevés, des boucles d'argent et une grosse montre de même métal. Sous leur habit de drap épais, les vieux ont une veste de toile peinte à grand ramage, et dont les poches tombent très bas. On voit les Beaucerons avec le lourd habit bleu à grandes basques que recouvrent trois ou quatre vestes boutonnées les unes sur les autres, avec la culotte courte, les Beauceronnes avec leur quadruple rempart de jupons. Les Percherons gardent le même habit bleu clair

(3) Lady MORGAN, *De la France*, I, 50.

à boutons de métal brillant, le gilet à fleurs, le chapeau à larges bords ; les Percheronnes restent fidèles aux monumentales « coiffes de bois », ornées de dentelles, qui valent jusqu'à cent francs pièce. Evidemment, il faut les renouveler. L'esprit d'économie intervient donc peu ici, mais parler fidélité au passé, c'est voir les choses de l'extérieur : le paysan ne tient pas au changement, et les modes fugaces lui sont indifférentes. De ce point de vue, il est certain que la disparition graduelle des costumes régionaux coïncide avec un autre esprit qui s'est infiltré dans les campagnes.

§ III. — La Nourriture.

Ici, c'est la pomme de terre, là, le maïs et le sarrasin. Les enfants seuls mangent du pain blanc comme une friandise, là, c'est le pain de seigle. Chaque maison a son four où l'on cuit une fois par semaine, excepté l'hiver, où l'on ne fait qu'une seule fournée, pour Noël. On connaît la soupe au lait, la soupe au lard. Ajoutons-y les légumes ordinaires, le fromage de chèvre et de vache. L'eau est la boisson habituelle. La Normandie et la Bretagne, pourtant, ont leur cidre. La viande, le vin et le café, n'apparaissent que pour la fête patronale. En Périgord, les plus riches ne mangent de viande que deux ou trois fois l'an.

§ IV. — Les Distractions.

Nombreux jours de fête, hérités de l'Ancien Régime. On ne fait rien de la veille de Noël au surlendemain du 1^{er} Janvier, sans préjudice d'autres fêtes, de tradition locale. Ce sont jours de liesse, où les hommes boivent, de vin, tant que leurs forces ou leur bourse peuvent y suffire. Il y a les bals publics, et les veillées dans les granges et dans les écuries. On y parle feux-follets, revenants, loup-garous.

§ V. — Les moyens d'existence.

Ici surtout il faut compléter Balzac. Parmi les chiffres on n'a que l'embarras du choix dans les tableaux établis par les économistes qui, de recoupement en recoupement, ont réussi à déterminer, de façon schématique et en quelque sorte idéale, les gains et

les dépenses d'une famille de paysans en telle année précise de l'Ancien Régime, ou du nouveau. La statistique, en tant que science, est de création toute moderne. Je m'en tiendrai aux découvertes qu'elle fit du temps de Balzac.

Après de longs calculs, et d'après les renseignements qui lui ont été fournis par des curés de campagne, méthode qu'avait employée Turgot lorsqu'il était intendant en Limousin, Lavoisier conclut, en 1791, que, « dans les familles les plus indigentes, chaque individu n'avait que 60 à 70 livres à consommer par an, hommes, femmes et enfants de tous âges compris; que les familles qui ne vivent que de pain et de laitage, qui sont propriétaires d'une vache que les enfants mènent paître à la corde le long des chemins et des haies, dépensaient même encore moins ». Etablissant déjà des moyennes, il estime, en contradiction avec les chiffres qui précèdent, « que la consommation moyenne des hommes adultes était à peu près égale à la paie du soldat, c'est-à-dire de 250 livres environ par an ». « D'un ménage de campagne, composé d'un mari, d'une femme et de trois enfants, » il évalue la dépense annuelle à 585 l. 13 s. 4 d. « Il faut [donc] que le père et la mère gagnent par jour, fêtes et dimanches compris. 38 s. 3 d. » Et le tout est de savoir s'ils les gagnent (4).

En 1820, Adrien de Gasparin dit 636 francs pour la même famille composée de cinq personnes, le chiffre pouvant être abaissé à 500 francs « dans les pays où le seigle remplace le froment ». Il estime qu'en Vaucluse un journalier peut faire 280 journées à 1 fr. 60 l'une, c'est-à-dire gagner par an environ 450 francs (5).

En 1827, Charles Dupin réduit à 358 francs les gains de l'ouvrier des campagnes: 280 journées à 1 fr. 38 l'une, les gains du ménage à 477 francs, la femme y participant pour le tiers. Il précise: « Les Ponts-et-Chaussées donnent à leurs cantonniers 36 francs par mois ou 432 francs par an: cette somme suffit pour élever une famille, dans les localités les moins dispendieuses... La paie moyenne (pour le prolétaire), va de 1 fr. 25 à 1 fr. 50 » (6).

Dans l'Ariège, quelque dix ans après, une pareille famille de cinq personnes dépense 500 francs par an, soit 1 fr. 36 par jour, à

(4) LAVOISIER, *Résultats extraits d'un ouvrage...* 590.

(5) A. de GASPARIN, *Des petites propriétés...*, 12-13, 14.

(6) CH. DUPIN, *Forces productives et commerciales...*, II, 263.

raison de 0 fr. 27 par tête. Il s'agit là de journaliers agricoles. La situation des métayers n'est guère meilleure. On connaît des familles qui, en 1843, cultivent les mêmes terres depuis un demi-siècle et ne peuvent plus payer la rente qu'elles acquittaient facilement au début de leur entreprise. Encore faut-il dire que presque partout les paysans cultivent mal, avec des instruments rudimentaires. Ils n'ont qu'une ou deux vaches et un âne pour tous leurs charrois. Ils labourent à la fourche et moissonnent à la faucille. La terre se repose un an sur trois. L'hiver, ils se font bûcherons, avec des salaires de famine; par temps de grande neige ou de fortes pluies, ils battent leur récolte au fléau, dès quatre heures du matin. L'été, ils sont debout à deux heures (7).

Les petits artisans: forgerons, charpentiers, maçons, tailleurs, tisserands, charrons, gagnent, nourris par ceux qui les emploient, de 8 à 25 sous par jour. Quant aux industries locales, quoique nombreuses à une époque où les usines se créaient à peine, elles sont peu rémunératrices. En Normandie, en Picardie, dans le Midi, on travaille à domicile la laine et le coton; les Ardennes et le Forez fabriquent des clous; la rubannerie est très développée dans les campagnes de la Loire et de la Haute-Loire; un peu partout, bonneterie, passementerie, broderie, lingerie, dentelle, occupent de nombreuses mains; et n'oublions point la coutellerie d'Auvergne.

§ VI. — L'Instruction publique.

« Sur environ quarante mille communes dont se compose le royaume », écrit Charles Dupin en 1827, « plus de quinze mille sont encore privées de maîtres d'école » (8). Et Roselly de Lorgues, en 1838 : « Loin d'être accueillie comme un bienfait, la loi sur l'instruction primaire a suscité d'absurdes antipathies dans les petites municipalités. Certains conseils municipaux ont officiellement attesté l'inutilité ou le danger de la présence de l'instituteur; d'autres ont protesté contre le progrès, et déclaré ne vouloir ni instituteur, ni institutrice, ni élèves, ni livres, ni maison d'école; et « rester come les ansêtres été du tant de jaddis; » d'autres en-

(7) P. MORÈRE, *Notes sur l'Ariège*.

(8) CH. DUPIN, *Forces productives et commerciales*, 55.

core n'ont voté qu'une partie de l'allocation prescrite; destinant le reste, ceux-ci à l'achat de tambours et trompettes, et à des mâts de coeagne pour la fête patronale, ceux-là à l'achat d'un taureau, qui, disait-on, profiterait à tous les propriétaires de vaches, tandis que l'instituteur n'était bon à rien. Nous résumant par un chiffre, nous répéterons que VINGT MILLE NEUF CENT SOIXANTE-UNE communes n'ont point pleinement obéi à la Loi, et que QUINZE MILLE CENT VINGT-DEUX n'ont pas même daigné délibérer sur cet objet. » (9).

La loi en question est celle de 1833, à laquelle le nom de Guizot reste attaché. Elle succédait à quantité d'autres, du temps de la Révolution, à des décrets de l'Empire, à des Ordonnances de la Restauration, tous se heurtant à l'indifférence des paysans, à la mauvaise volonté des Conseils municipaux, composés eux-mêmes, de paysans. L'instruction élémentaire est dispensée par des Frères Ignorantins, par un habitant du bourg, par une vieille demoiselle. Les Hautes-Alpes ont leur spécialité; on y voit, aux foires d'automne, des instituteurs en habits grossiers, la plume au chapeau, qui cherchent à se louer pour l'hiver. Le temps qu'ils n'emploient pas à donner des leçons, ils le consacrent à peu près aux mêmes travaux que les domestiques à gages; à la fonte des neiges, ils rentrent au pays avec quelques écus. On les voit, par exemple, presque partout dans l'Ain. Les parents s'arrangent pour leur fournir une grange, un hangar, où ils exercent, et chaque famille les nourrit à son tour. Lorsqu'ils partent au printemps, quelques pères reconnaissants leur offrent une mesure de blé ou de pommes de terre : c'est tout. Ils s'en vont satisfaits et promettent de revenir l'hiver suivant. On voit aussi l'école se tenir dans la maison même de l'instituteur, au milieu des tracas du ménage. Dans certaines communes un bâtiment spécial a été construit après le vote de la loi Guizot, mais, certainement d'accord avec les parents et les enfants, le maître continue de faire la classe chez lui. Les élèves viennent peu souvent; même en hiver, les plus pauvres vont ramasser du bois et mendier; peu avant l'été on les loue comme bergers. La plupart ne fréquentent l'école que de trois à cinq mois par an. Si nous y ajoutons la science infiniment réduite des maîtres pré-

(9) R. de LORGUES, *Le livre des Communes...*, 237.

tendus, nous nous rendrons compte qu'il était difficile, dans l'ensemble, que l'instruction fît alors de réels progrès.

§ VII. — La Religion.

Les observations de Balzac sont exactes touchant le maintien de la tradition qui fait que, Dimanches et jours de fête, les paysans vont, sinon à la messe et aux vêpres, du moins autour de l'église pour se retrouver et faire leurs affaires. Mais beaucoup y entrent, les femmes surtout, pour assister aux offices. Incontestablement, le clergé a retrouvé son influence, que la Révolution même n'avait pas détruite partout. Certes, on voit les prêtres, deux ans de suite après les Journées de Juillet, forcés de ne point porter leur costume en public sous peine d'être hués, mais c'est surtout dans les grandes villes. A l'instigation du curé, dans telle paroisse rurale qui n'a pas de fontaine publique, on bâtit une église : coût, 300.000 francs ; dans une autre, qui n'a ni pompe à incendie, ni lavoir couvert, on achète une cloche de 6.000 francs ; dans une troisième, qui compte au plus 600 âmes et dont le budget est fort en retard, le Conseil municipal vote 13.000 francs pour réparations au presbytère. Bref, on peut reprendre, avec quelques réserves, ce portrait que Dupin traçait du paysan qu'il a connu : « Il est religieux avec simplicité et sincérité, quelquefois même avec un peu de superstition, gardant certaines observances dans la crainte surtout qu'il n'en arrive mal à ses bœufs. Ce frein ne prévient pas tous les méfaits, tous les écarts ; mais le sentiment religieux retient généralement les esprits sur la pente du mal et amène assez fréquemment des repentirs pour les fautes commises, et quelquefois des réparations » (10).

§ VIII. — Les Mœurs.

De même qu'une répercussion néfaste sur le régime de la propriété, Balzac attribue à la Révolution, dont il évoque « les saturnales », une mauvaise influence sur les mœurs ; c'est une erreur presque absolue. Les débordements de ce genre imputables à la Révolution ont été sans lendemain ; ce furent des excès d'un instant,

(10) DUPIN aîné, *Le Morvan*, 28.

et d'autres, analogues, existaient auparavant. Il suffit de se rappeler les scènes décrites par Restif de la Bretonne, témoin qu'on ne saurait récuser. Citant des *Réflexions économiques et politiques sur l'agriculture*, insérées dans le *Journal économique* de mars-avril 1766, François de Neufchâteau écrit : « Si l'on ne connoissoit l'esprit des bergers et des pâtres que par les charmantes églogues de *Théocrite* et de *Virgile*, on auroit une idée bien fausse de ce qui existe aujourd'hui ; car, s'il y a dans les campagnes une source constante de dépravation, elle est précisément dans l'esprit pastoral qui y subsiste encore ». Il cite : « La vaine pâture, si abusive à cause des maux inévitables qui en sont les suites, paroît d'un grand avantage aux malheureux habitants des campagnes, tandis qu'elle est la source de leur misère et de leur corruption » (11). [Et voilà une ligne qui pourrait servir d'épigraphe à quelques chapitres de la première partie des *Paysans*, particulièrement au XI^e : « *L'Oaristys, vingt-septième églogue de Théocrite, peu goûté en Cour d'Assises* »]. Et François de Neufchâteau montre les enfants qui flânent, volent, incendient même. « Le désœuvrement les livrant à eux-mêmes, inquiets de leur existence, ils éveillent la Nature en l'interrogeant et préludent entre eux, même avant le temps, sur le libertinage » (12). Et Jacques Bujault : « Vantez, vantez les mœurs patriarcales du Vendéen ! Je les mets à nu.

» C'est par quatre et cinq années de débauche et d'ivrognerie qu'on se prépare à supporter les charges du mariage ; avant d'être père de famille, on est déjà vicieux » (13).

Les familles nombreuses n'en sont pas moins répandues ; beaucoup ont de sept à huit enfants.

Le croirait-on ? les paysans jugent qu'ils étaient plus heureux avant la Révolution ? Eh ! bien, oui, en Ariège, du moins, et certainement ailleurs encore. Le code forestier de 1825 a supprimé sans compensation les droits des paysans sur les bois. Avant 1789, il y avait des forêts communales et seigneuriales avec droits d'usage assez étendus, fixés par règlements et chartes. Appuyés par la monarchie, les châtelains ont repris leurs forêts ; bien plus, ils empiètent sur les bois communaux. Les paysans montagnards se révoltent, et c'est, en 1829-1830, la révolte des *demoiselles*, ainsi

(11) Fr. de NEUFCHATEAU, *Voyages agronomiques...*, 87.

(12) *Id.*, *Ibid.*, 88.

(13) J. BUJALT, *Œuvres*, 362.

dite de ce que, couverts d'une chemise blanche, le visage noirci, une peau de mouton sur la tête, ils pourchassaient gardes et propriétaires.

D'autres révoltes se produisent sous forme de grèves, de menaces à plus ou moins longue échéance. En 1836, dans la commune de Lesperon (Landes), où on avait déjà des arbres à résine, une grève assez sérieuse éclata, qui avait pour but l'augmentation des salaires. Dans les forêts de la Nièvre, du Cher et du nord de l'Allier, la lutte de classes existe ; en 1848, la tendance communiste y est nettement accentuée.

Sans doute, les droits des paysans ont été reconnus par la Révolution, mais il s'en faut encore qu'ils fassent figure d'hommes, témoin ce qu'on écrit d'eux en 1817 : « Comment est-il possible que les professions utiles soient les plus méprisées ? Combien de temps encore les gens de la campagne seront-ils tenus dans un avilissement qui ne peut produire chez eux que misère et dénuement ? L'homme des champs n'est-il donc plus cet être intelligent, placé sur la terre pour s'approprier tous les biens que l'auteur de la nature a semés si libéralement sous ses pas ? ... »

» Il est vrai que le cultivateur qui habite le pays de petite culture, n'est pas avantageusement placé. Il n'obtient rien que par un travail opiniâtre, et le travail continu moleste l'homme...

» Il est encore vrai que nos paysans ne sont pas vêtus comme nous, ils parlent et vivent différemment ; ils sont, pour la plupart ignares, entêtés, et, qui pis est, insoucians, parce que n'ayant reçu aucune éducation, ils sont, de père en fils, imbus de tous les préjugés. Ils seraient bien différents si l'on avait pris la peine de les instruire » (14).

Les lois sur l'instruction primaire, et les décrets, se sont succédé, du vivant et surtout après la mort de Balzac. On ne saurait affirmer que la science ait rendu les hommes, et, parmi eux, les paysans, meilleurs ou pires. Les affirmations de Rousseau ont été aussi facilement niées qu'acceptées. Un fait subsiste : c'est que l'instruction s'est répandue dans les campagnes ; et chacun, suivant sa tendance d'esprit, peut la comparer à un torrent qui ravage, ou au Nil fertilisateur.

Mais qu'a vu Balzac ? Des femmes précocement vieilles, des hommes de tout âge qui vivent dans des cabanes, dans des hut-

14) J.-J. JUGE SAINT-MARTIN, *Changements survenus dans les mœurs...* 138, 140, 141.

tes, dans des tanières sombres et mal aérées, mais qu'ils semblent aimer; quelques bourgeois mieux partagés sur ce point, comme pour le vêtement, la nourriture et les rentes, hommes et femmes en costumes éclatants, Dimanche et jours de fête, en haillons pour travailler, c'est-à-dire presque toujours; une nourriture réduite, peu de distractions, un dur labeur pour des gains infimes, qu'il s'agisse de la terre, de l'Océan ou d'occupations accessoires, peu de mœurs, pas d'idées, ou alors elles ne sont que de révolte: c'en est assez pour que Balzac considère les classes rurales, socialement et politiquement, comme inférieures.

Un an avant la mort de Balzac, Leymarie écrivait : « Le travailleur agricole, pour prix d'un labeur aussi rude que celui des bœufs qu'il conduit, recueille tout juste assez de blé pour manger un pain noir et grossier (15). Sur la plus grande étendue du sol, le paysan habite encore une maison délabrée, sans meubles, sans linge, et qu'il partage, dans certaines contrées, avec les animaux qu'il élève. Ses habits sont grossiers, son langage, barbare pour les habitants des villes qui le regardent d'ailleurs, encore, comme un être d'une nature inférieure, une sorte de paria avec lequel on ne doit communiquer que le moins souvent possible. Entre le paysan de notre époque et celui du XIII^e siècle, il n'y a guère d'autre différence que celle qui résulte de son émancipation: il ne paie plus l'impôt comme taillable à l'exclusion de certaines personnes; il l'acquitte à titre de citoyen et proportionnellement à ses facultés; sur tous les autres points, la condition du paysan n'a été que bien peu améliorée » (16).

Sans remonter jusqu'au XIII^e siècle, on découvre plus de ressemblance entre le laboureur de 1830 et celui de 1760 qu'entre le paysan de 1840 et celui de 1910. Le père Fourehon ne se trompe pas quand il dit, en 1823 : « J'ai vu l'ancien temps, et je vois le nouveau. L'enseigne est changée, mais le vin est toujours le même » (17).

(15) La Bruyère disait avec plus d'ironie : « Ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé. » T. II, *De l'homme*, 61. § 128.

(16) A. LEYMARIE, *Histoire des paysans en France*, 648-649.

(17) *Les Paysans*, 92.

CHAPITRE V

Les campagnes et les chemins vicinaux.

Après avoir montré les transformations du « système des routes » en France, et sa « centralisation », (1) Vidal de La Blache constate qu'il ne faut pas « non plus exagérer les effets de cette centralisation sur la vie de notre ancienne France. Elle a obstrué plutôt que tari certaines sources d'activité. Sous le filet dont elle enveloppait la France, la vie de la contrée subsistait variée, multiple, s'échappant par toutes les mailles. Le sentiment de cette vie s'éloigne de plus en plus de nous... Pour s'en rapprocher aujourd'hui, il convient de poursuivre dans le détail les manifestations de la vie locale, d'entrer autant que possible dans l'intimité de la contrée...

» On entrevoit alors le fond sur lequel se détachent d'autres personnages que ceux dont s'entretenaient la Cour et la Ville : le paysan, le bourgeois agriculteur, le petit noble vivant sur ses terres » (2). Il importe, cependant, de rechercher si le développement des routes n'a eu absolument aucune action sur l'amélioration du sort du paysan.

« La plus grande partie des grands chemins [lisons : des grandes routes], quoique utiles jusqu'à un certain point aux campagnes qu'ils traversent, ont pour objet principal l'utilité générale du commerce du Royaume, et les grandes villes en profitent principalement. Il serait juste que la charge en fût répartie sur la totalité des provinces et ne retombât pas sur les seules paroisses qui ont le malheur d'être à portée des grands chemins, sans en être quelquefois assez près pour en profiter » (3).

Toutes les routes nationales et départementales traversent les territoires d'une certaine quantité de communes rurales ; il est

(1) VIDAL DE LA BLACHE, *Tableau de la Géographie de la France*, 381.

(2) *Id.*, *Ibid.*, 383, 384.

(3) Gustave SCHELLE, *Œuvres de Turgot et documents le concernant*, II, 335.

non moins certain que celles qui en restent à l'écart, et assez souvent à de grandes distances, sont infiniment plus nombreuses. Cet éloignement persistant n'a plus les mêmes conséquences depuis que les moyens de transport se sont multipliés : grandes lignes, lignes transversales, lignes d'intérêt local de chemins de fer, autobus ruraux, bicyclettes, et surtout, depuis quelque dix ans, les automobiles individuelles. Mais, durant au moins toute la première moitié du XIX^e siècle, jusqu'en 1850 où meurt Balzac, c'était la continuation d'un état de choses dont le Moyen Age s'était accommodé, dont l'Ancien Régime avait pris son parti, malgré l'impulsion donnée par Colbert, puis par Turgot. Encore n'était-il question que des routes royales.

Dans leur immense majorité, les paroisses rurales vivaient, en quelque sorte, chacune sur son propre fonds; ce que nous appelons aujourd'hui chemins vicinaux n'existait pas, ou si mal entretenus que, l'hiver surtout, ils étaient impraticables. Cet isolement n'était pas total. Aucune paroisse n'était à plus de quelques lieues de distance d'une petite ville, ou d'une grande à l'échelle du temps. « De la campagne à la petite ville rurale, où le bourgeois passe une partie de l'année, se nouent les relations de foires et de marchés », dit encore Vidal de La Blache (4). Mais les échanges y sont restreints, conditionnés par les difficultés de voyage et de transport. Celles-ci font partie intégrante de la vie économique d'autrefois; cependant, il est permis d'admirer le génie civilisateur de Rome pour avoir, à une époque bien antérieure et de barbarie autrement intense, poussé ses voies jusqu'aux confins de ce qui, pour elle, était l'univers habitable. Routes doublement impériales, pourrait-on dire.

Mais ne remontons pas aux temps de l'Empire romain.

Sous Louis XV et Louis XVI, la corvée des chemins était impopulaire. Dans son *Mémoire au Roi*, de Janvier 1776, où il présente différents projets d'édits et de déclarations, Turgot écrit : « V. M. paraît être depuis longtemps convaincue de la nécessité de supprimer les corvées : j'ose l'assurer, d'après l'expérience des maux que cette charge a faits dans la province que j'ai administrée, qu'il n'en est pas d'aussi cruelle pour le peuple. Une chose doit faire sentir com-

(4) VIDAL DE LA BLACHE, *Tableau de la Géographie de la France*, 384.

bien elle est en elle-même odieuse, c'est qu'on n'a jamais osé établir cette forme de travail dans les environs de Paris, où l'on s'est borné à exiger des fermiers quelques voitures pour le transport des matériaux; espèce de corvée moins fâcheuse dans un pays où les terres s'exploitent avec des chevaux que dans les pays où l'on ne laboure et l'on ne voiture qu'avec des bœufs, et toujours moins onéreuse que celle que l'on exige des journaliers. Celle-ci est si dure que, si on eût voulu l'établir dans les environs de la capitale, elle eût excité une réclamation si forte que le Roi aurait nécessairement partagé l'indignation publique. Mais ce qui se passe dans les provinces fait toujours moins d'impression parce qu'il est toujours plus facile de déguiser les faits ou de les justifier par différents prétextes. » M. de Miromesnil, Garde des Sceaux, fit là-dessus ses observations, disant « que le simple paysan qui va à pied, marche plus facilement dans une belle route que dans un mauvais chemin, et perd moins de temps lorsqu'il est obligé de se transporter hors de son domicile. De là résulte que le profit des grandes routes s'étend proportionnellement à tous les sujets du Roi ». A quoi Turgot répondit : « A l'égard des paysans qui vont à pied, M. le Garde des Sceaux me permettra de croire que le plaisir de marcher sur un chemin bien caillouté ne compense pas pour eux la peine qu'ils ont eue à le construire sans salaire » (5).

Le paysan ne voit pas plus loin que son intérêt immédiat. Il est individualiste à un degré excessif. A la rigueur, on pourrait concevoir des villageois contemporains de La Fontaine ou de Voltaire qui prennent l'initiative de mettre en état telle piste, tel sentier qui existe de temps immémorial, mais dont ils ne peuvent user pour leurs charrois parce qu'il n'a jamais été entretenu. Ce serait les mal connaître. Turgot nous le dit dans la première lettre qu'il écrivit à Trudaine, le 10 Juillet 1762, au sujet de la corvée des chemins : « Il ne faut que connaître le peu d'intelligence de la plus grande partie d'entre eux [les paysans] pour être sûr qu'abandonnés à eux-mêmes, sans instruction, sans émulation, ils ne viendront jamais à bout d'exécuter l'ouvrage le plus facile, comme de creuser les encaissements, de placer les bordures... ; à plus forte raison ne réussiront-ils jamais à raccorder leur tâche

(5) Gustave SCHELLE, *Œuvres de Turgot et documents le concernant*, V, 149, 168, 169.

avec celle de leur voisin et à suivre les différentes pentes qui leur auront été tracées », et, dans sa lettre à de L'Averdy, déjà citée : « Je ne sais si, dans d'autres Généralités, on a des syndics auxquels on puisse donner quelque confiance, mais, en Limousin, on n'a que des paysans qui ne savent ordinairement ni lire, ni écrire, et sur lesquels on ne peut compter ni pour l'intelligence, ni pour la probité » (6).

Pourtant, même dans la campagne il dut se trouver des gens assez avisés pour sentir tout l'avantage que procurerait de bonnes voies intercommunales.

On peut lire, à la date de 1789, dans le cahier des « doléances, plaintes et remontrances » d'une humble paroisse rurale : « Que nos chemins finereaux, devenus impraticables par l'abandon qu'on en a fait depuis des temps très reculés, soient refaits et entretenus, et d'une largeur convenable ». Qu'on en a fait ! Qui, on ? Si quantité de chemins finereaux étaient abandonnés depuis des temps très reculés, la faute en incombait, en grande partie, à l'indolence de leurs usagers.

Il n'y avait pas que l'indolence. A propos de l'Avallonnais, — où nous n'oublierons pas qu'à tout prendre peut se situer l'action des *Paysans*, — Victor Petit parle de telle « route nouvelle, dont la construction même était repoussée par des paroisses animées de sentiments plutôt hostiles que favorables : sentiments que nous avons vu se renouveler en partie, il y a trente ans [vers 1840], lorsqu'il fallut obtenir le concours gratuit de nos villageois pour la construction de chemins de grande et de moyenne communication. Si la route de Paris à Lyon présentait la plus notable importance, en ce qui touchait les intérêts commerciaux de ces deux villes et aussi des villes intermédiaires, telles que Châlon, Autun, Auxerre, etc., il n'en était pas de même pour les petites localités habituées à une position isolée qui les renfermait en elles-mêmes dans leurs costumes séculaires, leurs usages, leurs droits et prérogatives. Ces paroisses se suffisant entre elles pour tous les rapports usuels de l'existence, n'avaient nul besoin d'une route qui traversât la France entière et qui fût carrossable. Il suffisait à ces paroisses d'avoir un chemin pour aller à la ville

(6) Gustave SCHELLE, *Œuvres de Turgot et documents le concernant*, II, 187, 336.

voisine faire leurs emplettes aux jours de foire et de fête » (7). Encore ce chemin était-il trop souvent en mauvais état. Et il était difficile qu'il en fût autrement.

Nous voyons, en effet, de 1683 à 1700, Colbert dépenser, chaque année, un demi-million seulement pour la voirie. Si elle va s'améliorant, les ingénieurs des Ponts-et-Chaussées, organisés en corps en 1716, y sont évidemment pour quelque chose : 6.000 lieues de routes sont créées au cours du XVIII^e siècle. En 1789, il y en a 40.000 kilomètres; mais il s'en faut que leur entretien soit satisfaisant. De 28 millions en 1805, le budget passe à 50 en 1812. De 1814 à 1830 il est, en nombres ronds, de 313 millions; de 1831 à 1847, de 630; de 1848 à 1870, de 988 millions. De 27.000 kilomètres en 1814, les routes nationales passent à 38.200 en 1869; les routes départementales, de 18.600 à 47.000. En particulier, de 1814 à 1848, 7.000 kilomètres des premières et 22.000 des secondes sont livrés à la circulation. Mais les chemins vicinaux indispensables à toute bonne exploitation agricole, restent pour la plupart à l'état de simples sentiers mal entretenus. Il n'existe que quelques ponts sur les rivières, qu'il faut presque partout traverser à l'aide de bacs; cependant, au cours de cette même période de 1814 à 1848, près de 500 ponts furent construits ou réparés, et une grande partie des bacs fut supprimée (8).

La loi du 21 Mai 1836 prit enfin fait et cause pour les chemins vicinaux. « L'ancienne législation... s'était préoccupée principalement des grandes routes; l'entretien des chemins vicinaux, dont la dénomination se trouve cependant dans un arrêt du Conseil d'Etat du 18 Avril 1671, n'avait pas la même importance aux yeux des législateurs de cette époque. La Révolution de 1789 ne pouvait suivre le même système : son principe la portait, au contraire, à faciliter les communications entre tous les citoyens par des relations multipliées. » Cela n'empêche pas qu'au commencement du XIX^e siècle les chemins vicinaux n'aient guère existé qu'à l'état de sol naturel, sauf peut-être quelques portions qui accédaient aux châteaux des riches propriétaires. Aucune

(7) Victor PETIT, *Description des villes et campagnes du département de l'Yonne...*, II, 11.

(8) A. de FOVILLE, *La transformation des moyens de transport et ses conséquences sociales*, 106-108. — J'appelle uniformément nationales, les routes directement entretenues par l'Etat, pour n'avoir pas à changer suivant les régimes en routes impériales, routes royales.

ressource fixe ne leur était attribuée. Les travaux d'entretien étaient nuls, à moins qu'on ne veuille compter à ce titre l'obligation imposée aux paysans, de-ci, de-là, de labourer en travers les chemins contigus à leurs champs afin de combler les ornières. Lors même que la paix fut rétablie en Europe et que le besoin de bonnes voies de communication devint plus pressant, les communes se trouvèrent hors d'état de créer leur vicinalité, ou bien, si quelqu'une d'entre elles était disposée à y consacrer des ressources extraordinaires, elle se trouvait paralysée par l'inertie ou la mauvaise volonté des communes voisines. Différents décrets, arrêtés et lois, interviennent, jusqu'à la loi des 28 Juillet-4 Août 1824 qui place au premier rang, pour l'entretien des chemins vicinaux, les prestations en nature; mais, les conseils municipaux s'abstenant de les voter, la loi demeurait inefficace. L'autre, du 21 Mai 1836, rend obligatoires les prestations en nature et arme l'administration du droit de contraindre les communes à exécuter des travaux dont elles seules, en définitive, recueillent tous les avantages.

C'est ce réseau tertiaire qui, depuis Louis-Philippe et surtout depuis le second Empire, s'est le plus étendu et amélioré. En 1836 la statistique en annonçait 770.000 kilomètres, mais il n'y en avait qu'une infime partie de praticables. Le premier effet des classements opérés en vertu de la loi du 21 Mai fut de rendre à l'agriculture beaucoup de terrains à peine frayés, tandis que tout l'effort des administrations départementales se concentrait sur des lignes vraiment utiles. Au 1^{er} Janvier 1857 il y avait, à l'état d'entretien, 57.000 kilomètres de chemins vicinaux de grande communication, 26.000 kilomètres d'intérêt commun ou de moyenne communication, 90.000 kilomètres de chemins ordinaires. En prestations en nature et en argent, il a été dépensé 243 millions de 1837 à 1841, 297 de 1842 à 1846, 350 de 1847 à 1851, 388 de 1852 à 1856, 437 de 1857 à 1861. Même en tenant compte du pouvoir d'achat de l'argent, plus élevé au xvii^e siècle, nous sommes infiniment loin de l'annuel demi-million de Colbert (9).

« Les vieux campagnards, écrit M. de Foville en 1880, dans

(9) A. DE FOVILLE, *La transformation des moyens de transport et ses conséquences sociales*, 110.

presque tous les départements, vous diront que, sans doute, il reste fort à faire pour donner pleine satisfaction aux exigences de la circulation rurale, mais que ce qui a été fait à cet égard, depuis vingt-cinq ans, est presque merveilleux » (10). C'est, aussi bien, que la loi de 1836 dotait « d'abord la vicinalité de ressources spéciales, soit par des centimes additionnels au principal des contributions directes, soit par des prestations en nature. Il fut posé en principe pour la première fois que l'entretien des chemins auxquels le classement a donné une existence légale est une dépense obligatoire du budget des communes. En outre des chemins qui assurent les communications intérieures de chaque commune, le législateur prévoit que les voies qui intéressent plusieurs communes limitrophes pourraient être construites et entretenues par les ressources combinées de ces communes en proportion de l'utilité que chacune en doit retirer. Enfin, les chemins vicinaux plus importants, qui assurent à un certain degré la viabilité du département, devaient recevoir des allocations départementales votées par le conseil général, et étaient placés sous l'autorité directe du préfet. Telle fut en germe la division encore en vigueur de la vicinalité en chemins ordinaires, chemins d'intérêt commun et chemins de grande communication. Ces derniers durent seuls, dans le principe, participer aux subventions du conseil général, mais peu à peu et à mesure que ce réseau, le plus important des trois, fut plus avancé, les mêmes encouragements furent accordés d'abord aux chemins de la seconde catégorie, ensuite à ceux de la première » (11).

Il semble que nous soyons arrivés « au haut » de ce chemin « montant, sablonneux, malaisé » que les services de la voirie ont d'ailleurs rendu plus abordable. Sans chercher à savoir ce qui fut fait postérieurement à la date-limite de 1850, tout en accueillant des chiffres qui se réfèrent au Second Empire, je lis : « Si l'on considère qu'au moment où cette loi fut votée tout était à créer, organisation du personnel et organisation des travaux, on ne s'étonnera pas que les progrès aient été lents pendant les premières années. L'une des ressources les plus importantes de la vicinalité est la prestation en nature, impôt assez léger à

(10) A. DE FOVILLE, *Ibid.*, 113.

(11) H. BLERZY, *Etudes sur les travaux publics. Revue des Deux-Mondes*, 15 Janvier 1866, 436-437.

porter pour les populations des campagnes, mais difficile à mettre en œuvre. Avant que le personnel des agents-voyers ait pu être convenablement recruté et suffisamment dressé aux travaux de ce genre, l'exécution des chemins était souvent abandonnée à l'arbitraire, et la main-d'œuvre des prestataires était à peu près perdue faute d'une direction intelligente » (12). Je lis encore ce que M. Charléty dit de nos campagnes telles qu'elles sont en 1848 : « Les formes de la vie s'y sont à peine modifiées. La plupart des Français mangent le pain qu'ils ont fabriqué avec le blé de leur champ et à l'aide du moulin que fait tourner le ruisseau voisin » (13). L. de Lavergne écrit vers 1860 : « On a classé 426.000 kilomètres de chemins vicinaux de petite communication ; combien sont arrivés à l'état d'entretien ? 90.000 seulement (presque tous situés dans les départements les mieux dotés en autres voies, de sorte que l'inégalité qui était déjà si grande [quant aux routes nationales et départementales], s'accroît encore de l'énorme contingent de la petite vicinalité.) » L. de Lavergne n'en déclare pas moins, quelques lignes plus bas : « La loi de 1836 sur les chemins vicinaux a transformé la France, l'agriculture lui doit la plupart des progrès qu'elle a faits depuis vingt-cinq ans. Cette loi ne suffit plus. Dans son dernier rapport, M. le Ministre de l'intérieur constate lui-même cette insuffisance. » « *Il est* », dit-il, « *un nombre considérable de départements où la mise en état de viabilité ne serait jamais obtenue avec les ressources actuelles.* » (14).

C'est que — faut-il le répéter ? — on ne transforme pas d'un trait de plume la mentalité ni les habitudes de 26.650.000 pay-sans : c'est, à quelques centaines près, le chiffre que donne pour 1846 la statistique du mouvement de la population ; bien moins encore modifie-t-on, du jour au lendemain, l'enchevêtrement complexe des conditions et des lois économiques dont ils sont, en dernier ressort, tantôt les victimes, tantôt les bénéficiaires, à moins qu'ils ne soient simultanément l'un et l'autre, et ceci moins que cela. Et puis, dès qu'on entre dans le détail, on se rend compte — admise une fois pour toutes une certaine moyenne

(12) H. BLERZY, *Etudes sur les travaux publics*, *Revue des Deux-Mondes*, 15 Janvier 1866, 437.

(13) S. CHARLETY, *Histoire de la France contemporaine*, T. V. *La Monarchie de Juillet*, 192.

(14) Léonce de LAVERGNE, *Economie rurale de la France depuis 1789*, 457.

appliquée à toutes les régions pour les pertes comme pour les gains, — à quel point la vie d'un pêcheur breton diffère de la vie d'un vigneron du Languedoc, la vie d'un herbager normand de la vie d'un buronnier du Cantal. Cette réalité multiforme, nulle statistique ne peut l'enregistrer, ni même la suggérer. Il faut, pour la pressentir, que nous ayons recours à d'amples descriptions comme celle que Michelet fit ou Vidal de La Blache, à des précisions nettes, d'où un certain sentiment n'est pas exclu, comme celles que nous donne Léonce de Lavergne, sans préjudice d'autres ouvrages d'Henri Baudrillart et de Jean Brunhes. On se convainc ainsi que la centralisation administrative, aujourd'hui encore, se heurte à d'irréductibles différences de région à région naturelle, et que, longtemps encore après 1850, elle était impuissante à niveler facilités relatives et difficultés foncières où se débattaient nos ruraux.

Il est exact que, sous l'Ancien Régime et à plus forte raison au Moyen-Age, les paroisses qui n'étaient pas à proximité des centres de population, ou des grandes routes, ou des canaux, vivaient aussi isolées les unes des autres que les îles d'un même archipel. Du fait de la localisation forcée des récoltes, — et n'oublions pas les douanes intérieures, — telle région vivait dans l'abondance pendant que telle autre était en proie à la disette : dans la première, les prix tombaient à un niveau ruineux pour le cultivateur ; dans la seconde, ils rendaient les récoltes inabordables aux acheteurs, si bien que, dans ce second cas également, le cultivateur pâtissait. Quoique infiniment plus rares et moins longues, la première moitié du XIX^e siècle aussi connut des disettes. En 1801, le blé valait 31 francs l'hectolitre dans la Marne et 46 dans les Alpes-Maritimes, en 1817, 36 francs dans les Côtes-du-Nord et 81 dans le Bas-Rhin. En 1847, la municipalité de Vesoul ayant fait venir du blé de Marseille, le prix du transport revenait à 15 francs par hectolitre ; quand les chemins de fer eurent été construits, les frais furent cinq fois moins élevés, et c'est seulement alors que le nivellement put entrer en voie de réalisation (15). En 1850, la Corse regorgeait de pins qu'on employait comme bois de marine ; acheté sur pied, un arbre propre à faire un grand mât

(15) A. de FOVILLE. *La transformation des moyens de transport et ses conséquences sociales*, 237.

coûtait 1 franc; arrivé au port, il revenait à 1000. Cette plus-value provenait de l'obligation où l'on était de faire voyager les pins à dos d'hommes à travers de multiples accidents de terrain; quand l'île fut sillonnée de routes nombreuses, il n'y eut plus, à beaucoup près, la même disproportion entre la valeur primitive et les frais de route. Quant aux chemins de fer, disons une fois pour toutes que, jusqu'à la fin de la première moitié du XIX^e siècle, ils n'eurent aucune influence d'ensemble sur le sort des populations rurales. Il y en avait 1.814 kilomètres en 1846, et 3.000 en 1852, dans des régions surtout industrielles et dans la banlieue de Paris. Ne fût-ce que pour ajouter un trait à la physionomie de nos ruraux, précisons qu'ils répugnèrent longtemps à se servir de la voie ferrée. A propos de Chassey-en-Auxois, M. Flour de Saint-Genis nous dit : « La vieille voie romaine effleurait son territoire; depuis le moyen âge, abritée dans sa riante vallée qui s'ouvre au midi, elle se trouvait au nœud des routes de Semur à Flavigny et de Semur aux Laumes; les hommes de Chassey, fidèles à leurs traditions, et malgré le très proche voisinage de la station de Marigny-le-Cahouët, sur l'embranchement des Laumes à Ayallon, vont en voiture plutôt qu'en chemin de fer et les chefs de famille ont tous ce qu'ils appellent *leur équipage* » (16). Passe pour ceux qui ont cheval et voiture; on comprend qu'à cette époque, où l'or n'affluait pas dans leur sacoeche, ils n'aient pas songé à faire d'inutiles dépenses supplémentaires. Mais voici que Jules Renard nous montre, dans la dernière décade du XIX^e siècle, cousine Nanette qui « mourrait plutôt que de monter en chemin de fer. Déjà elle méprisait les voitures parce que, si l'on a des pieds, c'est pour qu'ils servent. » Elle se décide néanmoins à aller voir le train, non loin de son « village ». Elle s'installe près du pont sous lequel elle sait qu'il passera tout-à-l'heure. Il va venir, il vient. Un bruit de tonnerre, de la fumée. Cousine Nanette est terrifiée. « Une odeur de roussi la suffoque, et vite elle se signe : elle a vu le diable » (17). D'autres qu'elle et des plus huppés, l'avaient flairé dans cette invention. Les vieux paysans de la fin du siècle dernier avaient conservé à son endroit

(16) FLOUR DE SAINT-GENIS, *Monographie de la commune de Chassey-en-Auxois...*, 99.

(17) Jules RENARD, *Bucoliques*, 75, 77.

les mêmes préjugés, d'où l'on peut conclure qu'elle ne leur avait apporté ni la richesse, ni même l'aisance.

De tout cela que pense et que dit Balzac ? Très peu de chose, à la vérité. Si grand que soit le génie d'un romancier ou d'un écrivain lyrique, il lui est impossible de posséder la somme des connaissances humaines ; la posséderait-il par miracle qu'il lui serait impossible d'en dissenter, le temps, nécessairement, lui faisant défaut ; de façon particulière et limitée même, peut-il s'intéresser aux détails vraiment innombrables, connaître les rouages infinis de l'administration qui conditionnent la vie de tout un peuple ? Là encore, s'il les connaissait, comment les introduirait-il tous dans son œuvre ? Ce ne sont pas des traités qu'il écrit, mais des romans. Balzac, donc, s'il a parlé accidentellement des voyages, n'a même pas esquissé le chapitre des communications à l'intérieur de la France. Il n'y fait que de brèves allusions. En 1839, il écrit à propos de Guérande : « La France, et la Bretagne particulièrement, possède encore aujourd'hui quelques villes complètement en dehors du mouvement social qui donne au dix-neuvième siècle sa physionomie. Faute de communications vives et soutenues avec Paris, à peine liées par un mauvais chemin avec la sous-préfecture ou le chef-lieu dont elles dépendent, ces villes entendent ou regardent passer la civilisation nouvelle comme un spectacle : elles s'en étonnent sans y applaudir, et, soit qu'elles la craignent ou s'en moquent, elles sont fidèles aux vieilles mœurs dont l'empreinte leur est restée. » (18). C'est encore, somme toute, la même routine qui sévissait au temps des *Chouans*. « Ce malheur s'explique assez par la nature d'un sol encore sillonné de ravins, de torrents, de laes et de marais, hérissé de haies..., privé de routes et de canaux. » (19). Les chemins, « la moindre charrette ne peut y rouler qu'à l'aide de deux paires de bœufs et de deux chevaux, petits, mais généralement vigoureux. » (20). On sait dans quelles conditions vivent les habitants de Montégnae. « Séparés de la grande ville la plus proche par une distance infranchissable pour des gens pauvres et qui mettait un désert entre elle et eux, n'ayant aucun débouché pour leurs produits, s'ils eussent produit quelque

(18) *Béatrix*, [3]-4.

(19) *Les Chouans*, 19-20.

(20) *Ibid.*, 262.

chose, jetés auprès d'une forêt inexploitée qui leur donnait du bois et l'incertaine nourriture du braconnage, les habitants étaient talonnés par la faim pendant l'hiver. » (21). Dans la longue lettre qu'il est supposé écrire à l'ancien banquier Grossetête, de Limoges, le jeune Gérard, ingénieur des Ponts-et-Chaussées, se perd, dans des considérations générales que ce n'est point le lieu de discuter. La seule précision qui s'y trouve est celle-ci : « Quand de jeunes et habiles ingénieurs, pleins de feu, d'ardeur, ont, au début de leur carrière, résolu le problème de l'entretien des routes en France, qui demande des centaines de millions par quart de siècle et qui sont dans un pitoyable état, ils ont eu beau publier de savants ouvrages, des mémoires : tout s'est engouffré dans la Direction générale, dans ce centre parisien où tout entre et d'où rien ne sort... Voilà comment, avec un corps savant répandu sur toute la France, qui compose un des rouages de l'Administration, qui devrait manier le pays et l'éclairer sur les grandes questions de son ressort, il arrivera que nous discuterons encore sur les chemins de fer quand les autres pays auront fini les leurs. » (22).

En ce qui touche à la campagne même, Dufau, le juge de paix, dit : « A mon avis, l'abus des sentiers est une des grandes plaies de la campagne. Le dixième des procès portés devant les tribunaux de paix a pour cause d'injustes servitudes. » A quoi Benassis répond : « Si les maires entretenaient bien leurs chemins, il n'y aurait pas de sentiers. » (23). C'est un truisme. Nommé par le roi, élu aujourd'hui par ses citoyens, toujours sur place, le maire les représente dans leur mentalité et dans leurs intérêts. Ce qu'il fait, ce sont eux qui le font ; ce à quoi il se refuse, ce sont eux qui s'y refusent. Ce genre de raisonnement et de reproche ne vaut que pour un régime de gouvernement absolu qui, par miracle, déléguerait ses pouvoirs au maire de chacune de nos quelques trente-six mille communes rurales. Benassis, c'est-à-dire Balzac, malgré qu'il en ait, est bien obligé de suivre, avant la filière administrative, les conseils de ses administrés, c'est-à-dire d'obéir à son conseil municipal. Il veut améliorer le pays. « Le plus urgent moyen de faire fortune était une

(21) *Le Curé de village*, 83.

(22) *Ibid.*, 202-203.

(23) *Le Médecin de campagne*, 145, 146.

route, dit-il. Si nous obtenions du conseil municipal l'autorisation de construire un bon chemin d'ici à la route de Grenoble, mon adjoint était le premier à en profiter, car, au lieu de traîner coûteusement ses arbres à travers de mauvais sentiers, [rappelons-nous les pins de la Corse], il pourrait, au moyen d'une bonne route cantonale, les transporter facilement, entreprendre un gros commerce de bois de toute nature et gagner, non plus six cents malheureux francs par an, mais de belles sommes qui lui donneraient un jour une certaine fortune. Enfin convaincu, cet homme devint mon prosélyte. Pendant tout un hiver mon ancien maire alla trinquier au cabaret avec ses amis et sut démontrer à nos administrés qu'un bon chemin de voiture serait une source de fortune pour le pays en permettant à chacun de commercer avec Grenoble. Lorsque le conseil municipal eut voté le chemin, j'obtins du préfet quelque argent sur les fonds de charité du département, afin de payer les transports que la commune était hors d'état d'entreprendre, faute de charrettes. Enfin, pour terminer plus promptement ce grand ouvrage et en faire apprécier immédiatement les résultats aux ignorants qui murmuraient contre moi en disant que je voulais rétablir les corvées, j'ai, pendant tous les Dimanches de ma première année d'administration, constamment entraîné, de gré ou de force, la population du bourg, les femmes, les enfants, et même les vieillards, en haut de la montagne où j'avais tracé moi-même, sur un excellent fonds, le grand chemin qui mène de notre village à la route de Grenoble. Des matériaux abondants bordaient fort heureusement l'emplacement du chemin. Cette longue entreprise me demanda beaucoup de patience. Tantôt les uns, ignorant les lois, se refusaient à la prestation en nature ; tantôt les autres, qui manquaient de pain, ne pouvaient réellement pas perdre une journée ; il fallait donc distribuer du blé à ceux-ci, puis aller calmer ceux-là par des paroles amicales. Néanmoins, quand nous eûmes achevé les deux tiers de ce chemin, qui a deux lieues de pays environ, les habitants en avaient si bien reconnu les avantages que le dernier tiers s'acheva avec une ardeur qui me surprit. » (24).

Ces indications doivent être complétées comme il a été fait pour d'autres au chapitre précédent, en choisissant un point de la

(24) *Le Médecin de campagne*, 41-42.

France qui touche de très près au lieu où Balzac a situé l'action de son meilleur roman rural : *les Paysans*. C'est le Morvan dans sa partie qu'englobe l'Avallonnais ; c'est, à tout prendre, une partie de l'ancienne Election de Vézelay, dont Vauban, à la date de Janvier 1696, fit la *Description géographique contenant ses revenus, sa qualité, les mœurs de ses habitants, leur pauvreté et richesse, la fertilité du pays et ce que l'on pourrait y faire pour en corriger la stérilité et procurer l'augmentation des peuples et l'accroissement des bestiaux*. Il est curieux que Vauban n'y fasse pas la moindre allusion à l'établissement de routes : cette question n'était pas « dans l'air ». Il se borne à souhaiter qu'on rende les « rivières d'Yonne et de Cure navigables aussi loin qu'elles pourraient être nécessaires au pays » (25). Rivières, chemins qui marchent. Des autres chemins, Vauban ne dit pas un mot.

Au commencement du xix^e siècle, il n'y avait, écrit Dupin, « ni une route royale, ni une route départementale, ni même un chemin de grande vicinalité en bon état. Point de ponts ; quelques arbres bruts à peine équarris jetés sur les cours d'eau, ou, plus ordinairement, des pierres disposées çà et là pour passer les ruisseaux. Ainsi cette contrée, au cœur de la France, était une véritable impasse pour tous les pays voisins ; une sorte d'épouvantail pour le froid, la neige, les aspérités du terrain, la sauvagerie des habitants ; un vrai *pays de loup*, dans lequel le voyageur craignait de s'engager. » (26). Pour faire un voyage d'une demi-lieue de Vauclaux à Gâcogne, où Dupin avait acheté le petit château de Raffigny, il fallait suivre un chemin où « nulle voiture suspendue n'aurait pu se... risquer. La patache ou la charrette à bœufs pouvaient seules y pénétrer... Il fallait escalader et redescendre neuf monticules, sans que personne, dans les deux communes se fût avisé de diriger le chemin le long du joli ruisseau d'Anguisson, qui va de plain-pied de l'un à l'autre endroit » (27). On avait entrepris, vers 1810, la grande route d'Avallon à Quaré-les-Tombes : il fallut près d'un quart de siècle pour qu'elle fût terminée, vu la mauvaise volonté des habitants qui, habitués à se tirer d'affaire avec leurs bœufs, jugeaient inutiles les nouvelles routes.

(25) VAUBAN, *Oisivetés*, I, 212.

(26) DUPIN aîné, *Le Morvan*, 1, 2.

(27) *Id.*, *Ibid.*, 32.

Grâce à sa situation personnelle et à son influence, Dupin réussit à modifier cet état de choses. Des routes nationales et départementales, des chemins vicinaux, furent construits. En Avallonnais, la même opération avait lieu avec des difficultés moindres, et Victor Petit pouvait écrire que la vraie misère n'avait disparu des campagnes que « vers l'époque où des routes et de bons chemins traversèrent le Morvan et ouvrirent enfin cette contrée restée enfouie dans son isolement, sa pauvreté et peut-être aussi son insouciance.

» Parcourez toutes ces voies nouvelles tracées,⁹ nivelées, empierrées, mieux que ne le furent jamais les routes de l'ancien temps. Nous les devons à la puissante organisation communale et aussi à la prestation en nature des temps actuels. Suivez les remblais et les déblais qui rendent presque insensibles les brusques ondulations du sol; voyez les ponts de pierre traversant toutes les rivières et les plus humbles ruisseaux qu'il fallait franchir ou passer à gué même durant la saison des pluies, et voyez si aujourd'hui le plus pauvre marchand ambulant ne peut conduire plus facilement sa modeste voiture que ne pouvait voyager le grand seigneur d'autrefois revenant à son château ou retournant à la cour du roi Louis XV. Sans remonter si loin, et du temps du roi Charles X, on attelait, dans les chemins de l'Avallonnais, deux paires de bœufs aux berlines de voyage que précédaient des gardes chargés de remplir avec des fagots et de menues branches d'arbres les endroits trop profonds des ornières de chemins qui, aujourd'hui ressemblent à de belles et larges allées de parc » (28).

C'est cependant « du temps du roi Charles X » que Dupin — nous le retrouverons dans la troisième partie, à propos du *Médecin de campagne*, — parvint à tirer de son inertie la commune de Gâcogne. En 1817, il n'y avait, ni ponts, ni chemins. A partir de 1828, on répare, on rectifie, on élargit, on construit surtout. La route 77 bis, de Nevers à Dijon, obtenue après de longues négociations avec le gouvernement et les deux départements de la Nièvre et la Côte-d'Or, traverse le Morvan dans toute sa largeur. [Elle ne fut, d'ailleurs, ouverte qu'en 1838]. Et Dupin écrit: « Le Morvan s'est trouvé percé de part en part, ouvert désormais à

(28) Victor PETIT, *Description des villes et campagnes du département de l'Yonne...*, 26, 12.

toutes les communications de poste, de diligence, de voitures suspendues pour le transport des voyageurs, le roulage des marchandises, le charroi des bois » (29). Qu'en résulte-t-il ? Les habitants de la commune, et de plusieurs autres, en ont tiré des salaires inaccoutumés. Les ouvriers en tout genre se sont perfectionnés. D'autres ont pris exemple sur les transformations du château. L'outillage s'est amélioré, l'agriculture aussi du fait des irrigations, de l'emploi des charrues nouvelles et de la chaux. « Plus de salaires, un meilleur genre de vie, des habitations assainies, ont produit cet effet, que les fièvres d'automne, jadis générales, sont devenues infiniment plus rares, qu'elles sont en tout cas moins tenaces, et disparaissent avec facilité, avec quelques prises de quinine.

» Tel est aujourd'hui l'état de la commune de Gâcogne.

» Et cela ne lui est point exclusivement particulier.

» Le Morvan est réellement en progrès » (30).

« L'état misérable de cette contrée, tel que je l'ai signalé au début, était fort général. L'état plus prospère parviendra sans doute à s'étendre de proche en proche ; mais il est loin d'avoir pénétré partout. Il y a un grand mélange du mieux actuel et du mal ancien. L'amélioration n'est réellement sensible que dans la banlieue des villes et dans le voisinage des grandes terres, surtout de celles où les propriétaires résident, au moins quelques mois de l'année, consomment leurs revenus sur place et font travailler.

» Il y a évidemment un mouvement marqué vers un meilleur ordre de choses ; mais tout cela a besoin d'être soutenu, encouragé, aidé, éclairé » (31). Près de soixante ans plus tard, le capitaine Levainville était fondé à écrire : « Les grandes routes orientées Ouest-Est ont apporté sur la vieille terre celtique un peu de cette civilisation dont elle était privée depuis l'époque romaine et que détenaient les agglomérations voisines. Cependant les progrès ont été longs à pénétrer à l'intérieur, car si la charpente du réseau est solidement établie sur les crêtes, la circulation de détail est encore très imparfaite. Les chemins vicinaux sont parfois impraticables ;

(29) DUPIN aîné, *Le Morvan*, 58, 60, 61.

(30) *Id.*, *Ibid.*, 66.

(31) *Id.*, *Ibid.*, 66.

souvent ils aboutissent à un ruisseau qu'il faut traverser sur une planche, ou à une haie qu'il faut enjamber » (32).

Touchant nos campagnes, comment conclure ? Pour n'être pas toutes situées dans des régions aussi déshéritées que l'ancienne Election de Vézelay, la majorité de nos communes rurales n'étaient, du vivant de Balzac, guère plus favorisées. Des massifs tels que ceux des Vosges, du Jura, des Alpes, de l'Auvergne, du Limousin, des Cévennes, des Pyrénées, des pays aussi peu fréquentés que l'étaient alors la Bretagne, les Landes, la Sologne, les Ardennes, représentent à coup sûr sensiblement plus de la moitié de la France. Le mouvement amorcé par l'Ancien Régime s'est poursuivi et accentué dès la première moitié du XIX^e siècle : il était impossible qu'à cette date il en résultât des effets importants. Qu'en aient bénéficié certaines régions plus favorisées de la nature ou de l'administration, du fait qu'elles se trouvaient sur le passage des grandes routes, on ne le saurait nier ; l'autre évidence, c'est qu'il s'en faut que la plupart de nos « villages » en aient profité sur-le-champ.

Dernières preuves. Dans un pays qui n'est ni éloigné de Paris, ni déshérité, où les travaux de chaussées ne présentent aucune difficulté particulière, où la densité de la population et l'intensité des échanges ne sont point, ce semble, au-dessous de la moyenne, voici le village d'Yonville-l'Abbaye, à quelque distance de la grande route et qui a attendu jusqu'à 1835 son chemin de « grande vicinalité » (33).

Flaubert est un témoin irrécusable, plus scrupuleux que Balzac. Or, que nous dit-il ? On a restauré l'église et bâti une mairie, plus tard on construira dans les environs une filature. Il y a un chate-lain (Rodolphe) dans la région. Le village possède des halles, un officier de santé (Bovary), un pharmacien (Homais), un percep-teur (Binet), quelques boutiquiers (Lheureux). Ces gens et d'au-tres vont à Rouen par la voiture locale, l'Hirondelle. Mais au bout du compte, et ceci se rapportant à une époque postérieure à celle des romans de Balzac, vaut *a fortiori* pour la leur, « rien... n'a changé à Yonville » (34).

(32) LEVAINVILLE, *Le Morvan. Etude de Géographie humaine*, 214.

(33) G. FLAUBERT, *Madame Bovary*, 76.

(34) *Id.*, *Ibid.*, 78, 79, 139, 80.

Reprenons l'enquête sur un autre point de la France (35) : C'est une région étrangère à la *Comédie Humaine*, mais pour la période qui nous occupe elle est placée dans des conditions tout à fait normales et les conclusions auxquelles on aboutit ici sont sensiblement valables pour ailleurs. Les chiffres sont donnés en général pour les années 1806 à 1851 et conviennent parfaitement à la présente étude. Au reste je ne les transcrirai pas. La position de l'habitat n'est pas déterminée par une question de races. Elle a pour causes concourantes la nature du sol, l'abondance ou la rareté des eaux, les nécessités agricoles, au premier rang desquels est l'assolement triennal. La petite industrie est née, a vécu, puis est morte, au profit de la grande; de là des mouvements de population mais dans les petites villes. La campagne reste agricole; divers types de villages s'y rencontrent: en boyau, en peloton, en paquet informe; tantôt fortifié, tantôt ouvert; au contraire un type presque unique de maison: trois pièces successives longeant latéralement le hangar aux bestiaux, un grenier au-dessus, le fumier devant la porte. Mais aucune trace d'évolution. Si cette évolution existait l'auteur ne pouvait pas n'en pas parler, si la route avait notablement influencé le peuplement il aurait bien fallu le dire, or on ne lit rien de pareil dans ce livre. La route est assez souvent mentionnée pour qu'on puisse affirmer que l'auteur ne l'oublie pas. Dès lors, s'il n'en dit rien en tant qu'elle aurait conditionné une prétendue évolution du village, c'est bien certainement que, pour la période qui nous occupe, elle n'a rien conditionné du tout.

(35) A. SCHMITT, *La population du département de la Meuse...*

CONCLUSION

Après avoir montré dans la première partie de ce travail comment Balzac tenait à la campagne par son atavisme, son enfance, ses voyages, une partie de ses rêveries, la création de trois de ses romans, et j'ajouterais le cadre ou les accessoires de plusieurs autres, j'ai été amené à m'occuper dans cette deuxième partie des faits que Balzac avait pu ainsi observer ou deviner, et à discuter leur valeur. J'ai donc étudié ce que Balzac nous dit de la vie de campagne en classant chronologiquement les matériaux qu'il nous fournit le long des trente années environ auxquelles ils se rapportent (1798-1830) ; j'ai fait voir comment en dépit de quelques essais d'ailleurs ignorés de Balzac, c'est à lui Balzac que revient l'honneur d'avoir introduit dans notre littérature la campagne et ses habitants. J'ai ensuite parcouru en les groupant sous quelques chefs commodes la série des réalités rustiques, relevant pour chacune, non point tous les détails que me fournissait la *Comédie Humaine*, mais quelques détails typiques ; puis passant au peuple des champs je l'ai étudié dans ses diverses professions et j'ai essayé de mettre en lumière l'idée que se faisait de lui Balzac, d'abord en prenant cette idée comme un fait accompli, ensuite en essayant de montrer dans l'influence qu'exercèrent sur Balzac les naturalistes contemporains un facteur essentiel de la conception qu'il s'était faite du paysan (Ch. II).

Ces hommes qui pensent et agissent suivant « le branle de la nature » comment Balzac les a-t-il fait parler, comment les a-t-il baptisés, comment les a-t-il reliés à leur passé, c'est l'objet de mon chapitre III qui épuise, ou à peu près, tout ce que Balzac nous apprend du paysan.

Restait à opérer une vérification systématique et sommaire pour constater l'exactitude moyenne, quoique un peu vague et extérieure, de la campagne et du paysan balzaciens.

Ceci fait au chapitre IV, je devais me demander comment Bal-

zac, qui avait connu la campagne surtout par ses voyages, se représentait les communications inter-communales de ses paysans, et comment ces communications avaient lieu en effet. J'étais ainsi conduit à écrire le V^e et dernier chapitre de cette deuxième partie d'où il ressort d'une part que les villages — je dis bien les villages et non point les petites villes — restant singulièrement isolés faute de chemins vicinaux, demeuraient aussi singulièrement immuables, et d'autre part que Balzac tout en ayant eu conscience de cette situation, ne s'y était pas étendu autant que le souhaiterait un chercheur de documents.

J'ai réservé pour la troisième partie de ce travail la question capitale que pose la terre : celle de la propriété.

TROISIÈME PARTIE

LES IDÉES DE BALZAC
SUR LA GRANDE PROPRIÉTÉ

TROISIÈME PARTIE

LES IDÉES DE BALZAC SUR LA GRANDE PROPRIÉTÉ

Si dans ses romans rustiques comme dans la plupart de ses autres ouvrages Balzac s'était borné à imaginer des milieux, des personnages et des situations, mon travail serait terminé puisque j'ai étudié les personnages et leur milieu, ou pour mieux dire ce livre n'existerait pas car son objet essentiel lui ferait défaut.

Mais Balzac a voulu plus. A propos des *Scènes de la Vie de Campagne* il a énoncé des idées politiques, sociales, économiques. Si ces idées restaient particulières aux personnages qui les expriment, Balzac demeurerait sur le terrain reconnu au roman, terrain où chaque personnage peut errer à sa guise. On pourrait alors relever l'in vraisemblance d'une situation, l'inexactitude d'une affirmation, ce ne serait qu'un jeu sans grande portée.

Mais Balzac, nous l'avons vu, a eu des prétentions politiques. Ses trois romans de la vie de campagne sont des romans à thèse. Si Balzac n'a pas eu de son temps, et personnellement, l'influence qu'il ambitionnait, ses livres l'ont eu après lui, au moins sur certains esprits. Dès lors ils deviennent des forces dans la discussion politique, sociale et économique. Conséquemment, eux et leur auteur sont justiciables de la critique historique. C'est donc à bon droit que je vais essayer de la leur faire subir.

On pourrait se demander pourquoi c'est spécialement dans les *Scènes de la Vie de Campagne* que Balzac a développé ses idées politiques. Il a dit quelque part « la France ne périra que par Paris ». Il n'entendait point parler d'une invasion militaire et

d'un siège, mais de la consommation effrayante de matériel humain que fait la capitale. A un moindre degré, à mesure qu'elles deviennent plus petites, les villes, lui semble-t-il, dévorent et détruisent les hommes. Au contraire la campagne les crée et les tient en réserve, garde-manger des centres urbains. Ainsi, pour modifier la société, c'est sur la campagne et là seulement qu'il fait porter son action. Quand l'homme est passé des champs à la ville il est trop tard pour tenter de le manier. Et logiquement les réflexions politiques et sociales doivent se porter sur le paysan et sur la vie de campagne comme sur le seul endroit où elles aient quelque chance d'être fécondes.

A cette considération générale s'en ajoute une autre propre à l'époque. Il se trouvait entre 1815 et 1830, et même un peu plus tard, que l'on discutait partout dans les livres, les journaux, les salons, et les cercles politiques, un certain nombre de questions que l'on s'obstinait à lier selon moi abusivement : monarchie, catholicisme, noblesse, clergé, grande et petite propriété, partage des biens, droit d'aînesse, majorats, ascension des masses, droits politiques des non-possédants, et ainsi de suite. Dans cette ambiance il devait arriver nécessairement que, se mettant à philosopher sur le gouvernement et les classes sociales, Balzac rencontrât précisément ces mêmes problèmes qui s'agitaient autour de lui, et principalement celui de la propriété, le plus épineux et le plus âprement discuté, comme aussi le plus directement posé à propos de la campagne.

Voilà, en effet, en présence de quoi nous allons nous trouver.

Ces idées, touchant la « vie de campagne », en particulier, et la vie collective, en général, Balzac les a exposées dans les trois romans dont nous connaissons l'histoire, et je ferai exceptionnellement appel à d'autres passages soit de la *Comédie humaine*, soit de la *Correspondance*. Il a voulu les illustrer en romancier, et nous verrons jusqu'à quel point il a réussi. Enfin, nous le verrons d'autant mieux que nous avons sur lui le double avantage — dont il n'y a pas à se prévaloir, mais que l'on ne saurait abandonner, — de mieux connaître l'histoire du Moyen-Age et de l'Ancien Régime, et une autre qu'il était impossible que Balzac connût, quoiqu'il se soit fait fort de la prédire : celle de 1850 à nos jours.

CHAPITRE I.

Les idées religieuses, politiques et économiques de Balzac.

L'exposition des idées de Balzac est à peu près circonscrite dans le récit que fait Benassis à Genestas, lors de leur première rencontre (1), et dans une partie de la relation que fait Balzac du dîner qui réunit Benassis, Genestas, le curé Janvier, Dufau et Tonnelet (2). On en trouve pourtant quelques autres à différentes pages du livre. Elles sont groupées, en grande partie, dans l'autre dîner auquel Véronique Graslin a convié le curé Bonnet, Grosse-tête, Gérard, Roubaud, Clousier et le maire de Montégnac (3). Dans *les Paysans*, elles découlent de l'action même, ou bien elles sont exprimées de façon moins apprêtée, plus directement vivante ; cependant, c'est encore à l'occasion d'un repas — un déjeuner, cette fois, à midi et demi (4), — que Balzac les expose (5). Et le titre seul du chapitre suffit à indiquer qu'il s'agit d'une autre conception de l'action et du récit. Nous n'avons plus affaire à des théoriciens siégeant et légiférant à huis-clos : les fenêtres sont ouvertes sur la campagne et la porte de la salle à manger livre passage à Mouche, puis à Fourchon.

Le curé Janvier, « vrai Fénelon réduit aux proportions d'une Cure » (6), offre « l'expression d'une beauté morale dont les séductions » sont « irrésistibles ». A le voir, on éprouve du « res-

(1) *Le Médecin de campagne*, 37-63.

(2) *Ibid.*, [145 - 163].

(3) *Le Curé de village*, 213-228.

(4) *Les Paysans*, 41.

(5) *Ibid.*, « *Les Ennemis en présence* » 79-105. — Cf. *Le grand propriétaire* dans Spoelberch de Lovenjoul, *La Genèse...*, 9-36.

(6) *Le Médecin de campagne*, 49. — « Vrai Fénelon », en religion quant au mysticisme et à la douceur, soit ; mais en politique, non. Fénelon est si divers qu'il a pu être réclamé par tous les partis (Leroy, Fénelon, [1]). En tout cas, voici des idées auxquelles Balzac ne souscrirait pas. Partage des terres (Fénelon, *Télémaque*, Livre X ; *Œuvres choisies* I, 122-123) et surtout « il ne faut permettre à chaque famille... de pouvoir posséder que l'étendue de terre absolument nécessaire pour nourrir » ses membres (124-125). Suppression des grandes terres, parcs nouveaux, grandes chasses (*Tables de Chaulnes*, *Œuvres choisies*, IV, 402). Toutefois, institution des majorats (*Ibid.*, 406).

peet et le désir vague d'entrer dans son intimité » (7). Né à Paris, c'est en apôtre que le futur curé Bonnet est entré, en 1807, âgé de dix-neuf ans, à Saint-Sulpice. Ordonné prêtre, il a découvert Montégnaç et s'est dit : « Voilà ma vigne » (8). Il a « le visage passionné qu'on suppose à l'apôtre » ; il incarne la conviction (9). Le curé Brossette, « quatrième fils d'une bonne famille bourgeoise d'Autun », a accepté par dévouement, en 1817 (10), le poste secondaire de Blangy, « car sa conviction religieuse » est « doublée d'une conviction politique ». Sa devise est : servir, « servir l'Eglise et la monarchie sur le point le plus menacé » (11).

Dufau, Clousier, Tonnelet, Roubaud, Grossetête, Gérard, Benassis, sont construits sur le modèle de ces trois prêtres. Pas une ombre sur leurs visages, pas une noirceur dans leurs âmes. Ils ne sont guère, l'un pour l'autre, que des tremplins à répliques. Ils ne sont en désaccord — et rarement, — qu'en surface : tous sont défenseurs, comme Balzac, du trône et de l'autel.

Et Balzac prévient, d'ailleurs, une objection qu'on ne peut manquer de lui faire : il répond par le truchement de Benassis : « A mon avis, un homme qui conçoit un système politique doit, s'il se sent la force de l'appliquer, se taire, s'emparer du pouvoir et agir ; mais, s'il reste dans l'heureuse obscurité du simple citoyen, n'est-ce pas folie que de vouloir convertir les masses par des discussions individuelles ? » (12). Et c'est la vérité même ; et Benassis n'en construit pas moins des phrases qui tiennent, ensuite, trois grandes pages.



Arrigon a fait une trouvaille (13) le jour où il a raccordé l'histoire personnelle de Balzac débutant à l'autre histoire, moins imaginée qu'on ne pourrait croire, de Lucien de Rubempré frais débarqué à Paris ; mais déjà celui-ci a rencontré le jeune duc de Rhétoré qui lui a dit : « Vous devriez vous faire royalis-

(7) *Le Médecin de campagne*, 143-144.

(8) *Le Curé de village*, 112-113.

(9) *Ibid.*, 198.

(10) *Les Paysans*, 101-150.

(11) *Ibid.*, 101.

(12) *Le Médecin de campagne*, 152.

(13) L.-J. ARRIGON, *Les Débuts littéraires...* 165-166.

te » (14). Quoi qu'il en soit, à un dîner que Lucien offre à plusieurs de ses amis, nous entendons Finot proposer à qui voudra, d'« écrire une brochure pour demander le rétablissement du droit d'aînesse, afin de faire crier contre les desseins secrets de la Cour ». Finot se hâte d'ajouter : « La brochure sera bien payée ».

(15). C'est en Février 1824 que Balzac publia son *Droit d'aînesse* et, deux mois après, son *Histoire impartiale des Jésuites*. Bien qu'aucune de ces deux brochures ne fût signée de son nom, à vingt-quatre ans il prenait position. « L'homme que, deux ans plus tôt, le libraire Hubert invitait à atténuer, dans son roman de *Jean-Louis*, « la chaleur séditeuse » de certains épisodes révolutionnaires, proposait aujourd'hui le rétablissement du droit d'aînesse, soutien de la monarchie, gloire du trône, gage assuré du bonheur des individus et des familles. Il célébrait ces familles à qui était confiée la centralisation de la fortune territoriale, et qui, « éternisées dans leur vigueur et dans leur éclat, sont comme les os impérissables de l'Etat, et il dénonçait le péril que faisait courir à la société la mutilation des propriétés d'après le système établi par la Révolution » (16). Est-ce à un dîner où il rencontra un des prototypes de Finot que nous devons le Balzac contre-révolutionnaire et légitimiste ? Trouva-t-il là son chemin de Vincennes et sa route de Damas ? Toujours est-il que, dès 1824, existe un peu plus qu'en puissance le futur auteur des *Scènes de la vie de campagne*. Les pages qu'il écrivit sur le départ de Charles X, et dont nous retrouvons dans ses trois romans toutes les idées maîtresses, sont à rapprocher de la conclusion de *Jésus-Christ en Flandre*, daté de Février 1831, où, après avoir critiqué d'abord l'Eglise, puis fait son éloge, Balzac écrit : « Croire, me dis-je, c'est vivre. Je viens de voir passer le convoi d'une monarchie : il faut défendre l'Eglise ! » (17).

Certes, à prendre les textes un à un, à tenir compte de leur nombre, de leur étendue, de leur force, Balzac dans l'ensemble fait bien figure d'absolutiste à la Louis XIV. Mais çà et là il y a des nuances. « Dans le Nouveau Monde, Bolivar n'emploie les

(14) *Un Grand homme de province à Paris*, 256.

(15) *Ibid.*, 272.

(16) André BELLESSERT, *Balzac et son œuvre*, 56.

(17) *Jésus-Christ en Flandre*, 316.

ressources de « la » civilisation que pour établir le pouvoir absolu et dégrader un peuple affranchi ». (18).

Il semble même qu'on pourrait établir la courbe de ses opinions. Il est élevé dans des sentiments monarchistes s'il est vrai que son père ait écrit seul ou en collaboration, une lettre à Louis XVIII contre l'octroi de la Charte (19). Seul à Paris, vers 1822, il a dû faire une crise d'incertitude ou même d'esprit révolutionnaire, puisqu'un libraire doit le prier de modérer la fougue de ses écrits d'alors, et nous en retrouvons quelque chose dans l'attitude de Rubempré devant Lousteau. En 1824 il est monarchiste convaincu ; vers 1830 il dut faire une crise de libéralisme partiellement intéressé. De là les critiques adressées à la Restauration contre sa gérontocratie (20), de là, parmi beaucoup de blâmes, quelques compliments à Louis-Philippe ou au libéralisme. Mais dès 1831 son siège est fait, il défendra les Bourbons (21). Il y a en lui comme une manie d'opposition. En 1848, il fait des politesses à la bourgeoisie.

Dans l'ensemble, Balzac voudrait ramener le pays à l'état où il était sous Louis XIV ; pourtant il lui est arrivé de reconnaître que l'histoire ne se recommence pas et que l'humanité marche d'une force irrépessible vers son émancipation (22). Mais de tels aveux sont rares et ils portent la date de 1830. Deux ou trois ans plus tard Balzac ne les eût plus écrits.



Bien qu'il soit délicat de rendre un romancier tout à fait solidaire de ses personnages tant pour les sentiments que pour les idées, on peut ici le faire sans crainte. Je laisserai donc de côté, presque toujours, les noms des orateurs que nous allons entendre disserter sur le catholicisme, sur la monarchie, sur la noblesse, sur la bourgeoisie, sur la famille, sur la propriété foncière, et sur les classes rurales.

(18) *Œuvres complètes*, XXII, 39.

(19) *Ibid.*, XXII, 443.

(20) *Ibid.*, XXII, 97.

(21) *Jésus-Christ en Flandre*, 316.

(22) *Œuvres complètes*, XXII, 65.

§ I. — Le Catholicisme.

Personnellement, Balzac n'est point catholique. Il n'accepte pas le dogme de l'Eglise ni n'en pratique la morale. Il est de la religion de Swedenborg qui « est diamétralement opposé à la Cour de Rome ; mais qui osera prononcer entre saint Jean et saint Pierre ? La religion mystique de saint Jean est logique ; elle sera celle des êtres supérieurs. Celle de Rome sera celle de la foule ». (23). « *Politiquement*, je suis de la religion catholique ; je suis du côté de Bossuet et de Bonald et ne dévierai jamais. *Devant Dieu*, je suis de la religion de saint Jean, de l'Eglise mystique, la seule qui ait conservé la vraie doctrine. Ceci est le fond de mon cœur. On saura, dans quelque temps, combien l'œuvre que j'ai entreprise est profondément catholique et monarchique » (24). Politiquement Balzac défend l'église catholique car « le christianisme est un système complet d'opposition aux tendances dépravées de l'homme » (25). Entendons bien : de l'homme vulgaire. Les « êtres supérieurs » et notamment Balzac lui-même, peuvent s'en passer. Mais, si l'on pousse à fond le curé Janvier, il répond : « La religion se sent et ne se définit pas... Nous ne sommes juges ni des moyens, ni de la fin du Tout-Puissant » (26). Quelques années après M. Bournisien déclarera pareillement que les voies du Très-Haut sont impénétrables, mais Balzac n'y met pas l'ironie de Flaubert. Mystique selon Saint Jean, il déteint sur ses créatures ecclésiastiques ; le même curé Janvier n'est pas intransigeant sur les

(23) *Etr.*, I, 336.

(24) *Etr.*, II, 48. — Ses chefs de file, si l'on peut dire, sont sainte Thérèse et Fénelon, Swedenborg, Jacob Boehm et « monsieur Saint-Martin ». [*Etr.*, I, 336]. Et il écrit sans ambiguïté : « Vous savez quelles sont mes religions. Je ne suis point orthodoxe et ne crois pas à l'Eglise romaine. Je trouve que, s'il y a quelque plan digne du sien, ce sont les transformations humaines faisant marcher l'être vers des zones inconnues. C'est la loi des créations qui nous sont inférieures : ce doit être la loi des créations supérieures. Le *swedenborgisme*, qui n'est qu'une répétition, dans le sens chrétien, d'anciennes idées, est ma religion, avec l'augmentation que j'y fais de l'incompréhensibilité de Dieu. » [*Ibid.*, 403]. — Au reste, en dépit de l'engagement qu'on vient de lire et par lequel Balzac déclare qu'il ne déviara pas, on sait qu'après avoir été voltairien il passa par une phase de swedenborgisme qui ne fut qu'une crise due à Mme Hanska et contemporaine de *Séraphita*, avec, il est vrai, des vestiges postérieurs, ainsi de 1846, *Cousin Pons* 131-135, particulièrement 133.

(25) *Le Médecin de campagne*, 149.

(26) *Ibid.*, 149-150.

« questions de culte » (27), c'est-à-dire, probablement, sur l'accomplissement strict des devoirs religieux découlant du dogme élaborés par Rome au cours des siècles; il se soumet à la discipline ecclésiastique et à la pensée de ses supérieurs, mais il lui semblerait plus utile de ranimer « le sentiment religieux au cœur des régions moyennes, là où l'on discute le christianisme au lieu d'en pratiquer les maximes. Le philosophisme du riche a été d'un bien fatal exemple pour le pauvre et a causé de longs interrègnes dans le royaume de Dieu » (28).

Car, s'il est de l'Eglise de saint Jean pour lui-même, pour la masse il est de l'école de Napoléon. Libre à Balzac d'errer sous la conduite de Swedenborg, dans ces régions inconnues, si différentes de celles que demandait le romantisme pur: ce qu'il faut à la plupart des hommes, ce sont les religions positives qui « précisent et définissent le surnaturel;... une religion établie « est une sorte d'inoculation ou de vaccine qui, en satisfaisant notre amour du merveilleux, nous garantit des charlatans et des sorciers; les prêtres valent mieux que les Cagliostro, les Kant, et tous les rêveurs d'Allemagne ». Dans la religion, ce que voit Napoléon, c'est le mystère, non pas de « l'Incarnation », mais de « l'ordre social »; elle « rattache au ciel une idée d'égalité qui empêche le riche d'être massacré par le pauvre... Le Clergé est une gendarmerie de surcroît, spirituelle, en soutane, plus efficace que l'autre, temporelle, en bottes fortes. » (29). Balzac estime de même que la religion « est la seule puissance qui sanctionne les lois sociales. » (30). Une de ses héroïnes dit : « La religion sera toujours une nécessité politique. Vous chargeriez-vous de gouverner un peuple de raisonneurs? Napoléon ne l'osait pas : il persécutait les idéologues. Pour empêcher les peuples de raisonner, il faut leur imposer des sentiments. Acceptons donc la religion catholique avec toutes ses conséquences... » Elle est « le lien des principes conservateurs qui permettent aux riches de vivre tranquilles. La religion est intimement liée à la propriété. » (31). On peut remarquer qu'il emploie indifféremment les mots : religion, christia-

(27) *Le Médecin de campagne*, 147.

(28) *Ibid.*, 147-148.

(29) TAINÉ. *Les Origines...*, XI. — *Le Régime moderne*, III, 7-9.

(30) *Le Médecin de campagne*, 61.

(31) *La Duchesse de Langeais*, 235.

nisme, catholicisme. Ils s'équivalent pour lui, comme les deux derniers pour Chateaubriand. Il vit en un pays où les catholiques sont l'immense majorité. Vivant ailleurs, peut-être dirait-il comme Napoléon : « J'étais musulman en Egypte, je serai catholique ici pour le bien du peuple. » (32). Il reprend : « Une religion est le cœur d'un peuple ; elle exprime ses sentiments et les agrandit en leur donnant une fin ; mais, sans un Dieu visiblement honoré, la Religion n'existe pas, et, partant, les lois humaines n'ont aucune vigueur... Ce qui a fait la force du catholicisme, ce qui l'a si profondément enraciné dans les mœurs, c'est précisément l'éclat avec lequel il apparaît dans les circonstances graves de la vie pour les environner de pompes si naïvement touchantes, si grandes. » (33). Il rejoint ici Chateaubriand, et de façon plus explicite encore quand il écrit : « Je tairai les bienfaits sociaux de cette pensée qui a fait les nations modernes, inspiré tant de poèmes, de cathédrales, de statues, de tableaux et d'œuvres musicales. » (34).

Le catholicisme a une autre utilité : il sait, du moins devrait-il savoir consoler. Lui seul peut réparer les maux dont souffrent les paysans, œuvre où la loi s'avère « impuissante, modifiée comme elle l'est » (35). Mais « le paysan écoute plus volontiers l'homme qui lui prescrit une ordonnance pour lui sauver le corps que le prêtre qui discourt sur le salut de l'âme... dont il se soucie aujourd'hui malheureusement fort peu ; je dis : malheureusement, car le dogme de la vie à venir est, non seulement une consolation, mais encore un instrument propre à gouverner. » (36). Bien plus, l'Eglise considère que personne n'est infailible ; elle « s'attend aux fautes, et même aux crimes. Là où la Société voit un criminel à retrancher de son sein, l'Eglise voit une âme à sauver... Tout est rachetable : le catholicisme est dans cette parole. » (37).

Balzac attribue au christianisme une haute vertu politique.

« Le christianisme a imprimé à ces vieilles pierres quelque chose d'éternel ; des paroles impérissables y ont été gravées par la main

(32) TAINE, *Les Origines... Le Régime moderne*, III, 7.

(33) *Le Médecin de campagne*, 77-78.

(34) *Ibid.*, 151.

(35) *Les Paysans*, 200.

(36) *Le Médecin de campagne*, 61.

(37) *Le Curé de village*, 142-143.

des apôtres, au commencement d'une époque historique correspondante à la nôtre; le sang des martyrs les a marquées du sceau de la foi; et la civilisation, qui a grandi sous la voûte immense qu'elles formaient jadis comme un abri pour elle, comprend encore une fois l'idée régénératrice du Dieu sans fin » (38).

Il semble même, à lire ses comptes-rendus (*Cours d'Histoire des Etats Européens depuis le bouleversement de l'Empire romain d'Occident jusqu'en 1789, Histoire du pape Alexandre VI et de César Borgia*), d'une part qu'il accepte sur la croyance humaine, aussi bien que sur les formes de gouvernement, la succession posée par Auguste Comte, et d'autre part que tout en reconnaissant parfois, et à regret, l'irrémissible évanouissement, dans la pensée et le culte, aussi bien que, dans le gouvernement, de la forme théocratique, il se laisse aller souvent à souhaiter le chimérique retour de cette forme, ou tout au moins à en déplorer l'impossibilité.

Sur les Protestants Balzac a les opinions qu'on peut attendre de lui. Elle sont le corollaire et la contre-partie de ce que l'on vient de lire. Dès le début du « *Martyr calviniste* » il les stigmatise : « une hérésie prête à dévorer la monarchie... la république dans le parti calviniste... Les Calvinistes firent à l'art autant de blessures qu'au corps politique... les Radicaux de ce temps-là qui rêvaient une République impossible. » (39). La suite du texte soulève de dégoût, révolte d'indignation, confond d'étonnement. Balzac loue la Saint-Barthélemy, non seulement en ce qu'elle est un assassinat, mais une trahison. Il plaisante les gens disposés à pleurer « deux cents coquins massacrés à propos » (40). Ceux qui les plaignent sont taxés d'hypocrisie et eux-mêmes deviennent « les bourreaux » du pays. Les Protestants sont responsables de l'individualisme, plaie de la France et du progrès de l'esprit humain, plaie de l'humanité. « L'opposition en France a toujours été protestante, parce qu'elle n'a jamais eu que la négation pour politique; elle a hérité des théories des Luthériens, des Calvinistes et des Protestants, sur les mots terribles de liberté, de tolérance, de progrès et de philosophie. Deux siècles ont été employés

(38) *Œuvres complètes*, XXII, 29.

(39) *Catherine de Médicis*, Introduction, 9, *passim*.

(40) *Ibid.*, 11.

par les opposants au pouvoir à établir la douteuse doctrine du libre arbitre. » (41).

Dans l'étude intitulée *Six Rois de France*, Balzac est prodigue des propositions les plus inquiétantes; les Protestants propagent leur « funeste principe d'examen » (42). Il eût mieux valu « séquestrer » davantage les Protestants et faire tomber davantage de « nobles têtes » (43): Richelieu à Nantes (44). Cependant Balzac est bonhomme; il consent à ne pas exterminer les Protestants de son temps : « Autant cette intolérance serait inhumaine et dépourvue de sens au temps où nous vivons, autant elle était sage et bien entendue à cette époque » (45). Denise Tascheron fait grief à l'Amérique d'être protestante. Dans ce pays, il n'y a « ni espérance, ni foi, ni charité ». Tascheronville est catholique « nous n'y souffrons point d'autres cultes, et nous espérons convertir par notre exemple les mille sectes qui nous entourent. La vraie religion est en minorité dans ce triste pays... » (46).

Ainsi, du point de vue philosophique, comme du point de vue politique, les Protestants paraissent dangereux à Balzac.

§ II. — La Monarchie et le Gouvernement.

Dès Décembre 1831 il écrit: « Je ne pense pas d'aujourd'hui avec Hobbes, Montesquieu, Mirabeau, Napoléon, Jean-Jacques Rousseau, Locke et Richelieu, que, si le bien-être des masses doit être la pensée intime de la politique, l'absolutisme ou la plus grande somme de pouvoir possible, de quelque nom qu'on l'appelle, est le meilleur moyen d'atteindre ce grand but de la sociabilité. » (47). Dix-huit ans après, le 21 Octobre 1849, il estime que c'est en Russie « seulement que le mot *pouvoir* a un sens. Il faut régner comme l'empereur de Russie ou ne pas s'en mêler. » (48).

(41) *Catherine de Médicis*, 12. — Cf. *Le Curé de Village*, 114. — Montaigne, que Balzac connaissait, rend les Protestants responsables du mal qui leur est fait : s'ils n'existaient pas, on ne leur ferait pas de mal (*Essais I*, XXIII, T. I. 152, lignes 3 sqq.). De même pour Montaigne, monarchie et catholicisme sont liés.

(42) *Œuvres complètes*, XXIII, 518 sqq.

(43) *Ibid.*, XXIII, 520.

(44) *Ibid.*, XXIII, 531-532.

(45) *Ibid.*, XXIII, 531.

(46) *Le Curé de Village*, 250-251.

(47) *Œuvres complètes*, XXIII. 327.

(48) *Corr.*, II, 419.

« La France doit être une monarchie constitutionnelle, avoir une famille royale héréditaire, une Chambre des Pairs extraordinairement puissante, qui représente la propriété, etc., avec toutes les garanties possibles d'hérédité et des privilèges dont la nature doit être discutée; puis, une seconde assemblée, élective, qui représente tous les intérêts de la masse intermédiaire, qui sépare les hautes positions sociales de ce qui s'appelle le peuple... La plus grande liberté possible à la classe aisée, car elle possède, elle, quelque chose à conserver... Au gouvernement, autant de force que possible. Ainsi, gouvernement, riches et bourgeois, ont intérêt à rendre la classe infime heureuse et à agrandir la classe moyenne, où est la puissance véritable des Etats. » (49). Deux ans après, il énumère « les principaux points de « sa » politique ». Ce sont: « La destruction de toute noblesse hors la Chambre des Pairs, la séparation du clergé d'avec Rome, les limites naturelles de la France, l'égalité parfaite de la classe moyenne, la reconnaissance des supériorités réelles, l'économie des dépenses, l'augmentation des recettes par une meilleure entente de l'impôt, l'instruction pour tous. » (50).

Balzac est « pour la monarchie absolue », écrit M. André Bellessort (51), qui, rappelant en note la phrase citée ci-dessus sur « la monarchie constitutionnelle », ajoute : « Mais tout ce qui suit prouve qu'il ne l'entend pas « dans le sens du gouvernement de Louis-Philippe. » Nombreux sont les passages de la *Comédie humaine* où il se moque soit de Louis-Philippe, soit des partisans du « juste milieu ». Il n'en faut pas moins faire état de cet endroit d'une lettre qu'il envoie à Mme Hanska, le 27 Mars 1836, où, parlant de sa revue *la Chronique de Paris*, il écrit, sans doute : « Nous prêchons le pouvoir autoocratique », mais aussi : « Nous sommes entre *la Gazette de France*, *la Quotidienne* et le Centre droit. Ces deux journaux sont placés de manière à ne pouvoir pas faire de concessions au régime actuel, tandis que nous pouvons, nous, transiger » (52), et de cet autre passage d'une lettre, à la même, datée de Novembre 1846 : « Il faut convenir qu'à la façon dont Louis-Philippe administre et gouverne » il fait

(49) *Corr.*, I, 108-109.

(50) *Ibid.*, I, 205.

(51) A. BELLESSORT, *Balzac et son œuvre*, 190.

(52) *Étr.*, I, 313.

de la France « la première puissance du monde. » (53). Ces légères réserves faites, il faut reconnaître, avec M. Bellessort, qu'il n'y a pas une des idées de Balzac qui ne s'oppose « à celles dont s'alimentait la littérature humanitaire et libérale de son époque. » (54).

Il en veut à Louis XVIII, à cause de la Charte, qui « n'est qu'un gage donné au maintien des intérêts révolutionnaires. » (55) « Votre Société », dit à Lucien le chanoine espagnol en qui s'est incarné Vautrin, « n'adore plus le vrai Dieu, mais le Veau d'or. Telle est la religion de votre Charte, qui ne tient plus compte, en politique, que de la propriété. N'est-ce pas dire à tous les sujets : « Tâchez d'être riches ? » (56). « La Charte a proclamé le règne de l'argent; le succès devient alors la raison suprême d'une époque athée. » (57). « L'argent était le pivot, l'unique moyen, l'unique mobile, d'une Société que Louis XVIII avait voulu créer à l'instar de celle d'Angleterre. » (58). Ce n'est pas tout : « La Charte concédée par Louis XVIII avait le défaut de lier les mains aux rois en les forçant à livrer les destinées du pays aux quadragénaires de la Chambre des Députés et aux septuagénaires de la Pairie, de les dépouiller du droit de saisir un homme de talent politique là où il était, malgré sa jeunesse ou malgré la pauvreté de sa condition. » (59). La Charte une fois donnée il serait dangereux de la retirer; son octroi est une faute. Balzac le sait bien lui qui, à l'en croire, a écrit à l'âge de 16 ans sous la dictée de son père un *Mémoire au Roi* Louis XVIII sur ce sujet. Et pour se donner du poids, Balzac dramatisant l'affaire allègue M. de Molleville, Polignac, Villèle, Fouché, Bertrand. Le roi ne les a pas écoutés (60). Et Victurnien d'Esgri-gnon devine « l'ilotisme auquel la Restauration, bardée de ses vieillards éligibles et de ses vieux courtisans, avait condamné la jeunesse noble. » (61). On voit se fonder à Paris une société de

(53) *Corr.*, II, 303.

(54) A. BELLESSORT, *Balzac et son œuvre*, 194.

(55) *La Duchesse de Langeais*, 235.

(56) *Les Souffrances de l'inventeur*, 544.

(57) *A combien l'Amour...* 207.

(58) *Ursule Mirouët*, 134.

(59) *Les Employés*, 151. — Cf. *Œuvres complètes*, XXII, 97.

(60) *Œuvres complètes*, XXII, 443.

(61) *Le Cabinet des Antiques*, 58.

jeunes gens, riches ou pauvres, tous désœuvrés, qu'on appelle *viveurs*. « Aucun fait n'accuse si hautement l'ilotisme auquel la Restauration avait condamné la jeunesse. » (62). Balzac adresse un autre reproche à Louis XVIII, prince philosophe qui « voulait fondre les partis comme Napoléon avait fondu les choses et les hommes... Le dernier chef de la maison de Bourbon était aussi empressé à satisfaire le Tiers-Etat et les gens de l'Empire, en contenant le clergé, que le premier des Napoléon fut jaloux d'attirer auprès de lui les grands seigneurs ou de doter l'Eglise. » (63).

Sur les rapports du Trône avec l'Autel il fait dire au curé Bonnet : « Le bon roi Charles X vient d'échouer dans la plus prévoyante et la plus salubre entreprise qu'un monarque ait jamais formée pour le bonheur des peuples qui lui sont confiés, et l'Eglise doit être fière de la part qu'elle a eue dans ses conseils. » (64). Oui, mais un des supérieurs hiérarchiques du curé Bonnet, et à qui ressemble le curé Janvier, l'abbé Dutheil, un des vicaires généraux du diocèse de Limoges, appartient « à cette minime portion du clergé français qui penche vers quelques concessions, qui voudrait associer l'Eglise aux intérêts populaires pour lui faire reconquérir, par l'application des vraies doctrines évangéliques, son ancienne influence sur les masses, qu'elle pourrait alors relier à la monarchie. » L'abbé Dutheil « critique les maladresses politiques par lesquelles Trône et Clergé se compromettent mutuellement ; il en signale les résultats à l'avance et sans succès » (65). Ce ne sont que nuances, sans doute, mais qui font qu'on ne peut pas se représenter Balzac sous l'aspect d'un absolutiste en matière monarchique ni religieuse.

Renouons avec le petit discours du curé Bonnet à propos de Charles X. « Mais, dit-il, le cœur et l'intelligence ont failli aux classes supérieures, comme ils lui avaient déjà failli dans la grande question de la loi sur le droit d'aînesse. » La France est le dernier pays « où le système des deux assemblées délibérantes pouvait être admis... La maison de Bourbon, en se sentant couler

(62) *Un grand homme...* 287. - Cf. l'*Anatole* de Janin, *Œuvres complètes*, XXII, 96-97.

(63) *Le Bal des Sceaux*, 85.

(64) *Le Curé de village*, 214-216.

(65) *Ibid.*, 41-42.

au troisième rang en Europe, par la faute du libéralisme, a voulu se maintenir à sa place, et le pays l'a renversée au moment où elle sauvait le pays. » (66).

Assemblées délibérantes, cela implique élection. Or, pour être un principe, elle exigerait chez les électeurs une « égalité absolue » qui n'existe pas. « Le suffrage universel, que réclame... l'opposition dite constitutionnelle, fut un principe excellent dans l'Eglise » où tous étaient pénétrés des mêmes vérités; « mais le triomphe des idées [libérales]... serait la perte de la France, et des Libéraux eux-mêmes » (67). Car « la loi émanera toujours d'un vaste cerveau, d'un homme de génie, et non de neuf cents intelligences qui, si grandes qu'elles soient, se rapetissent en se faisant foule » (68).

En revanche, le droit d'aînesse est un excellent principe; appliqué à la transmission de la terre, il est toujours nécessaire; est-il supprimé, que « le système représentatif devient une folie. L'Angleterre doit son existence à la loi quasi-féodale qui attribue les terres et l'habitation de la famille aux aînés. La Russie est assise sur le droit féodal de l'autocratie. Aussi, ces deux nations sont-elles aujourd'hui dans une voie de progrès effrayant. » (69).

§ III. — La Noblesse et la Bourgeoisie.

C'est dans un roman qui n'appartient pas à la série que nous étudions que Balzac fait preuve de véritable lucidité. « La noblesse française nous montre, en ce siècle, beaucoup trop de restes, dit-il. Certes, dans cette longue histoire des mœurs, ni le clergé, ni la noblesse, n'ont à se plaindre. Ces deux grandes et magnifiques nécessités sociales y sont bien représentées, mais ne serait-ce pas renoncer au beau titre d'historien que de n'être pas impartial, que de ne pas montrer ici la dégénérescence de la race? » Puis il nous décrit cette noblesse trop souvent représentée par « un homme petit, fluet, mince, qui semble n'avoir que le souffle », ou par « de hâtifs vieillards », résultat des orgies et des dissi-

(66) *Le Curé de Village*, 216.

(67) *Le Médecin de campagne*, 151, 152. — Une note de l'édition Co-nard, p. 279, dit que « la Révolution de Juillet n'avait pas établi le suffrage universel ». Mais il ne s'agit ni de celui-ci, ni de celle-là, puisque nous sommes au printemps de 1829.

(68) *Les Paysans*, 256.

(69) *Le Curé de village*, 216.

pations du regne de Louis XV (70). Et la voici qui se retire au fond de ses terres, où elle se cache pour mourir, « émigrant à l'intérieur devant les idées comme jadis à l'étranger devant les masses populaires. » (71). « Il n'y a plus de noblesse : il n'y a plus que de l'aristocratie », dit la duchesse de Maufrigneuse (72). Et Savinien de Portenduère : « Il n'y a plus de noblesse aujourd'hui : Il n'y a plus qu'une aristocratie. » (73).

Si les familles féodales « n'ont compris leur solidarité ni en 1400, sous Louis XI, ni en 1600, sous Richelieu (74) peut-on croire que, malgré les prétentions du XIX^e siècle au Progrès, la bourgeoisie sera plus unie que ne le fut la noblesse ? Une oligarchie de cent mille riches a tous les inconvénients de la démocratie sans en avoir les avantages. Le « chacun chez soi, chacun pour soi », l'égoïsme de famille, tuera l'égoïsme oligarchique si nécessaire à la société moderne. Quoi qu'on fasse, les propriétaires ne comprendront la nécessité de la discipline... qu'au moment où ils se sentiront menacés chez eux, et il sera trop tard. » (75). « Le lacis de la noblesse embrassé par le lacis de la bourgeoisie, cet antagonisme de deux sangs protégés, l'un par des institutions immobiles, l'autre par l'active patience du travail et par la ruse du commerce, a produit la révolution de 1789. Les deux sangs presque réunis se trouvent aujourd'hui face à face avec des collatéraux sans héritage. Que feront-ils ? Notre avenir politique est gros de la réponse. » (76). En vain, de « rabaisser la richesse, c'était, dans les idées de M^{me} de Portenduère, élever la Noblesse et ôter toute son importance à la Bourgeoisie » (77) : à Angoulême et ailleurs, « le Commerce est riche, la Noblesse est généralement pauvre. L'une se venge de l'autre par un mépris égal des deux côtés. » (78). Après avoir eu raison de la noblesse, la bourgeoisie entrera elle-même en conflit avec le peuple, dans ce pays « où les suffrages se

(70) *Modeste Mignon*, 180.

(71) *Autre étude de femme*, 383.

(72) *Le Cabinet des antiques*, 163.

(73) *Ursule Mirouët*, 135.

(74) Double erreur de date. En 1400 le roi de France est Charles VI. Louis XI a régné de 1461 à 1483 ; Richelieu n'arrive aux affaires qu'en 1624. Et Balzac a des prétentions d'historien.

(75) *Les Paysans*, 119.

(76) *Ursule Mirouët*, 20.

(77) *Ibid.*, 147.

(78) *Les deux poètes*, 206.

comptent et ne se pèsent pas. » Abolie la pairie, tous les riches deviennent des privilégiés ; il y en a dix mille au lieu de cent, et la plaie des inégalités sociales est élargie. Car, « pour le peuple, le droit de vivre sans travailler constitue seul un privilège. A ses yeux, qui consomme sans produire est un spoliateur. Il veut des travaux visibles et ne tient aucun compte des productions intellectuelles qui l'enrichissent le plus. » Le triomphe de la bourgeoisie sur le système monarchique augmentant aux yeux du peuple le nombre des privilégiés, le triomphe du peuple sur la bourgeoisie serait l'effet inévitable de ce changement. Si cela se produit, ce sera par le canal du droit de suffrage concédé sans mesure aux masses (79).

Pour Balzac, bourgeoisie équivaut à « médiocratie ». Il écrit : « On a beaucoup crié contre la tyrannie des nobles... mais le nivellement, commencé par 1789 et repris en 1830, a préparé la louche domination de la bourgeoisie et lui a livré la France ! » (80). En Août 1848 il n'en fait pas moins savoir qu'il a fait « rentrer dans les limbes du portefeuille » sa « comédie des *Petits Bourgeois* », disant : « Est-ce au lendemain d'une bataille où la bourgeoisie a si généreusement versé son sang pour la civilisation menacée, est-ce quand elle est en deuil qu'on peut la traduire sur la scène ? » (81).

§ IV. — La Famille, l'Egalité.

La famille sera toujours la base des sociétés humaines. « Là commence l'action du pouvoir et de la loi ; là, du moins, doit s'apprendre l'obéissance. Vus dans toutes leurs conséquences, l'esprit de famille et le pouvoir paternel sont deux principes encore trop peu développés dans notre nouveau système législatif » (82). Bien plus ! « Selon la loi nouvelle, le père n'est plus responsable du fils, et le crime du père n'entache plus sa famille. En harmonie avec les différentes émancipations qui ont tant affaibli la puissance paternelle, ce système a fait triompher l'individualisme

(79) *Le Médecin de campagne*, 154-155.

(80) *Les Paysans*, 169-170. Sur la « médiocratie », cf. *Les Paysans*, 163, 169, 180. Sur la même idée, *Mémoires de deux jeunes mariées*, 204-205.

(81) *Corr.*, II, 332.

(82) *Le Médecin de campagne*, 78.

qui dévore la société moderne » (83). « La loi moderne, en multipliant la famille par la famille, a créé le plus horrible de tous les maux : l'individualisme » (84).

Ici, il faut laisser la parole aux personnages de Balzac, sans chercher à le rendre responsable de tout ce qu'il leur fait dire, sinon il se contredirait lui-même...

D'une part, Clousier, le juge de paix, s'écrie : « L'individualisme est le mal qui nous dévore ; d'ici à quinze ans toute question généreuse se traduira par : « *Qu'est-ce que cela me fait ?* » le grand cri du Libre-Arbitre descendu des hauteurs religieuses où l'ont introduit Luther, Calvin, Zwingle et Knox, jusque dans l'économie politique. Chacun pour soi, chacun chez soi, ces deux terribles phrases formeront », réunies à l'autre, « la sagesse trinitaire du bourgeois et du petit propriétaire. Cet égoïsme est le résultat des vices de notre législation civile, un peu trop précipitamment faite » (85). D'autre part, Benassis dit : « Pour étayer la Société, nous n'avons d'autre soutien que *l'égoïsme*. Les individus croient en eux... Le grand homme qui nous sauvera du naufrage vers lequel nous courons se servira sans doute de l'individualisme pour refaire la nation » (86).

Car « la famille d'autrefois n'existe plus en France. Ceux qui ont procédé à la démolition de l'ancien édifice ont été logiques en partageant également les biens de la famille, en amoindrissant l'autorité du père, en faisant de tout enfant le chef d'une nouvelle famille » (87). Et le duc de Chaulieu déclare : « J'appartiens au petit nombre de ceux qui veulent résister au peuple dans son intérêt bien entendu. Il ne s'agit plus ni de droits féodaux, comme on le dit aux niais, ni de gentilhommerie : il s'agit... de la vie de la France. Tout pays qui ne prend pas sa base dans le pouvoir paternel est sans existence assurée ». Et, de déduction en déduction, de conclusion : « On prendra l'égalité des désirs pour l'égalité des forces ; les vraies supériorités reconnues, constatées, seront envahies par les flots de la bourgeoisie. On pouvait choisir un homme entre mille ; on ne peut rien trouver en trois millions d'ambitions

(83) *Le Curé de village*, 101.

(84) *Une Fille d'Eve*, 77.

(85) *Le Curé de village*, 214.

(86) *Le Médecin de campagne*, 57.

(87) *Le Curé de village*, 101-102.

pareilles, vêtues de la même livrée : celle de la médiocrité » (88). Et Mme d'Aiglemont : « Je nie la famille dans une société qui, à la mort du père ou de la mère, partage les biens et dit à chacun d'aller de son côté. La famille est une association temporaire et fortuite que dissout promptement la mort. Nos lois ont brisé les maisons, les héritages, la pérennité des exemples et des traditions » (89). Selon Balzac l'origine du mal est la funeste manie de l'égalité. « Développée de nos jours outre-mesure, elle a nécessairement développé dans la vie privée, sur une ligne parallèle à la vie politique, l'orgueil, l'amour-propre, la vanité, les trois grandes divisions du Moi social. Les sots veulent passer pour gens d'esprit ; les gens d'esprit veulent être des gens de talent ; les gens de talent veulent être traités de gens de génie ; quant aux gens de génie, ils sont plus raisonnables : ils consentent à n'être que des demi-dieux. Cette pente de l'esprit public actuel, qui rend à la Chambre le manufacturier jaloux de l'homme d'Etat, et l'administrateur jaloux du poète, pousse les sots à dénigrer les gens d'esprit... Dès qu'une nation a très impolitiquement abattu les supériorités sociales reconnues, elle ouvre des écluses par où se précipite un torrent d'ambitions secondaires, dont la moindre veut encore primer ; elle avait dans son aristocratie un mal, au dire des démocrates, mais un mal défini, circonscrit ; elle l'échange contre dix aristocraties contendantes et armées, la pire des situations. En proclamant l'égalité de tous, on a promulgué la déclaration des droits de l'Envie » (90).

Balzac est l'adversaire du nivellement égalitaire ; mais personne ne peut arrêter la marée montante. « Partout, lorsque vous rassemblerez des familles d'inégale fortune sur un espace donné, vous verrez se former des cercles supérieurs, des patriciens, des première, seconde et troisième sociétés. L'égalité sera peut-être un *droit*, mais aucune puissance humaine ne saura le convertir en fait. » (91). Il proteste contre « l'égalité parisienne, monstre qui acheva, sous la Restauration, de dévorer le dernier morceau de l'Etat social » (92), contre « un

(88) *Mémoires de deux jeunes mariées*, 204-205.

(89) *La Femme de trente ans*, 101.

(90) *Béatrix*, 332.

(91) *La Duchesse de Langeais*, 179.

(92) *Le Cabinet des antiques*, 56-57.

siècle où les rangs se nivellent, où la manie de l'égalité met de plain-pied tous les individus et menace tout, jusqu'à la subordination militaire, dernier retranchement du pouvoir en France » (93), contre la France, où « ce qu'il y a de plus national est la vanité. La masse des vanités blessées y a donné soif d'égalité. » (94). Et M^{me} de Bargeton fait « abjurer à Lucien ses idées populacières sur la chimérique égalité de 1793. » (95).

Et tout cela est inclus dans les déclarations de principe que Balzac faisait dès 1824 : elles ressemblent un peu à ce qu'il écrit lui-même à propos de M^{me} Rabourdin dessinant à son mari « de superbes plans dans lesquels elle négligeait les obstacles qu'y apportent les hommes et les choses. » (96). Donc, dès 1824, il raisonne et légifère dans l'absolu. « Une fortune de cent mille livres de rente, possédée par un père qui a quatre enfants, sera, à la seconde génération, possédée par seize personnes.; à la troisième génération on trouvera soixante-quatre branches d'une même famille réduites à 1.500 livres de rente, ce qui équivaut à l'indigence. » Elections? les fils seront éligibles, les petits-fils ne le seront pas. « Dans cent ans, il n'existera ni éligibles, ni électeurs ». « Par suite du partage égal des terres, dans un nombre d'années qu'on ne saurait spécifier, mais qui n'est pas très-éloigné, chaque habitant jouissant d'une petite portion de terre à peu près suffisante à ses besoins, content d'une vie obscure et oisive, resterait en repos chez soi. Peu à peu, le commerce, l'industrie, les arts, négligés, manquant de bras, s'anéantiraient, et, avec eux, la prospérité et l'éclat du royaume. » Certes, Balzac comme tout autre est responsable de ce qu'il a signé; mais sur la question qui nous occupe, il faut observer qu'il a subi de fortes influences « aristocratisantes », d'autant plus actives peut-être qu'elles étaient féminines, celles notamment de M^{me} de Berny, de M^{me} de Castries et même de M^{me} Hanska. Il est, dans une mesure, prisonnier de « ces dames ». Je passe sur les réflexions à propos des enfants qu'unit, jusqu'à la mort du père, « une cordialité touchante », à propos de l'aîné en qui ses frères ne voient « qu'un ami, un protecteur, un second père, sur lequel

(93) *Ursule Mirouët*, 154.

(94) *Le Cabinet des antiques*, 20.

(95) *Les deux poètes*, 234.

(96) *Les Employés*, 11.

ils ont d'avance reporté tous les sentiments d'amour et de respect qu'ils avaient pour l'auteur de leurs jours. » Ce ne sont là que suppositions gratuites de la part d'un jeune homme qui n'a pas vécu et qui ne connaît rien au maniement des hommes ni à leurs sentiments profonds. L'affirmation qui suit n'est pas moins gratuite : « Dans toutes les sociétés il y a une masse de peuple qui demeure éternellement dans l'état où elle est depuis le commencement des sociétés humaines. » (97). C'est dans le même esprit qu'il écrit : « Le parti royaliste est philosophiquement rationnel dans ses deux dogmes fondamentaux : Dieu et le roi. Ces deux principes sont les seuls qui puissent maintenir la partie ignorante de la nation dans les bornes de sa vie patiente et résignée. Dans tous les temps, dans tous les pays, il sera ridicule de vouloir prétendre donner autre chose que de l'ouvrage, des vêtements et des abris, aux classes inférieures. Faire lire les devoirs du citoyen ou les journaux à des gens qui se lèvent au jour et se couchent à la nuit après avoir travaillé dix heures est une entreprise bouffonne à laquelle aucun écrivain libéral n'a pensé. » (98).

Cependant, la pensée de Balzac offre des nuances. Il dira de la Révolution de 1789 : « Cet ouragan de quarante années, qui a renversé la royauté, la religion, et dispersé les éléments de ce qui faisait la vieille France » (99) ; et des révolutions en général que, l'un de leurs « plus grands malheurs des révolutions en France, c'est que chacune d'elles est une nouvelle prime donnée à l'ambition des classes inférieures. » (100). En revanche, il n'hésitera pas à écrire : « La Convention, modèle d'énergie, fut composée en grande partie de têtes jeunes ; aucun souverain ne doit oublier qu'elle sut opposer quatorze armées à l'Europe ; sa politique, si fatale aux yeux de ceux qui tiennent pour le pouvoir dit absolu, n'en était pas moins dictée par les vrais principes de la monarchie, car elle se conduisit comme un grand roi » (101). Par exemple, encore, il dira : « Ces royalistes, surnommés *Ultras* par l'Opposition, eurent pour chefs et pour héros les courageux ora-

(97) *Œuvres complètes*, XXIII, 6-12, *passim*.

(98) *Ibid.*, 370-371.

(99) *Madame de la Chanterie*, 248.

(100) *Ibid.*, 226.

(101) *Les Employés*, 151.

teurs de la Droite qui, dès la première séance royale, tentèrent, comme Monsieur de Polignac, de protester contre la Charte de Louis XVIII, en la regardant comme un mauvais édit arraché par la nécessité du moment, et sur lequel la Royauté devait revenir. » (102). D'autre part il mandera à Barthélémy, le 3 Mai 1831 : « La justice veut qu'on flétrisse ces hommes qui se montrèrent *plus royalistes que le roi* et qui, dans leur zèle insensé, compromirent de tout leur pouvoir la dignité royale » (103) ; à M^{me} Hanska, le 11 Août 1834 : « Savez-vous qu'il y a du courage à se dire légitimiste ? Ce parti est bien abject. Les trois partis qui se partagent la France sont tous descendus dans la boue » (104), et, le 16 Mai 1836, qu'il ne veut plus de politique. « Cette détermination m'est venue à l'aspect de deux séances de la Chambre des Députés. La sottise des orateurs, la niaiserie des débats, le peu de chance qu'il y a de triompher d'une semblable et d'une si misérable médiocrité, me font renoncer à m'y mêler autrement qu'en qualité de ministre. » (105).

§ V. — La Propriété foncière.

Nous avons vu Balzac dénoncer, dès 1824, le péril que faisait courir à la société la mutilation des propriétés d'après le système établi par la Révolution. Par la suite, il n'a point cessé d'agiter la cloche d'alarme.

Louis Lambert est supposé écrire à son oncle : « Le Code, que l'on regarde comme la plus belle œuvre de Napoléon, est l'œuvre la plus draconienne que je sache. La divisibilité territoriale poussée à l'infini, dont le principe y est consacré par le partage égal des biens, doit engendrer l'abâtardissement de la nation, la mort des arts et celle des sciences. Le sol, trop divisé, se cultive en céréales, en petits végétaux ; les forêts et, partant, les cours d'eau, disparaissent ; il ne s'élève plus ni bœufs, ni chevaux. Les moyens manquent pour l'attaque comme pour la résistance. Vienne une invasion, le peuple est écrasé, il a perdu ses grands

(102) *Le Cabinet des antiques*, 18.

(103) *Corr.*, I, 112.

(104) *Etr.*, I, 183.

(105) *Ibid.*, I, 327-328.

ressorts, il a perdu ses chefs. Et voilà l'histoire des déserts ! » (106).

Nous en entendrons un écho accentué dans *le Curé de village*, que Balzac prend soin de nous rappeler lui-même dans *les Paysans*, où il insiste sur « le non-sens que présente la propriété réduite à des moitiés, à des tiers, des quarts, des dixièmes de centiares, comme dans la commune d'Argenteuil, où l'on compte trente mille parcelles », où il critique « les nombreuses merveilles enfantées par ce que d'imbéciles économistes nomment *la petite culture*, le résultat d'une faute politique à laquelle nous devons de porter de l'argent français en Allemagne pour y acheter des chevaux que le pays ne fournit plus, une faute qui diminuera tellement la production des bêtes à cornes que la viande sera bientôt inabordable, non pas seulement au peuple, mais encore à la petite bourgeoisie, (Voir *le Curé de village*). » (107)... Et le renvoi est de Balzac. De Balzac aussi est le titre : *Qui terre a guerre a*. Certes, la formule est vieille. Sans être limitée à aucune région de la France, elle dut être particulièrement en faveur en Basse-Normandie et Balzac peut l'avoir entendue à Bayeux, chez sa sœur. M. Charles Bruneau, Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Nancy, a bien voulu m'adresser la note ci-dessous dont je le remercie (108).

Le sens du proverbe est clair : Il signifie que la nature humaine est processive, et qu'il n'y a pas de possession sans contestation.

Balzac, à son habitude, a changé le sens de la formule. Chez lui, il ne s'agit plus de différends militaires, judiciaires ou autres, entre pairs, mais d'une légitime défense du supérieur devant une fourmilière d'inférieurs. Quiconque est propriétaire est en butte aux attaques de « ses » paysans. Ce jugement préjudiciel, ce préjugé pour tout dire, ôte au roman *les Paysans* toute valeur sociale démonstrative, puisque l'auteur, ayant trouvé ce titre, conduit l'action en fonction d'une idée préconçue : le paysan, grignoteur de la terre par nature est conséquemment le destructeur nécessaire de la nation. Voyez son œuvre.

Lorsque Blondet a épousé la comtesse de Montcornet, devenue

(106) *Louis Lambert*, 121.

(107) *Les Paysans*, 256-257.

(108) Le proverbe : « Qui a terre, si a guerre » porte le n° 1821 dans Joseph Morawski, proverbes français antérieurs au XV^e siècle.

Le ms R, où il se trouve pour la première fois, est du XV^e siècle (Rome, Vatic. Reg. 1429). C'est un manuscrit juridique, compilé avant 1444 par Estienne Legris, Chanoine de Lisieux.

veuve, c'est vraisemblablement en 1838 qu'en passant ils revoient la vallée des Aigues. « Le pays n'est plus reconnaissable. Les bois mystérieux ; les avenues du parc, tout avait été défriché ; la campagne ressemblait à la carte d'échantillons d'un tailleur. Le Paysan avait pris possession de la terre en vainqueur et en conquérant. Elle était déjà divisée en plus de mille lots, et la population avait triplé entre Couches et Blangy. » Et Blondet s'écrie, en voyant les misérables maisonnettes nouvelles : « Voilà le progrès ! C'est une page du *Contrat social* de Jean-Jacques... Mon Dieu ! que deviendront les rois dans peu ? Mais que deviendront, avec cet état de choses, les nations elles-mêmes dans cinquante ans ? » (109).

C'est qu'aussi bien « le paysan n'a d'autre passion, d'autre désir, d'autre vouloir, d'autre point de mire, que de mourir propriétaire. Ce désir... est né de la Révolution ; il est le résultat de la vente des biens nationaux. » (110). Car, « si les paysans ont longtemps été des vaincus, la Révolution de 1789 a été leur revanche. Ils ont mis le pied dans la possession du sol, que la loi féodale leur interdisait depuis douze cents ans. De là, leur amour pour la terre qu'ils partagent jusqu'à couper un sillon en deux parts, ce qui, souvent, annule la perception de l'impôt, car la valeur de la propriété ne suffirait pas à couvrir les frais de poursuite pour le recouvrement. Dans mille cantons sur les trois mille dont se compose la France, il est impossible à un riche d'acheter du bien de paysan. » Ils « ne s'en dessaisissent à aucun prix pour les bourgeois. » (111). Les hôtes de Benassis reconnaissent « la nécessité de l'obéissance passive des masses de l'Etat, comme à la guerre chez les soldats » (112). Balzac écrit lui-même à Mme Carraud, fin 1830 : « La masse des lois et leur esprit doit tendre à éclairer *le plus possible* le peuple, les gens qui n'ont rien, les ouvriers, les prolétaires, etc., afin de faire arriver le plus possible d'hommes à l'état d'aisance qui distingue la masse intermédiaire ; mais aussi le peuple doit être laissé sous le joug le plus puissant, de manière que ses individus trouvent lumière, aide et protection, et qu'aucune idée, aucune forme, aucune transaction, ne le rende

(109) *Les Paysans*, 388-389.

(110) *Le Curé de village*, 220.

(111) *Les Paysans*, 102.

(112) *Le Curé de village*, 226.

turbulent. » (113). Le sapeur, le rongeur, le Robespierre à une tête et à vingt millions de bras n'en poursuit pas moins son travail de division et d'émiettement; et Balzac lui-même s'en rend compte, et il le dit à l'aide d'une autre image : « L'audace avec laquelle le Communisme, cette logique vivante et agissante de la Démocratie, attaque la société dans l'ordre moral, annonce que, dès aujourd'hui, le Samson populaire, devenu prudent, sape les colonnes sociales dans la cave au lieu de les secouer dans la salle du festin. » (114).

Le Gouvernement est estimé partiellement responsable de cet état de choses. A propos des deux Assemblées délibérantes qu'il tient pour nuisibles, Balzac affirme que « ce système peut encore aller dans un pays dont l'action est circonscrite par la nature du sol, comme en Angleterre; mais le droit d'aînesse appliqué à la transmission de la terre est toujours nécessaire, et, quand ce droit est supprimé, le système représentatif devient une folie... L'Autriche n'a pu recommencer les guerres contre Napoléon qu'en vertu de ce droit... qui conserve agissantes les forces de la famille et maintient les grandes productions nécessaires à l'Etat... Si la paix se maintient, le mal ira croissant : dans vingt-cinq ans d'ici les races bovine et chevaline auront diminué de moitié en France... Sur un rayon de dix lieues autour de Paris la campagne divisée à l'infini peut à peine nourrir les vaches laitières. La commune d'Argenteuil compte 30.885 parcelles de terrain dont plusieurs ne donnent pas quinze centimes de revenu... Des cultures plus productives que celle de l'herbe y anéantissent les prairies... Le mal de cette division excessive s'étend autour de cent villes en France et la dévorera quelque jour tout entière. » La Normandie perdra la moitié de sa population chevaline et bovine, mais elle aura le monopole du lait à Paris. On assistera à l'élévation progressive du prix de la viande : Paris, qui en payait la livre 7 et 11 sous en 1814, la paiera 20 en 1850. D'où vient le mal? Du *Titre des Successions*, du Code Civil, qui ordonne le partage égal des biens. « Là est le pilon dont le jeu perpétuel émiette le territoire, individualise les fortunes en leur ôtant une stabilité nécessaire, et qui, décom-

(113) *Corr.*, I, 108.

(114) *Les Paysans*, 119-120.

posant sans recomposer jamais, finira par tuer la France. La Révolution française a émis un virus destructif auquel les Journées de Juillet ont communiqué une activité nouvelle. Ce principe morbifique est l'accession du paysan à la propriété. Si le *Titre des Successions* est le principe du mal, le paysan en est le moyen. Le paysan ne rend rien de ce qu'il a conquis. Une fois que cet ogre a pris un morceau de terre dans sa gueule toujours béante, il le subdivise tant qu'il y a trois sillons. Encore ne s'arrête-t-il pas ! Il partage les trois sillons dans leur longueur ». Et puis, il n'a que des vaches, dont il tire sa nourriture. « Il ne s'avise pas d'élever des bœufs, encore moins des chevaux ». La bourgeoisie y a sa part de responsabilités. Elle achète les grandes terres, se les partage, puis, les ayant divisées, les livre au paysan par location ou vente au détail (115).

Et les terres incultes ! Elles sont « des défis portés à la Civilisation ». La France doit imiter l'Angleterre qui, des arides bruyères de l'Ecosse, a fait des terres fertiles. « Il est inouï qu'on se plaigne de l'ascension constante des masses populaires vers les hauteurs sociales et qu'un Gouvernement n'y trouve pas de remède, dans un pays où la statistique accuse plusieurs millions d'hectares en jachère, dont certaines parties offrent, comme en Berry, sept ou huit pieds d'humus. Beaucoup de ces terrains, qui nourriraient des villages entiers... appartiennent à des communes rétives, lesquelles refusent de les vendre aux spéculateurs pour conserver le droit d'y faire paître une centaine de vaches... Sur plusieurs points semblables, planter, ce serait évangéliser » (116).

Comment Balzac a-t-il incorporé ces idées à ses trois romans des *Scènes de la vie de campagne* ? Quelles traces en retrouverons-nous dans tels autres livres de la *Comédie humaine* ?

(115) *Le Curé de village*, 219. — Le Code a bien d'autres effets néfastes. « En nivelant les fortunes, le titre du Code qui régit les successions a produit ces phalanstères en moëllons qui logent trente familles et qui donnent cent mille francs de rente. Aussi, dans cinquante ans, Paris comptera-t-il les maisons semblables à celle où demeurerait, au moment où cette histoire commence, la famille Thuillier, une maison vraiment curieuse et qui mérite les honneurs d'une exacte description, ne fût-ce que pour comparer la Bourgeoisie d'autrefois à la Bourgeoisie d'aujourd'hui. » [*Les Petits Bourgeois*, 4-5]. Ces « phalanstères en moëllons » ne sont peut-être pas le résultat du Code : il est certain qu'ils n'ont fait que se multiplier.

(116) *Le Curé de Village*, 82-83.

CHAPITRE II.

Comment Balzac a illustré ses idées.

Dupin aîné, qui, précisément, plaida contre Balzac à propos du *Médecin de Campagne*, écrivait, en 1823 : « *Commune utopique*. J'avais d'abord eu l'idée de donner sous ce titre la description d'une commune parfaitement bien réglée et administrée; une commune telle qu'il serait à désirer qu'elles fussent toutes, telle que je la conçois, sans l'avoir jamais vue. Mais c'était un roman à faire; il faut pour cela de l'imagination, du style, et presque de la poésie...; j'y ai renoncé. Je serai volontiers l'Avocat des communes, mais je ne puis en être le Platon » (1).

C'est ce roman que Balzac a fait vivre à Benassis; roman, car de même que, dans *les Paysans*, tout concourt sans atténuation à la défaite de Montcornet, ici tout s'enchaîne pour la réussite du médecin. Roman? Poème, plutôt, à tendances évangéliques et sociales, évidence qui ressort des lettres mêmes de Balzac, et l'on peut en dire presque autant du *Curé de village*.

Nous verrons donc Benassis à l'œuvre, mais sur le plan de l'idéologie beaucoup plus que de la réalisation, car nul maire n'a modelé son action sur les données balzaciennes. A la vérité, de nombreux essais ont été faits dans ce sens, qui ne sont pas tous connus, mais dont le point de départ n'a pas été nécessairement la lecture du *Médecin de campagne*: il est même infiniment plus probable que c'est celui-ci qui dérive de ceux-là, selon le principe que c'est la littérature qui prend le mot d'ordre de la vie, et non point la vie de la littérature. Même ces essais sporadiques eussent-ils réussi qu'il n'en serait, à coup sûr, résulté aucune amélioration *décisive*, pas plus collective qu'individuelle. Quand Genestas dit à Benassis : « Si dans toutes localités chacun vous imitait, monsieur, la France serait grande et pourrait se

(1) DUPIN aîné, *Lois des communes*, I, Introduction, 282.

moquer de l'Europe ! » son cri va directement se perdre dans les nuées (2). Supposé, la France n'ayant pas, même à cette date, le monopole d'initiatives de cet ordre, qu'il y eût d'autres Benassis ailleurs qu'en France, on ne voit pas bien en quoi la politique continentale eût été modifiée. Benassis ne me persuade même pas quand il précise qu'il a surtout compris qu'il n'agirait sur ses administrés « que par des calculs d'intérêt et de bien-être immédiats. Tous les paysans sont fils de saint Thomas, l'apôtre incrédule : ils veulent toujours des faits à l'appui des paroles » (3). Et Véronique Graslin pas davantage.

§ I. — Le Médecin de Campagne.

Dans une petite ville du Languedoc, vers 1779, Benassis est né d'un père qui, après une jeunesse folle, avait reconstitué sa fortune par un heureux mariage et par les lentes économies qui se font en province. A l'âge de huit ans, il fut mis au Collège de Sorèze où il vécut sous la discipline à demi-conventuelle des Oratoriens. Il en partit pour achever ses études à Paris. Il y rencontre d'inévitables aventures sentimentales. La mort d'un fils qu'il a eu hors du mariage le renverse sur la route de Damas. Il veut entrer en religion et vient à la Grande-Chartreuse. Il en voit la chapelle et les cellules, et il lui paraît soudain que ces moines obéissent à « une sorte d'égoïsme sublime. » Ces moines sont inutiles « au monde social ». Et il est évident que Benassis n'a pas entendu parler de la « réversibilité. » C'est ainsi que le curé Bonnet dira à Véronique : « Pleurer, madame, gémir comme la Madeleine dans le désert, n'est que le commencement : Agir est la fin. Les monastères pleuraient et agissaient, ils priaient et civilisaient ; ils ont été les moyens actifs de notre divine religion. » (4).

Benassis, donc, deviendra « sœur de charité pour tout un pays » et s'installera dans le gros bourg que nous connaissons. « L'habitude de vivre avec des paysans », dit-il, « mon éloignement du monde, m'ont réellement transformé. Mon visage a changé d'ex-

(2) *Le Médecin de campagne*, 54.

(3) *Ibid.*, 39. Les éléments de l'analyse suivante du *Médecin de campagne*, se trouvent dans ce roman aux pages 194, 195, 202, 213, 228, 233, 235, 62, 37, 38, 26, 39, 40-46, 49, 50, 51, 53, 54.

(4) *Le Curé de village*, 144.

pression, il s'est habitué au soleil qui l'a ridé, durci. J'ai pris d'un campagnard l'allure, le langage, le costume, le laisser-aller, l'incurie de tout ce qui est grimace. » Il se fait chirurgien de campagne, et, non content de soigner pour rien les pauvres gens, il les aide de sa bourse. Mais ce n'est là que la plus mince partie de la tâche à laquelle il s'est voué.

Lorsqu'il est arrivé, il y avait au bourg « cent trente familles de paysans, et dans la vallée deux cents feux environ. Maire et adjoint illettrés, juge de paix et greffier pauvres diables, euré sans instruction, habitants misérables, aucune autre industrie qu'une scierie de bois, pas une route : des sentiers qui sont des bourbiers.

Il débarrasse la commune d'une douzaine de crétins qui pouvaient y propager leur affreuse maladie. Il achète pour son compte la maison curiale, qui est en vente, et des terres vaines. Pour autrui, il installe une fabrique de paniers qui coûteront moins cher qu'à Grenoble, malgré l'opposition de l'ignorant ancien maire, qu'il a remplacé. Il fait établir un bon chemin, malgré des refus de prestations en nature. Il attire au bourg un maréchal-ferrant qui connaît un peu « l'art vétérinaire », et confie le poste de secrétaire de la mairie à un vieux soldat ; ces deux hommes et leur famille augmentent donc la population du bourg, et vingt-deux autres familles que Benassis finit par persuader de quitter le hameau où l'on est menacé de crétinisme : autant de maisons à bâtir. Et voici affluer maçons, charpentiers, couvreurs, menuisiers, serruriers, vitriers, qui ont de la besogne pour longtemps et travaillent pour se loger eux-mêmes. Pendant la deuxième année de l'administration de Benassis, soixante-dix autres maisons s'élèvent. Des nécessités nouvelles sont créées. Le besoin engendre l'industrie ; l'industrie, le commerce ; le commerce, un gain ; le gain, un bien-être, et, le bien-être, des idées utiles.

Un boulanger s'installe, et l'on passe du pain de blé noir au pain de seigle ou de méteil. Benassis désire voir, un jour, aux plus pauvres gens, « un morceau de pain blanc ». « Pour moi, dit-il, les progrès intellectuels étaient tout entiers dans les progrès sanitaires. Un boucher annonce dans un pays autant d'intelligence que de richesse. Qui travaille mange, et qui mange pense ». Et voilà un aphorisme qu'on dirait de Hugo, dans sa dernière période d'illuminisme social. Benassis trouve des terres à blé où l'on construit quatre fermes. Résultat : en six semaines, le bourg

s'accroît de trois cents autres habitants. Au cours de la quatrième année, récolte miraculeuse de blé; un moulin s'établit, un jardinier vient enseigner la culture des arbres fruitiers. Le commerce des bois se développe et ainsi de suite. Benassis fait bâtir une mairie où il met une école gratuite et où il loge un instituteur; un pensionnat de jeunes personnes se fonde. On voit apparaître bureau de poste, débit de tabac, de poudre et de cartes.

« Au bout de sept ans » — comme saint Nicolas, — Benassis rencontre deux étrangers, « les vrais bienfaiteurs de ce bourg, qu'ils métamorphosent peut-être en une ville ». Un cordonnier et un chapelier. On entend bien ce qu'écrivit Grossetête à Véronique : « Celui qui fertilise un coin de terre, qui perfectionne un arbre à fruits, qui applique une herbe à un terrain ingrat, est bien au-dessus de ceux qui cherchent des formules pour l'Humanité. En quoi la science de Newton a-t-elle changé le sort de l'habitant des campagnes ? » (5). Ceci fait penser à Swift. Son héros dans *Laputa* voit un pays où la science règne en maîtresse et où les commodités indispensables à la vie font défaut. On a rendu tellement scientifique l'art de se les procurer qu'à la fin on ne se procure plus rien du tout, et, malgré leur stérilité, on s'obstine dans ces errements par la seule raison qu'ils sont scientifiques. C'est l'éloge de la bonne vieille pratique fondée sur l'instinct populaire et l'expérience séculaire. C'est la critique de la science appliquée à tort et à travers, et, par ricochet, de la Royal Society que l'on venait de fonder à Londres. En vérité, la fausse science est seule atteinte. Mais revenons au *Médecin de Campagne*. On ne peut, pourtant, à un siècle de distance, s'empêcher de sourire. Benassis est autorisé à fonder trois foires par an; elles se sont tenues pour la première fois en 1828, l'année qui précède celle où il rencontre Genestas. Il y a un marché par semaine, où se font les affaires de bestiaux et de blé. Un notaire a ouvert étude, et Benassis

(5) *Le Curé de Village*. 189. — Rencontre curieuse. « A l'âge de seize ans, dit la Fosseuse..., j'étais forcée de mendier mon pain sur les routes de la Savoie... » [*Médecin de campagne*, 215]. Un jour, je vois venir une jolie calèche française qui montait la côte des Echelles. Il se trouvait dedans une demoiselle belle comme la Vierge Marie et un jeune homme qui lui ressemblait : « Vois donc la jolie fille ! », lui dit ce jeune homme en me jetant une pièce d'argent. » [254]. D'autre part Chateaubriand écrit : « Dans la vallée du Rhône, je rencontrai une garçonnelle presque nue qui dansait avec sa chèvre; elle demandait la charité à un riche jeune homme bien vêtu qui passait en poste, courrier galonné en avant, deux laquais assis derrière le brillant carrosse. » [*Mémoires d'Outre-Tombe*, VI, 224].

prévoit l'arrivée d'un pharmacien, d'un horloger, d'un marchand de meubles et d'un libraire. L'église est réparée et ornée, un presbytère est bâti, un beau champ de foire est tracé. En 1829, la commune comprend 1.900 feux au lieu de 137, 2.000 personnes au bourg au lieu de 700, 3.000 en comptant les habitants de la vallée. On compte 12 familles riches, 100 aisées, 200 qui prospèrent. Tout le monde sait lire et écrire. Il y a 17 abonnements à différents journaux.

§ II. — Le Curé de Village. (6)

Véronique est née à Limoges en Mai 1802. Son père, Jérôme-Baptiste Sauviat, né lui-même en Auvergne vers 1747, a été marchand forain pendant la Révolution. En 1797, il a épousé, à Limoges, la fille de Champagnac, chaudronnier. Celui-ci mort, Sauviat s'établit dans une vieille boutique au coin des rues de la Vieille-Poste et de la Cité. Il y devient très riche et, en 1822, marie sa fille à son compatriote Pierre Graslin, banquier, très riche lui-même. Graslin, né en 1775, a vingt-sept ans de plus que Véronique. Il est dur, avare, affligé d'infirmités. Véronique n'éprouve pour lui aucun sentiment. Elle devient la maîtresse d'un jeune ouvrier porcelainier, Jean-François Taseheron, originaire de Montégnaç. Elle doit s'enfuir avec lui qui, pour se procurer l'argent nécessaire, vole et tue un cultivateur avare du faubourg Saint-Etienne. Découvert, il est arrêté, condamné à mort et exécuté en Août 1829. Il n'a point révélé le nom de sa maîtresse, qui accouche au moment de l'exécution.

Comme Benassis, elle décide de réparer sa faute, d'abord en se condamnant aux plus rudes pénitences, puis, lorsqu'en Avril 1831 Graslin meurt, en consacrant son immense fortune à transformer Montégnaç. Fin Août 1831, Véronique quitte Limoges pour s'ensevelir au château restauré par les soins du défunt. Elle songe à la mort, quand le curé Bonnet lui indique une œuvre à accomplir qui « peut racheter bien des fautes » : fertiliser la plaine inculte en utilisant, par des barrages, les eaux que fournissent les montagnes proches. « Vous verrez un jour la vie, dit-

(6) Les éléments de l'analyse suivante du *Curé de Village* se trouvent dans ce roman aux pages 7, 4, 3, 30, 18, 24, 280, 51-55, 48, 122, 127, 130, 258-259, 131, 132, 139, 146, 148, 149, 168, 188, 194, 228, 237, 238.

il, la joie, le mouvement, là où règne le silence, là où le regard s'attriste de l'infécondité. Ne sera-ce pas une belle prière? Ces travaux n'occuperont-ils pas votre oisiveté mieux que les pensées de la mélancolie? » Véronique cherche par elle-même, se renseigne auprès des compétences locales : le curé Bonnet, son garde-général Colorat, Farrabesche. Son vieil ami Grossetête lui conseille de prendre comme ingénieur le jeune Grégoire Gérard, né en 1802, et qui est sorti de l'Ecole des Ponts-et-Chaussées en 1826. Il se met à l'œuvre dès Janvier 1833. Dix-huit mois après, on essaie les irrigations sur les prairies ensemencées. En 1838, la plaine incul-te, que vingt générations ont jugée infertile, est verte, productive, et entièrement plantée. Gérard y a bâti cinq fermes de 1.000 arpents chacune, sans compter le grand bâtiment du château. Trois autres sont construites. Gérard devient maire de Montégnac. Tout va prospérant.

*
**

Ici, l'on peut, pour ainsi dire, toucher du doigt les mauvais tours que jouait à Balzac la folle du logis. Pas un homme, certes, qui ne la connaisse; mais, chez lui, le cerveau étant d'une puissance exceptionnelle, les méfaits lui sont proportionnés, témoin l'affaire des Jardies. Mais, romancier, Balzac a une autre espèce d'imagination qu'aucun autre n'a possédée à pareil degré d'intensité: celle qui lui fait considérer l'homme qu'il crée par le livre comme plus réel, comme plus vivant que l'homme que tout à l'heure il coudoyait dans la rue ou dans l'omnibus. A coup sûr il estime donc que ce que font, sous sa dictée, Benassis et Véronique, a, pour le moins, autant de réalité et d'importance que s'ils avaient vécu comme nous tous et qu'ils l'eussent authentiquement accompli dans deux chefs-lieux de canton de l'Isère et de la Haute-Vienne.

Il y a infiniment peu de personnages de Balzac qu'on ne puisse accepter dans leur intégrité, infiniment peu de leurs actes qui ne semblent nécessaires, qu'il s'agisse de la vertueuse Eugénie Grandet ou de Vautrin le forçat. Et je laisse de côté telles considérations que résume assez bien Mme Carraud lorsqu'elle écrit à Balzac, le 17 septembre 1833 : « Qui reconnaîtrait dans l'inspirateur des discours de M. Benassis l'auteur des

Drôlatiques ? » (7). Mme Hanska est plus près d'une autre vérité qui, seule, m'intéresse ici, lorsqu'elle écrit sans date, à son frère Adam Rzewuski, à propos du *Curé de village* : « Même le curé, qui est supposé être le principal personnage dans tout le drame, a été dépeint avec un crayon brouillé. Il est par trop saint... Le livre est une béatification de l'Eglise catholique et de son ouvrage, et l'histoire qu'il raconte est tout entière subordonnée à ce seul fait important, ce qui nous explique pourquoi, sous certains rapports, ses personnages nous semblent humains, tandis qu'en réalité ils ne sont pas naturels, ce qui constitue leur grand défaut » (8). M. André Bellessort estime que « dans le pur domaine des réformes sociales et des paraboles évangéliques le *Médecin de campagne*... fait une incursion qui n'est pas, à mon avis, très heureuse » (9).

La faute en est aux personnages et à l'action.

Ils sont tous d'une seule pièce, même Benassis après sa crise, même Véronique après sa faute ; quant aux autres, sans la moindre exception, ce ne sont que des comparses : Véronique pourrait avoir pour conseillers les auxiliaires de Benassis, et vice versa, que rien de l'action de ces deux romans ne serait modifié. Leurs caractères sont inexistants ; ils ne peuvent donc se heurter, à affirmer sans contre-partie, Balzac triomphe trop gratuitement, trop facilement, donc, sans vraisemblance.

Car sa double action — si toutefois, il y en a une du point de vue spécifique de scènes de la vie de campagne, — est dépourvue de crédibilité. Toute la transformation des deux communes du Dauphiné et du Limousin, qui est la raison de vivre de Benassis, et de ne pas mourir encore, de Véronique, tient en quelques pages ; c'est le récit que fait Benassis à Genestas, c'est la partie du chapitre où l'on voit Gérard fertiliser la plaine de Montégnac. Il y avait là — et le génie de Balzac en était capable, — une double monographie à écrire, non pas de façon sèche comme font les économistes, mais comme il les réussit tant de fois pour la bourgeoisie et pour le commerce de Paris. Et puis, Benassis et Véronique rencontrent trop peu d'obstacles sérieux. Ce n'est nullement qu'il faille accumuler dans un roman des péripéties

(7) *Revue des Deux-Mondes*, 1er Mars 1923, 154.

(8) *Revue hebdomadaire*, Décembre 1924, 271.

(9) A. BELLESSORT, *Balzac et son œuvre*, 97.

plus ou moins saugrenues, mais on ne peut tenir pour tels les incidents qui déterminent la double décadence des deux frères Birotteau, l'abbé François, à Tours, et le marchand parfumeur César, à Paris. Avec son médecin et son curé, Balzac se propose bien plus de démontrer que de simplement montrer, plus de discourir que de décrire, plus de nous imposer ses propres conclusions que de nous laisser libres de les tirer dans le même sens que lui, ou dans un autre, si la tendance de notre esprit est telle que, partout, nous voulions trouver des leçons; mais, aussi bien par son action que par ses personnages, il triomphe trop facilement pour que sa victoire puisse avoir des échos.

§ III. — Les Paysans.

Le 28 Avril 1839, Balzac définit lui-même ce roman : « La peinture de la lutte, au fond des campagnes, entre les grands propriétaires et les prolétaires, et l'influence de la démoralisation par l'abandon des doctrines catholiques » (10). C'est un des ouvrages capitaux de Balzac, bien qu'il n'ait pas eu le loisir de l'achever, bien qu'on y sente la thèse, ce qu'on est tenté d'oublier pour peu qu'on se laisse entraîner à le lire. La composition en serait défectueuse si elle n'était le fait habituel de Balzac, qu'il faut prendre tel qu'il est; on n'en doit pas moins remettre à la place que leur assigne la chronologie quantité d'explications. Ainsi, l'action des cinq premiers chapitres se déroule à partir du 6 Août 1823, et les chapitres VI à VIII concernent les années 1791 à 1822. C'est par ceux-ci qu'il faut commencer.

Née en 1740, M^{lle} Laguerre, cantatrice de l'Opéra, est venue, en 1790, s'établir au château des Aigues. Elle a pris pour intendant Gaubertin, fils de l'ex-bailli de Soulanges. « Quand Bonaparte devint premier consul, elle acheva d'arrondir sa propriété par des biens d'Eglise, en y consacrant le produit de ses biens ». Elle ne s'occupe en personne que du pare, des fleurs et des fruits, si bien que, dès 1796, Gaubertin, qui s'est fait nommer maire de

(10) SPOELBERCH DE LOVENJOUL, *La Genèse d'un roman de Balzac*, 44. — Les éléments principaux du résumé qui va suivre se trouvent dans *les Paysans* : 15, 104, 15, 105-108, 110-115, 124, 131, 133, 135, 136, 138, 139-140, 142, 158-159, 152, 160, 68, 71, 72-75, 166, 205, 222, 254, 243, 175, 272, 288, 100, 165, 178-182, 344, 366, 380, 384, 386-387.

Blangy, possède 350.000 francs en argent. Ignorance, insouciance, désir de la paix, peur des paysans, M^{11e} Laguerre se laisse gruger par celui-là et, par ceux-ci, dépouiller d'une partie de ses biens, de sorte que, dans les huit dernières années de sa vie, qui s'achève en 1815, elle ne touche pas plus de 30.000 francs sur les 50.000 qu'en réalité rapportent les Aigues. Gaubertin, qui veut les acheter à la mort de M^{11e} Laguerre, a double intérêt à les maintenir « dans un état patent de dépréciation quant aux revenus ostensibles ». Quand M^{11e} Laguerre est morte, M^{11e} Cochet, sa femme de chambre, se marie avec Soudry, brigadier de la gendarmerie de Soulanges. Elle a une fortune de 250.000 francs, et Gaubertin, après vingt-cinq ans de gestion, 600.000. En 1816, il espère devenir le maître des Aigues, qui sont mises en vente. Au dernier moment, le général Montcornet les a pour 1.150.000 francs. Là, prend fin le prologue du drame. Des mains insouciantes d'une « fille d'Opéra », la propriété passe aux mains rudes d'un sabreur de l'Empire ; mais on sait déjà, par Balzac, que celui-ci paiera les fautes commises par celle-là.

Gaubertin se flatte de mener le général comme il a mené la cantatrice, mais il se trompe. L'ayant surpris la main dans le sac, Montcornet le chasse. De là des colères d'où sortiront toutes les infortunes qui, peu à peu, fondront sur le nouveau propriétaire. Par ses multiples relations dans le canton, dans l'arrondissement, dans le département, à Paris même, l'ancien intendant est plus puissant que le général, qui n'en a aucun soupçon, nouveau venu qu'il est aux Aigues, aussi bien que dans cette position de grand propriétaire.

Il remplace Gaubertin par Sibilet, créature de Gaubertin. Deux années pleines, 1818-1819, passent sans qu'il revienne aux Aigues, tout occupé de son mariage avec M^{11e} de Troisville. Avec elle, il y reprend pied en Mai 1820 ; enchantée, elle se propose de passer six mois par an « dans ce magnifique séjour. » Lui-même, enivré, approuve tout de la gestion de Sibilet, dont une lettre le rappelle, en 1821, avant Mai, de Paris où il est rentré pour l'hiver : « Le bail de neuf ans et de 30.000 francs, passé en 1812 par Gaubertin avec un marchand de bois, finissait au 15 Mai ». Les Gravelot refusent de payer le dernier terme, alléguant que, du fait des dévastations commises par les paysans, les bois présentent une diminution d'un cinquième. Montcornet veut plaider : Sibilet l'en dissuade ; il veut vendre lui-même son bois à Paris : Sibilet

lui indiquant toutes les complications où il se perdra, il y renonce. Il veut le céder à bail à d'autres preneurs : Sibilet lui démontre que Gaubertin est maître absolu du marché. Que faire ? Vendre les Aigues, suggère l'insidieux Sibilet. Montcornet bondit : lui, lâcher pied ? Il fera surveiller ses bois. Il chasse Courtecuisse, garde faînéant et complice des pillards, qu'il remplace par quatre anciens soldats qui lui sont tout dévoués. A Vaudoyer, garde-champêtre facile à corrompre, il substitue un autre ancien soldat, et il s'est fait nommer maire à la place de Rigou. Cela ne lui suffit pas. Il accumule faute sur faute, se croyant, au contraire, de plus en plus fort. La gendarmerie de Soulanges lui étant hostile, il fait remplacer Soudry par Viollet, et les gendarmes par d'autres. Et c'est à peu près là que se termine le premier acte du drame réparti sur un espace de sept années, de 1816 à 1822 inclus, premier acte, à la vérité, de récit plus que d'action, encore que quelques épisodes en soient très vivants.

Dès Août 1823, c'est-à-dire dès le chapitre I, nous voyons les résultats des mesures malheureuses prises par Montcornet ; tous les paysans des communes environnantes sont ligués contre lui ; les uns, sournois comme le père Fourchon, les autres, agressifs et décidés à tout, comme les Tonsard et les habitués de leur cabaret. Tout en instrumentant contre eux pour le compte de Montcornet, Brunet, huissier à Soulanges, les avertit et prend leurs intérêts. Vatel, un des nouveaux gardes, veut arrêter la vieille Tonsard, qui rapporte, dans un fagot, un chêne de dix ans coupé en rondins : il n'a pas le dernier mot, et c'est le premier épisode vivant de la lutte de la chaumière contre le château. Et elle n'est pas égale.

Du côté de la chaumière, nous voyons groupés tous les paysans, y compris les Tonsard, de la vallée des Aigues, à l'exception du père Niseron et de sa petite-fille : la Péchina ; tous les paysans, dominés et menés par Rigou, dont Montcornet, par une autre maladresse, s'est aliéné les bonnes grâces, toute la bourgeoisie de Soulanges, à qui l'ex-M^{lle} Cochet, devenue M^{me} Soudry, donne le mot, et de la Ville-aux-Fayes, où Gaubertin est tout-puissant. Du côté du château, le seul Montcornet, appuyé par le curé Brossette, qui n'a aucune influence, par ses quatre gardes, à l'occasion par la gendarmerie, toujours par la loi, dont les paysans se moquent.

Après l'épisode où Vatel n'a point le beau rôle, Michaud, le

garde-général, avertit Montcornet que les dégâts ont repris dans ses bois et que les abus vont recommencer à l'occasion du glanage. Exaspéré, Montcornet part pour la Préfecture, où l'on s'emploie à l'apaiser en lui conseillant de prendre des mesures habiles. Mais c'est en vain qu'il croit frapper un grand coup en faisant relâcher les délinquants que les gendarmes se préparent à emmener : les arbres sont tués dans la forêt, le lévrier de Michaud l'est aussi, jusqu'à ce que Michaud le soit lui-même en Novembre. Et voilà la fin du second acte.

La *Chemise sanglante* de Barginet pourrait bien être, qui le croirait, une source des *Paysans*. Balzac rendant compte de ce pauvre roman (11) s'égaie aux dépens de l'auteur dont le héros quitte sa femme en couches, et, nuitamment, s'en va plein de mélancolie dans la campagne où il tue un chien et se fait assassiner.

Or, il y a meurtre de chien dans *les Paysans* (12) ; mais surtout, Michaud quitte sa femme en couches, de nuit, dans la campagne ; il va en terrain ennemi, il se fait tuer (13). Seulement, ce qui chez Barginet était mélodramatique, parce que gratuit, devient puissamment émouvant dans l'esquisse laissée par Balzac, parce que les événements sont motivés et que le récit, dans son état présent, est très ramassé.

L'épilogue ? L'année suivante, en Mai, Montcornet ne doit de n'être point assassiné, lui aussi, qu'à ce qui reste de bons sentiments dans l'âme de Bonnébault. Il se décide alors à vendre les Aigues. La chaumière a vaincu le château, les prolétaires le grand propriétaire.

Dès le 26 Juin 1830, dans le Journal *La Mode*, Balzac traçait les grandes lignes et esquissait les idées maîtresses de ce livre, dans une chronique intitulée *De la vie de château*. A la suite de M. E. Jouy, « astre de la littérature impériale », ses satellites ont fini par avilir « l'admirable figure du propriétaire « foncier. » M. le Maire, les paysans surnois, le sous-préfet, le faubourg Saint-Germain du canton et les libéraux campagnards, tous ces pantins sont morts, littérairement parlant... Nous n'avons plus que des

(11) *Œuvres complètes*, XXII, 36-38.

(12) *Les Paysans*, 367.

(13) *Ibid.*, 379-380.

maisons de campagne en France, et il n'y a plus de châteaux. » Car il y faut « une aristocratie puissante, forte et riche. » Or, « la Chambre des Pairs ne compte pas six fortunes de douze cent mille livres de rente. » Suit une comparaison avec l'aristocratie d'Angleterre où « les caves d'un château contiennent pour cent mille écus de vin », où le mobilier « vaut un ou deux millions », le parc, la terre, le château, plus de dix millions. « Pour avoir cette vie de château en France, il faut laisser dévorer le sol par l'aristocratie, par les pairs et les princes... Nous pouvons payer un grandiose digne des Mille et une Nuits en sacrifiant trente millions d'hommes à cinq cents familles. C'est l'affaire de trois ans de lâcheté. » Sous l'Ancien Régime « la vie de château existait en France dans toute sa pureté. M. de Chalais tuait impunément des paysans, et Louis XV, effrayé de ce développement de la vie de château, disait, en signant pour la cinquième fois des lettres de grâce : « J'en accorderai à son meurtrier ». Il faut nous souvenir que ces saturnales de l'oligarchie amènent des révolutions, que l'extrême luxe produit l'extrême misère. En ce moment, cinquante mille familles ont une campagne, un petit parc, un tableau lithochromique, un port d'armes, un ou deux chiens. Si nous continuons, dans dix ans cent mille familles seront heureuses de ce petit bonheur qui commence au goujon pris après quatre heures d'incertitude et finit au partage de la souveraineté communale. Si nous perdons alors la gloriole que donnent à un peuple des monuments, des fresques et une aristocratie imposante, nous favoriserons les tableaux de genre et nous penserons avec orgueil que tous les jours *la cité dolente* décroît en France, et ce sera une belle journée que celle où pas un homme ne tendra la main. C'était le vœu de Henri IV dans un temps de féodalité. » (14).

« M. le Maire, les paysans sournois », se retrouvent en Rigou et dans les familles de Blangy, Couches, et Cerneux; le sous-préfet, c'est des Lupeaulx à la Ville-aux-Fayes; le faubourg Saint-Germain du canton, c'est le salon de Mme Soudry, à Soulanges; les libéraux campagnards, ce sont tous ceux qui déclarent la guerre à Montcornet. D'autre part, Balzac, écrivant *les Paysans*, a pris le contre-pied de son ironie de chroni-

(14) *Œuvres complètes*, XXI [465]-468.

queur ; ce n'est point l'aristocratie qui dévore le sol : ce sont les paysans et les libéraux campagnards, c'est, d'un mot, la « médiocratie ». Remarquons enfin, et une fois de plus, que Balzac ne se fait pas inévitablement illusion sur l'Ancien Régime, et qu'à l'occasion il en sait reconnaître les excès.



Le Curé de village est moins la réplique que le complément, plus romancé, du *Médecin de campagne*. *Les Paysans* prennent nettement la contre-partie de ces deux livres. L'immense domaine des Aigues, qui, bien administré, devrait enrichir, non seulement son propriétaire, mais, par voie de travail et d'échanges, toute la région environnante, finit par être dépecé. Dans les deux premiers, il s'agit donc de l'impulsion donnée à l'agriculture et aux industries rurales par des cerveaux intelligents, doublés de cœurs bienfaisants ; dans le dernier, ce sont des paysans qui, ne comprenant rien, selon Balzac, que leur intérêt immédiat, réduisent à néant projets et efforts qui devraient leur assurer pour plus tard cette aisance qu'ils veulent sur-le-champ et ce demi-repos que leur procure le vol toléré jadis par M^{lle} Laguerre. Ils regrettent la bonne demoiselle, et, trait bien humain et non moins social, ils font l'éloge du marquis de Ronquerolles et du comte de Soulanges, deux vieilles familles du pays, avec qui ils vivent en bons termes. Le comte de Soulanges, pair de France, a rendu et rend encore de nombreux services à la bourgeoisie de la vallée des Aigues (15) ; il en est de même du marquis de Ronquerolles, député du Grand-Collège (16). A M^{me} Soudry, qui prétend que Montcornet et les siens « sont le fléau de ce pays-ci », le curé Mouchon répond : « Ils ont, cependant un modèle sous les yeux... : les Soulanges » (17). Courtceuisse dit, au nom des paysans, que Montcornet est seul à se plaindre d'eux : « Messieurs de Soulanges, de Ronquerolles et autres, sont contents » (18). Et Montcornet dit à Courtceuisse : « Ecoute, drôle. J'ai visité hier ma forêt et celles de messieurs de Ronquerolles et de Soulanges : les leurs

(15) *Les Paysans*, 115-116, 173.

(16) *Ibid.*, 172.

(17) *Ibid.*, 303-304.

(18) *Ibid.*, 236.

sont parfaitement gardées, et la mienne est dans un état pitoyable. » A quoi Courtecuisse ne manque pas d'objecter : « Ah ! monsieur le comte, ils sont anciens dans le pays, eux ! On respecte leurs biens. » (19). C'est là une des différences les plus considérables entre l'esquisse intitulée « *le Grand Propriétaire* » et le roman des *Paysans*. Dans le *Grand Propriétaire* la bête noire du parti populaire est bien un homme nouveau dans le pays, mais descendant d'ancêtres qui y sont anciens et cela ne lui épargne aucune antipathie (20). Dans *les Paysans*, Montcornet est un homme absolument nouveau. Balzac a peut-être voulu marquer une différence entre les grands de l'Empire et les nobles de l'Ancien Régime.

Sur le roman des *Paysans*, on ne saurait faire à peu près aucune des réserves qui s'imposent pour les deux autres, pour le premier surtout : il déborde de vie, et Balzac était mieux placé que quiconque pour savoir que son Rigou s'égale à son Grandet, à son Gobseck, à son Nucingen, à son vieux Hochon. Si la Fosseuse, cette demi-slave, comme a fort bien dit M. Fernand Baldensperger (21), est plus étudiée que la Péchina, cette demi-monténégrine, ni dans *le Médecin*, ni dans *le Curé*, ni dans un autre des romans de Balzac, on ne rencontre une figure de paysan comparable à celle du père Niseron, « l'Aristide de Blangy », « dur comme le fer, pur comme l'or », qui, croyant à la République de Jean-Jacques, n'en a pas moins refusé d'acheter les biens nationaux, car il déniait à la République le droit de confiscation, et « voulait que la vertu des citoyens fût pour la sainte patrie les miracles que les tripoteurs de pouvoir voulaient opérer à prix d'or. » (22). En face de lui, les personnages des deux autres romans, qui ne sont pas plus vertueux que lui, n'apparaissent guère que comme des fantoches, ou des fantômes, qualification que l'on ne saurait appliquer à aucun des héros des *Paysans*, même s'ils sont d'arrière-plan.

Pourtant, il faut dire que Montcornet est le père de Bouvard et de Pécuchet : à lui, non plus, rien ne réussit. Il ne fait pas, comme eux, de multiples expériences, mais il est singulier qu'autour de

(19) *Les Paysans*, 148.

(20) SPOELBERCH DE LOVENJOUL, *La Genèse d'un roman de Balzac*, 9-50.

(21) F. BALDENSBERGER, *Orientations Etrangères...*, 235.

(22) *Les Paysans*, 222, 224.

lui les difficultés s'amonecellent seules, exactement comme Benassis et Véronique ne rencontrent que des bonnes volontés, puisque les petits échecs de Benassis, à ses débuts de réformateur, ne sont qu'indiqués. C'est qu'il faut que Montcornet échoue, comme il faut que Benassis et Véronique triomphent. Mais on ne peut méconnaître que *les Paysans* ne se présentent avec un plus haut degré de crédibilité et qui provient, non pas d'une virtuosité à soutenir la thèse, mais de l'intensité de la vie qui anime les personnages ; et ceci est le propre du roman.

§ IV. — Charles de Bernard.

« Un roman..., dit Brunetière, quelle qu'en soit la valeur à tous autres égards, et quand elle serait nulle, aura toujours et nécessairement quelque valeur historique ou documentaire ; et, par exemple, tel est le cas des romans de celui que l'on a quelquefois appelé « le meilleur des élèves de Balzac », Charles de Bernard du Grail, l'auteur de *la Femme de Quarante ans* » (23). Cette valeur est mince dans le seul roman de Bernard qui nous intéresse ici : *le Gentilhomme campagnard*.

Balzac a dédié *Sarrasine* « à Monsieur Charles de Bernard du Grail » sans plus. Pour son disciple, pour le meilleur de ses élèves, il n'apparaît pas qu'il ait eu une vive estime littéraire, s'ils vécurent assez longtemps, quoique à bâtons rompus, sur un pied d'amitié relative. Né en 1805, Charles de Bernard du Grail de la Vilette avait publié, le 13 août 1831, un article sur *la Peau de chagrin*, dans la *Gazette de Franche-Comté* par lui-même fondée (24). Balzac l'en remercie ; il ne lui écrit ensuite que de courts billets pour l'avertir de son passage à Besançon (25) ; en 1840, pour lui dire qu'il s'en va aux Jardies (26), et pour lui reprocher de n'avoir pas su retrouver la maison (27). Autre court billet de la même année pour lui dire : « J'ai vu de mes yeux la sainte copie. Allez, mon enfant, et bon courage ! » (28). Un autre, enfin, du 6

(23) F. BRUNETIÈRE, *Honoré de Balzac*, 94-95.

(24) *Corr.*, I, 124-125.

(25) *Ibid.*, I, 252-253. — La lettre CXIII est datée à tort d'Août.

(26) *Ibid.*, II, 10.

(27) *Ibid.*, II, 13-14.

(28) *Ibid.*, II, 18.

Mars 1843, à propos des *Burgraves* (29). Depuis 1835, Charles de Bernard vivait à Paris, où il collabora à la *Chronique de Paris*, rédigée par Balzac à partir du 1^{er} Janvier 1836, et qui n'eut qu'une existence éphémère de neuf mois. Il mourut le 6 mars 1850.

Le Gentilhomme campagnard, qui parut en 1847 (30), est construit, somme toute, sur le thème des *Paysans* que Bernard avait pu lire dans *la Presse*: lutte, dans une localité qu'avec une regrettable imprécision de termes l'auteur appelle indifféremment « village », « bourg », « petite ville », lutte, donc, de la noblesse et de la bourgeoisie, non plus pour la possession de la terre, mais pour la suprématie politique, la bourgeoisie représentée par Grandperrin, maître de forges, la noblesse, par le baron de Vaudrey, ancien chef d'escadron dans un des régiments de cuirassiers de la garde royale, « ce qui lui donnait le rang de lieutenant-colonel ». Après la Révolution de Juillet, il a quitté le service et s'est fixé à Châteaugiron-le-Vieil, « dans la maison simple, mais commode, qui avait servi de tout temps d'apanage aux puînés de la famille, et de laquelle dépendaient d'assez belles propriétés composées en grande partie de bois ». Nous sommes en Charolais. M. de Vaudrey a un neveu, « le marquis Héraclius de Châteaugiron, chef du nom et des armes de cette maison chevaleresque ». Héraclius s'est rallié au Gouvernement de Juillet; il a l'ambition d'être nommé conseiller général, d'abord, pour s'élever davantage ensuite. De complications inutiles et fastidieuses, il résulte qu'avec l'appui de M. de Vaudrey c'est le maître de forges qui devient conseiller général, puis député. Six cents pages serrées de la nouvelle édition pour nous raconter cela, c'est trop. Pas un personnage de premier plan qui s'impose, pas même le baron de Vaudrey, « gentilhomme campagnard », qui a beau être un colosse comme Montcornet : littérairement, il s'en faut qu'il le soit. Des péripéties qui ressortissent au feuilleton beaucoup plus qu'au bon roman, des personna-

(29) *Corr.*, II, 40.

(30) *Bibliographie de la France*, Samedi 16 Janvier 1847... 264: *Le Gentilhomme campagnard*, par Charles DE BERNARD. Quatre volumes in-8°, ensemble de 79 feuilles. Imp. de Dépée, à Sceaux. — A Paris, chez Pétiou, rue du Jardinnet, 11. *L'ouvrage formera 6 volumes in-8° du prix de 45 francs.* — Samedi 27 Mars 1847... 1389: *Le Gentilhomme campagnard*, par Charles DE BERNARD, tomes V et VI. Deux volumes in-8°, ensemble de 40 feuilles. Imp. de Dépée, à Sceaux. A Paris, chez Pétiou, rue du Jardinnet, 11. Prix 15 francs. *Ouvrage terminé.* Le t. I comporte 310 pages; le t. II, 318; le t. III, 311; le t. IV, 300; le t. V, 295; le t. VI, 318, soit, pour le roman entier, 1.852 pages.

Sur le sommaire qui va suivre, voir *le Gentilhomme Campagnard*, I, 21, 103, II, 297, I, 139-140, 142, 150.

ges d'arrière-plan qui laissent l'impression tantôt de fantômes, tantôt de caricatures, presque toujours d'avoir été puisés dans les livres plus qu'empruntés directement à la vie, même quand le romancier les crée de toutes pièces, le thème central, l'action principale, sans cesse noyés dans les détails adventices d'une multitude d'actions secondaires qui ne les précisent, ni ne les renforcent; des dialogues interminables, pas un trait personnel dans l'écriture: voilà trop de défauts pour qu'un Balzac ait pu prendre vraiment au sérieux Charles de Bernard.

Si, dans le *Gentilhomme campagnard*, on ne trouve aucun document valable sur la politique, ni sur l'économie politique ou sociale du Gouvernement de Juillet — l'action se déroulant à l'automne de l'année 1836, — il peut n'être pas sans intérêt de noter, d'un point de vue purement littéraire, qu'on y entend, de-ci, de-là, comme un écho anticipé de l'ironie de Flaubert. Certes, Bernard est aussi loin de celui-ci que de Stendhal et de Balzac; mais, outre qu'il n'est pas de bonne guerre d'accabler, sous le poids de grands noms, quelqu'un qui n'en peut mais et qui pouvait reconnaître lui-même son infériorité, il est de stricte justice de laisser à chacun le bénéfice de son apport. Il n'est pas prouvé que Flaubert ait lu Charles de Bernard, quoique nous ayons la certitude qu'il connaissait Champfleury, qu'il appréciait, au surplus, à sa juste valeur (31); constatons seulement qu'à une date donnée se crée, sans qu'on sache bien pourquoi, une atmosphère dont on ne peut s'abstraire. De ce point de vue, le discours que prononce, à l'arrivée du marquis, le vieux juge de paix Bobilier, n'est pas sans préfigurer, quoique de façon assez lointaine, l'autre discours du conseiller de préfecture Lieuvain au comice agricole d'Yonville; et, à un autre propos, Bernard nous parle aussi comice agricole. Son curé Dommartin? Mais on croit, à l'entendre, ouïr tantôt le curé Bournisien, tantôt Homais lui-même. De la harangue qu'il prononce, lui aussi, à l'arrivée du marquis, Bernard nous dit: « Tous les compliments ecclésiastiques se ressemblent; comme au jour de la bénédiction d'Isaac, la graisse de la terre et la rosée du ciel en composent le thème invariablement; seulement, il est d'usage d'y ajouter quelques mots sur la vie éternelle à laquelle on ne pensait guère du temps du vieux patriarche » (32). Le curé

(31) G. FLAUBERT, *Corr.*, II, 198-199.

(32) CH. de BERNARD, *Le Gentilhomme Campagnard*, I, 142

Dommartin dit, et l'on pourrait croire que c'est Homais, qu'il est « peu décent... de faire chanter par des jeunes filles chrétiennes, et d'adresser à une jeune femme chrétienne, des couplets, fort bien tournés peut-être sous le rapport poétique, mais répréhensibles au point de vue moral, car on y respire un parfum païen... » (33). Il y a là, un peu plus qu'en puissance, à défaut de l'esprit, le ton même de M. Homais.

Ainsi, par le ton de quelques morceaux, le roman de Charles de Bernard s'apparenterait plutôt à du Flaubert qu'à du Balzac. Le seul lien qui le rattache aux *Paysans*, lien du reste fort lâche, c'est une certaine analogie de situation.

(33) Ch. DE BERNARD, *Le Gentilhomme campagnard*, I, 150.

CHAPITRE III.

La grande propriété foncière dans la Comédie humaine.

Avec la plupart de ses contemporains Balzac est d'accord pour penser qu'à la grande propriété la Révolution a porté un coup mortel. Or, il n'est point paradoxal de dire que nous sommes plus près d'elle qu'ils n'en étaient tous voilà cent ans.

« On était à l'aurore de l'Empire, écrit-il en 1840. Ceux qui lisent aujourd'hui des histoires de la Révolution française ne sauront jamais quels immenses intervalles la pensée publique mettait entre les événements si rapprochés de ce temps... L'Histoire vieillissait promptement, constamment mûrie par des intérêts nouveaux et ardents » (1).

L'Histoire qu'on fait, oui ; celle qu'on écrit rend, au contraire, la jeunesse aux événements, sinon aux intérêts opposés qui les provoquèrent, et l'on ne voudrait pas que l'histoire qu'écrivit Balzac à sa façon échappât à cette règle.

La grande propriété est représentée par des familles qui ont émigré, par d'autres qui n'ont pas quitté la France, avec leurs intendants ou régisseurs et leurs gardes.

§ I. — Les Emigrés.

M. de Mortsaufr a souffert plus longtemps qu'il ne croyait en Hongrie et en Allemagne. « Après douze ans de misères, il tourna les yeux vers la France où le décret de Napoléon lui permit de rentrer. » (2). Il retrouve une ferme considérable en étendue que le gouvernement révolutionnaire a oublié de faire vendre et que

(1) *Une ténébreuse affaire*, 38-39.

(2) *Le Lys dans la vallée*, 53. — On trouve ailleurs quelques précisions sur les émigrés. La loi du 6 Floréal an X amnistie ceux qui sont encore à l'étranger, à la condition qu'ils soient rentrés avant le 1er Vendémiaire an XI. [*Une ténébreuse affaire*, 122]. En 1800, quelques-uns rentrent, les radiations « sur les fatales listes » s'obtenant assez facilement ; de 1804 à 1805 les deux tiers reviennent. [*Le Cabinet des antiques*, 6, 12].

son fermier lui conserve en laissant croire qu'il en est le propriétaire (3). Il se marie à M^{lle} de Lenoncourt, à qui sa tante, duchesse de Verneuil, donne le château et les terres de Clochegourde. C'est M^{me} de Mortsaufr qui s'en occupe. Après dix ans d'efforts, elle en change la culture pour les mettre *en quatre*, ce qui signifie que, suivant la méthode alors nouvelle, on ne sème de blé que tous les quatre ans pour faire chaque année rapporter par la terre un produit différent. Elle divise ses domaines en quatre grandes métairies, donnant l'habitation, les bâtiments et les semences à des colons avec qui elle partage les frais de culture et produits, sous la surveillance du *métivier*, qui est chargé de prendre la moitié due au propriétaire. Elle a fait rebâtir deux de ses métairies sur les plans des fermes d'Artois et de Flandre. La terre de Clochegourde est susceptible de rapporter 16.000 francs en écus, sans compter le clos de vigne, ni les deux cents arpents de bois qui les joignent, ni la ferme modèle (4).

Mais il en va de ces chiffres, presque toujours, comme d'autres que donne Balzac; ils n'ont point leur contre-partie dans des indications de superficie (5).

Le marquis de Simeuse et sa femme ayant été condamnés à mort pour avoir correspondu avec le duc de Brunswick et le prince de Cobourg, leur terre de Gondreville est vendue nationalement : parc de 1.500 arpents enclos de murs; neuf grandes

(3) *Le Lys dans la vallée*, 54.

(4) *Ibid.*, 121-122.

(5) On en trouvera plusieurs preuves aux pages suivantes. En voici quelques autres. — La princesse de Cadignan a eu « 60.000 livres de rentes en forêts, que la Révolution avait oublié de vendre, en Nivernais. » [*Les Secrets de la Princesse de Cadignan*, 351]. *Les Trésorières*, « joli petit bien, près de Chinon, où il y a des eaux, des prés, des bois, des vignes, deux métairies, qui rapportent 1.000 écus », valent 60.000 francs en 1818. [*Grandeur et Décadence de César Birotteau*, 11]. A Nemours, Mme de Portenduère possède une ferme de 4.700 francs de rente [*Ursule Mirouët*, 18]. Le juge de paix, ancien avoué, veut en renouveler le bail à 6.000 francs, tirer des fermiers un pot-de-vin et le paiement anticipé de la dernière année. [*Ibid.*, 202]. Il affirme qu'on peut « placer en terre à 3% ». [*Ibid.*, 203]. En 1842, une terre qu'on paie 300.000 francs ne rapporte que 10.000 francs de rente. On peut en avoir une, charmante, pour ce prix, en s'éloignant de Paris; on peut même avoir un château, « qui a coûté plus que cela à bâtir, dans le Berry, dans la Sologne, dans les Landes auprès de Bordeaux, dans le Périgord, car, en Normandie et autour de Paris dans un rayon de soixante lieues, tout est à sa plus grande valeur. » Notons que « toutes les terres, outre leurs revenus, ont leurs redevances en beurre, volaille, fruits, grains, etc., leurs jardins et leurs parcs; et la province, est, sur Paris, comme existence, de 80 % meilleur marché dans les campagnes. » [*Etr.*, II, 50-51, *passim*]. Près d'Angoulême, « la Verberie, entourée d'un petit parc d'environ 20 arpents, clos de murs, » comprend aussi « 20 et quelques arpents de vignes... outre cinq métairies d'un produit d'environ 6.000 francs, et 10 arpents de prés. » [*A combien l'amour...* 303].

fermes, une forêt, des moulins et des prairies (6). Le tout est acheté par Marion, petit-fils d'un ancien intendant de la maison de Simeuse (7), pour 600.000 francs en assignats : en 1803, il le revend un million en écus (8).

Le partage des biens du comte de Cinq-Cygne est strictement fait. A sa sœur Laurence les agents du district ne laissent que le château, le parc, les jardins et la ferme du même nom. Laurence n'a droit qu'à sa part légitime, la Nation étant aux lieu et place de l'émigré, surtout quand il porte les armes contre la République (9).

§ II. — Ceux qui sont restés.

A Guérande, le vieux baron du Guénic n'a pas été inquiété. Toutes les terres qui dépendent de la baronnie « sont engagées aux fermiers et rapportent environ 60.000 livres, malgré l'imperfection des cultures. Les Du Guénic sont d'ailleurs toujours propriétaires de leurs terres, mais, comme ils n'en peuvent rendre le capital, consigné depuis deux cents ans entre leurs mains par les tenanciers actuels, ils n'en touchent point les revenus. Ils sont dans la situation de la couronne de France avec ses *engagistes* avant 1789. » Avant cette date, la mouvance de leurs fiefs valait encore aux du Guénic « cinquante mille livres ; mais, en un vote, l'Assemblée nationale supprima l'impôt des lods et ventes perçus par les seigneurs. » (10).

Le marquis d'Esgrignon n'a pas émigré, lui non plus, mais il a été obligé de se cacher. Ses bois ont été vendus nationalement. Sa sœur, mineure, sauve quelques portions du fief par l'entremise du jeune intendant de la famille, Chesnel, qui achète en son propre nom, avec l'argent du marquis, les parties du domaine auxquelles celui-ci tient le plus : l'église, le presbytère, les jardins du château. Après la Terreur, d'Esgrignon rentre dans son château, mais qui, pillé et démeublé, est trop coûteux pour un propriétaire dont les forêts ont été dépe-

(6) *Une ténébreuse affaire*, 32, 35.

(7) *Ibid.*, 35.

(8) *Ibid.*, 39.

(9) *Ibid.*, 55.

(10) *Béatrix*, 10-11.

cées, les droits utiles supprimés (11), ceux-là mêmes qui ont été retirés aux du Guénie et à tous les nobles : les lods et ventes ; et Balzac nous expose qu'avant 1789 la majeure partie des revenus du marquis consistait en droits domaniaux résultant de la mouvance de ses fiefs, « que les seigneurs s'efforçaient de détailler afin de grossir le produit de leurs *lods et ventes*. » (12). Phrase qu'il est bon qu'ait écrite un adversaire déclaré du morcellement.

M. d'Hauteserre n'a pas émigré ni ne s'est caché. Il représente admirablement ces doux gentilshommes qui, ayant laissé passer les orages de la Révolution, se sont redressés sous la Restauration, riches de leurs économies cachées, et sont rentrés dans leurs campagnes, après 1830. Nous le voyons, en 1803, réparer les dégâts, remonter les murs, planter partout où il y a chance de faire venir un arbre et ne pas laisser un pouce de terrain sans le mettre en valeur ; il a même su reprendre cent arpents de terrain contesté, non vendu nationalement, et confondu par la Commune de Cinq-Cygne dans ses communaux (13).

§ III. — Autres figures.

Tous n'ont pas été directement des victimes de la Révolution, témoin M. de la Baudraye. Les paysans ne sont pas seuls à avoir la *passion de la terre*, passion, selon Balzac, dévorante, exclusive, « espèce d'avarice étalée au soleil et qui, souvent, mène à la ruine par un défaut d'équilibre entre les intérêts hypothécaires et les pro-

(11) *Le Cabinet des antiques*, 5. — En fait il a dû se rencontrer des Chesnel. Lamartine écrit [*Geneviève, Histoire d'une Servante*, 205] : « Chose éternellement notable, dit Velleius Paterculus, pendant ces proscriptions [d'Octave] la fidélité... des esclaves domestiques [fut] admirable et presque générale ». « Ainsi fut-il pendant les proscriptions françaises de 1793 et 1794 ; sur dix proscrits, neuf furent cachés par les dévouements domestiques. La famille fut sauvée par les serviteurs. L'humanité devrait un monument éternel à la domesticité. Et le cœur des familles, des enfants, des vieillards, que ne lui doit-il pas ? Et la politique elle-même, que ne lui devrait-elle pas, si elle savait considérer le domestique à sa vraie place dans la civilisation ? »

Trop lyrique pour être conforme à la vérité et se rapportant plutôt à la vie des individus qu'à leurs biens, ce qui est tout différent, ce texte n'en est pas moins partiellement exact. Les historiens, comme on pouvait s'y attendre, confirment l'existence de domestiques, de mandataires ou de fermiers rendant les biens aux anciens possesseurs. Ils sont plus réservés sur le point de savoir quels ont été les mobiles de ces rétrocessions. [cf. Dubreuil, *Vente des biens nationaux*, 200-203].

(12) *Ibid.*, 18.

(13) *Une ténébreuse affaire*, 84, 88. Même situation pour Monsieur de Grandlieu, Spoelberch de Lovenjoul, *La Genèse d'un roman de Balzac*, 9-50.

duits territoriaux » (14). La Baudraye, en 1802, hérite de son père, qui a émigré et est rentré en 1800, un fief sans lods et ventes, mais orné de girouettes à ses armes, et mille louis d'or. De 1802 à 1815, il s'augmente de plusieurs clos et cultive beaucoup de vigne (15). Il reçoit une indemnité pour les biens de son père, qui ont été vendus en 1793, et, en 1827, peut acheter une terre avec un magnifique château et que, réunie à d'autres, il fait ériger en majorat (16). Abandonné par sa femme, il se livre à une culture intensive, et, réplique de M. d'Hauteserre, creuse des fossés, plante des arbres, défriche. Devenu puissamment riche et grand propriétaire, il est nommé comte, pair de France, et commandeur de la Légion d'Honneur (17).

Le domaine de Montégnac se compose de la forêt, qui contient environ 30.000 arpents inexploitable, des ruines du château, des jardins, et de quelque 5.000 arpents dans la plaine inculte. Le tout est payé 500.000 francs par Graslin. Depuis l'établissement des impôts, le duc de Navarreins ne touchait pas 15.000 francs par an de cette seigneurie, jadis une des plus riches mouvances du royaume (18).

La terre des Aigues comprend 2.000 hectares de bois, un parc de 90 arpents, un moulin, trois métairies, une immense ferme à Couches, ce qui devrait engendrer un revenu de 72.000 francs (19). Montcornet la paie 1.100.000 francs, y compris le château et son mobilier (20). Il en tirerait donc 6.50 %, ce qui représenterait, sous la Restauration, une énorme rente foncière. Il se contenterait de 60.000, quand M^{lle} Laguerre devait toucher plus de 40.000 livres en 1800, étant donné les nombreuses et importantes acquisitions qu'elle a faites ensuite (21); mais il faut compter avec les dépredations commises par les paysans, qui dépassent le quart du revenu. Le glanage leur donne 300 boisseaux par jour; la moisson durant deux semaines, ce sont 4.500 boisseaux qui disparaissent; le pâturage abusif gâche à peu près un sixième du produit des prés;

(14) *La Muse du département*, 64-65.

(15) *Ibid.*, 58.

(16) *Ibid.*, 64.

(17) *Ibid.*, 237.

(18) *Le Curé de village*, 128.

(19) *Les Paysans*, 9.

(20) *Ibid.*, 15.

(21) *Ibid.*, 131.

quant aux dégâts faits dans les bois, ils sont incalculables. On peut évaluer l'ensemble à plus de 20.000 francs par an (22). Michaud tolérerait 10 % de perte sur les revenus bruts, mais il estime que c'est 30 % que perd le général (23).

En Normandie, le président de Marville possède la terre du même nom : un château, une bonne ferme de 12.000 francs, et un parc de 100 hectares. Ce luxe lui coûte un millier d'écus, en sorte que sa terre ne lui rapporte que 9.000 francs en sac (24).

Balthazar Claës est plus riche ; ses propriétés rurales, qui valent environ 200.000 écus, lui rapportent 16.000 francs (25), soit 2,66 %, chiffre plus conforme à la moyenne de la rente foncière sous la Restauration. La forêt de Waignies, qui lui appartient, de 1.300 arpents, vaut 1.400.000 francs (26), soit 1.075 francs l'arpent.

Autour de Paris, existe une zone au-delà de laquelle, à une distance d'environ quarante lieues, commencent les difficultés pour les riches propriétaires. « Là, cessent les exploitations agricoles dont les produits trouvent à Paris des débouchés certains et qui donnent des revenus assurés par de longs baux pour lesquels il existe de nombreux preneurs, riches eux-mêmes. Ces fermiers viennent en cabriolet apporter leurs termes en billets de banque, si toutefois leurs facteurs à la Halle ne se chargent pas de leurs paiements. Aussi les fermes en Seine-et-Oise, en Seine-et-Marne, dans l'Oise, dans l'Eure-et-Loir, dans la Seine-Inférieure et dans le Loiret, sont-elles si recherchées que les capitaux ne s'y placent pas toujours à un et demi pour cent. Comparé au revenu des terres en Hollande, en Angleterre et en Belgique, ce produit est encore énorme. Mais, à cinquante lieues de Paris, une terre considérable implique tant d'exploitations diverses, tant de produits de différentes natures, qu'elle constitue une industrie avec toutes les chances de la fabrique. Tel riche propriétaire n'est qu'un marchand obligé de placer ses productions, ni plus ni moins qu'un fabricant de fer ou de coton. Il n'évite même pas la concurrence ;

(22) *Les Paysans*, 86.

(23) *Ibid.*, 99.

(24) *Le Cousin Pons*, 31.

(25) *La Recherche de l'absolu*, 251.

(26) *Ibid.*, 239, 234.

la petite propriété, le paysan, la lui font acharnée, en descendant à des transactions inabordables aux gens bien élevés » (27).

C'est pourquoi ceux-ci ont besoin de régisseurs.

§ IV. — Régisseurs et Gardes.

De toutes les places de confiance, pas une qui demande plus de connaissances acquises et d'activité. « Un régisseur doit savoir l'arpentage, les usages du pays, ses modes de vente et d'exploitation, un peu de chicane..., la comptabilité commerciale », se bien porter, et savoir monter à cheval. Il ne saurait être homme du peuple, et le problème paraît insoluble, puisqu'il en est peu d'appointés à mille écus. Le grand propriétaire doit choisir entre quelque inepte Probité, qui nuit par inertie ou par myopie, et l'Habileté, qui songe à elle. D'où trois sortes de régisseurs : celui qui ne pense qu'à lui; celui qui penserait à son maître et à lui; quant au troisième, qui ne penserait qu'à son maître, il n'existe pas. Heureux encore qui met la main sur le deuxième (28) ! Et Balzac précise qu'il a montré celui-ci sous les espèces de Moreau et le premier, de Gaubertin. « Présenter le troisième terme de ce problème, ce serait offrir à l'admiration publique un personnage invraisemblable que la vieille Noblesse a néanmoins connu (voir *le Cabinet des Antiques*) mais qui disparut avec elle. » (29). Et c'est un postulat gratuit. « Par la division perpétuelle des fortunes, les mœurs aristocratiques seront inévitablement modifiées. S'il n'y a pas actuellement, en France, vingt fortunes gérées par des intendants, il n'existera pas, dans cinquante ans, cent grandes propriétés à régisseurs, à moins de changements dans la loi civile. Chaque riche propriétaire devra veiller lui-même ses intérêts. » (30). D'abord, je ne vois pas où serait le mal; ensuite, et bien que la loi civile n'ait pas été modifiée, il s'en faut que l'espèce des régisseurs ait disparu.

Chesnel, intendant des d'Esgrignon avant la Révolution, est

(27) *Les Paysans*, 122.

(28) *Ibid.*, 123.

(29) *Ibid.*, 123.

(30) *Ibid.*, 123.

devenu notaire (31). A ses yeux, « le marquis est un être qui appartient toujours à une race divine; il croit à la Noblesse et se souvient sans honte que son père ouvrait les portes du salon et disait : « Monsieur le marquis est servi. » Son dévouement à la noble maison ruinée provient moins d'une foi que d'un égoïsme; il se considère comme faisant partie de la famille » (32). Quels qu'en soient les mobiles, son dévouement est absolu, et Chesnel se dépouille pour la noble famille. Michu est de la même race. D'abord garde-général de la terre de Gondreville tant qu'elle appartint au vieux marquis de Simeuse, il en devient régisseur quand elle est achetée nationalement par Marion. Il a 3.000 livres de gages et un intérêt dans les ventes (33). En profits et appointements, sa place lui vaut 6.000 francs par an (34). Son dévouement à la famille de Simeuse est tel qu'à la suite de machinations ourdies par le policier Corentin il meurt sur l'échafaud en Octobre 1806.

A Presles, Moreau a mille écus de fixe, le bois de chauffage, l'avoine, la paille et le foin pour deux chevaux, plus des droits sur les redevances en nature (35). « Laitage, œufs, volailles, gibier, fruits, légumes, lui et sa femme récoltent tout à profusion et n'achètent exactement que la viande de boucherie, les vins et les denrées coloniales exigées par leur vie princière; depuis quelques années, Moreau paie même son boucher avec des pores de sa basse-cour, tout en gardant le nécessaire à sa consommation » (36). « La dépendance où ils sont est adroitement dissimulée, et ils ont l'air de gens riches gérant pour leur plaisir la propriété d'un ami. » (37). Moreau a été consciencieux les huit premières années de sa gestion; vers 1816, il accepte 25.000 francs d'un marchand de bois qui veut conclure pour douze ans un bail avantageux avec le comte de Sérizy. Moreau a alors 60.000 francs d'économies. Il faut dire que Presles rapporte 72.000 francs en sac. En 1822, il a 120.000 francs de capital, plus une ferme qu'il a achetée : au total,

(31) *Le Cabinet des antiques*, 5.

(32) *Ibid.*, 8.

(33) *Une ténébreuse affaire*, 36.

(34) *Ibid.*, 37.

(35) *Un début dans la vie*, 323.

(36) *Ibid.*, 395.

(37) *Ibid.*, 394.

280.000 francs qui lui en donnent 16.000 de rente (38). Sibilet est de la race de Moreau. Fils aîné du greffier du tribunal de La Ville-aux-Fayes, il quitte sa maigre place au Cadastre pour succéder à Gaubertin comme régisseur des Aigues. Montcornet lui alloue vingt-sept septiers de blé, trois tonneaux de vin, le bois à discrétion, l'avoine et le foin pour son cheval, et trois pour cent sur la recette ; comme Montcornet pense tirer 60.000 francs des Aigues en 1818, c'est donc 1.800 francs en argent qu'aura Sibilet. « Logé, nourri, chauffé, quitte d'impôts, son cheval et sa basse-cour défrayés, le comte lui permettait encore de cultiver un potager, promettant de ne pas le chicaner sur quelques journées de jard'nier ». Tout cela représenté plus de 2.000 francs, et, pour quelqu'un qui en gagnait 1.200 au Cadastre, d'avoir les Aigues à régir, c'est passer de la misère à l'opulence (39).

C'est en partant des Aigues, que Gaubertin est dans l'opulence. Il y a débuté, en 1791, « sans aucune espèce de fortune » (40). Après vingt-cinq ans de gestion, il a 600.000 francs en argent, en 1817 (41). Montcornet le prend la main dans le sac et le renvoie.

Les gardes sont tous d'anciens soldats.

A Montégnac, Jérôme Colorat, garde-général, a été maréchal-des-logis de la Garde royale. C'est un probe serviteur, mais inintelligent (42).

Aux Aigues, c'est Michaud, ancien maréchal-des-logis-chef aux cuirassiers de la Garde, un « dur-à-cuire ». Il a sous ses ordres : Steingel, « légionnaire intrépide » et qui ne connaît que la consigne ; Vatel, ex-caporal de voltigeurs, amateur du beau sexe, brave jusqu'à la témérité ; Gaillard, vieux soldat devenu sous-lieutenant, criblé de blessures, et qui appartient à la classe des soldats-laboureurs (43). Tous trois sont habillés en drap vert, « le chapeau bordé d'une ganse d'argent, le sabre au côté, la bandoulière de cuir aux armes de Montcornet avec celles des Troisville en

(38) *Un début dans la vie*, 325.

(39) *Les Paysans*, 131.

(40) *Ibid.*, 105.

(41) *Ibid.*, 111.

(42) *Le Curé de village*, 148.

(43) *Les Paysans*, 156-157.

abîme, le gilet rouge d'ordonnance, les guêtres de peau montant jusqu'au dessus du genou » (44).

*
**

Ces indications sont, sinon les seules, du moins les plus caractéristiques qu'on puisse recueillir chez Balzac sur la manière dont se comporte la grande propriété de 1789 à la fin de la Restauration. Plus nombreuses et plus précises, on ne les accueillerait qu'avec plus de joie. Telles quelles, on peut s'en servir pour la reconstituer dans son évolution essentielle, pas avant cependant, que d'avoir essayé de faire le point entre les idées politiques et sociales de Balzac et la réalité historique moyenne.

(44) *Les Paysans*, 72-73.

CHAPITRE IV.

Critique des idées de Balzac.

« L'histoire, dit Renan, n'est ni une géométrie inflexible, ni une simple succession d'incidents fortuits. Si l'histoire était dominée d'une manière absolue par la nécessité, on pourrait tout prévoir ; si elle était un simple jeu de la passion et de la fortune, on ne pourrait rien prévoir » (1). Plus loin, il écrit : « La France paraît donc devoir longtemps encore échapper à la république, même quand le parti républicain formerait la majorité numérique » (2). Ainsi nous démontre-t-il lui-même qu'on ne peut « rien prévoir », car ce texte est du 1^{er} Novembre 1869. Balzac aussi croyait que l'histoire pouvait deviner l'avenir. « L'histoire est une des sciences où nous devons chercher ces grands enseignements destinés à guider la marche des sociétés ; c'est d'elle que nous devons tirer ces prévisions indispensables pour leur direction vers l'avenir ; et ces prévisions elle nous les donne aussi certaines, aussi fixes, aussi prouvées que les faits astronomiques ou physiques les plus incontestés. » (3).

A des voyants, au nombre desquels on met Balzac, fut attribué le mérite de prophéties qui se sont réalisées ; il serait extraordinaire, certes, qu'à cette loterie personne ne gagnât jamais : il ne fait pas de doute qu'on n'y perde plus souvent encore, témoin ce qu'il écrivait à Barthélemy, le 3 Mai 1831 : « Nous avons eu assez de grandes guerres ; je crois que le temps des grandes paix est arrivé, nonobstant les avis contraires des politiques qui prennent pour vérités leurs rêveries et ne consultent jamais les nécessités populaires » (4). Ce qui ne manque pas de piquant, ce qui me fait penser à Balzac écrivant à M^{me} Hanska : « Hippolyte Sou-

(1) E. RENAN, *La Réforme intellectuelle et morale de la France*, [233]. *Philosophie de l'histoire contemporaine. La Monarchie constitutionnelle en France*, [71]. Article paru dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1^{er} Novembre 1869.

(2) *Id.*, *Ibid.*, 95.

(3) *Œuvres complètes*, XXII, 65.

(4) *Corr.*, I, 113.

verain disait à quelqu'un, de moi : « Il sait mieux calculer que Rothschild » (5).

Celui-là seul eût couru la chance de voir clair dans un avenir indéfini qui de l'ensemble d'une nation n'eût pas systématiquement exclu sa partie la plus importante quant au nombre, celui qui, des origines gallo-romaines à la Restauration, eût suivi le mouvement ascensionnel, ininterrompu, de ces « masses » qui n'apparaissent, dans la *Comédie humaine*, que comme toile de fond. Augustin Thierry définit le Tiers-Etat : « Ce qu'on nomme les Etats du royaume consiste en trois ordres de personnes qui sont le clergé d'abord, la noblesse, puis tout le reste de la population. » (6).

D'accord avec Chateaubriand qui veut que nous ne jugions pas nos pères sur des lumières qu'ils ne pouvaient avoir, avouons que celui-là seul eût été prophète et voyant qui, dès le gouvernement de Juillet, eût prédit, en même temps que le développement de l'industrie, favorisé par la construction des chemins de fer si décriés à leur début, l'importance que prendrait la classe ouvrière. Or, ce don de prophétie, Balzac ne l'a pas eu.

§ I. — Sociologie, famille, etc.

En créant un nouvel état de choses, la Révolution n'a fait que consacrer un séculaire état d'esprit qui peut se définir : lutte de l'opprimé contre l'opresseur pour la conquête de libertés indispensables, lutte du non-possédant contre le possédant pour la conquête du bien-être nécessaire, même s'il est infiniment réduit, et cet antagonisme de celui qui n'a pas et de celui qui a se manifeste sous sa forme la plus aiguë dans la lutte pour la terre.

Les masses, ne sont pas encore les foules ouvrières des grandes villes, ni des centres industriels : ce sont les paysans qui représentent plus des trois quarts de la population totale. En 1801, il n'y a, en France, que trois villes de plus de cent mille habitants : Marseille et Lyon, qui dépassent à peine ce chiffre, Paris, avec 548.000. Si elles sont aujourd'hui beaucoup plus nombreuses, si elles l'étaient un peu plus du vivant même de Balzac, c'est le fait moins d'une natalité supérieure que d'un déplacement de

(5) *Etr.*, II, 52.

(6) A. THIERRY, *Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du Tiers-Etat*, 2.

forces : aux origines, les ouvriers ont été, pour la plupart, des ruraux déracinés. Sur la conscience qu'ils avaient héréditairement de leurs droits individuels s'est greffée assez vite la conscience des droits de classe. Il est fort possible qu'il y ait eu des excès lors de révoltes localisées, d'essais de grèves que des meneurs eussent voulu voir se généraliser ; il est fort possible aussi qu'il y ait eu dénis de justice de l'autre côté de la barricade. Parmi les reproches que fait aux quatre cents élus de la France le baron Hulot figure celui-ci : qu'ils ne donnent que « trente sous par jour aux ouvriers du port de Toulon quand il y a impossibilité matérielle d'y vivre à moins de quarante sous pour une famille » (7). En tout état de cause, on assistait — et cela continue, — à un mouvement irrépressible. Notre histoire entière, depuis la révolte des Bagaudes, en témoigne.

Balzac le savait. Nous l'avons entendu parler du Samson populaire qui « sape les colonnes sociales dans la cave au lieu de les secouer dans la salle du festin ». Mais le Samson populaire était presque un nain, comparé à ce qu'il est devenu.

Le véritable homme d'Etat conservateur est celui qui, dans des circonstances données, le pouvoir absolu étant mort, en France comme chez tous les peuples civilisés, sait qu'il n'a ni autre chose, ni mieux à faire, que d'essayer d'endiguer le torrent, sinon de canaliser le fleuve, et que ce serait peine et temps perdus que de vouloir les faire remonter à leurs sources, où ils ne sont que filets d'eau. La tâche est suffisamment rude.

Parlant de l'influence néfaste de la presse dans les Journées de Juillet, Chateaubriand écrit : « La presse est un élément jadis ignoré, une force autrefois inconnue, introduite maintenant dans le monde : c'est la parole à l'état de foudre, c'est l'électricité sociale. Pouvez-vous faire qu'elle n'existe pas ? Plus vous prétendrez la comprimer, plus l'explosion sera violente. Il faut donc vous résoudre à vivre avec elle, comme vous vivez avec la machine à vapeur » (7). Et Taine : « On n'empêche pas le feu de brûler... ; le plus sage parti est de modérer, de régler, d'utiliser la flamme ». Avec une ironie que détruit le contexte, il ajoute que « des esprits mal faits concluraient que Balzac, en politique comme ailleurs, a fait un roman ». Et Taine avait écrit, une page en-deçà : Les « peuples exclus de l'égalité par les majorats, de la liberté par

(7) *La Cousine Bette*, 362.

(8) CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'Outre-tombe*, V, 270.

le despotisme, de la pensée par l'Eglise seraient trop heureux d'être bien nourris et point trop battus » (9).

C'est-à-dire qu'il faut concilier deux termes contraires : reconnaître d'abord que les rêveries absolutistes de Balzac sont un roman en politique, mais concéder ensuite que les hommes s'accommoderaient volontiers d'un régime autoritaire pourvu qu'ils ne fussent pas molestés dans leurs intérêts matériels. S'il en était vraiment ainsi le roi Charles X fut demeuré sur son trône et le curé Bonnet n'aurait pas eu à se lamenter. « Le bon roi Charles X vient d'échouer dans la plus prévoyante et la plus salutaire entreprise qu'un monarque ait jamais formée pour le bonheur des peuples qui lui sont confiés ». Il se peut, mais le peuple a mieux aimé se conduire lui-même, au risque de faire son malheur, que d'accepter ce bonheur tout préparé auquel il ne croyait pas (10) non plus qu'au sermon de Finot.

Selon lui, le gouvernement absolu est « le seul où les entreprises de l'Esprit contre la Loi puissent être réprimées... Si la liberté est ancienne, la royauté est éternelle : toute nation saine d'esprit y reviendra sous une forme ou sous une autre » (11).

Du classicisme français Balzac a hérité la tendance à la généralisation, dans le domaine, non pas du roman, qu'il a défriché, mais des idées, qu'il a trouvé ameubli. Par exemple, il a donné un corps à l'*Homme aux quarante écus* ; mais, alors que Voltaire raisonnait en conformité avec son temps, Balzac, créateur d'hommes nouveaux, s'en tenait aux idées monarchistes de l'Ancien Régime, de celui du xvii^e siècle, son idéal étant Louis XIV plus que Louis XVI. Il considérait la Révolution comme un abîme que rien ne peut combler, que personne de sensé ne pourrait raisonnablement franchir : en-deça, l'âge d'or, au-delà, l'âge de fer. Il voyait la vie quotidienne en merveilleux réaliste, mais il idéalisait la vie d'autrefois. A la religion, à la famille, il n'appliquait pas le même raisonnement qu'à la politique de son temps. Dans l'absolu, il ne formule sur la religion aucune réserve ; dans le relatif, le concret, il ne ménage ni le pauvre chanoine Birotteau,

(9) TAINÉ, *Nouveaux Essais de critique et d'histoire*, 162, 161.

(10) Balzac y a d'ailleurs pensé. « Certes, le gouvernement royal eut de bonnes intentions, mais il oubliait constamment qu'il faut tout faire vouloir au peuple, même son bonheur, et que la France, femme capricieuse, veut être heureuse ou battue à son gré. » [*La duchesse de Langeais*, 185].

(11) *La Maison Nucingen*, 419-420.

ni le vicaire général Troubert. Dans l'absolu, pour lui, la famille est tout; pour lui, le paterfamilias doit avoir hérité de la majesté antique et être impeccable, mais que dirait-il, dans le concret, de fils et de filles qui devraient obéir aveuglément à un baron Hulot, à un Gobseck, à un Vautrin, à un Philippe Bridau ? On ne peut savoir si Balzac est d'accord avec Victorin Hulot disant : « Les ancêtres peuvent s'opposer au mariage de leurs enfants, mais les enfants ne peuvent pas empêcher les folies des ancêtres » (12). S'il suffisait de devenir père de famille pour être aussitôt un modèle d'intelligence et de vertu, depuis des millénaires l'humanité aurait atteint la perfection.

Par l'exemple de Benassis Balzac fait l'éloge de l'esprit d'initiative, de l'intervention personnelle chez les administrateurs de la commune, de l'arrondissement, du département, mais il fait aussi l'éloge de la centralisation « contre laquelle on déclame tant, comme on déclame en France contre tout ce qui est grand, utile et fort » (13). Il nous montre des nobles, des bourgeois, nés sous l'Ancien Régime, et il en parle comme tels; mais il ne semble pas soupçonner que Fourchon et Tonsard en participent aussi. On dirait qu'il les considère comme issus uniquement de la Révolution, alors qu'ils sont les héritiers directs de l'Ancien Régime.

Du Christianisme au Moyen Age, quant à ses œuvres d'art, il se fait une idée fausse, en opposition avec ce qu'on savait déjà de son temps. Il est cependant d'une certitude rigoureuse qu'églises, cathédrales et collégiales ne sont pas monuments édifiés par la piété seule. Ce n'est pas en 1859, où Lenient publia son livre, qu'on avait découvert que la cathédrale « n'est pas seulement un hommage à Dieu, mais un signe d'émancipation pour la cité ». Les cathédrales sont, « pour ainsi dire, les médailles commémoratives que le peuple a frappées à son effigie, en l'honneur de son avènement à la liberté. Les communes les plus agitées, celles où la féodalité se montra plus tenace et les bourgeois plus hardis, Noyon, Beauvais, Amiens furent aussi les plus actives à construire leurs cathédrales. Dans beaucoup de villes, comme à Laon, la nef servit aux réunions de la commune. Les premiers états généraux convoqués par Philippe le Bel s'assemblèrent dans la basilique de Notre-Da-

(12) *La Cousine Bette*, 497.

(13) *Les Paysans*, 169.

me » (14). Innombrables sont nos contemporains qui protesteraient si l'on prétendait leur prouver que ces asiles prétendus de paix et de prière ont une origine révolutionnaire et ont vu se dérouler sous leurs voûtes, sans que nul alors s'en indignât, tant la chose était naturelle, les scènes les plus tumultueuses, où l'orgie le disputait aux rixes et au meurtre.

Mais Balzac suivait Chateaubriand, et ce serait trop l'isoler de son temps que de ne point rappeler brièvement que ses plus illustres contemporains voulurent aussi exercer une influence. Comme un Fourchon, comme un Tonsard, ils étaient héritiers de l'Ancien Régime où l'on voit les « gens de lettres », comme se nomment eux-mêmes les rédacteurs de *l'Encyclopédie*, dieter, à proprement parler, des lois nouvelles tout en faisant, sur les anciennes encore en vigueur, des taches d'encre ; c'est qu'aussi bien, même s'ils n'en avaient pas conscience, ils étaient les interprètes des masses méprisées, ou simplement dédaignées, même s'ils les jugeaient stupides. Tel est le rôle que se sont donnés Voltaire, Rousseau, Diderot et autres. Aux « gens de lettres » du XVIII^e siècle succédèrent les « écrivains du XIX^e » : Hugo, Lamartine, George Sand et autres ; Chateaubriand est, je crois, le seul qui n'ait pas été infecté de messianisme, ni n'ait fait de déclarations ampoulées sur le rôle social de l'écrivain auteur d'œuvres d'imagination : il s'est contenté d'agir, par la plume en écrivant *le Génie du Christianisme*, directement comme ministre de la façon qui lui parut la meilleure, qui était, en tout cas, seule conforme à son tempérament. Hugo, Lamartine, passèrent de la monarchie à la démocratie ; George Sand, après une crise mystique, vint au socialisme. Seul des quatre, Balzac n'évolua point. C'est pourquoi lors de la publication des *Paysans*, il utilise encore à des fins politiques une théorie historique, vieille alors de plus de vingt-cinq ans et déjà presque abandonnée : l'opposition du Gaulois et du Franc.

§ II. — La lutte du Gaulois et du Franc.

Cette idée reparaît assez peu souvent dans *la Comédie humaine* pour qu'il m'ait semblé normal de faire suivre immédiatement son exposition de sa critique.

(14) C. LENIENT, *La Satire en France au Moyen Age*, 397-398.

« Lorsque notre sol fut conquis, dit Benassis, les Francs, qui se le partagèrent, inventèrent le privilège féodal pour se garantir leurs possessions particulières » (15). En voyant Charles X partir pour l'exil, le marquis d'Esgrignon s'écrie : « Les Gaulois triomphent ! (16). Et le curé Brossette dit : « Ce qui se passe dans cette vallée a lieu partout en France et tient aux espérances que le mouvement de 1789 a jetées chez les paysans. La Révolution a plus profondément affecté certains pays que d'autres, et cette lisière de la Bourgogne, si voisine de Paris, est un de ceux où le sens de ce mouvement a été pris comme le triomphe du Gaulois sur le Franc » (17).

Et voilà de ces généralisations au sujet desquelles on disserterait sans fin, et dont on ne dirait même pas ce que Jacques Flach écrivait à propos des historiens de la féodalité : « Ils ont abouti à un système juridique fort complet, fort bien ordonné, qui n'a qu'un seul défaut : celui de n'avoir jamais vécu » (18). Et Jacques Flach rappelait ce passage de Montaigne : « Il y a plus affaire à interpréter les interprétations qu'à interpréter les choses, et plus de livres sur les livres que sur autre sujet : nous ne faisons que nous entregloser.

Tout fourmille de commentaires : d'auteurs, il en est grand cherté. Le principal et plus fameux savoir de nos siècles, est-ce pas savoir entendre les savants ? Est-ce pas la plus commune et dernière de tous études ? Nos opinions s'entend les unes sur les autres. La première sert de tige à la seconde, la seconde à la tierce. Nous échellons ainsi de degré en degré. Et advient de là que le plus haut monté a souvent plus d'honneur que de mérite car il n'est monté que d'un grain sur les épaules du penultime » (19).

« L'historien d'une époque strictement déterminée... discuterait-il des conceptions générales qui débordent de toute part sur son cadre, où l'hypothèse grandit à proportion de l'étendue de l'horizon

(15) *Le Médecin de campagne*, 155. — Une mention de cette idée, et qui pourrait bien être la première en date, remonte à la fin du XVIII^e siècle. F. BALDENSPERGER, *Le mouvement des idées dans l'émigration...*, I, VI.

(16) *Le Cabinet des antiques*, 167.

(17) *Les Paysans*, 101-102 — Balzac se sait Gaulois, *Œuvres complètes*, XXII, 441.

(18) J. FLACH, *Origines de l'ancienne France*, II, 2.

(19) MONTAIGNE, *Essais*, T. III, L. III, ch. XIII, 365-366.

et de l'immensité des documents qui restent ignorés ? J'ai la conviction profonde que les origines de la féodalité ont été la plupart du temps mal comprises parce que les historiens, faisant abstraction trop facile du x^e et du xi^e siècle, les plaçaient à la chute même de l'empire de Charlemagne... La féodalité, à mon sens, à mis plus de deux siècles à s'établir. Elle n'a atteint sa constitution définitive qu'au moment même où elle allait être battue en brèche par la royauté, où le lien fédératif, qui était son unique raison d'être, allait être confisqué au profit du pouvoir centralisateur » (20).

Aussi bien ne s'agit-il pas, pour moi, de discuter la conception que Balzac se fit de la féodalité.

Pour lui, la lutte du paysan et du noble, c'est-à-dire du Gaulois et du Franc, est bien antérieure à la Révolution. Si celle-ci, fortifiée ensuite par le Code civil, est la grande responsable, ce n'est que de façon immédiate. Pour Michelet, pour les démocrates, pour les républicains, elle a fondé l'unité nationale. Pour Balzac, pour les ultras, elle représente la révolte d'un élément de la nation contre l'autre. Elle est la contre-partie des grandes invasions du cinquième siècle, la victoire du laboureur attaché à la glèbe sur le cavalier rapide. Si Balzac voit dans cet antagonisme une lutte de classes et d'intérêt, presque comme on fait de nos jours, il y découvre aussi, et surtout, l'aspect d'une lutte de races. Selon lui, autrefois, le Germain a vaincu le Gallo-Romain. Le Germain a gardé le métier des armes, la possession des terres, donc la domination sur l'ensemble du peuple ; il y a gagné de devenir l'élément aristocratique du pays, son élite. Le Gallo-Romain n'eut en partage que les pénibles travaux de l'agriculture, esclave déguisé sous le nom de serf. L'un et l'autre pourront s'habituer à parler la même langue, ils pourront oublier leurs ancêtres de plus en plus lointains, mais non pas leurs luttes. Elles se sont seulement transformées ; elles ont pris un caractère économique plutôt que de garder une apparence spécifiquement militaire. On n'en continue pas moins de voir *les Ennemis en présence*, titre du Chapitre V de la première partie des *Paysans* : le Gallo-Romain, c'est le père Fourchon, le Franc, c'est Montcornet ; le serf, d'ailleurs libéré mais peu enrichi et le cavalier ; le paysan non propriétaire, et

(20) Jacques FLACH, *Origines de l'ancienne France*, II, 4, I, 10-11

le grand propriétaire foncier. Une réflexion très simple s'impose. Les paysans des Aigues raillent Montcornet de ses origines populaires. Ils l'appellent le « tapissier ». Ainsi, au temps où les ancêtres de Montcornet, de Ronquerolles ou de Bonaparte paissaient les chèvres au fond de la campagne, ils étaient Gaulois. Comment ont-ils eu des descendants Franes ? Et si comme leurs descendants, ils étaient Franes, comment faisaient-ils partie du peuple ?

Balzac n'est pas l'inventeur de cette théorie qui, de la lutte économique ou sociale, fait une lutte de races. Il y a d'assez nombreux indices que tels personnages de la noblesse se sont crus d'une autre essence, et vraiment d'une autre race, que les gens du peuple. La distinction des classes n'était point fondée uniquement sur la fonction de chacun des trois ordres dans l'Etat. Les privilèges attachés à la naissance ne dérivait pas seulement des services rendus par les ancêtres ; ils n'étaient même pas le fait de je ne sais quel talisman mystique qui situait le noble homme dans une caste quasi-sacrée. Un autre élément intervenait : des nobles ont pu croire qu'ils étaient, physiologiquement et par atavisme, d'une race supérieure, et tenir pour très différents d'eux-mêmes, c'est-à-dire pour inférieurs, tous ceux de la plèbe et, en général, du Tiers-Etat. Ils étaient, *mutatis mutandis*, comme les Américains en face des nègres. On connaît le cas de Senancour qui, dans la forme de son cou-de-pied, prétendait trouver la preuve de ses origines germaniques comme de la noblesse de sa race, et, bref, du fondement en naissance de son droit, de ses titres et de sa supériorité (21). Et ce n'est pas une boutade ! Une telle certitude implique la notion de caste déterminée par la présence d'un certain nombre de qualités physiques.

Il s'est trouvé des esprits plus sérieux pour transporter dans l'histoire la notion de race pure, et pour en tirer des conclusions imprévues (22). C'est le système d'Augustin Thierry et de son école.

« Montlosier, dans son livre sur la Monarchie, parlait sans cesse de ces deux ennemis éternels (l'ancien et le nouveau peuple), la noblesse des Franes et les Gaulois vaineux ; il justifiait par l'his-

(21) Je suis redevable de cette anecdote à une bienveillante et spirituelle conversation de M. Baldensperger.

(22) Camille JULIAN, *Extraits des historiens du XIX^e siècle*, est mon guide dans cette discussion.

toire, comme Boulainvilliers un siècle auparavant, les droits de la noblesse » (23).

Les Libéraux ne cessèrent d'en appeler à l'histoire pour légitimer leurs principes et les étayer de l'autorité du passé. En 1820 ils subissent un échec politique, que résume la chute du ministère Decazes. Guizot, un de leurs chefs, retourne à ses études historiques; l'histoire étant alors mal dégagée des préoccupations politiques, Guizot, quoiqu'il eût de l'esprit scientifique, fait de la politique avec l'histoire. Il n'en a pu, d'ailleurs, emporter la mode. Il écrit: « La Révolution a été une guerre, la vraie guerre, telle que le monde la connaît entre peuples étrangers. Depuis plus de treize siècles la France en contenait deux, un peuple vainqueur et un peuple vaincu. Depuis plus de treize siècles le peuple vaincu luttait pour secouer le joug du peuple vainqueur. Notre histoire est l'histoire de cette lutte. De nos jours, une bataille décisive a été livrée: elle s'appelle la Révolution » (24).

Dans le même temps, Augustin Thierry procède de manière semblable. Comme il demeurera plus que ne fit Guizot fidèle à cette doctrine, parce qu'il s'acharnera davantage à la développer et à la systématiser, c'est son nom surtout qu'il nous faut retenir, et ses œuvres. « En 1817, détaché du Saint-Simonisme, il se fit journaliste et défendit, dans *le Censeur européen*, les droits du Gaulois vaincu, du conquis opprimé, et de Jacques Bonhomme » (25). Son premier article, « et le plus important, est celui sur les Révolutions d'Angleterre, où il abuse étrangement de la conquête et de ses conséquences; mais, en parlant de l'Angleterre, c'était à la France qu'il songeait; il montrait comment, de l'autre côté du détroit, les vaincus avaient perdu et recouvré leurs droits et fondé leurs libertés » (26). Dans son dernier article, daté de Mai 1820, et consacré à Jacques Bonhomme, il se résume ainsi: « Il semble que le jour où, pour la première fois, la servitude, fille de l'invasion armée, a mis le pied sur la terre qui porte aujourd'hui le nom de France, il ait été écrit là-haut que cette servitude n'en devait plus sortir, que, bannie sous une forme, elle devait reparaître sous

(23) Apud JULLIAN, *Extraits des historiens du XIX^e siècle*, XIV.

(24) GUIZOT, Apud JULLIAN, *Extraits des historiens du XIX^e siècle*, XV.
— GUIZOT: *Du Gouvernement de la France depuis la Restauration*, 1820.

(25) *Ibid.*, *Ibid.*, XV.

(26) *Ibid.*, *Ibid.*, XVI.

une autre et, changeant d'aspect sans changer de nature, se tenir debout à son ancien poste, en dépit du temps et des hommes. Après la domination des Romains vainqueurs est venue la domination des vainqueurs Franks, puis la monarchie absolue, puis l'autorité absolue des lois républicaines, puis la puissance absolue de l'Empire français, puis cinq années de lois d'exception sous la Charte constitutionnelle. Il y a vingt siècles que les pas de la conquête se sont empreints sur notre sol : les traces n'en ont pas disparu. Les générations les ont foulées sans les détruire : le sang des hommes les a lavées sans les effacer jamais. Est-ce donc pour un destin semblable que la Nature forma ce beau pays que tant de verdure colore, que tant de moissons enrichissent et qu'enveloppe un ciel si doux ? ».

Augustin Thierry entre, en Juillet, au *Courrier français*. Son champ de vision s'est élargi, mais l'idée de la conquête continue de le préoccuper. Transposée du temps à l'espace, la paraphrase qu'on va lire semble être un programme anticipé de *la Comédie humaine* : faire l'histoire qui n'a pas encore été faite.

« Que l'on refasse l'histoire du peuple conquis ! Les Franks ne sont pas la France : on a envers celle-ci le devoir de connaître les institutions, les mœurs, les pensées des populations soumises et des classes inférieures des campagnes et des villes. *La roture a son histoire autant que la noblesse* ; qu'on suive le développement des libertés communales, *berceau de la liberté du Tiers-Etat*. La monarchie française est faite de la conquête des provinces : étudions séparément l'histoire de chacune d'elles, au même titre que l'histoire de la monarchie » (27).

De 1820 à 1830 Thierry et Guizot, les deux grands historiens de ce temps, apportent des faits nouveaux à l'appui de leurs idées. En 1823, puis en 1824, Guizot publie ses *Essais sur l'histoire de France*, dont M. Camille Jullian dit : « Certes, Guizot subit encore l'influence de Mably et des philosophes politiques. Son but est de rechercher comment *les institutions libres, les institutions aristocratiques, les institutions monarchiques*, se sont transformées ou combattues jusqu'au x^e siècle. C'est de Germanie que dérivent, selon lui, les institutions politiques de la Gaule. *Les Germains ont appliqué à leur nouvelle situation les principes d'a-*

(27) Apud JULLIAN, *Extraits des historiens du XIX^e siècle*, XVII.

près lesquels ils gouvernaient ». Le système féodal est né au-delà du Rhin, et Charlemagne a rendu vigueur au principe de liberté. Guizot, comme Mably, est germaniste convaincu... Sur l'Eglise, héritière du régime municipal romain..., sur l'étroite relation qui existe entre l'état des terres, l'état des personnes et les institutions politiques..., nul n'a dit ce qu'il y avait à dire plus exactement et mieux que lui » (28).

En 1825 Augustin Thierry publie son grand ouvrage sur *la Conquête de l'Angleterre par les Normands*. Dans la préface il indique son système; en maint endroit il insiste sur les faits qui le confirment. Rapportons-nous en encore à M. Camille Julian, qui en écrit: « Les causes de la conquête sont indiquées; les conséquences, c'est-à-dire les luttes entre les deux races, sont suivies jusqu'aux dernières limites possibles, par exemple jusqu'à l'histoire de l'Irlande contemporaine. On peut presque dire que, sous la forme d'une narration, l'ouvrage est le développement d'une théorie: la perpétuité des conflits entre les races, la durée de l'influence d'une conquête sur l'état social et politique d'une nation. Mably et les autres, en étudiant cette influence dans l'histoire française, avaient présenté leurs résultats sous une forme déductive; Thierry dissimule les siens sous le récit d'un long drame » (29).

Dans les vingt années suivantes (1830-1850), la théorie de la lutte des races et des conséquences ne subit guère de modifications. Thierry l'applique à la composition de ses *Récits des Temps mérovingiens* (1833-1840). « Romains et Franes, l'esprit de discipline civile et les instincts violents de la barbarie, voilà le double spectacle et le double sujet d'étude qu'offrent les hommes et les choses au commencement de notre histoire » (30). Au moins, n'y est-elle ni contestable, ni anachronique. En 1840, Thierry publie en librairie ses *Récits*, et, dans ses *Considérations sur l'Histoire de la France* qui en forment la longue préface, — car elle occupe les quatre cinquièmes du premier des deux volumes de la réédition contemporaine, — il reprend sa théorie, sans l'enrichir d'arguments inédits ni de faits nouveaux.

Nous n'avons pas à pousser plus avant cet examen, puisque Bal-

(28) C. JULIAN, *Extraits des historiens du XIX^e siècle*, XIX.

(29) *Id.*, *Ibid.*, XXVI.

(30) A. THIERRY, *Récits des temps mérovingiens*, Tome I, 286.

zac meurt en 1850. Qu'il ait connu le mouvement historique de son temps, c'est l'évidence même (31). Il y a des points communs entre Balzac et Thierry, l'un « Tourangeau », l'autre Blésois. Tous les deux, ils ont tenté la résurrection de temps déterminés : Balzac de la fin du XVIII^e siècle à la fin de la première moitié du XIX^e ; Thierry, des lointains temps mérovingiens. « Je voudrais, écrit Thierry, qu'à l'aide de recherches nouvelles et plus approfondies, d'une analyse minutieuse des documents narratifs et des actes publics et privés, on pût suivre d'époque en époque, sous les deux dynasties frankes, la vie romaine et la vie barbare, distinctes sur le même sol, se mêlant et, pour ainsi dire, se pénétrant par degrés. Mais, ici, la dissertation historique ne suffit pas : le récit doit s'y joindre et suppléer à ce qu'elle a, par sa nature, d'arbitraire et d'incomplet. Je vais tenter, pour le VI^e siècle, de faire succéder, au raisonnement sur les choses, la vue des choses elles-mêmes et de présenter en action les hommes, les mœurs et les caractères » (32). Sensiblement à la même époque, Balzac écrivait : « En lisant les sèches et rebutantes nomenclatures de faits appelées *histoires*, qui ne s'est aperçu que les écrivains ont oublié, dans tous les temps, en Egypte, en Perse, en Grèce, à Rome, de nous donner l'histoire des mœurs ? Le morceau de Pétrone sur la vie privée des Romains irrite plutôt qu'il ne satisfait notre curiosité. Après avoir remarqué cette immense lacune dans le champ de l'histoire, l'abbé Barthélemy consacra sa vie à refaire les mœurs grecques dans Anacharsis. » (33).

Mais l'analogie entre Thierry et Balzac, entre l'historien et le romancier, s'arrête là. Joachim Merlant dit avec beaucoup de justesse, à propos des *Chouans* : « A noter que Balzac s'est abstenu de représenter ici aucune grande figure historique : à dessein, et selon l'exemple de W. Scott, s'il en faut croire ses déclarations, faites maintes fois depuis. Contrairement à A. de Vigny, dont on pourrait opposer les termes (voir *Journal d'un Poète*) aux siens, il pensait qu'un romancier ne doit jamais faire « d'un immense événement ou d'un grand homme le sujet de son livre », mais

(31) On s'en rend compte à relire le tome XXII des *Œuvres complètes*. Balzac y parle d'œuvres, si l'on peut dire, d'historiens restés obscurs. A plus forte raison connaissait-il Guizot et Thierry.

(32) A. THIERRY, *Récits des temps mérovingiens*, Tome I, 287.

(33) *Avant-propos*, XXVII-XXVIII.

« en expliquer les causes en peignant les mœurs et l'esprit de toute une époque. » Ainsi, dans *la Bataille* (qui n'a jamais paru), il aurait fait apparaître Napoléon à la fin seulement, et très vite, comme il l'a fait d'ailleurs, dans *Une ténébreuse affaire*, à la veille d'Iéna. Très délibérément, Balzac plagait le roman historique sur un autre plan que l'histoire, — et il ne s'est pas lassé de le dire, notamment dans les critiques qu'il a données des romans pseudo-historiques d'Eugène Sue. » (34).

S'agissant des races, Balzac et Thierry sont respectivement logiques en ne faisant apparaître les individus qu'au second plan. Les traits de la race peuvent aussi bien être concentrés et comme grossis dans une individualité puissante que masqués par des caractères purement personnels, et il est plus méthodique, pour étudier les races et leurs actions réciproques, d'interroger les médiocrités et les foules.

Quoi qu'il en soit, Balzac croit fermement à la théorie des races ennemies. Le curé Brossette continue en disant : « Historiquement, les paysans sont encore au lendemain de la Jacquerie ; leur défaite est restée inscrite dans leur cervelle. Ils ne se souviennent plus du fait : il est passé à l'état d'idée instinctive. Cette idée est dans le sang paysan comme l'idée de la supériorité fut jadis dans le sang noble. La Révolution de 1789 a été la revanche des vaincus. Les paysans ont mis le pied dans la possession du sol, que la loi féodale leur interdisait depuis douze cents ans. » (35). Echo direct, sans discussion possible, des paroles dites tant par Guizot que par Thierry. Guizot abandonne cette théorie assez vite ; à sa suite, ou sous l'influence de Michelet, Thierry y renonce, en 1853, dans son *Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du Tiers-Etat*. « Il n'y est plus question, qu'à peine et au début seulement, de la conquête et de ses effets. C'est tout au plus s'il les prolonge jusqu'au x^e siècle. » (36). « Ce

(34) J. MERLANT, *Honoré de Balzac, Morceaux choisis*, 63. — Dans le n° 1 de la *Revue Parisienne*, 25 Juillet 1840, [*Œuvres complètes*, t. XXIII, 590-600], Balzac a publié une étude sur le *Jean Cavalier*, d'Eugène SUE. Rappelant l'exemple de W. SCOTT, il dit : « Le roman ne peut admettre qu'en passant une grande figure. » [590]. Les deux phrases citées par Joachim Merlant se trouvent à la page suivante [591]. En voici le texte exact : « Il n'a jamais fait d'un immense événement le sujet de son livre, mais il en a expliqué minutieusement les causes en peignant l'esprit et les mœurs de toute une époque et se tenant dans le milieu social, au lieu de se placer dans la haute région des grands faits politiques. »

(35) *Les Paysans*, 102.

(36) C. JULLIAN, *Extraits des historiens du XIX^e siècle*, LV.

siècle, dit Thierry, où vint aboutir tout le travail social des quatre siècles écoulés depuis la conquête franke, vit se terminer par une grande révolution la lutte intestine des mœurs romaines et des mœurs germaniques. Celles-ci l'emportèrent définitivement, et de leur victoire sortit le régime féodal, c'est-à-dire une nouvelle forme de l'Etat... Par une singulière coïncidence l'établissement complet de ce régime est l'époque où finit, dans la Gaule franke, la distinction des races, où disparaissent, entre dominateurs et sujets, toutes les conséquences légales de la diversité d'origine. » (37). Que penser, vraiment, de ces théories successives et contradictoires, où les faits prétendus s'adaptent le plus aisément du monde? La seconde vaut-elle mieux que la première? M. Camille Jullian dit : « Thierry désavouait la théorie qui lui avait été la plus chère. Et il est intéressant de voir que ces études sur le Tiers-Etat, abordées par lui, il y avait trente ans, dans le désir de la justifier, l'ont amené à la détruire. » (38). Louons-le donc, s'il le faut, d'avoir corrigé son siège.

Balzac n'en eut pas le temps, à supposer toutefois qu'il lui eût plu de suivre l'exemple de Thierry. La théorie première a vécu au moins autant que lui. Il a pu la croire solide et la tenir pour une assise sûre où appuyer scientifiquement ses conceptions de romancier. L'appui s'est écroulé. Tout ce qu'il soutenait l'a suivi, et, sur ce point aussi, la doctrine de Balzac a touché terre. A propos de *la Conquête de l'Angleterre*, M. Camille Jullian fait, en ces termes, justice des idées de Thierry : « Que cette théorie soit exacte, c'est ce que peu de personnes acceptent aujourd'hui. Les conséquences sociales ou morales de la conquête ont été assez rapidement effacées. Elle a eu de longues conséquences politiques (la force de la royauté, la cohésion de la féodalité anglaise) ; mais les questions de race n'ont rien à voir là-dedans, et le développement des libertés anglaises est, non pas la revanche des vaincus, mais le travail naturel de la société sur elle-même. » (39). En bonne jurisprudence, cet arrêt particulier a une valeur générale : il atteint, sur un point, l'œuvre presque entier de Thierry. Tout ce qui se réclame des lointaines conséquences prétendues des invasions barbares est arbitraire, fragile, nul.

(37) A. THIERRY, *Essai*... 21.

(38) C. JULLIAN, *Extraits des historiens du XIX^e siècle*, IV.

(39) *Id.*, *Ibid.*, XXVI.

Dernière remarque. Les historiens qui se réclamaient de la théorie des races étaient généralement des libéraux. Usant contre eux de leurs propres armes, Balzac s'en réclame pour la noblesse. Le Gallo-Romain a pu être un opprimé, le Germain, un oppresseur : le temps a légitimé la victoire. Les héritiers des vainqueurs sont justes possesseurs; les descendants des vaincus ont tort de méconnaître le droit; ce sont des révoltés, ennemis de toute bonne société. Il s'en faut de peu que Balzac ne raisonne ainsi explicitement. Je relèverai, en passant, cette contradiction : le même Balzac raille assez plaisamment la lourdeur germanique et fait l'éloge de l'aristocratie française si polie, légère et pétillante; elle imite Balzac, et ces mêmes gens qui, par nationalisme outrancier, refuseraient d'être assimilés à des Germains, s'en proclament descendants lorsqu'il s'agit de justifier leurs droits de propriété. Aussi bien, vers 1830, la mode est-elle au germanisme et se soucie-t-on peu de ces contradictions. Je ne rappellerai que pour mémoire l'histoire des discussions sur l'origine des Chansons de geste (40) : elle offre un parallèle curieux (41).

Tout ce que Balzac a pu échafauder sur la théorie des races s'est donc écroulé avec la théorie même. L'histoire lui donne tort. Nous allons voir que la même aventure lui échoit avec l'économie politique et sociale.

Au reste, Tocqueville a prévu l'objection de principe. L'histoire des nations européennes et de leur formation ethnique plonge dans un passé à jamais obscur. Il est impossible d'en rien induire ni déduire de certain. Lorsque Tocqueville tente l'explication rationnelle de la société américaine, les origines récentes, claires et bien attestées de cette société lui permettent d'asseoir solidement ses conclusions, et, en se félicitant de cette situation privilégiée, il prononce une condamnation motivée et sans appel contre une tentative analogue ayant pour objet les nations de l'Ancien-Monde :

(40) J. BÉDIER, *Chanson de Roland. Commentaires*, 7.

(41) Le livre du comte de Gobineau : *Essai sur l'inégalité des races humaines*, 1854, ne paraît pas avoir donné la moindre vigueur décisive à cette théorie défunte. Les idées de l'auteur ont pu être très discutées en son temps et peuvent l'être encore : il ne semble pas qu'elles puissent jamais parvenir à s'imposer comme une évidence. La notion de race pure apparaît de plus en plus comme une fiction à mesure que se développent les travaux de l'anthropologie. Au reste, le livre de Gobineau étant postérieur à la mort de Balzac, il n'y a pas lieu d'en tenir compte ici.

« L'Amérique est le seul pays où on ait pu apercevoir clairement le point de départ d'un grand peuple. » (42).

Dans ses *Souvenirs d'Enfance*, Renan déclarera plus tard : « Ma formule ethnique serait de la sorte : « Un Celte mêlé de Gascon, mâtiné de Lapon. » Une telle formule devrait, je crois, représenter, d'après les théories des anthropologistes, le comble du crétinisme et de l'imbécillité ; mais ce que l'anthropologie traite de stupidité chez les vieilles races incomplètes n'est souvent qu'une force extraordinaire d'enthousiasme et d'intuition. » (43). Voilà par là absurde un jugement assez clair.

J'emprunte ma conclusion à Jean Brunhes. « Des historiens, comme Augustin Thierry, Guizot, Henri Martin ont construit l'histoire de la France sur le principe d'une lutte gigantesque et continue entre deux races opposées, la dominatrice et la dominée. On doit savoir que la vérité n'est pas là tout entière. Presque partout, et notamment dans les grands centres et le long des plus importantes avenues, des mélanges ethniques ont été amalgamés par des affinités religieuses ou linguistiques et surtout refondus par des habitudes pareilles, par des obligations collectives, par une commune nécessité de vivre, de vaincre, de rayonner et d'espérer, qui est à la base de toute formation politique méritant le nom de nation.

» Jusque dans les recoins très reculés de notre territoire, des éléments ethniques divers coexistent et fusionnent. Non seulement toutes nos grandes agglomérations urbaines sont des agrégats physiques hétéroclites qui sont peu à peu façonnés en masses plus ou moins cohérentes ; mais dans la ruelle la plus humble d'une des moindres cités du vieux pays celtique, de l'Auvergne, par exemple, on rencontre souvent, côte à côte, des dolichocéphales blonds aux yeux bleus et des brachycéphales, trapus et bruns, aux bosses frontales saillantes ; bien mieux, ces deux types, dont nous avons vu, pourtant les origines si disparates, réapparaissent tantôt mêlés, tantôt distincts, et l'un et l'autre nettement marqués, jusque dans la même famille. » (44).

(42) TOCQUEVILLE, *In Jullian*, 409.

(43) E. RENAN, *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*, 88.

(44) J. BRUNHES, *Géographie humaine de la France*, 1^{er} volume, 147.

CHAPITRE V.

Critique des idées de Balzac (Suite).

La Propriété foncière.

Balzac s'institua défenseur de la grande propriété, d'accord avec les partisans de la Restauration intégrale, en ce qu'elle cherchait à renouer avec les habitudes, avec les tendances essentielles de l'Ancien Régime. Les émigrés rentrés en France s'inquiétaient à voir s'effriter les grands domaines. Un parti agrarien se forma, qui se confondait avec les partisans de la monarchie absolue. Nier le morcellement et ses dangers, c'était faire de l'opposition au gouvernement du roi.

§ I. — Définition de la petite propriété.

Il n'est pas facile de la donner. L'un dit : « Celle dont le revenu peut nourrir, en tout ou en partie ou avec un léger excédent, une famille de cultivateurs de quatre ou cinq personnes » (1) ; un autre : « La propriété paysanne est constituée par une exploitation d'étendue moyenne, variable selon les régions plus ou moins productives où elle est située, qui permet de vivre à une famille moyenne qui la cultive ; sans le secours de gains puisés ailleurs. » (2). Un demi-siècle après Balzac, les choses n'avaient pas tant changé qu'Henri Baudrillart ne pût écrire : « C'est à peine si la majorité des petits possédants de terre se distingue des ouvriers ruraux. Souvent même elle se confond avec eux. Cette très petite propriété touche au morcellement » (3), c'est-à-dire à l'étendue minuscule. Il nous montre mieux l'état des petits propriétaires à propos de la Bretagne. « Chez le pe-

(1) Michel AUGÉ-LARIBÉ, *Grande ou petite propriété?* 13.

(2) Joseph DUSSERT, *La Propriété paysanne*, 9.

(3) H. BAUDRILLART, *Les populations agricoles de France*, I, 274.

tit cultivateur, tantôt la propriété apparaît, quoique modestement, sur le premier plan, tantôt c'est le travail qui domine, et le paysan n'est plus qu'un ouvrier rural qui jouit d'un petit revenu et d'un salaire égal, sinon supérieur à ce revenu même. » (4).

Avec raison, les spécialistes établissent une différence entre « propriété » et « culture », grande propriété n'impliquant pas nécessairement grande culture. C'est ce que dit fort bien M. Caziot : « On confond fréquemment les divisions foncières avec les divisions culturelles, sans se rendre compte qu'elles sont, dans maintes régions, en opposition complète. La Bretagne, par exemple, est une région où les grandes propriétés sont nombreuses et c'est cependant, essentiellement, une région de culture paysanne. L'unité culturelle est la métairie, dont la superficie est ordinairement comprise entre 10 et 30 hectares. Les propriétés foncières sont fréquemment constituées par un nombre plus ou moins grand de ces métairies : 5, 10, 20, etc., qui forment ainsi des masses foncières imposantes... Inversement, on trouve des régions où la petite propriété morcelée se concentre en de grandes exploitations suffisamment compactes...; une grande ferme du Valois est fréquemment composée d'un noyau principal augmenté de 5, 10, 15 propriétés morcelées, sans bâtiments. » (5).

Admettons, cependant, pour éviter la complication, que petite propriété soit synonyme de petite culture. Sur celle-ci, les économistes ne sont point d'accord.

D'après les statistiques du Ministère de l'Agriculture, la très-petite se tient au-dessous d'un hectare, la petite va de un à dix, la moyenne de dix à quarante, où commence la grande. D'après de Foville, la petite va jusqu'à six, la moyenne jusqu'à cinquante. D'après Rémi Henry, les petites exploitations peuvent aller jusqu'à vingt. Selon Frédéric Passy, ce sont celles qui n'occupent pas complètement une charrue; les moyennes auraient besoin de deux, les grandes, de plus de deux. On les classe encore d'après la situation sociale des propriétaires : petites, exploitées exclusivement par le propriétaire, aidé de sa famille; moyennes, avec l'aide de bras étrangers; grandes, données à bail à des métayers ou à

(4) H. BAUDRILLART, *Les populations agricoles de la France*, I, 498.

(5) P. CAZIOT, *La terre à la famille paysanne*, [34]-35.

des fermiers (6). Avec raison encore, aussi bien que de l'ingratitude ou de la fertilité du sol, on fait état de son rendement selon qu'il produit des arbres, du blé, de l'herbe, des betteraves, de la vigne, etc. « On estime qu'une famille de quatre personnes peut se suffire avec un hectare et demi dans le terrain fort et qu'il lui en faut le double dans un terrain maigre. La classification des statistiques d'après l'étendue des propriétés n'a donc aucune portée sociale. » (7).

Petite propriété ou petite culture, la seule contre laquelle Balzac ait protesté, on pourrait la définir : celle qui permet à une famille moyenne de vivre sur son propre fonds, sans avoir recours à autrui, sinon pour l'achat de denrées et d'objets qu'elle ne peut, en aucune façon, tirer de la portion de terre qui lui appartient, tous achats que lui permet de solder l'argent qu'elle tire de la vente des produits en excédent de sa terre qu'elle ne consomme pas. Cette famille moyenne serait celle qui, voilà trente, cinquante ou cent ans, si elle avait été capable d'établir, le jour de la Saint-Sylvestre, son bilan par doit et avoir, eût constaté que ses bénéfices nets tournaient un peu trop autour du chiffre zéro. On l'a définie : le paysan, c'est-à-dire les « petits propriétaires qui emploient tout leur temps à l'exploitation de leur domaine sans travailler au dehors en qualité de salariés. » (8).

On a décrit le paysan : « Notre homme de village appartient à la classe moyenne des travailleurs de la terre. Au-dessus de lui se trouvent les propriétaires qui cultivent leurs biens avec des serviteurs et les gros fermiers qui exploitent d'importants domaines ; au-dessous, les manouvriers ou les ouvriers agricoles qui vivent de leur salaire, et non des produits du sol. Lui, c'est le petit laboureur, le métayer, qui travaille avec sa famille, vivant au jour le jour sans l'aide de personne, cultivant le domaine d'autrui, qu'il tient à loyer, ou le champ qu'ont acquis ses pères, heureux s'il peut y ajouter un nouveau champ. Sous ses hangars, dans sa chambre même, sont déposés ou suspendus ses instruments de travail : sa charrue, dont la forme parfois ne s'est pas modifiée depuis les Romains, et qui, naguère encore, en Auvergne, était garnie de sortes d'oreilles en silex taillé, sa herse, ses bineaux, sa faux, sa pioche, son pic, sa

(6) Michel AUGÉ-LARIBÉ, *Grande ou petite propriété?* 12.

(7) Paul ROUX, *Monographie d'une commune rurale de l'Auvergne*, 19, note.

(8) *Les Ouvriers des Deux-Mondes*, t. IV, 38.

houe, sa bêche de fer, garnie de son manche, ses faucilles, sa serpe, sa cognée., sans compter les fléaux, les vans, les boisseaux., les paniers à mouches à miel. » Il a une ou deux vaches, des moutons, des brebis, un ou deux chevaux, à défaut un âne, un pore, des poules, parfois des dindons et des oies. (9).

§ II. — Définition du morcellement.

Est-ce de lui ou du parcellement que parlait Balzac ? Du premier surtout, quoique le second existât depuis longtemps, mais pas sous ce nom. Léon Say pose la question. Les économistes ne le conçoivent pas tous ni ne le définissent de la même façon. Pour les uns, il signifie : propriété « partagée entre beaucoup de personnes, les parts étant d'autant plus petites qu'elles sont plus nombreuses » ; pour les autres, c'est affaire d'aménagement, chaque propriétaire pouvant fractionner son bien soit « par la multiplication des elôtures, soit par la variété des modes d'exploitation » ; pour d'autres, enfin, le mot signifie « dispersion » et non « fractionnement » : il s'agit alors de savoir, non pas combien il y a de propriétaires et de parcelles, « mais de combien de morceaux isolés se compose... chaque domaine » (10). On peut considérer comme de peu d'importance le deuxième cas. Le premier ressortit au morcellement, le troisième, au parcellement, précisés dans ce qui suit : « La terre étant divisée, dépecée, de manière à permettre un grand nombre de propriétaires, c'est le morcellement. Il y a dispersion ou parcellement si le même propriétaire possède plusieurs fonds de terre épars, discontinus, plus ou moins éloignés les uns des autres. Le morcellement d'un territoire déterminé est caractérisé par le nombre de propriétaires... d'une ou de plusieurs portions du sol. Le parcellement ou dispersion s'y trouve caractérisé par le rapport du nombre de portions, pièces ou parcelles, au nombre des propriétaires, rapport dont le quotient peut être appelé « coefficient de dispersion ». La propriété est donc d'autant plus morcelée que le nombre des propriétaires est plus grand, et d'autant plus dispersée que plus grand est le

(9) Albert BABAUE, *La vie rurale dans l'ancienne France*, 126-127.

(10) Léon SAY, *Nouveau dictionnaire d'économie politique*, Tome II, 349.

nombre des pièces » (11). Seul, le morcellement nous intéresse à propos de Balzac.

§ III. — Avantages et inconvénients du morcellement.

Il s'en faut qu'il y ait unanimité. « A l'un des derniers Congrès des Sociétés savantes, dit de Foville, la question de savoir si le XVIII^e siècle a développé en France la petite propriété a trouvé dans la section des sciences économiques et sociales des réponses absolument contradictoires, et les preuves à l'appui ne manquent ni d'un côté ni de l'autre. C'est le danger que présentent les recherches monographiques, quand on veut en tirer plus que ce qu'elles ne donnent. » (12).

Environ vingt ans après de Foville, on pouvait écrire à ce même propos : « Vieux problème dont on s'occupe chez nous depuis un siècle et demi et qui est resté insoluble, puisque les réponses les plus contradictoires sont encore proposées. L'histoire des doctrines sur ce chapitre présente le spectacle de la diversité la plus décourageante pour ceux qui demandent aux études sociales des conclusions assurées. » (13). Au XVIII^e siècle Mirabeau est momentanément partisan de la petite propriété, Quesnay et les Physiocrates, avec des nuances, le sont de la grande. La Révolution suit Mirabeau. La Restauration veut reconstituer la grande propriété et la consolider par des majorats. Benjamin Constant et les libéraux en tiennent pour la petite ; Léonce de Lavergne et ses disciples en reviennent à la grande. Qu'en conclure ? Que chacun d'eux a raison dans une certaine mesure.

C'est le sentiment de Léonce de Lavergne qui parlant de la Champagne écrit : « La petite propriété a amené à la longue, pour la meilleure partie du sol, un inconvénient qui est le fléau de toute cette région, la division parcellaire. L'Aube, la Marne et la Haute-Marne ont à eux trois, plus de six millions de parcelles, ce qui suppose, déduction faite des bois et des grands héritages, une étendue moyenne de 10 ares. Tel petit domaine qui appartient à un seul propriétaire se divise

(11) BOUILLOUX-LAFONT, *Le statut de la terre et le parlement*, 3-4.

(12) DE FOVILLE, *Le Morcellement* ; 40.

(13) Michel AUGÉ-LARIBÉ, *Evolution de la France agricole*, 78.

en vingt fragments séparés les uns des autres. Une pareille division met obstacle à tout; elle fait perdre aux cultivateurs un temps énorme et donné naissance à une foule de servitudes réciproques extrêmement nuisibles au fonds, bien qu'utiles et même nécessaires dans l'état actuel, comme l'institution du troupeau commun, l'uniformité d'assolement, le droit de parcours et de vaine pâture. C'est, après l'excès de la population rurale, le plus grand vice de la petite propriété » (14). A propos de l'Alsace: « Nulle part, en France, la propriété n'est tombée dans un tel état de division. Le cadastre accuse 400.000 propriétaires; même en retranchant la moitié pour les doubles emplois, c'est énorme; la moyenne des propriétés n'atteint pas quatre hectares, et le morcellement parcellaire est pire encore, puisque le Bas-Rhin compte à lui seul plus de 2 millions de parcelles, et le nombre s'en accroît tous les jours avec une effrayante rapidité. La terre est littéralement découpée en lanières, qui se vendent des prix fous » (15). « Quant à la division même de la propriété, elle soulève des questions plus délicates encore. Il ne saurait être question de toucher au principe du partage égal dans les successions; mais on pourrait, dans l'intérêt même de la petite propriété, atténuer quelques-uns de ses effets... Le plus sûr remède est encore dans le bon sens des familles, qui devraient s'arrêter dès qu'elles touchent l'extrême division. C'est à ce bon sens qu'il faut faire appel » (16). Voilà qui est excellent, et les paysans, qui ne lisent aucun traité d'économie rurale, n'ont pas eu, pour la plupart, besoin de ces conseils. Voici, enfin, une autre indication qui suffirait à ruiner toutes les affirmations de Balzac sur l'influence néfaste du Code civil; en Alsace et en Lorraine, « le fait dominant est la petite propriété et la petite culture, poussées quelquefois jusqu'à l'infini. Les causes de ce fait sont multiples; quelques-unes tiennent à la configuration du sol, les autres ont une origine historique. A droite et à gauche du Rhin, la France et l'Allemagne offrent les mêmes caractères... La moyenne propriété rurale y existe à peine. Les plaines, divisées en millions de parcelles, appartiennent aux cultivateurs; les forêts des montagnes sont la propriété de l'Etat, des communes et d'un petit nombre de familles; il n'y a vraiment de bourgeoisie

(14) Léonce DE LAVERGNE, *Economie rurale de la France*, 131-132.

(15) *Id.*, *Ibid.*, 165-166.

(16) *Id.*, *Ibid.*, 170-171.

que dans les villes. On reconnaît dans cette organisation l'influence de l'ancien droit germanique, plus favorable qu'aucun autre à la conservation de l'état agricole et social du moyen âge. La féodalité politique et religieuse d'une part, de l'autre la communauté rurale, ces deux grands éléments du passé, s'y étaient maintenus presque sans changement jusqu'en 1789 » (17).

En somme, la partie cultivée de l'Alsace est morcelée avant la Révolution, c'est-à-dire avant le Code Civil qui n'est pour rien dans ce morcellement et qui est donc hors de cause.

§ IV — Influence des siècles antérieurs à la Révolution.

Les économistes sont tous d'accord contre Balzac : la petite propriété est antérieure à la Révolution.

Dès 1836, Léon Faucher écrit : « La France... a toujours été un pays de petite culture... Bien avant la Révolution de 1789 la propriété allait se morcelant » (18). Et Foville « Le temps n'est plus où le morcellement du sol français semblait principalement imputable à la Révolution et au Code civil. Il n'y a rien de paradoxal aujourd'hui à faire remonter jusqu'à l'époque féodale l'origine du phénomène et à y voir l'œuvre d'une longue suite de générations, toutes animées du même amour pour les sillons que leurs sueurs fécondaient » (19). A l'époque mérovingienne « il y avait un certain nombre de domaines qui étaient très morcelés... ce morcellement n'arrivait pas à produire un village, et... ces petits propriétaires ne ressemblaient pas aux paysans d'aujourd'hui. Ils n'étaient pas, en général, des cultivateurs ; leurs terres, si petites qu'elles fussent, étaient habituellement labourées et moissonnées par des esclaves ou des colons qui y vivaient à demeure, et le propriétaire n'en avait que la redevance. Enfin, le domaine ou la villa se trouvait divisée pour la culture en manses de tenanciers, et cela d'une manière permanente, en sorte que le propriétaire était à peu près obligé, dans ses actes de transfert, de respecter cette division. Il était difficile de vendre un champ isolé, il était facile de vendre les diverses pièces de terre qu'occupait un escla-

(17) LÉONCE DE LAVERGNE, *Economie rurale de la France*, 175-176.

(18) LÉON FAUCHER, *Mélanges d'Economie politique*, II, 364.

(19) FLOUR DE SAINT-GENIS, *La propriété rurale en France*, avec une introduction par DE FOVILLE.

ve. » (20). « L'assolement triennal, dit Flach, en vigueur au ix^e siècle, devait produire une dispersion »... très « grande des parcelles. Si chaque parcelle avait été d'un seul tenant, la rotation triennale aurait pu s'y opérer dans le voisinage des bâtiments d'exploitation, mais cette unité de tenure aurait pu d'autant moins subsister que la pénurie des chemins et l'importance de la vaine pâture et du parcours faisaient obstacle aux clôtures »... « Chaque cultivateur avait un lopin de terre dans chacune des « trois soles, saisons ou roies » (céréales d'hiver, de printemps et jachères). « L'assolement triennal multiplie et désagrège les parcelles ».

« Au morcellement extrême de la propriété correspond ainsi l'extrême concentration des maisons : ce n'est que dans le village que le cultivateur est au centre de son domaine ». La terre d'un seul tenant « serait ainsi non seulement inutile, mais nuisible, car il est impossible de trouver autour d'une ferme des domaines qui rassemblent ses saisons ou cultures nécessaires » : prés, terres, vignes, forêts, qui se trouvent sur des sols différents et souvent éloignés les uns des autres ».

« Cette nécessité agraire a été à nouveau mise en lumière par Hottenger : « L'habitant ne saurait s'isoler puisqu'il ne peut concentrer autour de son installation ses terres dispersées »... « il fallait exécuter en même temps les travaux agricoles, laisser chaumes et jachères au troupeau commun. Il était impossible à chaque maison de trouver un centre dans ce domaine émietté » (21).

Telle est l'opinion concordante de plusieurs géographes qui font autorité. D'une part la petite propriété remonte au ix^e siècle au moins ; d'autre part elle se déduit non de l'histoire mais d'une nécessité humaine générale, universelle.

Ou bien la propriété est assez grande pour assurer à un possesseur des terrains et des cultures variées sans discontinuité de possession, ou bien, s'il y a morcellement, c'est-à-dire division, le parcelllement, c'est-à-dire la dispersion, s'ensuit de toute nécessité. « Autrefois, on était généralement d'avis que la propriété foncière existait à peine en France avant la Révolution... Cette

(20) FUSTEL DE COULANGES, *Institutions politiques de l'ancienne France. L'allée et le domaine royal*, 262.

(21) A. SCHMITT, *La population du département de la Meuse...*, 24-25, 26

opinion a fait place... à une autre selon laquelle la Révolution n'a pas morcellé, mais simplement affranchi la terre » (22).

Les hommes primitifs luttent longtemps contre « la propriété individuelle ». Après avoir été *res nullius*, parce que sans valeur, elle devient l'origine de la fortune ecclésiastique. Puis, affranchi, le paysan devient propriétaire: il dispute la terre au seigneur et à l'abbé, « car le couvent, lui aussi, en a trop pris. Le recrutement des moines n'est plus en rapport avec les besoins de leur exploitation rurale, qui doit se modifier ». « De tous ces colons, égaux devant la nature, avec leurs bras et quelques instruments rudimentaires de travail pour tout capital, qui regurent, du XIII^e au XV^e siècle, des lambeaux de terres d'une importance variant de 10 à 150 hectares par famille,... les uns eurent des descendants qui ...entrèrent dans la bourgeoisie, dans la noblesse; d'autres se ruinèrent et retombèrent dans le prolétariat; un certain nombre mourut sans postérité, ou émigra sans laisser de trace. » Peu importent ces variations de détail : la terre à celui qui la travaille, c'était non seulement un principe dès les premiers affranchissements, mais un fait relativement généralisé (23).

Henri Baudrillart parle d' « une vérité trop souvent méconnue, à savoir que la petite propriété, qu'on fait trop exclusivement remonter à la Révolution, lui est antérieure... Dès le XIII^e siècle, on y voit [en Normandie] des paysans propriétaires de maisons et d'enclos, même de petits domaines » (24). « En Bretagne, au XV^e siècle, la terre est morcelée en parcelles en quelque sorte infinitésimales » (25). A la même époque, l'examen des terriers seigneuriaux, en Bourgogne, « permet de constater... l'extrême division du sol; les domaines s'y composent de lanières étroites et disséminées » (26).

Ainsi qu'on l'a remarqué, c'est au Moyen Age qu'apparaît l'excès du morcellement: « A quelques mètres du donjon commençait, au temps féodal, la propriété roturière dont la division et la subdivision atteignaient un degré incroyable: telle prairie de

(22) M. KARÉIEW, *Les Paysans et la question paysanne*, 120.

(23) G. d'AVENEL, *Histoire économique de la propriété, des salaires...*, I, 193-195, passim, 201.

(24) H. BAUDRILLART, *Les populations agricoles de la France*, 4.

(25) Albert BABEAU, *La vie rurale dans l'ancienne France*, 130, note 3.

(26) FLOUR DE SAINT-GENIS, *la Propriété rurale*, 94, note 3.

4 hectares était répartie, en quarts et demi-quarts d'arpents, entre une cinquantaine de détenteurs. » (27).

« On marchait vers un régime où chacun aurait eu son sillon de labour, sa fauchée d'herbe et ses deux douzaines de ceps de vigne. L'utilité aurait arrêté cette pulvérisation du sol au moment où elle serait devenue funeste » (28).

Mademoiselle Bézard nous renseigne sur le xiv^e siècle, où la petite propriété est très répandue dans la région parisienne. « Les censives, reconstituées pendant la période de la Restauration, étaient-elles plus vastes que celles du xiv^e siècle? Les seigneurs diminuèrent-ils l'étendue du domaine réservé? Si nous comparons les dénombrements de Saint-Germain-des-Prés, en 1384 et 1521, nous voyons que le domaine réservé, au xvi^e siècle, n'était pas inférieur, au contraire, à ce qu'il était au xiv^e. Les religieux n'auraient donc pas rétabli leur ancienne censive tout entière. Malheureusement, le dénombrement de 1384 est incomplet; on ne peut donc pas lui accorder une entière confiance » (29).

Au xvi^e siècle, lors de la remise en culture qui suit la guerre de Cent Ans, les seigneurs accensent plus de terres qu'ils n'en conservent. « ...Vers 1525, lorsque les grandes opérations d'accensements furent terminées, si l'on envisage la superficie totale du sol, y compris les bois, les censives paraissent avoir été peut-être un peu inférieures au domaine réservé; mais, si l'on retranche les bois et si l'on ne considère que les terres de culture, les censives l'emportent de façon assez considérable, dans une proportion très variable, très difficile à apprécier. Peut-être ne se tromperait-on pas beaucoup en disant que la plupart des seigneurs avaient accensé près des deux tiers de leurs terres arables. La petite propriété dominait certainement, si l'on excepte les bois, mais elle était loin de régner partout; le domaine réservé et le fermage ont eu aussi un rôle considérable dans la renaissance de la vie agricole » (30).

Les grandes tenures sont le fait ou des administrateurs incapables, ou de la pauvreté des seigneurs, ou du manque de main-d'œuvre, ou de l'ampleur des terres vacantes, ou de la voracité

(27) D'AVENEL, *Histoire économique de la propriété, des salaires...*, I, 284.

(28) FLOUR DE SAINT-GENIS, *Monographie*, 80.

(29) YVONNE BÉZARD, *La vie rurale...*, 84.

(30) *Id.*, *Ibid.*, 82.

des paysans qui veulent trop embrasser. « Si les tenures de 100 arpents se rencontrent d'une manière, sinon habituelle, au moins non exceptionnelle, dans les accensements après la guerre de Cent Ans, il est extrêmement rare de voir des baux à cens perpétuels pour des quantités de terre supérieures. Les seigneurs et les communautés hésitaient à aliéner pour toujours des portions plus vastes de leur domaine; pour les grandes étendues, ils avaient recours aux baux temporaires... Il fallut qu'à la détresse de la guerre et de la dévastation se joignît la mauvaise administration d'une abbesse incapable, pour que l'abbaye de Gif baillât en censive, à Mathieu Giroust, marchand et laboureur de Marcoussis, les 374 arpents (157 hectares), du domaine d'Invilliers » (31). Mais, dans l'économie normale revenue au xvi^e siècle, les petits lots dominent; un même lot, déjà minuscule, se divise encore. « A travers les censiers de Meudon, nous pouvons voir la destinée de quelques coins de vignobles. Jehan Coulombier, l'aïeul, avait pris à bail un arpent de vigne à Meudon, ès Basses-Sorrières; chacun de ses deux fils, Jehan et Perrenet, en eut une moitié. Henri Coulombier, fils de Perrenet tenait, en 1518, un tiers du demi-arpent légué par son père, et son neveu, Gilles Coulombier, l'autre tiers du demi-arpent. Guillot Corbie avait un demi-arpent de vigne au Val de Meudon, à cause de sa femme. Chacun de leurs héritiers en reçut un quarteron. Berthelot Faulx-Abrit, laboureur à Fleury, reçut la sixième partie et portion de demi-arpent de terre, en Rethe-lon, qui fut à Maurice Richard, son beau-père. Les portions égales à 1 quarteron (2 ares) étaient fréquentes. On en trouve de plus minimes encore, réduites à quelques ceps de vigne, quelques mottes de terre. Le record de la complication fut peut-être atteint par Etienne Deur, qui possédait à Choisel, en 1564 « deux parts et portions et la troisième partie et portion en une autre portion, les vingt-deux faisant le tout en la moitié par indivis de troys quartiers de terre » (32).

Un même paysan possède plusieurs lots ressortissant à des seigneurs différents. « Ces tenures inégales des laboureurs, variant entre l'arpent et 100 arpents, ne représentaient pas toujours la totalité de leur avoir. Il était rare qu'un village ne possédât qu'un seul seigneur; souvent les laboureurs avaient conclu des

(31) Yvonne BÉZARD, *La Vie rurale*, 86-87.

(32) *Id.*, *Ibid.*, 88-89.

baux avec plusieurs; c'est ainsi que Robin Polly, laboureur de Villepreux, prit à cens, en 1494, 26 arpents de Simon de la Ville-neuve, et 64 de Nicolas de la Ballue. Quelquefois, pour avoir le chiffre de leurs possessions, il faudrait doubler ou tripler l'évaluation donnée par un seul censier » (33). Cette complication ne trouble personne, les tentatives de regroupement sont bien faibles. « Lorsque l'émiettement était parvenu à la limite extrême, les héritiers se résignaient parfois à l'indivision. Gilles Coulombier gardait, en 1548, la deuxième partie dont les 5 font le tout de quarteron et demi par indivis tant terre que vigne aux Sorrières de Meudon. Les laboureurs du pays de Josas n'ignoraient pas complètement les bienfaits de l'association familiale. On avait vu des frères s'unir pour prendre en commun des tenures importantes au moment des défrichements. On usait quelquefois du retrait lignager pour empêcher au moins les parcelles de sortir de la famille. Quelques paysans essayèrent aussi de remédier par des échanges au morcellement de leur propriété. Cependant, cette initiative fut rarement le fait de simples laboureurs. Quelques seigneurs désireux d'unifier leurs domaines, comme Martin de la Villeneuve, obligèrent leurs tenanciers à des échanges avec ou sans soulte. Dans l'ensemble, l'esprit « partageux » semble bien avoir été prédominant chez nos paysans; les héritiers ne renonçaient pas facilement au quart d'un cep de vigne dont ils estimaient le vin particulièrement appréciable. L'émiettement de la propriété rurale, ce mal dont souffrent nos campagnes d'aujourd'hui, existait donc dans la région parisienne bien avant le Code civil, et il ne semble pas que les hommes du xvi^e siècle se soient beaucoup souciés d'y remédier. Il correspond sans doute à une tendance jalouse et égalitaire de la nature paysanne, qui prédomine avec ténacité lorsque la coutume n'a pas fait triompher, soit par le droit d'aînesse, soit par la communauté taisible, l'autre grand principe qui peut aussi émouvoir l'âme des terriens, l'intégrité du domaine héréditaire » (34).

M^{lle} Bézard nous a préparé un rapprochement entre l'état de la propriété alors et aujourd'hui. Elle est moins morcelée au xx^e siècle qu'au xv^e siècle, quoiqu'elle le

(33) Yvonne BÉZARD, *La vie rurale...*, 88.

(34) *Id.*, *Ibid.*, 89-90.

soit davantage aujourd'hui qu'au temps de Balzac. « Essayons, pour terminer cette étude sur la division du sol, une comparaison entre le ^{xv}^e siècle et l'état actuel. A Villepreux, à la fin du ^{xv}^e siècle, les deux seigneurs principaux avait gardé pour eux 162 hectares de terres labourables; 121 hectares étaient répartis en tenures de 1 à 20 arpents (42 ares 21 centiares à 8 hectares 44 ares 7 centiares); on en trouvait quelques-unes de 50 arpents (21 hectares 10 ares 41 centiares). Nous ne possédons pas les censiers du prieuré de Villepreux et de quelques autres seigneurs moins importants, mais il semble bien que la grande et la petite propriété se partageaient également le territoire. Aujourd'hui, au contraire, les terres arables de Villepreux sont réparties entre cinq grandes fermes de 65 à 150 hectares, la petite propriété n'y existe presque plus. Dans la vallée de Chevreuse, les domaines principaux appartenaient au seigneur de Chevreuse, à l'abbaye de Saint-Denis et à l'abbaye des Vaux-de-Cernay. Nous avons constaté que la censive des seigneurs de Chevreuse, divisée en petits lots de culture, était un peu inférieure à leur domaine réservé de 1.753 hectares 16 ares, où il y avait 1.580 hectares 10 ares de bois. L'abbaye de Saint-Denis possédait une grande étendue de bois qu'elle exploitait elle-même. L'abbaye des Vaux-de-Cernay avait, à Cernay et dans la châellenie de Beaurain, 715 hectares de bois et 84 hectares de terres en domaine propre, et environ 67 hectares en censive. On trouvait en plus, dans la vallée de Chevreuse, un certain nombre de fiefs de 100 à 150 arpents (42 à 63 hectares). Aujourd'hui, nous voyons encore, dans la région de Chevreuse, des grands domaines de plus de 1.000 hectares équivalents à peu près à ceux des anciennes abbayes et des seigneurs de Chevreuse; ce sont les propriétés des familles de Luyne, de Breteuil, Dreyfus, Gonzalès et Rothschild. La toute petite propriété existe, dans le fond de la vallée, à l'état de jardins et de potagers. Sur le plateau de Mesnil-Saint-Denis, livré à la grande culture, l'abbaye de Saint-Denis possédait la ferme de Beaurain, qui comprenait 140 arpents (58 hectares) et une censive de 602 hectares, où dominaient les tenures de 1 à 8 hectares. Sur la surface totale de la paroisse du Mesnil-Saint-Denis, qui était de 896 hectares environ, les deux tiers au moins se trouvaient divisés en tout petits lots. Aujourd'hui, on rencontre encore, sur le plateau, des petites propriétés de 5 à 10 hectares, mais la majeure partie du sol est

partagée entre des fermes d'une moyenne de 150 hectares. Partout où domine la culture potagère, nous trouvons, encore aujourd'hui, une grande division du sol. Il en est ainsi dans la région de Montlhéry et de Marcoussis. Sur les plateaux de grande culture, au contraire, dont une moitié environ était autrefois divisée en petites tenures, on ne trouve plus guère, aujourd'hui, que des fermes de 100 à 250 hectares. Une concentration du sol s'est opérée au XVIII^e et au XIX^e siècles. Autour de Versailles, elle a pris son origine dans l'extension du domaine de la Couronne » (35).

En 1509, « *le Terrier et papier censier de la haute justice, terre, seigneurie et prévôté de Coulombs, appartenant à l'abbaye de Chelles* », donne, pour 3.195 arpents, « 5.429 parcelles d'une contenance moyenne de 58 perches (soit 24 ares) et appartenant à 480 propriétaires possédant, en moyenne, 11 parcelles. » Dans l'Est, dès la fin du XV^e siècle, des paysans possèdent de petits domaines, presque tous d'une superficie inférieure à 20 ares (36). En Brie, sous Henri IV, un seigneur, pour se créer un parc de 30 hectares, doit acheter 200 parcelles (37). Avec des exceptions, en Nivernais, en Berry et dans certaines régions du Midi, « la tendance générale est en faveur de la propriété individuelle et subdivisée » (38).

A partir du XVIII^e siècle, les témoignages abondent. « En 1738, l'abbé de Saint-Pierre, renseigné par les intendants, dit que « les journaliers ont presque tous un jardin ou quelque morceau de vigne ou de terre » (39). En 1756, la Société d'Agriculture de Bretagne déplore les excès du morcellement. Sur les bords du Cher, la division va parfois si loin qu'on se borne à dire que tel lopin a cinq pas de largeur (40). En pays toulousain, dans plus de la moitié des paroisses, un mouvement se produit en faveur, non pas de la concentration, mais du morcellement des propriétés, et s'accroît pendant les vingt années qui précèdent la Révolution ; il est plus marqué encore en Limousin, en Berry, en Auvergne, en Touraine, en Laonnois, en Artois et en Normandie (41).

(35) Yvonne BÉZARD, *La vie rurale...*, 90-91.

(36) Marc DE HAUT, *Division de la propriété en France avant et après 1791*, 3-4.

(37) A. BABEAU, *La vie rurale dans l'ancienne France*, 130.

(38) *Id.*, *Ibid.*, 131.

(39) Léon SAY, *Nouveau dictionnaire...*, 356.

(40) H. BAUDRILLART, *Normandie et Bretagne*, II, 472.

(41) Jean LOUTCHISKY, *La propriété paysanne en France...*, 206, 218.

Selon un mot, souvent cité, de Necker, que certains accusent d'avoir exagéré, il y a une « immensité de petites propriétés », et Arthur Young écrit : « Dans les observations qui précèdent, je n'ai eu en vue que les fermes données à rente ; mais il y en a d'une autre espèce dans presque toutes les provinces de France, dont on ne saurait se faire une idée par ce que l'on voit en Angleterre, — j'entends les petites propriétés, c'est-à-dire de petites fermes appartenant à ceux qui les cultivent. Le nombre en est si grand, que je croirais qu'il comprend un tiers du royaume. » (42). La proportion a été contestée ; quoi qu'il en soit le petit propriétaire foncier n'a pas été créé par décret de la Révolution.

Les causes de cette extension sont celles qui jouent depuis qu'il y a des hommes sur la terre qui, ne possédant rien, veulent posséder quelque chose. D'autres motifs sont particuliers au XVIII^e siècle : la noblesse délaisse ses terres, ou elle est contrainte de les vendre.

Voyageant dans la région de Dax, où le duc de Bouillon a de vastes domaines, Young écrit : « Un grand seigneur donnera toujours dans tous les temps et dans tous les pays la raison pour laquelle des terres propres à la culture restent en friche » (43). Ailleurs : « Dans un espace de douze lieues de pays, situé entre la Garonne, la Dordogne et la Charente, et conséquemment dans une des plus belles parties de la France pour trouver des débouchés, la quantité de terres en friche que nous rencontrâmes est étonnante... La plupart de ces landes appartenaient au prince de Soubise, qui n'en voulut jamais vendre aucune partie. Ainsi toutes les fois que vous rencontrez un grand seigneur, même quand il possède des millions, vous êtes sûr de trouver ses propriétés en friche. Ce prince et le duc de Bouillon sont les deux plus grands propriétaires territoriaux de toute la France ; et les seules marques que j'aie encore vues de leur grandeur, sont des jachères, des landes, des déserts, des bruyères et de la fougère. — Cherchez le lieu de leur résidence, quelque part qu'il soit, et vous le trouverez probablement au milieu d'une forêt bien peuplée de daims, de sangliers et de loups. Oh ! si j'étais seulement pendant un jour législateur de France, je ferais bien danser tous ces grands seigneurs ! » (44).

(42) A. YOUNG, *Voyages en France*, III, 31.

(43) *Id.*, *Ibid.*, I, 146.

(44) *Id.*, *Ibid.*, I, 159-160.

A ce passage qu'il avait écrit en 1787, Young ajouta cette note en 1792 : « Je puis assurer le lecteur que ces sentiments furent ceux du moment : les événemens qui ont eu lieu depuis m'ont presque tenté d'effacer tous les passages de cette nature ; mais c'est rendre plus de justice à tous les partis que de les laisser. » (45).

La grande noblesse se désintéresse de la terre ; la petite va s'appauvrissant, et elle vend « au petit cultivateur à bas prix, souvent pour le montant de la taille » (46). Et, dit Tocqueville, « c'est même à cet appauvrissement graduel qu'il faut attribuer, en partie, cette grande division de la propriété foncière... Le gentilhomme avait cédé morceau par morceau sa terre aux paysans, ne se réservant que les rentes seigneuriales, qui lui conservaient l'apparence plutôt que la réalité de son ancien état. » (47).

De grands efforts furent faits, surtout dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, pour l'amélioration de l'agriculture, sinon du sort des petits propriétaires fonciers, notamment par les deux Jussieu, Buffon, Daubenton, Duhamel du Monceau, Gournay, Quesnay, Trudaine, Turgot, Bertin. Des résultats partiels furent obtenus, mais on a pu dire à juste titre : « Les campagnes souffrirent, durant les deux derniers siècles, d'une autre plaie plus funeste à coup sûr que les abus du morcellement du sol, je veux dire de l'absentéisme des grands propriétaires » (48). Et puis, grande ou petite culture, le paysan est routinier. Le 5 Août 1789, Arthur Young arrive à Autun. « Je me rends, par un misérable pays et des routes détestables, à Autun. Pendant les deux ou trois premières lieues, l'agriculture est méprisable » (49). M. Karéïew signale d'abord une trop grande quantité de sol non cultivé : un quart environ des terres arables. « Les deux tiers de la Bretagne sont en friche ; » c'est ensuite l'abandon des terres jadis cultivées. On en est resté à l'empirisme du X^e siècle : outils rudimentaires, modes de culture imparfaits, bétail souffreteux, mauvais engrais (50).

« Un spécialiste a résumé, quant au régime économique de la

(45) A. YOUNG, *Voyages en France...*, I, 160, note 1.

(46) TAINÉ, *Origines de la France... Ancien régime*, II, 229.

(47) TOCQUEVILLE, *L'Ancien Régime et la Révolution*, 122-123.

(48) DARESTE DE LA CHAVANNE, *Histoire des classes agricoles*, 138.

(49) A. YOUNG, *Voyages en France...*, I, 483.

(50) M. KARÉIEW, *Les Paysans et la question paysanne*, 220-224.

propriété rurale sous l'Ancien Régime, dans une formule expressive qu'on ne vulgarisera jamais trop, les résultats obtenus par l'érudition la plus consciencieuse » (51). Voici ce texte, que l'auteur a cité en note : « Mon enquête à travers les rôles des vingtièmes m'a fait toucher du doigt deux faits essentiels d'où découlent maintes conséquences : le premier, qu'il y avait, avant 1789 une multitude de propriétaires fonciers; le second, que ces propriétaires ne payaient que des cotes minimes, d'une exiguïté que je n'aurais jamais soupçonnée si je ne l'avais saisie sur les rôles mêmes. L'impression qui reste de ces études, c'est que, sous l'Ancien Régime, ce qui dominait était la très petite propriété et la très grande, la première considérable par le nombre, la seconde par l'étendue » (52).

N'allons pas en conclure que les ruraux n'avaient aucune raison d'être favorables à la Révolution. « Young, dit M. Karéïew, s'occupe très peu de la petite propriété foncière, car les questions sociales ne l'intéressent guère. C'est l'agriculture, qui est au premier plan dans son ouvrage; ce n'est donc pas du morcellement de la propriété foncière qu'il parle, mais de celui des terrains, non pas des petits domaines, mais de la petite culture... Peu [lui] importe que le cultivateur soit propriétaire ou fermier ». La majeure partie du sol appartient à la Couronne, au clergé, à la noblesse, dans une proportion qui oscille de trois cinquièmes à deux tiers; le reste est, non seulement aux ruraux, mais aux bourgeois qui ne cultivent pas eux-mêmes. Les ruraux n'ont, pour la plupart, que d'infimes parcelles, sans préjudice de ceux qui n'ont rien. Aucune statistique ne permet d'établir le nombre de possédants et de non-possédants (53).

Le fait demeure pourtant acquis: il n'y a pas eu, comme Balzac le croit trop facilement, solution de continuité, ou, plutôt, surgissement brusque. Il n'y a aucun abîme entre le paysan d'avant et le paysan d'après la Révolution.

Qu'un mouvement aussi considérable, aussi décisif, ait été déclenché à Paris, l'histoire même le dit, mais il couvait depuis dix-huit siècles sur tout le territoire de la France issue de la Gaule transalpine.

(51) FLOUR DE SAINT-GENIS, *La propriété rurale*, 100-101.

(52) GIMEL, *Bulletin du Comité des travaux historiques*, I, 114.

(53) M. KARÉIEW, *Les Paysans et la question paysanne*, 126, 121, 124.

§ V. — Influence de la Révolution.

C'est « suivre une erreur commune, dit Tocqueville, que de croire que la division de la propriété foncière date en France de la Révolution ; le fait est bien plus vieux qu'elle. La Révolution a, il est vrai, vendu toutes les terres du clergé et une grande partie de celles des nobles ; mais, si l'on veut consulter les procès-verbaux mêmes de ces ventes..., on verra que la plupart de ces terres ont été achetées par des gens qui en possédaient déjà d'autres ; de sorte que, si la propriété a changé de mains, le nombre des propriétaires s'est bien moins accru qu'on ne l'imagine...

L'effet de la Révolution n'a pas été de diviser le sol, mais de le libérer pour un moment. Tous ces petits propriétaires étaient, en effet, fort gênés dans l'exploitation de leurs terres, et supportaient beaucoup de servitudes dont il ne leur était pas permis de se délivrer » (54).

Elle n'a fait, somme toute, que maintenir le mouvement dans le sens même où, depuis des siècles, il s'exerçait. « La division des grandes propriétés et la vente des biens nationaux ont-elles augmenté le morcellement ? C'est une question controversée, et dont la solution varie sans doute suivant les régions. En tout cas, dans les régions de l'est et du nord-est, les biens ecclésiastiques et seigneuriaux étaient eux-mêmes généralement très morcelés et, sauf exception, n'eurent pas à être divisés en changeant de mains (55). Léonce de Lavergne avait dit : « On se trompe quand on suppose que les propriétés ecclésiastiques formaient toutes d'immenses agglomérations ; quelques riches abbayes possédaient en effet de grandes étendues, mais les petits bénéfices, qui se comptaient par milliers, n'ont pas pu se diviser beaucoup » (56).

D'abord, la Révolution supprime le droit d'aînesse et toute distinction entre biens nobles et biens roturiers : tous sont soumis à la loi du partage égal dans la succession ; l'effet en fut, non pas immédiat, mais lent et continu quant au morcellement, du fait qu'il soumettait les anciens biens nobles à cette cause de division qui n'atteignait auparavant que les biens de roture. Ensuite, en 1789-1790, la Révolution vend les biens du clergé séculier et régulier ; ils

(54) TOCQUEVILLE, *L'Ancien Régime et la Révolution*, 38.

(55) G. HOTTENGER, *Remembrement et reconstitution foncière*, 491, note.

(56) LÉONCE DE LAVERGNE, *Economie rurale de la France*, 24.

représentent le cinquième de la propriété en France et valent environ trois milliards : un tiers en masses de bois qui sont réunies au Domaine, un tiers en constructions de toutes sortes qui se rencontrent surtout dans les villes, un tiers en propriétés rurales. D'après les procès-verbaux d'adjudication de 1790 à 1792, celles-ci sont vendues telles quelles : une ferme, un moulin, un pré, un champ, car elles ne forment pas de masses compactes ; elles ont les proportions les plus variables, telles que les a créées le hasard des fondations pieuses, dont elles proviennent pour la plupart. Là non plus l'effet ne fut pas immédiat, mais il fut, par la suite, considérable en faisant sortir de l'immobilité de la mainmorte un milliard de terres dès lors soumises au partage par les successions et par les ventes en détail. Enfin, la Révolution vend les biens des émigrés, en 1792-1793. Ici, l'effet fut immédiat et direct, les ventes par masses ayant été l'exception : la Convention fractionnait à outrance, pour briser le prestige de la noblesse et « pulvériser l'esprit féodal » (57). De l'an II à l'an VII, un milliard de biens furent vendus dans ces conditions, et la propriété rurale en représentait la plus grande partie ; cependant, l'effet n'a pas joué longtemps avec une rigueur absolue : un travail de reconstitution s'opéra, surtout pour les lots les plus importants. « Plusieurs avaient été acquis par des prête-noms, plusieurs ont été rachetés à des prix modiques, quelques-uns même rendus, » et, cela, Balzac l'a dit ou suggéré. Mais « une véritable industrie » qui se créa, celle des « marchands de biens... a plus fait... pour la division de la propriété, que les mesures violentes prises par la Révolution » (58).

« La vente des biens nationaux, dit Taine, ne paraît pas avoir augmenté sensiblement le nombre des petites propriétés ni diminué sensiblement le nombre des grandes ; ce que la Révolution a développé, c'est la propriété moyenne... D'après les relevés partiels de M. de Toequeville, le nombre des propriétaires fonciers s'est accru

(57) FLOUR DE SAINT-GENIS, *La propriété rurale*, 102.

(58) MARC DE HAUT, *Division de la propriété...*, 4-6. — De la *bande noire*, Léonce de Lavergne écrit : « Tout le monde sait combien la spéculation des ventes au détail, regrettable à quelques égards, utile à beaucoup d'autres, et qui a fait, en définitive, plus de bien que de mal, a eu d'activité depuis un demi-siècle. Elle a contribué plus que tout autre cause à la division du sol ; car elle a cet avantage qu'elle n'agit qu'à propos, dans la mesure des besoins, et comme une conséquence naturelle du libre mouvement des intérêts privés. Rien ne prouve mieux combien la révolution avait laissé son œuvre incomplète, puisque, même après elle, une spéculation pareille a pu se développer à ce point, et cependant le sol en est encore loin de tomber en poussière ». *Economie rurale*, [34-35].

en moyenne de 5 douzièmes; or la population s'est accrue en même temps de 5 treizièmes de (26 à 36 millions.) » (59).

Prenons un exemple concret en Auvergne. A Aulhat, simple commune, la propriété paysanne s'est peu développée au moment de la Révolution; en 1795, laboureurs et vignerons n'ont pas d'argent pour acheter; les acquéreurs des biens nationaux sont presque tous des bourgeois ou des marchands de la ville voisine. Le 22 Pluviose et le 28 Ventôse an III, on vend une quinzaine d'hectares du domaine qui appartient au comte de Besse : sept habitants seulement achètent environ 4 hectares estimés 8.500 livres, valeur de 1790; d'autres acquièrent quelques lots de bâtiments dans les communs du château. La noble famille revient après la Révolution et rentre en possession de son domaine (60). Les choses ne se sont passées ainsi, ni absolument dans toute la France ni exclusivement à Aulhat.

Voici quelques chiffres d'ensemble. La grande propriété, vendue en 452.000 lots, s'est émiettée, après deux générations, en 1.222.000 parcelles. « Le morcellement, commencé en 1792 et 93... arrivé à son terme que quarante ans plus tard, sous la Restauration. » (61). L'on nous dit encore : « La Révolution a fait sortir de terre un demi-million de propriétaires nouveaux parmi lesquels comme partout les petits sont certainement en majorité, mais la vente profita surtout à la propriété moyenne et à la bande noire. » (62). Admettons qu'il y ait eu, de ce fait, chez les paysans, 400.000 propriétaires nouveaux, ce qui fait seulement 10 à 12 propriétaires nouveaux par commune, et c'est donc une évolution qui se poursuit, beaucoup plus qu'une brusque révolution.

Il y avait eu le partage des communaux, sans les bois, ordonné, le 14 Août 1792, par la Législative. « Il semble qu'on puisse définir les communaux : des bien fonds de natures diverses, pâturages, bruyères, bois, landes, marais, terres vaines et vagues, etc., dont les habitants d'une commune ou d'une section de commune sont collectivement propriétaires et dont ils jouissent en commun

(59) TAINÉ, *Origines de la France contemporaine. L'Ancien Régime*, II, 229, note I.

(60) Paul ROUX, *Monographie d'une commune rurale de l'Auvergne*, 7-8.

(61) LÉON FAUCHER, *Mélanges d'économie politique*, II, 365.

(62) FLOUR DE SAINT-GENIS, *La propriété rurale*, 105.

et en nature. » (63). Ce partage eut moins d'influence encore sur la petite propriété que la vente des biens nationaux (64).

En 1802-1803 paraissent plusieurs études d'économie rurale ; ce qui prouverait que le morcellement n'est pas alors considéré comme une pulvérisation des grands domaines, c'est que les auteurs de ces études restent partisans de la grande culture sans protester contre les petits propriétaires qui se constituent (65).

Prenons encore un exemple concret. Voici la commune de Paroy, Canton de Donnemarie, arrondissement de Provins. D'après le terrier de 1768 elle comprend 501 arpents 74 perches divisés en 2.962 parcelles. L'examen du cadastre, en partie établi conformément à la loi du 23 Novembre 1790, pour la création de l'impôt foncier, donne des chiffres analogues. En Décembre 1821, le domaine des anciens seigneurs est vendu, en 120 lots, à 80 personnes ; mais déjà, en 1768, il était divisé en 127 parcelles : ce n'est donc pas du fait de cette vente que le morcellement a augmenté. Le cadastre de 1824 indique 976 arpents 60 perches divisés en 4.581 parcelles : moyenne, 21 perches ou 8 ares 82, quand la moyenne de 1768 était de 17 perches. De 1768 à 1824, par l'effet tant des par-

(63) Camille ALHÉRITIÈRE, *Les Communaux en France...*, 5.

(64) Ce n'est pas tout à fait l'avis de Léonce de Lavergne : « Dans l'ancien droit, la propriété des terres vaines et vagues était disputée entre les communes et les seigneurs. La révolution a tranché le débat en les attribuant exclusivement aux communes. Quand les idées des économistes commencèrent à pénétrer dans le gouvernement, c'est-à-dire vers 1760, on avait entrepris de diviser les communaux. Un arrêt du conseil, entre autres de mars 1777, avait ordonné qu'en Flandre on en fit trois parts : l'une pour le seigneur, l'autre pour les habitants, la troisième pour être amodiée ou vendue au profit de la commune. Si le gouvernement royal avait duré, on serait certainement parvenu à les faire tous passer peu à peu, sous une forme ou sous une autre, dans le domaine de la propriété privée. Deux lois de la période révolutionnaire, l'une de 1792, l'autre de 1793, ordonnèrent à leur tour le partage, mais avec la violence habituelle du temps et sans tenir compte des circonstances ; des difficultés d'exécution s'étant élevées, on y renonça, et la jouissance en commun, la plus mauvaise de toutes, a fini par l'emporter.

Cinq millions d'hectares, le dixième du territoire, ont été ainsi frappés de stérilité et d'immobilité, autant du moins que le pouvait la loi, car des aliénations volontaires en ont réduit beaucoup plus l'étendue. Le principe subsiste toujours avec ses tristes conséquences, tandis qu'en Angleterre et en Ecosse, où des idées contraires ont prévalu, presque toutes les terres autrefois incultes, sont aujourd'hui parfaitement cultivées. En France même, les pays où les communaux ont été partagés ou vendus, soit avant 1789, soit après, sont sans comparaison plus riches et plus peuplés que ceux qui ont conservé de grandes étendues de terres communes ». [35-36]. A propos du Limousin, Balzac parle de « ces déserts où l'agronome voit des lacunes... Ces espaces... sont des défis portés à la Civilisation. La France doit accepter la solution de ces difficultés, comme les Anglais celles offertes par l'Ecosse, où leur patiente, leur héroïque agriculture a changé les plus arides bruyères en formes productives ». [*Le Curé de village*, 82].

(65) Michel AUGÉ-LARIBÉ, *Grande ou petite propriété?* 43.

tages que des ventes, le nombre des parcelles a augmenté de 1722, et leur contenance moyenne de 4 perches, soit 1 are 68. Marc de Haut donne ces chiffres pour prouver une « division extrême » remontant à 120 ans, et ajoute qu'elle n'est pas un fait particulier à Paroy : « Il est général et se perd dans la nuit des temps, au moins pour une grande partie de la France. » (66). Retenons-en que le morcellement n'a pas été sensiblement plus accentué du fait de la vente des biens nationaux.

§ VI. — Influence du Code civil.

Nombreux sont les passages de *la Comédie humaine* où Balzac fait, du Code civil,

ce pelé, ce galeux, d'où nous vient tout le mal.

En voici au moins quelques-uns. Sa « réforme est, en quelques points, urgente. » (67). Il « a tué les parchemins comme le canon avait déjà tué la féodalité », dit la duchesse de Maufrigneuse (68). « L'abolition des substitutions et des majorats, en émiettant les héritages, force le noble à s'occuper de ses affaires au lieu de s'occuper des affaires de l'Etat. » (69). Le baron de Bourlao a conçu son *Esprit des lois nouvelles*, en 1825, « à l'époque où, frappé de la destruction persistante de la propriété immobilière, le ministère proposa cette loi sur le droit d'aînesse qui fut rejetée... Personne [avant lui] « n'avait osé contempler l'œuvre de la Révolution ou de Napoléon... dans son ensemble, étudier l'esprit de ces lois, les juger dans leur application. » (70). Bianchon dit : « L'argent, autrefois, n'était pas tout ; on admettait des supériorités qui le primaient. Il y avait la noblesse, le talent, les services rendus à l'Etat ; mais, aujourd'hui, la loi fait de l'argent un étalon général ; elle l'a pris pour base de la capacité politique. Certains magistrats ne sont pas éligibles. Jean-Jacques Rousseau ne serait pas éligible ! Les héritages perpétuellement divisés obligent chacun à penser à soi dès l'âge de vingt ans. » (71)

(66) Marc DE HAUT, *Division de la propriété*, 3-4.

(67) *Où mènent les mauvais chemins*, 26.

(68) *Le Cabinet des Antiques*, 163.

(69) *L'Interdiction*, 175.

(70) *L'Initié*, 396.

(71) *La Cousine Bette*, 468.

Il insiste particulièrement sur les articles 826 et 832. Quels sont-ils exactement ?

Ils appartiennent au Livre III, Titre I : *Des successions*.

« 826. — Chacun des cohéritiers peut demander sa part en nature des meubles et immeubles de la succession ; néanmoins, s'il y a des créanciers saisissants ou opposants, ou si la majorité des cohéritiers juge la vente nécessaire pour l'acquit des dettes et charges de la succession, les meubles sont vendus publiquement en la forme ordinaire.

» 832. — Dans la formation et composition des lots on doit éviter, autant que possible, de morceler les héritages et de diviser les exploitations ; et il convient de faire entrer dans chaque lot, s'il se peut, la même quantité de meubles, d'immeubles, de droits et de créances de même nature et valeur. »

Il n'est ni de mon dessein, ni de ma compétence, d'instituer ici une controverse d'ordre juridique, ni même d'esquisser l'histoire du droit quant à la propriété foncière. J'indiquerai pourtant quelques points de repère, des plus certains, à partir de l'Ancien Régime.

Quand la liberté a fait des progrès, le droit coutumier conserve l'empreinte du régime féodal. La France reste divisée entre deux systèmes de succession. Dans les pays de droit écrit, la succession se partage par égales portions entre les enfants, sans distinction d'âge ni de sexe, et sans égard à la nature ni à l'origine des biens. Dans les pays de coutume, on voit consacré le droit d'aînesse, mais avec d'innombrables modalités : pour les unes, c'est toujours l'aîné ; les autres lui accordent un simple préciput, ou, en plus, une portion plus avantageuse ; celles-ci donnent le préciput à la fille si elle est l'aînée ; celles-là, aux mâles, quoique puînés. Le mode de partage se diversifie encore selon la qualité des personnes, selon que les biens sont nobles ou roturiers. Certaines coutumes réservent aux nobles le droit d'aînesse ; la plupart l'accordent aux roturiers, notamment la coutume de Paris, qui forme le droit commun ; et il y a d'autres variations multiples (72).

Bonaparte et ses légistes auraient-ils créé un état de choses complètement ignoré avant eux ? Trois textes pris un peu au hasard nous prouveront le contraire.

(72) DALLOZ, *Répertoire...*, t. 41, V^o *Successions*.

Guy Coquille (1523-1603) écrit : « L'expérience monstre que les partages sont les ruynes des maisons de village. » (73). Tocqueville a trouvé, « dans un rapport secret fait à un intendant peu d'années avant la Révolution : « Les successions se subdivisent d'une manière égale et inquiétante, et, chacun voulant avoir de tout et partout, les pièces de terre se trouvent divisées à l'infini et se subdivisent sans cesse » (74). Le Play lui-même en convient, quoique à son corps défendant : « Dans l'ancien régime de l'Ile-de-France et de l'Orléanais, la Conservation forcée était employée à maintenir exclusivement les familles nobles, tandis que le régime inverse, le Partage forcé, pesait sur les familles des bourgeois et des paysans. Ce système était donc organisé au profit de la classe supérieure ; par son principe même, il violait la justice distributive ; enfin, considéré seulement au point de vue de l'application qu'en faisait la noblesse de Cour, au milieu de la corruption du dernier siècle, il était... une cause de scandale » (75).

Ne retenons que ce qu'il dit du partage forcé. Mais, aucune question n'étant simple, je ferai loyalement état de ce que Le Play dit à la page suivante. Il en était autrement en Normandie, et dans les provinces du centre et dans le midi, « où la transmission volontaire des biens ruraux aux aînés était l'usage commun des nobles, des bourgeois et des paysans. » Donc, nulle idée de contrainte, de caste, ni de privilège. Le Play suppose que, « si en 1793, des législateurs choisis dans ces contrées avaient reçu la mission de créer un nouveau régime tendant à détruire systématiquement les situations des grands propriétaires... ils auraient simplement pris la contre-partie du régime établi par la coutume de Paris » : le partage forcé pour les anciens nobles, la conservation forcée par les paysans (76). Hypothèse et vœu gratuits. Balzac est partisan de l'absolue liberté de tester, et de la gratuité de transmission pour les biens meubles et immeubles. (77).

Qu'en pensent les économistes ? « Les biens nobles seulement étaient soumis au régime du droit d'aînesse. Pour les biens de roture, et c'étaient les plus nombreux, la loi du partage égal

(73) GUY COQUILLE, *Les œuvres...*, 285.

(74) TOCQUEVILLE, *L'Ancien Régime et la Révolution*, 36.

(75) LE PLAY, *La Réforme sociale en France*, I, 115.

(76) *Id.*, *Ibid.*, I, 16.

(77) *Œuvres complètes*, XXII, 34.

dans les successions a été de tout temps le droit commun de la France. Donc cette cause incessante de division et de subdivision de la propriété, dont certains croient que l'effet date seulement de 1789, a au contraire, agi de temps immémorial sur la plus grande partie du territoire et amené l'état de division que nous avons constaté. » (78). Un autre dit : « Les dispositions du Code civil sur les testaments dont on s'est fort exagéré les résultats ont agi plutôt comme un obstacle à la concentration que comme un instrument de division. » (79). A l'assemblée de 1787, à Rouen, le comte de Montsarville, député de la noblesse, lut un mémoire où il disait, à propos des travaux des chemins : « Dans un pays comme la Basse-Normandie, où toutes les possessions sont divisées par une infinité de clôtures, où le peuple attaché au sol partage la plus petite succession de son père... » (80). Un essai de statistique, présenté par le préfet de Maine-et-Loire, le 30 Fructidor an X, indique des excès de morcellement. « On ne peut pourtant pas l'attribuer, dit Henri Baudrillart, aux effets de la loi de succession. » (81). Le titre *des Successions* fut présenté au Conseil d'Etat par M. Treilhard, au nom de la section civile de législation, les 25 Frimaire, 2, 9, 16, 23 Nivôse et 5 Ventôse an XI (16, 23 et 30 Décembre 1802, 6 et 13 Janvier, 24 Février 1803). La loi fut promulguée le 9 Floréal an XI (29 Avril 1803) (82). Léonce de Lavergne dit nettement : « La loi de succession est encore l'objet de quelques attaques, qui ne parviennent pas à l'ébranler. On ne peut pas dire d'un pays qui contient 50.000 propriétés de plus de 200 hectares, que le sol y soit divisé à l'excès. Il suffi de lire les colonnes d'annonces des journaux quotidiens pour voir que les terres de plusieurs centaines et même de plusieurs milliers d'hectares sont encore nombreuses. Il n'y en a même que trop, en ce sens que, dans la situation de fortune de leurs détenteurs, la plupart gagneraient à se diviser...

» Sur nos cinq millions de petits propriétaires ruraux, trois millions au moins payent moins de 10 francs de contributions et ne possèdent, en moyenne, qu'un hectare. Deux millions payent de

(78) Marc DE HAUT, *Division de la propriété*, 4.

(79) Léon FAUCHER, *Economie politique*, II, 365.

(80) Henri BAUDRILLART, *Les populations agricoles...*, I, 101-102.

(81) *Id.*, *Ibid.*, II, 67.

(82) DALLOZ, *Répertoire...*, 148.

10 francs à 50 francs et possèdent, en moyenne, 6 hectares. Ceux-là jouissent quelquefois d'une aisance véritable. Leurs biens se divisent par des héritages, mais beaucoup d'entre eux ne cessent d'acheter, et, en fin de compte, ils tendent plus à s'élever qu'à descendre l'échelle de la richesse. » (83).

Mais, ici encore, accueillons la contre-partie. « Le Code civil, en rendant le partage obligatoire, a encore contribué à la division de la propriété rurale française; d'anciennes coutumes, sanctionnées par l'article 832, autorisent chaque cohéritier à réclamer, pour chaque lot, la même quantité d'immeubles de même nature. Il arrive ainsi qu'un héritage échu à quatre héritiers, par exemple, au lieu de se diviser en quatre parties égales, se divise en autant de parcelles qu'il y a de natures de cultures : la prairie se divise en quatre, la pièce de terre labourable en quatre, le jardin en quatre, et ainsi de suite. L'article 826 du Code civil porte également que chaque héritier peut demander sa part en nature des meubles et des immeubles de la succession. Ces articles agissent comme des diviseurs de la propriété, les tribunaux étant obligés de déférer aux réquisitions des copartageants. » (84). De ce qui précède, je ne retiens que les mots essentiels à ma thèse : « *D'anciennes coutumes sanctionnées par l'article 832...* », pour en conclure que la vérité historique a fini par se répandre, ne fût-ce que dans des sphères circonscrites. On n'en est plus à croire que le Code civil ait créé de toutes pièces : on sait qu'il n'a fait que consacrer un très ancien état de choses. Ce n'est donc pas plus le Code civil que la Révolution qui a intro-

(83) LÉONCE DE LAVERGNE, *Economie rurale*, 465-466. — Et il dit encore non moins nettement : « Au nombre des reproches qu'on fait aux idées de 1789, se trouve la portée qu'on prête à la loi de succession. On oublie que le principe du partage égal n'est pas nouveau, il existait sous l'ancien régime pour les propriétés non nobles, le code civil n'a fait que le généraliser. C'est avec la loi du partage égal que sous l'ancien régime, le tiers-état avait grandi en richesse et en puissance, au point de pouvoir dire, en 1789 qu'il était la nation même. C'est avec le droit d'aînesse et les substitutions que la noblesse avait perdu sa richesse, presque son existence, car les trois quarts des nobles n'étaient que des bourgeois enrichis. Le véritable effet du partage égal est de stimuler l'activité individuelle; avec lui, les aînés ne sont pas beaucoup moins riches, et les cadets le sont davantage, parce que tous héritent d'une partie de leur fortune et ont l'autre à créer. « L'avantage du droit d'aînesse, disait ironiquement, en Angleterre le docteur Johnson, c'est qu'il ne fait qu'un sot par famille ». [33].

(84) *Documents parlementaires* : Chambre [Annexe n° 3.534, session ordinaire, séance du 12 Juillet 1917, p. 1268].

duit dans la société française la classe des petits propriétaires ruraux, ni qui a déterminé le morcellement du sol.

§ VII. — Influence de la Restauration.

Cette période nous intéressant particulièrement, à cause des trois romans de Balzac, il est utile de grouper ici quelques indications précises qui se réfèrent aussi au Gouvernement de Juillet.

M. P. Caziot écrit : « Si extraordinaire que cela paraisse, nous ne sommes pas renseignés d'une manière précise sur la division de la propriété dans notre pays. *Nous ne connaissons pas et nous n'avons jamais connu le nombre exact des propriétaires ruraux, ni l'importance des propriétés possédées par chacun d'eux.* » (85). S'il en était ainsi en 1919, voilà dix ans, que pouvons-nous savoir de ce qu'il en était voilà un siècle ? « Le comte de Vaublanc ayant demandé, le 15 Mars 1823, la nomination d'une commission d'enquête sur l'agriculture, le commerce et l'industrie, pour remédier « au manque de documents » sur cette matière et à la fausseté des renseignements de la Douane, la Chambre refusa de prendre la proposition en considération. Le bureau et le service de la statistique ne furent reconstitués qu'en 1831. » (86).

Beaucoup d'économistes contemporains contestent les chiffres donnés par Rubichon et repris par Léonce de Lavergne ; j'en resterai pourtant aux approximations et aux aperçus généraux de ce dernier, sous la Restauration, et aujourd'hui encore, aucun économiste ne pouvait ni ne peut donner de chiffres autres que basés sur la vraisemblance.

De ceux de Rubichon, il « résulterait qu'après vingt-cinq ans de révolution, la grande propriété possédait encore la moitié environ du sol, et que la petite, même en y comprenant les domaines de 12 hectares en moyenne, n'embrassait même pas le tiers que lui attribuait Arthur Young en 1789. 21.000 familles possédant en moyenne 880 hectares, je doute qu'avant la révolution la propriété fût beaucoup plus concentrée. Evidemment les biens du clergé et des émigrés, quoique mis en vente en détail, avaient changé de mains beaucoup plus que de dimensions.

(85) P. CAZIOT, *La terre à la famille paysanne*.

(86) S. CHARLÉTY, *Histoire...*, IV, 300. — « On ne sait si les salaires agricoles augmentent ou diminuent de 1814 à 1830. » (*Ibid.*, 316).

» Depuis 1815, la division a fait des progrès bien autrement marqués, qui montrent ceux qu'elle aurait faits naturellement auparavant, si elle avait été livrée à elle-même. Au lieu de 21.000 familles de grands propriétaires, nous en avons aujourd'hui [1860] le double; par conséquent, le lot de chacune d'elles dans le partage du sol a dû diminuer de plus de moitié; mais comme en même temps la valeur des biens a doublé, leur richesse territoriale est restée la même et sans compter les trésors nouveaux qu'a créés l'accroissement de la richesse industrielle et commerciale. D'un autre côté, les petits propriétaires, qui étaient... 3 millions et demi en 1815, sont aujourd'hui beaucoup plus nombreux; ils ont gagné du terrain, et l'on ne peut que s'en féliciter, car ils l'ont conquis par le travail. » (87). Ce n'est point l'avis de Balzac, mais nous verrons bientôt s'il eut tort ou raison.

Quelques autres chiffres : le prix moyen des terres cultivées est de 500 francs l'hectare en 1789, de 800 en 1821, de 1275 en 1851. Prix moyen, car, si l'on en croit Courier, vers 1820, en Touraine, l'arpent, qui représente environ la moitié d'un hectare, vaut 500 francs, et l'arpent de futaie dix fois plus (88). Selon Léon Faucher, « les propriétés foncières, dans leur aménagement actuel, ne rapportent, terme moyen, que 2 1/2 à 3 pour 100 (89). Nous avons vu ce que Monteornet veut tirer des Aigues vers 1820; avec Faucher, nous sommes au temps de Louis-Philippe, mais, précisément, l'agriculture fut moins prospère sous la Restauration. La crise agricole y fut « une crise de grande culture où le travail à bras salariés était l'une des plus grandes causes de l'augmentation des frais de production. Une aristocratie terrienne s'était reconstituée qui occupait à l'exploitation du sol une foule considérable d'ouvriers agricoles. » (90).

Dès 1820, le duc de Lévis avait proposé d'étendre aux étrangers l'usage des majorats, sans concession de titres honorifiques, pour attirer les capitaux et arrêter « le progrès véritablement effrayant de la subdivision des propriétés territoriales. » La proposition fut renouvelée le 21 Avril 1821 : « Le Roi m'a supplié de proposer un projet de loi tendant à accorder à tous propriétaires de

(87) Léonce de LAVERGNE, *Economie rurale de la France*, 52-53.

(88) P.-L. COURIER, *Œuvres.*, I, 89. 127.

(89) Léon FAUCHER, *Mélanges...*, II, 392.

(90) Louis DE ROMEUF, *La crise agricole sous la Restauration*, 19.

biens-fonds la faculté d'instituer en majorats, sans titres, et pour un nombre illimité de degrés, la portion libre de leurs biens dont la loi leur permet de disposer héréditairement. » En 1825, les ministres font dire qu'une loi est nécessaire contre les dangers du morcellement.

Le Vendredi 10 Février 1826, le comte de Peyronnet, Garde des Sceaux, présente à la Chambre des Pairs un projet de loi sur les Successions et les Substitutions. Le Jeudi 16 Mars, dans la même enceinte, le marquis de Maleville lit un rapport au nom d'une commission spéciale chargée de l'examen de ce projet de loi. La discussion commença le Mardi 28 Mars pour se terminer le Samedi 8 Avril. A la Chambre des Députés, l'exposé des motifs fut lu à la séance du Mardi 11 Avril, le rapport de la commission, à la séance du Vendredi 28 Avril. La discussion se poursuivit jusqu'au Jeudi 11 Mai, avec des interruptions nombreuses, d'ailleurs (91). A part une disposition secondaire, le droit d'aînesse ne fut pas rétabli. Ce qui en fut voté représente la loi du 17-18 Mai sur les Substitutions. « La loi de 1826 se proposait un but tout politique : c'était la division indéfinie des propriétés que l'on voulait arrêter; c'était un auxiliaire, un appui, qu'on prétendait donner au gouvernement monarchique dans un régime plus étendu des substitutions. (Exposé des motifs, Chambre des Pairs, 10 Février 1826; Chambre des Députés, 11 Avril.) » (92). Les discussions à ce sujet nous intéressent presque uniquement ici pour les réflexions qu'on y peut trouver sur la petite propriété. Dans les discours qui furent prononcés, tant chez les Pairs que chez les Députés, on ne rencontre à peu près aucun chiffre. Faut-il le regretter? Oui, puisqu'en cette matière les idées générales sont de peu de secours; non, puisque même les chiffres n'ont pas l'importance qu'on leur attribue communément: le même total peut fournir matière aux développements les plus contradictoires. Pourquoi ne donna-t-on pas de chiffres? Parce que la statistique existait à peine nous venons de l'entendre dire. Une note annexée au

(91) On retrouvera tous ces documents dans le *Moniteur universel* de Janvier-Juin 1826, des p. 166 et s. aux p. 705 et s., étant entendu que, du 10 Février au 11 Mai, les deux Chambres ne se sont pas occupées que de ce projet de loi. Les discours prononcés à ce sujet, aussi bien pour que contre l'adoption, renferment, à défaut de chiffres et de certaines précisions, tous les arguments d'ordre pratique, économique et moral, qu'on a déjà vus ou qu'il nous reste à voir.

(92) DALLOZ, *Répertoire...*, XLI, 139.

rapport de M. de Maleville nous en assurera davantage encore : « On voit, dans une lettre écrite à M. le Garde des sceaux par M. le Directeur des contributions directes, que les opérations du cadastre, les dégrèvements de 1803, 1805, 1818 et 1821, et surtout la réparation d'une multitude de négligences, d'omissions et d'erreurs, qui, dans les temps modernes, a été effectuée sur les matrices et les rôles, ont pu modifier singulièrement le nombre des cotes de 300 francs et de 1.000 francs, sans qu'on puisse en rien conclure pour ou contre le morcellement des propriétés. » (93).

Des millions de petits propriétaires étaient exclus d'office du bénéfice de la loi — si tant est que ce dût en être un. — On lit dans le rapport de M. de Maleville : « Le morcellement est quelquefois encore plus fatal aux petites qu'aux grandes fortunes. C'est même dans la classe inférieure de la société, et parmi les habitants des campagnes, qu'est poussée aux plus grands excès la manie de diviser les biens qui en sont les moins susceptibles. Il semble qu'on ne devrait pas plus refuser aux familles pauvres qu'aux riches le secours que le projet de loi offre à celles-ci pour se conserver et s'élever. Cependant, la majorité de la commission a pensé... qu'une loi toute politique ne devait point intervenir dans les successions d'une classe de citoyens que la médiocrité de leur fortune rend étrangers aux éléments du gouvernement représentatif. » (94).

Que ce fût « une loi toute politique », on pouvait s'en rendre compte à l'exposé des motifs : « Le projet de loi que nous vous apportons aujourd'hui réclame toute l'attention de vos Seigneuries. Il a pour objet de mettre un terme à la mobilité de la propriété foncière, de fonder et de conserver les familles, de raffermir ainsi les principales bases de la Société et de satisfaire à l'un des vœux les plus importants qui aient jamais été exprimés dans cette Chambre. La division indéfinie de la propriété foncière est essentiellement contraire au principe du gouvernement monarchique... Que la règle des successions soit l'égalité dans les républiques, cela se conçoit. Dans les monarchies, rien n'est plus certain, ce doit être l'inégalité. La conservation des terres, outre

(93) *Moniteur universel*, Jeudi 16 Mars 1826, 333, note 2. col. 3.

(94) *Ibid.*, 336. col. 1 et 2.

qu'elle inspire des idées d'ordre, de modération et de prévoyance, maintient la famille dans le rang où elle est déjà parvenue et fournit sans cesse à l'Etat des gardiens et des protecteurs... Elle amène cet ordre de choses si conforme à la nature du gouvernement monarchique, et par lequel la société générale ne se compose que d'un nombre infini de sociétés domestiques dont l'intérêt se confond avec celui de l'Etat, et dont l'existence dépend de celle du gouvernement... La division des terres ne détruit pas, sans doute, immédiatement la famille naturelle, mais elle détruit sans pitié la famille civile; elle l'abaisse, elle la dégrade, elle l'appauvrit; elle en efface les honneurs et l'existence; elle en flétrit le nom même et les souvenirs... Quand l'influence appartient à la possession des terres qui a de la durée, elle s'exerce en faveur du gouvernement dont la durée est le principe. Quand elle est donnée aux propriétés mobilières qui changent sans cesse et qui durent peu, elle s'exerce en faveur du gouvernement dont le changement fait la force. La propriété foncière favorise la monarchie; la propriété mobilière incline, comme à son insu, à favoriser la démocratie. L'influence doit donc être attribuée, dans les monarchies, à la propriété foncière. » (95). Et l'exposé des motifs aurait pu préciser: « A la seule *grande* propriété foncière. »

Et les majorats? Sous l'Ancien Régime, ils sont réguliers si les biens sont transmis à l'aîné, le plus proche parent du dernier successeur, irréguliers, si l'aîné n'est pas ce plus proche parent. Supprimés dès les premières années de la Révolution, le Code civil ne les excepte pas de la défense qu'il édicta des substitutions. En 1807, une exception intervient pour les biens libres formant la dotation d'un titre héréditaire. Puis, un premier décret, du 1^{er} Mars 1808, crée une noblesse nouvelle; un second, le même jour, organise les majorats. Ils sont de deux sortes : *de propre mouvement*, si l'Empereur en fait la dotation; *sur demande*, s'ils sont composés de biens particuliers. Quantité d'autres décrets interviennent : les 24 Juin, 28 Octobre et 21 Décembre 1808, 2 Février, 4 et 17 Mai, 4 Juin 1809; avis du Conseil d'Etat des 5 Août 1809 et 3 Mars 1810; décret de cette dernière date; avis du Conseil d'Etat du 30 Janvier 1811; décrets des 11 Juin et 14 Octobre 1811, 24 Août et 22 Décembre 1812, 4 Juillet et 11 Novembre

(95) *Le Moniteur Universel*, Samedi 11 Février 1826, 166-167, *passim*.

1813. La Restauration les maintient et en favorise le développement, et les Ordonnances sont presque aussi nombreuses que les décrets. Quand survient la Révolution de 1830, il a été fondé, depuis le décret du 1^{er} Mars 1808, 440 majorats représentant un revenu de 3.819.434 francs 24 centimes. La nouvelle charte respecte les titres de noblesse, mais la loi du 29 Décembre 1831, en abolissant l'hérédité de la pairie, rend les majorats à peu près sans objet, et leur abolition est prononcée par la loi du 12 Mai 1835 (96).

Balzac, Le Play, d'autres de leur complexion, ne manquent pas de le regretter, qu'il s'agisse en particulier des majorats, ou, plus généralement, du droit d'aînesse. Pour Le Play, il y a « deux types extrêmes, la famille patriarcale et la famille instable, et un type intermédiaire, puis la famille-souche. Le premier type, ce sont les pasteurs de l'Orient, les paysans russes ou slaves de l'Europe centrale : le père a, autour de lui, ses fils mariés, et, sur eux comme sur leurs enfants, exerce « une autorité fort étendue ; » le deuxième, ce sont les « populations ouvrières soumises au nouveau régime manufacturier de l'Occident », et même les classes riches, du fait du partage forcé. La famille-souche réunit les avantages et n'offre aucun des inconvénients de ces deux autres types. « Elle se développe partout où la liberté testamentaire fait prévaloir la volonté des parents » ; les enfants qui vont au loin sont prêts à venir remplacer l'héritier associé, s'il meurt prématurément. Elle concilie l'autorité du chef et la liberté des sujets, la propension à la nouveauté et le respect de la tradition (97).

« La famille-souche, dont les bienfaits ont inspiré tant de pages magistrales, a le même défaut que la fameuse jument de Roland : malgré la vitalité qu'on lui prête, elle est morte presque partout ; elle est morte en France tout au moins, et les beaux livres de Le Play ne l'ont pas plus ressuscitée que l'oraison funèbre de Bossuet n'a ressuscité le grand Condé. Puisque la famille-souche n'est plus, il faut tâcher de vivre sans elle, et la petite propriété, la toute petite propriété surtout, peuvent nous y aider. Lorsque les ingénieurs veulent consolider les talus sablonneux d'une voie ferrée, ce n'est point au cèdre du Liban

(96) DALLOZ, *Répertoire*, XXX, 605-614.

(97) LE PLAY, *La réforme sociale de la France*, I, 168-170.

qu'ils ont recours, et pour cause : ils mettent dans ce sable trop mobile de simples plants d'acacias ; ils en mettent cent, ils en mettent mille, et sous les racines entre-croisées de ce taillis épineux, rien ne bouge. C'est un rempart du même genre que la toute petite propriété opposerait chez nous, le cas échéant, aux assauts du nihilisme démagogique. » (98).

Il dut y avoir des excès locaux et temporaires de morcellement. Nous allons voir tout de suite celui de la commune d'Argenteuil. Seulement le tort est de tirer d'un cas d'exception des conclusions universelles, c'est un indice de légèreté ou de parti pris. Théoricien, Balzac prend un fait isolé pour en tirer des conclusions qu'il voudrait générales.

Ainsi la commune d'Argenteuil. Si Balzac avait choisi, comme spécimen des excès du morcellement, une autre commune qu'Argenteuil, si proche de Paris, et où l'on vivait surtout de la culture des vignes et des primeurs, on pourrait à la rigueur lui donner raison, en ne tenant pas compte des rectifications que la vie même a apportées à ces excès. Il est probable qu'il a pris ses chiffres dans l'article que Léon Faucher donna à la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} Novembre 1836 ; *Le Curé de village* commença à paraître dans la *Presse* le 1^{er} Janvier 1839.

Léon Faucher présente, comme type du morcellement, la commune d'Argenteuil où il voit, non sans ironie, « la perfection idéale du système. » « Pas une seule ferme et la charrue n'y pénètre pas. On cultive vigne, asperges, pommes de terre. Les champs, vus à distance, figurent une robe à mille raies. Chaque pièce de terre est comme un ruban étroit, dont l'ombre d'un figuier couvre souvent toute la largeur. » Le territoire de la commune, non compris la ville, est de 1.550 hectares divisés en 38.835 parcelles, chacune d'une contenance moyenne de 4 ares ; mais la division va plus loin : il n'y a pas, en tout, six pièces d'un arpent, soit 34 ares. Il y a des revenus de 6, de 9, de 21, de 32 centimes. « Quand la propriété est arrivée à cet état de morcellement, elle se trouve frappée d'immobilité » (99).

Autre cas cité par Léon Faucher : dans le canton de

(98) A. DE FOVILLE, *Le Morcellement*, 99-100.

(99) LÉON FAUCHER, 378-380 de l'*op. cit.* où l'article a été repris. On lit, dans *le Curé de village* (217) : 30.885 parcelles. Ce peut être une erreur de lecture ou de typographie. On lit, en effet, dans l'édition vulgaire, en lettres : 38.885 parcelles. L'erreur ne porte plus que sur les dizaines.

Magny (Seine-et-Oise), une propriété de 2 h. 75 a. 98 c., estimée 2.948 francs, est, pour la vente, divisée en 28 lots de 1 à 14 ares, estimés de 8 à 270 francs (100). Et l'on en trouverait ailleurs de nombreux exemples. Il est puéril, de supposer que ce qui reste malgré tout l'exception deviendra la règle, que la loi tout court, telle que l'on tient à la représenter pour le besoin d'une thèse, finira par primer les autres lois que l'expérience sait dégager de la vie, loin des parlements et des tribunaux. En 1745, la châtelainie d'Oissey comprend 510 hectares divisés en 692 parcelles appartenant à 357 propriétaires; en 1838, il y a 927 parcelles : le morcellement s'est donc accentué; mais ensuite se produit le phénomène contraire : en 1875, il n'y a plus que 194 propriétaires (101). « Jusqu'en 1875, dit M. Marcel Rey, le nombre des cotes foncières allait progressant avec entrain...; dès les premières manifestations de la crise agricole on a vu le mouvement se ralentir... Depuis quinze ans, [c'est-à-dire depuis 1895,] le recul est ininterrompu, et 650.000 cotes environ, sur un peu plus de 14.000.000, ont déjà disparu des tableaux officiels » (102), soit un peu plus de quatre sur cent. La proportion n'est pas énorme; serait-elle moindre encore qu'on pourrait s'en autoriser pour dire que les exigences imprévisibles de la vie renversent tous les aphorismes des idéologues, et même toutes les théories des économistes. « La commune d'Argenteuil, dit Léon Say, a longtemps été considérée, et non sans raison, comme le type le plus complet des abus de la division de la propriété. Les revenus fonciers et les cotes contributives arrivaient à s'y exprimer en centimes plutôt qu'en francs. Léon Faucher ne s'en consolait pas et se disait tristement : « Que sera-ce dans une trentaine d'années ? » Les trente ans ont passé, et M. Boudrillart, voulant savoir ce qu'elles avaient pu faire de ce territoire pulvérisé, a eu la surprise, ou du moins la satis-

(100) LÉON FAUCHER, II, 375. — On sait que « *La Vieille Fille* » a paru dans *La Presse* du 23 octobre au 4 novembre 1836. Balzac lisait ce journal. Or, on y trouve : mercredi 4 novembre « *De l'influence funeste du morcellement du sol sur l'état politique et moral des populations agricoles* » (trois colonnes). Du 11, « *le morcellement exagéré engendre la misère. Moyens de le combattre à l'avantage de tous* » (deux colonnes et demie) ces deux articles ont été certainement lus et peut-être écrits ou suggérés par Balzac. *Le Curé de Village* reprendra donc dans *la Presse*, une thèse familière aux lecteurs de ce journal.

(101) HENRI BAUDRILLART, *Les populations agricoles de France*, II, 473.

(102) M. REY, *L'absentéisme agricole*, 89.

faction, de le trouver remis en bon état. » (103). Il me semble que la cause est entendue ; passons à quelques points de détail.

De Foville a dressé le tableau suivant. « Lavoisier, au commencement de la Révolution, [évalue à] 1.781.000 le nombre des chevaux... » qui sont en France, « sans compter les élèves ; Chaptal, vers la fin du premier Empire, n'arrivait pas encore à 2 millions. » En 1840, il y en a 2.818.400 malgré les guerres de l'Empire ; en 1881, plus de trois millions. Les bêtes à cornes passent de 6.682.000 en 1812 à 10.094.000 en 1852, et notons, avec de Foville, que les départements où le morcellement a été le plus rapide sont ceux où elles se sont le plus multipliées : dans la Haute-Loire, par exemple, il y en a 121.000 en 1881 contre 52.000 en 1812. « Balzac, qui traite si librement les économistes d'imbéciles (104), nous permettra de lui dire avec la même franchise que le jour où il a proclamé qu'il n'y aurait bientôt plus de viande en France pour le peuple ni même pour les bourgeois (105), il a dit une de ces grosses bêtises dont le génie ne sait pas toujours se défendre. » (106). Rendant compte du livre même d'A. de Foville, Paul Leroy-Beaulieu écrit : « Il défend avec succès la petite propriété ; il montre que, contrairement aux assertions d'étourdis, parmi lesquels se trouve le grand romancier Balzac, elle ne fait pas disparaître le bétail, et qu'au contraire elle l'a accru. Il prouve que notre législation successorale n'est pas le facteur principal du morcellement. » (107).

Ailleurs, Balzac voit juste. Grossetête dit : « En 1850, dans vingt ans d'ici, Paris qui payait la viande sept et onze sous la livre en 1814, la paiera vingt sous, à moins qu'il ne survienne un homme de génie qui sache exécuter la pensée de Charles X. » (108). L'homme de génie n'est pas venu, et, « dans l'espace de sept ans, entre 1850 et 1856, le cours du bétail augmente de 61 % pour le bœuf, de 43 % pour le veau, de 50 % pour le mouton. » (109). Et les

(103) Léon SAY, *Nouveau Dictionnaire*, II, 359.

(104) Cf. *Les Paysans*, 256.

(105) Cf. *Le Curé de village*, 217, 218.

(106) A. DE FOVILLE, *Le Morcellement*, 104-105, 108.

(107) *Revue des Deux-Mondes*, 15 Février 1886 : LEROY-BEAULIEU, *La propriété foncière à l'étranger et en France*. (Compte-rendu des *Etudes économiques et statistiques sur la propriété foncière, le morcellement*, par M. A. de F., Paris, 1886, 859).

(108) *Le Curé de village*, 218.

(109) Daniel ZOLLA, *L'agriculture moderne*, 256.

partisans du droit d'aînesse, s'il en reste, et des majorats, s'écrieront, triomphants : « Vous voyez bien ! La faute en est imputable au morcellement et à sa résultante : la petite propriété ! » Patience ! Balzac, nous le savons, est un admirateur de l'Angleterre. Il a fait dire, deux pages en-deçà, par le curé Bonnet : « L'Angleterre doit son existence à la loi quasi-féodale qui attribue les terres et l'habitation de la famille aux aînés. » (110). Son sol, Léon Faucher nous le montre « possédé par un petit nombre de propriétaires et exploité par un petit nombre de fermiers..., pour ainsi dire en dehors du domaine commun... Il semble que la Providence ait voulu donner l'Angleterre et la France en exemple, celle-ci, de l'égalité poussée jusqu'à ses dernières conséquences ; celle-là, des excès et des abus de l'inégalité. » (111). Or, le même mouvement de hausse se produit en Angleterre, à quelques années près : de 1856 à 1875, le « Stone » de bœuf passe de 5 sh. 8 à 7,2, de mouton, de 6,3 à 7,7. (112). On ne peut nier que l'augmentation ne soit moins considérable, mais elle existe. D'où vient donc cette augmentation ? De l'accroissement de la population nationale et surtout de la population urbaine, du développement de l'industrie, du mieux-être de ce que Balzac appelle les masses où l'individu consomme, surtout à la ville, plus de viande que son ancêtre des campagnes, enfin à la baisse du pouvoir d'achat de la monnaie. De toutes ces raisons Balzac n'a rien vu et les gens de son parti non plus.

§ VIII. — Inconvénients de la petite propriété.

Letrosne écrit, en 1764 : « La grande culture exige de fortes avances, et donne un grand produit ; la petite culture en exige moins, mais ne rend presque rien, donc, elle est plus coûteuse. » (113). De Foville parle d'un publiciste anglais qui se moque du

(110) *Le Curé de village*, 216.

(111) Léon FAUCHER, *Mélanges d'économie politique*. II. 361-362.

(112) Daniel ZOLLA, *L'agriculture moderne*, 256. Le « Stone » vaut 6 kg. 300 environ. — Je ne peux ajouter ici autrement en'à titre d'indication — car je n'ai pu en retrouver la source. — les chiffres qui suivent. Ils sont empruntés à une « Statistique agricole » dont je ne connais ni l'auteur, ni le journal, ou la revue, ou la brochure, qui les a donnés. Le prix de la livre de viande de bœuf, vache, veau et mouton, était, en moyenne, pour les trois qualités réunies, de 1 fr. 03 en 1814. et de 0 fr. 92 en 1850. Il avait donc baissé, contrairement aux prévisions de Balzac.

(113) *Gazette du Commerce*, 4 Septembre 1764, 569.

paysan français « faisant paître sur son demi-hectare de pré le tiers d'une vache et les trois quarts d'un mouton » (114). Selon Arthur Young : « Les paysans ont partout de petites propriétés, à un point dont nous n'avons pas d'idée en Angleterre ; cela a lieu dans toutes les parties du royaume, même dans les provinces où les autres modes de tenure prévalent... J'ai plus d'une fois vu cette division portée à un tel excès, qu'un simple arbre fruitier, dans environ dix perches de terres, formait une ferme et la situation locale d'une famille... On doit conclure que les petites propriétés sont portées à un trop haut point en France ; qu'elles ont contribué à engendrer une population misérable, qui ne devrait pas exister. » (115). En 1806, François de Neufchâteau estime que « la subdivision des terres, portée à l'infini est un des principaux obstacles qui s'opposent, en France aux progrès de l'Agriculture ; et le plus grand service que la Société puisse rendre au premier des arts serait d'indiquer le moyen de lever cet obstacle, ou d'en atténuer l'effet. » (116). En 1823, Max Culloch, dans la *Revue d'Edimbourg*, affirme que, dans un demi-siècle, la France sera devenue la plus grande nichée de pauvres de l'Europe et partagera avec l'Irlande l'honneur de fournir à tous les pays du monde des domestiques et des prolétaires vivant au jour le jour. » (117). D'un discours prononcé par Benoist, le 14 Mai 1825, M. Augé-Laribé cite les extraits suivants : « Si vous me demandez pourquoi les denrées ne trouvent pas de consommateurs, pourquoi votre bétail reste invendu, pourquoi vos villes sont désertes, et pourquoi les artisans cherchent en vain des acheteurs..., ouvrez le Code civil aux articles 824 et suivants : là se trouve la solution du problème... On a craint l'influence de la grande propriété, et, pour l'empêcher d'être en masse, on l'a réduite en poussière... C'est dans le pays de l'Europe qui prétend être le plus éminemment agricole que la législation a voulu que la terre pût se partager à l'infini. C'est en France que la loi proscrit virtuellement la charrue, en poussant chaque individu à s'asseoir sur le sillon dont il a hérité et à le cultiver de ses mains pour en tirer à peine de quoi soutenir sa misérable vie. Dans cette activité sans fruit,

(114) DE FOVILLE, *Le Morcellement*, 106.

(115) A. YOUNG, *Voyages en France...*, III, [1]-2, 48.

(116) F. DE NEUFCHATEAU, *Voyages agronomiques...*, [1].

(117) Michel AUGÉ-LARIBÉ, *Grande ou petite propriété?* 53.

l'homme isolé n'a rien à échanger, rien à recevoir ni à offrir. » (118). Dans une *Lettre à tout le monde sur l'amélioration des mœurs, des cultures et des animaux domestiques, dans les Deux-Sèvres et le Poitou*, Jacques Bujault écrit : « Les partages nuisent à l'amélioration. Autrefois... il y avait dans chaque ferme deux ou plusieurs communautés ; on travaillait, on vivait ensemble, on se supportait. Aujourd'hui chacun veut son feu, sa marmite et sa maison ; le père mort, on se sépare, et celui qui reste n'a que le tiers ou le quart d'un mobilier, d'un fonds de bétail, qui étaient déjà insuffisants ; les bras et l'argent lui manquent » (119). Jacques Bujault est un *laudator temporis acti* ; à des visions d'enfance où le cerveau est incapable de contrôler, il confronte une expérience d'homme mûr, et, dans l'idéal, ce sont évidemment celles-là qui l'emportent ; ainsi, les paysans de Noël du Fail font l'éloge du temps jadis. En 1826, Hippolyte Grenier déplore le triste effet des lois révolutionnaires ; le Code a été « conçu et rédigé trop près d'elles. » « La subdivision toujours graduelle et infinie des héritages menace l'ordre social ; et porte déjà, notamment dans les pays de grande culture, une atteinte grave à la prospérité agricole. » (120). La même année, le Suisse Francis d'Ivernois proscrit les petits domaines insuffisants pour occuper une charrue et cultivés par leur propriétaire ; dans la propriété grande et moyenne, il voit « l'égide, l'arsenal, la citadelle et le corps de réserve des monarchies représentatives. » (121).

Certaines critiques sont nuancées d'éloges. En 1819, Jacques Bujault dit : « En 1790, on pensait qu'il n'y avait aucun pays en Europe où les propriétés fussent plus divisées qu'en France. Que dira-t-on aujourd'hui qu'on a vendu depuis et détaillé un cinquième du territoire, et que les systèmes des fractions et des infiniment petits sont à la mode dès qu'il s'agit d'aliénations ? Je ne sais si cette extrême division est favorable à l'agriculture ; la question ne me paraît pas résolue ; on peut citer des exemples pour et contre. Mais ce qui n'est pas douteux, c'est qu'elle est favorable à la population et qu'elle tend à couvrir la terre d'habi-

(118) Michel AUGÉ-LARIBÉ, *Grande ou petite propriété* ? 55.

(119) J. BUJAULT, *Œuvres*, 360.

(120) H. GRENIER, *Aperçu sur la division... des héritages*, 3-4.

(121) Michel AUGÉ-LARIBÉ, *Grande ou petite propriété* ? 53.

tants » (122). C'est précisément à propos des Deux-Sèvres qu'Henri Baudrillart écrivait le contraire, quatre-vingts ans plus tard, certes, mais on admettra que l'économie politique et sociale vit de contradictions. Selon Léon Say, un courant pousse à la concentration : le désir de s'arrondir, et les mariages y concourent. Un autre opposé est déterminé par le rêve que fait de posséder quiconque n'a rien. Young et son école disent : Grande culture signifie progrès ; seul, le grand propriétaire a les connaissances et les ressources voulues pour cultiver scientifiquement ; la petite culture est la routine ; mais il faut tenir compte de la nécessité où est le petit propriétaire de faire rendre à ses terres le maximum ; la grande culture ne peut atteindre à cette intensité d'exploitation ni à ce degré de productivité.

Mais ne laissons point passer ce qui fut dit par les Pairs et par les Députés, de Février à Mai 1826.

Le *Moniteur universel* (123) cite cet extrait du *New-Times* : « Plusieurs journaux de Paris sont remplis de déclamations contre le projet de loi de primogéniture. Après avoir existé en France pendant mille ans, cette loi fut abolie par des sages tels que Robespierre, Siéyès, etc. Il en est résulté que la propriété foncière en France a été divisée et subdivisée à un point presque incroyable. Tout homme doué d'un sens commun, et possédant la moindre expérience dans cette matière sent qu'un tel état de choses doit, en définitive, anéantir les ressources nationales ; il est contraire aux principes les plus simples d'économie politique, et il tend directement à la dégradation de la culture du sol. Un écrivain révolutionnaire du *Journal des Débats* ne prétend pas moins que la division des propriétés foncières est une source de bien-être pour le pauvre, et même d'amélioration pour la santé du peuple... Il existe sans contredit un point où la division des terres est favorable à la santé et à l'aisance, et les lois révolutionnaires peuvent avoir tendu pendant quelque temps vers ce point ; toutefois, il ne faut pas perdre de vue que ces lois favorisent la subdivision perpétuelle ». Critique atténuée, comme celle-ci, qu'on peut lire dans le rapport de M. de Maleville : « Peut-être le morcellement et la mobilité de la propriété foncière ont-ils, dans les premiers

(122) J. BUJAULT, *Projet d'amélioration...* 7-8.

(123) *Le Moniteur universel*, 26 Février 1826, 233.

temps, produit des résultats avantageux, nous ne disons pas seulement pour les perceptions de la régie du domaine, mais aussi pour les progrès de l'agriculture et de l'industrie...

» Des terres incultes, mises pour la première fois en valeur, ont rapporté d'abondantes récoltes. Des chaumières nouvelles ont grossi les villages; l'amour de la propriété a dû la féconder, et les parcelles mêmes des fermes et des métairies ont pu être louées plus cher par le propriétaire qui les a disloquées...

» L'acquisition des propriétés par le peuple des campagnes a été un lien très fort pour l'attacher à son état et à ses foyers...

Toutefois, n'est-il pas un terme où il importe que la subdivision et le mouvement des propriétés trouvent des obstacles, et ce terme n'est-il pas déjà dépassé ou près de l'être? » M. de Maleville rappelait ensuite la proposition développée, le 22 Avril 1820, par le duc de Lévis, et toutes les critiques qu'on adresse communément à la petite propriété morcelée (124). Ajoutons que le morcellement a encore l'inconvénient de faire perdre du temps au cultivateur qui, possédant des parcelles distinctes et souvent éloignées, doit fréquemment se rendre de l'une à l'autre. Tout cela, un député, M. de Rougé, le répétait à la Chambre, le Mardi 9 Mai, pour dire : « Le morcellement à l'infini... nous amène nécessairement à un état de choses funeste à la prospérité du pays. » (125).

§ IX. — Avantages de la petite propriété.

Balzac en fait l'éloge : « La petite culture, les petits propriétaires, envahissaient et mettaient graduellement en valeur la montagne. » (126). Ou bien, à propos des Tonsard : « A la maison, attenait environ un arpent enclos d'une haie vive et plein de vignes soignées comme le sont celles des paysans, toutes si bien fumées, provignées et bêchées, que leurs pampres verdoient les premiers à trois lieues à la ronde. » (127). Mais d'autres ont été plus explicites que lui. Dans l'*Ami de l'Homme* en 1756, le marquis de Mirabeau écrit : « Quelle différence de la fertilité d'un petit domaine, qui fournit à la subsistance

(124) *Le Moniteur universel*, 16 Mars 1826, 334.

(125) *Ibid.*, 11 Mai 1826, Séance du 9, 690.

(126) *Le Médecin de campagne*, 50.

(127) *Les Paysans*, 43.

d'une famille laborieuse, à celle de ces vastes campagnes livrées à des fermiers passagers ou à des agents paresseux ou intéressés, chargés de contribuer au luxe de leurs maîtres plongés dans la présomptueuse ignorance des villes ! » (128). Ce que dit Adam Smith de l'Angleterre peut à fortiori s'appliquer à la France d'alors : « Il arrive rarement qu'un grand propriétaire soit un grand faiseur d'améliorations. » (129). Et Arthur Young : « Assurez à un homme la possession d'une roche aride, et il la transformera en jardin ; donnez-lui un jardin sur un bail de neuf ans, et il en fera un désert. » (130). Paul-Louis Courier fut un partisan convaincu de la petite propriété. Depuis la Révolution, dit-il, « on tient assez généralement que les paysans sont des hommes. De là à les traiter comme tels, il y a loin encore. Il se passera longtemps avant qu'on s'accoutume, dans la plupart de nos provinces, à voir un paysan vêtu, semer et recueillir pour lui ; à voir un homme de bien posséder quelque chose. Ces nouveautés choquent furieusement les propriétaires, j'entends ceux qui, pour le devenir, n'ont eu que la peine de naître. » (131). Dans sa deuxième lettre, il fait la critique de l'opuscule de Jacques Bujault, ci-dessus cité. Sous une forme détournée, sa Lettre V, du 12 Novembre 1819, vante les *bandes noires*, qu'il a commencé par blâmer de tout détruire : grandes propriétés et châteaux ; mais voici qu'un de ses voisins, homme bizarre, qui se mêle de raisonner, lui dit que ces dépeceurs « ne font de mal à personne et font du bien à tout le monde : car ils donnent à l'un de l'argent pour sa terre ; à l'autre de la terre pour son argent ; chacun a ce qu'il lui faut, et le public y gagne. On travaille mieux et plus. Or, avec plus de travail, il y a plus de produits, c'est-à-dire plus de richesses et plus d'aisance commune... Lorsqu'ils revendent et partagent cette terre à des hommes qui n'avaient point de terre, alors le bien qu'ils font est grand, car ils font des propriétaires,

(128) MIRABEAU, *L'ami de l'homme*, I, 101. Au reste il faut remarquer que Mirabeau dès Juillet 1757 abandonne sa théorie pour celle de Quesnay et de la grande propriété. Sur ce revirement de Mirabeau voir Dupont de Nemours, *Origine et progrès d'une science nouvelle. Principaux Economistes financiers du 18^e siècle*, Tome 2, 339. Note 2 de l'éditeur Eugène Daire ; et *Grande Encyclopédie*, article Mirabeau. — Sur Quesnay, partisan de la grande propriété, voir Quesnay, *Maximes Générales du Gouvernement. Principaux Economistes financiers du 18^e siècle*, Tome 2, 91, 96.

(129) A. SMITH, *Recherches sur la nature...*, I, 477.

(130) A. YOUNG, *Voyages en France...*, I, 126.

(131) P.-L. COURIER, *Œuvres*, I, 12.

c'est-à-dire d'honnêtes gens, selon Côme de Médicis. Avec trois aunes de drap fin, disait-il, je fais un homme de bien; avec trois quartiers de terre il aurait fait un saint... Faire propriétaire sans dépouiller personne l'homme qui n'est que mercenaire; donner la terre au laboureur, c'est le plus grand bien qui se puisse faire en France, depuis qu'il n'y a plus de serfs à affranchir. » (132).

« Quand j'entends accuser les libéraux, les radicaux, les carbonari, de l'effort simultané de l'espèce humaine vers l'égalité, je crois entendre un vieillard qui prétend que la croissance physique est une conspiration de l'enfance contre la vieillesse. Il en est des classes comme des individus : celles qui étaient fortes à telle époque de la vie morale des sociétés deviennent faibles à telle autre époque ; celles qui étaient faibles deviennent fortes... (133). La féodalité, attaquée dans sa suprématie politique, quitta ses châteaux et ses seigneuries il y a deux siècles, et se réfugia dans la domesticité des cours sous le nom de noblesse. Maintenant elle sent le terrain des cours s'ébranler sous ses pas, et voudrait se réfugier de nouveau dans ses terres, en les rendant inaliénables, sous le nom de grande propriété. Mais la grande propriété inaliénable est aussi contraire que la féodalité à l'état présent de la civilisation. L'effet de la civilisation est d'ouvrir une carrière plus vaste et plus libre à la force morale de l'homme et de mobiliser, si on peut s'exprimer ainsi..., tous les moyens à l'aide desquels il exerce cette force. La propriété foncière n'est aujourd'hui qu'un de ces moyens; elle tend en conséquence, à se diviser, pour circuler plus commodément. Tout ce qui contrarierait cette tendance serait sans résultat. On peut

(132) P.-L. COURIER, *Œuvres*, I. — Pour J. Bujault, 13-15. Pour la citation 20, cf. 25-90-92. De la moralité du petit propriétaire rural Courier se fait une représentation assez fausse. « Cet intérêt de rapillage fut, hélas! la raison de l'assassinat de Paul-Louis Courier », écrit Balzac [*Les Paysans*, 109]. On sait, aujourd'hui, que cette « raison » fut d'ordre sentimental, si j'ose dire. Quant à Courier, pas plus que tant d'autres il ne s'occupe de mettre d'accord ses actes et ses écrits. Il est définitivement établi qu'il fut, comme propriétaire foncier, égoïste, chicanier, avare, et d'une rigueur implacable pour les pauvres diables qui commettaient le moindre délit sur ses terres. On l'appelait « rogneur de portions ». Par vengeance, on lui coupait ses arbres, dont plusieurs grands chênes. Il donnait les consignes les plus sévères à son garde particulier. Nous retrouvons tous ces traits dans *les Paysans*. Ce qu'on y retrouve aussi, c'est le complot au cabaret qui, touchant Courier, eut lieu la nuit du Samedi 9 au Dimanche de Quasimodo 10 Avril 1825, à l'auberge du *Chêne-Pendu*, près de la forêt de Larçay. Isolée sur la grand'route, cette auberge était tenue par un ancien soldat, qui était en même temps garde-champêtre de la commune de Chambray. Louis ANDRÉ: *L'Assassinat de Paul-Louis Courier*, Paris, 1913. — Fernand DE RODAYS, *Une cause célèbre. La mort de Paul-Louis Courier*. [*Le Figaro*, 5-20 Janvier 1876].

(133) B. CONSTANT, in KOREFF, *Du triomphe inévitable...*, 17. Note 1,

affirmer que dans cent ans les classes non agricoles n'auront de propriétés foncières que comme jouissance de luxe, et la propriété foncière, divisée et subdivisée, sera presque uniquement dans les mains de la classe laborieuse...

» Résister à cette révolution serait inutile ; s'en affliger est insensé...

» La propriété foncière elle-même y gagne en culture et en valeur... Contemplez ce qui a lieu en France depuis la révolution ; comparez notre agriculture et ses produits » à ceux « du siècle dernier ; méditez enfin sur l'effet politique et agricole de la concentration des propriétés foncières chez les Anglais. » (134). L'année suivante : Benjamin Constant estime que la division des propriétés « est la base de la nouvelle organisation française » et « sera dans un avenir plus ou moins prochain, mais que notre siècle verra sans doute éclore, la pierre angulaire de l'organisation européenne. » (135). A la Chambre des Pairs, le baron Molé dit : « Les propriétés ne se reforment-elles pas avec la même célérité qu'elles se divisent ? Les mariages ne rendent-ils pas bientôt aux familles ce que l'égalité de partage vient de leur ôter ?.. Est-ce dans un pays qui a gémi si longtemps sous le poids des confiscations, des emprunts forcés, de la banqueroute et des calamités de toute espèce, qu'on peut assigner pour cause à l'anéantissement des fortunes l'abolition du droit d'aînesse ? Non, les familles s'éteignent ou se conservent, se ruinent ou s'enrichissent, pour d'autres causes... L'augmentation des capitaux a dû amener la division des petites propriétés, puisque beaucoup de prolétaires ont acquis les moyens de s'attacher au sol. » (136). Le baron Pasquier estime qu'en matière de morcellement « deux excès peuvent être à craindre... : la trop grande agglomération et la trop grande division... Il est à remarquer que, pour les dangers de l'agglomération, l'expérience est déjà faite, tandis qu'elle ne l'est point encore pour ceux du morcellement. On ne connaît pas en effet de pays où l'agriculture ait péri par le morcellement, tandis qu'on en peut citer plusieurs où l'agglomération a produit tous les genres de ruine : l'Italie, par exemple, à la fin de l'empire romain, l'Espagne, la Sicile et la campagne de Rome... Depuis la

(134) B. CONSTANT, in KOREFF, *Du triomphe inévitable...*, note 1, 31-34.

(135) *Id.*, *Mémoires sur les Cent jours...*, 3^e note, 120.

(136) *Moniteur universel*, 28 Mars 1826, 402. col. 2.

Révolution, le nombre des propriétaires s'est considérablement accru, et qui oserait nier que la classe populaire a été plus difficile à soulever de 1800 à 1825, qu'elle ne l'avait été sous l'ancienne législation de 1764 par exemple et de 1792. Qu'on se rappelle les inquiétudes que donnait alors la classe des prolétaires et les troubles qu'excitait le moindre renchérissement des denrées. » (137). A la Chambre des Députés, nous retrouvons Benjamin Constant : « Je dirai qu'à l'exception de circonstances extraordinaires et momentanées, telles que celles qu'avait créées la révolution, le morcellement des terres s'arrêtera toujours au point au-delà duquel il deviendrait funeste ; que déjà il s'est arrêté ; que l'espèce de passion avec laquelle la classe laborieuse semble aspirer encore à la qualité de propriétaire tient, en grande partie aux vexations qu'elle a éprouvées durant des siècles, en sa qualité de prolétaire ; qu'elle voit dans ses réminiscences du passé et dans ses craintes, que je n'appellerai pas tout à fait chimériques, sur l'avenir qu'on lui prépare, l'acquisition d'une propriété, si faible qu'elle soit, comme sa sortie d'une situation humiliante et sans défense, et qu'un arpent de terre lui paraît un asile ou une égide. » (138). Labbey de Pompierrès dit que les substitutions immobilisent la propriété. « Elles produisent cet effet même en Angleterre, ainsi que l'atteste Adam Smith (139). Il observe (L. III, ch. 4), que, s'il reste dans ce pays une grande étendue de terrain inculte, et si la culture y est encore au-dessous de ce qu'elle pourrait être, cela ne peut s'expliquer, dans un pays où la loi encourage la culture des blés et l'éducation des bestiaux, honore le cultivateur et protège la propriété, si ce n'est par le droit de primogéniture, la dîme et les substitutions (140). D'après Léon Faucher, « la révolution de 1789., en rendant le peuple propriétaire... ne l'a pas rendu plus misérable. Il est aujourd'hui mieux nourri, mieux vêtu, mieux logé qu'il ne l'était il y a cinquante ans. Quelque jugement que l'on porte sur les conséquences de cette diffusion., elle a contribué à élever la moralité de la nation...

(137) *Moniteur universel*, 29 Mars 1826, 407, col. 2. — Pour le discours que prononça le duc de Broglie, le 4 Avril, cf. 443 sqq., et Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, II, 302-303.

(138) *Ibid.*, 9 Mai 1826, 686. col. I.

(139) A. SMITH, *Recherches sur la nature...*, vol. 1, livre III, ch. 4, 513, 515-516.

(140) *Le Moniteur universel*, 10 Mai 1826 (séance du 8), 683. col. 2.

» Si le morcellement... était l'œuvre des institutions, il devait suffire d'imprimer à la loi une tendance contraire pour arrêter les progrès du démembrement... Napoléon avait créé des majorats, Charles X rétablit les substitutions; et tout cela fut balayé avant d'avoir laissé la moindre trace dans les mœurs de la nation... Dans un pays de petits capitaux comme la France, la division des propriétés était d'ailleurs une nécessité. Elle devait améliorer la culture, car les terres que le seigneur féodal ne pouvait pas fertiliser faute d'argent, et qu'il abandonnait à la routine insouciance des fermiers, chaque possesseur, dans cette distribution, en a couvert une parcelle de son corps et l'a pénétrée, pour ainsi dire, de sa chaleur. » (141).

Avant d'arriver aux conclusions des économistes contemporains, prenons la monographie que le Dr Jusseraud publia du vivant de Balzac, en 1843. « Il y a moins de trente ans, que les quatre cinquièmes de la propriété foncière de la commune [de Vensat], composaient des métairies ou des fermes d'une étendue moyenne de vingt à trente hectares dans la plaine, de quarante à cinquante dans la montagne.

» Aujourd'hui, il reste à peine cinq exploitations du premier ordre et sept du second, encore n'ont-elles pas l'étendue que nous venons d'indiquer approximativement. » La propriété s'est donc divisée, et les progrès qu'on enregistre ont « pour cause principale, cette division du sol entre un plus grand nombre de propriétaires et de fermiers.

Pour la qualité et l'abondance des produits, l'énergie et l'à-propos des moyens, l'économie des capitaux autres que le travail, la culture parcellaire nous semble aussi supérieure à la grande que le jardin est supérieur aux champs... Là, où, il y a quarante ans, un seul ménage, avec quatre paires d'animaux, accomplissait tous les travaux d'une culture vicieuse et peu productive, quatorze familles et douze paires de vaches sont aujourd'hui, non plus exclusivement occupées, mais employées largement à tous les détails d'une exploitation qui, tout en laissant en bénéfices, à l'industrie, une part proportionnelle au moins égale à celle qu'elle obtenait jadis, a plus que doublé la rente de la terre (142).

(141) LÉON FAUCHER, *Mélanges...*, II, 365, 366, 371, 385.

(142) F. JUSSERAUD, *Statistique agricole*, 21, 92.

Léonce de Lavergne, tout en déplorant, comme Young, les excès de la Révolution, n'hésite pas à écrire : « A ces idées éminemment justes, Young en ajoutait quelques-unes de fausses. Telle est sa théorie absolue contre la petite propriété et la petite culture. Il s'est trompé sur le point de fait, en attribuant à la division du sol l'état arriéré de l'agriculture française en 1789. Les provinces les plus divisées étaient, au contraire, alors comme aujourd'hui, les mieux cultivées, sauf un petit nombre d'exceptions, et on peut dire, en règle générale, qu'avant comme après 1789, le progrès agricole a marché en France avec la division, pourvu qu'elle fût naturelle et volontaire. » (143).

Les mêmes conclusions se dégagent d'une autre étude monographique publiée en 1912. M. Paul Roux remarque, à Aulhat, un progrès matériel indiscutable : depuis cinquante ans, les méthodes de travail se sont perfectionnées, le rendement de la terre s'est accru, la richesse agricole a augmenté, la petite propriété s'est généralisée ; presque toutes les familles possèdent aujourd'hui une étendue de terre suffisante pour assurer leur existence (144).

Vingt ans auparavant, le *Dictionnaire* de Léon Say nous donnait des résultats d'ensemble qui détruisent toute théorie sur l'influence néfaste de la diffusion de la petite propriété. Les voici :

De 1789 à 1840, les jachères diminuent de trois millions d'hectares, la superficie du sol consacrée à la culture du froment augmente d'un million et demi d'hectares ; de 1840 à 1882, la diminution est encore de trois millions, l'augmentation de un million six cent mille hectares. De 1840 à 1882, la race chevaline s'accroît de vingt mille têtes, la race bovine, de plus d'un million, la race porcine, de plus de deux millions ; le poids brut des animaux abattus augmente de 10 % pour les bœufs, de 32 % pour les pores, tout cela malgré la perte de l'Alsace et de la Lorraine (145). Enfin, M. Pierre Caziot prouve que « vis-à-vis de la collectivité, le mode de culture le plus intéressant est celui qui livre, à surface égale, la plus grande quantité de produits à la consommation. Or, à ce point de vue, la petite culture est très supérieure à la grande

(143) L. DE LAVERGNE, *Economie rurale...*, 445.

(144) Paul ROUX, *Monographie d'une commune rurale de l'Auvergne*, 92.

(145) Léon SAY, *Nouveau dictionnaire d'économie politique*, II, 633-640, *passim*.

culture... Non seulement la petite culture produit plus à l'hectare mais, tout en consommant plus pour ses propres besoins, elle livre plus de denrées au marché que la grande culture. » (146).

Veut-on d'autres chiffres? Les économistes n'en sont point avares, non plus que Balzac de considérations générales gratuites.

De la fin de l'Ancien Régime à 1860, le gain de l'ouvrier rural a doublé, et cette augmentation de salaire se traduit pour lui « en une augmentation au moins correspondante du bien-être, puisque le prix des principaux objets nécessaires à la vie a peu changé; et que celui des objets fabriqués, des tissus par exemple, a baissé. L'habitation est devenue meilleure, sinon partout, du moins dans la plupart de nos provinces. » Compte tenu de ce que, de la fin du xvii^e siècle à 1870, — date limite d'une autre statistique, — « les prix de certaines marchandises de première nécessité, comme... le sel, les vêtements et beaucoup d'objets de ménage, ont été en voie de diminution », mais que, par contre, « la viande, les légumes, les boissons ont augmenté bien plus que le froment », dont l'hectolitre valait 18 fr. 85 en 1700 et 20 fr. 32 en 1840, — on peut conclure que « le prix de la vie d'une famille d'ouvriers agricoles s'est accru seulement de 30 % jusqu'aux environs de 1870. En 1840 cet accroissement était moindre encore. Et dès lors ce serait entre 1780 et 1840 plus d'un doublement des salaires contre une augmentation de moins d'un tiers dans le prix de la vie ouvrière [rurale], par conséquent une considérable augmentation de bien-être. » (147).

D'où vient celle-ci, malgré Balzac et malgré tous les partisans aveugles qui s'obstinent à croire et à crier que l'économie est conditionnée par la politique? Elle vient — en partie, du moins, — de ce qu'au lieu de 21 millions d'hectares de labour et de cultures diverses, la France en comptait 27 en 1910 (148). « Au début du xix^e siècle, la masse de tous les produits agricoles... susceptibles d'être vendus représentait 3 milliards de francs »; 5 en 1850

(146) P. CAZIOT, *La terre à la famille paysanne*, 60-62. — En Suisse, de 1901 à 1916, son rendement brut à l'hectare a été de : jusqu'à 5 hectares : 964 fr. 65; de 5 à 10 : 839 fr. 12; de 10 à 15 : 753 fr. 35; de 15 à 30 : 709 fr. 03; de 30 à x : 592 fr. 89. En France, d'une enquête faite en 1909, il résulte que la petite propriété est supérieure à la grande, quant aux moyens de production, dans 27 départements, et dans 47 quant aux résultats économiques obtenus.

(147) A. SOUCHON, *La crise agricole*, 354-357.

(148) G. D'AVENEL, *Découvertes d'histoire sociale*, 108.

7 vers 1870; 12 vers 1910. « En cent ans, la valeur de la production agricole a donc quadruplé. » Il ne s'agit, il est vrai, que de « valeurs » qui dépendent des variations de prix. Il importe donc de connaître les quantités. Le froment passe de 69 millions d'hectolitres, en 1843, à 115 millions en 1905; l'avoine, de 52 à 92 millions (149); les pommes de terre, de 103 millions de quintaux, en 1889, à 131 millions en 1909 (150); la viande de boucherie, de 1.160.000 tonnes, en 1862, à 2.310.000 en 1909 (151).

Ce ne sont là, objectera-t-on, qu'aperçus d'ensemble qui ne peuvent épouser les innombrables contours de la réalité quotidienne. Soit : mais ils ont tout de même leur valeur. On s'est beaucoup lamenté sur le déboisement. Or, en 1908, la contenance de nos massifs forestiers s'élevait à près de dix millions d'hectares, en augmentation de moitié sur 1825, de 365.000 hectares sur 1892. En 1914, les bois occupaient, en France, une superficie supérieure à celle qui leur était impartie à la veille de la Révolution. Depuis un siècle, de vastes espaces avaient été plantés dans les Landes, en Sologne et en Champagne, et, depuis vingt-cinq ans [en 1914], dans la plupart des départements on avait reboisé (152). Est-ce à dire qu'il faille décrier la grande propriété, qui entraîne presque toujours la grande culture ? Certes, non ! Il est facile d'énumérer les inconvénients du parcelllement, qui peuvent être aussi bien, à peu de chose près, ceux du morcellement exagéré : difficulté de surveillance, délimitation défectueuse, assolement uniforme, temps perdu à tourner la charrue, impossibilité — difficulté en tout cas, — d'employer des machines agricoles, perte de semence, sources de procès et de discordes, etc. Mais Balzac s'est trompé comme Benjamin Constant : la petite propriété n'a point supprimé la grande, ni celle-ci celle-là. La vie complexe se rit des inductions des théoriciens, et nombreux sont les cas où elle les infirme. Disons avec M. Marcel Rey : « La division du sol, pourvu qu'elle n'aboutisse pas à ce que l'on a appelé « la poussière de propriété » est sans inconvénient quand elle coïncide avec la culture intensi-

(149) Daniel ZOLLA, *L'agriculture moderne*, 177.

(150) *Id.*, *Ibid.*, 179.

(151) *Id.*, *Ibid.*, 189.

(152) *Le Temps*, 14 Juin 1914.

ve. » (153). Or, ce mot de « poussière » n'a jamais épousé la réalité brute, même à Argenteuil. Il y a même, dans l'extrême morcellement, un avantage agronomique incontestable : la chance de faire des récoltes dans des parcelles différemment exposées.

(153) M. REY, *L'absentéisme agricole*, 91. « En France, il est aujourd'hui reconnu que le morcellement n'est pas seulement une conséquence des confiscations opérées pendant la Révolution, mais un fait déjà ancien et dû à des causes plus profondes. D'autre part, il est exagéré d'y représenter la terre comme « réduite en poussière ». Les fermes de 40 hectares ou plus couvraient encore, lors de l'enquête agricole de 1882, 45 % des terres ; et celles de 5 à 40, 41 % ; et celles de 1 à 5, plus de 11 % ; au-dessous de 1 hectare, seulement 21 % ». [Chailley-Bert et Léon Say, *Supplément au nouveau dictionnaire d'économie politique...*, *Rurales (classes)*, 240].

CHAPITRE VI

Le milieu et l'homme.

Balzac économiste est donc un rêveur. Je voudrais me demander maintenant quelles sont les causes générales qui ont créé son rêve ou contribué à le créer, et pourquoi tant d'hommes y ont cru comme à une réalité intangible malgré bien des raisons qu'ils auraient dû avoir de douter. Balzac a rêvé car on le faisait autour de lui. Il a philosophé sur la chose politique et économique comme on le faisait dans son milieu littéraire. Je rappellerai plus loin un certain nombre des chimères de son temps et je prouverai que Balzac les a connues. A celles-là il ajoute la sienne. C'est la mode, c'est l'ambiance. Au reste sa construction est plus croyable ; elle favorise un parti politique existant et il n'en faut pas plus pour que des esprits sérieux s'y attachent et la prônent. Ce sont ces songes creux, les traces qu'ils ont laissées dans la *Comédie Humaine*, les éloges faits à la rêverie balzacienne, et les démentis portés contre elles qui vont m'occuper maintenant.

Si je me suis attaché à dénoncer, un peu longuement peut-être, les erreurs que Balzac a commises en matière d'histoire économique et d'anticipations politiques et sociales, c'est que le résultat obtenu est la fin même de ce livre.

Ses idées ont de la cohésion. Elles ne sont pas d'une simplicité élémentaire, mais « ses opinions politiques ou religieuses... n'ont rien eu de très profond ni de très original. » (1), et « nulle part il n'a traité l'histoire avec l'aptitude d'un érudit ; la sociologie pas davantage : ces sciences auxiliaires de la politique ne trouvent point en lui un spécialiste... L'erreur historique même est son fait plus d'une fois, présentée le plus souvent de cet air de confiance qu'y mettent volontiers les hommes de sa profession, et avec toute la pompe et l'emphase de son temps. » (2). Et M. Dimier n'en parle pas moins de « l'œuvre sociale de la

(1) BRUNETIÈRE, *Honoré de Balzac*, 188.

(2) LOUIS DIMIER, *Les Maîtres de la Contre-Révolution*, 119.

Révolution assise sur le Code civil. » (3). Les idées de Balzac sont donc, avec des nuances, celles d'un parti du temps où il vécut : il s'est contenté de les reprendre pour les relever par des traits, par des images, par des raccourcis, qui n'appartiennent qu'à lui, et pour les illustrer d'exemples que lui suggérait son génie créateur d'êtres vivants : il ne l'était pas d'idées. Et, si les idées qu'il a exprimées ont de la cohésion, il me semble qu'elles sont en désaccord avec sa sensibilité.

M. Bellessort a raison de dire que sa « curiosité d'esprit embrasse l'univers de nos connaissances », et que son « imagination enfante un monde ». On en trouve un exemple entre mille autres dès le début du *Cousin Pons*. On y relève, dit M. Bellessort, des termes d'art, de géologie, de vénerie, de cuisine, d'argot, une comparaison tirée de la zoologie, et quantité d'autres notations des ordres les plus divers ; et M. Bellessort conclut : « Balzac met à contribution toute une encyclopédie pour peindre le Cousin Pons. » (4). Et l'on n'est nullement choqué d'entendre M. Paul Bourget dire que « l'intelligence de Balzac ne peut pas être jugée d'après les communes mesures. » (5). Balzac avait beaucoup lu et beaucoup écouté ; il avait tout retenu, deviné plus encore. Entre des faits de significations très éloignées il avait la faculté d'établir des rapports que nous n'apercevons qu'après qu'il les a créés. Que l'intelligence intervienne dans ces opérations et dans d'autres encore, voilà qui ne fait aucun doute. Il se pourrait, cependant, que, chez l'artiste littéraire, elle restât débitrice de la sensibilité créatrice. Que l'intelligence agisse ensuite, qu'elle se mêle à la sensibilité dans des proportions indiscernables, que la philosophie, aussi bien que les sciences abstraites, puissent devenir, ou, mieux, être sentiment, voilà encore qui ne fait pas de doute. Leur domaine, et celui de l'art, n'en restent pas moins rigoureusement distincts : le leur, c'est l'abstrait, le sien, le concret. Un artiste n'est pas plus tenu de créer une philosophie ou une géométrie nouvelle qu'un métaphysicien de créer un nouveau *Cousin Pons*. Mais, à valeur personnelle égale, le philosophe est plus intelligent que l'artiste, au sens où la qualification implique développement et jeu parfait d'une faculté isolée.

Balzac a-t-il eu davantage l'intelligence pratique de l'homme

(3) Louis DIMIER, *Les Maîtres de la Contre-Révolution*, 256.

(4) A. BELLESSORT, *Balzac et son œuvre*, 272-274.

(5) P. BOURGET, *Pages de critique et de doctrine*, I, 197.

d'Etat? Je ne le crois pas, et, jusque parmi ces hommes mêmes, il aurait d'illustres répondants, qui n'ont rien compris aux nécessités de leur temps : à disgrâcier Vauban pour avoir écrit son *Projet d'une Dîme royale*, Louis XIV risquait beaucoup moins que Louis XVI à renvoyer Turgot du ministère, un peu moins que Charles X à signer des Ordonnances : tous les trois ont pourtant fait preuve d'une parfaite incompréhension, et l'on connaît de moindres seigneurs que la postérité ne déprécie pas pour s'être, dans leur sphère plus modeste, aussi lourdement trompés. En vain répétera-t-on, avec M. Paul Bourget : « Le lucide philosophe politique du *Médecin de campagne*, et du *Curé de village* » (6) ; en vain dira-t-on, avec M. Jacques Bainville, que « les *Paysans*... doivent être un classique des conservateurs. » (7). « Toutes les causes », du mal social, « y sont [dans les *Paysans*] présentées, analysées, jugées, et même *pressenties dans leurs conséquences*, avec une sagacité, une profondeur, une clairvoyance, qui font... des *Paysans* un ouvrage d'actualité. » Si j'ai réussi à démontrer que les idées de Balzac sur la propriété foncière sont fausses, comme elles se relient étroitement à d'autres idées qu'il a soutenues sur la nécessité d'un pouvoir absolu, d'une religion et d'autres grands principes, il en résulterait que tout son édifice s'écroulerait, et la *Comédie humaine* n'en resterait pas moins debout.

Car, « si Balzac, au lieu de se déclarer « catholique » et « royaliste », avait professé des opinions exactement contraires, je ne vois pas bien ce qu'il y aurait de changé dans la conception de son *Père Goriot*, ou dans le dessein de son *Cousin Pons*. Nous voyons parfaitement ce que ne serait pas *Delphine* si Mme de Staël était née « catholique » ; mais le critique ou l'historien serait assurément très subtil, qui retrouverait dans *Atala* le « royalisme » de Chateaubriand. C'est ce qu'il faut dire de Balzac. » Exceptés des romans qu'il écrit tout exprès, ses opinions politiques et religieuses « ne font pas corps avec son œuvre. Elles s'en distinguent, et on les détache. Et elles peuvent d'ailleurs avoir leur intérêt, mais cet intérêt n'est pas d'une autre nature que celui que nous inspirent les opinions de George Sand ou de Victor Hugo...

(6) P. BOURGET, *Pages de critique et de doctrine*, I, 197.

(7) Jacques BAINVILLE, *Gazette de France*, 5 Juillet 1901. — SPOELBERCH DE LOVENJOUL, *La Genèse...*, [3]-4.

» Ce serait gravement altérer la physionomie vraie de Balzac que de se le représenter sous le bonnet, si j'ose ainsi dire, d'un docteur ès-sciences sociales. La compétence et l'autorité ne s'improvisent pas plus en matière politique ou religieuse qu'en matière scientifique ; et, pas plus que les romanciers ou les dramaturges ses contemporains, Balzac, avant de toucher aux choses de la politique et de la religion, n'a pris la peine ou ne s'est donné le loisir de les étudier..

» Laissons donc de côté les dissertations dont il a pu remplir son *Curé de village* ou son *Médecin de campagne* ! » (8).

Mais Balzac se forme au cours des quinze années de la Restauration, qui restent des plus fiévreuses que la France ait connues ; lui dénierait-on le droit d'avoir eu les yeux grands ouverts, et les oreilles, et de dire son mot sur des questions qui passionnaient intelligences et cœurs ? Chateaubriand, auteur des *Natchez*, d'*Atala*, de *René*, des *Martyrs*, de *l'Itinéraire*, s'était d'abord intéressé à la politique avec son *Essai sur les Révolutions*, à la religion avec son *Génie du christianisme* ; que de brochures, que d'ouvrages d'inspiration uniquement politique, n'a-t-il pas publiés ensuite, depuis *de Buonaparte*... jusqu'au *Congrès de Vérone* ! Sur ce patriarcat du romantisme se modelaient les jeunes, moins par esprit d'imitation que parce qu'ils respiraient dans cette atmosphère.

Témoin entre mille le Victor Hugo de la première période. Parlant de l'*Essai*... de Lamennais, il écrivait, en Juillet 1823, que la nouvelle génération « ne veut pas baser son existence sur des abîmes, sur l'athéisme et sur l'anarchie ; elle répudie l'héritage de mort dont la révolution la poursuit ; elle revient à la religion, parce que la jeunesse ne renonce pas volontairement à la vie ; c'est pourquoi elle exige du poète plus que les générations anciennes n'en ont reçu. Il ne donnait au peuple que des lois, elle lui demande des croyances. » (9). « Il y a maintenant deux partis dans la littérature comme dans l'état, et la guerre poétique ne paraît pas devoir être moins acharnée que la guerre sociale n'est furieuse. Les deux camps semblent plus impatients de combattre que de traiter. » Parlant des *classiques* : « C'est précisément, disent-ils, parce que cette *révolution littéraire* est le résultat de notre *révolution poli-*

(8) BRUNETIÈRE, *Honoré de Balzac*, 188-191, *passim*.

(9) V. HUGO, *Littérature et Philosophie mêlées*, 261-262.

tique que nous en déplorons le triomphe, que nous en condamnons les œuvres. — Cette conséquence ne me paraît pas juste. La littérature actuelle peut être en partie le *résultat* de la révolution, sans en être l'*expression*... La littérature présente, telle que l'ont créée les Chateaubriand, les Staël, les Lamennais, n'appartient... en rien à la révolution. » Elle « est l'expression anticipée de la société religieuse et monarchique qui sortira sans doute du milieu de tant d'anciens débris, de tant de ruines récentes » (10). Les *Odes* la plupart sont d'inspiration politique, soit que le jeune Hugo flétrisse les excès de la Révolution, soit qu'il acclame la naissance — que chante aussi Lamartine, — et le baptême du duc de Bordeaux. S'il est vrai que, « son âme de cristal », Dieu la

mit au centre de tout comme un écho sonore (11),

on ne pourra point dire que le son qu'elle rend au temps de la Restauration ne soit pas significatif. Les artistes littéraires de ce temps étaient tous liés à un parti. Moins répartie qu'elle ne le fut ensuite entre la capitale, la province et les campagnes, la politique agissait sur Paris avec d'autant plus d'intensité qu'elle était le lot de groupements circonscrits. « Ces vers, dit Lamartine parlant de ses *Premières Méditations*..., furent longtemps l'objet des critiques, des dénigrement et des railleries du vieux parti littéraire classique, qui se sentait détrôné par cette nouveauté. *Le Constitutionnel* et *la Minerve*, journaux très-illibéraux en matière de sentiment et de goût, s'acharnèrent pendant sept ou huit ans contre mon nom. » (12).

« Il y a un grand nombre de lois et d'habitudes politiques de l'ancien régime qui disparaissent ainsi tout à coup en 1789 et qui se rencontrent quelques années après, comme certains fleuves s'enfoncent dans la terre pour reparaître un peu plus loin, faisant voir les mêmes eaux à de nouveaux rivages. » (13). Ces lois, ces habitudes, qu'avait confirmées l'Empire, la Restauration eut tort de vouloir les détruire; ce fleuve qui avait réapparu, elle

(10) V. HUGO, 10, 15, 16, 17, *Odes et Ballades* (Préface à la 3^e édition, Février 1824).

(11) *Id.*, *Les Feuilles d'automne*, 252.

(12) LAMARTINE, *Premières Méditations poétiques*, T. II. *Première préface*, 367-368.

(13) TOCQUEVILLE, *L'Ancien Régime et la Révolution*, XI.

travailla pour qu'il s'enfonçât à nouveau dans la terre : elle échoua, mais quelle agitation ! Et ne nous étonnons pas que Balzac y ait participé, dans sa vie personnelle, de 1820, environ, à 1830, ni que, dans sa *Comédie humaine*, qu'il écrit de 1828 à 1847, il nous fasse part de ses expériences, de ses vœux et de ses désillusions.

Voici les *ultras*, qui prennent leur mot d'ordre du comte d'Artois et de la Congrégation. Ils réclament non seulement la restitution des biens d'Eglise non vendus, mais, pour le clergé, une inscription de rentes au Grand Livre. Ne l'obtenant pas, ils se rabattent sur le monopole de l'enseignement, et, le comte d'Artois devenu Charles X, ils réussissent à faire passer la loi dite du sacrilège. Leur théoricien, leur grand homme, c'est de Bonald, qui systématise à outrance en prenant exactement la contre-partie du *Contrat social* : il remplace le consentement du peuple par la volonté de Dieu, l'expérience par la Révélation, la science par les Ecritures. Selon lui « en métaphysique, la cause est Dieu... En religion..., l'Eglise... Dans l'Etat... le roi » ; le moyen est respectivement le méditateur, le clergé, la noblesse ; l'effet, les hommes, les laïcs, le peuple. On peut deviner quelles conséquences abstraites un esprit aussi imperturbablement logique a pu tirer de ces données. Il est vrai qu'il appelait sa construction « un rêve politique qui demande à prendre place parmi tant de fictions et de romans moins innocents. » (14). Pensait-il à ceux de Balzac ? Celui-ci, qui sait rire à l'occasion, n'a point ce sourire désabusé quand il expose, sur la famille, par exemple, telles idées qu'il tient de Bonald, de qui nous avons vu qu'il se réclame. A Bonald ajoutons Joseph de Maistre, qui fut un des grands dignitaires de la Franc-Maçonnerie (15). Les électeurs fervents des *ultras*, ce sont les grands propriétaires terriens et leurs fermiers. Leurs journaux, ce sont *le Drapeau blanc*, *la Quotidienne*, *le Moniteur*, *la Gazette de France*, *le Conservateur*, *le Journal des Débats* jusqu'en 1824, etc. (16).

(14) J. DEMOGEOT, *Histoire de la littérature française*, 559-561.

(15) Paul VULLIAUD, *Joseph de Maistre franc-maçon*, 44.

(16) Fondé en Janvier 1819, *le Drapeau blanc* disparut le 26 Juillet 1830. Il avait pour épigraphe : *Vive le Roi ! Quand même !* Nodier et le premier Lamennais y collaborèrent sous la direction de Martainville, né en 1776, à Cadix, de parents français, mort le 27 Août 1830, un mois après son journal, qu'il avait fondé parce qu'il n'estimait pas suffisamment royalistes *le Journal de Paris*, *la Quotidienne*, *la Gazette de France*. — *La Quotidienne* fut fondée, le 22 Septembre 1792, pour lutter contre la Convention, par une

Voici les royalistes doctrinaires, qui s'en tiennent à l'application stricte et loyale de la Charte suivant la formule « nationaliser la royauté et royaliser la France ». Leur porte-parole, leur inspirateur, c'est Royer-Collard; leurs fidèles se recrutent dans la petite bourgeoisie, dans la grande industrie et le gros commerce, parmi les hommes de professions libérales. Leurs journaux, ce sont *le Constitutionnel*, *le Courrier Français* (17), *les Débats*, à partir de 1824, etc. C'est après avoir été renvoyé du ministère par Ordonnance royale du 6 Juin de cette dernière année, que Chateaubriand, par sa collaboration aux *Débats* — 21 Juin 1824 — 18 Décembre 1826, — donna à ce journal une orientation nouvelle.

Voici les indépendants, les libéraux, plus ou moins opposés à la royauté légitime; le duc de Broglie et Casimir Périer se rapprocheraient des doctrinaires; Laffitte, Manuel, le général Foy, La-

société de gens de lettres, sous le titre : *Quotidienne ou Nouvelle gazette universelle*. Après diverses aventures, après avoir plusieurs fois changé de titre, elle reprit le premier lors de la seconde Restauration, où son influence commença de se faire sentir. En 1822, elle soutint l'opposition de droite et combattit Villèle. Ses articles gais avaient du succès en province et dans les milieux ecclésiastiques. Parmi ses principaux collaborateurs, on cite Michaud, Fontanes, Fiévée, Nodier, Jules Janin. — Le premier numéro du *Moniteur universel* date du 24 Novembre 1789. Il s'appelle alors *Gazette nationale*; son autre titre n'est qu'un sous-titre jusqu'au 1er Janvier 1811. Il avait été fondé par Panckoucke. Il soutint tous les gouvernements successifs; sous la seconde Restauration, il pouvait donc être un des organes des *ultras*. — Faut-il rappeler que la *Gazette de France*, fondée par Théophraste Renaudot, est, quant à la date, le premier journal de France? Son premier numéro est du 30 Mai 1631. Elle eut pour principaux collaborateurs, durant la période qui nous intéresse, de Maistre et Bonald. — *Le Conservateur* fut fondé, en Octobre 1818, par Chateaubriand, avec le concours de Bonald et de Lamennais. « La révolution opérée par ce journal fut inouïe : en France, il changea la majorité dans les Chambres; à l'étranger, il transforma l'esprit des Cabinets ». CHATEAUBRIAND, (*Mémoires d'Outre-Tombe*, IV, 152-153). Il cessa de paraître, le 29 Mars 1820, lors du rétablissement de la censure, qui suivit l'assassinat du duc de Berry, 13 Février de la même année. *Le Journal des Débats*, fondé en Août 1789, après avoir fait de l'opposition constitutionnelle en 1815, devint, avec Chateaubriand, une des feuilles des *ultras*, combattant Decazes et Villèle. A la chute de Chateaubriand (6 Juin 1824), il repassa à l'opposition libérale et soutint le Centre gauche.

(17) *L'Indépendant*, fondé le 1er Mars 1815 pour soutenir la cause napoléonienne, prit, le 29 Octobre suivant, le titre de *Constitutionnel*. A la fois libéral et bonapartiste, il fut supprimé, en Juillet 1817, se déguisa derrière le *Journal du Commerce* et reprit son titre le 2 Mai 1819. Il fut l'un des premiers organes de l'opposition libérale et anticléricale. — *Le Courrier français*, fondé le 21 Juin 1819, sous le titre de *Courrier*, prit son vrai titre le 1er Février 1820. Doctrinaire, puis libéral, il fut l'organe de l'opposition intellectuelle.

fayette, regardent du côté du duc d'Orléans. Comme les *ultras* la Congrégation, ils ont leur société secrète : la Charbonnerie, importée de Naples vers 1821, et qui vise au renversement des Bourbons et à l'instauration de la république. La *Minerve*, le *Globe*, le *National*, le *Temps* (18) sont leurs journaux ; Béranger, Constant, Courier, leurs chefs. Ils sont exempts de romantisme et virtuellement républicains, les Romantiques étant monarchistes et catholiques : ainsi des traditionalistes en littérature étaient révolutionnaires en politique, et vice versa.

Dans ces trois milieux les idées fermentent. Dans le premier, Joseph de Maistre « tranche du prophète et n'est pas lui-même sans s'apercevoir de ce tic de son esprit » (19)... « Aujourd'hui [1851] les événements ont marché ; ils sont loin d'avoir donné raison en tout à M. de Maistre, et ce serait même plutôt le contraire qui aurait lieu : mais ils ont mis de plus en

(18) *La Minerve* parut du 16 Novembre 1820 au 25 Mars 1822. M. BOUTERON, *Notes et éclaircissements, Illusions perdues*, 593, où l'on peut lire qu'elle était un « organe libéral et antagoniste déclaré du *Conservateur* ». Or, celui-ci, nous l'avons vu, avait cessé de paraître le 29 Mars 1820. Ce n'est donc pas de cette *Minerve* qu'il s'agit, soit ici, soit chez Balzac même, qui écrit : « Il achète un journal hebdomadaire qu'il veut restaurer afin de l'opposer à l'influence de la *Minerve* qui sert trop exclusivement Eymery, et au *Conservateur*, qui est trop aveuglément romantique ». [*Un grand homme...* 133]. Il ne peut être question que de la *Minerve* fondée en Février 1818 par des publicistes du parti libéral et qui disparut en Mars 1820, comme le *Conservateur* et pour le même motif. Un peu plus de deux ans, elle lutta contre le pouvoir avec tant de vivacité et d'esprit qu'on a pu l'appeler « la Satire Ménippée de la Restauration ». — *Le Globe*, fondé le 15 Septembre 1824 par Pierre Leroux et Dubois, représenta, jusqu'en Janvier 1828, « la Doctrine » en politique, le romantisme en littérature. Dès le ministère Martignac, il fit une violente opposition. En Juillet 1831, il devint l'organe de la doctrine Saint-Simonienne. « Les rédacteurs du *Globe* n'écrivent pas une ligne qui ne soit de la politique, c'est-à-dire qui n'ait pour but d'exercer une action sur le présent. Ils forment une bonne, mais dangereuse compagnie ; on aime à avoir des échanges de vue avec eux, mais on sent qu'il faut rester sur ses gardes. Ils ne peuvent ni ne veulent nier leur intention de répandre partout le libéralisme intégral. Aussi rejettent-ils toute idée de loi et d'esprit de suite comme stagnation et routine. Pourtant, ils sont obligés d'appeler parfois ces deux forces à leur aide. Il en résulte des tressaillements au dedans et des hésitations au-dehors qui provoquent un grand malaise : en effet, on finit, à force de liberté, par ne plus se sentir libre du tout. Ce sont des orateurs accomplis, et si on leur concède cette qualité, sans se laisser influencer par eux, ils sont une source de grand plaisir et d'enrichissement intellectuel. » (Gœthe. *Esquisses et Fragments*, 6 Mars 1826, 1re section. T. 42. 2e partie, 486.) *Le National* appartenait peu à la Restauration. Il fut fondé le 3 Janvier 1830, par Thiers, Mignet et Carrel, et le ministère Polignac n'eut point d'adversaires plus décidés. — On peut dire à peu près la même chose du *Temps*, dont le premier numéro parut le 15 Octobre 1829, avec ces indications : « Journal des progrès politiques, scientifiques, littéraires et industriels. »

(19) SAINTE-BEUVE, *Causeries du Lundi*, IV, 161.

plus en lumière la hauteur de ses vucs et leur vrai sens, la perspicacité de ses craintes, la sagesse de quelques-uns de ses regrets » (20). Plus tard, parlant des *Mélanges de critique religieuse* d'Edmond Scherer qui a étudié Joseph de Maistre, Sainte-Beuve rectifie et précise tout à la fois : « Les prédictions, qui sont une forme favorite de la pensée de de Maistre et de sa rhétorique, une de ses manies, sont réduites à leur valeur. Pour une ou deux qui ont réussi, toutes les autres portent à faux et ont été démenties par les événements : le courant du siècle lui donne de plus en plus tort. » (21).

Singulière figure, dont M. Paul Vulliaud dit : « L'occasion ne serait-elle pas venue de se rappeler sérieusement que les *Soirées de Saint-Pétersbourg* sont un cours d'Illuminisme ? Leur auteur en a prévenu. Or, les Illuminés croyaient posséder, entre autres dons, celui de la prophétie. Notre théosophe, le frère Joséphus-Maria à Floribus n'aurait-il pas prophétisé comme n'importe quel théosophe de son temps ? On a toujours plus ou moins vaticiné au cours des âges. Au siècle où vécut M. de Maistre, c'était depuis longtemps devenu banal. A tel point que Sainte-Beuve, critique si pénétrant à l'ordinaire, en se permettant d'écrire que l'auteur des *Soirées* avait le *tic* de la prophétie, a... commis une irrévérence... envers le pronostiqueur Savoisien, comme s'il lui attribuait une lubie insolite. Théosophes, Martinistes orthodoxes ou dissidents, Jansénistes et Piétistes, Mystiques de toute espèce, prophétisèrent. Maistre contracta, lui aussi, la manie conjecturale. Et comment résister à la contagion ? En France, Angleterre, Suède, Suisse, Russie, Italie, Espagne, Allemagne et dans les pays de langue allemande, en Alsace notamment, il se produisit un peu partout une sorte de fureur divinatoire. » (22). Si le « tic » est collectif, il est certain que, Balzac, lui aussi, en fut affligé. Était-il martiniste ? Toujours est-il qu'il a parlé avec respect de Saint-Martin, à propos de Mme de Verneuil qui « faisait partie d'une société sainte, dont l'âme était monsieur Saint-Martin, né en Touraine, et surnommé le *Philosophe inconnu*. Les disciples de ce philosophe pratiquaient les vertus conseillées par les hautes spéculations de

(20) *Id.*, *Ibid.*, IV, [146].

(21) Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, XV, 60.

(22) P. VULLIAUD, *Joseph de Maistre franc-maçon*, 109.

l'illuminisme mystique. Cette doctrine donne la clef des mondes divins, explique l'existence par des transformations où l'homme s'achemine à de sublimes destinées, libère le devoir de sa dégradation légale, applique aux peines de la vie la douceur inaltérable du quaker et ordonne le mépris de la souffrance en inspirant je ne sais quoi de maternel pour l'ange que nous portons au ciel. C'est le stoïcisme ayant un avenir. La prière active et l'amour pur sont les éléments de cette foi qui sort du catholicisme de l'Eglise romaine pour rentrer dans le christianisme de l'Eglise primitive. » (23).

Voici Lamennais qui, d'abord ultramontain comme Joseph de Maistre, croyant fermement à la suprématie de Dieu et de son Eglise, comme Bonald, en arrive à tenter de concilier le catholicisme et les principes de 1789 pour finir par faire figure de prêtre révolté. Jusqu'à lui, « on s'était accoutumé à confondre l'idée religieuse catholique avec l'idée de pouvoir politique et de légitimité. La Restauration avait tout fait pour établir cette confusion dans les esprits. On était catholique et royaliste par le même train d'opinion, presque en vertu des mêmes idées et des mêmes intérêts. » (24).

Voici Saint-Simon et Fourier, l'un qui vécut de 1760 à 1825 l'autre de 1772 à 1837, qui plongent donc tous les deux dans le XVIII^e siècle, et qui ont emprunté aux Illuminés des Loges une partie de leurs conceptions humanitaires. Ils vont plus loin que les Physiocrates, qui s'occupaient à peu près uniquement de la production agricole, sans penser beaucoup aux producteurs, c'est-à-dire aux paysans. Saint-Simon embrasse le travail d'un regard d'ensemble. Il rêve d'une hiérarchie établie selon le principe : « A chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres. » Il rêve d'une association universelle, cent ans avant le Président Wilson, mais deux cent cinquante ans après Rabelais d'une Société des Nations. Il veut que la propriété héréditaire soit supprimée, que l'Etat soit seul propriétaire des différentes richesses et répartisse les instruments de travail suivant les besoins et les aptitudes de chacun. A la mort de Saint-Simon, le Saint-Simonisme devient une doctrine. Ses adhérents lui viennent d'abord

(23) *Le Lys dans la vallée*, 54-55.

(24) SAINTE-BEUVE, *Causeries du Lundi*, I, 178.

du parti libéral ; puis il abandonne le domaine politique pour ne plus s'occuper que du domaine économique. Deux tendances successives, donc : la première avec Buchez et Bazard, qui appartenaient à la Charbonnerie, voulaient faire du Saint-Simonisme un parti républicain et s'emparer de l'Etat ; la seconde, religieuse et mystique, avec Enfantin qui voulait supprimer tous privilèges et établir la communauté des biens et des femmes. Fourier rêvait d'une impossible harmonie. Elle existe, selon lui, dans l'univers entier, excepté chez les hommes. Ceux-ci ont passé par les phases de l'édénisme, de la sauvagerie, du patriarcat, de la barbarie, de la civilisation ; ils doivent arriver au garantisme, qui précédera l'état d'harmonie. Fourier compte 12 passions, qui peuvent former 810 caractères. Il estime que la phalange — un millier de personnes environ, — est l'unité-base de la société future, dans le phalanstère, où chacun travaillera selon ses goûts.

Sans avoir recours aux professionnels de l'économie politique et sociale, contentons-nous de la critique que Flaubert fait de ces systèmes.

Voici pour le St-Simonisme : « Au sommet, le *Père*, à la fois pape et empereur. Abolition des héritages, tous les biens meubles et immeubles composant un fonds social, qui sera exploité hiérarchiquement. Les industriels gouverneront la fortune publique. Mais rien à craindre ; on aura pour chef « celui qui aime le plus ».

» Il manque une chose, la femme. De l'arrivée de la femme dépend le salut du monde. »

Voici pour le fouriérisme. « Tous les malheurs viennent de la contrainte. Que l'attraction soit libre, et l'harmonie s'établira.

» Notre âme renferme douze passions principales : cinq égoïstes, quatre animiques, trois distributives... Chaque matin, des voitures emmènent les travailleurs dans la campagne et les ramènent le soir. On porte des étendards ; on se donne des fêtes, on mange des gâteaux. Toute femme, si elle y tient, possède trois hommes : le mari, l'amant et le géniteur...

» Maintenant, voilà du Saint-Simon : les publicistes soumettront leurs travaux à un comité d'industriels. Et du Pierre Leroux : la loi forcera les citoyens à entendre un orateur...

» Ces documents affligèrent Pécuchet. Le soir, au dîner, il répliqua : « Qu'il y ait, chez les utopistes, des choses ridicules, j'en conviens ; cependant ils méritent notre amour. La hideur du monde les désolait, et, pour le rendre plus beau, ils ont tout

souffert. » Mais Bouvard : « Crois-tu que le monde changera grâce aux théories d'un monsieur ? » (25).

Ces prétendus Illuminés, soi-disant initiés à la théosophie et à l'occultisme, ne raisonnent de l'humanité que de façon singulièrement étroite ; on ne les voit jamais — ou que trop rarement, — préoccupés de la relier, grâce à des lumières spéciales qu'ils affirment posséder, à l'univers dont fait partie son support, la Terre. On ne les voit se libérer ni de l'anthropocentrisme, ni du géocentrisme. « Ils ont marché dans leur voie, la tête au ciel, comme des héros » (26), dit Pécuchet. Bouvard pourrait lui répondre : « Ils ont marché... la tête dans les nuées, comme des insensés ». Balzac a pu construire sa Salente : elle est bâtie, sur la terre ferme, si on la compare à celle que ces idéologues ont édifié sur le papier. Encore faut-il admettre que, dans l'équilibre des forces, ces constructeurs ont résisté aux constructeurs adverses. Cependant, ils ont été les porte-parole des travailleurs des villes et les fondateurs du socialisme, et même du communisme.

Toutes ces tendances ont été concrétées par Balzac en divers personnages. Je n'en recueillerai que les traits principaux.

A Lucien de Rubempré, qui se prépare à lui lire ses sonnets, Lousteau demande : « Etes-vous classique ou romantique ? » Lucien s'étonnant, Lousteau lui explique : « Vous arrivez au milieu d'une bataille acharnée ; il faut vous décider promptement. La littérature est partagée d'abord en plusieurs zones, mais nos grands hommes sont divisés en deux camps. Les royalistes sont romantiques, les libéraux sont classiques. La divergence des opinions littéraires se joint à la divergence des opinions politiques, et il s'ensuit une guerre à toutes armes... Par une singulière bizarrerie, les royalistes romantiques demandent la liberté littéraire et la révocation des lois qui donnent des formes convenues à notre littérature, tandis que les libéraux veulent maintenir les unités, l'allure de l'alexandrin et le thème classique. Les opinions littéraires sont donc en désaccord, dans chaque camp, avec les opinions politiques. » (27). « Tu pourras te livrer... à de tonnantes lamentations sur la décadence du goût, et tu glisseras l'éloge de MM. Etienne,

(25) G. FLAUBERT, *Bouvard et Pécuchet*, 174-176, *passim*.

(26) *Id.*, *Ibid.*, 176.

(27) *Un grand homme...* 102-103.

Jouy, Tissot, Gosse, Duval, Jay, Benjamin Constant, Aignan, Baour-Lormian, Villemain, les coryphées du parti libéral napoléonien... Tu montreras cette glorieuse phalange résistant à l'invasion des romantiques, tenant pour l'idée et le style contre l'image et le bavardage, continuant l'école voltairienne et s'opposant à l'école anglaise et allemande. » (28). On attaque à la fois « les romantiques, la Droite et le Gouvernement. » (29). Il n'y a que deux partis, « les royalistes et les libéraux, les romantiques et les classiques, la même haine sous deux formes, une haine qui faisait comprendre les échafauds de la Convention. » (30).

Daniel d'Arthez, le grand homme du Cénacle de la rue des Quatre-Vents « tenait pour la Monarchie avec une conviction égale à celle qui faisait tenir Michel Chrestien à son fédéralisme européen. » (31). Il n'est pas absolutiste, cependant, c'est-à-dire ultra, puisqu'il est décidé « que les journaux royalistes feraient une guerre à mort et systématique à ces dangereux adversaires, qui devinrent, en effet, les metteurs en œuvre de la Doctrine, cette fatale secte qui renversa les Bourbons. » (32). De Marsay exprime les idées de la Doctrine quand il écrit à P. de Manerville : « Nous sommes... tous alliés contre le parti-prêtre... Nous voulons renverser... la Grande Aumônerie. Pour triompher, nous irons jusqu'à nous réunir à La Fayette, aux Orléanistes, à la gauche, gens à égorger le lendemain de la victoire, car tout gouvernement est impossible avec leurs principes. » (33).

Ne nous étonnons pas d'entendre Balzac parler des « sottises du libéralisme, qui a la prétention de tuer Dieu. » (34). Nous retrouvons « Michel Chrestien, républicain d'une haute portée, qui rêvait la fédération de l'Europe, et qui fut, en 1830, pour beaucoup dans le mouvement moral des Saint-Simoniens... Sa fédération menaçait beaucoup plus que la propagande républicaine l'aristocratie européenne; elle était plus rationnelle et moins folle que les affreuses idées de liberté indéfinie proclamées par

(28) *Un grand homme...*, 231.

(29) *Ibid.*, 316.

(30) *Ibid.*, 324.

(31) *Ibid.*, 79.

(32) *Ibid.*, 334-335.

(33) *Le Contrat de mariage*, 350.

(34) *La Duchesse de Langeais*, 230.

les jeunes insensés qui se portent héritiers de la Convention. » (35) Il n'était pas « de ces républicains à idées étroites qui voudraient recommencer la Convention et les gentilleses du Comité de Salut public. » Il « rêvait la fédération suisse appliquée à toute l'Europe... Le système de Michel Chrestien est la suppression de la guerre dans le vieux monde et sa reconstitution sur des bases autres que celles de la conquête qui l'avait jadis féodalisé. » (36). Desrois, l'homme mystérieux de la Division, « républicain en secret, admirateur de Paul-Louis Courier, ami de Michel Chrestien, attendait du temps et de la raison publique le triomphe de ses opinions en Europe. Aussi rêvait-il la jeune Allemagne et la jeune Italie. Son cœur s'enflait de ce stupide amour collectif qu'il faut nommer l'humanitarisme, fils aîné de la défunte Philanthropie, et qui est à la divine Charité catholique ce que le système est à l'Art, le Raisonnement substitué à l'œuvre. Ce consciencieux puritain de la liberté, cet apôtre d'une impossible égalité... vivait d'une page de Volney, étudiait Saint-Just et s'occupait d'une réhabilitation de Robespierre, considéré comme le continuateur du Christ. » (37).

Du Saint-Simonisme et du Fouriérisme Balzac a fait la critique directement, ou par allusion, ou par l'absurde. Voyons d'abord ce qu'il en a dit objectivement, ou presque.

Il nous montre La Peyrade coordonnant, dans un ouvrage intitulé *de l'Impôt et de l'amortissement*, « les idées publiées par le *Globe* saint-simonien. » (38). Certainement Balzac a eu du respect pour la vie difficile de quelques réformateurs sociaux. David Séchard, à Paris où il faisait son apprentissage chez les Didot, a vu le comte de Saint-Simon, qui était alors correcteur d'imprimerie », et il sait que « Fourier et Pierre Leroux sont en ce moment correcteurs chez Lachevardière. » (39).

Venons-en à la critique. Balzac a rendu compte d'une brochure saint-simonienne (40). Voici, à la fête chez Taillefer, « un pauvre saint-simonien assez naïf pour croire à sa doctrine. » (41). Voici La

(35) *Un grand homme...* 78.

(36) *Les Secrets de la Princesse de Cadignan*, 326-327.

(37) *Les Employés*, 117-118.

(38) *Les Petits Bourgeois*, 161.

(39) *Les deux poètes*, 292.

(40) *Œuvres complètes*, XXII, 56.

(41) *La Peau de Chagrin*, 49.

Peyrade, d'après qui « chacun devait jouir de ses œuvres. Il avait, disait-il, été fervent disciple de Saint-Simon, mais il fallait attribuer cette faute à son extrême jeunesse. La société moderne ne pouvait pas avoir d'autre base que l'hérédité. » (42). Pour son propre compte, Balzac nous parle des « saintes lois de la Propriété, que les Saint-Simoniens attaquaient déjà en 1829, dans l'ordre abstrait des idées économistes » (43), et le juge de paix Clousier dit : « Ceux qui mettent le territoire en miettes et amoindrissent la Production auront des organes pour crier que la vraie justice sociale consisterait à ne donner à chacun que l'usufruit de sa terre. Ils diront que la propriété perpétuelle est un vol. Les Saint-Simoniens ont commencé. » (44). Nous pourrions conclure, avec lui, par ce bout de phrase : « L'entreprise immense, mais sans base, des Saint-Simoniens. » (45). Voici pour le Fouriérisme : « La prostitution et le vol sont deux protestations vivantes, mâle et femelle, de *l'état naturel* contre l'état social. Aussi, les philosophes, les novateurs actuels, les humanitaires, qui ont pour queue les communistes et les fouriéristes, arrivent-ils sans s'en douter à ces deux conclusions : La prostitution et le vol. » (46).

Critique par l'ironie ou par l'absurde. Les membres du Cénacle sont « des jeunes hommes graves qui s'assemblent dans un musico philosophique et religieux de la rue des Quatre-Vents, où l'on s'inquiète du sens général de l'Humanité... On y cherche à savoir si elle tourne sur elle-même... ou si elle est en progrès. Ils étaient très embarrassés entre la ligne droite et la ligne courbe ; ils trouvaient un non-sens au triangle biblique, et il leur est alors apparu je ne sais quel prophète qui s'est prononcé pour la spirale... Ils ramassent des grands hommes tombés, comme Vico, Saint-Simon, Fourier. » (47).

Mais Gaudissart et Dubourdieu sont impayables.

Gaudissart cherche des abonnés pour le *Globe*, « organe de la doctrine saint-simonienne ». Il réclame d'abord « une indemnité de cinq cent francs pour les huit jours pendant lesquels il devait se mettre au fait de la doctrine de Saint-Simon, en objec-

(42) *Les Petits Bourgeois*, 54.

(43) *Le Curé de village*, 68.

(44) *Ibid.*, 219-220.

(45) *Un grand homme...* 311.

(46) *La dernière incarnation de Vautrin*, 167.

(47) *Un grand homme...* 271.

tant les prodigieux efforts de mémoire et d'intelligence nécessaires pour étudier à fond cet *article* et pouvoir en raisonner convenablement. » (48). Mis en présence de Margaritis, il dit : « On peut être un beau génie et vivre ignoré. C'est une farce... qui a failli être le cas du grand Saint-Simon... L'Exploitation de l'homme par l'homme aurait dû cesser... du jour où Christ — je ne dis pas : Jésus-Christ, je dis : Christ, — est venu proclamer l'égalité des hommes devant Dieu... Or, Saint-Simon est le complément de Christ... Maintenant, il y a quelque chose de plus fort en avant de nous : c'est la nouvelle foi, c'est la production libre, individuelle, une coordination sociale qui fasse que chacun reçoive équitablement son salaire social, suivant son œuvre, et ne soit plus exploité par des individus qui, sans capacité, font travailler tous au profit d'un seul. » (49).

L'illustre peintre Dubourdieu est « non moins célèbre par son talent que par ses convictions humanitaires ». Il dit : « Je viens de terminer la figure allégorique de l'harmonie... Il y a tout ! Au premier coup d'œil qu'on y jette, on devine la destinée du globe. La reine tient le bâton pastoral d'une main, symbole de l'agrandissement des races utiles à l'homme ; elle est coiffée du bonnet de la liberté ; ses mamelles sont sextuples à la façon égyptienne, car les Egyptiens avaient pressenti Fourier... J'ai d'ailleurs mis près d'elle un énorme chou frisé qui, selon notre maître, est l'image de la concorde. Oh ! ce n'est pas un des moindres titres de Fourier à la vénération que d'avoir restitué la pensée aux plantes. Il a tout relié dans la création par la signification des choses entre elles, et aussi par leur langage spécial. » Gazonal s'étonne que Dubourdieu ne soit pas dans une maison de fous. « Il a de la main, il a du savoir, dit Léon, mais le fouriérisme l'a tué... Trop souvent, à Paris, dans le désir d'arriver plus promptement que par la voie naturelle, à cette célébrité qui, pour eux, est la fortune, les artistes empruntent les ailes de la circonstance. Ils croient se grandir en se faisant les hommes d'une chose, en devenant les souteneurs d'un système, et ils espèrent changer une coterie en public. Tel est Républicain, tel autre était saint-simonien... » (50).

(48) *L'Illustre Gaudissart*, 11-12.

(49) *Ibid.*, 39-40.

(50) *Les Comédiens sans le savoir*, 342-344. — Cf. *Œuvres complètes*. T. XXIII, 659-664, une étude sur le livre de Louis Reybaud : *Études sur les Réformateurs modernes*, Saint-Simon et Fourier.

De ce vaste mouvement, qu'est-il résulté ? En politique, la monarchie constitutionnelle, un essai de république et, par réaction, le Second Empire, suivi de l'établissement de la République, qui semble assise; en littérature, le réalisme qui coïncide assez exactement avec le Second Empire, sans qu'il y ait, de celui-ci à celui-là, une relation de cause à effet; le naturalisme avec les quinze premières années de la République; mais, en cette matière, Balzac n'a émis ni de vœux, ni vaticiné; il n'a point souhaité, il n'a pas prédit que le romantisme fût ni serait la forme littéraire définitive. Il s'intéressa peu aux discussions d'écoles. Il n'est ni *classique*, au sens péjoratif qu'on donnait à ce mot vers 1830, ni romantique; mais il est évident qu'en politique les idées dont il s'institua le défenseur ont fini de vivre.

Politique et sociologie ont tout abdiqué, peu à peu, des idées de Bonald et de Joseph de Maistre. Ce n'est point une preuve de leur nocivité ou de leur excellence, mais une constatation. Il est possible que, si elles avaient continué d'agir, l'humanité fût autre qu'elle n'est devenue; il est certain que, pour qu'elles aient cessé d'agir, il a fallu que l'humanité soit ce qu'elle est; et, contre cela, jamais ne prévaudront les raisonnements de personne.

On eût fort étonné Balzac en lui annonçant que, huit ans seulement après sa mort, un sociologue doublé d'un penseur original écrirait : « La corruption antique avait eu pour résultat, entre autres, d'agglomérer les propriétés; l'immense majorité des habitants et sujets de l'empire étaient dépossédés, colons du fisc, sinon esclaves. Une réintégration générale était à opérer; elle était attendue, et le christianisme dut à cette attente, qu'il parut d'abord favoriser, une partie de son succès. » (51). Balzac eut récusé l'autorité de Proudhon. Pourtant il n'hésite pas à écrire que la critique philosophique du XVIII^e siècle, « libertine et superficielle, ne pouvait obtenir une victoire qui exigeait, avec la plus haute raison, la morale la plus pure. Comment Voltaire, avec tout son esprit, eût-il écrasé *l'Infâme* quand il lui donnait pour sauveconduit *la Pucelle*? » 52). Il n'hésite pas à dire du suffrage universel : « L'urne populaire est encore au-dessous de la sainte ampoule mérovingienne. Tout ce qu'elle a produit a été de chan-

(51) PROUDHON, *De la justice dans la Révolution*, I, 209.

(52) *Id.*, *Ibid.*, I, 55.

ger la méfiance en dégoût et le scepticisme en haine » (53), déclarations que Balzac pourrait contresigner.

Six ans seulement après Proudhon, un historien, qui devait devenir illustre, et dont notre parti conservateur se réclame souvent, Fustel de Coulanges a démontré en 1864 que la famille et la cité antiques, et la propriété avaient été détruites par le christianisme naissant. « On put voir, à mesure que le christianisme conquérait la société, les codes admettre les règles nouvelles, non plus par des subterfuges, mais ouvertement et sans hésitation. Les pénates domestiques ayant été renversées et les foyers éteints, l'antique constitution de la famille disparut pour toujours, et avec elle les règles qui en avaient découlé. Le père perdit l'autorité absolue que son sacerdoce lui avait autrefois donnée et ne conserva que celle que la nature même lui confère pour les besoins de l'enfant. La femme, que le vieux culte plaçait dans une position inférieure au mari, devint moralement son égale. Le droit de propriété fut transformé dans son essence; les bornes sacrées des champs disparurent; la propriété ne découla plus de la religion, mais du travail; l'acquisition en fut rendue plus facile, et les formalités du vieux droit furent définitivement écartées. » (54).

Si l'on ne s'en tient pas à l'histoire isolée de la France, il n'y a pas de réquisitoire plus vigoureux contre Balzac et ses théories. Il est évident que, si le christianisme détruit dans l'Empire romain, à supposer qu'ensuite il construise ailleurs, ce sera dans le même esprit. Il a séparé le gouvernement du sacerdoce; il a remplacé « la crainte des dieux par l'amour de Dieu »; il n'est « la religion domestique d'aucune famille, la religion nationale d'aucune cité ni d'aucune race » : il appelle à lui l'humanité entière; il enseigne que son empire n'est pas de ce monde, et l'âme n'a plus de patrie (55). Balzac n'en a-t-il rien soupçonné, ni rien su? Lorsque, achevée son histoire du chanoine Birotteau, il dépose ses conclusions, il n'oublie pas de parler du « cosmopolitisme moral, espoir de la Rome chrétienne. » (56).

Mais que répondrait-il à Proudhon, et surtout à Fustel de Coulanges ?

(53) PROUDHON, *De la justice dans la Révolution*, I, 367.

(54) FUSTEL DE COULANGES, *La Cité Antique*, 464.

(55) *Id.*, *Ibid.*, 459.

(56) *Le Curé de Tours*, 247.

Personnellement, il ne croit pas, comme Bonald, à la Révolution ; sa religion est celle de saint Jean et de Swedenborg, son catholicisme, celui de Napoléon, et un peu, aussi, celui de Lamennais évolué, si l'on admet que les curés Janvier et Bonnet soient ses porte-parole. Si donc le christianisme a détruit la cité antique, a-t-il édifié la Cité nouvelle ? On ne saurait raisonnablement le contester, à la condition d'admettre, toutefois, qu'il s'est établi dans les cadres créés par la Rome païenne ; les évêques remplacèrent légats, proconsuls et procureurs ; puis les Ordres monastiques naissent et se multiplient. Evêques et abbés, dans quelle confusion et dans quel tumulte, avec combien d'hésitations et de tâtonnements, dans les Gaules, puis en France, enfin en France, ils transforment barbarie et hordes en civilisation et en peuples, à quelles résistances ils se heurtent, c'est ce qu'on sait de reste. Comment ils s'enrichissent par le travail, par des acquisitions, par des legs, par des fondations pieuses, c'est ce qu'on n'ignore pas davantage. Ils ne défendent pas de façon particulière les humbles, les misérables, qui formèrent toute l'Eglise à ses origines. Ils ne sont opposés ni à l'idée, ni au fait du servage pour autrui, ni à l'idée, ni au fait de la liberté et de la richesse pour eux-mêmes, si bien qu'après avoir transformé la famille et la propriété dans le monde romain ils transforment encore la famille dans le monde barbare où ils se taillent la part du lion dans la propriété foncière, de sorte qu'en 1789 le clergé possède en France la cinquième partie du sol, soit un capital de 4 milliards donnant un revenu de 200 millions, y compris la dîme, sans compter le casuel ni les quêtes (57). Du fait des transformations politiques et sociales, son utilité immédiate n'est plus que d'ordre spirituel.

Que l'Eglise ait déchu, Balzac ne l'ignore pas. Il dit : « Aujourd'hui, l'Eglise n'est plus une puissance politique. » (58). En le devenant, elle avait renié ses origines, mais elle avait obéi au courant où l'entraînaient les circonstances espacées sur des siècles. Et Balzac fait la distinction nécessaire entre « la religion » et l'« Eglise », mais le véritable homme d'Etat compte avec celle-ci plus qu'avec celle-là.

(57) TAINÉ, *Origines...* I, 21-22.

(58) *Le Curé de Tours*, 246.

L'évolution de la noblesse a été parallèle. Il y a loin du « marquis » qu'on voit, au temps de Charlemagne, surveiller la frontière, la « marche », grossièrement vêtu, lourdement armé, au « marquis » que de nombreux documents nous représentent papillonnant à la Cour au XVIII^e siècle, et même dès le XVII^e. Et la royauté ? Comparerons-nous Louis XV à Louis VI, dit le Gros ?

D'autre part, comparerons-nous le « villageois » contemporain de Louis XV au serf contemporain de Louis VI ? Oui. Exception faite de ceux qui sont, à quelques nuances près, devenus propriétaires, de ceux qui sont parvenus à l'aisance, — celle-ci n'étant pas toujours impliquée par la petite propriété, — le paysan du XVIII^e siècle ressemble à celui du XII^e plus comme un frère que comme un fils, du moins quant à la pauvreté, quant à la misère ; car, si peu qu'il ait été capable de se développer intellectuellement, il n'a pas pu ne pas acquérir quelques idées, d'une excessive simplicité si l'on veut, mais qui font partie de lui-même, puisqu'aussi bien il les tient d'héritage : le contraste que fait sa pauvreté avec la richesse du clergé et de la noblesse, son travail avec leur oisiveté, l'obligation où il est de payer la taille avec les exemptions dont ils abusent, ses servitudes avec la liberté dont ils jouissent ne lui échappe pas.

Un pareil résumé est partiellement tendancieux. Même avant que La Fontaine eût écrit les *Membres et l'Estomac* et la *Tête et la Queue du Serpent*, on savait qu'aucune collectivité ne peut se passer de chef, et que, voulût-on le supprimer, le supprimât-on en effet, un autre aussitôt surgit de sa dépouille. On savait qu'une collectivité, tout comme un simple particulier, doit assumer certains frais de défense et de représentation. On savait — et l'on sait encore, — que, jusqu'à ce que l'homme ne soit plus inquiété par l'idée de l'Infini, de l'Incompréhensible, il aura besoin d'intermédiaires entre lui et Dieu. Quoi qu'il en soit, de tous les pays d'Europe où la monarchie existait, où le roi, le clergé et la noblesse étaient en possession de grandes richesses et de nombreux privilèges, la France fut le premier où l'Homme, tel que le définit la Déclaration de ses droits, estima que privilèges et richesses étaient abusifs. L'Homme réclamait et se révoltait depuis des siècles, et La Rochefoucauld a fort bien dit que « les querelles ne dureraient pas longtemps si le tort n'était que d'un côté. » (59).

(59) LA ROCHEFOUCAULD, *Œuvres complètes*, vol. 1, CDXCVI, 209.

La querelle, 1789 et les années suivantes la vidèrent, malgré le retour offensif de la Restauration. Balzac, c'est entendu, n'a pas été seul à se tromper, mais il faut dire que cela lui est arrivé. Il voulait que, dans une société où la Révolution avait beaucoup moins déterminé que précipité l'évolution, la monarchie rejoignît Louis XIV par-dessus Louis XVI et Louis XV, et que clergé et noblesse retrouvassent leurs richesses et leurs privilèges en récompense de services qu'ils n'étaient plus susceptibles de rendre, dont, en tout cas, la majorité de la nation ne voulait plus; et reconnaissons qu'elle y mettait les formes et qu'elle ne les congédiait pas comme on fait de laquais ou d'impotents. On s'étonne que Balzac, opposé à la participation au pouvoir du Tiers-Etat et du peuple en général, se soit satisfait d'affirmer gratuitement, par exemple, que la Révolution a détruit la Famille et créé l'Individualisme.

Pour quelqu'un qui s'en tient à des généralités de cet ordre, ne sait-il pas que d'autres généralisateurs outranciers, comme lui, ont précisément adressé le même reproche au léger et voluptueux dix-huitième siècle? La marquise vit à part, le marquis l'imité, et leurs enfants, s'ils en ont, sont confiés aux soins de gouvernantes, sinon de soubrettes (60). Et Balzac croit-il que Louis XIV et Louis XV aient pris grand soin de leurs familles respectives? Les dés sont pipés. Constatons-nous que, depuis 1830, depuis 1848, depuis 1871, la famille, dans son ensemble, ne se soit pas maintenue en France? Non, n'est-ce pas? Alors, à quoi bon dire qu'elle a été détruite en 1789? Des affirmations de ce genre me font songer à ces *Pensées*, à ces *Maximes*, qu'on peut souvent retourner sans qu'il y paraisse. Ainsi Joubert écrit: « L'esprit doit marcher avant le cœur, et la vérité avant l'indulgence. » Au vrai, ce qu'écrivait Joubert est ceci: « Le cœur doit marcher avant l'esprit, et l'indulgence avant la vérité. » (61). Le doux, le voluptueux Joubert, ne pouvait écrire qu'en ce sens, mais la première version n'est pas moins légitime.

Et l'Individualisme! Balzac croit-il qu'en France il y ait eu une ère où nos ancêtres aient été fourmis ou abeilles, uniquement dévoués aux intérêts collectifs de la fourmilière ou de la ruche, où une majorité de Français, avant la Révolution, aient sacrifié leurs intérêts personnels, même des moindres, sur l'autel d'une

(60) GONCOURT, *La Femme au 18^e siècle*, I, 11, 12, 241.

(61) JOUBERT, *Pensées*, I, 193. Titre V, n° LXXIII.

idée abstraite ? Il y a bien, un peu, la Nuit du quatre Août, mais nous sommes déjà en période révolutionnaire. La vérité est que Balzac a parlé de son temps en contemporain qui le voit de près, de l'ancien temps en homme qui le voit de loin et ne peut qu'en faire la synthèse, et qu'en conformité avec ses idées de partisan, pour lui, le passé ne peut être, sous certaines réserves, que l'âge d'or. Il se peut que l'Individualisme collectif des Ordres privilégiés ait été remplacé par l'Individualisme tout court du Tiers-Etat ; mais je ne vois pas en quoi nos Finances ont été plus mal gérées depuis 1871 qu'elle ne l'ont été, des siècles durant, par les rois.

Un des admirateurs de Balzac ne peut s'empêcher d'écrire : « Il nous faut constater que, subissant en ceci le sort commun aux philosophes réformateurs, Balzac l'emporte infiniment lorsqu'il se fait critique, et que ses tentatives de reconstruction sociale nous offrent de nombreux défauts, dont le moindre est *l'archaïsme* et la tentative un peu puérile de revenir en arrière. On risque toujours d'être disposé, sous prétexte que les lieux où l'on arrive ne valent pas ceux que l'on quitte, à recommencer en sens inverse des étapes que la nature ne refait jamais. » (62). Bâtonné comme le fut Voltaire par les laquais d'un grand seigneur, je ne doute pas que Balzac eût-il trouvé infiniment agréable le XVIII^e siècle, ou le XVII^e, ayant eu l'honneur d'être souffleté par le grand Condé comme le fut La Bruyère.

Mais les restrictions que Paul Flat vient de faire ne l'ont pas empêché d'écrire : « On... signale, [au dîner chez Véronique, dans *le Curé de village*], la transformation économique... dont la phase dangereuse fut étudiée de si près par Balzac. » Paul Flat ne s'est pas avisé de contrôler. « La division de la propriété, signalée par Grossetête, paraît à Balzac un principe de mort. » Après quoi Paul Flat cite deux ou trois phrases du *Curé de village*, fait allusion aux *Paysans*, et termine en disant que « le philosophisme moderne a basé les lois sur l'intérêt personnel, lequel tend à les isoler. » (63) Affirmation nébuleuse. Et, en tout, vingt-huit lignes, et Balzac a raison pour Paul Flat, parce que celui-ci a omis de vérifier. Et je voudrais avoir la certitude que d'autres admirateurs impé-

(62) P. FLAT, *Seconds Essais*, 214-215.

(63) *Id.*, *Ibid.*, 212-213.

nitents de Balzac homme d'Etat et grand sociologue n'aient pas imité Paul Flat, qu'ils ne se soient pas contentés de reprendre les données balzaciennes pour les développer, plutôt que de les soumettre à une critique impartiale. Par exemple, on voit Fernand Roux, qui pourtant ne se prive pas de critiquer Balzac, ne pas contrôler davantage ses affirmations gratuites à propos de la propriété foncière (64).

Etudiant ses *Scènes de la vie de campagne*, où la question principale ne peut être que de la propriété foncière, je crois avoir démontré qu'ici encore Balzac s'est trompé. D'abord, le morcellement n'est pas imputable à la Révolution, puisqu'il lui préexistait de très-longtemps; ensuite, il n'a — du moins que l'on sache, — provoqué aucune catastrophe; enfin, il s'est arrêté de lui-même partout où il a fallu, puisque les lois innombrables de la vie sont plus fortes que la loi et que les prévisions, que les arrêts des économistes, et Balzac n'en était même pas un. Si Benassis, si Véronique Graslin ont eu des prédécesseurs ou des imitateurs, la masse de nos communes rurales a continué de vivre sous le régime de la centralisation et de l'individualisme inévitable, dont on retrouve de nombreuses traces dans l'Ancien Régime; si les paysans des Aigues se sont partagé les bois, les prés et les champs de Montcornet, on n'a pas entendu dire : d'abord, que le général ne soit pas rentré dans ses débours; ensuite, que — du moins jusqu'à ces toutes dernières années, — la vallée des Aigues soit devenue un foyer d'agitation révolutionnaire.

Balzac a donc mal vu tout à la fois ce qui était pour lui et qui est pour nous le passé, et ce qui était pour lui l'avenir; mais il n'y a rien de plus facile, ni de plus passionnant, que de l'oublier en relisant ses chefs-d'œuvre.

(64) Fernand ROUX, *Balzac juriconsulte*, 103-111.

— CONCLUSION —

Dans cette troisième partie j'ai voulu expliquer pourquoi Balzac avait incorporé ses idées politiques et sociales à ses romans paysans, plutôt qu'à d'autres et pourquoi il avait mêlé le politique, le social et l'économique. Puis, séparant moi-même, pour la clarté, quoique un peu arbitrairement, ce que Balzac a mêlé, j'ai exposé sans discussion ses idées sur le gouvernement, la religion, les classes sociales et la famille ; enfin — et cela avec un plus grand développement — ses théories sur la propriété.

Reprenant la parole pour mon compte au chapitre IV je me suis efforcé d'apprécier les matériaux relevés dans le chapitre I, et continuant le même travail, au chapitre V j'ai essayé d'estimer à leur valeur les données recueillies dans les chapitres II et surtout III.

Strictement parlant mon travail était dès lors terminé, mais il m'a paru que le lecteur emporterait une impression plus juste si je montrais Balzac entraîné à ses rêveries par son milieu et partageant cette manie philosophique avec nombre de ses contemporains sur qui il a le privilège d'avoir été plus cru. C'est là le contenu de mon sixième et dernier chapitre.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Il reste à résumer les idées générales qui se dégagent de ce travail. La famille paternelle de Balzac est d'origine paysanne. Bernard Balzac, le père, quitte de bonne heure la campagne pour la ville. Balzac n'ignore pas ses parents du Midi. Voulant cacher ses débuts littéraires il prétexte et ses parents avec lui, un voyage chez un sien-cousin. Mais son père ne lui a pas inspiré l'amour des paysans, la sympathie pour la terre et ses durs travaux. Balzac a connu la campagne en collégien que l'on promène, en hôte de chatelain que l'on héberge, en amuseur qui fait causer, en voyageur qui regarde et qui écoute, en Parisien surchauffé, assoiffé d'air pur et de verdure mais jamais en travailleur, en habitant, même en témoin direct. Son information est donc absolument insuffisante et ses scènes de la Vie de Campagne restent courtes et faibles.

Un autre obstacle lui vient de sa nature. A son insu il a opéré un triage dans ce qu'il voyait, il n'a retenu que le détail concret et domestique et son imagination créatrice, en dépit de sa grande intensité, prenant inévitablement pour point de départ, ses souvenirs, n'a créé que dans le concret. Plus elle s'est exercée plus elle a rendu faux et unilatéral le point de vue de Balzac.

De la sorte, Balzac masque en partie la pauvreté de ses connaissances quand il décrit le logement, le vêtement, les calculs d'intérêt, les effets des passions. En revanche il demeure faible dans la description des paysages, dans la restitution du parler, dans l'interprétation du domaine affectif de l'âme. Comme il a prétendu tout dire il est aisé de constater qu'il a failli dans cette prétention exorbitante. Il n'a pas suffisamment décrit les villages ni l'exploitation agricole, ni les moyens d'existence offerts aux campagnards, ni les relations des villages entre eux.

Quelques théories *a priori* l'ont trompé : celle des races, celle des

naturalistes, celles des ultras. Sa conception du paysan ne résiste pas à l'examen, non plus que ses idées sur la propriété, sur le rôle de l'Eglise, sur la Monarchie. Balzac a eu tort de vouloir faire de la politique et de la sociologie; il s'est fourvoyé. Toute cette partie de son œuvre est morte et encombrante. Sa grandeur est ailleurs: dans le roman, dans la narration ou la description pure, plus spécialement dans le roman urbain et surtout parisien. Et ses *Scènes de la Vie de Campagne* ne sont dignes de lui que dans les parties où il retrouve les intérêts, les gestes, les demeures, les costumes, bref, ce qui se rencontre également à la ville. Là, les historiens le confirment; en économie politique ils l'infirmement.

Quelles que soient mes opinions personnelles en tant que particulier, on voudra bien me faire l'honneur de croire qu'en tant qu'auteur d'une étude du genre de celle-ci il m'était absolument indifférent *a priori* que Balzac eût vu juste ou se fût trompé, que la Révolution eût fait du tort à la France ou non. Rien de ce que je pense en propre ne devait entrer dans ce livre. Je me suis efforcé de grouper des faits et d'en dégager la conclusion qu'ils m'imposaient, et même pris comme j'étais par la lecture de mon auteur, j'aurais mieux aimé n'avoir jamais à le trouver en défaut. Je voudrais l'avoir fait toujours avec déférence et justesse.

Mais surtout, puisse ce modeste travail clore enfin les discussions oiseuses relatives à Balzac philosophe politique. Si on s'était avisé plus tôt de contrôler ses dires, on se serait épargné bien des paroles inutiles. On aurait ôté aux détracteurs de Balzac, un terrain facile de contestations, car en limitant sa gloire à son domaine véritable, on ne le rend que plus solide et plus tangible.

INDEX

Des noms propres, susceptibles de faciliter la consultation de cet ouvrage

1° Nomenclature. Les noms propres inutiles à l'emploi de ce livre ont été omis, ainsi Paris relevé en plusieurs rencontres ne l'a pas été en d'autres occasions, mais on a mieux aimé être trop accueillant que trop peu.

Les titres des écrits de Balzac sont toujours relevés.

2° Ecriture. On a employé trois sortes de caractères ainsi qu'il ressort des exemples suivants :

a) Noms de lieux et noms géographiques en général : PARIS.

b) Noms de personnes et d'entités assimilées : Taine. Restauration.

c) Noms d'ouvrage de l'esprit : *Père Goriot* (le).

On distingue donc, *Albert Savarus* [roman], Savarus (Albert) [personnage].

3° Les chiffres renvoient aux pages. Lorsqu'un nom se trouve plusieurs fois dans une même page, il n'est relevé qu'une fois.

4° Pour les écrits de Balzac, on a indiqué la tomaiison : Comédie Humaine et Théâtre dans l'édition Conard-Bouteron. Œuvres complètes dans l'édition Calmann-Lévy.

A

ABBEVILLE, 152.

Aboul-Casem, 65.

Abraham (P.), 247.

Abrantès (duchesse de), 16.

Académie (Française), 17, 126.

A combien l'amour, [T. XV], 108, 111, 335, 368.

AÇORES (les), 86.

Adieu, [T. XXIX], 263.

Adolphe, 78, 79.

AFGHANISTAN, 228.

AFRIQUE, 231, 232.

Agamemnon, 29.

Agatharchides, 256.

AGEN, 99.

Aiglemont (Mme de), 341.

Aignan, 455.

AIGUES (les), 32, 90, 139, 143, 149, 160, 172, 182, 184, 187, 188, 200, 205, 206, 223, 225, 274, 346, 356-358, 361, 371, 375, 385, 421, 465.

AIGUES-MORTES, 91.

AIN, 191, 294.

AIX-LES-BAINS, 48, 55, 56, 89, 119, 123.

AJACCIO, 58.

ALBANI, 115.

Albar, 46.

Albert Savarus, [T. III], 90, 114, 258, ALBI, 41-44, 46.

ALBIGEOIS, 41, 43.

Albigeois, 41.

ALÉNÇON, 17, 51, 54, 81, 98.

Alexandre VI, 332.

ALGER, 232.

ALGÉRIE, 232, 259.

Alhéririère (C.), 414.

Alhoy (M.), 100, 101.

ALICANTE, 183.

ALLEMAGNE, 17, 51, 53, 54, 95, 115, 152, 330, 345, 367, 399, 451, 456.

ALLIER, 91, 297.

Allix (Général), 140.

Almanach des Villes et Campagnes, 115.

ALPES, 78, 87, 89, 154, 168, 257, 315.

ALPES-MARITIMES, 307.

ALSACE, 17, 399, 400, 439, 451.

AMBIÉREUX, 89.

AMBIGU-COMIQUE (théâtre de l') 137.

AMBOISE, 86, 177.

Américains, 385.

AMÉRIQUE, 42, 132, 227, 267, 333, 393.

Ami des hommes (l'), 434.

AMIENS, 98, 381.

Amours de Deux Bêtes (les), [T.

XXI], 219, 228, 232, 259.

Ampère (A. M.), 124.

Ampère (J.-J.), 124.
 Anatole, 132.
Anatole, 336.
 ANCIEN-MONDE, 392.
 Ancien - Régime, 44, 45, 149, 151, 152, 291, 292, 300, 307, 315, 324, 360-362, 380-382, 394, 410, 411, 416, 417, 424, 440, 465.
 ANDERT (Pont d'), 112.
André, 160.
 André, 435.
 ANDRÉZIEUX, 114.
 ANGERS, 98.
 Anglais, 48, 110, 112, 165, 414, 436.
Anglais tel qu'on le parle (l'), 276.
 ANGLETERRE, 83, 96-98, 115, 282, 290, 335, 337, 347, 348, 360, 372, 386, 388, 408, 414, 419, 429, 430, 434, 451.
 ANGOULÊME, 17, 18, 42, 48, 49, 55, 59, 63, 84, 98, 108, 338, 368.
 ANGOUMOIS, 42, 84.
 ANGUITON, 312.
 ANJOU, 55, 84, 280.
 ANNECY, 56, 120.
 ANNOUX, 143.
 ANTIBES, 60.
 ANTONY, 54, 79.
 Apollon, 244.
 Arc (Jeanne d'), 21.
 ARCIS-SUR-AUBE, 52, 57, 90.
 ARDÈCHE, 125.
 ARDENNES, 157, 293, 315.
 ARGENTINE, 42.
 ARGENTEUIL, 345, 347, 426, 427, 442.
Argow le Pirate, 114.
 ARIÈGE, 292, 293, 296.
 Aristide, 20, 362.
 Aristophane, 31.
 Aristote, 250.
 ARLES, 99.
 ARMORIQUE, 177, 266.
 Arnoux (Mme), 24.
 Arrigon, 16, 50, 54, 55, 60-63, 120, 124, 126, 245, 247, 326.
 Arthez (Daniel d'), 455.
 ARTOIS, 368, 407.
 Artois (Comte d'), 448 c. f. Charles X.
 Assemblée Législative, 413
 Assemblée Nationale, 369.
Astrée, 154, 157.
Atala, 119, 275, 445, 446.
 ATHÈNES, 31.
 ATLANTIQUE, 83, 112.
 AUBE, 90, 398.
 AUBUSSON, 73.
 Aucassin, 152.
Aucassin et Nicolette, 152.
 AUCH, 99.

Audoin (Audouin), 228, 232, 238.
 Augé-Laribé (M.), 394, 396, 398, 414, 430, 431.
 AULHAT, 413, 439.
 AULNAY, 54, 79.
 AUNAY-EN-BAZOIS, 141.
 AUTEUIL, 77, 162.
Automne (l'), 160.
Autre Etude de Femme [T. VII], 76, 338.
 AUTRICHE, 347.
 AUTUN, 302, 326, 409.
 AUVERGNE, 48, 55, 87, 170, 173, 205, 264, 284, 293, 315, 353, 393, 396, 407, 413.
 AUXERRE, 98, 103, 104, 142, 188, 302.
 AVALLO, 140, 141, 143, 308, 312.
 AVALLONNAIS, 302, 312, 313.
Avant-Propos [T. I.], 17, 27, 28, 33, 249, 250, 389.
 Avenel (G. d'), 100, 402, 403, 441.
Aventures du dernier Abencérage, 275, 284.
 AVEYRON, 27, 41-44.
 AVIGNON, 88, 99.
 AVONNE, 91, 140, 141, 142, 144, 192, 223.

B

Babœu (A.), 99, 397, 402, 407.
 BAC (rue du), 139.
 BACHELERIE (la), 188.
 Bachelin (H.), 134, 139-142, 282.
 Bagaudes, 379.
 BAINS (rue des), 56.
 Bainville (J.), 445.
Bajazet, 29.
 Baldensperger (F.), 10, 16, 17, 41, 112, 198, 217, 228, 245, 247, 362, 383, 385.
Bal de Sceaux (le), [T. I.], 79, 336.
Ballade du Capitaine (la), 283.
 Ballin (G.), 124.
 Balsa (sas), 41, 42.
 Balsa (ssa), 42, 43.
 Balsa (Bernard), 45.
 Balsa (Jean), 43.
 Balsa (Pierre), 43.
 BALSAC, 41.
 Balsac d'Entragues, 42.
 Balssa (A.), 45.
 BALZAC, 42.
 Balzac (F. de, Seigneur d'Antragues), 42.
 Balzac (Guillaume, Guez de), 42.
 Balzac (Jean, Guez de), 42.
 Balzac (famille), 41.
 Balzac (Bernard, François, père du

- romancier), 42, 45, 46, 50, 211-214, 245, 469.
- Balzac (Henri, frère du romancier), 61, 132.
- Balzac (Jean-Jacques, dit Firmy), 42.
- Balzac (Laure, sœur du romancier), voir Surville (Mme).
- Balzac (Laurence, sœur du romancier), 62.
- Balzac (Mme, née Sallambier, mère du romancier), 50, 61, 119-121, 215.
- Balzac (Mme de), voir Hanska (Mme).
- Banville (Th.), 19.
- Baour-Lormian, 455.
- Barbet (Vincent), 62.
- Barbier, 119.
- Barbier de Séville (le)*, 28.
- Bargeton (Mme de), 342.
- Barginet, 359.
- Baron, 35.
- Barrage (le)*, 264.
- Barthélemy, 344, 377.
- Barthélemy (Ch.), 156.
- Baschet (A.), 42.
- BAS-RHIN, 307, 399.
- BASSE (rue), 140.
- Bataille (la)*, 56, 119, 390.
- BATIGNOLLES, 77.
- BATZ, 55, 83.
- Baudrillart (H.), 307, 394, 395, 402, 407, 418, 427, 432.
- BAYEUX, 54, 81, 179.
- Bayle, 42.
- BAYONNE, 99.
- Bazard, 453.
- BAZARNES, 140.
- Béatrix* [T. V], 81, 83, 84, 107, 109, 114, 116, 178, 182, 184, 202, 275, 309, 341, 369.
- BEAUCE, 76, 79, 92, 228, 290.
- Beaucerons, 290.
- Beaumarchais, 282.
- BEAUMONT, 107.
- Beaumont (Comte de), 60.
- Beauplan (de), 285.
- BEAURAIN, 406.
- Beauséant (Mme de), 28.
- BEAUVAIS, 98, 381.
- Bédier (J.), 392.
- Beethoven, 281, 284.
- BELGIQUE, 95, 115, 372.
- RELLAC, 131.
- Bellessort (A.), 327, 334, 335, 355, 444.
- BELLEVILLE, 77, 78.
- BELLEVEUE, 115.
- Belloy (Marquis de), 274.
- BELOUTCHISTAN, 228.
- Benassis, 51, 123-125, 132, 173, 175, 176, 180, 183, 190, 191, 193-195, 200, 202, 203, 212, 220, 263-265, 269, 282, 286, 310, 325, 326, 340, 346, 349, 350-354, 363, 381, 383, 465.
- Benoist, 430.
- Béranger, 62, 86, 450.
- Berger extravagant*, 154.
- Bernard (Charles de), 56, 363-366.
- Bernier, 17.
- Bernis, 156.
- Berny (Alexandre de), 140.
- Berny (Armand-Marie de, père du précédent), 60.
- Berny (Charles de, frère du précédent), 60.
- Berny (famille de), 60, 140.
- Berny (Mme Armand de, La Dilecta), 16, 54, 59, 60-62, 65, 140.
- Berrichon, 208.
- BERRY, 62, 76, 91, 92, 134, 139, 184, 279, 280, 348, 268, 407.
- Berry (duc de) 449.
- Bertaut, 17.
- Bertin, 409.
- Berthelot, 236.
- Bertrand, 335.
- BESANÇON, 17, 56, 98, 99, 363.
- Besse (Comte de), 413.
- BETHUNE (quai de), 103.
- Bette (Cousine), 207.
- Bézard (Yvonne), 403-405, 407.
- Bibliographie de la France*, 364.
- Bibliophile Jacob, voir Lacroix Paul.
- Bichat, 245.
- Bienstock, 55.
- BIÈVRE, 77, 79.
- Binet, 315.
- Biré (E.), 42, 43.
- Birotteau (Abbé), 26, 200, 355, 380, 460.
- Birotteau (César), 72, 84, 281, 356.
- Blainville, 229-231.
- Blanchard (Ph.), 124.
- Blanchard (R.), 231-239.
- BLANGY, 123, 140, 142, 164, 166, 167, 174, 184, 186, 187, 192, 193, 195, 196, 202, 206, 269, 326, 346, 357, 360, 362.
- Blerzy (H.), 305.
- Blésois, 389.
- Bleus (les), 278, 285, 286.
- Block (M.), 163, 164.
- Blondet (Emile), 149, 345, 346.
- Blot (famille), 62.
- Bobilier, 365.
- Bœhm (J.), 215, 329.
- Bœrhaave, 260.
- Boileau, 162.
- Boinvilliers, 122.
- Boisguillebert, 21.

Bolivar, 327.
 Bonald (de), 27, 35, 329, 448, 449, 452, 459, 461.
 Bonaparte, voir Napoléon.
 Bonhoure (G.), 50, 215, 216.
 Bonnébault, 191, 198, 206, 279, 283.
 Bonnébault (la vieille), 173.
 Bonnefon (P.), 155.
 Bonnemère (E.), 151.
 Bonnet (Curé), 128, 132, 159, 183, 191, 195, 200, 263, 269, 325, 326, 336, 350, 353, 354, 380, 429, 461.
 Bordeaux, 98, 99, 111, 114, 183, 368.
 Bordeaux (duc de), 447.
 Bordeaux (H.), 263, 264.
 Borget, 121.
 Borgia (César), 332.
 Bory de St-Vincent, 241, 242.
 Bossion (J.), 124.
Bossue (la courageuse), 286.
 Bossuet, 23, 27, 329, 425.
 BOSTON, 115.
 Bottin, 95, 96, 98, 99, 103, 104.
 Bouchard (D.), 55.
 Boucher, 30.
 Bouilhet, 25, 26.
 Bouillon (duc de), 408.
 Bouilloux-Lafont, 398.
 Boulainvilliers, 386.
 BOULEAUNIÈRE (Boulinière, Boulonnière, la), 52, 59, 60, 64, 120.
 BOULOGNE (bois de), 78.
 BOURBON, 99.
 BOURBONNAIS, 91.
 Bourbons (les), 185, 190, 328, 336, 450, 455.
 Bourdillon (F.), 152.
 BOURG-EN-BRESSE, 17, 56, 89.
 Bourgeois (E.), 156.
 BOURGES, 18, 24, 57, 92.
 BOURGET (lac du), 56, 89.
 Bourget (P.), 17, 20, 444, 445.
 BOURGOGNE, 57, 90, 103, 139, 140, 143, 144, 166-168, 174, 182-184, 221, 225, 257, 268, 279, 383, 402.
 Bourguignons, 266.
 Bourignon (Mlle), 215.
 Bourlae (baron de), 415.
 Bournisien (Curé), 329, 365.
 Bouteron (Marcel), 10, 55, 63, 125, 133-135, 138, 218, 224, 239, 245, 249, 260, 282, 450.
 Bouvard, 73, 362, 454.
 Bovary (Charles), 315.
 Bovary (Emma), 31.
 Boylesve (R.), 24, 25.
 Brazier, 179, 180.
 Brazier (Flore), 202.
 Bréal (H.), 17.
 BRÉSIL, 42, 70.

BRESSE, 89.
 BREST, 98, 191.
 BRETAGNE, 54, 55, 57, 58, 61, 81, 83, 88, 106, 169, 173, 177, 178, 182, 184, 201, 202, 275-278, 283, 285, 286, 291, 309, 315, 394, 395, 402, 407, 409.
 Breteuil, 406.
 Breton (s-ne-nes), 83, 165, 178, 181, 276, 279, 282.
 BRETONVILLIERS (rue), 103.
 Breugnot (Mme), 141.
 Breugnot (M. de, pseud. de Balzac), 140.
 BRIARE, 103.
 Bricolin (le père), 160.
 Bridau (Ph.), 28, 381.
 BRIE, 185, 284, 407.
Brière (la), 275.
 Brigaut, 178, 284, 285.
 BRIOUDE, 41.
 Broglie (duc de), 437, 449.
 Brongniart, 228.
 Brongniart (Mlle), 228.
 Brossette (abbé), 196, 200, 202, 203, 206, 269, 326, 358, 383, 390.
 Bruguère, 285.
 Brunet, 195, 358.
 Brunetière, 16, 29, 30, 34, 51, 52, 363, 443, 446.
 Brunhes (J.), 307, 393.
 Brunot (F.), 159, 214.
 Brunswick (duc de), 368.
 Bruzen de la Martinière, 41, 42.
 Buchez, 453.
 Buffon, 25-28, 213, 215, 225-227, 243, 250, 257, 409.
 BUGÉY (Monts de), 89.
 Bujault (J.), 296, 431-435.
Bulletin des Lois, 163.
Bulletin des Sciences, 214.
Buonaparte (de), 446.
Burgraves (les), 364.
 Butifer, 191.
 Byron, 84.

C

Cabanès (D^r), 45.
Cabinet des Antiques (le) [T. XI], 335, 338, 341, 342, 344, 367, 370, 373, 374, 383, 415.
 CACTRIANE (la), 228, 232, 234, 239.
 Cadignan (princesse de), 368.
 CADIX, 231, 448.
 CAEN, 98, 111.
 Cagliostro, 330.
 CAHORS, 99.
 Caillard, voir Laffitte.
 Caillard (la), 111.

- CAILLERIE (la), 61.
 CALAIS, 97, 98.
 Calvin, 340.
 Calvinistes, 332.
 Calyste, 202.
 CAMBRAI, 18.
 CANADA, 226, 227.
 Canalis, 34.
 CANARIES, 232.
 CANEZAC, 44-46.
 CANTAL, 307.
Caractères (les), 246.
 CARCASSONNE, 99.
 Cardot (J. J. S.), 77.
 Caroline, 78, 79.
 Carraud (capitaine, commandant), 59, 63, 64.
 Carraud (Zulma), 16, 18, 47-49, 55, 57, 62-70, 119-123, 125, 126, 346, 354.
 Carrel (A.), 450.
 CASSINI (rue), 65, 72.
 CASTRES, 44.
 Castries (Mme), 55, 68, 342.
 Catéchisme (le), 119.
Catherine de Médicis (Sur), [T. XXX], 228, 332, 333.
 Catholicisme, 17, 27.
 Catholiques, 331.
 Caujole (Dr), 17, 211.
 CAUX, 118, 290.
 CAXE-SOTIA.
 Caziot (P.), 395, 420, 439, 440.
 Celte, 393.
Censeur Européen, 386.
 Cent ans (guerre de), 403, 404.
 CENTRALE (place), 56.
 CENTRE (le), 180.
 Cerfbeer et Christophe, 199.
 CERNAY, 406.
 CERNEUX, 123, 195, 360.
 César (Jules), 118.
César Birotteau, 79, 84, 136, 280, 282, 368.
 CETTE, 99.
 CÉVENNES, 315.
 CEZY, 140.
 Chailley-Bert, 442.
 CHAILLOU, 72.
 Chalais (M. de), 360.
 CHALONS-SUR-MARNE, 98.
 CHALON-SUR-SAONE, 57, 302.
 Chambon (F.), 140.
 CHAMBRAY, 435.
 Chambre des Députés, 62, 335, 341, 344, 420, 422, 433, 437.
 Chambre des Pairs, 360, 422, 423, 436.
 Champagnac, 353.
 CHAMPAGNE, 90, 164, 183, 398, 441.
- Champenoise, 165.
 Champfleury, 16, 17, 50, 66, 365.
 Chanteclaire, 109.
 CHANTILLY, 54, 87.
 Chaperon (abbé), 205.
 Chaptal, 428.
 Charbonnerie (la), 450, 453.
 CHARENTE, 42, 63, 408.
 CHARENTON, 78, 101.
Charivari, 156.
 Charlemagne, 384, 388, 462.
 Charles VI, 338.
 Charles X, 313, 327, 336, 380, 383, 428, 438, 445, 448. c. f. Artois (Comte d').
 Charléty (S.), 306, 420.
 Charlotte, 155.
 CHAROLAIS, 364.
Charte, 328, 335, 344, 387, 449.
 CHARTREUSE, voir Grande-Chartreuse.
 Chartreux, 120, 123.
 CHASSEY-EN-AUXOIS, 308.
 Chastellux (Comte de), 142.
 Chateaubriand, 18, 23, 54, 56, 75, 82, 153, 220, 269, 284, 331, 352, 378, 379, 382, 445-447, 449.
 Chateaubriant, 275.
 Château-Laffitte, 73.
 CHATEAUGIRON (-le-Vieil), 364.
 Châteaugiron (Héraclius de), 364.
 CHATEAUXROUX, 92, 98.
 Chatelain (R. Th.), 157.
 CHATENAY, 79.
 Chaulieu (duc de), 22, 340.
 CHELLES (Abbaye de), 407.
Chemise Sanglante (la), 359.
Chêne de la Messe (le), 286.
 CHÈNE-PENDU (Auberge du), 435.
 CHER, 65, 86, 297, 407.
 CHERBOURG, 54, 98.
 Chesnel, 369, 373, 374.
 Chevet, 78.
 CHEVREUSE, 406.
 Chevreuse (seigneur de), 406.
Chien de Brisquet (le), 287.
 CHINE, 19, 233, 236.
 CHINON, 18, 106, 368.
 CHOISY, 77.
Chouans (les) [T. XXII], 34, 51, 76, 81, 82, 109, 119, 160, 165, 168, 170, 173, 177, 178, 181, 185, 201, 275-278, 281, 284, 307, 389.
 Chouans, 178, 274, 276.
 Chrestien (Michel), 455, 456.
 Christianisme, 27, 381.
Chronique de Paris [O. C. T. XXII], 334, 364.
 Cibot (Mme), 77, 116, 280.
 Cid (le), 275.
 CINQ-CYGNE, 370.

Cinq-Cygne (comte de), 369.
 Cinq-Cygne (Laurence de), 369.
 CISE, 84.
 CITÉ (rue de la), 353.
 Claës (Balthazar), 51, 218, 281, 372.
 CLAMECY, 140-142.
 Claretie (J.), 53.
 CLAYE, 53, 54.
 CLERMONT-FERRAND, 48, 99.
 CLOHEGOURDE, 368.
 Clousier, 194, 200, 325, 326, 340, 457.
 Cobourg (prince de), 368.
Cochenille, 231, 239.
 Cochet (Mlle), voir Soudry (Mme).
Code Civil, 22, 344, 347, 348, 384, 399, 400, 405, 415, 418, 419, 424, 430, 431, 444.
 Colbert, 300, 303.
 Colette, 157.
 Colin, 157.
Colin Maillard, 156.
 Colorat (Jérôme), 354, 375.
 Combarieu (J.), 285.
 COMBES (rue des), 55.
 COMBOURG, 54, 160.
Comédie Humaine (la), 15, 18, 28, 32, 34, 51, 55, 58, 75, 76, 89, 93, 112, 137, 151, 153, 161, 174, 183, 199, 211, 217, 218, 249, 274, 285, 288, 316, 317, 334, 348, 367, 378, 382, 387, 415, 443, 445, 448.
Comédiens sans le savoir (les) [T. XIX], 280, 458.
Comment aiment les filles [T. XV], 78, 80, 134.
Commerce (Journal du), 449.
 Communisme, 347.
Compagnon du Tour de France, 274.
 Comte (A.), 332.
 Comte (J.), 97.
 Comtesse (la), 111.
Concordat (le), 45.
 CONCORDE (place de la), 94.
 Concurrence (la), 111, 112.
 Condé (le Grand), 425, 464.
 Condillac, 249.
Confession (la), 132.
Confidences (les), 290.
 Congrégation (la), 448, 450.
Congrès de Vérone (le), 446.
Conquête de l'Angleterre par les Normands, 388, 391.
Conservateur (le), 448-450.
Considérations sur l'histoire de France, 388.
 Constant (Benjamin), 398, 435-437, 441, 450, 455.
Constitutionnel (le), 134, 206, 447, 449.
 Consulat (le), 50, 176.

Contes Drôlatiques (les), 119, 120, 355.
Contrat de Mariage (le) [T. VII], 245, 455.
Contrat Social (le), 346, 448.
 Convention (la), 163, 343, 412, 448, 455, 456.
 Cooper (F.), 132, 267.
 COOPERSTOWN, 132.
 COQ-HÉRON (rue du), 96.
 Coquille (Guy), 417.
 Coralie, 28.
 Cordeliers, 42.
 Corentin, 77, 108, 111, 374.
 Cormon (Mlle), 51.
 Corneille, 25-29.
Correspondance, 18, 35, 47-49, 51, 52, 54, 55-57, 60-62, 63, 64, 65, 67-71, 76, 116, 119-127, 129, 137, 138, 335, 339, 344, 347, 355, 363, 364, 377, c. f. [O. C. I. XXIV], voir aussi *Etrangère*.
 CORRÈZE, 130, 131.
 CORSE, 58, 66, 231, 307, 311.
 Corses, 58, 88.
 Cortès (F.), 231.
 CÔTE D'OR, 141, 142, 313.
 CÔTES DU NORD, 307.
 COUCHES, 123, 142, 167, 191, 195, 346, 360, 371.
 COULOMBS, 407.
 Coulombier (Gilles), 404, 405.
 Coulombier (Henri), 404.
 Coulombier (Jehan), 404.
 Coulombier (Jehan fils), 404.
 Coulombier (Perrenet), 404.
 COURCELLES, 140.
Cour des Messageries Royales [O. C. T. XXI], 102.
 Courier (P.-L.), 41, 421, 434, 435, 450, 456.
Courrier Français (le), 157, 387, 449.
Cours d'Histoire des Etats Européens [O. C. T. XXII], 332.
 COURS-LA-REINE, 94.
Courtecuisse, 188, 358, 361, 362.
 COURTILLE (la), 77.
 COUESNON, 76, 82.
 Cousin (V.), 216.
Cousine Bette (la), [T. XVII], 35, 138, 179, 207, 379, 381, 415.
Cousin Pons (le) [T. XVIII], 77, 116, 248, 280, 372, 444, 445.
 COUTEROLLES, 143.
 Crébillon, 30.
 Crémère-Dionis, 192.
 CREUSE (la), 130, 131.
 Croisades (les), 85.
Cromwell (préface de), 275.
 Cuesta (N. F.), 42.

Culloch (M.), 430.
 CURE, 141, 312.
Curé de Tours (le) [T. IX], 26, 460, 461.
Curé de Village (le) [T. XXV], 20, 27, 32-34, 55, 87, 106, 108, 114-116, 127-132, 135, 149, 160, 165, 167, 168, 170, 173, 176, 180, 182, 183, 191, 193-195, 197, 200, 210, 219, 220, 267, 269, 277, 281, 310, 325, 326, 331, 333, 336, 340, 345, 346, 348-350, 352, 353, 355, 361, 362, 371, 375, 414, 426-429, 445, 446, 457, 464.
 Curnonsky, voir Bienstock.
 Cuvier, 18, 95, 214-217, 221, 233, 240-242, 244, 245, 247-265, 268.

D

Dahlin (Th.), 50.
 Daire (E.), 434.
 Dalloz, 163, 416, 418, 422, 425.
 Dalvimare, 285.
 DAMAS, 327, 350.
 DAMES (route des), 78.
 Dancourt, 154.
 Daresté de la Chavanne, 409.
 DARNIS, 44.
 Darwin, 240.
 Daubenton, 409.
 Daudin (H.), 214.
 DAUPHINÉ, 89, 93, 167, 171, 174, 190, 193, 202, 279, 355.
 Dauphinois, 268.
 David (roi), 23.
 Davout (maréchal), 142.
 DAX, 408.
Débats (Journal des), 16, 432, 448, 449.
Début dans la vie (un) [T. II], 77, 80, 95, 102, 105, 107, 110-114, 136, 180, 247, 374, 375.
 Decazes, 386, 449.
 Defauconpret, 267.
 Delerot (E.), 26.
Delphine, 445.
 Démocratie, 347.
 Demogeot, 448.
 Dennery, Cormon et Grange, 137.
 DENT-DU-CHAT, 56, 89.
 Depardieu (Etienne), 273.
Député d'Arcois (le), [T. XXI], 52, 90, 133, 136.
Dernier Chouan (le), 75.
Dernière Incarnation de Vautrin (la), [T. XVI], 29, 80, 115, 134, 138, 280, 457.
 Derville, 108, 111.
 Desbordes-Valmore (Marceline), 228.

Deschards (Mme), 79.
Description géographique de Vézelay, 312.
 Desmarets, 229.
 Desnoiresterres, 73, 141.
 Desplein, 247.
 Desroys, 456.
 Dessaigues, 215.
 Deur (Etienne), 404.
Deux Poètes (les) [T. XI], 84, 116, 134, 338, 342, 456.
 DEUX-SÈVRES, 431, 432.
Devn du Village (le), 155, 160.
 Dickens, 75.
Dictionnaire de Trévoux, 160.
 Diderot, 102, 382.
 Didot (les), 456.
 DIJON, 98, 142, 278, 313.
 Dimier (L.), 443, 444.
 Directoire, 35, 149, 212.
Discours sur les Révolutions à la surface du globe, 256, 259.
Documents Parlementaires, 419.
 Dominique, 288.
 Dommartin (curé), 365, 366.
 DONNEMARIE, 414.
 DORDOGNE, 408.
 DORE (Monts), 87.
 Dorveaux (P.), 218, 239.
 Dostoïevski, 16.
 DOUAI, 51, 52.
Double Famille (une), [T. III], 80, 81, 111, 179, 184.
 DOUBS, 90.
Drame au bord de la mer (un), [T. XXIX], 83, 189.
Drapeau blanc (le), 448.
 Dreyfus, 406.
Droit d'aînesse (le), (O. C. T. XXIII), 327.
 Dubois, 450.
 Dubourdieu, 457, 458.
 Dubrueil, 368.
 Duchambge (Pauline), 285.
Duchesse de Langeais (la), [T. XIII], 330, 335, 341, 380, 455.
 Ducler (la), 111.
 Duclou et Cie, 103.
 Dufau, 195, 200, 310, 325, 326.
 Du Guénic, 281, 369, 370.
 Duhamel de Monceau, 409.
 Dujarier, 136.
 Dumas (A.), 134.
 Duméril, 231, 233, 242, 248.
 Dumont d'Urville, 115.
 Dupin (A. M., dit Dupin aîné), 100, 122, 295, 312-314, 349.
 Dupin (Ch.), 292, 293.
 Du Pontavice de Heussey (R.), 52, 58.

Dupont de Nemours, 434.
Dussert (J.), 394.
Dutheil (abbé), 336.
Duval, 455.

E

ECHIELLES, 171, 352.
Echo de la Jeune France, 126.
Eckermann, 26.
Ecole des Ponts et Chaussées, 354.
ECOSSE, 348, 414.
Edmond, 155.
Edwards, 227.
Education Sentimentale (l'), 24.
Eglise (l'), 28, 327-330, 331, 336, 337, 355, 356, 380, 388, 448, 452, 461, 470.
EGYPTE, 125, 256, 331, 389.
Egyptiens, 458.
Eglogues (de Ronsard), 154.
ELBEUF, 99.
ELDORADO, 116.
Empire Français (Premier), 77, 149, 176, 195, 285, 294, 336, 357, 362, 367, 387, 428, 447. (Second), 304, 307, 459.
Empire Romain, 300, 460.
Employés (les), [T. XIX], 77, 217, 335, 342, 343, 456.
Encyclopédie (l'), 162, 382.
Enfantin (le Père), 453.
Enlèvement (l'), 285.
Ennemis en présence (les), voir *Paysans (les)*.
Entragues (d'), 42.
Entreprise générale des cochés, 103.
Envers de l'histoire contemporaine (l'), [T. XX], 77.
Environs de Paris (les), 33.
Epoques de la Nature (les), 218.
Erostrate, 22.
Ersthi, 228, 232.
Eschyle, 29.
Escobars, 137.
Esgrignon (d'), 335, 365, 373, 383.
ESPAGNE, 83, 86, 88, 95, 154, 183, 231, 436, 451.
Espagnols, 228, 229.
Esprit des Lois Nouvelles (l'), 415.
Essai analytique sur la richesse et sur l'impôt, 131.
Essai sur Balzac, 15, 16.
Essais sur l'histoire de France, 387.
Essai sur les Révolutions, 446.
Essai sur... le Tiers-Etat, 21, 390.
Essai sur l'inégalité des races humaines, 392.
Essai sur l'indifférence, 446.
ESSLING, 142.

EST, 58, 407.

ETATS-UNIS, 42. c. f. AMÉRIQUE.

Etienne, 454.

Etrangère (lettres à l'), 18, 19, 27, 47-49, 50, 52, 54-62, 64-72, 76, 97, 115, 120-123, 125-129, 133, 134-137, 138, 140, 143, 228, 262, 274, 282, 329, 334, 344, 368, 378, c. f. *Correspondance*.

Etude de mœurs par les gants, [O. C. T. XX], 246.

Eugénie Grandet, [T. VIII], 84, 280.

EURE-ET-LOIRE, 372.

EUROPE, 19, 57, 152, 177, 216, 231, 235, 304, 337, 343, 350, 425, 430, 431, 455, 456, 462.

EUROPE (gare de l'), 114

Europe littéraire (l'), 121.

Evangile (l'), 119, 120, 122, 189, 286.

Exposition de la doctrine de Gall, 244.

Eymery, 450.

EYMOUTIERS, 131.

F

Fabricius, 229.

Faguet, 90, 160, 273.

Fail (Noël du), 154, 431.

Farrabesche, 132, 170, 173, 180, 181, 191, 277, 354.

Faucher (L.), 400, 413, 418, 421, 426, 427, 429, 437, 438.

faucheurs (les), 134.

Faulx-Abril (Berthelot), 404.

Faure (G.), 123, 124.

Fausse Maîtresse (la), [T. IV], 78.

Faute de l'abbé Mowret (la), 90.

FAYE (forêt de), 286.

Femme abandonnée (la), [T. IV], 81.

Femme de trente ans (la), [T. VI], 77, 84, 85, 87, 92, 195, 341.

Femme de quarante ans (la), 363.

Fénelon, 127, 156, 325, 329.

Féodalité, 83.

Ferragus, [T. XIII], 196.

Ferry (G.), 112.

FERTÉ-GAUCHER (la), 90.

Fertault (F.), 282.

Festin de Pierre (le), 155.

Fieux (Ch. de), 157.

Fiévée (P.), 449.

Figaro, 28

FIGUERAS (las), 228, 237, 240.

Fille d'Eve (une), [T. IV], 253, 340.

FILLES-BLEUES, 57.

Finna, 228, 237, 240.

Finot, 327, 380.

Flach (J.), 383, 384, 401.

FLANDRE, 80, 368, 414.

Flat (P.), 464, 465.

Flaubert, 25, 26, 104, 165, 253, 315, 329, 365, 366, 453, 454.
 FLAVIGNY, 308.
 Flèche d'Or (la), 112.
Fleur des Pois (la), [T. VII], 65, c. f.
Contrat du Mariage (le).
 Fleury, 404.
 Flore, 188.
 FLORENCE, 78.
 Florine, 253.
 Flour de St-Genis, 308, 400, 402, 403, 410, 412, 413.
 Flying Scotchman (The), 112.
 FONTAINEBLEAU, 60, 92, 103.
 Fontanes, 449.
 FORBACH, 98.
 FOREZ, 293.
 Fosseuse (la), 28, 171, 181, 183, 187, 198, 223, 281, 360.
 Fouché, 335.
 FOUGÈRES, 17, 51, 52, 54, 109, 160.
 Fouqueure (A.), 17, 55.
 Fourchon (le père), 15, 113, 161, 179, 182, 184, 187, 189, 193-195, 198, 204-206, 224, 225, 277, 279, 280, 282, 298, 325, 358, 385, 386, 388.
 Fourrier (Ch.) 452, 453, 456-458.
 Foville (A. de), 303-306, 307, 395, 398, 400, 426, 428-430.
 Foy (Général), 449.
 Franc, 382-385, 387, 388.
 Français (-es) 111, 143, 463.
 FRANCE, 15, 19-21, 23, 34, 41, 48, 51, 53, 54, 57, 58, 62, 63, 70, 75, 76, 80, 84, 87, 89, 96, 97, 100, 106, 113-116, 120, 122, 130, 142, 152, 154, 164, 165, 168, 171, 178, 180, 194, 196, 227, 264, 276, 282, 283, 299-301, 306, 309, 310, 312-316, 323, 332, 334-337, 339, 340, 342-344, 346, 347-350, 360, 361, 367, 369, 371, 373, 377-383, 386, 387, 393-395, 397-401, 407-418, 425, 427, 428, 430-432, 434-436, 438-442, 446, 449, 451, 460-463, 470.
 Franche (P.), 17.
 FRANCHE-COMTÉ, 89.
 FRANCIE, 461.
 Francine, 278.
 Franck, 124.
 Franc-Maçonnerie, 448.
 François de Neufchâteau, 296, 430.
François le Champi, 160, 272, 273.
 FRAPESLE, 49, 52, 53, 59, 63, 64, 66.
 Fray-Fournier, 17, 55, 130, 131.
 Frédéric, 24.
 Frères Ignorantins, 294.
 FRISE, 181.
 Fustel de Coulanges, 401, 460.

G

GABOU, 130.
 GABOURET, 130.
 GACOGNE, 312-314.
 Gaillard, 375.
Galant Jardinier (le), 156.
 Gall, 244-247.
 Gallien (H. de), 95.
 Gallo-Romain, 384, 392.
 GANDER-CLEUG, 144.
 Gannal (Dr.), 230.
 Garde (la), 190, 193.
 Garde Nationale, 19.
 Garde Royale, 375.
 GARDE-VIAUR (la), voir LAGARDEVIAUR.
 GARONNE, 408.
 Gascon, 393.
 Gasparin (A. de), 292.
 Gastaldi, 131.
 GATINAIS, 105.
 Gaubertin, 141, 206, 222, 356-358, 373, 375.
 Gaudissart, 457.
 GAULE, 266, 387, 391, 410, 461.
 Gaulois, 289, 382-386.
 Gautier (Th.), 30, 31, 49, 73, 127, 137.
 Gavarni, 56, 112.
 Gavault (P.), 22, 71.
Gazette du commerce, 429.
Gazette de France, 334, 448, 449.
Gazette de Franche-Comté, 363.
Gazette Nationale, voir *Moniteur Universel*.
 Gazonal, 280, 458.
 GÉMENOS, 88.
 Genestas (Adrien), 198.
 Genestas (Commandant), 123, 125, 167, 188, 243, 282, 286, 325, 349, 352, 355.
 GENÈVE, 56, 62, 120, 134.
Geneviève, 368.
Génie du Christianisme, 382, 446.
Gentilhomme Campagnard (le), 363, 364, 366.
 GENTILLY, 77.
 Geoffroy St-Hilaire, 221, 229, 245, 247, 249-251, 260.
 Georges, 114.
 Gérard, 115, 220, 310, 325, 326, 354, 355.
 GERMANIE, 387.
 Germain (-s), 384, 387, 392.
 Gévaudan (Mme de), 87.
 GIF (abbaye de), 404.
 Gilbert (E.), 160.
 Gimel, 410.
 Girardin (Delphine, Mme de), 16, 137.
 Girardin (E. de), 121, 126, 127, 135, 138.

Giroust (Mathieu), 404.
Globe (le), 450, 456, 457.
 Gnaton, 246.
 GOBELINS, 77.
 Gobineau, 392.
 Gobseck, 28, 360, 381.
 Godain, 179, 187.
 Godard (Joseph), 77.
 Gœthe, 25-28, 249, 450.
 Goguelat, 190, 194.
 Goncourt, 141, 463.
 GONDREVILLE, 368, 374.
 Gondrin, 190.
 Gonzalès, 406.
 Goriot, 28, 32.
 Gosse, 455.
 Gourdon (*Les Paysans*), 221, 257.
 Gourdon (E.), 101-103.
 Gournay, 409.
 Gouvernement (le), 96.
 Gozlan (L.), 17, 71-74.
 GRAISIVAUDAN, 124.
 Granarius, 228, 237.
 Granarius (Anna), 228-230, 234, 235, 238.
 Grand Bureau, 111.
 Grand-Collège, 361.
 GRANDE-CHARTREUSE, 56, 123, 124, 360.
Grande Encyclopédie, 239, 240.
 Grandet (Eugénie), 25, 28, 32, 51, 354.
 Grandet (père), 55, 280, 362.
Grandeur et Décadence de César Birotteau, voir *César Birotteau*.
Grand Homme de province à Paris (un), [T. XII], 245, 327, 336, 450, 458-461.
 GRAND-I-VERT, 171, 173, 182, 183, 185.
 Grandlieu (M. de), 370.
Grand Livre (le), 448.
 Grandperrin, 364.
Grand Propriétaire (le), 134, 325, 362.
 GRAND'RUE, 105.
 Granier (Jeanne), 45.
 Granville, 111, 132, 223, 228, 229.
 Graslin (l'économiste).
 Graslin (Pierre), 353, 371.
 Graslin (Véronique), 28, 34, 115, 129, 131, 132, 269, 281, 325, 350, 352-355, 363, 464, 465.
 GRAVE, 124.
 Gravelot (les), 357.
 GRÈCE, 154, 389.
 GRENADE, 231.
 GRENADIÈRE (la), 54, 59, 61, 62, 64, 65, 85, 86, 88.
Grenadière (la), [T. IV], 86.

Grenadiers de la Garde-Impériale (les), 170.
 GRENELLE - ST-HONORÉ (rue), 96.
 Grenier (H.), 431.
 GRENOBLE, 51, 123, 124, 191, 195, 311, 349.
 Grey (Dorian), 31.
 GREZ (Grès, Grex), 60.
 GRÉNGLAND, 58.
 Groison, 193.
 Gros-Jean, 97.
 Grossetête, 115, 310, 325, 326, 352, 354, 428.
 GUAXACA, 230, 231.
 Gudin (abbé), 201, 285, 286.
 Guépin, 77.
 GUÉRANDE, 83, 106, 116, 178, 309, 369.
 Guillon, 143.
 Guizot, 174, 216, 294, 386-390, 393.
Gul et Bulbul, 228.
 GULISTAN, 228.
 Guyon (Mme), 215.

H

Hanska (Anna), 228.
 Hanska (Mme), 16, 18, 27, 47, 48, 51, 52, 67-70, 76, 120, 121, 123, 125-129, 133-137, 140, 143, 267, 281, 329, 334, 342, 344, 355, 377.
Hamlet, 29.
 Hardy, 232.
 HARROZO-RIO-GRANDE, 233.
 Hastings, W. S., 141.
 Haut (Marc de), 407, 412, 415, 418.
 HAUTES-ALPES, 124, 294.
 HAUTE-COMBE, 89.
 HAUTE-GARONNE, 42.
 HAUTE-LOIRE, 293, 428.
 HAUTE-MARNE, 90, 398.
 HAUTE-SEINE, 103.
 Hauterrie (M. de), 370, 371.
 HAUTE-TARENTAISE, 289.
 HAUTE-VIENNE, 130, 131, 354.
 HAUT-LANUEDOC, 41.
 HAVRE (le), 98, 99, 108.
 Hélène (Valette), 55.
 Helm-Floyd (J.), 17.
 Henri IV, 360, 407.
 Henry (R.), 395.
 HERCULANUM, 83.
 Herrera (Carlos), 108.
 Herschel, 245.
 Hervey (curé), 129.
 Hirondelle (l'), 315.
Histoire de France écrite sous la dictée de Blaise Bonnin, 160.
Histoire de la langue française, 159.

Histoire de l'Empereur racontée dans une grange, 286.
Histoire impartiale des Jésuites, 327.
Hobbes, 27, 333, 362.
Hocquart, 245, 247.
Hoffmann, 144.
HOLLANDE, 51, 372.
Homais, 315, 365, 366.
Homme aux Quarante Ecus (l'), 380.
HONDURAS, 231, 239.
HONGRIE, 367.
HOTEL DU MAURE, 54.
Hottenger, 401, 411.
Hubert, 327.
Huet, 154.
Hugo (Victor), 73-75, 128, 191, 275, 288, 351, 382, 445-447, 450.
HULAY (Ulay), 60.
Hulot (baron), 28, 165, 379, 381.
Hulot (baronne), 179.
Hulot (Victorien), 381.
Hurons, 59.
Hussein-Dey, 232.
Husson (Mme), 113.

I

ILE-DE-FRANCE, 417.
ILE ST-LOUIS, 103.
Il était une brunette, 282.
Illuminés, 451, 452, 454.
Illusions perdues (les), [T. XI], 136, 244, 450.
Illustre Gaudissart (l'), [T. X], 84, 205, 208, 458.
Images d'Epinal, 170.
Imitation de Jésus-Christ (l'), 120, 121.
Impôt et de l'Amortissement (de l'), 456.
Impressions et Souvenirs, 160.
Indépendant (l'), 449.
INDE, 175, 178.
Indien, 267.
INDRE, 61, 76, 84.
INGOUVILLE, 81.
Ingres, 18.
Initié (l'), [T. XX], 415.
Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux, 17, 60, 63.
Interdiction (l'), [T. VII], 248, 415.
Inventaire-Sommaire... Tarn, 44, 45.
INVILLIERS, 404.
IRLANDE, 388, 430.
Isaac, 365.
ISÈRE, 126, 352.
ISIGNY, 179.
ISLETTES, 164.
ISSOUDUN, 17, 53, 59, 62, 63, 76, 92, 179.

ITALIE, 17, 51, 59, 66, 83, 86, 89, 95, 119, 120, 154, 205, 231, 436, 451, 456.
ITALIE (barrière d'), 77.
ITALIENS (boulevard des), 73.
Itinéraire de Paris à Jérusalem, 446.
Ivernois (Fr. de), 431.

J

Jacob, 157.
Jacquerie (la), 268, 390.
Jacques Bonhomme, 152, 165, 386.
Jacques-Cœur, 57.
Jacquotte, 180.
Janin (J.), 49, 132, 336, 449.
Jansénistes, 451.
Janvier (curé), 125, 196, 200, 206, 325, 329, 336, 461.
Japhet (baron), 219, 220.
Jappeloup (Jean), 160.
JARDIES (des), 17, 59, 64, 65, 67, 69-74, 78, 136, 143, 166, 354, 363.
JARDIN DES PLANTES, 217, 221, 225, 227, 231, 232, 236, 239, 240, 263.
JARDIN DES PLANTES D'ALGER, 232.
Jarpéadiens, 228.
Jarpéado, 228, 230, 231, 233, 235-240.
Jaspéada, 228.
Jay, 455.
Jean Cavalier, 390.
Jean-Louis, 327.
Jeanne, 160, 273.
JÉNA, 390.
JÉRUSALEM, 153.
Jésus-Christ en Flandre, [T. XXVII], 208, 327, 328.
Joanne (P.), 130.
Jocelyn, 162.
JOCAVIEL (Jouqueviel), 43.
Johnson (Dr.), 419.
JOIGNY, 140, 142.
JOSAS, 405.
Joséphus-Maria, 451.
Joubert, 186, 463.
Jouhaud, 96, 100.
Journal Economique, 296.
Journal général de l'imprimerie et de la librairie, 122, 129, 139.
Journal de Paris, 448.
Journal d'un Poète, 389.
Jouy, 359, 455.
Juge de Paix (le), 33.
Juge St-Martin (J.-J.), 297.
Juillet (gouvernement de), 94, 149, 239, 365, 378.
Juillet (journées de), 295, 349, 379.
Juillet (monarchie de), 174.
Juillet (révolution de), 337, 364.

Jules, 242, 243.
Julie, 159.
Jullian (C.), 385-388, 390, 391.
Jullien (M.), 124.
Jument du Compère Pierre, 155.
JURA, 182, 257, 315.
Jusseraud (F.), 438.
Jussieu, 221, 409.
Juvénal, 31.

K

Kant, 27, 255, 330.
Karéiew (M.), 402, 409, 410.
Karr (A.), 73, 218.
Kergarouët (Mme de), 116.
Knox, 341.
KRAPACS (monts), 242.
Koreff, 435, 436.

L

La Ballue (Nicolas de), 405.
Labarre, 285.
La Baudraye (Mme de), 286.
La Baudraye (M. de), 370, 371.
Labbey de Pompières, 437.
La Bruyère, 151, 155, 169, 246, 298, 464.
Lac (le), 159.
Lacger (L. de), 43-45.
La Chanterie (Mme de), 343.
Lachevardière, 456.
La Coignette, 53.
Lacombe, 109.
Lacrampe, 228.
Lacroix (P.), 49.
Lafayette, 449, 455.
Laffitte, 449.
Laffitte, Caillard et Cie, 96.
La Fontaine, 155, 224, 291, 462.
LA-GARDE-VIAUR, 45.
LAGNY, 57.
Laguerre (Mlle), 356, 357, 361, 371
Laissez-moi le pleurer, 285.
La Jeunesse (E.), 43.
Lamarck, 214.
Lamartine, 119, 162, 288, 370, 382, 447.
Lambert (E.), 273.
Lambert (Louis), 263, 344.
Lamcnnais, 446-449, 452, 461.
Lamiel, 288.
La Monnoye (B. de), 282, 283.
LANDES, 297, 315, 368, 441.
LA NOUGAYRIÉ, 45.
Langeais (duchesse de), 28, 32.
Langlumié, 180, 186, 193, 206.
LANGUEDOC, 307, 350.
Lanson, 16, 245.

LAON, 381.
LAONNAIS, 407.
La Peyrade, 456, 457.
Laplace, 245.
Lapon, 393.
LA PRADELLE, 45.
LAPUTA, 352.
La Quintinie, 220.
LARCAY, 435.
Laroche, 188.
La Rochefoucauld, 462.
LA ROCHELLE, 99.
La Thébaudière (Ch.), 130.
Latouche (H. de), 54.
Latreille, 228, 229.
LAUMES, 308.
Laurillard, 217.
Lautrec, 284.
Lauzun (duc de), 30.
Lavater, 244-247, 251, 259.
LAVAUUR, 44.
L'Averdy, 302.
Lavergne (Léonce de), 306, 307, 398, 400, 411, 412, 414, 418-421, 439.
La Villeneuve (Martin de), 405.
La Villeneuve (Simon de), 405.
Lavoisier, 245, 292, 430.
Lavrille, 240.
Le Breton (A.), 155.
Lecomte (les), 111.
LE CROISIC, 54, 55, 83, 189.
Le Dantec (F.), 240.
Légende des Siècles (la), 288.
Léger bateau (mon), 285.
Égér (le père), 180.
Legraud d'Aussey, 152.
Legris (Estienne), 345.
Légion d'Honneur, 371.
Leibnitz, 27.
LE MANS, 98.
Lemer (J.), 72, 73.
Lenient (Ch.), 153, 381, 382.
Lenoncourt (Mlle de), voir Mortsauif (Mme).
Léon, 458.
Léonard, 160.
Le Play, 186, 417, 425.
LE PLESSIS, 86.
Leroy-Beaulieu, 428.
Leroux (Nicaise-Elisabeth), 165.
Leroux (Pierre), 450, 453, 456.
Leroy (M.), 325.
LESPERON, 297.
Letrosne, 429.
Lettre à tout le monde, 431.
Levainville (J), 313, 315.
Levis (duc de), 421, 433.
Levrant, 134.
Leymarie, 298.
Lheureux, 315.

LIBAN, 425.
 Lieuvain, 365.
 LIGNON, 156, 157.
 LILLE, 98, 99.
 LILLIPUT, 146.
 LIMAGNE, 48.
 LIMOGES, 17, 55, 98, 99, 108, 130, 131, 194, 310, 336, 353.
 LIMOUSIN, 48, 87, 93, 130, 168, 264, 277, 279, 292, 302, 315, 354, 407, 414.
 Liuné, 221, 229, 247.
 LION D'ARGENT, 105.
 LISIEUX, 345.
 L'ISLE-ADAM, 53, 80, 107, 110.
 L'ISLE-SUR-SEREIN, 142, 143.
 LIVRY, 54.
 Locke, 249, 333.
 LOING, 60, 92, 93.
 LOIRE, 62, 65, 84-86, 91, 114, 177, 216, 293.
 LOIRET, 376.
 LOMBARDS (rue des), 232.
 LONDRES, 352.
 LONGJUMEAU, 54.
 LONGPONT, 54.
 Longpré (Mme de), 62.
 Longré (M. de), 87.
 Loquin, 136.
 LORMOIS (Lormoy), 54.
 LORRAINE, 399, 439.
 Louis Lambert, [T. XXXI], 120, 126, 245, 345.
 Louis VI, 462.
 Louis XI, 338.
 • Louis XIV, 21, 109, 220, 327, 328, 380, 445, 463.
 Louis XV, 175, 300, 313, 338, 360, 463.
 Louis XVI, 21, 300, 380, 445, 463.
 Louis XVIII, 97, 98, 328, 335, 336, 344.
 Louis-Philippe, 35, 97, 149, 304, 328, 334, 421.
 Louise, 16.
 Lousteau, 328, 454.
 Loutchisky (J.), 407.
 Loze (Dr.), 232.
 Lucas, 156.
 Lucullus, 192.
 Lumet (L.), 41.
 Lundi (le), 185.
 Lupeaulx (des), 360.
 Luthériens, 334.
 Luther, 340.
 Luyues, 406.
 LUZARCHES, 78.
 LYON, 55, 57, 98-100, 103, 114, 123, 125, 157, 302, 378.

Lys dans la vallée (le), [T. XXVI], 33, 50, 76, 84, 85, 90, 106, 128, 143, 197, 221, 367, 368, 452.

M

Mably, 387, 388.
 Machiavel, 27.
 MACON, 98.
Madame Bovary, 315.
 MADELEINE, 72.
 Madeleine (Marie-), 350.
 MADEMOISELLE (allée de), 78.
 MAFFLIERS, 54.
Magasin Encyclopédique (le), 250.
 MAGNY, 427.
 Magus, 116.
 Maillard (G.), 103.
 Maillé (duc de), 54.
 MAINE, 119, 120, 122.
 MAINE-ET-LOIRE, 418.
 MAISONS-ALFORT, 78.
Maison de Campagne (la), 156.
Maison Nucingen (la), [T. XIV], 78, 129, 380.
 Maison-Rouge (S. de), 17, 53.
 Maistre (J. de), 35, 448-452, 459.
Maîtres Sonneurs (les), 273-275.
 MALESHERBES (bois de), 42.
 Maleville (marquis de), 422, 423, 432, 433.
 Matifat (les), 78.
Manon Lescaut, 119.
 Manerville (P. de), 455.
 MANSLE, 84, 111.
 Manuel, 449.
Manuscrit de ma Mère (le), 288.
 MARAIS (le), 77.
 MARAIS ST-GERMAIN (rue des), 60.
 Marbouty (Mme), 16.
 MARCOUSSIS, 404, 407.
 Marchand (curé), 125.
 MARCHE, 279.
 Marche-à-Terre, 181, 275, 276, 278, 281.
Mare au Diable (la), 160, 273.
 Margaritis, 458.
 Margonne (ue), 53, 58, 61.
Mariage de Figaro (le), 282.
 Marianne, 157.
 MARIGNAY, 201.
 MARIGNY-LE-CAHOUE, 308.
 Marin (mère), 181.
 Marion, 369, 374.
 Marivaux, 157.
Marlborough s'en va-t-en guerre, 282.
 Marmontel, 156.
 MARNE, 90, 307, 398.
 Marneffe (Mme), 28.

- MARNES, 78.
 MARSAC, 84.
 Marsay (de), 455.
Marseillaise Rustique, 153.
 Marseille, 57, 98, 99, 307, 378.
 Martainville, 448.
 Martignac, 450.
 Martin (Henri, dompteur), 224.
 Martin (Henri, historien), 393.
 Martinistes, 451.
Martyr Calviniste (le), [T. XXX], 332.
Martyrs (les), 446.
 Marville (de), 372.
Ma sœur, te souvient-il ? 284.
 Massin, 134.
 Massin-Levrault, 192.
 Mathurin, 156.
 Matthey (H.), 273.
 Maufriigneuse (duchesse de), 28, 32, 338, 415.
 Maupin (Camille), 116.
 MAURIENNE, 89, 180.
 Maurras (Ch), 17.
 MAYENNE, 109.
 MEAUX, 53, 54.
Médecin de Campagne (le), [T. XXIV], 20, 27, 32-34, 89, 118-128, 135, 136, 158, 159, 160, 168, 169, 171, 173-175, 180, 181, 183-185, 188-198, 200, 202, 203, 207, 212, 219, 220, 222, 223, 241-244, 263-265, 267, 268, 277, 279, 281, 282, 286, 310, 311, 313, 325, 326, 329-331, 337, 339, 340, 349, 350, 352, 355, 361, 383, 433, 445, 446.
Médée, 26.
 Médecis (Côme de), 435.
Méditations (les), 119, 160.
 MÉDITERRANÉE, 88.
Mélanges de critique religieuse, 451.
 MELUN, 54, 103.
Membres et l'Estomac (les), 462.
Mémoire au Roi Louis XVIII, 300, 335.
Mémoires de deux jeunes mariées, [T. I], 22, 27, 80, 88, 166, 197, 339, 341.
 MENIL-BROUST, 81.
 Ménonville (Thierry de), 231.
 Méridional (-aux), 41, 83, 88.
 Merlant (J.), 16, 55, 61, 63, 160, 245, 249, 250, 262, 389, 390.
 Merlin, 162.
 Mertrud (J.-C.), 254.
 MESNIL - ST-DENIS, 406.
Message (le), [T. IV], 48, 112, 114.
Messenger (le), 136.
 Messageries, 97.
 Messageries Françaises, 111.
 Messageries Générales, 96.
 Messageries de la rue Notre-Dame des Victoires, 111.
 Messageries de la vallée de l'Oise, 107.
 Messageries de Nemours et du Gâtinais, 105.
 Messageries Royales, 95, 96, 107, 112.
 Messageries Touchard, 110, 111.
Messe de l'Athée (la), [T. VII], 247.
 METZ, 57, 98.
 MEUDON, 78, 404.
Meunier d'Angibault (le), 160.
 MEUSE, 316, 401.
 MEXIQUE, 42, 230, 231, 239.
 Meyer-Lubke, 42.
 Meyraux (Dr.), 244, 245.
Michaud (Biographe), 42, 449.
 Michaud, 200, 207, 223, 358, 372, 375.
 Michaud (Olympe), 281.
 Michelet, 75, 165, 271, 307, 384, 390.
 Michelin (L.), 60.
 Michu, 198, 208, 374.
 MIDI, 41, 55, 407, 469.
 Mignon (Ch.), 108.
 Mignet, 450.
 Milatchich (D.), 17.
Milieu et l'Homme (le), 263.
 MILLAU, 99.
 MILLY, 162.
Minerve (la), 447, 450.
 Minoret-Levrault, 105, 136.
 Minoret-Levrault (Zélie), 105.
 Mirabeau (marquis de), 398, 433, 434.
 MIRANDOL, 43.
 Miromesnil (M.), 301.
Misocampe, 228, 229.
 Mistral, 42.
 Mneszech (Comte), 228.
Mode (la), 357.
Modeste Mignon, [T. II], 35, 108, 221, 245, 247, 338.
Mœurs aquatiques, [O. C. T. XXII], 224.
 Mohammed-Ali, 125.
 Mohican, 55.
 MOISSELLES, 113.
 Molé (baron), 436.
 Molière, 27, 35, 153, 155.
 Molleville (de), 336.
 Monarchie, 17, 385, 455, 470.
 MONESTIÈS, 42, 45.
Moniteur de l'Armée, 137.
Moniteur Universel, 422-424, 432, 433, 436, 437, 448, 449.
 MONSAIGLE, 53.
Monsieur Nicolas, 157, 158.
 MONTAIGNAC, 130.
 Montaigne, 147, 211, 331, 383.

Montalembert, 141, 143.
MONTARGIS, 93, 103, 113.
Montcornet, 32, 113, 137, 193, 206, 278, 349, 357-364, 371, 375, 384, 385, 421, 465.
Montcornet (Comtesse de), 345.
MONT-DE-MARSAN, 99.
MONTÉGNAC, 87, 106, 108, 114, 115, 128-131, 164, 167, 170, 175, 193-197, 199, 269, 309, 325, 326, 353-355, 371, 375.
MONTEREAU, 92, 103.
Montesquieu, 27, 331.
MONTIRAT, 41-45.
MONTLIÉRY, 407.
Montlosier, 385.
MONTMARTRE, 80, 95, 101, 247, 248.
MONTMARTRE (boulevard), 73.
MONTMORENCY, 80.
MONT-PARNASSE (boulevard de), 77.
MONTPELLIER, 99.
MONTRÉAL, 144.
Montriveau (général), 76.
Montsarville (comte de), 418.
Montyon (Prix), 119, 126.
Morawski (J.), 345.
Moreau (Frédéric), 24, 104.
Moreau (J.), 243.
Moreau (régisseur), 373-375.
Moreau (les vieux), 189.
Morère (P.), 293.
Moreri, 42, 162.
Moret, 92, 195.
MORFONDÉ, 53.
Morgan (Lady), 290.
Mornet (D.), 213-215
MORTAGNÉ, 81.
Mort de Crédit (la), 168.
Mortsauf (enfants), 198.
Mortsauf (Mme de), 59, 368.
Mortsauf (M. de), 59, 367.
MORVAN, 91, 100, 139, 141, 144, 182, 295, 310-313.
Mouche, 179, 187, 189, 198, 205, 277, 325.
Mouchon (curé), 361.
MOULINS, 98, 99.
Moyen-Age, 151-153, 155, 161, 300, 307, 324, 381, 382, 402.
Mozart, 281.
MULHAUSEN, 99.
Muller, 229.
Murat, 41.
Muse du Département (la), [T. X], 91, 188, 286, 369.
Muséum, 217, 225, 239, 240, 245, 254, 256.
Mutinelli, 151.
Mystères de Paris (les), 137.

N

N., 157.
Nacquart (Dr.), 244.
NANCY, 98, 99
Nanette (cousine), 308.
NANTERRE, 80.
NANTES, 54, 98, 99, 107, 333.
NAPLES, 450.
Napoléon, 18, 19, 23, 84, 190, 206, 262, 287, 330, 331, 333, 336, 344, 347, 356, 367, 385, 390, 415, 416, 424, 438, 461, voir aussi *Buona-parte (de)* et *Histoire de l'Empereur*.
Natchez (les), 446.
National (le), 450.
Navarreins (duc de), 371.
Necker, 408.
Negra, 228, 239.
NEMOURS, 60, 92, 105, 111, 134, 177, 190, 191, 205, 208, 368.
NÉRAC, 51.
NEUFCHATEL, 56.
NEVERS, 98, 286, 313.
New-Times, 432.
Newton, 352.
NIÈVRE, 140-142, 297, 313.
NIL, 297.
Niseron (le père), 179, 186, 196, 205, 358, 362.
Nivelleau (le père), 55.
NIVERNAIS, 286, 368, 407
Nivet, 55, 130.
Nodier (Ch.), 56, 160, 287, 448, 449.
NOGENT-SUR-OISE, 53, 80.
NOGENT-SUR-SEINE, 103, 104.
NOHANT-EN-GRAÇAY, 63, 64.
NOHANT-VICQ, 18, 274.
NOPALISTAN, 228, 340.
NORD, 41.
NORMANDIE, 76, 80, 81, 83, 93, 179, 184, 268, 290, 291, 293, 347, 368, 372, 402, 407, 417, 418.
Normands 268, 388.
NORVÈGE, 76
NOTRE-DAME DE LA GARDE-VIAUR, 44.
NOTRE-DAME DES INFORTUNATS, 43.
NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES (rue), 95.
Nougaret (P. J. B.), 157.
Nouveau Dictionnaire d'Economie Politique, 439.
NOUVEAU MONDE, 226, 232, 327.
NOYON, 381.
Nucingen, 362.

O

O. (d'), 134.
Oaristys (l'), 138, 296

OCCIDENT, 425.
 Océan, 298.
 O'Connell, 18, 262.
 Octave, 370.
Odes et Ballades, 447.
Edipe-Roi, 29.
Œuvres Complètes, 56, 81, 89, 92, 102, 113, 125, 129, 131, 132, 185, 190, 191, 198, 210, 217-219, 221-223, 228-239, 241, 245-250, 285, 328, 332, 333, 335, 336, 343, 359, 360, 377, 383, 389, 390, 417, 456, 458.
 OISE, 372.
 Olympe, voir Michaud (Mme).
 OPÉRA, 356, 357.
 Oratoriens, 350.
 ORIENT, 425.
 ORLÉANAIS, 417.
 ORLÉANS, 98, 115.
 Orléans (duc d'), 450.
 ORLÉANS-ST-HONORÉ (rue d'), 96.
 Orvilliers (marquis d'), 53, 54.
 Oscar (Husson), 113.
 Oudiette (Ch.), 54.
 OUEST, 58, 81, 281, 283, 285.
Où mènent les mauvais chemins, [T. XVI], 415.
 OURAL, 248.
 OURCQ, 53.
Ouvriers des Deux Mondes (les), 396.
 OXACA, 231.

P

PAIMBEUF, 114.
 PAIX (café de la), 223.
 Palissy (B. de), 52.
 Palmer, 97.
 Paludiers, 176.
 Pape (le), 27.
 PAMPELONNE, 44.
 Panckoucke, 449.
 Panseron, 285.
 PARADIS, 153, 285.
 PARADOU, 90.
 PARIS, 17, 33, 35, 43, 46-50, 53-57, 60-68, 70-72, 77-80, 84, 92-94, 98-100, 104-106, 108-112, 114, 115, 118, 120, 140, 141, 143, 157, 163, 168, 179, 180, 183, 197, 198, 199, 206, 207, 214-216, 221, 223, 243, 254, 269, 301, 302, 308, 309, 315, 323, 326, 335, 347, 348, 350, 355-357, 364, 368, 372, 378, 410, 416, 417, 426, 432, 447, 456, 458.
 Parisien (-enne, -s, -ennes), 78, 101, 118, 208, 272, 276, 469.
 PARMAIN, 80.
 PAROS, 72.

PAROY, 414, 415.
 PARTHÉNON, 24.
 Pascal (Blaise), 24.
 Pascal (Dr. F.), 60.
 Pasquier (baron), 436.
Passion dans le désert (une), [T. XXII], 222, 224, 240.
Passion de Jésus-Christ, 170.
 PASSY, 70, 77, 140, 395.
 PAU, 99.
 Paul (prince), 238.
Paul et Virginie, 119.
Pauvres Gens (les), 288.
Pays et l'Homme (le), voir *Médecin de Campagne (le)*.
Paysan et le Gentilhomme (le), 157.
Paysan Parvenu (le), 157.
Paysanne Parvenue (la), 157.
Paysan Perversi (le), 157.
Paysanne Perverti (la), 157.
Paysanne Philosophe (la), 155.
Paysans (les), [T. XXIII], 22, 23, 26, 32-34, 67, 68, 82, 91, 114, 116, 118, 123, 131-144, 151, 159, 164-167, 169, 173, 175, 179-188, 190-197, 200-207, 218, 221-225, 239, 257, 267, 268, 277-280, 282, 283, 296, 298, 302, 312, 325, 326, 331, 337-339, 345-347, 349, 357, 359-362, 364, 366, 371-373, 375, 376, 381-383, 390, 428, 433, 435, 445, 464.
Peau de Chagrin (la), [T. XXVII], 41, 88, 89, 91, 170, 173, 184, 202, 205, 217, 218, 226, 239, 244, 245, 248, 253, 363, 456.
Peaux-Rouges (les), 267.
Péché de Monsieur Antoine (le), 160.
 Péchina (la), 173, 198, 358, 362.
 Pécuchet, 73, 362, 453, 454.
Peines de cœur d'une chatte anglaise (les), [O. C. T. XXI], 222, 223.
 Pérouse (G.), 56.
 Pellissier, 76.
 Percherons (-onnes), 290, 291.
Père Goriot (le), [T. VI], 35, 41, 77, 245, 249, 445.
 PÈRE-LACHAISE, 217.
 Périer (Casimir), 449.
 PÉRIGORD, 291, 368.
 Périolas (L. N.), 125.
 Perrault, 119, 287.
 Perrout (R.), 170.
 PERSE, 389.
 Petit (V.), 302, 303, 314.
 Petit de Julleville, 76, 156.
Petite Fadette (la), 160.
Petites Misères de la vie conjugale (les), [T. XXXIII], 78, 79, 138.
Petits Bourgeois (les), [T. XX], 77, 88, 133, 339, 348, 456, 457.

Pétrone, 389.
 Peyrounet (comte de), 422.
 Peytel, 56, 89, 112, 191, 245.
 Philippe le Bel, 381.
 Philippine, 280.
 PHILOSOPHE (promenade du), 56.
 Physiocrates, 21, 398, 452.
Physiologie de la poire, 245.
Physiologie du cigare, etc. [O. C.], 245.
Physiologie du Mariage, [T. XXXII], 144, 166, 214, 242, 245, 248.
 PICARDIE, 290, 293.
 Pichot (A.), 245.
 PIÉMONT, 95.
 Pierre (Compère), 155.
Pierre Grassou, [T. XVI], 80.
Pierrette, [T. IX], 78, 90, 107, 108, 169, 178, 284, 285.
 Pierrette, 199, 284.
 Pierrot, 155.
 Pierrotin, 107, 109, 110, 112-114.
 Pille-Miche, 277, 278, 281.
 Piquetard (Agathe), 179.
 Planchette, 218.
 Platon, 353.
 Plissoud, 195.
 Pluche (abbé), 215.
 POIRIER DE LA CLOCHE (le), 66.
 POITIERS, 98.
 POITOU, 431.
 Polignac (cheval), 112.
 Polignac, 335, 345.
 Polly (Robin), 405.
 POLOGNE, 17, 76.
 Polonais, 198.
 POLYNÉSIE, 59.
 Pommereul (général de), 52, 57.
 Pons, 257, 444.
 PONT-LE-VOY, 50.
 PONT-SAINT-ESPRIT, 103.
 Popinot, 247.
 Portal (Ch.), 43, 46.
 PORT-AUX-PRINCES, 231.
 PORT-SAINT-BERNARD, 104.
 PORT-SAINT-PAUL, 103.
 Portenduère (Mme de), 338, 368.
 Portenduère (S. de), 338.
Portrait de Dorian Grey, 31.
 POUDRERIE (la), 59, 63, 84.
Premières Méditations, 447.
 PRESLES, 374.
Presse (la), 127, 128, 134-138, 360, 426, 427.
 PRÈS VERDY, 66.
Prêtre Catholique (le), 134.
 Prince, 223.
Projet d'une dime royale, 21, 445.
 Prolétaire, 22
Propos rustiques et facétieux, 154.

Protestants, 332, 333.
 Proudhon, 459, 460.
 PROVENCE, 88, 89, 91.
 PROVINS, 90, 107, 108, 178, 284, 414.
 PRUSSE, 115.
 PYRÉNÉES, 242, 315.

Q

QUARÉ-LES-TOMBES, 312.
 QUATRE-VENTS (rue des), 455, 457.
 QUERCY, 290.
 Quesnay, 398, 409, 434.
Qui terre a guerre a, 345. voir aussi *Paysans (les)*.
Quotidienne (la), 334, 448, 449.

R

Rabelais, 211, 452.
 Rabou (Ch.), 133.
Rabouilleuse (la), [T. IX], 63, 64, 92, 165, 179, 188, 191, 202, 203, 209.
 Rabouilleuse (la), 281.
 Rabourdin (Mme), 342.
 Racan, 154.
 Racine, 29, 153.
 RAFFIGNY, 312.
 Ramel, 95.
 Ranagrida, 228, 239, 240.
 Raphaël, 89, 225.
Rapport historique sur les progrès des sciences naturelles, 258.
 Rastignac (E. de), 28, 29, 32, 41.
 Rastignac (abbé G. de), 108.
Rat et la Grenouille (le), 224.
 Ratier (F. S.), 245.
 Ratier (V.), 62, 245.
 RAVENSWOOD (tour de), 144.
 Réaumur, 231.
Recherche de l'Absolu (la), [T. XXVIII], 52, 80, 218, 245, 250, 372.
Recherches sur le Crédit Foncier, 131.
Récits des Temps Mérovingiens, 388.
Réflexions Economiques, 296.
 Régence (la), 30.
 REIMS, 98.
Reine Margot (la), 134.
 Religion (la), 17.
 Rembrandt, 73.
 Rémoneng, 77, 116.
 Renaissance, 153, 154.
 Renan, 377, 393.
 Renard (J.), 308.
 Renaudot (Th.), 449.
René, 160, 284, 446.
 René, 153.
 RENNES, 98, 99.

République, 192, 201, 362, 369, 459.
 République (Troisième), 459.
 Restauration, 19, 48, 94, 149, 191,
 204, 294, 328, 335, 336, 341, 370,
 371, 372, 376, 378, 386, 394, 398,
 403, 413, 420, 421, 425, 446, 447,
 449, 450, 452, 463.
 Restif de la Bretonne, 157, 271, 296.
 Réville (A.), 152.
 Révolution, 18, 20-22, 95, 105, 109,
 114, 139, 149, 152, 159, 163, 204-
 206, 294-296, 303, 327, 343, 344,
 346, 348, 353, 367, 368, 370, 373,
 378, 380, 381, 383, 384, 386, 390,
 398, 400-402, 407, 408, 410-413, 415,
 417, 419, 424, 425, 428, 434, 437,
 439, 441, 442, 444, 447, 459, 461,
 463, 465, 470.
Revue d'Edimbourg, 430.
Revue de Paris, 139.
Revue des Deux-Mondes, 377, 426.
Revue Hebdomadaire, 355.
Revue Parisienne [O. C. T.], 41,
 390.
 Rey (M.), 427, 441, 442.
 Reybaud (L.), 458.
 Reynier (G.), 152.
 Rhetoré (duc de), 324.
 RHIN, 91, 388, 399.
 RHÔNE, 103, 183, 191, 352.
 Richard (M.), 404.
 Richelieu, 333, 338.
 Rigou, 28, 116, 174-176, 178, 180,
 181, 183, 184, 186, 188, 192, 193,
 222, 223, 268, 358, 360, 362.
 Rigou (Mme), 223.
 Robert (professeur), 231.
 Robespierre, 22, 347, 432, 456.
 Robinson, 146, 265.
 ROCHECHOUART, 131.
 ROCHE-EN-BRENIL, 141.
 ROCHEFORT, 55, 191.
 Rodays (F. de), 435.
 RODEZ, 41, 42, 46.
Rodogune, 29.
 Rodolphe, 315.
 Rogron (J. D.), 77.
 Rogron (Sylvie), 77, 108.
Roi Lear, 29.
 ROISE, 123.
 Roland, 425.
 Romagnesi, 285.
 Romains, 387-389, 396.
Roman de Renart (le), 152.
 ROME, 31, 300, 329, 330, 334, 345,
 389, 436, 460, 461.
 Rome (Dr. Amable), 124, 125.
 Romeuf (L. de), 421.
 RONQUEROLLES, 123, 143, 385.
 Ronquerolles (marquis de), 361.

Ronsard, 154, 159.
 Rose, 158.
 Roselly de Lorgues, 293, 294.
 Rossini, 281.
 Rothschild, 378, 406.
 Rotrou et Cie, 103.
 Roubaud, 195, 325, 326.
 ROUEN, 57, 98, 115, 315, 418.
 ROUERGUE, 42.
 Rougé (M. de), 433.
 Roumier (Marie-Anne de), 157.
 Rousseau, 27, 157, 159, 162, 168,
 265, 297, 333, 346, 362, 382, 415.
 ROUSSILLON, 183.
 Roux (F.), 17, 465.
 Roux (P.), 396, 413, 439.
 ROUXEY, 90.
 Roy (E.), 158.
 Royal Society, 352.
 ROYAT, 48.
 Royauté, 17, 22, 344.
 Royce, 16, 137.
 Royer-Collard, 449.
 Rubempré (Lucien de), 28, 116, 326-
 328, 335, 342, 454.
 Rubichon, 420.
Ruines (les), 119.
 Russes, 198.
 RUSSIE, 17, 51, 64, 198, 333, 337,
 451.
 Ruuscher (de), 236, 237.
 Rzewuski (Adam), 355.

S

Saadi, 228.
 Sabine, 108, 114, 201.
 SACHÉ, 52, 55, 57, 59, 61, 68, 84.
 St-Barthélémy, 332.
 ST-BERNARD (quai), 104.
 ST-BRICE, 113.
 ST-CLOUD, 66, 67, 77, 139, 143.
 ST-CHRISTOPHE, 44, 45.
 ST-CYR, 49, 63, 86, 125.
 ST-CYR-SUR-LOIRE, 62.
 ST-DALMASE, 44.
 ST-DENIS, 80, 113.
 ST-DENIS (abbaye de), 406.
 ST-DENIS (rue), 77.
 Ste-Anne d'Auray, 201, 276, 285.
 Ste-Beuve, 32, 437, 450-452.
 STE-CROIX-DE-TÉNÉRIFFE, 231.
 SAINTES, 52.
 Ste-Thérèse, 329.
 ST-ETIENNE, 49, 98, 99, 114.
 ST-ETIENNE (faubourg), 353.
 ST-FIRMIN, 54.
 ST-FLOUR, 99.
 ST-GERMAIN-DES-PRÉS, 403.
 ST-GERMAIN-EN-LAYE, 80, 114.

ST-GERMAIN (faubourg), 359, 360.
 ST-HIPPOLYTE, 130.
 ST-HONORÉ (rue), 96.
 ST-INNOCENT, 89.
 ST-JACQUES, 44, 45.
 ST-JEAN, 15, 329, 330, 461.
 ST-JULIEN-DU-SAULT, 140.
 St-Just, 456.
 St-Labre, 170.
 ST-LANGE, 195, 200.
 ST-LAZARE (ferme), 61.
 ST-LÉONARD, 87, 131, 193.
 ST-LEU-TAVERNY, 80, 113.
 ST-MARTIAL-DE-JOCAVIEL, 43.
 St-Martin, 215, 329, 451.
 ST-MARTIN-DE-CANEZAC, 44, 45.
 ST-MAUR, 78.
 ST-MICHEL-DE-DARNIS, 44, 45.
 ST-MICHEL-DE-MONTIRAT, 44.
 ST-NAZAIRE, 54, 106, 114, 116.
 St-Nicolas, 352.
 SAINTONGE, 52.
 St-Paul, 27.
 St-Pierre, 27, 329.
 St-Pierre (abbé de), 407.
 ST-QUENTIN, 98.
 ST-RONAN (Eaux de), 144.
 ST-SAULGE, 286.
 St-Simon (comte de), 452, 453, 456-458.
 St-Simon (duc de), 15, 21, 30.
 ST-SULPICE, 326.
 St-Sylvestre, 396.
 ST-SYMPHORIEN, 86.
 St-Thomas, 350.
 ST-THOMAS-DE-CANTORBÉRY, 44, 45.
 ST-THOMAS (métairie de).
 ST-YRIEIX, 131.
 Salente, 454.
 Salomon (roi), 152.
 Samson, 347, 379.
 SANCERRE, 91.
 Sand (George), 75, 151, 160, 188, 200, 271-276, 278, 287, 382, 445.
 SANTÉ (barrière de la), 77.
 SANTIGNY, 143.
 SARDAIGNE, 51, 58, 59, 66, 89, 231.
 Sarrasine, [T. XVI], 363.
 SARTHE, 81.
Satire Ménipée (la), 450.
 SAULIEU, 141, 142.
 SAUMIER, 55.
 SAUMUR, 17, 51, 84.
 Sauval (historien), 228.
 Sauval, 228, 232.
 Sauviat, 32, 131, 281, 353.
 Savary (Mme de), 61.
 SAVOIE, 89, 167, 191, 352.
 Savoyards, 180.

SAXE-GOTHA, 228.
 Say (L.), 397, 407, 427, 428, 432, 439, 442.
 SCEAUX, 79.
Scènes de la Vie de Campagne, 33, 34, 128, 198, 274, 323, 327, 348, 465, 470.
Scènes de la Vie de Province, 33, 86, 200.
Scènes de la Vie militaire, 33.
Scènes de la Vie parisienne, 200.
Scènes de la Vie politique, 33.
Scènes de la Vie privée, 33.
 Schelle (G.), 299, 301, 302.
 Schérer (E.), 451.
 Schmitt (A.), 316, 401.
 Schmucke, 280.
 Scott (W.), 124, 389, 390.
 Seudéry (Mlle de), 154.
 Séchard (David), 456.
 Séchard (Mine), 108.
 Séché (L.), 17.
 Second (A.), 72, 73.
Secrets de la Princesse de Cadignan (les), [T. XVI], 368, 456.
 SEDAN, 98.
 SEINE, 66, 78, 80, 90, 92, 239.
 SEINE-ET-MARNE, 54, 60, 372.
 SEINE-ET-OISE, 66, 372, 427.
 SEINE-INFÉRIEURE, 372.
 SEMUR, 142, 308.
 Senancour, 253, 385.
 Sénateur, 281.
 SENERGUE, 42.
 SENS, 103.
 Séraphin, 137.
Séraphita, [T. XXXI], 76, 134, 260, 329.
 Séraphita, 15.
 Sérizy (comte de), 374.
 Serval (M.), 17, 53, 62, 63, 86, 87.
 Sévigné (Mme de), 155, 156.
 SÈVRES, 65, 66, 69, 71, 78, 143.
 Shakespeare, 15, 29.
 Shandy (Tristram), 146.
 Sibilet, 357, 358, 375.
 SICILE, 436.
Siècle (le), 134.
 Siéyès, 432.
Silhouette (la), 137.
 Simeuse, 368, 369, 374.
 Simonet, 232.
Six Rois de France, [O. C. T. XXIII], 333.
 Smith (Adam), 434, 437.
Société Française du 17^e siècle (la), 155.
Soirées de St-Pétersbourg (les), 35, 451.

SOISSY, 77.
 SOLOGNE, 92, 315, 368, 441.
 Sophocle, 29.
 SORBONNE, 216.
 Sorel (Ch.), 154.
 SORÉTA (rue), 55.
 SORÈZE, 350.
 SORRIÈRES, 404, 405.
 Soubise (prince de), 408.
 Souchon (A.), 440.
 Soudry, 357, 358.
 Soudry (Mme), 357, 358, 360, 361.
Souffrances de l'inventeur (les), [T. XII], 52, 84, 108, 116, 134, 218, 335.
 Soulangeois, 257.
 SOULANGES, 123, 131, 142, 143, 144, 184, 187, 194, 195, 257, 351-358, 360.
 Soulanges (comte de), 142, 361.
 Soulès (F.), 165.
 Souriau (M), 159.
Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse, 393.
 Souverain (H.), 129, 377.
 Spéculatōribus, 231.
Splendeurs et Misères des Courtisanes, [T. XV, XVI], 77, 134, 136.
 Spœlberch de Lovenjoul (Ch.), 87, 127, 128, 134, 142, 260, 325, 356, 362, 370, 445.
 Stael (Mme de), 445, 447.
 Steingel, 375.
 Stendhal, 288, 365.
 STRASBOURG, 98, 99.
 Stryienski, 288.
 STYRIE, 242.
 Sud-Express, 112.
 Sue (E.), 137, 390.
 SUÈDE, 41, 451.
 SUISSE, 58, 79, 87, 95, 182, 220, 242, 264, 440, 451.
 Suisses, 48.
Suite des Noël's de la Roulotte et du Tillot, 282.
 Surville (Laure), 49-51, 53-55, 61-64, 69, 119, 124, 211-217, 224.
 Surville (Midi de la Greneraye), 66.
 SURY, 100.
 Swedenborg, 17, 215, 329, 330, 465.
 Swift, 352.
 SYRACUSE, 182.

T

Table Ronde (la), 158.
Tableau de la France, 75.
Tables de Chaulnes, 325.
 Taboureau, 180, 192.
 Tacite, 214.

Taillefer, 456.
Tailleur de Pierre de St-Point (le), 288.
 Taine, 15, 16, 18, 20, 29, 75, 151, 262, 267, 330, 331, 379, 380, 409, 412, 413, 461.
Tante Marguerite (ma), 285.
 TARN, 42-45, 165.
 TARN-ET-GARONNE, 42.
 Tascheron (Denise), 333.
 Tascheron (Jean-François), 353.
 Tascheron (les), 127, 132, 170.
 Tascheronville, 132, 333.
Télémaque, 325.
Temps (le), 441, 450.
Ténébreuse affaire (une), [T. XXI], 180, 199, 207, 208, 367, 369, 370, 374, 390.
 Terreur (la), 369.
Tête et la Queue du Serpent (la), 462.
Thélème (abbaye de), 144.
 Théocrite, 138, 296.
Théorie de la démarche, [O. C. T. XX], 245.
 Thierry (Augustin), 21, 378, 385-391, 393.
 Thiers, 41, 228, 239, 450.
 Thouin, 221, 237.
 THOUNE (lac de), 143.
 Tibère, 192.
 Tiers-Etat, 21, 159, 336, 378, 385, 387, 390, 391, 463, 464.
 TILLIETUDLEM (terre de), 144.
 Tissot, 455.
 Titien (le), 73.
Titre des Successions, 347, 348.
 TIVOLI, 64.
 Toby (oncle), 211.
 Tocqueville, 152, 392, 393, 409, 411, 412, 417, 447.
 Tonnelet, 195, 325, 326.
 Tonsard (famille), 171-173, 183, 186, 187, 267, 358, 433.
 Tonsard (vieille, la), 179, 187, 279, 358.
 Tonsard (père), 28, 149, 186-188, 202, 206, 279, 281, 381, 382.
 Tonsard (mère), 181, 182, 187.
 Tonsard (filles), 28, — Catherine, 188, 198, — Marie, 118, 198.
 Torpille (la), 127.
 Touchard, 110.
 TOULON, 191, 231, 379.
 TOULOUSE, 42, 44, 46, 206.
 Toulouse, 110.
 TOURAINE, 17, 41, 47, 53, 57, 59-62, 65, 84-86, 91, 93, 106, 134, 139, 216, 407, 421, 451.
 Tourangeau, 41, 389.

Tourangin (Lucile), 55.
 Toungin (Zulma), voir Carraud (Mme).
Tour de la Birette (la), 285.
 TOURNON, 125.
 TOURS, 49, 50, 54, 57, 58, 61, 65, 86, 87, 98, 99, 106, 216, 460, 461.
Traité élémentaire de matière médicale, 245.
Traité de Divorce, 35.
Traité des excitants modernes, [O. C. T. XX], 259.
Traité du pouvoir politique et religieux, 35.
Traité sur la volonté, 263.
 Tranier (A), 44, 45.
 Treich (L.), 31.
 Treilhard, 418.
 TRÉSORIÈRES (*les*), 368.
 Troubert (vicaire général), 26, 200, 381.
 Troisville (Mademoiselle de), 357.
 Troisville, 377.
 TROYES, 90, 98, 99, 107.
 Trudaine, 301, 409.
 TULLE, 130.
 Turgot, 21, 96, 109, 292, 299-301, 409.
 Turgotines, 109.
 TURQUIE.

U

UKRAINE, 54, 58, 76, 136, 228.
 Urfé (Honoré d'), 154, 155.
Ursule Mirouët, [T. VIII], 92, 93, 105, 109, 112, 113, 134, 177, 192, 205, 208, 245, 249, 335, 338, 342, 368.

V

VALAIS 242.
 VALENCE, 99, 231, 232.
 VALENCIENNES, 98.
 Valentin, 202.
Valentine, 160.
 VALLÉE-AUX-LOUPS, 54, 79.
Fallon (le), 160.
 VALNEIGE, 162.
 VALOGNES, 98.
 VALOIS, 395.
 VALVINS, 103.
 Vandenesse (Félix de), 50, 90, 143, 221.
 VANNES, 55.
 Varlet, 66.
 VARZY, 140.
 Vasson, 216.
 VASSY, 140.
 VATAN, 92.

Vatel, 358, 375.
 Vauban, 21, 312, 445.
 Vaublanc (comte de), 420.
 VAUCLAIX, 312.
 VAUCLUSE, 292.
 VAUD, 48.
 Vauoyer, 193, 202, 358.
 Vaudrey (baron de), 364.
 VAUGELAS (rue), 56.
 VAUJOURS, 54.
 Vauquer (Mme), 77.
 Vautrin, 22, 25, 335, 354, 381.
Vautrin, 73.
 VAUX-DE-CERNAY (abbaye des), 406.
 Velleius Patereulus, 370.
 Vendéen. 296.
Vendetta (la), [T. III], 58.
 VENDÔME, 50, 55, 215.
 VENDÔME (collège de), 50.
 VENDÔMOIS, 177.
 VENISE, 32, 73.
 VENSAT, 438.
 Vénus, 244.
 VERBERIE (*la*), 368.
 VER CHINOIS (*le*), 77.
 Vermichel, 161, 180, 184, 195, 279, 280.
 Verneuil (duchesse de), 368, 451.
 VÉRO-DODAT (Galerie), 96.
 Véronique, voir Graslín (Mme).
Véronique, voir *Curé de Campagne (le)*.
 VERSAILLES, 50, 63, 68, 72, 115, 145, 407.
 VESOUL, 99, 307.
 Veuillot (L.), 49.
 VÉZELAY, 312, 315.
 Vialar (curé), 46.
 Viator, 95, 98, 100.
 VIAUR, 44.
 Vicaire (G.), 123.
Vicaire des Ardennes (le), 176.
Vicaire de Wakefield (le), 119, 121.
 VICHY, 156.
 Vico, 457.
 Vidal de la Blache, 100, 299, 300, 307.
Vie au château (de la), 359.
Vie de mon père, 158, 161.
Vie privée et publique des animaux, 223.
Vieille Fille (la), [T. X], 81, 427.
 VIEILLE-POSTE (rue de la), 353.
 VIENNE (Autriche), 57.
 VIENNE (département), 130.
 VIERZCHOWNIA, 57, 124.
 VIERZON, 92.
 Vigneau (Mme), 181.
 VIGNES (rue des), 77.
 Vigny, 41, 389.

Filain Mire (le), 153.
VILLARD-DE-LANS, 124.
VILLE-AUX-FAYES, 123, 134, 141, 142,
144, 179, 187, 358, 360, 375.
VILLE D'AVRAY, 64, 65, 68, 71, 78,
79, 139, 141 143 166.
VILLE-DE-MONTEREAU, 104.
Villèle, 335, 449.
Villemain, 216, 455.
VILLENEUVE D'AGEN, 52.
VILLEPARISIS, 50, 53, 54, 59.
VILLEPREUX, 405, 406.
Villers de la Faye, 53, 143.
VILNA, 190.
VINCENNES, 78, 327.
Violette, 180, 207, 208.
Viollet, 358.
Virgile, 138, 154, 296.
Virginie, 237, 238.
VISTULE, 91.
VIVARAIS, 156.
VIVETIÈRE (château de la), 82.
Vivien de St-Martin, 42, 44.
VOIRON, 123.
Volney, 119, 456.
Voltaire, 30, 244, 246, 301, 380, 382,
459, 464.
Folvoce 229.
VOREPPE, 56, 123-125, 269.
Vorticelle, 230.
VOSGES, 315.
Vouges (sieurs de), 109.
VOUVRAY, 61, 86, 87.

Voyage d'un lion d'Afrique, [O. C.
T. XXI], 222, 223.
Vraye Histoire comique de Francion
(la), 154.
Vulliaud (P.), 448, 451.

W

Wace, 153.
WAGNIES (forêt de), 372.
Watteville (baron de), 258.
Watteville (Mme de), 114.
Werdet, 18, 60, 122, 125.
Werdet (Mme), 16.
Wilde (Oscar), 31.
Wilson, 452.
Wismes (de), 97.
Wright, 17

Y

YONNE, 103, 140-142, 312.
YONVILLE, 365.
YONVILLE L'ABBAYE, 315.
Young (A.), 158, 159, 164, 165, 408-
410, 420, 430, 432, 434, 439.

Z

Zadig, 246.
Zashazli, 228, 234, 237, 238, 241.
Zola, 253.
Zolla (D.), 428, 429, 441.
Zoologie analytique, 242, 248.
Zwingle, 340.

BIBLIOGRAPHIE RAISONNÉE

I. — BALZAC

a) Les textes.

Œuvres complètes de Honoré de Balzac. La Comédie Humaine. Texte révisé et annoté par Marcel Bouteron et Henri Longnon. Illustrations de Charles Huard, gravées sur bois par Pierre Gusman. T. I. à XXXIII. Paris, Conard, 1912-1928, in-8°.

Œuvres complètes de Honoré de Balzac.

T. XX. *Œuvres diverses.* 1^{re} partie: *Contes et Nouvelles.* 2^e partie: *Essais analytiques.* Paris, s. d. [1879. — réimpression].

T. XXI. *Œuvres diverses.* 3^e partie: *Physionomies et esquisses parisiennes.* 4^e partie: *Croquis et Fantaisies.* Paris, 1872.

T. XXII. *Œuvres diverses.* 5^e partie: *Portraits et critique littéraire.* 6^e partie: *Polémique judiciaire.* Paris, 1879.

T. XXIII. *Œuvres diverses.* 7^e partie: *Essais historiques et politiques.* Paris, 1879. [réimpression].

T. XXIV. *Correspondance.* 1876, précédée de la vie de Balzac d'après sa correspondance par Madame Laure Surville.

Ces cinq volumes chez Calmann-Lévy. in-8°.

Argow le Pirate, Paris, Michel Lévy, 1856, in-12.

Le Vicaire des Ardennes, Paris, Michel Lévy, 1856, in-12.

Correspondance de Honoré de Balzac. 1819-1850. Paris, Calmann-Lévy, 1876, 2 volumes, in-12.

Lettres à l'Etrangère. 1833-1844. Paris, Calmann-Lévy, 1899 et 1906, deux volumes, in-8°.

Correspondance inédite de Honoré de Balzac. Paris, *La Revue Bleue*, 14, 21, 28 Novembre, 5 Décembre 1903.

Lettres à l'Etrangère. Nouvelle série. Paris, *Revue des Deux-Mondes*. 15 Décembre 1919, 15 Janvier, 15 Mars, 1er Avril 1920.

Correspondance de Balzac et de Madame de Berny, *Revue des Deux Mondes*, 1er Décembre 1921.

Une amitié de Balzac. Correspondance inédite. Paris, *Revue des Deux-Mondes*. 15 Décembre 1922, 15 Janvier, 1er Février, 1er Mars, 1er Avril, 1er Mai, 1er Juin 1923.

Correspondance inédite de Honoré de Balzac avec le Lieutenant-colonel L.-N. Périolas, 1832-1845. — Les Cahiers balzaciens publiés par Marcel Bouteron, 1. aux Editions Lapina. Paris, 1925. in-8°.

b) Etudes biographiques et critiques

L.-J. Arrignon. *Les Débuts littéraires d'Honoré de Balzac.* Paris, Perrin, 1924, in-12.

Les Années romantiques de Balzac. Paris, Perrin, 1927, in-12.

Henri Bachelin. *Les Paysans. Critique du texte de Balzac.* *Mercure de France*, 15 Mars 1924.

- Jacques Bainville. *Balzac et les Paysans*. Gazette de France, Vendredi 5 Juillet 1901.
- F. Baldensperger. *Orientations étrangères chez Honoré de Balzac*. Paris, Champion, 1927, in-8°.
- Balzac détective ou l'Affaire Peytel*. Revue de Paris, Mai-Juin, 1928.
- A. Baschet. *Les Physionomies littéraires de ce temps, Honoré de Balzac*. Giraud et Dagneau, 1852, in-12.
- André Bellessort. *Balzac et son œuvre*. Paris, Perrin et Cie, 1924, in-8°.
- Edmond Biré. *Honoré de Balzac*. Paris, Champion, 1897, gr. in-8°.
- Marcel Bouteron. [*Notes et éclaircissements de l'édition Conard*. T. I. à XXXV.]
- F. Brunetière. *Honoré de Balzac*. Paris, Calmann-Lévy, 1906, in-12.
- D^r Cabanès. *Balzac ignoré*. Paris, A. Charles, 1899, in-4°.
- D^r P. Caujole. *La Médecine et les Médecins dans l'œuvre de H. de Balzac*. [thèse]. Lyon, Storek, 1900, in-8°.
- Champfleury. *Documents pour servir à la biographie de Balzac*.
1. - *Balzac propriétaire*, Paris, Patay, 1875-1876, in-16.
2. - *Balzac au Collège*, Paris, Patay, 1878, in-16.
- Jules Claretie. *La Vie à Paris. Une reine à Paris. Honoré de Balzac en province*. Le Temps, 7 Février 1908.
- Curnonsky et J.-W. Bienstock. *Le prototype du Grandet de Balzac*. Revue Bleue, 17 Janvier 1925.
- Gustave Desnoiresterres. *M. Honoré de Balzac*. Paris, Permain, 1851, in-16.
- R. Du Pontavice de Heussey. *Balzac en Bretagne*. Rennes, H. Caillière, 1885, in-12 carré.
- Emile Faguet. *Balzac*. Paris, Hachette, 1913, in-12.
- Gabriel Faure. *Balzac paysagiste et le Médecin de campagne*. Revue hebdomadaire, 3 Novembre 1917.
- Gabriel Ferry. *Balzac et le Notaire Peytel. Le Drame du Pont d'Andert*, 1838. Grande Revue, Avril-Juin 1899.
- Paul Flat. *Seconds essais sur Balzac*. Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1894, in-12.
- André Fouqueure. *Honoré de Balzac à Angoulême*. Paris, Levé, 1913, gr. in-8°.
- (J. B.) A. Fray-Fournier. *Balzac à Limoges*. [Extrait du Bibliophile Limousin]. Limoges, Veuve Ducourtieux, 1898, in-8°.
- Th. Gautier. *Honoré de Balzac, sa vie et ses œuvres*. Paris, Poulet - Malassis, 1859, in-12.
- Gozlan. *Balzac chez lui*. Paris, Calmann-Lévy, 1862. — Nouvelle édition, 1869, in-12.
- Balzac en pantoufles*. 3^e édition. Paris, Calmann-Lévy, 1865, in-12.
- G. Hanotaux et G. Vicaire. *La Jeunesse de Balzac. Balzac imprimeur*. Paris, Ferroud, 1903, petit in-8° carré.
- Juanita Helm-Floyd. *Les femmes dans la vie de Balzac, avec dix-sept lettres inédites de M^{me} Hanska*. Paris, Plon. 1926, in-12.
- P. Lacroix (Le bibliophile Jacob). *Les femmes d'Honoré de Balzac*. Paris, Vve Janet, s. d. [1851], grand in-8°.
- Journal Général de l'Imprimerie et de la Librairie*, 1^{re} série, *Bibliographie de la France*, Paris, 1818-1856.
- Ernest La Jeunesse. *Le Monument de Balzac*. Le Journal, 22 Novembre 1902.
- G. Lanson, *Manuel bibliographique de la littérature française moderne*, Paris, Hachette, 1921, in-8°.
- Julien Lemer. *Balzac, sa vie, son œuvre*. Paris, Sauvaître, 1892, in-12.
- Louis Lumet. *Les origines de Balzac*. Revue de Paris, 15 Février 1923, in-8°.
- Joachim Merlant. *Honoré de Balzac*. Morceaux choisis avec une introduction et des notes. Paris, Henri Didier, 1912, in-16 avec fig.
- Charles Portal. *Les ancêtres de Balzac. La correspondance historique et archéologique*. — 3^e année. — Paris, Champion, 1896.
- Fernand Roux. *Balzac juriconsulte et criminaliste*. Paris, Dujarrie, 1906, in-12.
- Royce. (William Hobart.) *A Balzac Bibliography*. University of Chicago Press. Chicago, 1929. in-8°.

- Salmon de Maison-Rouge. *Souvenirs intimes de Balzac en Touraine*. Bulletin trimestriel de la Société archéologique de Touraine. T. XII. 4^e trimestre. Tours, Péricat, 1899.
- Séraphin. *La Silhouette*, 28 Novembre 1847. *Silhouette dramatique : Théâtre de l'Ambigu-Comique*. *Les Paysans*, drame en cinq actes et huit tableaux, par MM. Dennery, Cormon et Grange.
- Maurice Serval. « *La Rabouilleuse* ». — *Les sites et les gens, les personnages, Balzac à Issoudun*. Mercure de France, 1^{er} Avril 1911.
— *Autour d'un roman de Balzac. Les Chouans*. Paris, Conard, 1921. in-8°.
- Maurice Serval. *Sites balzaciens. Au pays de la Grenadière*. *Revue d'histoire littéraire de la France*. 35^e année, n° 3. Juillet-Septembre 1928.
- Spoelberch de Lovenjoul. *Histoire des œuvres de Balzac*. 1879. 3^e édition en 1888 Paris, Calmann-Lévy, gr. in-8°.
La Genèse d'un roman de Balzac: les Paysans. Paris, Ollendorf, 1901, in-8°.
- Mme Laure Surville, née de Balzac. *Balzac, sa vie et ses œuvres d'après sa correspondance*. Paris, Librairie Nouvelle, 1858, in-12.
- E. Werdet. *Portrait intime de Balzac. Sa vie, son humeur et son caractère*, Paris, Dentu, 1859, in-12.

II. — Littérature générale et philologie.

a) Textes littéraires.

- P. Bayle. *Dictionnaire historique et critique* par M. Pierre Bayle. Amsterdam, par la Compagnie des Libraires, 1734, 4 vols. in-f°.
- Charles de Bernard. *Œuvres complètes. Le gentilhomme campagnard*. Paris, Michel Lévy, 1857, 2 v. in-18.
- Boileau. *Œuvres poétiques*, précédées d'une notice biographique et littéraire et accompagnées de notes par F. Brunetière. 14^e édition, Paris, Hachette, s. d., [1923], petit in-16.
- Henri Bordeaux, *Le Barrage*, Paris, Plon, 1927, in-8°.
- Bouilhet. *Dernières Chansons. Poésies posthumes* avec une préface par Gustave Flaubert, Paris, Michel Lévy frères, 1872, in-8°.
- Le V. P. F. P. Boyteux. *Discours funèbre prononcé en l'église du Couvent des Cordeliers du Boys Malesherbes, le 22 de Mai 1613, aux funérailles de Messire François de Balsac, seigneur d'Antragues*, Paris, Pomeray et J. Tompère, 1613, in-8°.
- Buffon. *Discours sur le style, avec une notice biographique*, un examen critique et des notes explicatives par Ad. Hatzfeld. Paris, Lecoffre fils et Cie, 1872, in-16.
- Chateaubriand. *Mémoires d'Outre-Tombe*, publiés par Ed. Biré. Paris, Garnier, s. d. [1898-1901], 6 vol. in-12.
Atala, René, Paris, Didot, 1864, in-12.
Correspondance publiée par Louis Thomas. T. II. Paris, Champion, 1912, 4 v. in-8°.
Le Dernier Abencérage, publi. Sainte-Beuve-Ganer, 1859, in-8°.
- Chateaubriant (A. de). *La Brière*, Paris, Grasset 1923, in-12.
- Corneille. *Œuvres complètes*. T. II, publiées par Marty-Laveaux, Paris, Hachette, 1863, in-8°.
- Paul-Louis Courier. *Œuvres*. Edition augmentée de nombreuses lettres nouvelles avec préface et notes par Robert Gaschet. Paris, Garnier, 1925, 2 v. in-8°.
- Dancourt. *Les œuvres de Monsieur Dancourt*. 3^e édition. Paris. Chez la Veuve de Pierre Ribon, 1729, 9 vols. in-12.

- Marceline Desbordes-Valmore. *Œuvres choisies*, publiées par F. Loliée, Paris, Delagrave, s. d., in-12.
- Noël Dufail. *Propos rustiques et facétieux*. Paris, Charpentier, 1856, in-18.
- Johann Peter Eckermann. *Gespräche mit Goethe in den letzten Jahren seines Lebens*, 1823-1832. Leipzig, F. A. Brockhaus, 1837, 2 v. in-8°.
- Fénelon. *Œuvres choisies*, Paris, Hachette, 1912, 4 v., in-16.
- G. Flaubert. *Bouvard et Pécuchet*. Ed. du Centenaire (1853-1863), Paris, Librairie de France, 1923, in-8°.
- Correspondance*. Id., 1923.
- L'Éducation sentimentale*. Id., 1922.
- Madame Bovary*. Id., 1921.
- Th. Gautier. *Mademoiselle de Maupin*. Paris, Charpentier, 1877, in-18.
- Goethe. *Conversations de Goethe avec Eckermann...* traduites par Emile Délerot, précédées d'une introduction de Sainte-Beuve. Paris, Charpentier, 1883, 2 v. in-8°. T. 42 des Werke. Edition dite de Weimar, 1904, 1907.
- Ed. et J. de Goncourt, *La Femme au 18^e siècle*. Paris, Flammarion-Fasquelle, 2 vols., s. d. [1882], in-12.
- Horace. *Œuvres publiées par Lejay*. Paris, Hachette, 1911, in-8°.
- Victor-Hugo. *Œuvres complètes*. — *Les Feuilles d'automne*. Edition ne varietur d'après les manuscrits originaux. Paris, Hetzel, s. d. [1880-1885], 48 v. in-8°.
- Littérature et Philosophie mêlées*. Edition ne varietur d'après les manuscrits originaux. Paris, Hetzel, s. d. [1880-1885], 48 v. in-8°.
- Odes et Ballades*. Edition ne varietur, d'après les manuscrits originaux. Paris, Hetzel, s. d. [1880-1885], 48 v., in-8°.
- Alphonse Karr. *Le livre de bord*. 2^e série. Paris, Calmann-Lévy, 1879, 4 v. in-18.
- Les Guêpes*. Livraison de février. *Le Voleur*, 5 février 1842.
- La Bruyère, *Œuvres complètes*, T. II, publiées par Servois, Paris, Hachette, 1866, in-8°.
- La Fontaine. *Œuvres*. Nouvelle édition par H. Régnier. — T. V. *Contes et Nouvelles* 3^e Partie. *La Jument du Compère Pierre*. Paris, Hachette, 1889, in-8°.
- Lamartine. *Méditations poétiques*. Nouvelle édition par Gustave Lanson. Paris, Hachette, 1915, 2 v. in-8°.
- Morceaux choisis*, Paris, Didier, 1926, in-16.
- Œuvres complètes*, publiées et inédites. *Nouvelles Confidences*. *Geneviève*, *Histoire d'une Servante*. T. 30. — Paris, chez l'Auteur, 1863, in-8°.
- Bernard de la Monnoye, *Les Noël's bourguignons*, traduits et édités par F. Fertiault. Paris, Lavigne, 1842, in-16.
- La Rochefoucauld, *Œuvres complètes*, T. I., Paris, Hachette, 1868, in-8°.
- La Thébaudière, *Six mois au château des Rochers de Mme de Sévigné ou souffrance et repos*, Paris, Pigoreau, 1830, 2 vols., in-12.
- Legrand d'Aussy. *Fabliaux et Contes des XII^e et XIII^e siècles*, traduits ou extraits d'après les manuscrits. Paris, Onfroy, 1779-1781, 4 v. in-8°.
- Marivaux. *Œuvres complètes*. T. VIII. *Le Paysan parvenu*. A Paris, chez la Vve Duchesne, 1781, in-8°.
- Michelet. *La Sorcière*. Paris, Chevreton, 1911, in-8°.
- Mirabeau (Marquis de). *L'Ami des Hommes*. Paris, sans nom d'éditeur, Edition de 1759-60, 6 vol. in-8°.
- Molière. *Œuvres*. Nouvelle édition par E. Despois et P. Mesnard. T. V. *Le Festin de Pierre*. Paris, Hachette, 1880, in-8°.
- Michel de Montaigne. *Les Essais* publiés d'après l'exemplaire de Bordeaux, avec les variantes, les manuscrits et les leçons des plus anciennes impressions, par Fortunat Strowski et François Gebelin. T. III. Bordeaux, Impr. F. Pech et Cie, 1919, 4 v. grand in-4°.
- Joseph Morawski, *Proverbes français antérieurs au XV^e siècle*. Paris, Champion, 1925, in-12. Classiques français du Moyen-Age.
- N. Marianne ou la Paysanne de la Forêt des Ardennes. A Liège et se trouve à Paris chez H. C. de Hansy, 1767, petit in-12.

- Ernest Renan. *Philosophie de l'histoire contemporaine. La Monarchie constitutionnelle en France. Revue des Deux-Mondes*, 1er Novembre 1869.
La Réforme intellectuelle et morale en France. Paris, Michel Lévy frères, 1871, in-8°.
Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse. Paris, Calmann-Lévy, 1883, in-8°.
- Jules Renard. *Bucoliques*. Paris, Ollendorff, 1898, in-12.
- Restif de la Bretonne. *La vie de mon père, par l'auteur du Paysan perverti*. Neufchâtel et Paris chez la Vve Duchesne, librairie, rue Saint-Jacques au Temple-du-Gôût.— 1779, 2 v. in-12.
- Jean-Jacques Rousseau. *Œuvres complètes*, par V. D. Musset-Pathay. *Mémoires et Correspondance*. — *Les Confessions*. Paris, Dupont, 1824, in-8°.
Œuvres complètes, T. III, *Le Devin de village*, Paris, Furne, 1851, in-8°.
- G. Sand. *Le Compagnon du Tour de France*, Paris, Calmann-Lévy, 2 vols., 1861, in-12.
Les Maîtres Sonneurs, Paris, Calmann-Lévy, 4 vols., 1865, in-12.
- Lettres de Mme de Sévigné, de sa famille et de ses amis, recueillies et annotées par M. Monmerqué, membre de l'Institut... T. IV. Paris, Hachette, 1862, in-8.
- Stendhal (Henry Beyle). *Lamiel*, roman inédit publié par Casimir Strylenski. Paris, Librairie Moderne, 1889, in-16.
- X. Aucassin et Nicolette, édité by F. W. Bourdillon, M. A., University Press, Manchester, 1919, in-8°.

b) Etudes biographiques et critiques.

- Pierre Abraham, *Balzac et la figure humaine. La couleur des yeux*. Extrait du Bulletin de la Société de Morphologie (1926, n° 4, et 1927, n°s 1, 2) 1927, in-8°.
- André-Marie Ampère et Jean-Jacques Ampère. *Correspondance et Souvenirs* (1805 à 1864) recueillis par Madame H. C. — T. I. Paris, Hetzel, 1875, in-12.
- Louis André. *L'assassinat de Paul-Louis Courier*. Paris, Plon-Nourrit, 1913, in-12.
- F. Baldensperger. *Etudes d'Histoire littéraire*. 2^e série. Paris, Hachette, 1910, in-12.
Le Mouvement des idées dans l'émigration française. Paris, Plon, 1924, 2 v. in-8°.
- Th. de Banville. *Petites Etudes. Mes souvenirs*. Paris, Charpentier, 1882, in-12.
- Ch. Barthélemy. *La Bourgeoisie et le Paysan sur le théâtre du XVII^e siècle; La comédie de Dancourt, étude historique et anecdotique*. Charpentier, 1882, in-12.
- J. Bédier. *Commentaires de la Chanson de Roland*. Paris, Piazza, s. d. [1927], in-8°.
- Paul Bourget. *Pages de critique et de doctrine*. T. I. Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1912, 2 v. in-12.
- René Boylesve. *L'Art du Roman*. Le Figaro, supplément littéraire, 8 Décembre 1928.
- Demogeot. *Histoire de la littérature française*. Paris, Hachette, réédition, 1916, in-8°.
- Dordan (Mademoiselle E.), *Le Paysan français d'après les romans du XIX^e siècle*. Thèse pour le doctorat d'Université. Toulouse, Imprimerie du Centre, 1923, in-8°.
- Emile Faguet. *Dix-neuvième siècle. Etudes littéraires*. Paris, Lecène et Oudin, 1887, in-8°.
- Eugène Gilbert. *Le roman en France pendant le XIX^e siècle*. Paris, Plon-Nourrit, 1896, in-12.
- Goncourt. *Journal des Goncourt. Mémoire de la vie littéraire*, 1^{re} série, 1^{er} volume, I, 1851-1861. Paris, Charpentier, 1910, in-12.

- Hocquart. *Le Lavater des Dames*, 4^e éd. Paris, Saintin, 1812, in-12.
Physionomie des hommes politiques du jour jugés d'après le système de Lavater, avec un précis de la science physiognomique, Paris, Royer, 1843, in-16.
- Huet. *Lettre de Monsieur Huet à Monsieur de Segrain sur l'origine des romans*. Seconde édition. Paris, S. Marbre - Cramoisy, 1678, in-12.
- Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, 30 Juin 1893, 10 Juin 1914. Paris, Bureaux de la Revue.
- André Le Breton. *Le Roman au XVII^e siècle*. Paris, Hachette, 1890, in-12.
- Legouis et Cazamian. *Histoire de la Littérature Anglaise*. Paris, Hachette, 1924, in-12.
- C. Lenient. *La Satire en France au Moyen-Age*. Paris, Hachette, 1859, in-18.
- M. Leroy. *Fénelon*, Paris, Alcan, 1928, in-8°.
- H. Matthey. *Le Roman rustique*. Bibliothèque universelle et Revue Suisse. Lausanne, Bureaux de la Bibliothèque universelle, 1917.
- Mutinelli (Laura). *Les Paysans dans la Littérature française, d'après Balzac et George Sand*. Lodi, Tip. Succ. Marinoni, 1918, in-8°.
- Petit de Julleville. *Histoire de la langue et de la littérature française des origines à 1900*. T. VI. *Dix-huitième siècle*. Emile Bourgeois. *Les Mémoires et l'histoire*. Paris, Colin, 1898, in-8°.
- T. VII. *Dix-neuvième siècle. Période romantique*. (1800-1850). Georges Pélissier. *Le Roman*. Paris, Colin, 1899, in-8°.
- Gustave Keynier. *Les origines du roman réaliste*. Paris, Hachette, 1912, in-16.
- Fernand de Rodays. *Une cause célèbre : la mort de Paul-Louis Courier*. Le Figaro, 5-20 Janvier 1876.
- E. Roy. *La poétique du roman au XVII^e siècle*. Revue bourguignonne de l'Enseignement supérieur. Dijon, Impr. Darantière, avril 1897, in-8°.
- Sainte-Beuve. *Causeries du Lundi*. T. I, II, IV, XV. — 2^e édition. Paris, Garnier, 1852-1862, in-12.
- Albéric Second. *Le tiroir aux souvenirs*. Paris, Dentu, 1885-1886, in-12.
- M. Souriau. *Histoire du Romantisme en France*. Paris, Edition Spes, 1927, 2 tomes en 3 vols. in-8°.
- Taine. *Nouveaux essais de critique et d'histoire*. Paris, Hachette, 1865, in-8°.
- Léon Treich. *L'esprit de Wilde*. Paris, Gallimard, 1926, in-8°.
- G. Vicaire. *Manuel de l'amateur de livres du XIX^e siècle*. Paris, Bouquette, 1894-1910, 7 v. in-8°.
- Paul Vulliaud. *Joseph de Maistre franc-maçon*, suivi de pièces inédites (Bibliothèque des initiations modernes. I). Paris, Nourry, 1926, in-8°.

c) Linguistique romane.

- F. Brunot. *Histoire de la Langue Française*. Paris, Colin, T. VI, 1^{re} partie. 1^{er} Fasc. 1930, gr. in-8°.
- Nemetio Fernandez Cuesta. *Dictionnaire des langues espagnole et française*. Barcelone-Paris, Montaner et Simon, 1886, grand in-8°.
- Jaubert. *Glossaire du Centre de la France*. Paris, Chaix, s. d. [1855] 2 v. in-8°.
- Litttré. *Dictionnaire de la langue française*. T. IV, Paris, Hachette, 1873-1877, in-4°.
- Meyer-Lübke. *Romanisches Etymologisches Wörterbuch*. Heidelberg, Carl Winter, 1911, in-8°.
- Fr. Mistral. *Lou tresor dou felibrige*. Aix-en-Provence, Vve Remondet-Aubin, Avignon, Roumanille. Paris, Champion, 1879-1887, 2 v. in-4°.

III. — Beaux-Arts - Gravures.

- J. Combarieu. *Histoire de la musique des origines au début du xx^e siècle*. Paris, Colin, 1913-1919, 3 v. in-8°.
- Grandville. *Vie privée et publique des animaux* illustré par Grandville, Paris, Hetzel et Paulin, 1840-1842, 2 v. in-8° avec planches.
- René Perroux. *Les Images d'Epinal*. Paris, Ollendorf, 1914, in-4°.

IV. — Droit et Economie Politique

a) Généralités.

- G. d'Avenel. *Découvertes d'histoire sociale*, 1200-1910. Paris, Flammarion, 1910, in-18.
- Maurice Block. *Dictionnaire de l'Administration française*. 5^e édition. Paris, Berger-Levrault et Cie, 1905, 2 v. grand in-8°.
- Guy Coquille. *Les œuvres de M^e Guy Coquille, contenant la coutume du Nivernais, les Institutions au droit des Français, les questions et réponses sur toutes les coutumes de France...* par M^e A. Loysel. Paris, A. de Cay, 1646, 3 parties en 1 vol. in-fol.
- D. Dalloz aîné. *Répertoire méthodique et alphabétique de législation, de doctrine et de jurisprudence*. T. XXX. Paris, 1853. T. XLI. Paris, 1856. T. XLIV. Paris, 1863. Au Bureau de la Jurisprudence, in-4°.
- Documents parlementaires : Chambre* [Annexe n° 3534, session ordinaire, séance du 12 Juillet, 1917, p. 1268.
- Dupin (aîné) (André-Marie, Jean-Jacques dit). *Lois des communes*, 2 vols. *Extraits de la collection in-4°, dite du Louvre et du Bulletin des Lois*. Paris, Août, 1823.
- Ch. Dupin. *Forces productives et commerciales de la France*, Paris, Bachelier, 1827, 2 v. in-4°.
- Dupont de Nemours. *Origine et progrès d'une science nouvelle. Economistes financiers du XVIII^e siècle*. T. 2, Paris, Guillaumin, in-8°.
- Léon Faucher, membre de l'Institut, ancien ministre de l'Intérieur. *Mélanges d'économie politique et de finances*. T. II.: *Economie politique*. Paris, Guillaumin et Cie, 1855-1856, in-8°.
- La Gazette du Commerce*, 4 Septembre 1764.
- Gobineau. *Essai sur l'inégalité des races humaines*. Paris, Didot, 1853-1855, 4 v. in-8°.
- D^r. David, Johann Ferdinand Koreff. *Du triomphe inévitable et prochain des principes constitutionnels en Prusse...* avec un avant-propos et des notes de M. Benjamin Constant, député de la Sarthe. Paris, chez tous les marchands de nouveautés, 1821, in-8°.
- Fr. Le Play. *La réforme sociale en France*. Paris, Plon. 1864. 2 v. in-8°.
- Le Moniteur Universel*, Janvier-Juin 1826.
- Les Ouvriers des Deux-Mondes*. T. IV, 1862. — Paris, Société d'économie sociale, 1858-1863. in-8°.
- La Presse*. Du Morcellement, 4, 11 Novembre 1836.
- P.-J. Proudhon. *De la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise*. T. I. Paris, Garnier frères, 1858, in-12.
- Quesnay. *Maximes Générales du Gouvernement. Economistes financiers du XVIII^e siècle*. T. 2, Paris, Guillaumin. in-8°.
- Roselly de Lorgues. *Le Livre des communes ou le Presbytère, l'Ecole et la Mairie*. Paris, Renduel, 1838, in-8°.
- J.-B. Say. *Cours complet d'économie politique et pratique*. T. I. - Paris, Guillaumin et Cie, 1852, grand in-8°.
- Léon Say. *Nouveau dictionnaire d'économie politique*, publié sous la direction de M. Léon Say. T. II, I-Z. - Paris, Guillaumin et Cie, 1891-1892, in-4°.

- Adam Smith, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des Nations*. Trad. du Comte Germain Garnier. *Economistes financiers du XVIII^e siècle*, Paris, Guillaumin, 1843, 2 vols., in-8°.
- Turgot. *Euvres de Turgot et documents le concernant avec biographie et notes* par Gustave Schelle. - T. II, 1914. - T. IV, 1922. - T. V, 1925. - Paris, Alcan, in-8°.
- Vauban. *Projet d'une Dîme royale. Economistes financiers du XVIII^e siècle*. T. I, Paris, Guillaumin, 1843, in-8°.

b) Propriété foncière.

- Camille Alhéricière. *Les Communaux en France, en particulier dans la Creuse*. Thèse pour le doctorat. Sciences juridiques. Paris, A. Rousseau, 1912, in-8°.
- Michel Augé-Laribé. *Grande ou petite propriété ?* Montpellier, Coulet et fils, 1902, in-8°.
- G. d'Avenel. *Histoire économique de la propriété, des salaires...* T. I. Paris, Imprimerie Nationale, 1894, 4 v., in-4°.
- P. Caziot. *La terre à la famille paysanne*. Paris, Payot, 1919, in-16.
- Joseph Dussert. *La propriété paysanne et le partage en nature du Code Civil*. Thèse pour le doctorat, Sciences juridiques, Paris, Giard et Brière, 1909, in-8°.
- Fleur de Saint-Genis. *La Propriété rurale en France*. Paris, Colin, 1902, in-8°.
- A. de Foville. *Le Morcellement*. Paris, Guillaumin et Cie, 1885, in-8°.
- A. de Gasparin. *Des petites propriétés considérées dans leurs rapports avec le sort des ouvriers, la prospérité de l'agriculture et la destinée des Etats*. Paris, Mongie aîné, 1820, in-8°.
- Gimel. *De la division de la propriété foncière en France avant et depuis 1789*. Bulletin du Comité des travaux historiques, I. Section des Sciences Economiques et Sociales. Paris, Ledoux, 1890, in-8°.
- H. Grenier, juriconsulte, bâtonnier de l'Ordre des Avocats à la Cour royale de Montpellier. *Aperçu sur la division et le morcellement des héritages et sur le choix des moyens pour y remédier*. Montpellier, Imprimerie de Martel aîné, 1826, in-8°.
- Marc de Haut. *Division de la propriété en France avant et après 1791*. Paris, Imprimerie Nationale, 1885, in-8°.
- G. Hottenger. *Remembrement et reconstitution foncière*. Le Correspondant, 10 Août 1917.
- Lavoisier. [Résultats extraits d'un ouvrage intitulé]: *De la richesse territoriale de la France...* imprimé par ordre de l'Assemblée Nationale, 1791. Collection des principaux économistes, T. XIV. Paris, Guillaumin et Cie, 1847, in-8°.
- Paul Leroy-Beaulieu. *La propriété foncière à l'étranger et en France*. Revue des Deux-Mondes, 15 février 1886.
- Jean Loutchisky. *La propriété paysanne en France à la veille de la Révolution*. Paris, Champion, 1912, in-8°.
- R. J. Spedding. *The Rural Prosperity of France*. Quarterly Review, Avril 1917.

c) Agriculture et agriculteurs.

- Michel Augé-Laribé. *L'évolution de la France agricole*. Paris, A. Colin, 1912, in-8°.
- Albert Babeau. *La vie rurale dans l'ancienne France*. Paris, Perrin 1885. in-8°.
- Henri Baudrillart. *Les populations agricoles de France*. T. I. — *Normandie et Bretagne*. Paris, Hachette, 1885, in-8°. T. II. — *Maine, Anjou, Touraine, Poitou, Flandre, Artois, Picardie, Ile-de-France*. Paris, Guillaumin et Cie, 1888, in-8°. T. III. — *Les Populations du Midi*, publié par A. Baudrillart, Paris, Guillaumin et Cie, 1893, in-8°.

- Eugène Bonnemère. *Histoire des paysans*. Paris, Librairie de l'Echo de la Sorbonne, 1877, in-4° illustré.
- Gabriel Boscard. *Evolution agricole et condition des cultivateurs de l'Aveyron pendant le XIX^e siècle*. Thèse pour le doctorat, Montpellier, impr. de G. Firmin, Montane et Sicardi, 1909, in-8°.
- Boulloux-Lafont. *Le Statut de la terre et le Parlement*. (Le Fait de la Semaine, 6^e année, n° 17, 11 Mai 1918). Paris, Bernard Grasset, 1918, in-8°.
- Jacques Bujault, avocat à Melle, département des Deux-Sèvres. *Projet d'amélioration de l'agriculture* présenté au roi, aux ministres, à la Chambre des Pairs et à celle des Députés. Paris, Delaunay, 1819, in-8°.
- Jacques Bujault, laboureur à Chalou, près Melle. *Œuvres* accompagnées de notes par M. Guillemot, avec une notice biographique. Niort, Typographie de L. Favre, s. d. [1871], in-8°.
- C. Darest de la Chavanne. *Histoire des classes agricoles en France depuis Saint Louis jusqu'à Louis XVI*. Paris, Guillaumin, 1854, in-8°.
- François de Neufchâteau (Nicolas, Louis). *Voyages agronomiques dans la sénaterie de Dijon*. Paris, Mme Huzard, an 1806, in-8°.
- Francisque Jussraud. *Statistique agricole de la commune de Vensat (Puy-de-Dôme)*. Clermont-Riom, Pérol, 1843, in-8°.
- M. Karéïew. *Les paysans et la question paysanne en France dans le dernier quart du XVIII^e siècle...* Paris, Giard et Brière, 1899, in-8°.
- Léonce de Lavergne. *Economie rurale de la France*. Paris. Guillaumin et Cie, 1860, in-18.
- Félix Ledoux. *L'exode rural vu d'un village de la Brie*. Grande Revue. Pages Libres. 10-25 Janvier 1911.
- A. Leymarie. *Histoire des paysans en France*. Paris, Dumoulin, 1849, 2 v. in-8°.
- Charles Rabot. *Les Forêts en France*. Le Temps, 14 Juin 1914.
- André Réville. *Les Paysans au Moyen-Age, XIII^e et XIV^e siècles*. Paris, Giard et Brière, 1896, in-8°.
- Marcel Rey. *L'absentéisme agricole*. Thèse pour le doctorat. Lyon, P. Grange et Refonbelet, 1910, in-8°.
- Louis de Romeuf. *La crise agricole sous la Restauration*. Thèse pour le doctorat, Paris, Larose, 1902, in-8°.
- A. Souchon. *La crise de la main-d'œuvre agricole en France*. Paris, Rousseau, 1914, in-8°.
- Le Temps*, 14 Juin 1914.
- Daniel Zolla. *L'agriculture moderne*. Paris, Flammarion, 1913, in-12.

V. — Histoire et Philosophie

- Y. Bézard, *La Vie rurale dans le sud de la région parisienne de 1450 à 1560*. Thèse lettres. Paris, Firmin Didot, 1929, in-8°.
- P. Bonnefon. *La Société française du XVII^e siècle*, Paris, Colin, 1924, in-18.
- G. Bonhoure. *Le Collège et le Lycée de Vendôme*. Vendôme - Paris, A. Picard fils et Cie, 1912, in-8°.
- Benjamin Constant. *Mémoire sur les Cents jours en forme de Lettres avec des notes et des documents inédits*. Deuxième et dernière partie. - Paris-Rouen, Béchét, 1820-1822, in-8°.
- Louis Dimier. *Les Maîtres de la Contre-Révolution au XIX^e siècle*. Paris, Librairie des Saints-Pères, 1907, in-12.
- Léon Dubreuil. *La vente des biens nationaux dans le Département des Côtes-du-Nord*. (1790-1830). Thèse pour le Doctorat ès-lettres. Paris, Champion, 1912, in-8°.
- Jacques Flach. *Les Origines de l'ancienne France*. T. I. Paris, 1886. - T. II. Paris, 1893, Larose, in-8°.

- l'ustel de Coulanges. *La Cité Antique*, 24^e édition, Paris, Hachette, 1924, in-16.
Histoire des Institutions politiques dans l'ancienne France. L'alleu et le domaine rural pendant l'époque mérovingienne, 2^e éd., Paris, Hachette, 1914, in-8°.
- H. de Gallier. *Usages et mœurs d'autrefois*. Paris- Calmann-Lévy, 1912, in-12.
- J. Joubert. *Pensées*. Paris, Le Normant, 1850, 2 vols., in-8°.
- C. Jullian. *Extraits des historiens du XIX^e siècle*. 5^e édition. Paris, Hachette, 1921, in-16.
- Ernest Lavisse. *Histoire de France depuis les origines jusqu'à la Révolution*. Tome premier. I. *Tableau de la géographie de la France*, par P. Vidal de la Blache. - Paris, Hachette, 1901-1910. 9 vol. in-8°.
Histoire de France contemporaine. T. IV. *La Restauration*, 1815-1830, T. V, *La Monarchie de Juillet*, par S. Charléty. Paris. Hachette, 1920-1922. 10 vol. in-8°.
- Lavisse et Rambaud. *Histoire générale du IV^e siècle à nos jours*. Paris, Colin et Cie, 1892-1899, 12 v. grand in-8°.
- Biographie universelle* (Michaud) *ancienne et moderne*. T. II. Paris, chez Mme C. Desplaces et chez M. Michaud, 1854, in-4°.
- Gabriel Pérouse. *La vie d'autrefois à Aix-les-Bains*. Mâcon, Chambéry, Darde', 1922, in-12.
- Lucien Romier. *Explication de notre temps*. Paris, Grasset, 1925, in-8°.
- Taine. *Origines de la France contemporaine. L'Ancien Régime. Le Régime moderne*. Paris. Hachette, 1899. in-16. 22^e éd. 11 vols.
- A. Thierry. *Récits des temps mérovingiens...* T. II. Paris, Garnier. 1874. in-8°.
Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du Tiers-Etat... Paris, Garnier, 1875, in-8°.
- A. de Tocqueville. *L'Ancien régime et la Révolution*. Paris, Michel Lévy, 1856, in-8°.

VI. — Géographie et Régionalisme. Voyages et Communications

- M. Alhoy. *Physiologie du voyageur*. Paris, Aubert, 1841, in-32.
- Almanach - Bottin du Commerce de Paris, des départements de la France et des principales villes du monde*. Paris, Bottin, 1842, in-4°.
- Almanach des villes et campagnes, pittoresque, utile et curieux pour 1844*. 4^e année. - Suite de l'almanach général des villes et campagnes publié par la direction de la « Revue des Comices ». Paris. rue Guénégaud, 27. in-32.
- Etienne Arago. *Les Postes en 1848*. Paris, Dentu, 1867, in-8°.
- G. d'Avenel. *L'évolution des moyens de transport*. Paris, Flammarion 1919, in-16.
- Albert Babeau. *Les Voyageurs en France*. Paris, Firmin-Didot et Cie, 1885, in-12.
- G. Ballin. *Quatre vues des environs de Voreppe*, dans le Graisivaudan, près de Grenoble, dessinées d'après nature et lithographiées par Pharamond Blanchard, précédée d'une carte et d'un texte statistique et historique. Paris, 1824. Impr. de Crapelet, in-4° oblong.
- Thalès Bernard. *Voyage dans la vieille France* par Jodocus Sincerus, de son vrai nom Zinzerling, traduit du latin. Paris, Vanier, 1859, in-12.
- H. Blerzy. *Etudes sur les travaux publics*. Revue des Deux-Mondes, 15 Janvier 1866.
- J. Brunhes. *Géographie Humaine de la France*. T. I et II de l'histoire de la Nation Française publiée sous la direction de G. Hanotaux. Paris. Plon-Nourrit, s. d. [1921], 2 v. in-4°.
- Bruzen de la Martinière. *Grand dictionnaire géographique, historique et critique*. T. IV. Paris, Lemercier et Boudet, 1739-41, 1758, grand in-4°.
- Dupin (André-Marie, Jean Jacques) dit Dupin aîné. *Le Morvan*, Paris, Plon, 1853, in-12.

- Essai historique* et statistique sur le département de Seine-et-Marne*, par Louis Michelin. Melun, Michelin, 1829, 3 v. in-8°.
- Flour de Saint-Genis. *Monographie de la commune de Chassey-en-Auxois*. Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de Semur, 2^e série, n° 10, Année 1897. Semur, Imprimerie commerciale, 1898.
- Fordham (Sir George). *Les routes de France. Etude bibliographique*. Paris, Champion, 1929, in-8°.
- A. de Foville. *La transformation des moyens de transport*. Paris, Guillaumin et Cie, 1880, in-8°.
- E. Gourdon. *Physiologie des diligences et des grandes routes*. Paris, Terry, 1842, in-18.
- Inventaire - Sommaire des archives départementales antérieures à 1790*. Tarn. T. III. *Archives civiles*. Albi, Impr. de Nouguiès, 1889, in-4°.
- Joanne. *Dictionnaire géographique et administratif de la France et de ses colonies...* publié sous la direction de Paul Joanne. T. III. Paris, Hachette, 1894, in-4°.
- Jouhaud. *Les postes menacées par le chemin de fer*. Paris, Didot, 1840, in-8°.
Les chemins de fer et les postes. Paris, Charpentier, 1841, in-8°.
- Juge Saint-Martin (Jacques, Joseph). *Changemens survenus dans les mœurs des habitants de Limoges depuis une cinquantaine d'années*. 2^e édition. Limoges, Bargeas, 1817, in-8°.
- Abbé Louis de Lacger. *Etats administratifs des anciens diocèses d'Albi, de Castres et de Lavaur*. Paris, Picard et fils, 1921, in-8°.
- M.-T. Laurin. *Un village dans la Bresse vers 1840*. Pages Libres, 22 Août 1908.
- Capitaine J. Levainville. *Le Morvan*. Paris, Colin, 1909, in-8°.
- G. Maillard. *Promenade... sur la Seine*. Paris, G. Maillard, 1835, in-8°.
- C.-V. Monin. *Panorama descriptif des rives de la Seine*. Paris, L. Delloye, 1836, in-8°.
- Ph. Morère. *Notes sur l'Ariège avant le régime démocratique. Le Paysan*. Foix, Impr. de Gardat aîné, 1912, in-8°.
- Lady Morgan. *La France* traduit de l'anglais... 5^e édition dans laquelle on a réintégré les suppressions faites dans l'édition précédente. Paris, Tillois, 1848, 3 v., in-8°.
- Charles Oudiette. *Dictionnaire topographique du département de Seine-et-Marne*. Paris, J.-L. Chanson, 1821, in-8°.
- Dr Félix Pascal. *Histoire topographique, politique, physique et statistique du département de Seine-et-Marne*. Corbeil, Crété, s. d. [1836], 2 v. in-8°.
- Victor Petit. *Description des villes et campagnes du département de l'Yonne*. II^e vol. *arrondissement d'Avallon*. Auxerre, Gallot, 1870-1871, in-8°.
- Samel. *Mémoire... sur l'état des relais royaux*. Toulouse, impr. de Bellarigue, 1827, in-4°.
- Paul Roux. *Monographie d'une commune de l'Auvergne*. La Science Sociale, 1912, in-8°.
- A. Schmitt. — *La population du département de la Meuse depuis le début du XIX^e siècle*. Annales de l'Est. Nancy, Berger-Levrault, 1929, in-8°.
- A. Tranier. *Dictionnaire historique et géographique du Tarn*. Albi, Tranier fils, 1862, in-4°.
- N. Viator. *Vingt jours de route*. Paris, Denain, 1830, in-8°.
- Vivien de Saint-Martin. *Nouveau dictionnaire de géographie universelle*. T. III. Paris, Hachette, 1887, in-4°.
- Vivien de Saint-Martin et Schrader. *Atlas géographique. Index*. Nouvelle édition. Paris, Hachette, 1926, in-f°.
- De Wismes. *Les Chars aux diverses époques*. Paris, A. Picard et fils, 1893, in-8°.
- X... *Précis sur la Poste aux chevaux*. Paris, Impr. de Belin, 1840, in-8°.

Arthur Young. *Voyages en France pendant les années 1787, 1788, 1789 et 1790*. Traduit de l'Anglais par F. S., (Salèze), 2^e édition. A Paris, chez Buisson (1794 vieux style). - L'An II de la République, 3 vol. in-8°.

VII. — Histoire Naturelle

- A. Barbey. *Traité d'entomologie forestière*. Paris, Berger-Levrault, 1925, in-8°.
- De Blainville... etc. *Dictionnaire des Sciences Naturelles* par plusieurs professeurs du Jardin du Roi et des principales écoles de Paris. Strasbourg, F. G. Levrault, 1816-1830, in-8°. Paris, Le Normant.
- Dr Raphaël Blanchard. *Les Coccidés utiles*, Extrait du Bulletin de la Société Zoologique de France pour l'année 1883. 8^e volume. Paris, Baillière et fils, in-8°.
- Bory de Saint-Vincent. *Homo (L'homme)*, 2^e éd., 2 vols. Paris, Rey et Gravier, 1827, in-8°.
- Buffon. *Œuvres complètes*. T. V, *Histoire Naturelle, suite des oiseaux*. Paris, Dufour, Mulat et Boulanger, 1856, 5 v. in-8°.
- Cuvier. *Rapport historique sur les progrès des sciences naturelles depuis 1789 et sur leur état actuel*. Paris, Imp. Firmin-Didot, 1827, 5 vol. in-8°.
Discours sur les révolutions de la surface du globe. Paris. D'Ocagne, 1830, in-8°.
Leçons d'anatomie comparée, recueillies par Duméril, 2^e édition, Paris, Crochard, 1835-1846, in-8°.
Recherches sur les ossements fossiles. Paris, d'Ocagne. 1834-1836 in-8°.
- Cuvier et Valenciennes, *Histoire naturelle des poissons*. T. I, Paris, F.-G. Levrault, 1828. in-8°.
- Daudin. *Les classes zoologiques et l'idée de série animale en France à l'époque de Lamarck et de Cuvier*. (1790-1830). Paris, Alcan, 1926, 2 v. in-8°.
- M. Decoppet. *Le Hanneton*. Payot et Cie, Lausanne, 1920, in-8°.
- Geoffroy Saint-Hilaire. *Cours de l'Histoire Naturelle des Mammifères*. Paris, Pichon et Didier, 1828, in-8°.
- D. Mornet. *Les sciences de la Nature en France au XVIII^e siècle*. Paris, Colin, 1911. in-16.

VIII. — Dictionnaires Encyclopédiques

- Dictionnaire Universel Français et Latin, vulgairement appelé Dictionnaire de Trévoux*. T. II. Nouvelle édition Paris, 1771, in-f°.
- Encyclopædia Britannica*, T. VI. 13^e édition. The Encyclopaedia Britannica Co Ltd., Londres, 1926, grand in-16.
- Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une Société de Gens de Lettres*. T. II, Paris, 1751. - T. XVII, Neufchâtel, 1765. Briasson, 1751-1780, in-f°.
- Grande Encyclopédie*. Inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts par une Société de Savants et de Gens de Lettres. T. II., T. XXIV. Paris, Lamirault et Cie, 1886-1903, in-4°.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	9
---------------	---

INTRODUCTION. — Balzac a mis dans son œuvre toute une conception de la vie et la critique universitaire a placé Balzac au rang qu'il mérite (15-18). Balzac, malgré qu'il y en ait, n'a pas été un philosophe politique (18-21). Balzac, à la différence des économistes du dix-huitième siècle ne s'est pas véritablement soucié du peuple et parle politique en « Français moyen » (21-24). Balzac artiste et « voyant », gêné par Balzac théoricien politique, évite l'erreur du roman à thèse mais introduit parfois des thèses dans ses romans (24-28). Que le roman n'agit ni sur la morale, ni sur la politique (28-32). Délimitation du sujet du présent livre : les idées politiques de Balzac à propos de la campagne et des paysans (33-35). Plan de l'ouvrage (35)	13
---	----

PREMIERE PARTIE

Balzac et la Campagne	37
------------------------------------	----

CHAPITRE I. — <i>Ses origines paysannes</i> . Les Balzac sont originaires de Montirat. Jeune, le père de Honoré quitte la terre pour se rendre à la ville	41
---	----

CHAPITRE II. — <i>Son voyage sur le sol français</i> .	
--	--

§ I. — Généralités. Saturé de la ville, Balzac désire la campagne : il la connaît en passager de diligences, en hôte de châtelains (47-49).

§ II. — Balzac enfant : ses rapports avec la nature ou la campagne (49-50).

§ III. — Balzac voyageur : son tour de France (50-59).

§ IV. — Balzac voyageur (suite) : ses séjours aux champs (La Bouleaunière, la Grenadière et Saché, Angoulême et la Poudrerie, Issoudun et Frapesle) (59-64). Balzac propriétaire : les Jardies (64-74)

CHAPITRE III. — <i>Tableau de la France rurale, d'après Balzac.</i> Peu de paysages dans la <i>Comédie Humaine</i> , moins encore dans la <i>Correspondance</i> . Faiblesse des descriptions (75-77). Banlieue de Paris et Vexin (77-80). Flandre (80). Nor- mandie (80-81). Bretagne (81-84). Anjou (84). Tourai- ne (84-87). Limousin (87). Auvergne (87-88). Provence (88). Dauphiné (89). Savoie (89). Bresse (89). Franche- Comté (89-90). Champagne (90). Bourgogne (90-91). Bour- bonnais et Berry (91-92). Gâtinais (92-93). Le paysage est un milieu (93)	75
CHAPITRE IV. — <i>Les voyages au temps de Balzac.</i> Généralités (94- 95). § I. — Les voyages au dix-neuvième siècle : diligences et messageries (95-96); lieu de poste, attelage (96-97); malles-poste (97-99) maîtres de poste (99-100); l'état des grandes routes (100); les usagers : conducteurs, pos- tillons, passagers (100-103); voyageurs « à franc étrier » (103); coches d'eau (103-104); prix (104); chemins de fer (104). § II. — Les voyages d'après Balzac : généralités (104-105); maîtres de poste (105-108); postillons (108-109); maté- riel (109-111); diligences et messageries (111-112); relais et attelage (113-114); voyages par eau (114); chemins de fer (114-116); voitures privées (116-117)	94
CHAPITRE V. — <i>Ses trois romans « paysans ».</i> Définition (118). § I. — <i>Le Médecin de Campagne.</i> Genèse de l'œuvre, objet et espérances de l'auteur (118-123). Lieu de l'action (123- 124). Les prototypes de Benassis et de Genestas (124- 125). Succès contestable de l'ouvrage (125-127). § II. — <i>Le Curé de Village.</i> Genèse de l'œuvre (127-129). Prototype possible du curé Bonnet (129-130). Lieu de l'action (130-131). Sources possibles de l'affabulation (132). § III. — <i>Les Paysans.</i> Genèse de l'œuvre, son peu de succès (132-139). Lieu de l'action (139-144)	118
CONCLUSION	146

DEUXIEME PARTIE

La « Vie de campagne » du Directoire à Louis-Philippe ..

147

CHAPITRE I. — <i>La vie de campagne d'après la Comédie Humaine.</i> Le paysan dans la littérature française avant Balzac (151-161). La campagne et les paysans dans la <i>Comédie</i> <i>Humaine</i> : lieu de l'action, difficulté de la définir (161- 164). Le paysan et la misère; corroboration de Young (164-165). Les réalités rustiques (165-166). § I. — Lieu (166-168). § II. — Habitation : chaumières,

maisons bourgeoises (168-177). § III. — Vêtement (177-181). § IV. — Nourriture (181-184). § V. — Distractions (184-185). § VI. — Moyens d'existence (185-192) : la terre (186-189), industries locales (189-190), anciens soldats (190-191), braconniers (191), usuriers (191-192). § VII. — Fonctionnaires et personnes assimilées : maires, gardes-champêtres, instituteurs et institutrices, piétons, juges de paix, huissiers, notaires, médecins (193-195). § VIII. — Religion : curés et sacristains, églises, cérémonies (195-198). § IX. — Une quasi lacune : l'enfant (198-199).

§ X. — Les paysans selon Balzac 151

CHAPITRE II. — *Les paysans selon Balzac (suite) : influence des naturalistes.* Le paysan est le produit de son milieu (210). Origine de cette idée chez Balzac : prétentions biologiques chez son père (211-214). Renaissance et diffusion des sciences naturelles à la fin du dix-huitième siècle (214). Les sciences naturelles au Collège de Vendôme (215-216). Balzac et l'enseignement parisien (216-217). Sa fréquentation probablement des cours du Muséum (217). Son assiduité au Jardin des Plantes (217). Les sciences dans la *Comédie Humaine* (217), chimie (217-218), physique (218), botanique (influence sur le lexique de Balzac) (218-221), zoologie (influence sur le lexique de Balzac) (221). Influence sur le style (222-223). Balzac animalier : chatte, panthère, loutre, piver, canards (223-228). *Les Amours de deux bêtes* ou l'allégorie de la cochenille : ses comparses, misocampe, vorticelle, volvoce (228-240). Balzac et les théories des zoologistes (240). De la domestication et de l'influence du milieu (240-241). La biologie de Balzac entachée de mysticisme (241). Etude du crétinisme (241-243). Balzac constamment passionné par la zoologie (243-245). Balzac et la fausse science : influence de Gall et de Lavater (245-247). Jugement sur Cuvier (247-249). Influence de Geoffroy St-Hilaire (249-251). Influence de Cuvier (251-262). Esquisse d'une histoire de la théorie des milieux et de l'évolution : des naturalistes à Taine en passant par Balzac (261-263); une application, l'œuvre de Benassis (263-264). Balzac et l'homme de la Nature (265-266) : le Paysan, c'est le Sauvage (267-268). Conséquences morales et politiques des idées de Balzac sur l'homme de la Nature (269-270) 210

CHAPITRE III. — *Le parler paysan et le folklore.* Le langage des paysans et des étrangers dans la littérature : position du problème, George Sand, Hugo, etc. (271-276). Demi-réussite de Balzac (276-281). Le folklore : chansons (281-285), légendes et récits (285-287) 271

CHAPITRE IV. — *La vie de campagne d'après les historiens.*

- § I. — Habitation (288-290). § II. — Vêtement (290-291).
 § III. — Nourriture (291). § IV. — Distractions (291).
 § V. — Moyens d'existence (291-293). § VI. — Instruction publique. (293-295). § VII. — Religion (295).
 § VIII. — Mœurs (295-298). Conclusion : misère des paysans (297-298) 288

CHAPITRE V. — *La campagne et les chemins vicinaux.* Les chemins et la vie locale d'autrefois (299-300). La corvée des chemins et la vicinalité (300-303). Lois sur la vicinalité : ses progrès (303-307). Qu'il n'y a pas lieu de s'occuper ici longuement des chemins de fer (308). Balzac reste étranger à la vicinalité (309-312). Conclusion : les progrès de la vicinalité sont postérieurs à l'époque qui nous occupe et, au temps où se passent les romans de Balzac, les villages ne sont ni transformés, ni en voie de transformation par des chemins qui n'existent pas encore (312-316). 299

CONCLUSION 317

TROISIEME PARTIE

Les idées de Balzac sur la grande Propriété 321

PRÉAMBULE. — Justification de cette troisième partie : prétentions politiques de Balzac et droit de critique. Rapports illogiques mais voulus entre ses idées religieuses, politiques et économiques, d'une part et d'autre part de ses *Scènes de la Vie de Campagne* (323-324) 323

CHAPITRE I. — *Les idées religieuses, politiques et économiques de Balzac.* Où on les trouve principalement. Ceux qui les exposent : Curé Janvier, Curé Bonnet, Curé Brossette, etc. Le royalisme de Balzac 1824 (325-327). Nuances et variations (327-328).

- § I. — Catholicisme (329-332), protestantisme (332-333).
 § II. — Monarchie et Gouvernement (333-337).
 § III. — Noblesse et Bourgeoisie (337-339).
 § IV. — Famille, Egalité (339-344).
 § V. — Propriété foncière (344-348) 325

CHAPITRE II. — *Comment Balzac a illustré ses idées.* Généralités, faiblesse de la démonstration (349-350).

- § I. — Résumé de l'action du *Médecin de Campagne* (350-353).
 § II. — Résumé de l'action du *Curé de Village* (353-354). Critique des deux romans précédents (354-356).
 § III. — Résumé chronologique des *Paysans* (356-359). Sources d'un épisode, une esquisse antérieure (359-361).

Critique des *Paysans*. Contraste de ce roman avec les précédents (361-363).

- § IV. — Une imitation des *Paysans* : le *Gentilhomme Campagnard* de Charles de Bernard (363-366) 349

CHAPITRE III. — *La grande propriété foncière dans la Comédie Humaine*.

- § I. — Les Emigrés : Mortsaufr, Simeuse, Cinq-Cygne (367-369).
 § II. — Ceux qui sont restés : du Guénie, d'Esgrignon, d'Hauteserre (367-370).
 § III. — Autres figures : La Baudraye, Graslin (et le domaine de Montégnac), Mademoiselle Laguerre, Montcornet (et le domaine des Aigues), Marville, Claës (et la forêt de Waignies), les fermiers des environs de Paris (370-373).
 § IV. — Régisseurs et gardes : les bons, Chesnel, Michu; les mauvais, Moreau, Gaubertin, Sibilet. Les Gardes (373-376) 367

CHAPITRE IV. — *Critique des idées de Balzac*. Balzac n'a pas été un prophète politique (377-378).

- § I. — Sociologie, famille, etc. (378-282).
 § II. — La lutte du Gaulois et du Franc, exposition et critique (382-393) 377

CHAPITRE V. — *Critique des idées de Balzac* (suite). La propriété foncière.

- § I. — Définition de la petite propriété (394-397).
 § II. — Définition du morcellement (397-398).
 § III. — Avantages et inconvénients du morcellement (398-400).
 § IV. — Influence des siècles antérieurs à la Révolution (400-410).
 § V. — Influence de la Révolution (411-415).
 § VI. — Influence du Code Civil (415-420).
 § VII. — Influence de la Restauration (420-429).
 § VIII. — Inconvénients de la petite propriété (429-433).
 § IX. — Avantages de la petite propriété et de sa diffusion. Elle ne supprime pas la grande propriété et l'excès de morcellement est pratiquement impossible (433-442) 394

CHAPITRE VI. — *Le milieu et l'homme*. Balzac n'a eu ni intelligence, ni compétence politique, mais demeure grand romancier (443-446). Influence des années de la Restauration sur la formation de Balzac : hommes, journaux, idées (446-454). Traces de cette influence dans la *Comédie Humaine*. (454-458). Constatation historique : les idées chères à Balzac sont mortes (459-465) 443

CONCLUSION	467
CONCLUSION GÉNÉRALE	469
INDEX DES NOMS PROPRES	471
BIBLIOGRAPHIE RAISONNÉE	493
TABLE DES MATIÈRES	505

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
Pour le Recteur, l'Inspecteur de
l'Académie,
J. PERROY.

Vu le 19 Octobre 1930.
Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,
H. DELACROIX.

Achevé d'imprimer
le vingt et un mars mil neuf cent trente et un.

ERRATA

PAGE	LIGNE	LIRE
23	21	ont été appelés
24	8	Balzac, quoiqu'il n'ait pas
26	20	romans, certes
35	16	se fût
50	11	au
383	24	entendent

